



# Danskernes Historie Online

Danske Slægtsforskeres Bibliotek

## Dette værk er downloadet fra Danskernes Historie Online

**Danskernes Historie Online** er Danmarks største digitaliseringsprojekt af litteratur inden for emner som personalhistorie, lokalhistorie og slægtsforskning. Biblioteket hører under den almennyttige forening Danske Slægtsforskere. Vi bevarer vores fælles kulturarv, digitaliserer den og stiller den til rådighed for alle interesserede.

### Støt Danskernes Historie Online - Bliv sponsor

Som sponsor i biblioteket opnår du en række fordele. Læs mere om fordele og sponsorat her: <https://slaegtsbibliotek.dk/sponsorat>

### Ophavsret

Biblioteket indeholder værker både med og uden ophavsret. For værker, som er omfattet af ophavsret, må PDF-filen kun benyttes til personligt brug.

### Links

Slægtsforskeres Bibliotek: <https://slaegtsbibliotek.dk>

Danske Slægtsforskere: <https://slaegt.dk>

# FREDERIK MÜNTER

ET MINDESKRIFT

V

AUS DEM BRIEFWECHSEL FRIEDRICH MÜNTERS · I

---

KØBENHAVN OG LEIPZIG

P. HAASE & SØN · OTTO HARRASSOWITZ

MCMXLIV

# FREDERIK MÜNTER

## ET MINDESKRIFT

I, 1. Halvbind: *Alexander Rasmussen*: Frederik Münter, hans Levned og Personlighed, 1925.

Nedsat Pris: 6 Kroner.

I, 2. Halvbind: En Fremstilling af Münters videnskabelige Virksomhed i Monografier, Bibliografi etc.

Under Forberedelse.

II—IV: Aus den Tagebüchern Friedrich Münters 1772—1787. 2 Bind Tekst, 1 Bind Kommentar og Register, 1937.

Alle tre Bind tilsammen 30 Kroner.

V—VII: Aus dem Briefwechsel Friedrich Münters 1780—1830, 2 Bind Tekst, 1 Bind Kommentar og Register, 1944.

Alle tre Bind tilsammen 40 Kroner.

AUS DEM BRIEFWECHSEL  
FRIEDRICH MÜNTERS

EUROPÄISCHE BEZIEHUNGEN  
EINES DÄNISCHEN GELEHRTEN

1780—1830

HERAUSGEGEBEN  
VON  
ØJVIND ANDREASEN

ERSTER TEIL  
A — K

---

KOPENHAGEN UND LEIPZIG  
P. HAASE & SOHN · OTTO HARRASSOWITZ  
MCMXLIV

# FRIEDRICH MÜNTER

## EINE GEDENKSCHRIFT

I, 1. Hälfte: *Alexander Rasmussen*: Frederik Münter,  
hans Levned og Personlighed, 1925.

**Ermässigter Preis: 6 dänische Kronen.**

I, 2. Hälfte: Die wissenschaftliche Tätigkeit Münters  
in Einzeldarstellungen, Bibliographie etc.

**In Vorbereitung.**

II—IV: Aus den Tagebüchern Friedrich Münters,  
1772—1787. 2 Bände Text, 1 Band Kommentar  
und Register, 1937.

**Alle 3 Bände zusammen 30 dänische Kronen.**

V—VII: Aus dem Briefwechsel Friedrich Münters  
1780—1830, 2 Bände Text, 1 Band Kommentar  
und Register, 1944.

**Alle 3 Bände zusammen 40 dänische Kronen.**

# FRIEDRICH MÜNTER

**FÜR DAS TITELBILD WIRD AUF DIE IKONOGRAPHIE  
HINGEWIESEN, WELCHE IM 1. BD., 2. HALBBANDE  
DER •GEDENKSCHRIFT• ERSCHEINEN WIRD**



H. E. FREUND - SCULPTIT



# FREDERIK MÜNTER

ET MINDESKRIFT

V

AUS DEM BRIEFWECHSEL FRIEDRICH MÜNTERS · I

---

KØBENHAVN OG LEIPZIG

P. HAASE & SØN · OTTO HARRASSOWITZ

MCMXLIV

**HERAUSGEGEBEN AUF KOSTEN  
DES CARLSBERGFONDS**

**J. JØRGENSEN & CO. BUCHDRUCKEREI  
F. HENDRIKSENS REPRODUKTIONS-ATELIER**

AUS DEM BRIEFWECHSEL  
FRIEDRICH MÜNTERS

EUROPÄISCHE BEZIEHUNGEN  
EINES DÄNISCHEN GELEHRTEN

1780—1830

HERAUSGEGEBEN  
VON  
ØJVIND ANDREASEN

ERSTER TEIL  
A — K

---

KOPENHAGEN UND LEIPZIG  
P. HAASE & SOHN · OTTO HARRASSOWITZ  
MCMXLIV

Die vorliegende Ausgabe bringt den gelehrten Briefwechsel Friedrich Münters in Auswahl. Berücksichtigt sind indessen nur fremdsprachige Briefe, schwedische jedoch ausgenommen.

Der Herausgeber hat es sich angelegen lassen, innerhalb des Rahmens der beiden Bände, eine so ergiebige und vielseitige Auslese wie nur möglich zu geben. Der zweite Halbband des ersten Bandes wird eine vollständige Registratur sämtlicher Briefe an und von Münter bringen, insoweit diese dem Herausgeber zugänglich waren.

Bei der Korrektur der französischen und italienischen Briefe hat der leider zu früh verstorbene Bibliothekar an der Königlichen Bibliothek *Hans Aage Paludan* dem Herausgeber einen stets bereitwilligen Beistand geleistet.

1. Von J. D. *Åkerblad*, Stockholm 31/10 1800.

Monsieur et cher ami. Vous etes bien aimable de daigner encore penser à moi, qui depuis cinq mois differe d'un jour à l'autre de vous ecrire. Ma situation ici a été fort précaire jusqu'à present; tantôt on me fait esperer que je serais employé ailleurs, quelques fois on a cru qu'il n'étoit pas le moment d'aller à Paris comme je l'avois demandé au cas que je ne fus pas employé, et toujours on m'a tenu dans l'incertitude sur ma destination. Enfin, faute de mieux, je me svis resigné de passer ici l'hiver; mais au printems au plus tard j'espere de quitter pour long tems ces regions Hyperboréennes qui ne m'accomodent gueres, et j'aurais le très grand plaisir de vous embrasser à Copenhague dans les prémiers jours du mois de mai. En attendant je vous prie instamment, mon aimable et savant ami, de continuer de me donner de vos nouvelles. Vous ne saures jamais croire combien de plaisir votre lettre m'a fait, et combien d'obligations je vous ai des nouvelles litteraires que vous y avez inserées. — Je ne svis pas surpris que Mrs. de Sacy et Tüchsen ont trouvé le mot Menutsciher sur la pierre en question; ce mot se trouve, à en croire ces messieurs, dans toutes les inscriptions pehlviennes, aussi Mr. Tüschsen de Göttingue et moi avons nous cru d'y voir quelque chose appochante. Le Jesdan de M. Tüchsen de Rostock me paroît extremement douteux. D'ailleurs l'explication de ce cachet par Mr. de Sacy me paroît ingenieuse et même edifiante. C'est le combat entre Ormuzd et Ahriman, entre le bon et le mauvais principe. Ce qui me fache c'est que le mal a le dessus dans ce cachet tout comme dans notre monde. — Le monument qu'on a trouvé en Egypte, et dont j'entens parler depuis long tems est certainement du plus grand interêt, et nous saurons donc enfin quel étoit l'alphabet des égyptiens, car, quant aux Hieroglyphes je svis entierement de votre avis. Mais expliquez moi un peu comment Mr. de Sacy en vous copiant l'inscription grecque a pu se refuser le plaisir de vous communiquer le premier morceau Egyptien que l'on

connois, surtout comme il ne peut pas ignorer que vous vous etes occupé une fois de la langue Egyptienne. Je svís fáché plus que jamais de ne pas être allé à Paris même si ce n'étoit que pour connoître ce monument un moment plutôt, surtout comme les savans en France ne paroissent pas se presser de communiquer ce rare monument avec les étrangers, peutêtre pour ne pas être frustrés de la glorióle d'interpréter les Hieroglyphes. — Si quelque copie des inscriptions vous parvient je vous supplie de me l'envoyer. — Apropos d'Hieroglyphes, je vous svís bien redevable des nouvelles que vous me donnez de Zoega et de son ouvrage tardif. Quand il paroitra si quelque libraire de Copenhague en fait venir des exemplaires, je vous prie de me le faire savoir, pourque je puisse en faire l'acquisition. — Je vous remercie d'avance de votre bonté de m'envoyer votre traité sur les Inscriptions de Persepolis quand il paroitra. Je svís très impatient de le lire, et je svís sûr que vous direz la dessus des choses infiniment plus satisfaisantes que n'a fait le bon Mr. Tüchsen, qui a eu la bonté de m'envoyer sa diatribe. Je crois vous avoir dit que je possède moimême un petit cylindre d'agathe avec une inscription en caractères à clous (cuneati). J'en fais faire la moule en souffre et je vous enverrai une empreinte par la premiere occasion. Quant à mes inscriptions Runiques je vous les enverrai avec une simple notice et vous en ferez tout ce que vous voulez, car j'avoue je n'ai rien pu decouvrir sur le contenu de cette inscription. — Je voudrois bien savoir ce que doit signifier ce תת que Mr. Tüchsen trouve au lieu de תת, comme je le lis. Quant à moi je svís pleinement persuadé qu'il est ici question d'une Trinité Phoenicienne, et si la chose en valoit la peine il seroit facile de prouver l'existence d'une divinité adorée presque sur toute l'étendue de l'Asie, à laquelle on donnoit les attributs et les epithètes de triforme, de triple et qui ont dans la svite passés chez les Grecs et les Romains. Cette divinité étoit apellée Alitta, Mylitta, Talet, qui ne sont que des formes différentes d'un même mot. Au reste je n'ai la pretention de convertir personne.

N'ayant pas cru que je resterois si long tems ici je n'ai rien fait venir de mes effets en Italie, et j'avoue j'aimerois bien mieux d'aller les trouver où ils sont que de les faire venir ici, où il m'est impossible de m'ancrer pour toujours, pas même dans l'idée. . . Quant à moi je n'en ai pas de bien interessantes nouvelles à vous donner, la saison des tenebres avance à grands pas chez nous, et je n'ai pas entendu parler litterature depuis mon depart de chez vous. Mais on peut s'en passer à la verité et c'est precisement ce que nous faisons.



## 2. Von J. D. Åkerblad, Stockholm 21/11 1800.

Mon cher et savant ami. J'ai laissé passer un jour de courier depuis la reçue de votre aimable lettre du 11. de ce mois, dans l'espoir de pouvoir vous envoyer aujourd'hui mon Lion de Venice que j'ai fait copier en petit et sur du papier mince, pour éviter l'embarras de vous transmettre les énormes feuilles de Venice; mais tout va lentement dans ma chère patrie, et vous n'aurez ces copies réduites que pour l'ordinaire prochain, si toute fois il plaira à mon dessinateur de les terminer pour ce jour là. En attendant je vous envoie les copies des inscriptions faites au crayon que vous pouvez communiquer à vos antiquaires. Voici en même tems une courte notice de ces inscriptions en forme de prolegomena que je vous prie d'examiner, corriger, commenter, en un mot en faire ce que vous voulés. Ma première idée étoit de faire imprimer cette bagatelle en langue allemande et y joindre les planches que je ferois graver et de lancer le tout dans le public parmi les 10.000 inutilités qui l'enonde[nt] annuellement; mais, crainte que personne ne voulut s'en charger, je l'ai écrite en Svedoise et je l'ai en quelque sorte dédié à la Société Scandinave pour être inserée dans ses memoires. Si toute fois vous croyez mieux valoir d'en faire une brochure à part je vous prie de traduire cette notice en allemand, si cela ne vous donne trop d'embarras. Enfin, mon savant ami, je vous abandonne mes inscriptions runiques, faites en tout ce que vous voulés, même, si vous les jettés au feu vous y etes autorisé.

Depuis quinze jours j'ai chez moi les platres du petit cylindre persan que je vous ai promis. Ils vous seront envoyés quand quelque occasion se presentera et vous en aurez un nombre suffisant pour en donner à vos amis. N'oubliez pas d'accompagner celui que vous enverrez à Mr. Tüchsen de bien de complimens de ma part. Ce cher homme est un peu tranchant dans sa manière de decider que j'ai eu tort de lire Talet, mais passons lui cela. D'ailleurs ce qu'il a dit sur cette inscription, et que vous avez eu la bonté de me communiquer est si pitoyable qu'il ne vaut pas la peine de s'y arreter. p. ex. M. Tüchsen d'ou sait il qu'Artemidor étoit né à Athènes? il me semble au contraire plus que probable que cet homme étoit très étranger, demeurant pour ses affaires à Athènes où la mort l'avra surpris. — Depuis quelques jours je me suis remis au Phénicien, à l'occasion de quelques medailles du cabinet du Roi que l'on m'a envoyés pour en faire la description. Le mal est que nous n'avons pas ici tout ce qui a paru sur les medailles pheniciennes, ce qui m'expose de regarder pour inedit ce

qui est connu depuis long tems. C'est surtout la lettre de Barthelemy au Marquis Olivieri, et les deux ouvrages de Dutems qui me manquent. Si par hazard ces livres se trouvent chez vos libraires je vous prie de me faire l'amitié de les arreter pour moi. Je paye tout ce que l'on peut en demander raisonnablement, et je vous en ferai passer l'argent dans le plus court délai possible. — Mandez moi aussi quel sont les medailles pheniciennes que vous possédez vous même. Puisque, une fois j'y svis, je ferais tout mon possible pour ramasser tout ce qui se rapporte à la litterature phénicienne, et je vous prie, cher ami, de m'assister de vos lumieres.

3. Von J. D. Åkerblad, [Stockholm] 28/11 [1800].

Enfin, Monsieur, voici le lion vû de trois côtés, reduit à peu près à la moitié de la grandeur de l'original que je possède. Le dessinateur au quel j'avois confié l'operation de reduire ces dessins s'y est pris si mal que j'ai été obligé de les faire moimême. Le caractère du monument est fort bien rendu, ce que vous êtes en etat d'apprécier ayant vu ce monument vous même. Si vous faites graver mon lion je vous prie de dire au graveur de svivre scrupuleusement les contours, et d'observer les indications des restaurations que j'ai soigneusement marquées; quant à la crinière il pourra se donner un peu de liberté et l'arranger un peu mieux qu'elle n'est dans mes dessins que j'ai crayonnés à la hâte. J'attends de vos nouvelles avec bien d'empressement; vous me devez en conscience une lettre bien longue, bien remplie de nouvelles, en récompense de l'effort inoui que j'ai fait sur ma paresse orientale en vous ecrivant la longue diatribe de l'autre jour, et en crayonnant ces maudits lions qui m'ont coutés presque un jour de travail.

4. Von J. D. Åkerblad, Stockholm 10/2 1801.

Pardonnez encore une fois à ma paresse, mon très aimable Docteur, car elle seule est la cause qui m'a fait differer d'un jour à l'autre à repondre à votre lettre du 11. janvier. Mea culpa, mea maxima culpa! Votre dissertation sur les monnoies des Vandales en Afrique doit être très interessante, et je vous prie instamment de ne pas oublier de me l'envoyer quand elle sera imprimée. — J'admire votre ardeur pour les inscriptions persepolitaines, et votre courage de vous en occuper, malgré l'insuffisance des moyens que nous possédons pour connoitre la langue dans laquelle elles sont ecrites; si vous parvenez à expliquer mon cylindre persan, vous sortez le plus grand Pichedadien de notre siècle. Mais prenez y bien garde; il ne faut



pas y trouver l'éternel osch, aksak, aya, kaka, klak, que le vieux Tychsen voit dans toutes les inscriptions de Persepolis, car ma pierre n'a sûrement rien à faire avec ce grand Patscha Aksak, et j'aimerois mieux à croire qu'elle représente le grand poisson Oannes qui avaloit je ne sais combien de petites filles par jour, et nullement on y voit quelques poissons. — L'explication que Tychsen a donnée de la médaille phénicienne est encore une des choses les plus raisonnables qu'il ait dites de sa vie. J'avois cru y lire Menoba, mais je trouve la leçon de Mr. Tychsen très préférable à la mienne. מלכת d'ailleurs offre une étymologie bien plus convenable à Malaca que celle que Bochart nous a donnée. Quant à la dissertation de notre savant de Rostock sur les monnoies celtiberiques je l'ai vue chez le secrétaire de notre triste académie des belles lettres, mais j'ignore si elle sera imprimée de sitôt. Les fonds manquent à notre académie comme à nous tous, mais que cela soit dit entre nous. D'ailleurs j'obtiendrois facilement la permission de parcourir la dissertation en question, pour connoître la fameuse découverte, si découverte y est; mais j'avoue je ne me fie pas trop aux prétendues découvertes de notre bon homme. — Pour les médailles phéniciennes je vous avoue, mon ami, qu'elles m'ennuyent depuis long tems, et je desespere d'en tirer quelque chose de raisonnable. Le seul fruit de la peine que je me suis donnée pour ces vilaines monnoies est l'explication d'une des inscriptions phéniciennes trouvées en Chypre qui a fort occupé les savans, et où je crois avoir mieux réussi que les autres; j'ai composé une petite dissertation là dessus mais crains il couteroit trop cher de la faire imprimer ici, où d'ailleurs il n'y a presque pas de caractères orientaux. Elle reposera chez moi jusqu'à mon voyage au printems. Pour revenir aux médailles, celle qui me fait le plus endiabler est une en argent, très ancienne, et dont je ne trouve la description nulle part. . . Quant à moi, Monsieur, tout ce que je sais c'est que je m'y pende. Parlez moi un peu de vos médailles phéniciennes, et si vous avez des doubles gardez les pour moi; vous aurez des belles médailles romaines en echanche.

##### 5. Von J. D. Åkerblad, Stockholm 27/3 1801.

Quoique très occupé, je n'ose pas différer d'avantage de répondre à votre aimable lettre du 28. fevrier. — Le cylindre persan est un chalcédoine d'une couleur bleuâtre-sale. La pièce est très bien conservée comme vous pouvez juger d'après l'empreinte que je vous ai envoyée. Il y a cependant quelques petites crevasses dans la superficie, et quelques éclats dans les bords, mais qui ne gâtent pas beaucoup l'ensemble. Au reste vous verrez

bientôt j'espere cette pierre puisque au commencement du mois de mai j'espere vous embrasser à Copenhague, et mon petit train de pierres gravées doit m'accompagner dans mon voyage; mais il faut supposer pour celà que les Anglois delogeront du Sund, car sans celà mon voyage comme vous jugez bien sera differé.

Je vous remercie, cher ami, de tous les renseignements que vous m'avez donnés sur vos medailles Phéniciennes. J'ai terminé mon travail sur celles du cabinet du Roi, et je suis si degouté de ces occupations arides et presque infructueuses, que certes je n'y reviendrai de si tôt. Je vous communiquerai mes recherches sur ces monumens quand je serai à Copenhague. — Je vous ai déjà marqué qu'à l'occasion de ces medailles j'ai expliquée une inscription Phoenicienne que les savans avoient furieusement maltraitée, et dont j'espere d'avoir trouvé le sens. Je ne sais si je pourrois l'imprimer ici, si non je le ferai peutêtre en Allemagne. — Avez vous jamais reçu de moi une feuille de corrections pour le discours sur le Lion de Venice? Vous ne m'avez jamais parlé de la lettre où elle etoit incluse. Si vous n'avez pas reçu cette lettre je vous prie de me le mander et je tacherai de refaire de memoire ce que je crois devoir changer dans ma diatribe car je ne garde jamais les brouillons. Depuis six mois vous me faites esperer, mon savant ami, de lire vos dissertations sur les monumens persepolitains, enfin vous m'avez envoyé un fragment d'alphabet comparatif que je trouve très ingenieux, mais le tout quand paroitra-t-il? Il paroît que chez vous comme ailleurs les entreprises litteraires vont lentement en execution. Mais il me semble que la Société Scandinave devoit un peu presser la publication de recherches aussi curieuses et interessantes que celles que vous avez faites sur ces monumens, et qui peuvent rendre les memoires de dite Société plus interessants pour les etrangers hors du Nord. Dans cette vue vous ne deviez pas a ce qui me semble presser la publication de la traduction allemande; sans celà tout le monde lira la traduction et laissera là le danois; mais il se peut que je me trompe.

#### 6. Von J. D. Åkerblad, Haag 1/2 1803.

Ich bin ein träger Schreiber, das wissen Sie, Wehrtester Freund, und darum müssen Sie mir es verzeihen daß ich Ihnen während meiner Aufenthalt in Paris nicht ein einziges mal geschrieben habe, und noch mehr daß ich Ihren angenehmen Brief, den ich hier, schon vor mehr als zwei Monaten empfangen habe, so lange Zeit unbeantwortet habe liegen lassen. — Von den Brochures, wovon Sie gehört haben, ist mir nur ein einziges

Exemplar übrig von etliche zwanzig die ich selbst von dem Buchhandler habe müssen kaufen; ich kann doch nicht umhin Ihnen, wehrtester Freund, damit aufzuwarten. Hier haben Sie es! — Für der Kupfertafel zu Tuchsens Abhandlung über die Münzen von Malaga danke ich Ihnen recht sehr. Der gute Mann scheint mir doch diessmal gut getroffen zu haben; aber wir können wohl nicht davon recht urtheilen, meint Herr Tuchsens, der in einem briefe an jemanden in Paris, sehr offenherzig erkläret daß wir alle in gemein und ich insbesondere kein Wort Phoenicisch nicht verstehen. — Von Lichtensteins System über die Keilschrift habe ich in Paris etwas gehört aber nichts gesehen, und Grotefelds Versuche sind mir ganz unbekannt. Überhaupt erwarte ich nicht viel von alle diese Versuchen. Seitdem ich mit der Rosetteinschrift umgegangen bin, wovon man schon voraus den Inhalt durch die griechische Übersetzung wuste, und worüber, mir amwenigsten, noch so viele Schwierigkeiten übrig bleiben, weis ich nicht was man aus einer Schrift machen soll, wovon Schriftzüge, Inhalt, Sprache, alles unbekannt ist. — Aber Systemen und Muthmassungen davon halten die Gelehrte! — Es erfreut mich daß Ihre Scandinavische Gesellschaft noch lebt, aber das letzte Stück von ihre Handlungen muss todtgebohren sein, und es thut mir leid daß auch mein kleines symbolum dadurch verloren ist. Schon längst habe ich die Venetiansche Löwen aus Gesicht verloren, nun aber da Sie davon sprechen, fühle ich doch daß ich für ihnen ein vaterliches Herz habe, und daß ich gern sehen sollte, wenn sie nicht bestimmt seyn in Ihre gelehrte Scandinavische Transactionen zu figurieren, daß sie doch in einer Zeitschrift z. B. in Millins Magazin ihren Platz behaupten könnten. Herr de Sacy hatte mir einen von Ihnen zugeschickten Abdruck von den Löwen mitgetheilt, die aber habe ich an unsern Millin geschenkt, der sehr geneigt war, sie wieder stechen und mit meiner kleinen Notice in seine Monatschrift einführen zu lassen. Von dem Texte aber habe ich nicht, wie Sie es vermuthen, etwas mitgenommen, und ich erinnere mich sehr wohl daß ich Ihnen das Blatt, nachdem ich die Druckfehler corrigiert hatte, zurückgeschickt habe. Könnten Sie ein Exemplar davon bekommen so bitte ich Sie mir es zuzuschicken oder auch es gerade am Herrn Millin zu senden, der es leicht kann übersetzen lassen. — Wichtig ist die Entdeckung freylich nicht, aber ganz unbedeutend glaube ich sie auch nicht, sauf meilleur avis de M. Thorlacius et consorts. Schicken Sie mir auch bey Gelegenheit ein par Abdrucke von den Platten. Item die Kupfertafel von Ihre vandalische Münzen die ich auch nicht habe. — Seitdem ich hier bin habe ich fast alle andere Geschäfte liegen lassen um mich einzig und allein

mit Holland zu beschäftigen. Sprache, Geschichte, Gelehrsamkeit, Künste m. m. sind soviele Gegenstände meiner Forschungen. Holländisch spreche ich schon ziemlich, und kann es auch wohl im Fall der Noth schreiben. Mit dem allen kann ich nicht hier bleiben; das Clima (und das wissen Sie ist mir eine Hauptsache) ist abscheulich, und auf Litteratur ist, wenigstens im Haag, nicht zu denken. Zu Leyden sind noch verschiedene vortreffliche Gelehrte z. B. Wyttenbach; sie leben aber fast in keiner Verbindung mit der übrigen Welt, und was in Deutschland und Frankreich (geschweige Italien u.s.w.) herauskommt, wird hier spät bekant, oder bleibt wohl gar unbekannt. Wenn Sie diess Jahr nach Frankreich gehen, werden Sie mich wohl eher in Paris als im Haag antreffen, und das wird mir auch viel lieber seyn. Nur in Paris lebe ich; hier bin ich todt. Kommen Sie doch, wehrtester Freund, Sie werden auch mit Paris zufrieden seyn. Und was sagen Sie mir von könig. Unterstützung zur Reise? Ihre Magnificence sind wahrlich reich genug um so eine Reise auf eigene Umkosten vorzunehmen, wenn anders der König Ihnen nicht einen Beytrag dazu geben will, welches sicher sehr angenehm wäre. — Zoëga geht nach Kiel sagen Sie: Das nämliche schreibt auch der Card. Borgia aus Rom, und doch kann ich es kaum glauben. Kommt er würchlich nach Kiel so bleibt er wohl nicht lange da, fürchte ich. Und auch, was ist es doch dem Zoëga um ein par hundert Reichsthaler mehr oder weniger gelegen? Hatte er nicht sein Auskommen in Rom? Nun wie können denn alle oltramontansche Vortheile ihn verführen um Rom zu verlassen? — Ich sehne mich immer nach Italien, dahin, dahin! wo die Citronen glühn! gelingt es mir eins, so können alle Schätze Dännemarks und Norwegens mir angeboten werden, sie sollen mich sicher nicht bewegen Italien zu verlassen.

7. Von J. D. Åkerblad, Haag 5/7 1803.

Je reçois dans l'instant la lettre que vous m'avez fait l'honneur, Monsieur et savant ami, de m'écrire en date du 29. juin. J'avois précédemment reçu le paquet que vous m'avez envoyé par Mr. le Cte de Løvendale. Recevez, mon digne ami, mes remercimens les plus sincères de toute l'amitié que vous daignez me temoigner, et pardonnez que je vous ai écrit dernièrement une lettre un peu froide, mais en conscience je croyois que vous étiez faché contre moi n'ayant pas depuis si long tems reçu de vous la moindre nouvelle. Je m'occuperai incessamment de vos commissions ainsi que de vos questions. Quant à la médaille dont vous m'avez fait présent et que j'ai dans ce moment sous les yeux, je vous avoue je n'en sais rien tirer. Si la

legende latine SIVITYLLISIP. . . . pouvoit signifier civitas Olyssiponis ou Ulyssiponis, la ville à la quelle appartient cette médaille seroit au moins déterminée, mais la figure m'est toujours inexplicable; la voici apeuprès. . . Je svis très occupé. Le ministre de Svède partira dans 15. jours par congé, et je resterai chargé des affaires pendant son absence qui sera de trois mois, après quoi j'espère de retourner à Paris.

8. An G. C. *Amaduzzi*, Kph. 13/5 1788.

Signore Abbate veneratissimo. La commune perdita che abbiamo fatta non deve esserle annunciata da persona estranea. è un dovere dell'amicizia di prender parte al dolore ed all'afflizione degli amici, e so che Ella ed i nostri amici Romani si riuniranno nel compiangere con noi la triste sorte del nostro commune caro amico Hwiid il quale dovette succumbere ad una graue malattia il terzo del Maggio. Fu assalito dal medesimo male che già in Roma lo aueva messo in imminentissimo pericolo di vita, cioè da una febbre ed atonia generale de'Nervi, che aueua la sua sede principale in una infiammazione di cervello: staua malato 7 giorni; ne'primi de' quali soffrì infiniti dolori di testa; i quali rilasciati auevamo qualche raggio di speranza; ma debilitato dal male, e peraltro di una costituzione poco robusta, non poteua resistere alla violenza dell'infiammazione e morì l'ottauo giorno con somma tranquillità, da Cristiano che non a ragione di temere la morte. Ne'suoi oltimi giorni pensaua molto agli suoi amici Romani, ed ordinò alla sua afflittissima vedova di scrivere a Lei ed a Monsignore Borgia i suoi oltimi saluti. Io la ne preuengo, non sapendo, quando potrà essere assai padrona del suo dolore la povera Signora, per poter scrivere ella stessa. Ne dia parte a Monsignore Borgia ed all'Eminentissimo Garampi, che l'un e l'altro amauano il nostro defunto amico. Sit illi terra levis! Noi perdiamo moltissimo. Era pien di lumi, di ottima volontà, stimato ed amato di tutti; ed ora, come è mancato, più che mai si riconosce il suo merito.

Lei pure per la sua morte a perduto un buon corrispondente Letterario. Io me le offerisco per restituir in qualche maniera la perdita fatta; e se ella vorrà onorarmi colla sua corrispondenza, le darò parte di tutti libri nuovi d'importanza che escono ne'nostri paesi.

Già saprà che il Sigr. Norberg à stampato il primo tomo dell'esapla Siriaca Mediol. Bugati non ne sarà molto contento, essendo stato prevenuto da un Iperboreo. Fra noi ne'mesi passati è uscito una opera interessante *Symbolae ad litteraturam antiquam teutonicam*, cauata da tesori della regia Biblioteca, più ricca di preziosi Manoscritti di che commune-

mente si crede. e in questi giorni è uscito dalle torche il Giornale del Ves-covo di Groenlandia, Paolo Egede, dall' anno 1728—88. opera interessante assai per la notizia esatta, che ci da di un popolo affatto bambino, e de' primi traugli de' Missionarj appresso quel popolo. Abbondiamo ora di oposcoli politici; ma che poco interessano di là de' Monti. Il Signor Adler stampa l'Abulfeda del Reiskio; ed il Signore Birch avrà finito in poche Settimane il primo tomo del suo N.T. Io ora sto occupato col mio viaggio di Napoli e Sicilia, che deue stamparsi questo anno in lingua danese e colle collazioni de' frammenti Saidici del Mus. Borgiano Veliterno, già finita, che ora si stampa. Tra pochi giorni manderò per la via di Livorno un piegetto di libri; nel quale pure saranno delle copie del mio primo fascicolo de' fragmenta patrum græcorum. Monsignore Borgia a cui sarà indirizzato il piego le ne farà parte per la sua biblioteca.

Ecco tutte le nostre notizie letterarie. Sarà più ricca l'Italia. la prego di darmene parte; e di farmi sapere quel che potrà sapersi del Concilio Fiorentino, e del Sinodo di Pistoia de' quali ansiosamente aspetto li atti. Ora che sono in paese di libertà, non è più delitto il dichiararsi amico ed ammiratore di Monsignore di Pistoia, di Tamburini e di Zola, & credo essere il dovere di ogni uomo da bene, di che setta tra Cristiani che sia, di far commun'affare contro i Gesuiti con tutti i buoni. Lei scrivendo a Mgr. di Pistoia, ad i suoi amici di Pavia, nominatamente al Padre Alpruni mi faccia il favore di assicurargli del mio perpetuo ed inviolabile attaccamento. la prego pure di salutare la Corilla da parte mia e del Signor Birch.

9. Von G. C. Amaduzzi, Roma 7/6 1788.

Monsieur. Dalla sua umanità per me io non poteva sperare, che attenzioni, e gentilezze; e l'onore appunto d'una sua lettera mi tien luogo della più grata cortesia. Ma io non mi sarei mai aspettato, che congiunto a tanto favore andar dovesse il rammarico di sentirmi annunciata l'immatura morte dell'amabile, del dolce, del dotto amico Signor Hwiid. Mi creda, che fui compreso da un freddo gelo, e quindi dal più intenso dispiacere nell'intendere, che io feci una così fatta amara, ed inaspettata perdita. Io ho chiamato a parte di questa mia trista sensazione tutti gli amici comuni, e col comune cordoglio ho disacerbato in qualche parte il mio, sebbene questo mi accompagnerà sempre nella mia vita, perchè non anderà disgiunto dalla reminiscenza, che aurò perpetua, della sua amicizia per me, de' suoi meriti letterari, e delle sue morali virtù. Io il pongo nelle mani del Dio delle misericordie, e confuso mi taccio... L'esibizione, che mi fa della

sua corrispondenza letteraria, vien da me considerata per un nuovo mio acquisto, e vivamente la ringrazio... Io avea già consegnato un ballotto di stampe a Monsignor Borgia, acciò lo unisse con quello, che egli mi disse di dovere inoltrare costà con molte sue stampe in questi ultimi tempi pubblicate... La stampa del nostro Padre Maestro Giorgi sui frammenti Greco-Copti del vangelo di San Giovanni è terminata, salva la prefazione, che si stampa attualmente, ove Ella, e gli altri, che hanno in questi ultimi tempi illustrata la letteratura Copta, sono rammentati con lode... Monsignor Borgia forse persuaso di sollecitare così il suo cardinalato ha preso a stampare un' opera dei diritti della Santa Sede Romana sopra le due Sicilie contro il Signor Don Giuseppe Cestari Napoletano... Ma io temo, che questa sia una delle solite sue cattive speculazioni di politica... Le altre stampe Romane sono tutte eristiche, cioè contro le riforme Toscane, e Germaniche, e contro le opere de' professori di Pavia, ond' è, che queste disonorino Roma, ed accreschino sempre più fra di noi il fanatismo superstizioso. Monsignor de Ricci continua impavido la sua onorata carriera, e trionfa colla sua condotta coerente, e saggia della malignità, della calunnia, e dell' impostura...

10. An G. C. Amaduzzi, Kph. 12/9 1789.

Non posso più differir di scriverle, Sigr. Abate mio veneratissimo, senza darle gran ragione di sospettare la mia amicizia e venerazione verso la di Lei degnissima persona. Ma che mi serva di scusa lo medesimo, che ò scritto all' Eminentissimo Garampi, pel quale, non sapendo dove stia ora, le acchiudo la lettera; ciò è la molteplicità de'miei affari. Ò dovuto far questa estate tre lezioni, due e talvolta tre ore ogni giorno; le quali sono state: l'esegesi degli atti de' S.S. Apostoli, l'introduzione nel vecchio e nuovo Testamento, la storia della Riforma e dello Scisma delle Chiese nel Secolo XVI. Capirà facilmente quanto tempo mi abbia dovuto costare la preparazione a queste lezioni, oltre altri affari, che ò dovuto finire. Ora che posso respirare un poco, debo tornare a'miei amici, e darloro conto della mia persona, e degli affari miei. Le mando aperta la mia lettera all' Eminentissimo Garampi, e pregandola di leggerla, non voglio ripetere quel che gli ò scritto di cose personali e letterarie. Ho ricevuto il Suo Teofrasto, e le ne debo infinite grazie. Spero di poterle mandare tra breve qualche cosette mie. Non potevano trovar più spazio nella Cassetta che ultimamente mandai all'Eminentissimo Borgia, essendo riuscita troppo piccola questa, e troppo piena d'antichità boreali pel suo museo Veliterno. Ò poi letto e

gustato le opere di Schow e di Zoëga. Credo essere Classica quella di Zoëga in quel genere di Studio Numismatico. l'ho trovata esatta, e quasi compita: non mancando che pochissimi tipi cognitivi e vulgati ultimamente in Germania; i quali dunque il Sign. Zoega non poteva conoscere. Ammiro l'infaticabile diligenza di Schow, il quale a potuto leggere Caratteri, che abbiamo tutti noi altri desperato di poter mai capire.

Una spiegazione della tessera antica ospitale del Card. Borgia è stata poco fa pubblicata dal Sigr. Heeren, e spiegata coll' ottimo successo. Vorrei pure che avesse cercato di definire l'età della scrittura; la quale non mi pare essere cosa troppo difficile, vedendosi dalle monete che prima della distruzione di Sibari già abbian auuti i Greci Itali i caratteri moderni greci: deve dunque questa Iscrizione essere fatta qualche tempo, o qualche Età d'Uomini prima di quest' Epoca indicata, dopo che abbia cessata la scrittura alla maniera orientale della quale pure si trovano saggi nella moneta Sibaritica, Crotoniate, Tarentina e Pestana. Ne è scritto più alla lunga al Cardinale Borgia, sapendo che il Signore Siebenkees si sia presa la provincia d'illustrare questa iscrizione.

Oltre le mie lezioni d'inverno commincerò un travaglio di lunga alena; cioè la storia ecclesiastica di Danimarca. Voglio stampare come un prodromo la storia della Riformazione del Regno: della quale dovrà uscire verso l'Aprile venturo il primo Tometto. Spero potere scrivere questo opuscolo absque ira et studio, come si deve, che scriva l'Istorico: e sarò giusto senza essere parziale. È vero che lo stato della chiesa era depravatissimo in Danimarca nel Sec. XVI: ma è pur vero dall'altra parte, che forse mai non sarebbesi riceuuta la riforma, se non li Aristocrati avrebbero veduto l'occasione propizia d'umiliar i preti, e principalmente di cacciare i Ves-covi e qualche altri prelati (insolentissimi del resto) dal Senato del Regno, non ostante che la più parte di questi Prelati fossero della più alta nobiltà! Così si era combinato nel partito Aristocratico col zelo religioso, il desiderio di governare ed il patriotismo. Queste osservazioni, che sono verissime, vogliono essersi dette con onestà, verificate con pruove incontradicibili, e suilupate dalla storia de' tempi. Tutti coloro, che anno scritto sopra di questa materia, sono stati Compilatori; ma nessuno a avuto il vero colpo d'occhio storico; e nessuno a ardito dire la verità per non offendere i dominanti ed i Preti. Ma ora, auendoci concesso il Governo intiera libertà delle stampe, essendo fatti più istruiti e ragionevoli i Preti, ed essendo concesso da tutti, che gli Uomini, e pure le passioni degli uomini agiscono in tutti li affari del mondo, e che la provvidenza governa tutto secondo la sua



infinita sapienza, e che sa far risultare pure del bene dalle passioni Umane; ora si potranno scrivere tali cose da noi, che 50 anni addietro non avrebbero potuto dirsi, senza che avrebbero gridato tutti »Crucifige Crucifige!«

Mi faccia la grazia di farmi sapere, come sia stato ricevuto in Italia fuori del Regno Napoletano il libro del Cardinale Borgia? era naturale che ne fossero scontentissimi i Napoletani; e non posso negare, che al parere mio abbia difesa una causa molto debole, almeno in più punti. Ma credo, che se dipende dal fatto Storico la questione del feudo, abbia ragione la corte di Roma: L'altra questione è, se in cose ingiuste da se e dal primo suo principio, possa essere valevole una prescrizione, la quale però è l'unico argomento, che abbia Roma, e quel che credo doversi assolutamente negare. La verità storica del fatto mi par essere egregiamente difesa e giustificata dal Cardinale, ed il tutto scritto con somma dottrina. Ma l'altro punto è affare del diritto Naturale, che non dipende da Canonici o decretali di Roma.

Si sono sparsi tanti rumori falsi intorno alla persona del Vescovo di Pistoia. La prego di darmene notizia, ed occorrendole di scrivere a quel degno ed illuminato Prelato, come anzi alla Signora Corilla, di dir'loro i miei rispetti. È pregato il Signore Zoega di procurarmi il libro degli Assi del Card. Zelada, ma m'ene fa poca speranza. permetta che la prega io, di farne qualche ricerca, riuscendovi m'obbligarebbe Ella sommamente.

11. An Paolo d'Ambrosio, Kph. 17/4 1818.

Je vous envoie ci-joint, mon cher ami, une cassette d'antiquités du Nord pour l'academie de Naples, dont j'ai l'honneur d'être membre: in segno del mio profondo ossequio. Ce ne sont que des antiquités d'un peuple barbare. Mais comme c'étoient les ancêtres des Normands, dont le nom est si cher aux Napolitains, elles auront peutêtre quelque intérêt pour vos savants, et si c'est le cas, je pourrai augmenter le nombre à une autre occasion.

On trouvera dans cette cassette.

1. quelques urnes trouvées a Bornholm, ou il y a deux grands cimenterres remplis de tels vases. Les urnes petites, probablement destinées a recevoir les cendres d'enfans, ou peutêtre quelquefois celles du coeur d'un homme mort, ne se trouvent presque que dans cette isle.

2. quelques pièces de metal. une fibula, un marteau, ou peutêtre une hâche, dont on se servoit tant en paix, qu'en guerre; attachée qu'elle etoit à un bâton.

3. plusieurs hâches et marteaux de pierre, appellées pierres de foudre; car c'est le nom que le peuple leur donne. Autrefois on crût, que c'ayent



été les armes de nos ancêtres. Mais aprésent on est d'accord de les regarder comme des Symboles de Thor (Taranis des Celtes) Dieu du Foudre; et de croire qu'on les a mis dans les sepulcres pour en chasser les mauvais genies, persecutés partout par cette Divinité. Et peutêtre que celles, qui ont la forme aigue, comme d'un poignard, ayent été les Symboles du Dieu de la Guerre, Tyr, de même maniere que chez les Scythes un glaive etoit le representant de leur Dieu Mars.

Parmi les instrumens de bronze on trouvera une piece, dont l'usage est inconnu. Elle ne se rencontre que rarement dans nos pays; mais elle paroît être assez frequente en Angleterre et en Ecosse. Il n'est pas probable que c'ait été une arme. Peutêtre s'en est on servi dans le menage, ou même a-t-elle appartenu au culte. On en trouvera des dessins dans l'Archæologia Britannica.

J'ai pris la liberté de mettre dans la cassette un petit paquet de livres pour Mr. le Chevalier Landolina-Nava à Syracuse, dont j'ose espérer que Mr. le Secretaire de l'academie veuille bien avoir soin, afin qu'il arrive à sa destination. Tout à Vous Fred. Münter Ev[êque] de S[celand].

12. Von Paolo d'Ambrosio, [Napoli um 17/6 1825].

Monsignore Carissimo ed Amatissimo. Sarete meravigliato di non avere fino a quest' ora veduto i miei caratteri, ma se come spero è giunta la spedizione de' 15 Dicembre e l'altra posteriore, avrete veduto se poteva dimenticare ciò che vi debbo per tanti titoli. La speranza di potervi qualche cosa mandare dal nostro Carelli, e d'annunziarvi il mio nuovo destino han fatto procrastinare l'adempimento d'un obbligo troppo caro al mio cuore, che non saprà mai obbliare e gli otto anni passati fra buoni Danesi, e le tante cortesie ricevute, ed i tanti Uomini pregevoli, dotti, estimabili conosciuti. Voi sapete qual luogo vi è fra questi dovuto, e mi sarà gratissimo sempre di comprovarvelo nel miglior modo, che per me si possa. . . Tralle cose che riceverete dal Signor Adler evvi La Gerusalemme liberata tradotta in Latino ed a voi diretta dall' autore con apposito Epigramma in istampa, e vedrete che si coltivano ancora con successo le buone lettere da noi, come osservaste a' tempi vostri e come vel proveranno gli opuscoli d' Ignarre inediti, che vi manda Carelli. leggete poi ed ammirate il Proteo di Campo Longo ristampato dopo 54 anni colla vita di lui e sufficientemente bene scritta, e che indica qual' uom dotto egli si fusse. La numismatica d'Atri del nostr' ottagenario Delfico vi additerà e lo stato del suo spirito, e la dimora sua. Non so poi quel che contenga il pacchetto del cav. Avellino,

che ho sollecitato con più successo di Carelli, la cui Architettura sacra degli Antichi, e la Numismatica Italiana sono reclamate da tutti ma con poco successo finora: egli è fortunatamente emerso dal comun naufragio di tanti altri dotti per la sola volontà del defunto Re, che non volle neppure che si parlasse della destituzione di lui dichiarando di conoscerlo Egli per un' uomo, che Lo aveva servito sempre bene, così è rimasto come prima . . . Spero che il signor capitano Klauman sarà fortunato al segno da portarvi il Cristo di Thorvaldsen, capolavoro unico, e superiore a quanto avete finora visto ed ammirato. Peccato che sia in gesso, e se fossi Danese di nascita, come lo son di cuore aprirei una sottoscrizione perchè foss' eseguito in marmo, convinto che avrei a Copenhague la prima statua del mondo. Questo almeno è il parere di tutti, anche de' più ultraitaliani. Me ne congratulo di cuore col mio amatissimo Monsignor Munter, nella cui sede il Duomo è stato compiuto e sì grande opera fatta da un suo compaesano.

Vi ringrazio della lettera scritta all' Eccellentissimo Sig. D. Donato, già Padre di tre figliuoli belli e floridi e che rimarranno ricchi di molto: sono tante però le sue occupazioni, che non mi è dato di vederlo mai. . . Avete fatto benissimo di dare alla Biblioteca della Università i libri diretti al degnissimo Degen, ch' io piango con tutti i buoni e per le tante cognizioni e pregevolissime qualità: pianse a calde lacrime nel separarci, e ne ho ancor fresca la dolorosissima rimembranza: se mai qualche Elogio Latino fosse pubblicato, amerei di averlo. . . Il Signor Klauman e gli altri ufiziali Danesi [hanno] lasciato gran desiderio di loro in chiunque li ha conosciuti, e spero che sieno contenti del loro corto soggiorno in Napoli: siamo stati a Pompei insieme e potrete sapere quello che si è ultimamente scoperto, cioè due afreschi bellissimi ed un musaico a figure il primo rinvenuto finora, nobilissimo pure. . .

### 13. Von A.-H. *Anquetil Duperron*, Paris 18/5 1801.

J'ai reçu avec bien du plaisir, par les mains de M. Grégoire le 18 mai, la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, le 24 avril dernier. Les recherches qui vous occupent sont dignes d'un esprit profond et d'un homme habile dans les langues orientales. Ce genre d'érudition est peu cultivé ici; nos troubles internes en ont tari la source: trop heureux que le Nord, qui pourtant commence à se ressentir de la commotion du Midi, daigne l'accueillir et l'enrichir des accessoires qu'il peut tirer de son propre fonds.

Vous travaillez, Monsieur, sur les fameuses Inscriptions de Persepolis:



Vous avez déjà déchiffré une partie des caracteres à cloux. Si vous achevez l'entreprise, ce que je souhaite, vous aurez fait un pas de géant dans l'ancienne littérature du Nord de l'Asie. La voye que vous prenez m'a toujours paru la vraie, le Zend, le Pehlvi, l'Armenien, le Georgien: j'en ai dit quelque chose dans mes Recherches sur les anciennes langues de la Perse (Mém. de l'Academ. des Belles Lettres. T. 31. (1768) p. 339—443.). Des travaux de différens genres m'ont empêché, depuis la publication du Zend-avesta, en 1771, de donner ce que vous paroissez desirer, des Grammaires et Dictionnaires du Zend et du Pehlvi: mon dessein, il y a deux ans, étoit de meliorer à cette nouvelle entreprise, à la quelle j'ignorois pourtant que les Savans d'Europe s'interessassent réellement; tant, par le cours des événemens, nos correspondances sont bornées. L'impression de l'Oupnek'h-at (ouvrage latin en 2 Vol. in 4°. de plus de 800 pages; le premier presque achevé, le 2° presque au quart) ne me permet pas d'extraire, au moment actuel, de mes manuscrits les renseignemens que vous demandez. J'ajoute que la lecture de vos Mémoires sur les inscriptions de Persepolis, lorsque M. Grégoire aura eu la bonté de me les faire passer, me mettra pleinement au fait, de ce que vous desirez. Comme alors, je l'espere, mon impression, qui se fait à Strasbourg, et dont je revois une épreuve à Paris, sera achevée, je pourrai faire à loisir des notes sur vos Recherches, et vous les envoyer.

Permettez moi, seulement, Monsieur, de vous observer, que des inflexion-terminaisons, deux ou trois lettres différentes au commencement des mots, ne doivent pas vous arrêter. Les Orientaux n'ont pas la précision des Occidentaux; pour les mots, comme pour les caracteres, ils prennent des licences en augmentation et abbréviation, qui d'abord semblent former des différences réelles. La lecture fréquente des manuscrits accoutume à ces varietés, avec les quelles j'avois de la peine, à l'Academie, à familiariser mes confreres du grec et du latin.

Je serai charmé de connoître ces deux voyelles dominantes, sans doute Zendes ou Pehlvies, que vous avez découvertes dans les cloux de Persépolis: peu à peu, en employant, comme vous faites, les lumieres acquises, le reste s'éclaircira. Mon age (70 ans) ne me laissera pas jouir de ces nouveaux succès: mais j'y applaudis d'avance, ne regardant comme bien vraiment digne de l'homme pensant, que le progrès des connoissances dans tous les genres.

Je prens, Monsieur, la liberté de vous engager à continuer vos travaux, qui certainement ne contribuent pas peu à enrichir les Mémoires de votre savante Academie.

Je vous vois, de ma retraite, creuser, défricher un sol, que ma patrie

dédaigne. Originaire de Normandie, et Norvégien, Islandois (Anquetil, Ancil) de nom, je regarde comme à moi les acquisitions faites par les Danois mes ayeux, et me suis beaucoup occupé du runique, j'ai lu l'Edda, la Voluspa, les Sagas, Ihre, Lindhal, Peringskiold &c.

Si le Magasin encyclopedique va dans vos contrées vous y verrez annoncés deux ouvrages considérables qui sont dans mes cartons: le premier Trésor des langues Indiennes comprenant Grammaires et Dictionnaires du Samskritan, Bengali, Télengou, Malabar, Maur ou Indoustan, en françois et en latin; 4 ou 5 vol. in folio. Le 2<sup>e</sup> Considérations philosophiques, historiques, et géographiques, sur les deux mondes; un vol. in 4<sup>o</sup>. de 800 pag. prêt à mettre sous presse.

Je remets cette réponse à M. Gregoire, qui veut bien se charger de vous la faire passer; et je vous prie de lui adresser de même ce que vous, et vos savans confreres jugeriez à propos de m'écrire, de m'envoyer. Les savans françois sont un peu delaissés; et ils le méritent. ils se reveilleront. je ne serai plus, pour voir cette resurrection.

Daignez agréer les sentimens de respect, de reconnoissance pour votre honorable souvenir, avec les quels j'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre très humble et très obéissant Serviteur Anquetil Duperron Voyageur aux Grandes Indes, ancien Pensionnaire et Directeur de l'Académie R. des Belles Lettres.

14. Von A.-H. Anquetil Duperron, Paris 14/7 1802.

J'ai reçu, Monsieur, avec une vive reconnoissance les deux éditions de votre savant travail sur les Inscriptions de Persépolis; la premiere en danois, par les mains de M. Millin; la 2<sup>e</sup> en allemand, par celles de mon ancien confrere et bon ami, M. Silvestre de Sacy, accompagnée de la curieuse Dissertation du P. Paolino sur l'antiquité et l'affinité des langues Zende et Samskritanne. Daignez agréer mes sinceres remercimens pour ces beaux présens, dont je n'étoit nullement digne. La communion des gens de lettres, si elle étoit plus commune, et leurs ouvrages écrits en latin, serviroit beaucoup à propager sur le globe les connoissances humaines; qui, concentrées dans tel pays, par défaut de communication, ou par l'idiome propre, que les autres n'entendent point, ne reçoivent pas de nouvel accroissement, languissent, et finissent par être perdues pour les nations étrangères à cette contrée. Nos libraires de Paris, au moment présent, ne connoissent que les productions du jour, la chimie, la botanique; et le dérangement des fortunes empêche de faire venir des pays lointains, sou-

vent à grands frais, les Recherches, les Découvertes intéressantes que mettent au jour les personnes livrées à la sainte littérature.

Aussi lirai-je avec un vrai plaisir, ce que vous voudrez bien me faire connoître des richesses apportées de l'Inde, ma seconde patrie, par M. Fuglsang, ministre à Tranquebar. Si c'est lui qui est actuellement à Paris, il a rendu visite à mon frere, qui est de l'Institut, le prenant pour moi, n'a point trouvé ce qu'il pensoit chez un homme qui n'a pas voyagé: et, quoi qu'on lui ait donné mon adresse, je n'en ai pas depuis entendu parler. Mon refus de ceder au temps, rendre des places, d'entrer dans les corps de nouvelle création, resserre ma solitude; et j'en ai besoin pour les longs travaux qui me prennent tout entier: ce qui ne m'empêche pas de goûter, de savourer le commerce d'un savant de votre mérite.

Venons, maintenant, si vous le permettez, au fond de votre lettre. Vos détails sur la Perse m'ont fait un plaisir infini. Vous verrez dans mon 2<sup>e</sup> vol. de l'Oupnek'hat (p. 554), qui est prêt à paroître, que je n'ai pas renoncé à cette belle contrée. Vous regrettez (p. 118) qu'il n'y ait pas encore de Grammaire Zende à l'aide de ce secours vos tentatives sur les caracteres en forme de clous iroient plus loin. Je suis en cela de votre avis; et si le ciel daigne m'accorder encore quelques années, je donnerai et Grammaire et Dictionnaire, tirés des livres Zends. Le gout des Savans du Nord pour ce genre de littérature (en France, il n'y a que M. De Sacy qui s'en occupe; l'Angleterre, ôtez M. Ousseley, paroît morte a ce sujet) m'encourage, semble me rendre mes premieres forces. Cequi me plait surtout, Monsieur, c'est la maniere dont vous procedez.

Il convenoit d'abord de déterminer, autant qu'il etoit possible, après les avoir retourné (p. 103, 104), le nombre des Caracteres à Clous, que vous portez (p. 112) à 43-44; cequi en rapproche l'alphabet du Zend, qui a 48 lettres. Votre idée sur les voyelles a, i, o, ou, prise de la fréquence de ces lettres dans les mots Zends (p. 105-107 n. (c)), est heureuse. Cette ouverture pourra vous servir pour des consonnes, *m* par exemple, qui y paroissent souvent; celle-ci, à la fin des mots. Votre aperçu de grammaire (p. 119. n. (s)-(z)), est généralement exact. Je desire fort que vous suiviez, pour le reste, la même marche; de même que M. Tychsen (*Lucubratio de Cuneatis Inscript. Persepolit. Rostock 1798*) celle qu'il peut avoir adoptée; MM. Kleuker et Tychsen l'opinion qu'ils se sont faite au sujet des livres, je crois de Zoroastre, contre celle de MM. Jones, Richardson et Meiners. il en est de cela comme de la Pierre Philosophale et du Mouvement perpetuel. tout en cherchant, sans arriver au but, on découvre mille choses utiles;

plusieurs mettent sur la voye: et celui qui s'y attendit le moins, trouve, quelque fois sans peine, ce qui a fait la croix des déchiffreurs les plus habiles et les plus intrépides.

C'est dans la même vue que j'exhorte le P. Paolino à faire imprimer en entier le Dictionnaire Samskritam Amarasinghah, lecture et traduction latine, tel qu'il l'a porté de Cochinchine à Rome; à y continuer ses comparaisons avec le Zend, sans pourtant adopter en tout les préventions de M. Jones, peut-être trop déclaré contre l'auteur et l'éditeur du Zend-avesta.

à 70 ans passés, et près de 80 par mes voyages et la continuité de mes travaux, il ne me reste que la force de desirer que les vrais Littérateurs, en tout genre, ne forment qu'une famille; correspondant autant qu'il est possible avec tous ceux des colonies dans les quatre parties du monde. Ainsi le Ministre ou Pasteur de Frederich-Nagor, sur le Gange, dans le Bengali, (comptoir Danois que j'ai vu établir) par lui même et par ses liaisons avec les Savans de Calcutta, seroit à même de vous donner sur le Samskritam, le Nagri, les Academies de Noudia et de Benarès &c. des détails que le P. Paolino ne pouvoit avoir à la côte Malabare: le Pasteur de Tranquebar, dans des voyages aux Pagodes de Chalembon et de Schiringam, auroit la facilité de consulter les premiers Brahmes de la côte de Coromandel, après ceux de Jagranat: et le Ministre ou chef de la Loge Danoise à Calicut (Côte Malabare), étendant ses rapports jusqu'à Surat, vous donneroit peut-être, par le moyen des Parses de cette ville, quoiqu'elle ne possède plus de Mobeds, habiles dans les anciennes langues de Perse, les renseignemens sur le Zend et le Pehlvi, que mon âge avancé, mes infirmités, et la suite nécessaire de mes travaux, ne me permettent pas de promettre d'une manière assurée.

Je remets cette lettre, Monsieur, à M. De Sacy, qui veut bien se charger de vous la faire passer: je vous prie de lui adresser de même ce qu'il vous plaira de m'envoyer. quand je serai tout à fait hors de l'Oupnek'hat, je relirai votre intéressante et heureuse Tentative, et vous marquerai, plus en détail, ce que vos découvertes m'auront fait venir à l'esprit.

Daignez, Monsieur, agréer le témoignage sincère de ma vive reconnaissance: votre ouvrage m'a reporté dans des pays qui ont fait mes délices, auxquels je ne pense pas sans émotion, et où je retournerois, si la foiblesse septuagenaire ne me condamnoit pas, moi, voyageur, à mourir ignoblement dans le pays qui m'a vu naître. il en sera de l'Oupnek'hat, comme du Zend-avesta. il formera deux parties en Allemagne, peut-être en Angleterre, et ailleurs: la France ne lit pas encore. je n'y serai plus pour assister



au combat, voir le résultat. j'ai cherché la vérité: d'autres la découvriront, en montrant peut-être mes erreurs.

15. Von J. C. W. *Augusti*, Bonn 6/12 1820.

... Das gelehrte Programm die Kritik des A. T. betr. hatte mir schon vorigen Herbst der Prof. Molbech nebst vielen Grüßen von Ihnen überbracht. Das nächste Interesse für mich haben die *Symbola vet. eccl.*, worin alles, was gegen Hammer erinnert ist, meinen vollen Beyfall hat. Wenn H. nicht eine versteckte politische Absicht hat, so begreife ich nicht, wie sein sonstiger Scharfsinn sich so verirren konnte. Die Franzosen haben ihm schon die Augen geöffnet. Ich stehe schon lange nicht mehr mit ihm in Correspondenz u. weiß daher nicht, was er dazu angiebt. Freund Welker ist im höchsten Grade gegen ihn erbittert u. erklärt ihn geradezu für einen albernen Phantasten. Auch Schlegel (welcher seit 6 Wochen in Paris ist, u. nach seinem letzten Briefe d. d. 26 Nov. im Broglio'schen Hause sich wohlbefindet, aber ganz eingezogen lebt) kann ihn nicht leiden, u. ich habe ihn oft gegen beyde vertheidigen müssen. In seinen Recensionen in den Wiener Jahrbüchern ist doch auch viel Gutes.

Mit meinen hiesigen Verhältnissen bin ich sehr wohl zufrieden. Vorzüglich ist die hier herrschende Eintracht zu rühmen. Wir sind verschiedenartig nach Vaterland, Meynungen, Ansichten, wie die Pfingst-Epistel; aber keiner verketzert u. verlästert den andern, weil er anders denkt. So sollte es freylich überall seyn; aber, leider, ist es nicht so — am wenigsten in Breslau, wohin durch Wachler, Passow u. a. ein böser Geist der Zwietracht u. des Sansculottismus gebracht ist. Selbst der friedliche, sanfte Manso wird irritirt u. angefeindet. Eben so gehet es dem geistreichen, originellen Steffens, dessen unschädliche Excentricitäten nun mit einmal Verbrechen seyn sollen! Ich bin herzlich froh, daß ich von solchen Dingen hier nichts mehr höre. Ueberhaupt ist mir's lieb, daß ich wieder, wie in Jena, Professor seyn kann u. nicht durch andere Geschäfte zerstreut werde... Die Frequenz unserer Rhenana beträgt schon gegen 700. freylich sind die theologischen Facultäten noch am meisten zurück; die katholische hat erst einige 50 u. unsere erst 65. doch sind gute Aussichten vorhanden, indem Westphalen, besonders aber Berg, für uns gute Canton's sind. Hier ist die Lage der protest. Geistlichkeit unstreitig die günstigste in ganz Teutschland. Es giebt in Elberfeld, Barmen, Lennep u. a. Stellen von 3—4000 r. Daher studieren auch junge Leute aus den besten Häusern Theologie u. die jungen Theologen sind nicht so kriechend, gedrückt u. bettelhaft, wie in andern Ländern,





besonders in Sachsen u. Schlesien, wo überall bey den Geistlichen *curta suppellex* ist. Von 18—20 Zuhörern hat man hier mehr Honorar, als in Jena u. Breslau von 50—60. Da ich hier 2000 r. Pr. Cour. Eigen Gehalt habe, so kann ich schon, obgleich es hier keinesweges wohlfeil ist, mit meiner Familie anständig leben. Man braucht hier allerdings etwas mehr, aber man lebt auch dafür besser. . . In unsern kirchlichen Angelegenheiten will noch immer keine rechte Klarheit u. Haltung kommen. Was man mit der langsam vorrückenden Vereinigung der Confessionen eigentlich will, kann ich noch immer nicht recht einsehen. Schleiermacher's starrer Calvinismus ist nicht dazu geeignet, die Lutheraner geneigt zu machen; und Ammon wird wohl darin Recht behalten, daß man der Dogmatik nicht ausweichen könne. Schl. war im Sommer 1819 mehrere Wochen hier bey seinem Schwager Arndt (den wir persönlich alle schätzen); aber ich gestehe, daß ich aus ihm nicht auf's Reine kommen kann, u. daß ich in seinem ganzen Wesen etwas — Dämonisches finde, was mich nicht anspricht. Ich bin nun einmal eine ganz entgegen gesetzte Natur u. kann mich nicht ändern. Die Abfertigung seiner Hypothese durch Ihren Herrn Schwiegersohn Mynster hat meinen ganzen Beyfall u. ich bitte ihm meinen Dank, wie überhaupt für seine wackere Schrift, abzustatten.

Ihrer Ansicht von der katholischen Kirche pflichte ich ganz bey. Durch Nachgiebigkeit von Seiten der Regierung ist nichts auszurichten. Das hat sich recht deutlich gezeigt an den Vorfällen in Münster, wo der Suffragan Droste v. Vischering in förmliche Opposition trat und — siegte. Die dortige katholische theologische Facultät hätte entweder bleiben, oder einmal suspendirt, nicht restituirt werden müssen. Der Suffragan von Trier Fonkscheit scheint einer der entschlossensten Ultra-Montanisten zu seyn, u. seine Geistlichkeit verketzert die hiesige katholische Facultät heimlich u. offenbar — impune. Vom neuen Bischof von Münster v. Lünings verspricht man sich viel Gutes; ob mit Grund, muß die Erfahrung lehren. Ueberhaupt finde ich den Katholicismus in den hiesigen Provinzen viel crasser, als in Schlesien. Indeß können wir mit unsern kath. Collegen Gratz, Hermes u. Seber sehr wohl zufrieden seyn. Wir werden künftig gemeinschaftliche Fest-Programme schreiben. Aber sie stehen nicht im Geruche der Orthodoxie. Man findet hier die beyden Extreme: völligen Indifferentismus neben großer Bigotterie.

Bey den Protestanten im Cleve'schen u. Bergischen hat der crasse Calvinismus die Oberhand. Ein Elberfelder Kaufmann läßt jetzt Calvin's Institutionen auf seine Kosten übersetzen u. bezahlt dem Uebersetzer (Krum-

macher in Bernburg, welchen man als Professor der prakt. Theologie hieher zu setzen beabsichtigt) 6 Louisd'or für jeden Bogen. Die Synoden machen Anforderungen, welche ihnen, wie mir scheint, nicht zugestanden werden können. Die unsrigen berufen sich auf den ehemaligen Besitz d. h. so lange sie unter katholischer Regierung standen, wo sie sich selbst überlassen waren, ignoriren aber den Zustand, wie er vor dem Absterben der protest. Fürstenhäuser von Cleve pp. war. Wenn die Reichs-Synode in Berlin zusammenberufen wird, ist noch unbestimmt. Vom Episcopat will weiter nichts verlauten. Auch General-Sup. sind, außer da, wo sie waren, nicht ernannt worden. . . Mir wurde von Berlin privatim im J. 1818 der Antrag zur schles. Gen. Superintendur gemacht; allein ich lehnte es ab, weil ich keinen Gefallen an allen solchen Geschäften finden kann. Auch hab' ich mich von aller Theilnahme an dem Synodal-Wesen möglichst frey erhalten. Ich liebe es nicht in's Blaue hinein zu gehen und bin nur da thätig, wo ich irgend einen sichern Grund u. Boden sehe. . . Die hiesige Gegend gewährt insbesondere auch den Vortheil, daß man in leichter Verbindung bleibt u. mit Reisenden aller Art in Verkehr kommt. Ich habe in beyden Sommern hier schon mehr reisende Gelehrte gesehen, als in Breslau in 8 Jahren. Außer Militärs u. Kaufleuten sah man dort selten einen Fremden. Kostspieliger ist diese Lage hier, aber sie gewährt auch einen angenehmen Genuß.

Möchten wir uns doch am Rheine, oder auch in Gotha einmal wieder sehen! Sie glauben nicht, wie erfreulich mir dieß unerwartete Zusammen treffen war. Ich glaube, daß wir für einander passen würden; denn ich liebe das Offene, Heitere u. Gesellige u. habe eine natürliche, nicht zu unterdrückende, Abneigung gegen alle versteckten, pretiösen u. pedantisch-feyerlichen Naturen. Sie glauben nicht, wie erfreulich mir die Äußerung des alten, ehrlichen Hofbedienten Bobritz war, als wir zusammen vom Schlosse gingen: »Ich dünkte doch, daß es der Sohn des alten Herrn Münter seyn müßte!« und wie ihm vor Freude, daß er es war, die Freuden-Thränen liefen. Das sind Recensionen, mehr werth als die in allen Lit. Zeitungen u. Journalen; und solche Kritik ist infallibel!

16. Von J. C. W. Augusti, Bonn 23/4 1822.

Seit meinem letzten Briefe hab' ich unendlich viel Arbeit u. Zerstreung aller Art gehabt. Von der erstern können Ihnen die beyliegenden Opuscula acad. zu einigem Beweise dienen. Ich scheine dazu bestimmt, der akad. Lastträger zu seyn; denn bey jeder Gelegenheit werd' ich, wie man in

Sachsen sich ausdrückt, zur Mitleidenheit gezogen — zumal, wenn es kritische Fälle giebt, wo unsere Philologen entweder nicht auftreten dürfen, oder nicht wollen. Die letzte Arbeit war besonders von dieser Art; und wenn Herder's Predigt auf eine todtgebohrne Prinzessin ein seltenes Casuale ist, so scheint mir eine Rede auf einen abgesetzten Curator wenigstens eben so selten, auf jeden Fall aber viel kritischer zu seyn. Auch das Programm zum 3 August hat Beziehung auf einen kritischen Fall — nämlich auf die Entfernung des Prof. Freudenfeld (eines Convertiten, welcher hier Unfug zu treiben anfangt), welche ich, so zu sagen, erzwungen habe. Es galt nun, einen Beweis zu geben, daß wir mit unsern katholischen Collegen, welche sich sehr wacker benommen hatten, in gutem Verhältniß leben; und nun werden Sie die Wahl des Gegenstandes u. den Schluß besser verstehen. . . Endlich ist die vierte Professur in unserer Facultät mit dem Propst u. Superint. Nitzsch zu Kemberg (Sohn des Wittenberger Nitsch) besetzt worden. Wir hoffen an ihm eine gute Acquisition gemacht zu haben. Anfangs sollten wir Brockhaus, dann Krummacher, dann Köthe bekommen. Wir Theologen leben in vollkommenster Harmonie, u. wenn wir auch mit Sack am wenigsten harmoniren, so bestehen doch mit ihm keine Zwistigkeiten.

Die Untersuchung gegen Arndt u. die beyden Welker ist noch nicht zu Ende. Aller Wahrscheinlichkeit nach wird sie keinen ungünstigen Ausgang nehmen. An der Verzögerung sind sie zum Theil selbst Schuld, indem sie das Preuß. Verfahren perhorrescirten u. auf das Französ. provocirten. Man schlug also den Mittel-Weg ein, die Sache nach dem Gemein-Recht zu behandeln; und dieses Verfahren ist weitläufig. Der Hofr. Dorow stehet hier in gar keiner Achtung u. gehört nicht unter die Leute, welche einen guten Ruf unter ihren Mitbürgern haben! Ohne eine Sylbe von den orientalischen u. der lat. Sprache zu verstehen, schreibt er doch frisch weg über orientalische u. römische Alterthümer; und — mirabile dictu seine Arbeiten werden in den Zeitungen u. Journalen als Muster-Werke gepriesen! Er ist ursprünglich Kaufmanns-Diener u. hat nie einen ordentlichen Studien-Cursus gemacht. Auch ist er nicht etwas ein Genie, was sich selbst bilden könnte. Man hat ihm schon tolle Streiche gespielt mit einem Postillons-Sporn u. andern Antiken — wobey er aber gar naiv sich äußert u. immer versichert, daß er kein Latein verstehe! Unsere Philologen u. Historiker sind wüthend auf ihn u. halten ihn sogar für einen — Spion; was ich schon deshalb nicht glaube, weil ich ihm die Eigenschaften dazu nicht zutrauen kann. Uebrigens schleppt er u. trommelt er viel Altes zusammen u. häuft



Materialien auf, woraus einmal Sachkundige etwas Tüchtiges machen können. Aus diesem Gesichtspunkte betrachtet ist sein Institut doch nützlich u. er kann für die Alterthums-Sammlung das werden, was Lenz in Jena für das Mineralogische Cabinet geworden ist. Er ist jetzt auf die Alterthums-Jagd gegangen; vor seiner Abreise aber hat er mir versichert, daß er ein Paar Legionen-Steine (Leg. XXII) für Sie an die angegebene Adresse absenden wolle. Bey s. Rückkunft werde ich erfahren, ob es geschehen, u. sollte es nicht seyn, ihn so lange pressen, bis es geschehen ist. . . Die katholische Kirche sieht einer bessern Organisation entgegen, als die unsrige. In dem Synodal-Wesen ist noch immer Stillstand u. von einer General-Synode will nichts verlauten. . . In Breslau dauern die Fehden immer fort u. Steffens, welcher dieses Jahr Rector ist, hat viel Aerger. Der Cons. Rath Gaß soll neuerlich in Untersuchung genommen seyn. Auch spricht man davon, daß Dereser als Regens Seminarii nach Cöln berufen werden soll. Gr. Spiegel ist sein intimer Freund u. es wäre gut, wenn die *avenae Brougonianae* ausgejätet würden. Daß in der theologischen Facultät zu Marburg nun auch 2 Lutheraner Sitz u. Stimme haben, ist etwas Neues. Ob sich de Wette in Basel halten wird ist sehr problematisch. Es ist zu bedauern, daß er in dem Strohme der Zeit zu wenig Haltung beweisen u. sich, bey seiner unbesonnenen Gutmüthigkeit, zu Schritten hat hinreissen lassen, welche durchaus nicht zu billigen sind. Ich will es wohl erleben, daß er noch ein Mystiker wird. . .

#### 17. Von J. C. W. Augusti, Bonn 9/8 1823.

. . . An Hrn. D. Rudelbach hab' ich eine interessante Bekanntschaft gemacht. Er besitzt schöne Kenntnisse und ein *judicium subactum*. Ich bin überzeugt, daß er etwas Tüchtiges leisten werde. . . Von einer General-Synode ist bey uns wieder alles stille. Es wird wohl noch dazu kommen; aber das Resultat dürfte, wenn's dazu kommt, anders ausfallen, als Viele glauben. Ich wünsche, aus Egoismus, daß die Frage, ob auch Theologen, welche nicht Geistliche sind, dazu gezogen werden sollen, verneint würde, weil ich alsdann vor jeder näheren Theilnahme sicher wäre.

Ich habe kürzlich den 7ten Band der Archäologie (enth. Taufe u. Confirmation) angefangen, zuvor aber noch eine hist. krit. Einleitung in den Luther. u. Heidelberg. Katechismus ausgearbeitet, welche bereits unter der Presse ist u. durch die Unions-Sache veranlaßt wurde. Ich habe es dabey weniger mit der äußern, als inneren Geschichte zu thun u. werde bey den Reformirten keinen besonderen Dank einrändten. Einige derselben wollten

uns gern, wie man zu sagen pflegt, über den Löffel rasiren; und sie sind nun ärgerlich, daß die Sache anders ausgehen will, als sie dachten!

Gratz hat keine Fortsetzung s. Hermas geliefert u. wird es schwerlich, da er als Docent suspendirt ist, obgleich er noch in der Facultät u. h. t. Decanus ist! Daran haben unsere Gnesier (γνησιοι) auch viel Schuld! Denn man hat die meisten Gründe wider ihn aus den theologischen Annalen u. der A. L. Z. entlehnt. Er ist von uns allen als ein einsichtsvoller, wackerer Mann geschätzt.

Auf Ihre Kunst-Geschichte bin ich höchst begierig u. hoffe sehr viel daraus zu lernen; nam in artibus maxime claudicamus. Der Himmel erhalte Sie bey Ihrer Art histor. Forschung. Diese bleibt, während über den philos. theosoph. mystisch-poetischen Wirrwar die rächende Zeit ihr gebietherisches Dispare ausspricht! Wir sind freylich Philister allzumal; aber ich meyne, die Burschenschaft will sich über gewisse Jahre hinaus nicht recht schicken!

#### 18. Von J. C. W. Augusti, Bonn 12/10 1823.

... Der beyliegende Brief von Scholz traf später ein u. mußte daher bis zur Absendung meines heutigen warten. Der Vf. hat schöne, mannichfaltige, bey katholischen Theologen seltene Kenntnisse; aber es fehlet ihm το ηγεμονικον u. jede Art von Charakter-Stärke. Er inclinirt auf eine unglaubliche Weise zur ultramont. Parthey. Als Student in Breslau, wo er auch mein Zuhörer war, besaß er mehr Festigkeit u. Freymüthigkeit. Die Reisen haben ihm mehr Schaden als Nutzen gebracht. Sein College Ritter (zuvor Kaplan in Berlin), ärmer an Kenntnissen, reicher an Verstande, theilt s. Ultramontanismus — und so wird es bald um die hiesige kath. Facultät schlecht stehen! Es wird sich bald zeigen, ob Leo XII ein Leo X oder Hadr. VI seyn wird. Niebuhr, welcher seit 6 Wochen hier ist u. mit s. Familie bis Mai (vielleicht länger) hier bleiben will, hatte Somaglia oder Turiozzi, oder sonst einen frommen Papst, welches Genga gar nicht seyn soll, vermuthet. Er hat sich hierbey, wie in so vielen Dingen, verrechnet. Er ist mein Mann nicht u. ich werde wohl schwerlich mit ihm näher zusammenkommen. Ich respectire s. Gelehrsamkeit u. sonstigen guten Eigenschaften; aber es liegt in s. Wesen etwas, was mich abstößt. Es mag ihm mit mir nicht besser gehen; denn schon im J. 1813 konnten wir uns nicht vertragen. . .

N. S. Ich habe aus Trier eine nicht unwichtige Handschrift vom J. 692: Liber promissionum et praedictorum — welche eine ganz eigenthümliche Bearbeitung des Stoffes der Sibyllin. Gedichte enthält u. wovon ich bey nächster Gelegenheit eine nähere Nachricht mitzutheilen gedenke.

## 19. Von J. C. W. Augusti, Bonn 16/4 1826.

Es ist lange her, mein Verehrtester, daß ich Ihnen nicht geschrieben, ja nicht einmal geantwortet habe. Aber, wer zwey solche Feldzüge gemacht, wie ich, ist wenigstens bey Freunden u. Sachverständigen hinlänglich entschuldiget. Aus den Zeitungen u. Journalen werden Sie den status causae u. die Art u. Weise, wie man mich behandelt hat, wenigstens zum Theil haben kennen lernen. Ich wußte recht gut, in welches Wespen-Nest ich störte; aber es war hohe Zeit, daß Einer den Muth hatte, ohne Furcht vor Zeter-Geschrey aus 1000 Kehlen, dem Unfuge sich zu widersetzen. Der Erfolg hat sich auch schon sehr glänzend gezeigt u. die Presbyterianer haben die Partie gänzlich verloren. Pacificus Sincerus u. Consorten mögen sich mit dem Lobe trösten, welches ihnen die Zeitungen u. Journale gespendet haben. In ein Paar Jahren wird man über diese Ideologie, welche alle Geschichte verhöhnt u. verhunzt, die Achseln zucken. Die Agende ist, trotz alles Geschrey's und ohne Befehl, von beynah 6000 Pfarrern u. Gemeinen angenommen u. die andern werden sich bald bequemen. Es ist mir unbegreiflich, wie die sonstige Schlaueheit des Sinceri sich so ganz verrechnen konnte. Auch die meisten s. Freunde haben sich stark verrechnet u. machen zum verlornen Spiele saure Mienen. Mit dem Schimpfen auf mich wird's bald aus seyn. Ich habe noch eine Reserve von Documenten, welche meinen Gegnern den Mund stopfen sollen, wenn's Noth thut. . . Wenn unsere Kirche erst wieder eine Form hat, denn muß sie auch wieder eine Norm erhalten, um den tollern Rationalisten eben so wie den blinden Mystikern u. Pietisten Zaum u. Gebiß anzulegen. Beydes ist nothwendig, wenn der Catholicismus uns nicht verschlingen soll. Wird nicht ein vernünftiges Territorial-System angenommen u. consequent befolgt, so zerfällt unsere Kirche in sich selbst u. ist in kurzer Zeit ohne Rettung verloren. Es ist unglücklich, wie weit die Verblendung vieler Leute gehet. Sie wollen nicht sehen, wie die katholische Kirche eine feste Position nach der andern einnimmt, und wie unsere Synoden in wenig Jahren die ecclesia pressa seyn werden. Unter unserer Geistlichkeit herrscht ein ungeheurer Dünkel, Mangel an Klugheit u. ein unverkennbarer Oppositions-Geist gegen die Regierungen. Seit 1817 hat das Reformations-Fieber bey uns nicht aufgehört u. jeder Dorfpfarrer hält sich für einen Luther! Die Kirchen-Zucht, wovon man so viel spricht u. schreibt, ist höchst nöthig; aber erst müssen die Herrn Pastores in Zucht genommen werden, damit sie nicht den Herrn u. Papst spielen. Ich denke mit Tertullian: Volente domino avenae illae superseminatae et fruges adul-



terae denuo eradicabuntur. Aber es wird Zeit, Nachdruck u. Consequenz erforderlich seyn; denn das Uebel sitzt tief u. hat einen großen Umfang. . . . Vom Eusebius Emesenus hab' ich nun durch die ganz besondere Güte des Hrn. v. Kopitar alle εὐρισκομενα in einer sorgfältigen von ihm selbst besorgten Abschrift erhalten. Der unkundige Abschreiber der Orat. in Parasc. hatte vieles ausgelassen u. manches offenbar falsch gelesen u. Kopitar hatte die Abschrift gar nicht gesehen. Wenn Sie, wie ich vermuthe, den Plan zur Herausgabe aufgegeben haben, so würde ich im Stande seyn, diese Fragmente vollständig zu ediren. Auf jeden Fall werde ich meine Ausgabe der Doppelt-Homilie zu verbessern haben.

Daß Niebuhr bey uns Vorlesungen über griech. u. röm. Geschichte u. Alterthümer hält, werden Sie wissen. Schade nur, daß sein Vortrag mit s. Gelehrsamkeit in zu großem Mißverhältnisse stehet u. daß kaum der zehnte Theil der Zuhörer bis zu Ende hört. Seine Reitzbarkeit u. Empfindlichkeit nehmen eher zu als ab u. er scheint nichts ohne Leidenschaft behandeln zu können. Unsere Naturen können nie harmoniren. Ich bedauere dieß, kann es aber nicht ändern, da mir meine Selbstständigkeit stets das höchste Gut war. . . .

20. Von J. C. W. Augusti, Bonn 28/1 1829.

. . . Ehe ich selbst ad patres gehe, will ich mich bloß mit den Patribus beschäftigen, und die Rationalisten, Presbyterianer u. andere giftigen Bestien, nach Möglichkeit, zu vermeiden suchen! Ich habe den Gedanken, daß es möglich sey, durch eine kräftige Einwirkung Princip u. Einheit in die Verworrenheit unserer kirchlichen Angelegenheiten zu bringen, ganz aufzugeben, und kann es nur in der Stille beseufzen, daß man so verblendet ist, nicht einzusehen, daß unsere Kirche auf diesem Wege ihrer Auflösung entgegen gehet. Die katholische Kirche wird täglich fester u. abgerundeter — und wir gehen immer mehr, wie ein Rhomboide, aus einander. Unsere Wortführer meynen, wenn sie nur Bücher u. Traktate wider die Katholiken schrieben (worüber die Klugen unter ihnen nur lachen), so sey das Heil der Evangelischen Kirche gesichert! In unserm Ministerio bekämpfen sich drey verschiedene Principe — eine Trias, welcher aber das  $\delta\tau\iota\ \omicron\iota\ \tau\rho\epsilon\iota\varsigma\ \epsilon\iota\varsigma\ \tau\omicron\ \epsilon\upsilon\ \epsilon\iota\sigma\iota$  fehlet! Ohne einen Deus ex machina sehe ich keine Hülfe.

Von Ihrem Grundtvig heißt es recht: Tros Rutulusve fuat! Mir hat seine letzte Expectoration über die teutschen Theologen, meine Collegen u. mich selbst, viel Spaß gemacht. Ueberhaupt soll es gewiß nicht leicht jemand gelingen, mich in Aerger u. Harnisch zu bringen — obgleich mein Temperament u. Naturell eigentlich nicht zur Indolenz u. Passivität hinneiget.



21. An Juan de Magelhaens do *Avelar*, Kph. 1800.

Cum a Josepho de Souza viro illustri, certior essem redditus de egregio numorum veterum Thesauro, quem Tu vir doctissime in Museo Tuo condidisti, nil dubitavi, quin litterarum, quarum Ille curam perhumane in se suscepit, uterer bono, ad meas tibi commendandas res. Quippe in itinere, quo ante hos 15 et quod excurrit annos totam fere Italiam perlustravi, ego quoque numos veteres magno studio conquisivi. neque mihi in patriam reduci opum augendarum defuit opportunitas, quum aliquot numophylacia atque haud pauca Thottiani cimelia in nostra Scrinia migrarent, novaque præterea quotannis fere ex Italia adveherentur. Quibus variis accessionibus ditatus numorum argenteorum æneorumque Octo Millia possideo. . . Interea museo quotidie augendo omnem dare operam pergo, et licet septentrionalia regna harum frugum parum sint feracia, cum perpauci Byzantini aurei, romanique commatis denarii in agris, veterumque Danorum Suecorumque tumulis reperiantur, haud tamen ita raro itineratores ex Italia imprimis atque Africa reduces novos nobis aperiunt fontes. Nobis, inquam; nam plures in arctois hisce regionibus antiquitatis et rei potissimum numariæ studio oblectantur. Præter enim meum, duo egregia Hafniæ extant musea privata, quorum alterum, a Suhmio, viro immortalis, pulcherrima familiarum, Imperatorumque serie instructum, post quinque aut sex menses publica auctione distrahetur; alterum vero, ab Abildgaardio, regio Pictore, in deliciis habitum quotidie crescit. Tertium autem magno sumtu conditum, numisque Græcis abundans Aarhusii Cimbriæ habet Oventus Hoegh Guldberg, Provinciæ Aarhusiensis prorex, divinarum humanarumque Literarum peritissimus, atque eruditorum in Dania facile princeps. Taceo alia, in quibus nonnisi pauci, iique triti atque obvii servantur numi. Neque multa habeo, quæ de regio dicam numophylacio, in quo quidem magna extat numorum, romanorum maxime, moles, at ea nondum in ordinem disposita, atque ab omnibus scoriis purgata: longe vero major excellentiorque in eodem museo numorum recentioris ætatis est Thesaurus, cujus quidem illa pars, quæ danicos complectitur numos a seculo inde XI<sup>mo</sup> ex omni metallo cusos, tabulis æneis expressa, commentarioque illustrata ante paucos hos annos rege jubente prodiit. Quod denique Suecia Musea attinet, ea, utpote tanto remotiora, a nostris numero pretioque facile superantur. Academiarum quidem, Upsaliensis, Lundensisque exiguæ sunt copiæ, neque facile, si numos in regia scrinia illatos, ad quos vero nondum patet aditus, illosque, quos Fredenhemius, Gustavi 3 amicus, in itinere



Romano collegit, excipias, per totum Suecicum regnum romani græcive commatis vel unum alterumve numum reperies.

Mitto Tibi quinquaginta numos græce inscriptos, quos, si tibi desunt, observantiæ meæ testes, in tua scrinia reponas velim... Addo præterea Tyrannorum, qui Gallieni maxime ætate purpuram sumserunt, complures, omnes aperte spurios, et ni omnia me fallunt Goltzianos. Neque digni hi forent, qui vel verbo commemorarentur, nisi Taninius catalogum hujus pseudomonetæ, ad Georgium Zoegam de universa re numaria optime meritum, popularem meum, Romam missum, incaute satis, nullaque adhibita crisi supplementis suis Bandurianis inseruisset. At historiam artis nostræ hi numi haud parum juvant, neque propter ea indigni sunt, qui inter alias falsariorum fraudes servantur.

Tu vero vir doctissime, si in tuo Museo numos Lusitanicos, Hispanicos, Punicos, Mauretanicosque habes duplicatos, eos mihi rursus mittas rogo. Id scilicet monetæ genus apud vos frequens, nobis rarissime occurrit. Præterea me doceas velim, num in Lusitania cippi inveniuntur aliique Lapides, aut veteribus hispanicis, aut punicis, aut runicis ex Visigothorum tempore inscripti Literis; de quibus inscriptionibus in libris quidem nihil legi, fama vero plura accepi. Vale.

22. Von Juan de Magelhaens do Avelar, Coimbra 1/2 1801.

... Ex paucissimis numis duplicatis penes me in præsentiarum adinventis offerre tibi ac mittere lubens propono quatuor argenteos primitivis antiquissimisque litteris apud Hispanas Gentes usurpatis insculptos; denarium Emeritæ percussum a Pub. Carisio in Provincia Lusitana Legato Pro Prætoꝛe sub Augusti regimine; quinarium ibidem minime inter nos vulgarem eidem Emeritæ eidemque Carisio jure merito attributum, Julii Caesaris argenteum unum, Augusti alium, alium Tiberii, undecimque identidem argenteos ad Flaminiam, Fonteiam, Manliam, Porciam, Sergiam, nonnullasque alias Romanorum Familias pertinentes; inter quos Postumiæ unus cum Hispaniæ effigie, nec frequens nec est mentione indignus. His addendos putavi triginta æreos, quorum tres Emeritæ dandi, nec obvie satis conspiciendos se præbent. Reliquos medii moduli spectantes ad Augustos ac Caesares initio sæculi IV. imperitantes sinceros certe et non ita pridem cum pluribus aliis ejusdem ordinis ex humo effossos tibi pariter devehendos censi, quod bene asservati et aerugine nulla exesi appareant... Ad profectum, quod attinet, meum ex industria indefesse posita paucos ultra sex mille inter Græcos, Romanos, Celtibericos, ac Gothicos a me col-

lectos numos recensere possum. Glorior præcipue in serie Romanarum Familiarum argenteis numis ordinata ad numerum fere MDC. pertinentibus, in quorum ordine nonnulli insunt non modo ab Ursino et a Vailantio prætermitti, verum etiam in Morelliano Thesauro ex editione Havercampi ignoti. . . Intra Lusitaniæ Hodiernæ terminos Inscriptiones Romanæ haud paucæ detectæ sunt: multarum transumptum nondum evulgatarum mittere non detrecto, si hoc tibi in votis est; ast de Runicis Monumentis quod proferam nihil prorsus habeo. Per omnes eos Lusitaniæ tractus, ad quos mihi appellere licuit, Litterarum Runice confictarum aut velam aut vestigium me [n]unquam adinvenisse memini. Sparsi hujusmodi rumoris auctores respondeant; ego vero vehementer suspicor quosdam in Diplomaticæ principiis et in Nationali Paleographia parum initiatos Inscriptiones nonnullas Gothicis Characteribus exaratas pro Runicis traduxisse, nubem inexperte accipientes Junonis loco.

23. Von F. M. *Avellino*, Napoli 21/10 1816.

Il mio amico e collega nella carica di professore nella università di Napoli Sig. Vincenzo Flauti mi ha in questi ultimi giorni reso il più grande di favori, proponendomi l'occasione di scriverle pel suo mezzo, la quale io da più tempo ardentemente desiderava. Era nel preciso dovere di ringraziarla della memoria ch'ella di me conserva, e de' pregiati doni che si è compiaciuta farmi più volte di opere illustri o Sue o di altri dotti professori di cotesta celebre Athenae del Nord. Talune ne ricevei con una sua gentilissima lettera dal nostro amico il Sig. Millin per via di Francia . . . Son sommamente desideroso di osservare il catalogo di cotesto Real Gabinetto, e la sua descrizione delle medaglie inedite del suo gabinetto particolare. Giacchè Ella ebbe la bontà di descrivermi, nella sua gentilissima lettera de' 26 novembre 1814, da me ricevuta nello scorso anno, le medaglie Italiche più distinte della sua collezione, mi permetterò di farle osservare che quella notata come Campana col bue a volto umano, e caratteri ignoti (forse Punici) la crederei piuttosto Sicula, per essere la sua provenienza dalla Sicilia, e non trovarsene mai in questi nostri paesi. . . Ella mi perdonerà la noia che recheranno le mie cosacce; e se ne solleverà sicuramente leggendo le profonde opere del Sig. Flauti, che questo egregio nostro matematico Le invia colla stessa occasione. Son sicuro che la loro lettura Le darà una piena idea del merito di questo professore, il quale ne' suoi anni più freschi ha dato saggio di sommo ingegno, e che qui vien riputato generalmente come il degno emulo del nostro celebre Fergola, del quale egli è già stato allievo

prediletto, ed è ora collega. . . Non so se Ella sa la morte avvenuta in Sicilia del nostro amico Calcagni. Son persuaso che questa nuova l'affligerà quanto essa mi ha afflitto. . .

24. An Pasquale *Baffi*, Genova 12/1 1787.

Prima di lasciare l'Italia bisogna che ti scrivi poche parole, caro Baffi, per darti contrasegni della mia esistenza, non dico: della mia amicizia, e del mio amore per te, non essendo necessaria una cosa, della quale tu ai da essere troppo sicuro per poterne mai auere il menomo dubbio. Sono stato minchionato in Roma di bel nuovo, ma così di buona maniera, e di tanta buona grazia, che ho douuto baciare la mano, e dir, mille grazie alle Signorie Vostre! Sono stato malato in Roma, auendo auuto un attacco di petto, che minacciaua di diventare assai serio, e che douea leuarsi nel primo momento per non accrescere le sue forze. Immediatamente dopo questo ho douuto partire, e fuori d'un giorno e mezzo, che restai da Garampi a Montefiascone, una mezza giornata a Siena, e 4 o 5 giorni in Pisa, sono stato sempre per Istrada. ne meno ora mi fermo. dopo dimani parto per Pavia e Milano, e mi affretterò quanto mai potrò, per venire in Ginevra. Cose nuove non ho trouato per strada. però ho veduto a Montefiascone una bibliotheca ottima da vero, raccolta tutta dal cardinale — Qui non vi è niente di buono. Ci è solamente una biblioteca utile, ed un o due uomini di nome: Oderici un ex Jesuita di merito in materie numismatiche, ed il Padre Molinelli delle scole pie, che ha scritto sopra il Primato di S. Pietro. Desidero molto di tornare sul suolo Germanico, là ritroverò di nuovo nutrimento, *ιατρειον ψυχης*. Fammi sapere le tue occupazioni. Quando stamperai la tua Grammatica. quando penserai al viaggio di Copenaghen. Che si fa di bello nella letteratura di Napoli, e nelle liti ecclesiastiche. Io vorrei che fossi a persuadere a far meco commercio di lettere, ma lo so, che tu sei troppo indolente per scriuere delle lettere, e che non tieni parole. Don Diego mi aueua tanto santamente promesso delle indirizze per Genoua, Milano e Torino; e ne meno le ho ottenute. ho ragione di esserne offeso. ma non ne ho bisogna, auendo altre che vagliono tanto, quanto le sue. Vorrei aver lettera tua in Torino. da la a Donato che assolutamente deue scriuermi. Addio amico mio caro. Sei persuaso dell'eterno mio amore, che ne tempo ne distanza, ne qual si voglia caso potrà dissoluere o diminuire.

25. An Pasquale Baffi, Kph. 18/3 1788.

Caro D. Pasquale. Debbo sentire da altri delle Notizie interessantissime che ti toccano tanto di vicino! Non è ben fatto questo che tu non mene ai

dato menoma notizia. Qui si dice che tu abbia gran parte alle nuove scoperte fatte tra li codici Ercolanesi; che tu abbia trouato un Manosc. latino, ed un altro in lingua Osca. Ti congiuro di scriuermi presto, se è vera questa notizia; e che cosa contengano questi codici! Una scoperta, che deue essere di tanta importanza, che deue rendere immortale il tuo nome, non deue essere ignorata da tuoi più cordiali amici, tra quali spero che tu mi annumeri, benchè li Monti e l'Oceano ci separino. Io ti amo di tutto mio cuore, e ti amerò finchè sarò. Spero il medesimo dall'amicizia tua, e desidero ardentemente delle tue nuove. So che con molto onore ti sei disimpegnato dei tuoi affari di Calabria; che ora sei bibliotecario di Capo di Monte dopo la morte di Afflitto il quale non ci volse permettere l'accesso a questi Tesori, ma so tutto questo da altri, e niente da te stesso, benchè tu m'avessi promesso una corrispondenza dureuole e fraterna. Io non ti scriuo de' miei affari, auendone scritto a Donato, il quale potrà dartene un conto esattissimo. Ho da far la guerra a gente più potente e prepotente, ma che teme la luce della verità; ed io spero ancora con gran fiducia d'ottenere una intiera vittoria. E chi sa amico caro se non verrà un giorno in cui potrò riabbracciarti! Tutta l'anima mia è piena del desiderio di riuedere Napoli; e non vedo niente che possa rendere assolutamente impossibile questa mia lusinghevole Speranza. O caro D. Pasquale, saranno questi de' giorni felici assai per me! e già ne godo la felicità, giacchè mio animo sempre si è auezzato ad andar inanzi nel tempo futuro, e a godere nel medesimo tempo della felicità presente e de' raggi del tempo futuro!

26. An A. M. *Bandini*, Roma 14/4 1785.

Sig. Canonico riveritissimo. Sono già cinque & più di Settimane che sii io arrivato in Roma, senza avere osservato il mio debito di rendere le mie sincerissime Grazie a Lei pel buono accueil (lo dico in Francese) del quale Lei a voluto favorirmi, e della amicizia sua, della quale ho tante ragioni di lodarmi. Ma benchè non abbi scritto, non v'è però passato giorno, in cui la di Lei memoria non sia stata viva nell' animo mio, & se Lei nella sua Laurenziana, & più ancora, nello suo delizioso Tusculo di Fiesole, avrà pensato qualche volte a me, e mi conserva la sua amicitia pel tempo futuro, mi sarà una delle più grandi consolazioni di mia vita.

Novità Letterarie di Roma non so: la letteratura sembra qui esser morta, cioè a dire in effetti, gli veramente grand' Vomini, che si trovano qui essendo oppressi di affari politici, & religiosi, & il padre Mamacchi essendo ancora in vita. Il Riverendissimo Padre Maestro Georgi prepara un Comentario



sopra li Capitoli 6-8 del Vangel. di S. Giovanni, nella sua edizione d'un frammento Copto-Græco, antiquissimo, nel Museo Borgiano. Sig. Zoëga è sempre assiduo all' elaborazione della sua opera de nummis Alexandrinis Imperatorum. opera classica, che conterrà moltissime nuove notizie, & accenderà gran lume in questa parte dello studio antiquario. Il Caval. d'Agincourt fatica sempre ancora sul deperimento delle bell' Arti, e si lamenta, come tutti lo fanno delle durezza & inciviltà di Monsig. Reggi, Prefetto della Vaticana, seu potius Dragone dei Giardini Esperici. Amaduzzi fa l' edizione di 2 nuovi Capitoli di Teofrasto. Marini stampa attualmente le iscrizioni d'una Villa d'un, non so il nome, dei Principi Romani. e Lanzi fatica molto sopra la lingua Etrusca, nella quale ha trovato qui molte novità, principalmente fralle Inscrizioni Borgiane. ed io travaglio sopra la gran Regola dei Templarii & sopra qualche parti del loro processo, che ho trovati. fuori di varie Cose Copte, lequale Monsig. Borgia a voluto comunicarmi, e che, essendo nel Dialetto Thebaico fin adesso appunto incognito, sono assai interessanti. Lei avrà adesso finito la sua descrizione del Codice della Vulgata, della quale però non ho ancora veduto gli ultimi fogli. poi bisognerebbe che Lei ci desse le sue Otia Fæsulana. sarebbe un bellissimo Titolo per quelle opere dotte che lei compone in questo suo museo, di cui la memoria non si sfacerà mai della mia mente.

Un mio amico, ed un Compatriota del Sig. Adler, Sig. Müller, Letterato di Altona, prepara una Edizione del Arato. lui possiede tutte le edizioni anteriori, eccetta quella, che Lei a fatta, e s'è indirizzato a me, perchè io cercassi di procurargliela; ed io non posso far meglio, che d'indirizzarmi con questa mia Supplica a Lei. Se hà una Copia di quella sua opera, di cui non ha gran bisogno, mi faccia la grazia di mandarla a Livorno, al Sig. Wulffen, Mercante Danese, pel Sig. Müller Conrettore del Ginnasio illustre di Altona. Lui sarà gratissimo per questo regalo, & non mancherà di dimostrarle di ogni modo a Lui possibile questa sua verso di Lei Gratitudine. Fra altre questioni che mi ha proposte è anche quella, se lei nella sua Ed. ha fatto Uso dei Codici Fiorentini del Arato, ò se forse la sua Edizione è anteriore all' Epoca del suo Bibliotecariato. Mi farebbe un favore, honorandomi con una sua Lettera, di darmene una notizia.

Sarebbe inutile di scriverle della Corte Romana. Voi Fiorentini siete tanto Vicini a Roma per saper tutto tanto bene, quanto io potrei scriverlo. pure questo, che Monsig. Vescovo di Pistoya non è molto amato qui, e che veramente mi ha fatto danno il mio Viaggio di Pistoia, dello quale qui s'è sentito un rumore. Ma che dicano quanto che vogliono. Recte faciendo

neminem timeas. ed io non potrei mai nascondere la mia amicizia vera, & il mio gran rispetto che porto per Monsig., benchè tutti li Gesuiti si siano congiurati contro di Lui.

Il nostro Adler sarà adesso fatto Predicatore. il Sig. Lork, dal quale il Duca di Wurtemberg, suo amico, aveva comparato la Bibliotheca Biblica, è morto, & Adler sarà senza dubbio il suo successore: carica onorevole, ed assai commoda e per le intrate, & gli altri beni domestici, quanto anche per il piccolo circuitu della Parochia, il quale non l'impiegerà dello suo studio.

Birch stampa attualmente il Novo Testamento, ed [una Edizi]one Tedesca di quei Codici che ha veduti nel suo viaggio. E lui ed Adler son[o stati] odiati da Monsig. Reggi perchè Birch si è lamentato pubblicamente delle sue [aspre]zze, & perchè Adler a descritto sinceramente lo stato passato della Vaticana sotto Assemanni.

Mi saluti la Corilla, Nardini, Baretti ed il Brenna—Anti Ganganelli ed il Prop. Lastri. Poi mi farà grazia di presentar i miei rispetti al Sig. Senatore ed alla Sig. Marchesa, al Abate Fontana, al Caval. D'Elci, e se lo vedrà al Ab. Mehus.

Avanti di finire, non lascierò di farle parte di quel, che si dice qui pubblicamente & appunto universalmente, che il Card. Garampi sarà fatto Segret. di Stato, in loco del Card. Pallavicini defonto. Non so, inquanto si può fidarsi qui in Roma al rumore publico, ma relata refero.

27. Von A. M. Bandini, Firenze 26/4 1785.

Signore Federigo mio Padrone stimatissimo. Con molto mio piacere ò ricevuta La sua gentilissima Lettera de' 14. corrente, colla quale si è degnato di ricercar di me, che mi glorio di essere suo vero e sincero servitore, ed ammiratore della sua virtù. Le obbliganti espressioni, delle quali si compiace onorarmi, sono un puro effetto del suo bel cuore, conoscendo bastantemente La mia picciolezza. Vado quasi tutte Le sere al mio ritiro fiesolano, dove oh quante volte mi sovengono quei dolci momenti, ch'ebbi La sorte di passare colla sua amabile compagnia. Ogni volta che io vado a trovar Corilla, rammento La dilei stimatissima persona, ed appena ricevuta la dilei lettera, mi portai dalla medesima, per leggerla a tutta la compagnia. La padrona di casa Corilla, il Senator Ginori, il Proposto Lastri, Baretti, etc. tutti goderono nel sentire le sue nuove, e m'incaricarono di passarle i Loro più affettuosi saluti, e principalmente il Sr. Nardini. Mi rincresce, che il Dragone degl' orti esperidi, non la lasci, come ò fatto io,

godere liberamente de' doviziosi prodotti de' medesimi. Ò intesi questi istessi Lamenti da altri dotti Forestieri, ai quali mi sono ingegnato di alleggerire il rammarico, con essere loro liberalissimo delle ricchezze letterarie, affidate alla mia custodia. Ò trovato un esemplare dell' Arato da me stampato, e che rimetterò a Livorno all' indirizzo indicatomi. Il Sig. Müller dovrebbe poi a me mandare la sua ristampa. Detti io Le varie Lezioni de' Codici Medicei, come ò fatto di tutti gl'altri Poeti da me pubblicati, che sono sette.

28. An A. M. Bandini, Roma 26/8 1786.

Signore Canonico mio riveritissimo. Dopo un così lungo silenzio bisogna scriuerle, per riuocar nella sua memoria un suo servitore che le è obbligato per tante proue della sua verso di Lui gentilezza. Ella avrà riceuti li miei Saluti dalla Signora Corilla, la qual ebbi la sorte di rioncontrare in Napoli & in Roma, e da cui ho hauuto delle ottime notizie di Lei. Parechi mesi sono stato nelle provincie le più meridionali dell'Italia; ed io non so se non farò ancora un altro giretto per Napoli, prima di ripatriarmi. È vicino il tempo della mia partenza da questa Capitale del Mondo e posso supporre con verisimiltà, che non ci farò più d'un mese di soggiorno. Il tempo è andato rapidamente, e non tornerà più, ma la memoria che mene resta non mi lascerà mai e farà tornare spesso assai la mia fantasia, & l'anima mia ne' bei campi dell'Italia.

Che fa adesso la Letteratura Fiorentina? Non so che Lei, o l'abate Mehus abbino stampate cose nuove, l'operetta di Mehus sopra le confraternità non ho veduta ne meno le nove delizie di Fontani, nelle quali anche è quel piccolo trattato di Fozio, che io avevo copiato in Vienna, nell' istesso tempo, che egli lo copiò a Firenze. Qui in Roma si stampono delle cose d'Antichità, e poca altra cosa. Li Teologi stanno per lo più quieti. li antiquarii si fanno guerra gagliarda. Un dei campioni è Fiorentino, il Cau. Boni, che Ella forse conosce. l'opera del Signore Zoëga sta stampandosi ma va lento il lavoro. Ecco tutte le notizie che possono interessarla. Fra poche Settimane le manderò una dissertazione che io sto per pubblicare. . .

29. Von A. M. Bandini, Firenze 5/9 1786.

Signore Federico mio Padrone distintissimo. Con sommo mio piacere ò ricevuto la sua graditissima Lettera in data de' 26. scorso, colla quale mi dà delle riprove assai convincenti del suo bel cuore verso di me; onde vorrei io poter corrispondere a tanta sua bontà, e amorevolezza in favorirmi. . . La Letteratura fiorentina non fà nulla. L'abate Mehus pubblicò la



sua operetta sulle confraternite, ma nulla ci dice di più di quello che sapevamo. Io ò fatto stampare in Venezia dal Coleti 50. copie solamente della mia Dissertazione sulla Bibbia Amiatina, da Lei veduta nella Laurenziana con un Saggio delle varianti.

L'abate Fontani dette alla luce il primo Tometto delle nove delizie, dove cade quel piccolo trattato di Fozio, e vi nomina la dilei degna persona. Molti errori vi sono scorsi, tanto nel greco, che nel latino.

Di antichità quì non si parla, ma bensì molto di Teologia. Monsignore Borgia, dal quale credo che Ella anderà spese volte, mi à mandata una tavola incisa in rame scolpita con bassirilievi, e greca iscrizione, che meriterebbero d'essere illustrata da Lei. . .

30. An Joseph Banks, [Kph.] 18/8 [1811].

Monsieur. Depuis ma première jeunesse, lorsqu'à peine je commençais à m'occuper serieusement des Etudes, Votre nom a été pour moi un objet de veneration, et l'Enthousiasme avec lequel feu M. le professeur Fabricius parlait toujours de Vous ne pouvait qu'augmenter les sentimens dont j'étais rempli à Votre egard. Vous avés acquis des nouveaux droits sur mes respects et en même tems sur ma reconnaissance par la bonté avec laquelle Vous avés accueilli plusieurs de mes jeunes compatriotes et par la prevenance que Vous avés montrée envers moi même à l'occasion des demandes que Mr. Rosing Pasteur de l'église Danoise à Londres a pris la liberté de Vous adresser. Permettés donc Monsieur le President, qu'en Vous remerciant du fond de mon coeur de toutes ces marques de bonté je vous supplie de nous continuer la même bienveillance, d'autant plus qu'elle est unique, les circonstances politiques ayant interrompu et dissous tout le commerce literaire de nos deux nations. J'ai l'honneur de Vous envoyer par cette occasion quelquesuns de mes derniers opuscules: une lettre à Mr. l'archevêque d'Upsal, à l'occasion de la paix conclue entre le Danemark & la Svede, une dissertation publiée pour inviter le clergé de mon diocese au Sinode de Rotschild, et mon dernier Programme imprimé à l'occasion du sacre de trois évêques. Et comme peutêtre ces deux dernieres pieces pourraient avoir quelque intérêt pour M. l'archevêque de Canterbury, j'ajoute des exemplaires que je Vous supplie, Monsieur le President, de vouloir bien lui faire remettre, aussi qu'à Mr. Samuel Henley, qui a eu la bonté, il y a quelques années, de me procurer des souffres des pierres gravées persannes des cabinets du Musée Britannique & de M. Townley.

M. Rosing me mande, que Vous n'avés pas reçu la copie de mes Recher-



ches sur les Inscriptions à cloux de Persepolis, que j'ai eu l'honneur de Vous adresser, il y a plusieurs ans. C'était, a ce que je crois un exemplaire de la premiere edition, publiée en Danois dans les actes de la Société Royale de Copenhague, qui se fait gloire de Vous compter parmi ses membres. Ayant depuis revu et corrigé cet ouvrage, je l'ai aussi publié en allemand et c'est de cette edition que je prens apresent la liberté de Vous presenter un exemplaire: et comme j'ai pris une route tout à fait differente de celle que le savant Olaus Gerhardus Tychsen de Rostock a choisie, qui pretend que les inscriptions à cloux sont de l'epoque des premiers Arsacides, je prens la liberté de Vous envoyer en même tems un exemplaire de sa dissertation. Au reste, c'est bien clair, que Mr. Grotefeld de Gottingue a eu le bonheur de trouver la clef de ces alfabet, et d'expliquer quelquesunes des Inscriptions presque aussi heureusement, que Silvestre de Sacy a expliqué les inscriptions Sasanides de Naschki Rustam.

Comme je me svís proposé de revoir dans mes heures de loisir pendant l'hiver prochain mes petites dissertations sur differents objets des antiquités, je retournerai aussi aux briques de Babylone au sujet desquelles Mr. Rosing a eu l'honneur de Vous parler, sur lesquelles j'ai publié un petit memoire en langue Danoise, et j'examinerai avec soin les idées de Mr. le docteur Hager, dont la dissertation est posterieure à la mienne. Aussitot que j'aurai achevé cet ouvrage, qui sera composé de 12 dissertations tant en latin qu'en allemand, j'aurai l'honneur de Vous en envoyer une copie.

Si Vous avés des nouvelles de Sir William Ouseley, qui doit être parti pour la Perse, je Vous supplie Mr. d'en faire part à Mr. Rosing, qui probablement ne sera pas encore parti à l'arrivée de celle ci.

31. Von F. A. *Becchetti*, Paris 24/9 1811.

Dopo la partenza da Roma del mio stimatis: Sig: Munter non altro avevo saputo se non quei tratti di amicizia che aveva usati col Cardinal Borgia. Mentre ora dimostra a me un altro tratto del suo bel cuore, col farmi conoscere che ne conserva la memoria, e coll'indirizzarmi gli ultimi frutti del suo talento, e delle sue fatiche, non posso non restargli infinitamente tenuto, e mi rallegro con Lei della dignità vescovile, alla quale la vedo promossa. Non andai a risposare ieri non fino a tanto, che non ebbi divorati tutti gli Opuscoli, che mi ha favoriti, ed ammirandone l'erudizione, ed il criterio, mi è nata la curiosità di sapere, che cosa abbia nel suo sinodo stabilito per rimettere la pace fra tutti i cristiani in Genere di Religione. Ella sa che i gravami della nazione Germanica sono stati i veri motivi, che ebbero

quei Sovrani per separarsi da Roma. I Dogmi non furono che le armi, che depresero a questo fine: loro gonfaloni. Il Concilio di Trento si scordò affatto di questi gravami, e prestandosi ai legati apostolici cercò anzi di stabilire una monarchia spirituale in luogo di quella unità della chiesa che consiste nella fede che tutti ci deve unire in uno stesso corpore. Cessata la Sovranità temporale del Papa penso che cessino questi gravami, e che non resti a trattare che dei Dogmi stabiliti nel Concilio di Trento. Ella ha tutti i lumi, ed il talento necessario per un tal affare. Venendo a Parigi avevo pensato, che si potesse intavolare un simile progetto: ma il fanatismo di alcuni pochi, che volevano far consistere la Religione nel degradare i vescovi, e nel togliere ogni autorità ai consili, che hanno sempre avuto la potestà legislativa nella chiesa, ha imbrogliato tutto, e poco è mancato che non abbia cagionato un maggior disordine. Ma grazia al Signore non è finita Roma.

Ritornato in Italia stamperò un' Opera intitolata: La Filosofia degli antichi popoli in risposta all' Opera del Dubois: La Religione universale. Stabilisco una nuova ipotesi sopra la Cosmogonia per conciliare Mosè colle recenti scoperte d'Istoria naturale. à piaciuta qui in Parigi, a chi l'ha letta. Se avrò un qualche mezzo gliene farò avere una copia, che mostrerò la rispettosa memoria che conservo della sua persona.

### 32. Von W. G. *Becker*, Dresden 20/8 1785.

Ihren Brief, liebster Münter, habe ich erhalten, u. mich Ihres Andenkens gefreut. Bleiben Sie stets, fern oder nahe, mein Freund, u. lassen Sie uns stets in litterarischer Verbindung bleiben. Ich wünschte, daß alle recht-schaffne u. gute Gelehrte unsers Alters zusammenträten, und sich gegenseitig ihre Absichten u. Plane erleichterten, um auf diese Weise nützlicher zu werden, u. so bis ins Alter mit einander fortzugehen. Vielleicht können wir, wenn Sie wieder zurückkommen, unter unsern Bekannten eine freundschaftliche litterarische Gesellschaft errichten, wie ich eine wünsche. Aber davon lassen Sie sich noch nichts merken. Auch thue ich izt nichts in der Sache.

Sie wissen, daß ich Ihr Herz u. Ihre Talente schätze; Sie kennen auch mich in Rücksicht auf meine Denkart: lassen Sie uns also stets offne Freunde seyn. Meine Rückreise gieng über Bologna, Modena, Parma, Mantua, Verona, Insbruck, München, Passau, Linz, Wien, Prag, Karlsbad, Töplitz. In Wien konnte ich nur 8 Tage bleiben, u. sah Born nicht. (Blumauer ist gefährlich krank). In Karlsbad sah ich Göthe u. Herder, mit letzterm sprach ich viel gutes von Ihnen.



Daß Sie die Herzogin von Kurland kennen gelernt haben, freut mich; ich habe nun zwei Briefe von ihr erhalten. In 14 Tagen werden sie alle in Berlin eintreffen.

In Rücksicht auf Maç[onnerie] kann ich Ihnen melden, daß bei uns der Eid aufgehoben worden, womit ich nicht zufrieden bin, ich hätte ihn blos reformirt.

Schicken Sie mir doch etwas unter Ihrem Namen in meine Ephemeriden ein, besonders aus jenen Gegenden, in die Sie izt gehen.

### 33. An W. G. Becker, Kph. 31/5 1796.

Ihr Brief, liebster Beker, den mir Hr. Prof. Geyer gesandt hat, war mir unerwartet, aber höchst willkommen. Es thut so wohl auf diese Weise von einem Freunde, von dem man lange keine Nachricht gehabt hat, überrascht zu werden, und wie lieb u. wehrt Sie mir sind, brauche ich Ihnen nicht zu sagen.

Daß Sie jezt ein Amt, so ganz nach Ihrem Geschmack erhalten haben, freut mich herzlich. Lange ist mir ein ähnliches hier (mit Beybehaltung der Professur) versprochen u. zudedacht gewesen, aber noch nichts ist erfolgt. Auch ist unsre hiesige Sammlung nicht von der Wichtigkeit, wie die Dresdner. Ich muß mich daher mit meiner kleinen Privatsammlung begnügen, die, wie Sie vielleicht wissen, in Italien anfieng, und nun aus sechshalbtausend römischen, und 1700 griechischen Münzen besteht. Lange schon habe ich eine nicht ganz geringe Sylloge numorum ineditorum im Pulte liegen. Es fehlt mir aber theils an der gehörigen Musse zur Vollendung, theils auch an einem Verleger. — Von Ihrem Vorweser im Amt besize ich eine kleine Abhandlung über eine Münze von Pertinax. Seine übrigen numismatischen Arbeiten sind mir aber nicht zu Gesicht gekommen. Wenn Sie mir diese einmahl, zugleich mit der bey uns äusserst seltenen, meines Wissens aber in Dreßden gedruckten Erklärung dreyer alten Münzen vom Mag. Wizleben schaffen könnten, würden Sie mich sehr verbinden. Ich stehe Ihnen zu jedem Gegendienst mit Freuden bereit. . .

### 34. Von W. G. Becker, Dresden 8/2 1797.

. . . Ich habe mich itzt ins Münzfach vertieft, u. sammle die Münzen des Mittelalters u. auch moderne. Es wäre mir sehr lieb, wenn Sie mir unlängbare Bracteaten mit Inschriften u. alte Solidos von den dänischen Königen verschaffen könnten, sowohl von denen vor Cnut dem Großen, als von diesem u. seinen Nachfolgern bis auf Friedrich den Zweiten; vom letztern

natürlich alle kleine Münzen von 1 bis 4. Groschen am Werthe. Auch wünschte ich die alten norwegischen Münzen, u. wenn für Island besondere geschlagen sind, auch diese. Sorgen Sie also für mich so gut Sie immer können. Senden Sie mir dergleichen itzt und künftig, so bitte ich um genaue Bestimmung jedes Stücks. Ich stehe wieder zu Diensten. Auch kann ich Ihnen in der Folge wohl mit antiken Münzen dienen. Melden Sie mir doch, ob ein königliches Münzcabinet existirt, ob es Privatsammlungen giebt, u. wer sie hat, ferner ob man dort viel Sächsisches hat, ob man sich mit Doubletten auf Tausch einläßt.

35. An W. G. Becker, Kph. 13/5 1800.

Meine Schwester hat mir vor ihrer Abreise nach ihrem Gut einliegendes Gedicht für Sie, liebster Beker, zugestellt. Disponiren Sie darüber wie Ihnen gutdünkt.

Es thut mir leid daß ich Ihnen von hieraus keine Münzen schaffen kann. Alte nordische Münzen sind äusserst selten, u. kommen nur alle zehn Jahre einmahl auf Auctionen vor, u. römische oder griechische haben wir ausser denen die in Samlungen befindlich sind, fast gar nicht; denn die einzelnen goldnen u. silbernen Denarien und Solidi, die hin u. wieder in den Gräbern gefunden werden, kommen nicht ins Publicum, sondern sind ein Eigenthum des Königlichen Cabinetts. Die Thottische Auction war die letzte. Jezt steht uns die Suhmische bevor, die aber noch nicht so bald gehalten werden wird, da der Catalogus noch lange nicht fertig ist. Die Sammlung römischer Münzen ist nicht sehr beträchtlich, die nordische, welche besser seyn soll, kenne ich nicht. Wahrscheinlich werden die Executores Testamenti dafür sorgen, daß die Cataloge verschickt werden. Meine Sammlung von Griechischen Münzen fängt an ziemlich beträchtlich zu werden. Ich habe ungefehr 2400 Stüke, und unter diesen viele sehr schöne und seltene, auch verschiedene ineditos. Am reichsten bin ich an Münzen von Italien, Sicilien, Ægypten, u. Mauretanien. Hingegen fehlt mir sehr vieles von Griechenland und Kleinasien, wo ich von manchen Provinzen gar nichts oder höchstens nur Eine Münze habe. Meine Sammlung von römischen Münzen ist gegen 6000 stark. Was gewöhnliche u. gangbare Münzen sind, glaube ich alles zu besitzen; denn kleine Varieteten des Typus, oder verschiedene Bestimmungen der annorum tribuniciae potestatis können in einer privat Sammlung nie recht in Anschlag kommen, da sie auf keine Vollständigkeit Rechnung machen darf. Aber es fehlen mir noch manche seltne Köpfe, zumahl von den Tyrannen u. einigen Kaiserinnen, die zwar zum



Theil in der griechischen Sammlung sind, aber von dieser nicht in die römische Svite übergetragen werden dürfen.

Gerne würde ich Ihnen ein Verzeichniß von Griechischen Doubletten senden, u. mir von Ihnen ein ähnliches ausbitten, wenn ich nur jezt Doubl. hätte. Die meisten habe ich aber im vorigen Jahre nach Portugal geschickt, um alte spanische Münzen dafür einzutauschen, u. ich muß jezt einen Transport aus Italien abwarten, eh ich im Stande bin, etwas gutes anzubieten, um wieder etwas gutes dafür zu erhalten. Auch wird das Dresdner Cabinet, zumahl seitdem es durch Wakers Sammlung so beträchtlich vermehrt ist, so reich seyn, daß solche Kleinigkeiten als ich anbieten kann, gar nicht einmahl des Ansehens wehrt sind.

Geben Sie mir doch einmahl Nachricht von der Sammlung des Herrn von Sekendorf, von der Bötticher so viel Rühmens macht.

In diesen Tagen habe ich hier eine ganz vortreffliche Suite von Atheniensischen Kupfermünzen gesehen, die ein reisender Schwede dort gesammelt hatte. Die schönsten Typi waren darunter. als z. B. die Acropolis. Neptun u. Minerva mit dem Oelbaum in der Mitte. Jupiter Olympius. Apollo Musagetes. der bekleidete u. bärtige Bacchus. Apollo der die 3 Grazien auf der Hand trägt. Theseus der den Stein aufhebt. Theseus mit dem Minotaur. Auch hatte derselbe Mann Münzen aus dem Peloponnes, einigen Inseln, von Theben, Boëtien, Megara u. Eleusis, die alle zu den größten Seltenheiten gehören. Einige, welche er doppelt besaß, z. B. eine von Eleusis, wurden bey dieser Gelegenheit mir zu Theil.

### 36. Von Lotharius v. Berks, Leipzig 10/5 1819.

So weit es mir möglich geworden ist, aus dem Munde von Personen zu erfahren, welche in der Lage gewesen sind, die bisherigen Untersuchungs Acten zu lesen, geht die, bis an den höchsten Grad von Wahrscheinlichkeit reichende, Ueberzeugung hervor, daß Kotzebue's Ermordung die isolirte That eines Fanatikers gewesen sey, u. daß selbst verschiedene, auf den ersten Anblick verfängliche, Neben Umstände keinesweges die rechtliche Vermuthung einer vorläufigen Anzettelung oder Verschwörung begründen. . . . Ganz anders verhält es sich, leider, mit der, nur zu allgemein verbreiteten Stimmung, welche dem Morde voranging u. ihm folgte. Nur eine, bis an die Verläugnung alles moralischen Gefühls reichende, Verrücktheit aller Begriffe über Religion, Moral, Recht, Regierung, konnte dem, so furchtbar irregeleiteten, Sand den Mordstahl aufdringen. Wird es die Nachwelt glauben, daß Lehrer der Weltweisheit, der göttlichen Vorschriften, der welt-

lichen Gesetzgebung, der schönen Wissenschaften, einen solchen Zustand der Dinge herbeygeführt haben? Denn die biegsame, leichtgläubige, schwärmerische Jugend wird nur das, was man aus ihr machen will. Wenn aber ein Professor Fries rasend genug seyn kann, in zahlreichen gemischten Gesellschaften den Beweis zu führen, daß der vollbrachte Meuchelmord die herrlichste That, u. Sand der edelste Mensch unseres Jahrhunderts sey, so bezeichnet dieses Wort, mehr als jede mögliche historische Entwicklung, den Zustand, worin sich die entschiedene Mehrzahl des sogenannten gelehrten Deutschlands befindet, u. mit ihr ein unzähliger Schwarm von Menschen, die von demselben Geiste eingenommen sind, ohne, in der entferntesten Beziehung, den Wissenschaften anzuhören. Der Guten u. Edlen gibt es gewiß viele, die im Stillen seufzen: sie sind aber isolirt, und schwach, weil sie isolirt sind. . . Hin u. wieder, namentlich in Leipzig, steht es etwas besser, wiewohl bey weitem nicht, wie es billiger Weise seyn müßte.

Was steht uns bevor, und wie Abhülfe leisten? Mit Gewalt von oben herab könnte mehr verdorben als verbessert werden. Die Ueberzeugung u. gute Lehre wirkt freylich langsamer, aber desto wirksamer. Der Zeit muß vieles anheim gestellt bleiben, u. Gutes kann u. wird aus dem Bösen hervorgehen, dann aber hoffentlich desto bleibender werden, weil rechtliche Gemüther von dem Bedürfnisse des Guten jezt mehr als jemahls belebt seyn müssen.

Es bedarf keines Beweises, wie wichtig es für Deutschlands Unabhängigkeit u. für die Aufrechthaltung des Protestantismus sey, daß die academischen Verfassungen u., mit ihnen, nicht die letzte Stütze, das Schattenbild staatsbürgerlicher Freyheit, über den Haufen geworfen werden. Selbst den protestantischen Fürsten, wie sie auch immer gesinnt seyn mögen, muß es daran liegen, die lockeren Bande nicht gänzlich gelöset u. zerrissen zu sehen, woran sich, wenigstens dem Begriffe, dem Andenken, nach, die unangefochtene Selbstständigkeit der religiösen, wissenschaftlichen u. politischen Meinung knüpft, die, in die eine Wagschale gelegt, das Gegengewicht zu der andern Wagschale herstellen soll, die ich nicht näher zu bezeichnen brauche. . . Eben so wenig ist mit dem bloßen Glauben ausgerichtet: das moralische, so wie das bürgerliche, Leben bedarf einer unverrückbaren Grundlage, die nur im Gesetze zu finden ist. C'est donc la loi, et non pas la foi, dont il s'agit. Ehrfurcht vor dem Gesetze allein hält die lebendige Welt (als ein gemeinschaftliches, dauerhaftes Ganzes) zusammen; sobald diese Ehrfurcht hinschwindet (u. sie schwindet dahin, wenn der große Haufen berechtigt ist zu fragen: »Was ist Wahrheit? Gibt es überhaupt Wahrheit? Kann das Wider nicht eben so wahr seyn als das Für?«) zerfällt das scepti-



sche Geschlecht in Trümmern u. Staub, keine irdische Macht vermag seinen Sturz u. seine Vernichtung zu hemmen; denn gibt es keine Regierung mehr, und, als elende Barbaren, stehen wir tief unter den Wilden, deren Roheit doch von einigen Zuständen gemildert wird.

Bis jetzt ist uns noch keine Aeüßerung des Kaisers Alexander bekannt. Sie kann schwerlich so ausfallen, um zur Publicität in Deutschland geeignet zu seyn. Ich möchte beynahe behaupten, daß sie, wie sie auch immer beschaffen seyn mag, die Reaction vermehren würde, so wie Alles was aus Rußland kömmt. Das Stillschweigen wäre daher rathsamer, als jegliche Antwort. Aus denselben Gründen muß man wünschen, daß dieser Souverän nicht sobald den deutschen Boden betrete. . . Keine Stimme sagt uns, ob und was im Fürstenrat hebeschlossen worden sey oder werden wird, um Abhülfe zu leisten. Was man vom Bundestage zu Frankfurt hält u. von ihm zu erwarten steht, ist in der öffentlichen Meinung so ziemlich aufs Reine gebracht. Oesterreich, dessen Universitäten eine ganz andre Gestalt haben, scheint keine Veranlassung zu haben oder zu nehmen, sich mit einer, für solches entfernt liegenden, Sache zu befassen, was, wenigstens für den Augenblick, auch wirklich die zweckmäßigste Haltung seyn möchte.

37. Von A. P. *Bernstorff*, Kph. 11/7 1786.

Hochedelgebohrner Hochzuchrender Herr. Ich habe Ihrem Wunsche gemäß, und nach dazu erhaltener Erlaubniß, dem Card. Buoncompagni den einliegenden Brief geschrieben; es wird von Ihnen abhängen Ihm denselben zu übergeben. Auser daß ich Sie demselben empfehle, erwähne ich die Collation des cod. vatic. und die cyprischen Acten die Tempelherren betr. und ersuche ihn, Ihnen so wohl letztere, als das Resultat der ersteren mitzutheilen. Ich kenne ihn zu wenig um die Antwort voraussehen zu können: ich hoffe aber das beste. Ueberhaupt wird es mir vorzüglich angenehm seyn, Ihnen die Hochachtung zu beweisen, mit welcher ich bin,

E. Hoched. ergebenster Diener A. P. *Bernstorff*.

38. Von C. *Bernstorff*, Berlin 26/3 1822.

Ich kann Dir, mein theuerster Freund, nicht zu innig für dein Schreiben und deßen Anlage danken. Diese Mittheilung ist mir interessant und erfreulich. Sie ist es durch ihren Gegenstand, der einst auch meinen Wirkungskreis berührte, durch die Art wie solcher jetzt von dir behandelt worden, durch die Sprache des Jugendlandes welche mir darin Wehmuth und Sehnsucht erregend an das Herz tönt, und vor allem als ein Beweis

deines treuen und freundschaftlichen Andenkens. Der Werth jugendlicher Verbindungen steigt in demselben Verhältnisse als die aus dem späteren Leben hervorgehenden an Wahrheit und Wärme hinter ihnen zurückbleiben. Ich danke dir für deine Nachrichten über die Deinigen welche stets auch die Meinen bleiben werden. Ich freue mich daß Lottum dir gefällt. Es ist ein Sohn trefflicher Eltern, und so liegt ihm die Gewähr seiner Gesinnung schon in Blut und Nahmen. Mir ist hier ein heißer, unerbittlich aufreibender Beruf beschieden. Auch ist mir die Lebenskraft tief erschüttert. Uebrigens erblühet mir innerhalb der Mauern meines Hauses jedes Glück, deßen der sterbliche Mensch theilhaftig werden kann. Ich unarme dich mit alter Liebe und Treue. Möchten unsere so weit auseinandergegangenen Lebenswege sich noch einmal rückwärts gegeneinander hin biegen.

39. Von J. E. *Biester*, Berlin 27/2 1789.

Es freut mich gar sehr, daß ich aufs neue dazu habe beitragen können, einen Betrüger zu entlarven. Auch ist die Geschichte mir darum lieb, weil sie uns wieder in Briefwechsel gebracht hat. Aber den mir einmal dafür versprochenen Lohn lasse ich mir nicht abdingen, nemlich: einen Aufsatz von Ihnen über diese Geschichte für die Berlinische Monatsschrift.

Wie können Sie, mein Bester, glauben, daß unsre Censur nun mit einem mal so strenge geworden sei? Das neue Censur-Edikt ist in materialibus äußerst gelinde u. billig; nur in der Form kann es manches drückende für den Verleger u. Buchdrucker (aber eigentlich nichts für den Schriftsteller) haben. Jenes andere famosere Edikt vom 19 Jul. 88 ist durch die bei Gelegenheit der Würzerschen Sache erlassene Kabinettsorder genauer bestimmt, u. vom Throne selbst für ein kirchliches Polizeigesetz bloß erklärt worden. Also trifft er nur die Theologen, u. selbst diese nur, in soweit sie auf der Kanzel stehn. Wie man aus allem sieht, hat es mehr ein Schreckschuß zur Gründung der neuen Autorität sein sollen, als wirklich jemand treffen sollen; so wie die Europäer, wenn sie auf ihren Entdeckungsreisen an eine neue Insel kommen, wohl eine Kanonkugel über die Köpfe der an der Küste stehenden Wilden wegschießen, um sich Respekt zu schaffen. Gedrückt wird aber Niemand, weder Geistlicher noch anderer Gelehrter; weil man durchaus alles Aufsehn u. Lärmgeschrei (was aus der Verfolgung gleich entstehn würde) vermeiden will. — Genug, es sind nach beiden Edikten schon die freiesten Sachen, nach wie vor, hier gedruckt worden; u. unsre Monatsschrift bestreitet noch immer allen Aberglauben, Schwär-



merci, Magie, Geistermahn, Geheime Gesellschaften, u.s.w. alles mit deutschen freien Worten genannt.

Also, mein Lieber, fürchten Sie nur darin so sehr für uns nicht; und — pour revenir à mes moutons — schicken Sie mir nur hübsch bald eine Erzählung von Pallini-Morczini für die Monatsschrift.

Wenn ich Sie sonst nicht herziehen kann, so muß ich ja wohl sagen: wir haben eine ganze Sahidische Bibliothek hier, das N. T. u. alle Kommentatoren bis auf die neuesten, alles sahidisch. — Wenn Sie aber ohnedas kommen wollen, so will ich Ihnen nur ganz ehrlich sagen: daß wir allerdings einiges (obgleich nicht sehr vieles) Koptisches haben, ein kleines Wörterbuch, auch Stücke der Bibel; daß ich aber nicht koptisch-gelehrt genug bin, um ohne weitläufige u. mühsame Untersuchung Ihnen sagen zu können, ob es im Ober-oder Unterägyptischen Dialekt geschrieben ist.

Ueber Ihre Tempelherrnregel habe ich vorläufig Nikolai sondirt; der aber, wie wohl jeder Buchhändler thun wird, sich nicht eher auf etwas bestimmtes einlassen will, als bis er genau weiß: was u. wieviel es eigentlich sein wird? Ich rathe Ihnen also lieber, dort es verlegen zu lassen, wo Sie eher einem Verleger einigen Begriff von der Sache machen können; auch wäre es wohl besser, wenn es unter Ihren Augen gedruckt würde, weil die Korrektur genau sein muß.

40. Von F. A. *Blau*, Mainz 13/10 1791.

Ich wünsche ihnen, theuerster Freund! von Herzen Glück zu der Verbindung, die ihre ganze Glückseligkeit in diesem Leben gründet. Sind diese edlen Vergnügungen mir schon durch meine Verhältnisse versaget, so sind sie doch meinem Herzen nicht ganz unbekannt, und ich freue mich, wenn andre Menschen, und vorzüglich wenn sie, edler Mann! sie frey genießen dürfen.

Ich habe unsern Herrn Weihbischoff an Sie und an sein Versprechen erinnert; er sagte mir die Verordnungen noch einmal zu, und sobald ich sie erhalte, sollen sie ihnen gleich folgen.

Aufklärung, lieber Freund! wird von dem Mainzischen Hofe nicht nach Grundsätzen befördert. Es scheint vielmehr, daß man die itzt als eine Quelle der Revolutionen verabscheue. Indessen ist der Trieb zu glänzen bey unserm Fürsten doch zu groß, als daß er offenbare Schritte dagegen wagen möchte. Die Nähe mit Frankreich ist indessen ein Umstand, der einweilen den Despotismus zurückhält, bis wir Mainzer in den Besitz glücklicherer Tage durch unsern menschenfreundlichen Dahlberg versetzt werden.



Ich muß sie hier auf ein Buch aufmerksam machen, das vielleicht den Keim einer neuen Revolution in dem deutschbischöflichen Systeme enthält: Wahre und einzig hinreichende Reformationsart des gesammten kath. Priesterstandes. Ulm. Stattler, ein Exjesuit, ist davon der Verfasser, der es vermutlich nicht ohne Wink des bayrischen Hofes geschrieben hat. Wenn sie Beyträge zur Monatschrift schicken wollen, so belieben sie selbe an mich zu senden, ich werde sie dem Herrn Weihbischoff übergeben.

#### 41. Von F. A. Blau, Mainz 19/4 1792.

Nachdem ich aus ihrem werthesten Briefe ersehen, daß sie mein über Lübeck unter der zurückgelassenen Adresse an sie schon im Herbste erlassenes Schreiben nicht erhalten haben, so wende ich mich nun unmittelbar an sie, und danke ihnen für das gütige Andenken an mich. Ich brachte ihren Gruß sogleich dem Herrn Weihbischoffe Heimes, den ich dabey an sein Versprechen erinnerte, habe aber noch zur Zeit nichts für sie erhalten. Ich freue mich sehr darüber, daß ein Mann, der den Geist unsers Jahrhunderts so genau kennt, die Kirchengeschichte desselben bearbeiten will. Eine richtige, zu den letztern Jahren gehörige Bemerkung ist es, daß seit der französischen Revolution die Freiheit zu sprechen und zu schreiben bey uns sehr abgenommen, und daher diese die ganz entgegengesetzte Wirkung bey uns hervorgebracht habe. Unsrer Monatschrift endigte sich mit dem Jahre 91, weil man dieselbe der bisher ungewöhnlichen Censur unterworfen hat. Man gewöhnt sich an den Grundsatz, daß die Jesuitenerziehung weit besser gewesen sey, weil sie den Köpfen mehr Zwang anzulegen verstanden hätten — Bey uns häufen sich die Gerüchte, daß die Neufranken einen Ausfall machen werden, um die emigrierten von den Gränzen zu vertreiben. Doch legt man das Kriegstheater nach den Niederlanden. Man glaubt, der Tod Gustavs, den unsre Aristocraten einen Tyrannen und Usurpateur heißen, weil eine aristokratische Conspiration Hand an ihn angelegt hat, mache den Russen und Schweden so viel zu thun, daß beyde nichts wider Frankreich unternehmen können. — Ich freute mich sehr, daß man in ihrem Vaterlande so menschenfreundliche Entschlüsse in Rücksicht auf den Sklavenhandel gefaßt hat. Rom schickte durch den hier privatisirenden Erzbischoff von Aix eine Bulle nach Frankreich, worinn den geschworenen Priestern noch 60 Tage Bußzeit anberaumt werden, nach deren Abfluß der Blitz vom Vatikan ausbrechen soll. — In unsern deutschen Consistorien sucht man alles zu vermeiden, was dem kränkelnden Stuhle Petri neue Wunden schlagen könnte. Es ist ihnen die responsio Pii VI. ad Archiepi-

scopos Germaniæ bekannt. Man arbeitete hier sehr fleißig an einer Antwort, und nun, da sie vollendet ist, soll sie das Tageslicht nicht erblicken, um des Pabstes zu schonen. Ich finde wirklich die politische Maxime von Seiten der Erz- und Bischöffe sehr gegründet, daß sie den Pabst seyn lassen, was er war, damit sie selbst bleiben, was sie sind. Sie werden in dem Grade fallen, in welchem sie den Pabst herabsetzen.

42. Von F. A. Blau, Paris 28/5 1796.

Die Zeit meiner bürgerlichen Nichtigkeitkeit war nicht allein eine Zeit der Prüfung für mich, sondern auch der Schätzung meiner Freunde. Sie, theurer Mann! verloren das Zutrauen auf mich nicht, obschon man in Deutschland meinen guten Namen so sehr mishandelte. Ich bin ihnen dafür Dank schuldig, und mein Herz sagt mir, daß ich sie dafür lieben muß.

Ich glaube aber, daß ich ihnen auch Rechenschaft über mein Schicksal, über die Gründe und Folgen desselben geben müsse, damit sie wissen, wessen Freund sie sind.

Bey der Einnahme von Mainz durch die Franzosen erhielt ich durch die Empfehlung meines alten Freundes Dorsch, welcher ein Jahr vorher nach Frankreich ausgewandert war, eine Stelle bey der administration, welche sie zu Mainz errichteten. Ich suchte meine Schuldigkeit zu thun; kam aber nothwendig mit den Privilegien und Jurisdictionen der Kath. Geistlichkeit in manche Kollision, wodurch ich denn den Haß derselben auf mich laden muste. Genug, nachdem sich Mainz wieder an die Deutschen ergeben hat, war es das größte Verbrechen, in fränkischen Diensten gewesen zu seyn; man behandelte uns von Seiten der Mainzer Regierung als Landes Verräther, als Leute, welche die Revolution in Mainz gemacht, die Stadt übergeben, und den Kurfürsten mit seinem Anhang verjagt hätten, Statt daß dieser uns und unsre Stadt den Franken und ihren Gesetzen durch eine feierliche Capitulation übergeben hatte. Ich schmachtete hierauf 22 Monate lang im Gefängnisse; die Regierung, welche uns bisher so willkürlich und ohne alle Rücksicht auf Gesetze behandelt hatte, sahe wohl ein, daß sie sich am besten aus der Sache ziehen könnte, wenn sie unserer ohne Urtheil los würde; sie machte uns daher den Vorschlag, ob wir nicht, da wir gegen die Mainzer Geiseln, welche die Franken losliesen, von letztern reclamirt wurden, nach Frankreich auswandern wollten? Wir ergriffen dies Mittel, um frey zu werden. Ich bin nun 14. Monate hier; war 6 Monate lang bey der Commission de l'instruction publique ange stellt; und gebe mich jetzt, seitdem diese Commission aufgehoben worden

ist, mit noch einigen andern Mainzern mit der Herausgabe einer deutschen Zeitung, worauf sich das Gouvernement zu einigen 1000 Exemplaren abonniert hat, ab, und erwarte den Ausgang der Dinge, und das Loos meines Vaterlandes, um einen Entschluss für die Zukunft zu ergreifen. Es ist immer unangenehm in einem interimistischen Zustande zu leben. Ich verwendete meine Zeit im Kerker dazu, um etwas über Kants Religionsbuch, welches mir eine grose Revolution in der positiven Religion bewirken zu müssen scheint, zu schreiben. Es wurde, aber um ein Jahr später, zu Frankfurt gedruckt, unter dem Titel: über moralische Bildung. Auch hier setzte ich meine Gedanken über Frankreichs Religions Gesetze seit der Revolution nieder, und schickte sie zum Drucke nach Strasburg, wo man aber, ob sie schon 8 Monate lang in den Händen des Verlegers sind, noch nicht zu drucken angefangen hat. Ich entwickelte zuerst die allgemeine Theorie der Staatsbefugnisse in kirchlichen Sachen, und machte dann die Anwendung auf die in den Epochen der drey bisher erschienenen Constitutionen herrschenden Grundsätze.

In welchem Zustande sich jetzt das Religionswesen in Frankreich befinde, verlangen sie zu wissen, mein Freund! In dem allerelendesten.

Der Regierung ist jetzt alles daran gelegen, die innern Unruhen zu dämpfen. Da nun fanatische Priester wirklich in allen Departementern viel Unheil und Haß gegen eine Verfassung, wodurch sie ihrer Güter, Privilegien und Einkünfte beraubt werden, und in eine gänzliche bürgerliche Unbedeutendheit herabsinken, zu stiften suchen; so bekümmert sich die Regierung nicht allein um positive Religion nicht, sondern begünstigt die Meinung, daß sie gänzlich auszurotten sey. Was das schlimmste bey der Sache ist, ist dieses, daß man nicht unter positiver und natürlicher Religion unterscheidet, sondern eine mit der andern vermischt, und alle verabscheut.

Es ist zwar wahr, daß man freye Ausübung der Religion gestattet. Es wird in allen Arrondissements der Stadt Gottesdienst gehalten. Aber kein Priester von Kopf und Aufklärung stehet demselben vor. Die Versammlung bestehet gröstentheils aus bejahrten Frauenzimmern. Und wie lange kann dies dauern, wenn die jetzige schon ziemlich veraltete Generation der Anhänger an positive Religion einmal ausgestorben ist? ich sehe nicht vor, wie die künftige entstehen könne, da kein Samen zum Unterricht ausgetreut, keine Anstalten zur Bildung künftiger Religionslehrer getroffen sind, und da alle gottesdienstliche Auslagen durch freiwillige Beiträge gemacht werden müssen. Die wenigen aufgeklärten des französischen Clerus haben sich dem geistlichen Stande entzogen. Und der gröste Theil war

erzdumm und bloß zu einem mechanischen Kirchenritus abgerichtet. Gregoire und einige andre thun, was sie können, um die katholische Religion mit der jetzigen bürgerlichen Verfassung zu vereinbaren; sie finden aber theils von Seiten der Regierung, welche sie hindert eine Synode zu halten, die sie aber auch, ohne die Anzeige gemacht zu haben, halten wollten, theils und vorzüglich von den Ungeschwornen, welche sich für die ecclesia selecta halten, große Hindernisse. Gregoire kenne ich persönlich, er ist der beste, liebenswürdigste Mann, und so sehr er Katholik ist, so duldsam ist er doch. Er ist ein Mann von vieler Erudition, aber immer ein guter Katholik, der fest an die Unfehlbarkeit der Kirche glaubt, und an dem Ceremoniel seiner Kirche hängt, wie sein zweyter Hirtenbrief beweist. Ich meine, nur derjenige, der selbst nicht an die Unfehlbarkeit der Kirche glaubt, könne ein guter Reformator der katholischen Religion seyn; vielleicht ist dies ein Widerspruch. Aber denn will ich lieber sagen, daß sich die katholische Religion, wenn sie nicht von Priestern, die alle recht moralisch gut und aufgeklärt sind, [ausgeübt wird,] auf eine Republik, wie die jetzige von Frankreich ist, gar nicht, wenigstens nicht als herrschende, passe. So lange der römische Despotismus noch auf die Anhänger der römisch-katholischen Religion drückt, scheint mir die Ausübung derselben in einem so grossen Staate, wie Frankreich ist, äußerst gefährlich. Die Römer mit ihren abscheulichen Grundsätzen und ihrem Kirchenstolze sind selbst Schuld daran, daß man ihre Religion verabscheuen muß. Ich kann es der fränkischen Regierung nicht verübeln, wenn Sie keine papistische Religion begünstigt.

Aber auf der andern Seite bin ich überzeugt, daß der Staat doch für den Unterricht und die Ausübung der moralischen Religion (ich meine die auf Moral gegründete Vernunft-Religion) zu sorgen habe; wie dieses bewerkstelligt werden könne, darüber habe ich meine Gedanken in der Schrift, die zu Strasburg gedruckt werden soll, weitläufiger geäußert.

Ich hoffe, daß man in Frankreich darauf zurückkommen wird, wenn einmal die Ruhe hergestellt seyn wird, und die Aufmerksamkeit der Gesetzgeber sich auf innre Staats-Verbesserung mit mehr Muse lenken kann. Man wird einsehen, daß ohne Religion keine Sittlichkeit unter Menschen bestehen könne, und daß der Staat das Recht und die Pflicht habe, Anstalten zur Fortpflanzung der moralischen Religion zu treffen.

Seit meiner Einkerkering und meines Hierseysns ist mir die deutsche Literatur ganz fremde geworden. Ich kenne ihr Statutenbuch der Tempelherren nicht. Das that mir oft leid, daß ich von meinen Studien getrennt wurde. Hier fand ich bey meinem Freunde Dorsch, der sie herzlich grüßt,

deutsche Bücher. Cramer ist mir bekannt, er ist aber jetzt in Deutschland. Thaddæus war in Frankreich misvergnügt, er ist nicht dazu gemacht, so viele Stöße auszuhalten, und an ein ruhiges Mönchenleben gewöhnt kehrte er in sein Kloster zurück, und ist Professor zu Bamberg. Ich habe ihn hier einige Mal gesprochen. Er hat immer sich den Weg mit seinen Ordensbrüdern in Deutschland, die ihn schätzten, offen gehalten.

Ich, Freund! muß auf die Vergnügungen, zu denen ich ihnen herzlich glückwünsche, Verzicht thun. Glücksumstände, schwache Gesundheit, ein schon vorgerücktes Alter machen es mir unmöglich, ein Weib glücklich zu machen; und ohne den Gedanken, daß ein Weib auch durch mich glücklich sey, kann ich mir diesen Stand nicht beseligend denken —

Das Zeitungsschreiben, das ich jetzt treibe, ist nur ein Mittel, mein Brot zu gewinnen, ich wünschte meinen Anhang zu solideren Studien mit dem letztern Zwecke vereinbaren zu können — Unsere Zeitung findet auswärts wegen der Zerrüttung der Posten an den Gränzen der Republik fast gar keinen Absatz.

Ich kenne den dänischen Legations-Prediger, durch welchen sie diesen Brief erhalten. Vielleicht könnte auf demselben Wege unser Briefwechsel erleichtert werden, und ganz sicher gehen.

#### 43. An J. F. *Blumenbach*, Bornholm 13/8 1816.

Ich sehe mich endlich nach 25 Jahren im Stande ein Versprechen zu erfüllen, das mir immer, seitdem ich 1791 zuletzt in Göttingen war, im Gedächtniß geblieben ist; nemlich Ihnen, hochgeehrter Herr Hofrath, einen einigermaaßen erhaltenen Schädel aus einem alt nordischen Grabe zu schicken. Mehrere Mahle hatte ich Hoffnung einen solchen zu erhalten, sie ward aber immer getäuscht. Endlich ist es mir durch die Freundschaft eines hiesigen Predigers, des Hrn Grønbech in Røe, geglückt. Durch Ihn erhalten Sie diesen Brief und den sorgfältig eingepackten Schädel, zugleich mit einer Beschreibung des Lokales in dem er gefunden ist. Die doppelte Grabkammer und der ziemlich hohe Hügel der sie bedekt, deuten beide auf einen Mann von Wichtigkeit. Die Tradition nennt den Hügel Gildo's Hügel. Dieser Name ist alt nordisch und deutsch, und kommt in der Geschichte der Vandalen vor. Die Leiche ist wahrscheinlich in einer sitzenden Stellung begraben, welches im Norden nicht ganz ungewöhnlich war. Mir ist in der Gegend von Kopenhagen ein vor wenig Jahren geöffneter Grabhügel bekannt, in dem die Gebeine, ebenso wie in diesem Bornholmischen, unter einander geworfen gefunden wurden, welches nur aus der sitzenden

Stellung des Körpers erklärt werden kann. In der zweiten Grabkammer ist wahrscheinlich die Frau begraben. Man hat auch in ihr Stücke eines Schädels gefunden; ich glaube aber, daß diese zu morsch sind, um versendet werden zu können.

Über das Zeitalter läßt sich nichts bestimmen. Keine Waffen, nicht einmal steinerne, lagen bei den Gebeinen. Gewöhnlich nimmt man zwar an, daß, da Odin das Verbrennen der Todten eingeführt habe, alle Grabmäler in denen sich unverbrannte Gebeine finden, aus einer früheren Periode, oder auch aus einer weit späteren, kurz vor der Einführung des Christenthums seyen. Ich halte aber alle diese Vermuthungen für höchst ungewiß, und möchte eher annehmen, daß man, wie bei den Römern, beide Arten von Todtenbestattung neben einander gebraucht hat. Bei manchen Familien war es vielleicht selbst Religionspflicht die Leichen nicht zu verbrennen, um das heilige Element des Feuers nicht zu entweihen. Überhaupt habe ich aber hier im Lande so manches abweichende von den seeländischen und fyhnischen Alterthümern gefunden, daß ich noch weniger wagen darf eine bestimmte Meinung zu äussern. Auf der höchsten Spitze dieser Felsen Insel habe ich z. B. zwei Rocking Stones, wie sie im nördlichsten Schottland und auf den Hebriden nicht selten sind, entdeckt, und weiß nicht, wie ich diese Heiligthümer Celtischer Völker mit der Odinischen Religion in Verbindung bringen soll. Denn im Norden gibt es meines Wissens ausser diesen beiden nur einen einzigen der Art, in der Gegend von Drontheim.

#### 44. Von J. J. C. Bode, Weimar 10/3 1793.

Endlich, mein theuerster Syryon, erhalt' ich einmal wieder ein Zeichen Ihres Lebens, und, was mir noch angenehmer ist, die Versicherung von Ihnen, daß Ihnen auch Ihr Leben, so, wie es izt ist, lieb und werth sey! Gott erhalte Sie dabey!

Wie lieb mir auch das ist, daß Sie beständig in der regen Thätigkeit, für das Wohl andrer zu wirken, beharren, möchte ich Ihnen gerne sagen, wenn es nöthig wäre. Aber, was wäre es, wenn Sie nicht den Innhalt meines Herzens in dem Ihrigen lesen könnten!

Aemil ist, das kann ich Sie versichern, als ein ehrlicher Mann immer nach seinen Kräften thätig gewesen. Seit ungefähr 15 Monathen aber, treibt er sein Werk etwas langsamer. Mündlich könnte ich Ihnen die triftigsten Ursachen davon angeben; aber schriftlich? Liebster! Nachdem das Wort Aufklärung, bey den Deutschen, fast zur Anzeige eines Verbrechens gemacht wird, wer darf da glauben, daß man seine einfachsten Worte nicht



auf eine Art erklären könne, und wolle, die ihn nicht nur in Verdruß setze, sondern auch seine ganze Activität tödte! Die Schwärmer und ihre unbekanntenen Affenführer haben jetzt, wie sie meinen, freyes Spiel! Aber ich glaube fest an die Wege der Vorsehung, und sage das dem ehrlichen Aemil oft, wenn er in Kleinmuth versinken will; und er braucht der Aufmuntrung wirklich nur selten! Mir scheint es in den Wegen der Vorsehung zu liegen, daß die Maulwürfe immer dreister werden, je sichrer sie sich unter der Erde halten; und sich eben durch diese Dreistigkeit verrathen müssen. Es scheint mir ausser allem Zweifel, daß seit den letzten dreissig Jahren das Licht in allen Dingen, die der menschliche Geist begreifen kann, in eben dem Verhältnisse heller wird als ein Stein im Fallen, an Schnelligkeit zunimmt. Es scheint mir, bey der gegenwärtigen Lage der Dinge, unmöglich dieses Licht wieder zu verfinstern! Gestritten möchte freylich darum werden, und das hart! Aber dieser Streit kann nichts andres hervorbringen, als das Reiben zwischen Stahl und Stein: nämlich Funken. Und der Geist der Menschheit, in Europa wenigstens, ist zum fangenden Zunder schon bereitet. Wie werden einmal, und vielleicht bald, die Grossen staunen, und auf diejenigen zürnen, die ihnen so lange die Augen verbunden gehalten haben. Wenn solche das System kennen in welchem Aem. thätig war, ganz kennten, wie würden sie es segnen!... Ich arbeite jetzt mit allen vieren möchte ich sagen, den alten Montaigne deutsch schwatzen zu lehren, weil im heiligen deutschen Reich es bald Stunde seyn wird nicht nur französisch zu sprechen, sondern auch nur zu lesen. Es wäre Schade um den ehrlichen que sçais je moi!

45. Von F. J. *Bodmann*, Mainz 5/9 1809.

T. T. Ihr schätzbares vom 15. August habe ich am 25. desselben zu erhalten, und daraus zu vernehmen die Ehre gehabt, daß Sie der Numismatick des Orients eine eigene Kultur zu widmen geneigt seyen. Zu diesem erhabenen Gedancken wünsche ich Ihnen, und dann zum Voraus dem ganzen Publikum, wegen diesem neuen Unternehmen in einem Fache Glück, welches, fast wie Diplomattick, in unsern Tagen hektisch erstorben zu seyn scheint.

Sie haben es getroffen, indem Sie der Münzkunde ihre Schwester, die Sphragistick, an die Seite zu setzen, und vereinet aus beiden, historische Resultaten zu ziehen belieben; ohne Siegel bleibt deutsche Münzkunde hinckend; Köhler, Joachim et Consorten wären nuzbarer, wenn sie dieses Bild vor Augen gehabt hätten. Es verdient sich wirklich, unser Publikum





in einer eigenen kleinen Schrift darüber aufmercksam zu machen. . . Ich weis nicht, ob Sie das überaus seltene Werck: *il Codice diplomatico del sacro ordine militare di Malta* (Lucca 1733. Fol. T. II.) kennen? es ward auf des Ordens Kosten abgedruckt, und nur unter die Ritter verteilet; aus diesem habe ich für Sie mit der strengsten diplomatischen Genauigkeit einswelien 14. Siegel abgezeichnet; dort befinden sich aber wenigstens noch 2 mal soviel; wünschen Sie auch die übrigen, so befehlen Sie. — In den fast unzähligen gedruckten Spezialgenealogien Franckreichs stößt man auf einen reichen Segen der Orientalischen Siegelkunde; denn bekantlich gehöret der erste Kreuzzug dieser Nation ganz allein an, und fast alle franz. Adelsgeschlechter wohnten diesem oder einem der folgenden bey; indem sich nun daher Siegel und Wapen schreiben: so fangen die franz. Genealogien und Siegelzeichnungen gewöhnlich damit an. Die häufigen Windmachereyen erfordern jedoch eine scharfe Kritik; nicht allein die prächtige hist. geneal. de la maison de Sohier ist es, wo man Urkunden und Siegel fingiret hat, sondern selbst die sonst so schätzbaren vielen Sammlungen des Du Chesne sind nicht leer davon. Die Italiäner machen es auch nicht besser.

Soviel die Münzen des Orients betrifft, belieben Sie sich grade an den liberalen und liebenswürdigen Millin in Paris zu wenden, von welchem Sie nicht ohne reichliche Unterstützung und Belehrung gelassen werden. Was ich an Siegeln weiter in meiner Sammlung für Sie finden oder neu acquiriren werde, will ich gerne senden.

Thorkelins Dipl. Arna-Magnæan. besitze ich vorlängst; daher ich für Ihre gütigen Gesinnungen deshalb dancke. — Von königlichen Schwedischen Siegeln des Mittelalters aber besitze ich gar nichts; fänden sich dergleichen im dortigen königlichen Archive, — oder auch Dänische Siegel von Königinnen aus den XIII, XIV. Jahrh. — so hätte ich wohl Lust, wenn es ohne Ihre Beschwerde geschehen könnte, Sie darum zu bitten. Über die Damensiegel habe ich vieles gesammelt, und bemerckt, welches ich seiner Zeit bekannt zu machen entschlossen bin.

Von Römischen Backsteinen mit eingepägten Inschriften stehet ein ganzer Zentner schwer zu Diensten; sie sind bey uns so häufig, daß kein Tag vergehet, ohne deren mehrere zu finden.

Auch die Päbstlichen Bullen vom XIIIten Jahrhundert an bis herunter, werde ich Ihnen vollständig nach und nach liefern können; von dieser liederlichen Waare steckt unser Departementalarchiv so voll, daß man es davon zu säubern izt ernstlich bedacht ist. Mit Kardinals- u. a. Röm. Siegel, wovon das Chaos der Ablaßbriefen dick voll hängt, verhält es sich eben so. Steine

und Bley wiegen schwer, und ihr Transport ist theuer; darum melden Sie mir gefälligst, ob, und wie ich solchen für Sie am wohlfeilesten besorgen solle; Sie sollen dann ein Steinreicher Mann werden. Inzwischen hat bekanntlich Ficoroni in seinen piombi antichi die meisten schon in Kupfer geliefert. Die bleyerne Bulle des Grafen Otto v. Henneberg, u. seiner Gemalin, (gebohrne Gräfin v. Edessa) welche Sie hiebey erhalten, ist einzig in ihrer Art, sie ist vielleicht das einzige Beyspiel eines deutschen Grafen, welcher mit Bley siegelte; Gatterer wuste keines anzugeben. Er bediente sich aber dessen nur im Oriente, wo alle Fürsten, Grafen u. Dynasten mit Bley siegelten.

Herr Umpfenbach läst Ihnen für das gütige Andencken danken, und empfiellet sich. Von Ihren alten Bekannten in Mainz mögte wohl niemand mehr hier seyn; sie sind, seitdem uns das bekannte Schicksal betroffen hat, insgesamt ausgewandert, und in andern Diensten getreten. Auch würden Sie das damalige schöne Mainz itzt schwerlich mehr kennen.

#### 46. Von F. J. Bodmann, Mainz 20/11 1809.

Das schöne Werck des gelehrten Herrn Prof. Thorkelin, welches ich auf Ihre Ordres aus Lübeck zu erhalten das Vergnügen hatte, war mir ein überaus schätzbares Geschenck, wofür ich es einseit bey einem blosen, aber sehr herzlichen Danck, bis zu weiterer thätigen Bezeigung desselben, belassen mus. O wie sehr wünsche ich, Frankreich und Deutschland, wo dieser Kulturzweig erstorben ist, mögte doch wenigstens nur ein halb Duzend Thorkelins besitzen! — Sein Diplomatar ist das schätzbarste Muster dipl. Sammlungen, ganz harmonisch mit meinen litterar. Wünschen, und System in dieser Hinsicht. Möge doch der Adparat abgerissener Siegel aus dem K. Archive recht bald in seine Hände kommen! — möge er aus letzterem noch mit recht viel andern dort befindlichen unterstützt werden, um über die noch so sehr verwaistete Sphragistick ein für den Süden ermunderndes Licht aufzustecken! — Denen schätzbaren Analectis dieses gelehrten Mannes gehe ich schon lange, aber umsonst, nach, weil der Verkehr des deutschen Buchhandels mit dem Nordischen so gut wie abgeschnitten ist. . . Die zwey weiter verlangten Siegel der T. O. Präzeptoren folgen in getreuen Abzeichnungen herbey. Sie haben ganz recht, den B[afome]t für ein hist. Märghen zu halten, und der Kopf für einen Ecce Homo zu erklären. Wirklich befindet sich in Schannats prob. hist. Wormat. ein voller Ecce Homo als T. O. Siegel, welches ich in Geschwinde beylege; obgleich alle dort befindliche Siegelstiche, nach meiner Vergleichung mit sovielen mir zur Hand

gekommenen Originalien, nichts taugen. . . Für Röm. Inschriften auf Ziegeln, Vasen, und ökonomisch abgeschlagenen Backsteinen will ich besorgt seyn; auch könnte ich Ihnen schon izt einige Duzend Päbstlicher bleyerner Bullen senden, wenn ich nicht die Absicht hätte, des Endes das ganze hiesige (freilich ungeheure) Departementalarchiv zu durchwühlen, um Ihnen auf einmal eine chronologische, möglichst complete Sammlung vom XIII. Jahrh. bis hieher zu senden. . . Gaetano Marini (wenn er noch lebt) könnte Ihnen aus dem Archive des Vaticans mittelst Lieferung einer überaus beträchtlichen, höchst interessanten Menge unbekannter bleyerner Bullen von Jerusalemischen Königen, Fürsten, Grafen, Bischöffen, Orden p. p. aus dem Oriente zu Ihrem schönen Vorhaben höchst nützlich seyn. — Wenn es Ihnen ferner gelingen würde, irgend durch eine Verbindung sich einen Weg in das (ich weis nicht wo izt befindliche) Johannitter Ordens Hauptarchiv zu Malta zu bahnen: so würde Ihre Sammlung vollends den höchsten Grad von Vollständigkeit gewinnen. Für Kirchliches, zumal für Hagiologisches Alterthum sind Siegel noch gar nicht benützt; ich habe 2. Versuche über S. Ioann. Bapt. und S. Georg aus meiner Sammlung des XII. u. XIII. Jahrh. gemacht, und schmeichle mir, aus dieser Quelle über erstern mehr neues und kritisches sagen zu können, als Paciaudi d. cultu S. Ionnis Bapt. in seinem dicken Bande that. Das Reich der neuen Entdeckungen und Erläuterungen aus Siegeln für Kunst und Wissenschaft ist unermesslich; noch niemand hat diesen Schatz berührt; er liegt noch gänzlich ungenützt. — Ein trefflicher Stoff zu einer Vorrede zu Herrn Prof. Thorkelins künftigen Siegelwerck, um den unaussprechlichen Werth derselben nicht nur für Genealogie, Diplomatiek, Heraldick p. sondern auch für Mythologie, Hagiologie, Kostum des Mittelalters, Erläuterung der Gebräuche, geistlicher u. weltlicher, sogar für Architektur, Zeichnungs- und Gravierkunst, u.s.w. durch Beyspiele geschmackvoll in das Licht zu stellen. Wie oft habe ich daher gewünscht, es mögte ein Sfragistischer Köhler aufstehen, der nach dem Muster seiner Münzbelustigungen, uns Siegelbelustigungen in ein paar Duzend Bänden gäbe. Hätte Köhler den Weg, den Sie, mein Bester! izt so gründlich einschlagen, befolgt, Münz- und Siegelkunde zu verbinden, so würde er über seine Münzen viel gründlicheres und Sachdienlicheres gesagt, mithin nicht nöthig gehabt haben, statt Münzerläuterungen, soviele allotria aus der Geschichte der Männer, denen die Münzen angehöret, mit Haaren herbeizuziehen. Mehr brauche ich nicht zu erinnern. . .

## 47. Von F. J. Bodmann, Mainz 2/4 1810.

Zur schuldigen Beantwortung Ihres geehrtesten v. 17. März, habe ich vordersamst zu erklären die Ehre, daß mir das Versprechen des Herrn Justizr: Thorkelin, aus dem Ihm anvertrauten K. Archive mir die dort befindlichen Dänischen und Schwedischen Damensiegel gütigst in Zeichnung mitzuteilen, zum Voraus recht viel Vergnügen gemacht habe. Für diesen Stoff sammle ich bereits über 10. Jahre lang, und wünsche, indem ich aus den Süd- und Westlichen Reichen wirklich einen reichen Vorrath daran besitze, auch aus den Nordischen einige schöne Beiträge dazu; denn Inductionen in dergleichen Gegenständen können mit Richtigkeit nur aus der Masse des ganzen ausgehoben und dargelegt werden. . . Mit Schmerzen vernehme ich, daß der Th. II. des Statutenbuchs des T. O. nicht erscheinen werde, auf den ich von Messe zu Messe so sehnsuchtsvoll geharret hatte. Ich bin izt auf der Spur, daß die von unserm Erzb. Peter im J. 1320. den hiesigen Karthäusern vor seinem Tode zur Bewahrung gegebenen Acta Concil. Mog. d. A. 1311. pto Suppressionis Templar. p. German. nach der Aufhebung dieser Karthause 1781. in die Hände des Weihbischof. Heimes dahier gerathen, und sich noch in seiner Erben Besitze befinden; ich mache Jagd darauf, um sie gegen ein Stück Geld an mich zu bringen. . . Wegen der Aufsuchung in der Kirche des Tempels in Paris, will ich mich an m. Freund Lenoir daselbst wenden; dies ist gerade der rechte Mann für Altertum des Pariser Mittelalters, u. Stifter u. Beschreiber des unvergleichlichen Musée des Antiquités Françaises, welches ihm so viele Ehre mächt. . .

## 48. Von F. J. Bodmann, Mainz 25/12 1810.

Eine grössere Freude, schätzbarster Gönner und Freund! hätten Sie mir wahrlich nicht machen können, als ich heute bey Erbrechung Ihrer beyden geehrtesten v. 1. und 8ten dieses, und Erblickung der schönen 6. Siegelzeichnungen empfand. Es war würcklich die Freude des Kinds an diesem Tage über seinen erhaltenen heil. Christ. Danck daher, — unermesslicher Danck dafür Ihnen, und dem Herrn Etatsrathe Thorkelin, mit dessen besonderer Erstattung an diesen Mezänaten, ich Sie zu beauftragen mir die Freiheit nehme. . . Abdrücke von 17. Kupferplatten neuentdeckter Röm. Alterthümer in agro Mogontiacensi, und der Abdruck der sehr grossen Platte, welche den neuaufgefundenen wahren Situs Castris Mogontiaci unter Drusus p. genau mit seinen Umgebungen darstellt, sind für Sie bestellt, und ich werde, sobald alles fertig ist, damit augenblicklich aufwarten. Sobald es auch die Witterung erlaubt, meine tumultuarisch unter einander aufge-

schichtete Siegel Sammlung zu mustern, erhalten Sie die Abdrücke von 5. unbekanntem Fischerringen. . . Polzer ward vom König v. Würtemberg wegen angeblicher Meutereyen nebst andern Teutschmeister-Räthen, ohne alle Pension, entsetzt. Er kam hieher, und wohnte bey uns über 5. Monate lang, in Hoffnung, unterzukommen; da er bey dem Abgang des Bürgerrechts hiezu nicht geeignet war, gieng er nach Paris, um dort sein Glück zu machen, allein auch dort hat es ihm bisher gefehlt, und seine dortige Lage ist unter allem Betrachte höchst elend. Ihre Wünsche um T. O. oder Maltheser bleyerne Bullen aus jenem Archive sind also unter dieser Lage nicht zu befriedigen. . . Marquis de Chasteler hat sich so tief in Schulden gesteckt, daß sein Herr Bruder die Güter und Apanage zu deren Zalung sequestrirt hat; über sein Gut in Wasserlos, Mobilien, Sammlungen p. ist in Aschaffenburg der Concurprocess im Gange. Der gute Marquis muste alles im Stiche lassen, und isst das Gnadenbrot seines Herrn Bruders in Wien. Cospetto! . . . Am 4. Oct. v. J. starb in Aschaffenburg der grose Numismatiker, der grosherz. frankf. Geheime Rath Reuter, mit welchem ich 25. Jahre lang in engster Freundschaft lebte. Er hinterläst unter andern eine vortrefliche Münzsammlung, welche a.) in Römischen Silbernen und Kupfernen; b.) in einer fast vollzähligen Suite der Meroving. Caroling. und deutschen Königen bis zum 16ten sæc. — c.) in einer grosen Sammlung von denariis medii ævi — d.) in einer ziemlichen Parthie Bracteaten, — und endlich e.) in einer Thalersammlung von allen Europ. Ländern, jedoch von jedem Lande, Fürsten, Grafen, Reichsstadt, Republick p. nur einige, worunter zugleich recht unvergleichliche Medaillen, besonders von Päbsten, sich befinden, — bestehet. Rings umher ist weder ein Hof, noch Privatmann, der im izigen Trange der Zeiten an Acquisitionen solcher Sammlungen dencken mögte; die Familie befindet sich daher wegen derselben in groser Verlegenheit, und es ist mehr, als wahrscheinlich, daß in kurzer Zeit dieser, seit 50. Jahren mühsam zusammengebrachte Schatz in die Hand der Juden, und also in den Schmelztiegel wandert. . . Eine Parthie bleyerner Päbst. Bullen zur Ausfüllung der Lücken geht mit der Leipz. Ostermesse, nebst einem Legionssteine, Ihnen abermals zu. Bey Anlegung der ungeheuren Fortification zu Cassel vergeht beinahe kein Tag ohne neue Entdeckung Röm. Altertümer, von welchen die Genieofficiers bereits ein gar ansehnliches Cabinet angelegt haben. . .

49. Von F. J. Bodmann, Mainz 2/2 1811.

. . . N. S. Mit künftiger Sendung erhalten auch E. Lbden eine genaue Kopie eines artigen Gemäldes, welches im Anfangsbuchstaben des Commen-

tarii Msti super Decret. des berühmten Ioannis Andreæ steht, und ihn vorstellt, wie er einem Cardinal sein Buch überreicht.

So befindet sich auch in der mir anvertrauten öffentlichen Stadtbibliothek dahier, ein uralter Cod. Mst. membranac. Decretalium, von dessen Pracht und Schönheit man nicht leicht ein Gegenstück in Europa antreffen mögte. Jede Distinction und Causa hat ein groses, auf Goldgrunde prächtig gemaltes Miniaturstück, von der Gröse der Helffte dieser Blattseite, welches den Inhalt desselben figürlich, nach dem ächten Costume jener Zeiten, in trefflicher Zeichnung, und fast götlichem Colorit darstellt; 32. Stücke habe ich bereits aus diesem Kleinode — dieser wahren Quelle für eine neue Jurisprudentia picturis illustrata — für mich abgezeichnet, aber kaum ist es noch 1/4tel des ganzen.

Ein ähnlicher Codex Mst. perg. Digesti in 3. Foliobänden, ex sæc. XV. enthält gleichfalls vor jedem Titel, im Anfangsbuchstaben, auf Goldgrunde gar schöne, aber eben nicht Miniaturgemälde en clair obscur, selbst Gold auf Gold, Silber auf Silber p., unter diesen die artigsten, oft auch drolligsten Vorstellungen des Inhalts. Mögten sich doch günstigere Zeiten, und ein Verleger einstellen, um diese schönen Beiträge der Welt mittheilen zu können!

50. Von F. J. Bodmann, Mainz 24/4 1811.

...Die Fischerringe mus ich, da sie mit den bleyernen Vögeln nicht wohl, ohne Besorgung ihrer Vernichtung, in Gesellschaft reisen können, eigens an Sie spazieren lassen; wie ich es aber mit den 2. Legionssteinen, welche ungeachtet alles scharfen Behauens, wenigstens noch 6. bis 8. Pfund wiegen, halten soll? Darüber erbitte ich mir gefällige Weisung.

Von den Epistolis Guiberti Gemblacens. welche noch ungedruckt sind, Mabillon beschreibt, und welche man bisher allgemein für verloren, und in dem grossen Brande der Abtey Gemblours vernichtet gehalten, ist mir der schöne Codex Membran, originalis aus dem XII. Jahrh. für 3. Louisd'ors käuflich zugekommen; für Reichsgeschichte u. Staatsrecht jener Zeit ein höchstwichtiger Beitrag! — ich bin gesonnen, solchen mit reichhaltigen Noten, und dipl. Zusätzen dem Publikum mitzuteilen.

51. Von F. J. Bodmann, Mainz 11/7 1811.

Wenn die überschikten Bullen, und sogar das zum Ausfüllen gebrauchte Makulatur, nicht unangenehm gewesen sind, so gereicht es mir zu einem wahren Vergnügen. Von solchem Stoffe und Alter hat man Zentnerweise

zum Abgeben an Spezereykram und Buchbinder bey uns liegen; das für die Lokalgeschichte annoch brauchbare habe ich für mich sortiret, und den ungeheuern Rest überlasse ich seinem Schicksale. Von Erzb. Sifrid II. zu Mainz existiren bey uns Urkk. zu Hundertenweise, und sogar ganze Diplomarien von ihm, u. seinen Vor- und Nachfahrern.

Für die gütige Besorgung der Litteralien, und die mir als Geschenk zgedachte eigene Geistesproducten vorläufig meinen verbindlichsten Dank. Dänisch verstehe ich zur Noth, und glaube mit meinem Wörterbuche damit eben so fertig zu werden, wie ich es mit Ancher's danske Lovhistorie geworden bin. Wenn Sie mir Fant's Diss. Conspectus Diplomatices Suecanæ dort aufreiben könnten, so machten Sie mir eine ungemeine Freude. Von der Schwed. Diplomatik darf ich gradezu sagen, sie seye bey uns terra incognita . . .

52. An K. A. *Böttiger*, Kph. 2/12 1806.

Jezt, mein theuerster Freund, werden hoffentlich die Wege wieder offen seyn, und wir können also unsre friedliche Correspondenz wieder anfangen. Zuerst meinen herzlichen Dank für all die Liebe u. Freundschaft, die Sie mir in Dresden erzeugt haben; der Aufenthalt bei Ihnen wird mir unvergeßlich seyn; möchte ich nur bald die Beruhigung haben, daß Sie Sich in diesem Kriegsgetümmel wohl und zufrieden befinden! Ich verließ Berlin am 1sten October, ward aber lange durch kleine Reisen und Geschäfte in Holstein aufgehalten, und bin erst seit 14 Tagen wieder in der Heimath. Beinahe wäre ich Augenzeuge des Unglücks geworden, welches das arme Lübeck betroffen hat. Die Meinigen haben dort zum Theil viel gelitten, indeß ist nur eine kleine Familie unter die am meisten mitgenommenen zu rechnen, und dieser, hoffe ich, kann geholfen werden! Geben Sie mir nun bald Nachricht von Sich selbst, von dem ehrwürdigen Reinhard und von Becker und Bischof.

Ich bin jezt schon in voller Arbeit. Meine Vorlesungen, die ich später angefangen habe, als alle meine Collegen, drängen mich, wenn ich zur rechten Zeit mit ihnen fertig werden will; die Schulpläne fangen auch allmählich an, einzulaufen; ich soll vor Ostern die neue Einrichtung unserer Waisenhaus Schule entworfen haben, und mit dem neuen Jahre fängt auch die liturgische Commission an. Für meine Liebhabereien habe ich also dieses Jahr wenig Zeit übrig. Ich habe indeß meine eingesammelten Schätze schon so ziemlich geordnet, und erwarte nur von Adler aus Schleswig die kufischen Münzen die ich Ihrer Güte verdanke, zurück, um mit



allem [fertig] zu werden. Eine neue Quelle hat sich mir in Zante geöffnet. Der dortige Consul hat mir einige griechische Münzen geschickt, eine sehr seltene silberne von Rhacusus in Creta, eine von Seriphus, und eine schöne byzantinische von Isaacius II, u. hat mit der nächsten Schiffsgelegenheit mehr zu schicken versprochen. Ich hoffe also Atheniensische u. Peloponnesische zu erhalten. Aus Italien habe ich keine andere Nachricht, als einen, ziemlich alten Brief von Calcagni aus Palermo, in dem aber nichts erhebliches steht. Von Zoega weiß ich nur daß er gesund ist. Ich habe in Berlin einen Brief von ihm an Hirt gelesen, u. in Holstein erfahren, daß er ganz vor kurzem seinem Bruder, der Prediger in der Nähe von Hadersleben ist, geschrieben hat. bald aber werde ich aus Italien mehr Nachrichten bekommen können, da meine Schwester nach Pisa geht, um mit ihrer jüngsten Tochter die Bäder zu brauchen. . .

53. Von K. A. Böttiger, Dresden 20/12 1806.

Mein geliebter Freund! Eben tönen die Kanonen, so viele deren von den franz. Requisitionen noch übrig geblieben sind, von unsern Wällen und unter allgemeinem, dumpfem Stillschweigen läßt der Unwiderstehliche unsern Fürsten zum König der Sachsen proclamiren. Immer besser, als daß wir in die große Vertheilungsschüssel mit eingeschnitten wurden. Schon den 10 Januar soll unser erstes Föderations-contingent abmarschiren. Wir besetzen wahrscheinlich nur einige Posten an der Elbe u. Oder, von wo der Kaiser alles nach Polen zieht, dessen Königthum nun entschieden scheint.

So fürchterlich auch einzelne Kreise unsers Vaterlandes niedergetreten und ausgesogen worden sind: so hat doch die Hauptstadt davon fast gar nichts empfunden, und wir sind hier in ganz Norddeutschland leicht mit die glücklichsten im Unglück. Wenn Sie in Copenhagen die Alg. Zeitung lesen: so wissen Sie über uns alles, was sich mit Wahrheit über uns jetzt sagen und schreiben läßt. An die Stelle des verstumten Freimüthigen (Merkel schiffte sich in Schwienemünde ein u. ist, wenn ich nicht irre, in Copenhagen?) tritt mit dem neuen Jahr das Morgenblatt bei Cotta in Tübingen. Ich arbeite darauf hin, daß dadurch eine Coalition der geistigen Kräfte von Süd- und Norddeutschland bewirkt werde; denn nur in unserer Literatur und Sprache sind wir nun noch eine Nation. Jene Verbindung kann um so leichter nun statt finden, da wir nun alle Diener eines Herrn geworden sind. Von politischer Inquisition hat man durchaus nichts gehört. Nur in Halle wurde stark nach Reinhard gefragt und ein Theil des Halle betreffenden Banns kommt wahrscheinlich daher, weil man Reinhard's Schriften



als dort emanirend ansah. So viel ist gewiß, alle Landprediger in Sachsen u. der Brandenburg wurden mit sichtbarem Hohn und Schmach behandelt. Aber das komt nicht auf Rechnung der Oberen. Diese wollen absolut Religionsgleichheit, die nun auch durch den heute publicirten Frieden hier gelten wird u. bald merkwürdige Folgen in Sachsen haben wird.

Unser gemeinschaftlicher ehrwürdiger Freund war, zum Theil von Sorgen fürs Ganze niedergedrückt, sehr krank. Wittenberg, sein Liebling, hat schrecklich gelitten u. wird als fortdauernde Place d'armes kaum Universität bleiben können. Indeß unser Freund ist wieder so weit hergestellt, als seine Kränklichkeit überhaupt erlaubt. Er sprach einige male mit größter Hochachtung von Ihrer Bearbeitung des Johannes. Alle Literatur ist jetzt todt. Ich kann keine archäologischen Vorlesungen halten, weil kein Publikum dazu da ist. Davon sprach unser Fürst in Berlin und wir wissen, daß hier nichts nach Paris kommen wird. Aber Berlin, Braunschweig, Cassel wurden ausgeleert. In Berlin nahm man sogar die Göschenschen Prachtausgaben von der Bibliothek . . .

54. An K. A. Böttiger, Kph. 3/1 1807.

Meinen herzlichen Dank, theuerster Freund, für Ihren lieben Brief! Wäre ich doch erst eben so sehr über das Schicksal meiner Freunde in Halle beruhigt! Aber ein Brief der an demselben Tage als der an Sie, an Niemeyer abgieng, ist ohne Antwort geblieben. Auch aus Helmstädt habe ich keine Zeile Nachricht, und auf unserer Insel leben wir so isolirt, daß beinahe nichts zu uns herüber kommt. Aus den Hamburger Zeitungen ist wenig Trost zu schöpfen, denn diese stehen, wie bekannt, unter der strengsten Censur, und den Schiffer Nachrichten die ab u. zu aus der Ostsee kommen, ist nur wenig zu trauen, auch bringen diese selten etwas aus dem eigentlichen, oder richtiger, ehemaligen Deutschland.

Ein Exemplar von Zoegas Numis Ægypt. liegt für Sie bereit. Sie müßen Ihm aber dafür Ihre Sabina schicken. . . Mit dem Buchhändler Brummer der zur Ostermesse geht, schicke ich Ihnen denn auch, was ich von griechischen Doubletten entbehren kann. Ich bin aber nicht mehr so reich, wie ehemdem. Auch sollen Sie was ich von ital. antiqu. Abhandl. noch vorrätzig habe, bekommen. So lange Borgia lebte, hatte ich einen Überfluß; denn er schickte mir fast jedes Jahr einen Kasten voll, und da waren von jeder Abhandlung 3—4, oft mehrere Exemplare. Die giengen aber auch reissend ab. . . Ich habe unterdeßen hier allerhand Acquisitionen gemacht; zehn kufische Silbermünzen (die Ihrigen sind noch bei Adler um dechifirt zu

werden) eine Silbermünze von Rhaucus in Creta, die mir der dänische Consul in Zante, Conte Anastasio Lunzi, nebst ein paar andern, als einen Anfang geschickt hat, und noch neuerdings eine, die mich verzweifeln macht, weil ich sie nicht dechifriren kann. . . Ich habe eine Notiz gefunden, die mir interessant scheint. Im Nicolaus Myrepsius steht ein Recept, das von einer Tabula Votiva die im Tempel zu Heliopolis gehangen ist, u. dieses Recept einer Arznei, die Climax Hermaicus genannt wird, war geschrieben Literis Cilicianis. Was sind das für Buchstaben? Was für eine Sprache ward in Cilicien geredet? Heeren gibt in seiner Abhandlung über die Sprachen von Kleinasien keine Auskunft. Ich möchte fast glauben, daß diese Sprache zu den Zend-Dialecten gehört habe. und die Literæ Cilicianæ interessiren mich besonders aus dem Grunde, weil wir Münzen von Cilicien u. den benachbarten Städten haben, die nicht alle aus dem Phönicischen erklärt werden zu können scheinen. Wer kann mit Gewisheit sagen, was auf den MM. von Aspendus oder Selge steht? Auch für den Theologen wäre die Frage vielleicht nicht ohne Interesse, wenn er an die Cilicisimen die dem Apostel Schuld gegeben werden, denkt. Belehren Sie mich aus Ihrem Schatz, so viel Sie mir darüber sagen können.

Zufälliger Weise bin ich über Fragmente von Theodor von Mopsvesthia, und zwar aus einer Schrift gegen Kaiser Julian zur Vertheidigung des Christenthums, wieder gerathen, die ich in Rom in der Corsinischen Bibliothek abgeschrieben habe. Ich hätte wohl Lust sie herauszugeben. Die Arbeit würde nicht eben groß seyn, wenn ich nicht in der Vorrede so viel Data, als ich könnte, zur Geschichte der antiochenischen Schule, ihrer Rivalitet mit der Alexandrinischen, u. ebenfalls auch zur Geschichte der Schule zu Edessa bis auf die Zeit des Junilius, wo meines Wissens alle Nachrichten aufhören, sammeln wollte. Es wäre ja wohl möglich wenigstens große Fragmente einer solchen Geschichte zusammen zu bringen, u. die Sache würde für die Geschichte der Schrifterklärung u. überhaupt der liberaleren Theologie nicht ohne Interesse seyn. Aber hier ist fast nichts vorgearbeitet. Nicht einmal die Geschichte der alexandrinischen Schule ist sorgfältig gesammelt: u. mir graut vor der Lecture des Assemani. Sagen Sie mir aber doch Ihre Meinung über die Sache, u. haben Sie die Güte mit Herrn D. Reinhard, dem ich mich angelegentlichst empfehle, darüber zu reden. . . Am Mitbewochen weihen wir unser neues Logenhaus ein. Der Saal ist sehr groß, u. hat eine hübsche Architektur. Ich hätte ihm gerne ganz das Aussehen eines dorischen Tempels gegeben, mit Säulen in der Mitte, das wollte aber nicht gehen. Nicht einmal runde Pilaster konnte ich erhalten, nur vierekte. . .



55. Von K. A. Böttiger, [Dresden Jan./Febr. 1807].

Tausend Dank für Ihren letzten lieben Brief, mein würdigster Freund und Br[uder]. Wir sind indeß zum Frieden eingegangen. Er muß freilich mit 7 (alles gerechnet wohl mit 10) Millionen harten sächsischen Species erkaufet werden. Doch sind wir vor vielen glücklich zu preißen. Das arme Breslau! die Bibliothek des Elisabethaeums soll auch zerstört seyn. In Halle ist der Bann noch nicht aufgehoben. Kein Professor, auser der Botaniker Sprengel, bekommt einen Heller Gehalt u. an Studenten ist nicht zu denken. Aber Jena, wo man auf dem alten Markgrafenberg ein Monument zur Verherrlichung des Siegs des franz. Kaisers errichtet, u. diesen Berg auf ewige Zeiten Napoleonsberg tauft, gedeiht wieder zusehends. Nur wird es wohl auf lange die 50 Krüppel, die gar nicht fortkommen können, zu ernähren haben.

Die Friedenspredigt von unserm Reinhard kann ich Ihnen freilich nicht schicken. Sie konnte nicht gedruckt werden, denn unser Bossuet hatte zur stillen Freude beim Frieden ermahnt! Es ist sonderbar. Lange lief hier das Gerücht, Reinhard werde einem Ruf nach Kopenhagen folgen. Es muß doch Leute hier geben, denen Reinhard jetzt, wo ein ἀλεξικακος doppelt noth thut, einen großen Gefallen thäte, wenn er ginge. Uebrigens steht der edle und unerschrockene Mann fest und wird stehn, wenn nur seine Gesundheit steht. Er grüßt Sie herzlichst und bittet Sie recht sehr, die fruchtbare Idee wegen des Fragments des Theodors von Mopsvesthia auszuführen. Die Vermuthung einer Eifersüchtelei zwischen der antiochenischen und alexandrinischen Schule war ihm neu, aber sehr einleuchtend und einladend. Er glaubte, Sie würden in den Catenen noch manches schöne Fragment der gesunden Exegese des Theodors v. M. finden.

Was soll ich Ihnen über Ihr Münzräthsel, über die kaum zu entziffernde Inschrift auf der Trajanusmünze sagen? Davus sum, non Oedipus. Selbst über die literas Cilicianas weiß ich keinen Rath. Es war doch wohl nur ein μξοβάρβαρον vom phönicischen und griechischen Jargon, was dort, wie in Cypren, gesprochen wurde. So kann also auch wohl die Schrift einige fremdartige Zusätze erhalten haben. Mir fielen die bekannten literae Ephesinae, deren man sich zu Amuleten in Pantheenfiguren, wie sie zu Ephesus gebräuchlich u. fabrikmäßig waren, bediente, [ein].

Vielleicht interessirt es Sie, beikommenden Brief des ehrlichen Hieroglyphenentzifferers, Herrn von Palin, jetzigen schwed. Gesanden in Constantinopel, zu lesen. Was sagen Sie zu seiner Behauptung von solchen

ägyptischen Münzen? An der Möglichkeit, dergleichen zu finden, läßt sich doch wohl zweifeln. Ueber Ihren Residenten in Wien hab ich, da der Hr. v. Bülow immer das Podagra hat u. ich ihn da nicht besuchen konnte, noch nicht anfragen können. Uebrigens soll der wackere Zoega meine Sabina durch einen in wenigen Wochen von hier reisenden Künstler unmittlbar erhalten. Schicken Sie mir nur die Numos Aegyptiacos u. was Sie sonst noch in meinem Kram taugliches finden, durch Kopenhagner Buchhändlergelegenheit bei Buchhändler Göschen in Leipzig für mich abzugeben. Dagegen bitte ich Sie, mir Brummers Commissionär in Leipzig zu melden, damit ich dort das Ihnen bestimmte Exemplar des Merkurs, für welchen ich jeden Beitrag von Meisterhand und also gewiß auch Ihre Bemerkungen über den Cabirendienst mir erbitte, dahin adressiren könne, u. auch wohl andere Kleinigkeiten, so gut sie unser Boden trägt. Jetzt kann man von unserm Buchstabenreich wohl die Worte, falsch exegesirt, anwenden: ἡ βασιλεια τῶν ουρανῶν βιάζεται. da keine Aussicht zum Frieden ist — denn auf welcher Basis könnt' er geschlossen werden? — so wird auf anstehender Leipziger Messe die Buchhändler-Börse eine Wohnung der Ziim seyn!

Ein sehr interessanter Brief von Dr. Brondstedt in Paris flößt mir die lebhafteste Hochachtung vor seinem und Koes' Feuer-eifer, den dortigen Aufenthalt rechtschaffen zu nutzen, ein. Wer doch auch Villoisons Manuscripte auf der Kais. Bibliothek so excerpieren könnte!

Vater Wieland in Weimar übersetzt mit Jugend-Munterkeit die sämtlichen Briefe des Cicero. Göthe wird bald sein Werk über die Optik vollendet haben, worin auch die Kenntnisse der Griechen (durch Dr. Riemer, der bei Humbold in Rom war, Göthes jetzigen Hausgenossen) über diese Wissenschaft geprüft erscheinen sollen.

In Braunschweig hat man 215 Gemälde aus Salzdalum requirirt, in Cassel das ganze Museum u. den größten Teil der Bildergalerie ausgeleert; wie es in Berlin gegangen ist, finden Sie am besten in dem durch Cottas Veranstaltung erscheinenden Morgenblatt. Ist Merkel in Kopenhagen? — Ich gratulire zur Einweihung Ihres prächtigen Logensaals. In 14 Tagen werden wir bei unserer □ in Br[uder] Schröders jetzt einer neuen Revision zu unterwerfendem Ritual zu arbeiten anfangen. Die Franzosen begünstigen die F[rey] M[aurer] sehr. Napoleon antwortete den Deputirten der 3 großen □ von Berlin, als sie sich seinem Schutz empfahlen: ich bin selbst Bruder!

Empfelen Sie mich doch an Bourgoing, wenn Sie in genauen Verhältnissen mit ihm standen. Wir erwarten ihn als Gesanden hier. Was ist es für

ein Mann? Erbstein in Meißen handelt jetzt fast bloß mit Hamburger Pökelfleisch u. befindet sich besser dabei. Becker ist seit 2 Monathen bettlägerig u. ganz unzugänglich. 6 Advocaten concurriren bei der Lippertschen Erbschaftsmasse, die auf unserm Rathhaus ruhet.

56. An K. A. Böttiger, [Kph.] 6/3 1807.

Ich danke Ihnen, theuerster Freund, herzlich für Ihren letzten Brief, u. für die darin erhaltenen interessanten Nachrichten. Die Entdeckung die Herr v. Palén gemacht haben will, ist allerdings sehr merkwürdig. Ich sehe auch nicht ein, was gegen die Sache selbst mit Grund erinnert werden könnte. Schon Pellerin hat eine Münze, die irgendwo in seinem Werk als Schlußvignette in Kupfer gestochen ist, für ägyptisch gehalten, und ihre Inschrift scheint wenigstens nicht phönizisch zu seyn. Auch habe ich einzelne kleine porcellain Stücke von verschiedner Form, die hin u. wieder in Mumien gefunden werden, u. von denen einige Exemplare im Museo der Universitet sind, drauf angesehen, ob sie vielleicht Scheidemünzen haben seyn können. Hatten doch die Ägypter unter den Fatemiden Glas Münzen, warum hätten sie nicht in früheren Zeiten porcellänerne haben können? Ich bedaure nur sehr daß die von Palén Ihnen geschickten Abdrücke so undeutlich sind, daß sich nichts herausbringen läßt. Vielleicht schickt er Ihnen einmal Originale, da er an der Quelle zu seyn scheint. Dann seyn Sie auch meiner eingedenk. Seinen Brief sollen Sie mit Buchhändlergelegenheit zurückhaben.

Heute über Acht Tage schicke ich die Münzen, Abdrücke von Gemmen, und Münzabgüsse die ich für Sie habe, nach Kiel an den Lehrer am dortigen Schulmeister Seminario, Gensichen, der noch vor Ostern nach Leipzig geht, um seine Braut abzuholen. Er wird das Päckchen Herrn Göschen übergeben.

Die Abhandlung über die Kabiren ist schon von einem meiner ehemaligen Zuhörer übersezt worden. Ich muß nur noch durchcorrigiren, u. Zusätze dazu machen: dann soll sie abgeschrieben, und fortgeschickt werden. Einige Wochen werden aber wohl noch darüber hingehen. Neulich habe ich in der Gesellschaft der Wissenschaften eine Fortsetzung dieser Arbeiten gelesen: über das Locale in u. um Eleusis. Ste Croix' kleine Abhandlung u. Ihre(?) Bearbeitung derselben in der A.L.Z. 1802 haben mir dabei treffliche Dienste geleistet. Meine nächste Abhandlung, die aber schwerlich vor Beendigung unserer Wintersessionen fertig wird, soll die Cistas mysticas u. ihren Inhalt erläutern. Aber wie viel wird sich da noch herausbringen

laßen? Wie wird es möglich werden, die Cistas der verschiedenen Mysterien zu unterscheiden? Oder waren vielleicht die Heiligthümer die in ihnen lagen, überall ungefehr dieselben? Sie werden unter den Münzabgüssen, die ich Ihnen schicke, auch den finden, auf dem die Cista Mystica mit der mir unerklärbaren Inschrift steht. Vielleicht glückt es Ihnen besser als mir, diese zu decifiren.

Ausser dieser Einen antiquarischen Arbeit habe ich noch eine zweite für die Scandinavische Literatur Gesellschaft unter Händen gehabt: nemlich eine Abhandlung über das alt-deutsche Monument bei Helmstädt auf dem Cornelius Berg. Ich halte es für druidisch, und für verwandt mit denen welche man zu Keyßlers Zeiten noch häufig in der Drenthe antraf. Es ist von unsern gewöhnlichen Nordischen in seiner ganzen Structur verschieden; und war mir sehr wichtig, weil mir überhaupt die Idee sehr wahrscheinlich vorkommt, daß die Druiden ihre Lehre auch im Norden verbreitet haben, und von den Asen verdrängt wurden. Bei uns gibt es noch eine große Menge alter Monumente. Sie werden aber äusserst gemishandelt. Doch hoffe ich, daß man jetzt bald Veranstaltungen zu ihrer besseren Erhaltung machen werde. Ich habe der K. Dänischen Kanzlei über diesen Gegenstand Vorstellungen gemacht, u. weiß schon daß darauf wird reflectirt werden. Unterdessen habe ich angefangen auf unserer Universitätsbibliothek ein Kabinet von nordischen Alterthümern anzulegen. Einige grosse Runensteine sind vor ihr aufgestellt, und im künftigen Sommer hoffen wir mehrere aus den Provinzen zu erhalten, u. so vor ungeweihten Händen zu sichern. Noch vor zwei Jahren ließ ein Gutsbesitzer einen grossen Stein voller Inschriften zerschlagen, um damit eine Kirchhofsmauer zu repariren. Zum Glück sind die Stücke noch da, u. ich will drauf wagen, eines Sacrilegii wegen vor Gericht gezogen zu werden. Übers Jahr hoffe ich, soll der Stein, künstlich zusammengesetzt, neben den andern paradiren!

Sonderbar, daß dasselbe Gerücht von dem Sie mir schreiben, daß R[einhard] einen Ruf nach Kopenhagen erhalten habe, sich auch hier verbreitet hat! Sie können sich leicht vorstellen, wie aufmerksam ich darauf geworden bin. Aber worauf gründet es sich? Sollte R[einhard] selbst eine Veränderung seiner Lage wünschen so würde ich mit der größten Freude alles mögliche thun, um meinem Vaterlande einen solchen Mann zu erwerben. Ich würde nicht einmal nöthig haben, auf die Wichtigkeit einer solchen Acquisition aufmerksam zu machen; denn R[einhard]'s Nahme ist bei uns, wie in Deutschland allgemein geehrt, und ich habe gegründete Veranlassung anzunehmen, daß man höheren Orts eine Angelegenheit der Art aus dem-

selben Gesichtspunkt ansieht, und auch bereitwillig seyn wird, so viel möglich die Hände dazu zu bieten. Geben Sie mir also so bald Sie können, Auskunft; und seyn Sie, in dem Fall daß R[einhard] Wünsche der Art hegt, gewiß, daß alles mit der größten Diskretion behandelt werden soll.

Thorlacius hat seine opuscula academica gesammelt. Sie erhalten Ihr Exemplar mit den übrigen Sachen. Sonst ist bei uns nichts philologisches herausgekommen. Aus Italien habe ich keine Zeile. Calcagni ist in Palermo. Vielleicht kann ich jezt durch meine Schwester, die in Pisa ist, eine Communication mit ihm eröffnen. Ich erwarte nächstens aus Tripoli einen Brief von unserm dortigen Consul, den ich ein wenig au fait gesetzt habe, eh er von hier abgieng. Ich habe ihn, im Vertrauen gesagt, zu einer Reise in die Cyrenaica bestimmt: u. die Negotiationen schon eröffnet. Wird Friede, so hoffe ich den Plan auszuführen. Das kann eine Goldgrube werden.

Freilich weiß er nicht viel. Er kann aber doch Latein, u. ist im griechischen durch die Schule gelaufen. Auch kann er ein wenig zeichnen, u. hat Lust u. Liebe zum Dinge!

57. Von K. A. Böttiger, Dresden 5/4 1807.

... Ich danke Ihnen im voraus für alles Schöne, das mir Hr. Gensichen bis nach Leipzig mitüberbringen soll. Fahren Sie immer fort großmüthig gegen Ihren armen Clienten zu seyn. Auch hier flüstert mir Horaz ins Ohr: *Accede siccus ad unctum*. Doch will ich keine bloße Parasitenpflanze seyn u. mein Scherflein gern erlegen. Eine angenehme Nachricht kann ich Ihnen ertheilen. Der Aufwärter unsers Antikenkabinetts, Rabenstein genannt, ein Mensch, der weit besser ist, als sein Name, macht jetzt alle Gemmen- und Münzpasten vollkommen nach, so daß zwischen den Originalen nicht der geringste Unterschied statt findet. Er hat aus Mangel der Originalpasten jezt nur die ausgewählten 2000 geformt, wozu der deutsche Text vorhanden ist. Diese liefert er noch unter der Hälfte des Preises, den der eigensinnige Lippert u. seine noch eigensinnigere Tochter dafür forderte. Nur weiß ich nicht, ob die Pasten, welche Sie im vorigen Jahre zu besitzen wünschten, nach den ausgewählten 2000, oder nach den vollen 3000 angegeben waren. Den Brief kann ich nicht finden. Haben Sie doch die Güte, mir was Sie wünschten, nach der Auswahl oder dem deutschen Text zu bestimmen u. Sie sollen alles sogleich erhalten. . . Also über die *cistas mysticas* werden Sie uns zunächst belehren! Ich dachte doch daß alle Varietäten derselben, die wir auf den Cistophoren, auf Gemmen und Bas-Reliefs erblicken, zu einer Species gehörten u. im Grund wenig abweichendes hätten. Sie sind durch-

aus nur Behältnisse des Lingams, Phallus, als des Ur-symbols des Bacchus. Dieser lag ohnstreitig auch, so oder so gestaltet, darin. Die Schlange, der οφις παρειας, die ägyptische Gauklerschlange (s. Denon) wurde nur als Schreckfantom, bei der Eröffnung, zwischen Feigenblätter mit hineingelegt. Allein später symbolisirten sie auch selbst den Lingam. So ists zu verstehen, wenn man sie aus den halbgeöffneten Calathiscen herausschlängeln sehe. Uebrigens ist diese Oeffnung selbst wieder symbolisch. Es heißt: die επιφανεια des Gottes in den Orgien ist erfolgt: *εκας, εκας εστε βεβηλοι*, sonst gehts euch wie dem Pentheus. Beiläufig, die Geschichte des Orgienstürmers Pentheus enthält in der Bacchis des Euripides u. im Ovid die besten Fingerzeige auch über diese cistas mysticas. Sie sind gewiß ganz von den in den eleusischen Mysterien auch in Behältnissen gezeigten Symbolen u. von dem was die Canephoren trugen, unterschieden. So dachte ich mir bisher die Sache, werde aber gewiß aus Ihren Vorlesungen meine Vorstellungen mannigfach berichtigen können, so wie ich mich aus eben dem Grund ungemein auf die Uebersetzung Ihrer Cabiren freue. Dank im voraus für diese schöne Gabe.

Also das altdeutsche Monument bei Helmstädt ist druidisch? Da werden Sie's mit D. Anton in Görlitz zu thun bekommen, der gar keine Druiden in Deutschland dulden will. Ich habe eine Sammlung von Zeichnungen u. Kupfern zu altdeutschen u. nordischen Alterthümern von Adelung noch bei seinen Lebzeiten erhalten, da er sich dessen über seinen Mithridates ganz entschlagen wollte. Ich bitte Sie also, wo Sie eine Zeichnung oder ein Kupfer Ihrer Scandinavischen Herrlichkeiten in Duplo haben oder erhalten, dabei freundlich an mich zu denken. — Mir ist durch Winklers schnellen Tod in Paris ein unersetzlicher Verlust geworden. denn der brave Millin ist zu zertheilt, um selbst für alles sorgen zu können . . . Den uns so oft vorgespiegelten Friedenshoffnungen trauen wir gar nichts zu. Rußland will einen Austilgungskrieg. Dieß ist auf jeden Fall für uns im Rücken gelegenen Rheinbündner zerschmetternd. Eben müssen 600,000 Scheffel Korn für die franz. Magazine bei uns aufgekauft werden. Unser König hat die Juwelen des grünen Gewölbs nach Holland zum Versetzen geschickt!! Schon jetzt zeigt sich die teuflische Eifersucht zwischen den Engländern u. Russen vor Constantinopel. *Auri sacra fames.*

58. An K. A. Böttiger, Kph. 15/5 1807.

. . . Die kufischen Münzen, welche Sie mir schenkten, habe ich jetzt aus Schleswig, von Dr. Adler, der sie mir dechifriert hat, zurückerhalten. Es



waren fast lauter Ajoubiten aus Egypten u. Syrien, von Abkömmlingen u. Verwandten Saladins. Einige zwanzig aber waren nicht kufisch, sondern neuarabisch. Ich habe in den letzten Wochen grosse Acquisitions von kuf. Silbermünzen gemacht, weiß aber nicht, ob ich sie behalten werde, weil der Graf von Langeland, auf dessen Grund u. Boden ein Bauer diese und viel Silberzeug fand, seinem Recht gemäß das Silber reclamirt. Indeß habe ich die Münzen aus der vierten Hand, u. er wird sie mir wohl lassen: wenigstens werde ich mich sträuben so lange ich kann, eh ich sie wieder herausgebe.

Es ist mir in diesen Tagen ein Plan geglückt, auf den ich mir nicht wenig zu Gute thue. Auf Veranlassung meiner Schrift über das alte Leire hat die Canzellei von mir ein Bedenken verlangt, ob u. wie eine Commission zur Sammlung u. Bewahrung der Alterthümer zu errichten sey. Ich habe darauf einen Plan ausgearbeitet, der vom Kronprinzen approbirt worden ist, u. es fehlt nur noch die königliche Unterschrift des Commissorii, um die Commission in Thätigkeit zu setzen. Die Ausdrücke des Commissorii sind so allgemein, daß wir alle Alterthümer in den königlichen Sammlungen unserm Nationalmuseum werden vindiciren können. Wir müssen aber behutsam zu Werke gehen, und vorerst nur die nordischen Sachen aufsuchen, weil wir sonst von diesem u. jenem zu vielen Widerstand befürchten müßten. Aber lassen Sie sich auch dieß nur ins Ohr gesagt seyn. Ich werde darauf antragen, daß die Commission *Monuments antiques* herausgibt; u. ich hoffe daß Sie dereinst manches interessante aus unsern nordischen Sammlungen finden werden. Diese werden ja in demselben Grade wichtiger als Deutschland ärmer an Kunstschatzen geworden ist.

Auf der letzten Seite dieses Briefes finden Sie ein Verzeichniß der Lippertschen Gemmen, von denen ich glaube, daß sie in unsre Sammlung zu den Mysterien gehören. Dieß Verzeichniß ist so wie ich es unter meinen Papieren finde. Aber ich bitte Sie es nur als einen Vorschlag anzusehen, die Dactylotek selbst zu überschauen, und für uns auszusehen, was uns wirklich frommt. Die Sache hat keine grosse Eile, u. hängt ganz von Ihrer Bequemlichkeit ab. Melden Sie mir aber doch vorläufig, wie viel das ganze kosten kann; unsre Logencassen sind nicht reich, zumahl itzt, da wir den kostbaren Bau gehabt haben. . .

59. Von K. A. Böttiger, Dresden 10/6 1807.

Alle Ihre Sendungen an mich, mein geliebter Freund, sind nach mancherlei Irsalen und Umwegen doch richtig eingegangen. Das Kästchen mit dem

Münzschatz u. den mir nicht weniger interessanten Gemmenabdrücken hatte sich zu Prof. Vater — der nun Adelungs Mithridates fortsetzt — verirrt. Von da ist es zu Göschen gewandert u. so endlich im Hafen eingelaufen. So hab ich das Paket mit Zoega's Numi Aegypt. und den ganzen Füllhorn von kleinen, mir zum Theil ausserordentlich willkommenen Abhandlungen durch Schubothe richtig empfangen. Ich will Sie nicht mit dem Klingklang der Danksagungen ermüden. Ich will vergelten, so guts der Arme dem Reichen es vergelten kann. μικροί μικρά διδουσι. Unter den Münzen sind einige, die mir große Freude machen. Ich hab indeß auch durch v. Hammer wieder einige Rekruten bekommen, zwei von Rhodus, die sehr niedlich sind, nur einige unentzifferbare. Hammer hat freilich in Yassy, wo er jetzt ist, in der Froschenstadt, wie er sie nennt, fast gar keine Gelegenheit, etwas zu bekommen. Doch habe ich ihm Ihren Auftrag ans Herz gelegt. . . Meine Kränklichkeit hat mich in allen meinen Geschäften gelähmt u. noch gehindert eine Abhandlung zu vollenden, die ich über eine vorgebliche Angerona oder Stilschweigensgöttin, eine kleine allerliebste Bronze in unserm Antikencabinet, die ich für nichts weiter, als ein zierliches griechisches Mädchenbild halte, dem der Künstler zur Variation der Stellung diese Stilschweigensgeberde gab, vollenden konnte. Indeß, wenn ich sie auch vollendet hätte, ich hätte jetzt doch keinen Verleger dazu gefunden. denn alle unsre Sosierschwören: sie könnten nun weiter nichts verlegen als Kriegsszenen und Pasquille auf Preußens schlechte Verfassung. . .

60. An K. A. Böttiger, [Kph.] 23/6 1807.

. . . Die beiden Kupfertafeln von Müllers Abh. über die goldnen Hörner will ich mir von ihm geben lassen. Sonst werde ich schwerlich Abbildungen von Nordischen Alterthümern schicken können. . . Ich habe selbst in meiner Jugend viele Altäre u. Hünengräber gezeichnet. Das Buch aber das ich dazu brauchte, ist im Kopenhagener Brande weggekommen, u. die Monumente sind seitdem größtentheils beim Strassenbau zerstört worden. Sonst sollten Sie Copien davon erhalten haben. Unsre Antiquarische Commission hat nun ihre Sitzungen angefangen, wir haben alle mögliche Unterstützung von der Kanzellei zu erwarten, u. ich hoffe daß unsre Pläne in ihrem vollem Umfange werden ausgeführt werden. Anfangs aber werden wir sehr langsam zu Werk gehen müßen; am allerwenigsten dürfen wir uns merken lassen, daß es aufs gesammte Alterthum abgesehen ist. Selbst in der Commission würde das Widerspruch finden. Allein die Pluralitet ist dafür gestimmt, u. sobald die Sache erst gehörige Consistenz gewinnt, dürfen wir

einen Schritt weiter wagen. Fürs erste heißt es also Nordische Alterthümer. Indeß ist schon so viel gewonnen, daß die Nordischen Alterthümer in ihrem vollen Umfange genommen werden; daß wir uns also auch um Ost- u. Westgothische, Wandalische, u. Normannische Sachen bekümmern, u. es sind demnach schon Briefe an Französische u. Italienische Gelehrte in der Arbeit, sie zur Theilnahme an diesen Nachforschungen einzuladen. Wir hoffen auch, falls der König Geld dazu hergeben will, ein schönes Lokale zu erhalten, in den Ruinen einer abgebrannten Kirche, in der ein zweiter Stok für die Sammlungen, die Bibliothek, die Hörsale, u. s. f. angelegt werden soll. Der Unter Stok ist zu einem andern öffentlichen Gebrauch bestimmt, u. da das ganze Gebäude ganz isolirt steht, und unten eine beständige Wache seyn wird, ist dieses der sicherste u. angemessenste Ort zu diesem Institut. Allein — wird das Finanzcollegium, in unsern geldarmen Zeiten, daran wollen, eine Ausgabe von 8000 Rthl zu bewilligen? das mögen die Götter wissen, u. wir harren mit Furcht und Zittern der Entscheidung. Bis dahin ist auch über den ganzen Plan altissimum silentium, u. ich theile ihn daher nur Ihnen mit, da Sie sich so sehr für die Sache interessiren. Die Beiträge die wir schon an Nordischen Alterthümern erhalten haben, sind beträchtlich; selbst goldner Schmuck ist darunter; und doch haben wir noch keine Correspondenz mit der Geistlichkeit u. andern inländischen Gelehrten anfangen können. . .

61. An K. A. Böttiger, Kph. 25/9 1807.

Unser S[chröde]r wird Ihnen, mein theuerster, ein paar Mal Nachricht von mir gegeben haben, falls er anders meine Briefe erhalten hat. Wir haben hier schreckliche Tage erlebt. Das Bombardement mit dem die grausamen Räuber uns heimsuchten, war beispiellos. 12000 Bomben, u. Granaten, u. eine zallose Menge Raketten u. andre Mordmaschinen, wurden drei Nächte hindurch in die Stadt geworfen. 305 Häuser, die Kathedral-kirche, u. mehrere akademische Gebäude, wurden ein Raub der Flammen; die deutsche Kirche so beschädigt, daß sie erst nach Jahren wieder wird gebraucht werden können; selbst nach der Sternwarte, die mit der Universitets Kirche verbunden ist, ward häufig gezielt. Vier Bomben fielen in die Universitets Bibliothek, die unter dem Kirchendach steht, u. die nur durch grosse Aufmerksamkeit gerettet werden konnte. Jezt arbeiten sie rastlos, um ihren Raub, unsre Flotte, zuzutakeln u. in See zu bringen: u. sie sind beinahe schon damit fertig. Alle Magazine räumen sie aus. Was die Admiräle nicht nehmen, stehlen die Unterbedienten: dabei gehen sie



mit dem Feuer so unvorsichtig um, daß gestern als sie ein großes Fest feierten, u. vermuthlich betrunken waren, mehrere Bomben u. Granaten sprangen, u. viele von den Ihrigen beschädigt haben. Gott gebe nur, daß kein Unglück mit einem Pulverthurm, deren viele in der Gegend sind, wo sie wirtschaften, geschieht. Allem Anschein nach werden wir sie aber bald los. Das schwere Geschüz haben sie schon wieder eingeladen: auch fangen sie an, Truppen einzuschiffen. Wie es heißt, soll ihr Allirter, der Schweden König, an die Reihe. Dort ist man aber auf ihre Ankunft vorbereitet, u. hat Zeit dazu gehabt die nöthigen Anstalten zu treffen, um sie mit Nachdruck abweisen zu können.

Wir sind vom übrigen menschlichen Geschlecht abgeschnitten. Nun fehlen schon 9 Posten. 4—5 werden auch wohl noch am Belt liegen bleiben, eh die Communication wieder eröffnet wird.

Mein Haus hat 14—15 Bomben u. Feuerkugeln gehabt: steht aber doch, u. kann bald wieder in bewohnbaren Stand gesetzt werden. Meine Bibliothek ist gerettet, wird aber viele Defekte haben, weil ich einen großen Theil eiligst fortschaffen mußte. Meine Papiere, u. mein Kabinet liegen, in Säcke geworfen, in einem zugemauerten Keller. Welche Arbeit, das alles wieder zu ordnen! Mein Landhaus ist abgebrannt, u. alle meinen schönen Bäume, die mit mir aufgewachsen waren, sind umgehauen! Ich habe nun keine Freude mehr in Kopenhagen u. werde thun was ich kann, um davon zu kommen. Es wird sich ja wohl eine Stelle für mich in einer Provinz finden!

Εἰ τις ἐπισκοπῆς οὐρεῖται, καλοῦ ἐργοῦ ἐπιθυμεῖ.

Das Logenhaus war den Studenten zum Lazareth eingeräumt. Durch die Krank[en]stube fuhr eine Granate. Denken Sie sich den Schrecken der armen Leute! Sie mußten eiligst flüchten, u. waren auch da, wo sie hinkamen, keinesweges sicher. Indessen ward das Haus, die Bibliothek u. das Archiv doch verschont. Hätte aber das Bombardement noch Eine Nacht angehalten, so wäre alles draufgegangen, denn die Verwirrung ward immer größer, die Löschanstalten fiengen an, unbrauchbar zu werden, u. die Menschen waren alle im höchsten Grade von dreitägiger Arbeit erschöpft.

[Am Rande:] Auf dem Lande halten sie gute Manneszucht. Die Bauern haben nicht sehr gelitten. Das Betragen der Hanoveraner ist tadellos. Man sieht deutlich wie ungern sie ihren Arm zu dem Raubzug hergegeben haben. Auch wussten sie vor dem Augenblick der Landung nicht daß sie als Feinde kämen.



62. Von K. A. Böttiger, Dresden 21/11 1807.

Mein geliebter Freund! Wie hat mich Ihr lieber Brief bald nach dem Hauptsturm erquickt. Dank für diesen Beweiß Ihrer Liebe, der auch noch mehrern Ihrer hiesigen Freunde, vor allen unserm edeln Reinhard, wohl gethan hat. Sie, die Ihrigen und Ihre Schätze sind doch der Hauptsache nach gerettet. Bäume können wieder wachsen. Gott wird Regen u. Sonnenschein dazu geben. Nur der Lebende hat Recht, sagt Schiller. Ists Ihnen möglich, so lassen Sie uns bald wissen, wie es Ihnen nun geht? — Mir ist immer, als werden die stolzen Britten bald durch eine Revolution in ihrem Innern, durch den Pr. v. Wales selbst, gedemüthigt werden. Copenhagen ist dann vielleicht die Losung!

In hiesigen Gegenden sind wir noch immer Glückskinder gegen alle unsre Nachbarn. Auch in unsrer innern Cultur geht es eher vorwärts. Wir haben neuerlich einen ganz auserwählten Consistorialpräsidenten, einen Hr. v. Nostitz erhalten, einen Mann nach dem Herzen Reinhard's, er ist ein genialischer Dichter u. ein rastloser Geschäftsmann. Eben hält er eine gelehrte Heerschau in Leipzig, wo noch vor dem Jubileum 1809 alles neu u. der alte Schlendrian ausgetrieben werden soll. Reinhard hat eine treffliche, auch besonders gedruckte Reformationspredigt gethan, worin er zeigt, daß diese Geisteserweckung auch auf den bürgerlichen Zustand der Menschen die wohlthätigsten Einflüsse hatte. Wo das noch vor 4000 Zuhörern gepredigt wird, da bringen 4 Glocken auf dem catholischen Kirchthurm, die mit 70,000 Thaler Aufwand dort neuerlich aufgehangen wurden, weniger Besorgnis.

Ich lasse eben in Leipzig als Einladung zu meinen dießmaligen Wintervorlesungen (über die Kunst-mythologie) eine meiner vorjährigen Vorlesungen über Museen u. Antikencabinette drucken. So bald sie fertig seyn wird, schicke ich sie Ihnen zugleich mit Reinhard's Predigt unter Beischlag an den braven Brummer. Diess Beiwort verdient der Mann doppelt. Er allein schickte zur Michaelis-messe seinen Saldo richtig nach Leipzig, während 100 seiner Collegen, die weit weniger gelitten hatten, sich durch die Drangsale der Zeit entschuldigten und die Lähmung alles Buchhandels vollendeten.

Nun da der Verkehr mit Copenhagen wieder eröffnet ist, werden Sie ja wohl auch die Lippertschen Münzpasten erhalten. Der kunstreiche Rabenstein macht nun auch die Mionetschen Münzpasten unvergleichlich nach. Lenz ist an Schlichtegrolls Stelle Aufseher des gothaischen Cabinets gewor-

den. Schlichtegroll selbst findet in München unerwartete Münzschatze z. B. über 1000 goldene Kaisermünzen, aber alles in der fürchterlichsten Unordnung. Manso aus Breslau wird Jacobs oder Hambergers Stelle bei der Bibliothek in Gotha ersetzen. Denn beide sind auch zur Academie nach München berufen. Die Hall. Literat. Z. wandert so eben nach Berlin. In Heidelberg entsteht jetzt die 4te Literaturzeitung. Dorthin strömt es von allen Seiten. Der durch die Gicht angefesselte Heyne giebt nun wirklich wegen der Rettung seiner Georgica fast alle Hoffnung auf.

63. An K. A. Böttiger, Kph. 15/8 1809.

Sie haben auch, mein theuerster Freund, das Ungemach des Krieges ertragen müssen! Aber ich hoffe doch, in einem geringern Grade; denn da alle könig. Gebäude in Dreßden von den Österreichern Sauvegarde erhielten, ist ja wohl auch das Coselsche Palais von Einquartierung u. Requisitionen frei geblieben! Gottlob daß Deutschland wieder Frieden hat! u. mögte doch bald auch dasselbe von Uns gelten! Θεων επι γουνασι κειται.

Ich erwarte nun sehnlichst einen umständlichen Brief von Ihnen, wie es Ihnen, dem ehrwürdigen Reinhard, Moßdorf, Beigel u. Beckern gegangen ist. Meinen lezten erhielten Sie wohl gegen Ostern. Auf diesen habe ich keine Antwort bekommen, u. daher fast gefürchtet, daß er mögte verlohren gegangen seyn. Ich komme vom Lande, bleibe während [der Ferien in der] Stadt, u. reise dann gleich wieder fort; meine Synode hielt ich gleich nach Johannis auf die neue Art. Mit der Feierlichkeit in dem alten ehrwürdigen Dom waren Ordinationen verbunden, u. nach Beendigung der laufenden Geschäfte in der Sitzung, die ich mit den Pröbsten (den Special Superintendenten) hielt, die Mitglieder der Synode sind, wurden neue Bücher vorgelegt, u. Abhandlungen vorgelesen. z. B. eine gegen die Eichhornische Theorie vom Ursprung der 3 Evang., eine andre, in welcher meines Bedünkens bewiesen ward, Justinus Martyr habe diese 3 Evangel. gekannt. Der Anfang eines Apologeticus für den Propheten Samuel von dem Probst Engelbreth, der Sie ohne Zweifel in Dresden, wo er zur selben Zeit als ich war, besucht hat. Das erste Stük einer Abhandlung in welcher der Chiliasmus als allgemeiner Mythus betrachtet wurde; u. s. f. Die zweite Synode wird am 4 Octob. gehalten, u. ich hoffe daß wir auch bei dieser nicht leer ausgehen werden, wenn gleich die Herbstsynoden nie so glänzend werden können, als die im Sommer, bei welchen eine weit größere Frequenz zu erwarten ist. Ich hoffe aber daß da auch practische Gegenstände zur Sprache kommen werden, u. habe das meinige dazu gethan.

Meine Schwester hat mir aus Rom eine Menge Pasten, u. 14 geschnittene Steine geschickt. Unter den Pasten sind niedliche Sachen. z. B. der Raub des Palladii, ein Neptun, wie er auf den boeotischen Münzen abgebildet ist, ein junger Merkurs Kopf, ein thronender Jupiter. Noch schönere aber unter den Gemmen. da ist ein Jupiter pluvius. ein unter einem Baum liegender Mercur; hinter ihm ein männlicher Kopf. Åkerblad, der den Stein für meine Schwester gekauft hat (es ist ein Krystall) hat auf den Umschlag geschrieben: Mercurio col Lare. Die Vorstellung ist mir ganz neu. Kennen Sie eine ähnliche? Die Ächtheit des Steins ist in Rom anerkannt worden. Selbst die seltene Steinart scheint dafür zu sprechen. Aber ich weiß nicht was ich aus der ganzen Idee machen soll; u. wodurch wird der Hausgott, von dem nur der Kopf da ist — bezeichnet? Ferner habe ich erhalten: einen jungen Nerokopf mit dem Caduceus — folglich als Mercur. eine wunderschöne Victoria im Siegeswagen en relief, aber Paste — eine andre sehr niedliche in Carneol. Einen Carneol in dem ein Kopf mit einem Dolch gegraben ist. Im Verzeichniß heißt er Bruto o Pompeo. Brutus ist es dem Gesichte nach durchaus nicht. Auch kein Pompejus. Wie käme auch der zum Dolch? Mir ist aber eingefallen, ob es nicht Servil. Ahala seyn könnte?

P. S. Die eben angekommene Post bringt beunruhigende Nachrichten. Sollte der Krieg wieder ausbrechen, so behalten Sie den Brief an Mader bis auf ruhigere Zeiten bei Sich.

Von Münzen bekam ich einige aus Großgriechenland, besonders eine sehr alte. . . aus Pæstum. Zoega hatte bereits manches für mich angekauft; das ist aber nun ein Eigenthum seiner Masse geworden; u. kann schwerlich so bald regulirt werden. In jedem Fall hat aber der König, für dessen Cabinet er auch Aufträge hatte, das Vorkaufsrecht. Alle seine nachgelassenen Papiere sind, wie Sie wohl von Koes selbst wissen werden, gerettet. Koes hat sie jezt in Händen um sie zu ordnen; dann wird das fernere abgesprochen. ein Franzose, Arsene Thiebaut, hat große Lust allerrhand davon herauszugeben. Aber wodurch hat sich der Mann als Antiquar qualificirt? Seine Beschreibung der Insel Elba enthält sehr wenig antiquarisches, u. das ganz gewöhnliche Sachen. Sein Eloge de Zoega wimmelt von Unrichtigkeiten. Das wichtigste im Nachlaße Zoegas ist wohl die Topographie von Rom in zwei Gestalten, u. eine Abhandlung über den Deus Primigenius der Orphiker. Diese letztere, die wohl nicht sehr groß ist, werde ich vielleicht bekommen, u. sie denn noch in die Acten unserer Societet einrücken lassen. Es freut mich herzlich, daß Ihre kleinen Schriften nun endlich einmal gesammelt erscheinen sollen. Wenn die Amsterdammer Buchhandlung nur bald Ernst daraus machen wollte!

Bei uns liegt jezt alle Literatur darnieder. Wir haben hier kein Papier. Das ist wörtlich wahr. Die Preise sind ungeheuer, u. daher kann fast kein Buchdrucker etwas unternehmen. Es gehört viel dazu, den Kopf aufrecht zu halten!

Wissen Sie etwas von den Ruinen des alten Norba, im Gebirge das die Pomptinischen Sümpfe begränzt, ein paar Meilen oberhalb Cora? mein Schwestersohn ist neulich dort gewesen, u. hat mit Erstaunen die alte Stadtmauer von cyclopischer Construction gesehen. Das ist eine der vielen Festungen zwischen der Tiber u. dem Garigliano, von denen Petit Radel schreibt. Unser König hatte mir erlaubt Zoega den Auftrag zu geben, diese alten Fortificationen, die ihn selbst interessirten, genauer zu untersuchen. Daraus ist aber nichts geworden. Zoega schrieb mir sogar, man wisse gar nichts davon. In Rom geht das Gerücht, die Münzen u. Gemmen, die Borgia in seiner Wohnung in Rom bei sich hatte, u. über die durch ein Misverständnis des Testaments die Propaganda sich ein Eigenthumsrecht anmaaßte, sollten nun von der Propaganda verkauft werden. Die Familie läugnet aber die Sache. Nun wird das alles wahrscheinlich in die große Schatzkammer an der Seine wandern! Wäre nur nicht Krieg — Ich würde dann keinesweges verzweifeln den König zu dieser Acquisition zu vermögen. denn es heißt, die ganze Summe die gefordert würde, sei zwischen 6 u. 7000 Scudi. Nun aber ist an dergleichen gar nicht zu denken...

64. Von K. A. Böttiger, Dresden 23/11 1809.

Erlassen Sie mir die Litanei, mein edler Freund! die längste müßte ich singen, wenn ich mich entschuldigen wollte. Wir haben in diesem Jahre hier viel gelitten, noch mehr gefürchtet. Noch stehen 50,000 schlagfertige Männer in Böhmen und Grez, die avis incendiaria ist in Totis. Wenn unser König nur als Reichsvicar aus Paris zurückkommt, bis sich N[apoleon] in Frankfurt krönen läßt, sind wir schon zufrieden. Alles schwankt unter unsern Füßen. Unsere Kunstschatze sind wenigstens dießmal ganz unangetastet geblieben. Mehr noch als dieß, unser Reinhard, der höchst schmeichelhafte Anträge zum König nach Königsberg hatte, ist auch geblieben. Zur Entschädigung sollte ihn unser König zum Vicepräsidenten beim Oberconsistorium machen. Darauf hatten die Minister einstimmig angetragen, ohne Reinhard's Zuthun. Aber in der obersten Instanz blieb es liegen. Eben war der letzte Bogen zum 4ten Theil seiner Moral gedruckt, die noch in diesem Jahre ausgegeben werden kann, ein köstlicher Schatz. Sie finden hier alle Tugendmittel, die von Heiden u. Christen je versucht





worden sind, mit Reinhardts Belesenheit und Scharfblick aufgezählt und gewürdigt. Er grüßt Sie hochachtungsvoll. — Von Ihrer schönen Wirksamkeit hör' und lese ich viel. Ich bringe nichts von mir, als Zeitungs u. Almanachsaufsätze. Vielleicht bekommen Sie den neuen Kriegskalender auf 1810 zu Gesicht. Da ist der erste Aufsatz, Napoleon u. Wieland, von mir. Vielleicht die Urania, da ist die Nachricht von den hiesigen Kunstproducten von mir. Meine eigentlich nur zur Erklärung einer Titelvignette auf Weiskes Longin geschriebene Abhandlung über ein Relief in der Villa Albani erhalten Sie mit andern Sächelchen zu Ostern. Kein Buchhändler will jetzt eine Bestellung nach Copenhagen übernehmen. Als Ihr letzter Brief vom 15 Aug. kam, war alle Verbindung mit Prag aufgehoben. Aber später ist Ihr Brief an Mader sicher abgegangen. Lipsius' Münzauction hat nun ihren Anfang genommen. Es sind stupend viele Commissionen gekommen. Man sieht, das Münzstudium kümmert sich nicht um die Zeitumstände. Was sagen Sie zu Prof. Welckers in Gießen Unternehmen, Zoegas Bassi Rilievi mit den Originalkupfern deutsch herauszugeben? Was ich davon weiß, erweckt mir Zutrauen. Er rühmt sich mit Zoega selbst in Rom alle Winkel durchkrochen zu seyn. Wenn Sie das Morgenblatt lesen, so werden Sie auch meine Ansichten darüber gefunden haben. Schreiben Sie mir, ob Sie den Deum primigenium, ob andre Papiere von ihm ediren werden? Wann kommt Schow's Eloge? Eben erscheint bei Göschen in Leipzig ein römischer Kunstkalender, in Rom vom Maler Reinhart u. Sickler (aus Gotha) gezeichnet u. geschrieben, meist leichte Waare, einiges aber durch versinnlichende Kupferstiche nicht unwillkommen. Neulich brachte ein franz. Consul aus Sinope hübsche alte Münzen mit hierdurch, alle von Städten aus Pontus, Amisus, Sinope, auch von Panticapeum u. Phanagoria, wie sie Köhler in Menge hat. Die schönsten hat unser Bergrath Werner erhalten, der jezt ein gewaltiger Münzsammler worden. Haben Sie Lust ein ganzes, nach Eckhels geographischer Methode geordnetes Münzkabinet, etwa 2000 Stück zu verkaufen. Der russische Graf Golowkin (der nach China gehen sollte) will Münzsammler werden, u. hat mir Auftrag deßwegen gegeben. Schreiben Sie mir nur gleich den Preis. Ein Kenner, wie Sie, verkauft nichts unächtens als ächt. Schicken Sie mir doch ja die Siegelabdrucke von Ihren neuen Steinen u. Pasten. Besonders wäre ich auf den Jupiter Pluvius u. auf den böotischen Neptun sehr neugierig. Wie ein männlicher Kopf hinter dem Mercur zum Lar wird, weiß ich nicht. Aber es ist der ψυχοπομπος.

Moßdorf wird Ihnen die Ankündigung des neuen Beginnes von seinem Pylades Kraus geschickt haben. Alle rechtliche Bb[Brüder] sind über diese

Publizität indignirt. Hier soll der alte Maurerkatechismus nicht nur mitgetheilt sondern auch historisch erklärt werden, das greift unmittelbar ins Ritual u. ist wahrer Verrath. Ich wünschte, daß Sie ihm das Gewissen schärfen. Es wird große Spaltungen, vielen Verdruß machen. Alles das hat eigentlich Feßler auf seinem Gewissen, der nun Anfangs Decembers mit seiner Familie, worunter ein Säugling von 6 Monaten ist, nach Petersburg abgeht, da man ihn in Berlin nicht halten wollte. Dort ist jetzt alles wegen der neuen Ober-universität in Bewegung. Aber Wolf soll unheilbar an der Wassersucht leiden. — Unser Buchhandel lebt nur noch ein Scheinleben. Lesen Sie, was ich in den Uebersichten der Michaelismesse in der Allgemeinen Zeitung darüber sage. Die alles zerstörende Seesperre tödtet auch unsern Buchhandel. In Süddeutschland ißt und trinkt man. Nur in Norddeutschland ließt man. Göthes Wahlverwandschaften ist ein höchst genialischer aber auch höchst unmoralischer Roman. In Weimar hat man nun ein wirkliches Kunstmuseum neben der Bibliothek errichtet. Tychsen aus dem (vernichteten) Göttingen geht als Oberbibliothekar u. Münzaufseher nach Gotha. Der dritte Theil von Winkelmanns Werken, oder der erste der Kunstgeschichte (wird auch besonders verkauft) enthält herrliche Zusätze von Heinrich Meyer in Weimar, dem Mitherausgeber der Propyläen.

65. An K. A. Böttiger, [Kph.] 10/2 1815.

Mein geliebter Freund. Seit den erfreulichen Nachrichten die Sie mir über den Aufenthalt König Friedrichs in Dreßden gaben, habe ich keine Zeile von Ihnen gesehen, keine Nachricht von Ihnen erhalten. Wie oft ich Ihrer gedacht habe, brauche ich Ihnen nicht zu sagen: auch nicht, wie gerne ich mich mit im Gefolge des Königs befunden hätte! Denn wie wichtig hätte nicht eine solche Reise — auch alle Erneuerung freundschaftlicher Verhältnisse abgerechnet, für mich u. für mein Amt werden können! Aber sie ward zu schnell beschlossen, als daß die in dieser Rücksicht nöthigen Schritte hätten geschehen können, u. damals hieß es auch ausserdem, die ganze Abwesenheit werde höchstens 6 Wochen dauern. Nun werden 6 Monathe daraus. Gebe Gott daß doch irgend etwas ausgerichtet werde! Aber wir haben einen unversöhnlichen Feind, desto grimmiger, weil er mit Edelmuth u. Offenheit vom Könige behandelt — Ihn zuerst heimtückisch angriff, u. trozend auf die Gunst des mächtigen Czars, an keine Nemesis denkt. Es ist Zeit, daß auch deutsche Schriftsteller unsre Sache reden. Alles wird hervorgesucht um uns zu schaden: und wenn niemand widerspricht, wird auch alles geglaubt.



Ich schicke Ihnen hier eine italienische Übersetzung Ihrer Nachricht über Fernow. Vielleicht kennen Sie diese noch nicht. Der Übersetzer ist der Pastor an der lutherischen Gemeinde in Livorno, J. P. Schulthesius, ein wackrer Mann, den ich dort vor 30 Jahren gekannt habe.

Literaria von hier aus habe ich Ihnen nicht mitzuthemen. Fast alles stekt. Die Zurükunft des Königs muß uns erst neues Leben bringen. In Norwegen huldigt alles den erhabenen Verdiensten des Napoleoniden, und Er steht da κυδει γαιων, und erfüllt die Ohren des schwedischen Volks mit dem Rufe seiner Thaten. Indeß wird der Reichstag der in wenig Tagen zusammentritt, doch manche schwierige Aufgabe zu lösen geben. denn man meint, das schwedische Volk wolle nun gleiche Verfassung mit dem Norwegischen haben. In Norwegen wird alles bekreuzt und besternt. Der Erfolg wird es lehren, ob Norwegen mit dem hungrigen Schweden besser fährt, als mit der immer vollen u. reichlich spendenden Kornkammer von Dänemark. Von der neuen Universitet hört man jezt wenig oder Nichts. Sie hat bei weiten nicht hinreichende Fonds und keine Männer für ihre Lehrstüle. In meiner vorigen Lage hätte ich wahrlich leicht die Thorheit begehen können, ihr meine Dienste zu widmen. Wie unglücklich wäre ich jezt!

Bugge ist gestorben. Der Chemiker Ørsted ist Sekretair unsrer Societet geworden. Gerne hätte ich Thorlacius diesen Posten gegönnt. Aber es sollte u. mußte nun Einmal ein Physiker oder Mathematiker seyn. War nicht Heyne ein sehr ehrenwerther Sekretair der Göttingischen? Indeß ist Ørsted brav und thätig, ohne herrschsüchtig zu seyn, und ich hoffe, daß sich die Societet wohl mit ihm befinden werde. Es ist jezt im Werk unsern jährlichen Comptes rendus eine andre Form zu geben. Wahrscheinlich werden sie lateinisch geschrieben werden. Das ist denn doch einiger Ersaz dafür, daß die eigentlichen Acten der Academie constitutionsmässig in der Landessprache erscheinen, wovon die Folge ist, daß nur ungefehr 50 Exempl. ins Publicum kommen...

66. Von K. A. Böttiger, Dresden 11/9 1815.

... Noch ist durch die grause Ungewißheit aller öffentlichen Angelegenheiten unser deutscher Buchhandel im apoplektischen Zustand, und Geldklemme hindert allen freien literarischen Aufschwung. Zu den nützlichsten Schriften findet sich kein Verleger. Nur die Britten fließen in ihrem Eldorado der Pactolus. Aber ihre Prachtwerke kann niemand bezahlen.

Von den Cultusverbesserungen in Berlin versprechen sich Unterrichtete

wenig. Schleiermacher hat sich zwar von der Section des Cultus getrennt, herrscht aber durch dunkelnde Mystik und scheinbare Tiefe über Weiblein und ihre Knechte. Der Tendenz zu einem ästhetischen Katholicismus ist überal unverkennbar. Unser Ammon hofft auch wenig, scheint aber übrigens selbst hier nicht auf immer bleiben, sondern unter gewissen Voraussetzungen lieber ins protestantische Baiern zurückgehen zu wollen. Hier freilich ist Armuth und vielfache Beschränkung auch der Einnahmen an der Tagesordnung. Wittenberg wandert nach Halle, doch haben wir 4 der besten Professoren, worunter den thätigen Pölitz, für Leipzig zu erhalten gewußt. Landshut soll nach München wandern. Lesen Sie die Wiener Literaturzeitung in Kopenhagen. Sie ist besonders durch H. v. Hammers Mitwirkung eine der besten literarischen Anstalten in Deutschland...

67. An K. A. Böttiger, [Kph.] 10/4 1816.

Ich habe Ihnen, mein theuerster Freund, für zwei Ihrer Briefe, die mir Ida Bombelles geschickt hat, herzlich zu danken, und eile Ihnen, obgleich nur heute wenige Worte, zu antworten. Die Nachrichten über die Zuchthäuser waren mir höchst willkommen. Ich werde sie meinem Berichte an die dänische Cancelllei in originali beilegen, sobald ich auch von Schröder über die preussischen Auskunft erhalten habe, und hoffe, daß dadurch alle Schwierigkeiten beseitiget werden, besonders da es sehr wahrscheinlich ist, daß der hiesige Hausverwalter, der sich mir widersezt, seinen Abschied erhält. Nun bitte ich Sie aber, sowohl dem Minister v. Nostitz als auch dem Baron Wagner meinen allerbesten Dank für ihre zuvorkommende Güte zu sagen. Ich stehe zu jedem Gegendienst herzlich bereit, so oft man von hieraus Nachricht über etwas haben will. Es ist wirklich Zeit daß die protestantischen Kirchen sich näher an einander anschließen! Das künftige Jahr ist das Jubeljahr der evangel. Kirche. Es ward 1717 in Dänemark mit großer Feier begangen, und ich hoffe daß die diesmalige nicht geringer, obgleich in etwas verkürzter Form werden soll. denn damals währte das Fest 7 Tage. Man hat mir bereits die Papiere darüber aus der Canzellei mitgetheilt — denn mein Archiv reicht nur bis 1728, u. gieng im großen Kopenhagener Brande im Rauch auf, u. leider ward auch das uralte Stiftsarchiv in Rotschild bei derselben Gelegenheit vernichtet, da der Bischof Worm es hatte nach Kopenhagen kommen laßen, um es zu ordnen. Was die Berliner Angelegenheit betrifft, so muß ich mich dabei ganz leidend verhalten, so angenehm mir auch ein Ruf dorthin seyn würde. Aber ich habe nicht einmal geglaubt, daß man eine Weihe für nöthig hielte; wenig-

stens hat meine Schwester, auf ganz leises Vorfühlen beim preussischen Gesandten die Antwort bekommen, es seyen blosse Titel. Schwerlich wird aber einer der englischen Erzbischöfe, denen doch in regula allein das Recht Bischöfe zu weihen zusteht, eine Reise nach Deutschland unternehmen; und in Berlin wird man doch wohl kaum einen andern englischen Bischof in Vollmacht des Metropolitans diese Handlung verrichten lassen wollen! Außerdem ist aber auch die Sprache im Wege. Der Actus müßte lateinisch geschehen, würde also, zumal bei der englischen Aussprache ganz unverständlich werden. Würde ich berufen, so fielen alle diese Schwierigkeiten weg: ich habe bereits drei Bischöfe ordinirt, und so viel deutsch als dazu erforderlich ist, verstehe ich auch. Daß der Eine reformirter Confession ist, wird in unsern Zeiten kein Bedenken erregen. Aus der Einlage werden Sie sehen, daß mich der Bischof von London auf mein Anerbieten bei der Einweihung einer anglikanischen Kirche in Helsingör seine Stelle zu vertreten, sogar gebeten hat, diese zu verrichten; und selbst nach dem dänischen Gesetze verwaltet in den Colonien der Prediger der einen Confession in vorkommenden Fällen das Amt des Andern. Seyn Sie nun aufmerksam auf das was vorfällt, und theilen Sie mir mit was Sie darüber erfahren. Das versteht sich von selbst, daß ich denn auch nach Dreßden komme. Ich habe wohl noch größere Pläne, wenn es schon Zeit wäre daran zu denken. Denn es wäre nicht unwichtig mit eigenen Augen zu sehen, wie es jezt im katholischen Deutschland hergeht, und einige der alten Jesuiten Sitze zu besuchen.

Von der Schrift des Hrn. v. Lang sind Berichte hergekommen. Aber gesehen hat sie niemand. Dergleichen kommt selten über den Belt. Können Sie sie mir verschaffen, werde ich es Ihnen sehr danken.

Welcker hat mir neulich seine Fragmente des Alcman geschickt. Zur Messe erscheint sein Hipponax in einer Sammlung die Creutzer herausgibt. Er hat fast alle Zoegaschen Papiere benutzt, u. sprach davon, mehrere kleine Abhandlungen besonders auch die in den Akten unserer Gesellschaft d. Wissenschaften gedrukten zu übersetzen. Die über die Mithraischen Mysterien sollen Sie mit Ida bekommen. Ich habe noch einen Separat-  
abdruck derselben. Es ist ja wohl jemand in Dresden, der Ihnen diese wenigen Bogen deutsch vorlesen kann. z. B. der Graf Dernath, oder sein Legationssekretair, dessen Namen ich aber nicht weiß. — Haben Sie nun von Örsted die officiële Nachricht von Ihrer Wahl erhalten? Er hat mich versichert Ihnen geschrieben zu haben: Von Creutzer ist die Antwort eingelaufen. Schreiben Sie nun auch bald, und legen Sie Ihre Antwort an Hrn.

v. Hauch (nicht Haugk) ein. Er ist eins unserer thätigsten Mitglieder. Sein Titel ist: Excellenz: Oberhofmarschall u. Ordensmarschall, Großkreuz vom Danebrog.

Aus Tunis habe ich neulich von Gierlew einen Brief gehabt. Ein Neffe des Cardinals Borgia, der dort als dänischer Legationsrath Sicherheit genießt — er war neapol. General unter Joachim, u. rettete sich über Toulon nach Tunis — hat weitläufige Reisen ins Innere des Landes gemacht. Auf der dritten war er eben, als Gierlew mir schrieb. Die beiden ersten haben reiche Ausbeute gebracht. Er hat ganz unbekannte Ruinen gemessen u. gezeichnet, u. viele Inschriften, selbst punische gefunden. Die Punischen dürften aber zum Theil numidische oder mauretanische seyn. Wenigstens habe ich die Abschrift einer punisch-lateinischen, die mir von der Beschaffenheit zu seyn scheint. Ich erwarte nächstens Copien von denen die er gefunden hat. da wird sichs denn zeigen. Neulich habe ich ein kleines Gewicht erhalten, das aus Karthago gekommen ist, mit dem in Silber eingelegten Namen RAGI NARI ☉: Rainer. also Vandalischen Ursprungs! Ich wünschte es früher bekommen zu haben, um es in die antiquarischen Abhandlungen aufnehmen zu können. Auf der anderen Seite sind die gleichfalls in Silber eingelegten Buchstaben VL die ich nicht zu deuten weiß.

Creutzer ist voller Freude über die Zurükgabe der palatinischen Bibliothek. Möge sich nur Wilken inacht nehmen, daß ihn die Römer nicht hintergehen! Sie sind Meister in solchen Künsten u. haben sie an den Franzosen reichlich geübt. So leicht wird es ihnen nun wohl mit Ihm nicht werden! Es soll dort auch ein sehr alter Codex der isländischen Edda seyn, der vielleicht ganz neue Aufschlüsse gibt. Aber in Deutschland ist niemand, der Isländisch genug versteht, um ihn zu benutzen. Das können nur: Thorkelin, dessen Ausgabe des uralten angelsächsischen Heldengedichts von den Thaten der Skioldungen die Dreßdner Bibliothek wohl schon hat. Thorlacius; Magnussen, von dem wir neulich eine höchstinteressante Abhandlung über die den Norden betreffenden Stellen im Ossian, wodurch auch Ossians Ächtheit aufs neue beglaubigt wird, erhalten haben; Rask, und wenige andre. In Schweden ist meines Wissens keiner, der der alten Sprache vollkommen mächtig wäre.

Die Norwegische Universität kann noch nicht aufkommen. Überhaupt sieht es dort bunt aus. Wer weiß was noch geschieht? Jetzt will das Stor-Thing allen Adel abschaffen. Sie können sich vorstellen in welcher Verlegenheit sich der König von Schweden befindet. Verweigert er die Sanction, so bringt er das ohnehin unzufriedne, u. seinem alten Regentenstamme

von Herzen ergebne Volk gegen sich auf — das Volk ist zum Theil so unwissend, daß hin u. wieder noch geglaubt wird Christian VII sey König — Gibt er sie, so wird nicht bloß der norwegische, an Zahl geringe, aber mächtige Adel, sondern auch der schwedische, dessen Paries proximus ardet, wüthend. Unterdeßen scheint Carl Johan seinem eignen Frieden in Schweden nicht recht zu trauen, u. sich Norwegen zur Retirade ausersehen zu haben. Er hat selbst einem Vorschlage der schwedischen Regierung, die Gränzvestungen, die jezt ja überflüßig wären, zu demoliren, ins Geheim entgegengearbeitet. Natürlicherweise ward er auch vom Storthing verworfen. Das hätte ja geheissen, sich ganz in die Hände der Schweden zu geben.

Nun wird der französ. Ambassadeur Marquis de Bonnay nächstens in Berlin erscheinen. Ein ächter Magnat. Alles was nur im geringsten nach neuen Formen schmeckt, ist ihm ein Graüel. Kann er mir schaden, so thut er es. Er hat [mir], als der König in Wien war, durch sein Geschrei über einige Unordnungen die bei einem Leichenbegängniß vorfielen, wo Damen mit allerley heidnisch seyn sollenden Attributen. z. E. der Wage der Gerechtigkeit, geschmückt, eine Musik in der Kapelle, wo die Leiche (es war Colbiørnsens) beigesezt wurde, ausführten, Unannehmlichkeiten zugezogen. Zum Glück konnte ich meine vollkommene Unschuld beweisen. denn fünf Jahre früher hatte ich schon ein Rescript ausgewirkt, das alle zu Kirchen Musiken u. Leichenbegängnissen bestimmten Gedichte der Censur des Pfarrers unterwarf. Zwar war ich mit im Gefolge, aber zu weit entfernt, um etwas sehen oder hören zu können, u. hätte auch in dem Augenblick keinen Machtspruch thun können oder dürfen. Auch war das ganze nicht so ärgerlich als es von den Katholiken, u. von den Schweden, denen alles daran lag, Dänemark auf alle Weise herabzusetzen, ausgeschrien ward; u. ich hatte folglich von dem Prediger Bericht gefordert, u. ihm eine Weisung gegeben. — Übrigens habe ich allen Grund zu vermuthen, daß Bonnay in Berlin eben nicht gerne gesehen wird. Er wird also schwerlich Einfluß gewinnen . . .

68. Von K. A. Böttiger, Dresden 29/4 1816.

Ihren lieben Brief vom 10 April hab ich von Bombelles (mit dem ich in einigen Tagen zur Leipziger Messe zu reisen und dort in re libraria viel neues zu erkunden gedenke) richtig erhalten. Ich antworte ungesäumt. Indeßen ist der wackere Legationsrath Nissen mit allerlei an Sie beauftragt, auch mit einem Brief an Hauch (worin ich feierlich um die Scriptores Danicos bitte, welches Sie schon unterstützen werden) und an Oer-



stedt mit Danksagung, abgereiset. Jetzt beantworte ich sogleich einiges aus Ihrem letzten inhaltreichen Brief, durch den ich in vielem klüger wurde. Auch mir ist neuerlich aus Berlin geschrieben und durch die hier durchreisende Frau v. d. Recke bestätigt worden, daß es dort eine bloße Nominalsache mit den Bischöffen sei. Der König selbst wollte die feierlichste Weihe. Aber es ist schon herkömmlich, daß sein Wille nicht geschieht. Quicquid vult, obstrepunt gnaviter, omnesque technas intendunt ut quod placuerit, displiceat tandem. Der Brief des wackeren Bischoffs von London hat mir viele Freude gemacht. Ich werde mich auf Kundschaft legen und was ich in causa episcopali erfahre, Ihnen unverzüglich melden, da uns durch Bombelles Hermes selbst fliegt. Es ist eine unbegreifliche Starrsucht in allen deutschen Protestanten, die künftiges Jahr eintretende Jubelfeier der Reformation betreffend. Id Priamus velit, Loyolae et deterrima turba. Der einzige Becker in Gotha ist mit einem Vorschlag, Luthers Werke zum Andenken dieser Feier neubearbeitet in seinem Verlage erscheinen zu lassen, hervorgetreten. Aber es soll schon noch Lärm werden. Es ist freilich bei uns, wo wir nun einen wirklichen katholischen Bischoff mit allem Pomp gemacht und in der Kirche offizürend erhalten, Bischoff von Argos, eine sehr invidiose Sache, davon zu sprechen. Aber dieß muß gerade den Stachel spitzen. Sonderlich daß 1717 auch die erste Johannisloge (nach Anderson) in London gefeiert u. die englische Maurerei, wie sie noch besteht, begründet wurde. Ich schicke so eben an den rastlosen Schröder, dessen Verdienste um Reinigung der Brüderschaft oder um den Protestantismus der Freimaurerei unsterblich sind, um ihm Vorschläge, die unser Minister v. Nostiz, ein eifriger Maurer, der Ihnen seinen maurerischen Liederkreis durch mich schicken will, gethan hat, zur Jubelfeier. — Es wird mich sehr freuen, durch Sie die Zoegasche Abhandlung über die Mithriaca zu erhalten. Zur Dolmetschung wird ja wohl Rath. So eben erhalte ich durch Steinbüchel, des verstorbenen Neumanns Nachfolger beim Wiener Antiken- und Münzkabinet, eine Zeichnung der Mithrastafel mitgetheilt, die schon 1589 am Brenner in Tyrol gefunden, aber erst seit 20 Jahren in Insbruck aufgestellt wurde, u. die das Merkwürdige hat, daß sie mit einer Doppelliste, auf welcher die Weihen und Prüfungen abgebildet sind, eingefast ist, die sich nirgends weiter findet. Ich bin gesonnen, eine kleine Schrift darüber ausgehen zu lassen und lege Ihnen beifolgend die Copie selbst bei, da Sie so viel in diesem Mysterienwesen geforscht haben, mit der Bitte, sie mir mit Ihren Bemerkungen nur bald zurückzuschicken. Sie kennen die Weihe, die de la Turre[?] aus den (noch unedirten?)



Scholien zum Gregor von Nyssa schon angeführt hat, oder die Prüfung vielmehr. Ich erblicke hier nur die διαμαστιγωσις u. die Prüfung durch Wasser und Feuer. Diese sind ziemlich deutlich ausgedrückt. Worauf steht aber der Prüfling in dem Abschnitt, der über der Feuer- und Wasserprobe gebildet ist. Ist es eine Barke zwischen Berggewässern. In Felsenschluchten und »Ströinen Belials« scheinen allerdings schon, ihrem Cilicischen Ursitze nach, diese Mithriaca am liebsten gefeiert worden zu seyn. Dann hinge auf der dem Beschauer zur linken stehenden Seite alles so ziemlich zusammen: oben die erste Geiselung, dann die Meditation (in der schwarzen Kammer), dann die Wanderung durch ein finsternes Gewässer, dann die Feuer- und Wasserprobe. Nun erscheint der heilige Stier zum erstmal. Schade daß das Unterste ganz abgebrochen ist. Ich lese nur κλονιδόν von unten wieder hinauf. Der Einzuweihende musste eine Probe seiner Stärke dadurch ablegen, daß er, wie in den ταυροκαθαψίαις, den Stier, den er als Mithras dann selbst schlachten mußte (denn alle Schlachtenfiguren in der Mithrastafel stellen den Neophyten selbst vor) niederwerfen und zu Boden gedrückt juguliren zu können, die Kraft haben mußte. dann kommt die Beichte. dann die zweite Geiselung zum Absoluten. dann die Führung durch den Mystagogen. dann zu oberst das Ersteigen der Staffeln über der Mithrashöhle in Gegenwart der Sterngötter über eine sus mystica. Ich bitte Sie, den ersten Mystagogen, seyen Sie mir in all diesem Prophet und κόης . . .

Wenn sich Carl Johann in Schweden erhält, so bleiben wir arme Sachsen auch getheilt. Der auf einmal durch die Valeria-Krüdener zum Frömmling gestaltete Kaiser Alexander hat in Absicht auf Schweden alle die Löse- und Bindschlüssel.

Schon wird an Ihrer Frau Schwester Briefen aus Rom über des Pabstes Wegführung ernstlich gedruckt. Ich erwarte mit Verlangen eine Antwort auf meinen letzten Brief an sie. Seit vielen Jahren hat die Frühlingshora sich in unserm Elbparadiese nicht so mit Nachtigallen auf den Schultern und Glockenblumen um den Schläfen in Glanz und Herrlichkeit gezeigt, als dießmal. Es thut mir leid, daß Gräfin Ida, die ein herrlich eingerichtetes Logis finden und von dem wackern Bombelles auf den Händen getragen wird, erst zur Rosenblüthe kommt. Meine Verehrung der sehnlich Erwarteten! Bombelles sagt mir, daß Ihnen ein Sohn geboren wurde. Dieß hat mir in vielen Beziehungen große Freude gemacht. . . .

Unseres Ammons Summa Theologiae Christianae ist soeben in einer sehr vermehrten und umgearbeiteten Form erschienen. In der Vorrede sucht er mit großem Verstand eine Aussöhnung zwischen dem Rationalismus u.

Supernaturalismus zu stiften. Ich habe Ihnen schon geschrieben, daß wir zusammen in der Mitte Junys nach Carlsbad gehen werden. Tzschirner kommt auch hin. Da sollten Sie uns erscheinen! !

69. Von K. A. Böttiger, Dresden 27/6 1817.

Mein edler Freund! Die Herren Petersen und Estrup sind seit 10 Tagen unsere gelehrten Gäste und wahrhaft würdige Repräsentanten der Dänischen νεολογία, Mannsbülthe. Meine öffentlichen archäologischen Vorlesungen fangen den 5ten July an. Petersen will 14 Tage zugeben um wenigstens meine Minerven-beschauung — wir haben gerade 6 Minervenstatuen oder vielmehr Stuze in unseren Marmores[?] und so wähle ich die Pallas als einen Prototyp, woran ich die Beurtheilung aller Statuen demonstrire — mit anzuhören. Es ist ein Mann von der liebenswürdigsten Wißbegierde u. er muß mir viel von Ihrem häuslichen Thun und Umtrieb erzählen. Je mehr ich höre, desto inniger liebe u. bewundere ich Sie! Aber Ihre handschriftlichen Bemerkungen über Brondstedts Vorlesungen hat er mir nicht mitgebracht, was mir sehr leid thut. Es beliebt Ihnen, edler Freund, mich ein wenig durch die Ankündigung dieses Schatzes in Ihrem Briefe zu tantalisieren. Wohl aber habe ich durch ihn ein Exemplar des ersten Hefts Ihrer Miscellanea Hafniensia, um die ich früher schon einmal bat, erhalten und mich nun darin Ihres Schatzes an Erläuterungen des N. T. aus alten Inschriften erfreuet, gewiß eine sehr glückliche Idee gelehrt und sinnreich ausgeführt. Mir kam zu meinen Forschungen über die älteste Zwillingsallegorie (die bei weitem noch nicht genug entwickelt ist) Schlaf und Tod Ihre Nachweisung S. 20 aus der Münze Ihres öffentlichen Numophylacii ganz zu recht. — Estrup hat hier mehr als 20 Handschriften zur alten dänischen Geschichte gefunden, deren freien Gebrauch ich ihm heute noch von unserm wackern Oberkammerherrn von Friesen, dem Director der Bibliothek, erbitten werde. Was nur irgend in meinem Vermögen steht, werde ich für diese wackern Männer thun.

Es wird Ihnen gewiß Freude machen zu vernehmen, daß Ihre mir von dem würdigen Herrn von Berg sogleich übersetzte könig. Anordnung zur Reformationsjubelfeier gerade noch zu Recht kam, um bei der definitiven Anordnung der sächsischen Feier mit zum Vorbild zu dienen. In der That ist nun, das Abfeuern der Canonen ausgenommen, das uns seit der Napoleonischen Zeit allein zum Verdruß ist, zwischen beiderlei Anordnungen eine Schwester-ähnlichkeit. Ernennen Sie doch auser Heß in Zürich auch den jetzigen würdigen Prediger der reformirten Gemeinde in Leipzig, einen

Usteri, zum Doctor der Theologie. Unser Ammon hat sich zur Lieblingsidee gemacht, die Vereinigung beider protestantischen Kirchenpartien als Denkmal dieses Jubilæums überall aufs nachdrücklichste zu empfehlen, verdient sich aber damit hier wenig Dank. Er grüßt Sie aufs herzlichste. In der preuß. Monarchie haben zwar Hanstein und Sack einen sehr beifälligen Bericht über die vom König gewünschte Vereinigung abgestattet. Allein der König hat es gleich Anfangs damit verdorben, daß er in die Domkirche, die alte Metropole des reformirten Hofes, ein Crucifix auf den Altar eigenmächtig aufstellen ließ. Dieß hat den Eifer der reformirten Zeloten entflammt. Auch steht Schleiermacher, allem, was nicht von ihm ausgeht, grollend, hinter der Coullisse.

Noch habe ich keine Nachricht, ob der 4te Theil des Tagebuchs der Frau von der Recke (durch die häßlichsten, sinnentstellendsten Druckfehler verunstaltet) und was ich Brummer mitgab, an Sie gelangt ist. Dagegen muß ich bemerken, daß ich nie ein Blatt von den Societätsschriften, die Oerstedt an mich geschickt haben will, erhalten habe. Fragen Sie doch nach, damit nachgeforscht werde, wohin er dieß Paket intradirt hat. Es ist mir dieses Ausbleiben um so unangenehmer weil die Gegenwart der würdigen Dänen hier mir die Uebersetzung des Zoegaschen Aufsatzes über die Sacra Mithriaca, nach welchem ich so begierig bin, ausserordentlich erleichtert haben würde. Ich habe herrliche Beiträge über die Sacra Mithriaca sowohl aus Italien durch den Grafen Scopoli, als durch den braven Geistes- und Fleißeserben des edeln Neumann in Wien, Steinbüchel, den Aufseher des Antiken Cabinets daselbst, erhalten. Das Wiener Antikenkabinet hat neulich herrliche Mumiengemälde durch Rosetti in Aegypten bekommen. Unser Hammer hat in dem neuesten Heft der Fundgruben eine Abhandlung über den darauf abgebildeten Todtendienst und die Läuterung der Seele bis zum Osirisglande drucken lassen. Wenn nur nicht viel Fantastisches in dieser Ansicht war. Aber Hammer hat auch 10 Bafomete aus den ἀβήτοις der Templarier auf der kaiserlichen Bibliothek entdeckt, woraus er unumstößlich zu beweisen hofft, daß diese Ritter wirklich Knabenschänder und Päderasten waren. Was sagen Sie, der gelehrteste aller Apologeten der Tempelherren, dazu?

Wir feiern in 2 Tagen das Jubilæum der am Johannistag 1717 zuerst in London zusammengetretenen 4 Logen und der neuen Maurerordnung, die uns in Andersons Constitutionsbuch aufbewahrt bleibt. Es ist vom Br[uder] Bischoff für die 3 □ hiesigen Oriens ein schönes Katechismus-ritual zu dieser Feier, die wir mit der gewöhnlichen Johannisfeier verbinden, ent-



worfen worden. Es werden Deputirte von den sämtlichen sächsischen □, die zu unsrem Bunde gehören (die Minerva in Leipzig ist exlex) dabei erscheinen. Wir lassen eine Medaille darauf prägen, alles, um wo möglich das Nichtige der andern Systeme mit ihren hohen Graden recht auffallend zu machen und unsers unvergeßlichen Schröders einzig wahren Ansichten über den Ursprung der Maurerei aus den Gilden annehmlicher zu machen. Wie steht es jetzt mit der Maurerei in Dänemark? Wir hoffen auch immer, wenigstens Royal York in Berlin zu uns herüberzubringen.

Eine unübersehbare Reihe von Unterbrechungen, Fremdenzufluß, kleine Excurse in unsere romantische Elbgegend, die wir die sächsische Schweiz nennen, und Berufsarbeiten aller Art raubten mir so sehr meine Zeit, daß ichs noch nicht vermochte, mir die Lecture Ihrer gelehrten Forschungen über die nordische Religion in Zschirners Journal zu gönnen. Unglücklicherweise sendete ich Ihnen das Exemplar, was mir Tzschirner geschickt hatte, mit durch Brummer und so muß ich mir erst ein neues zu verschaffen suchen.

Wenn werden wir uns einst wieder στόμα πρὸς στόμα wieder letzen und unarmen? Sie können alles durch den wackern Berg schicken, da Ida nach Carlsbad reiset und Bombelles mit dem Kaiser Franz als Hochbegnadigter Stellvertreter des almächtigen Metternich in Gallizia und Siebenbürgen herumreiset. Indeß bleibt auch der Legationssekretär Emmerich von der östr. Gesandtschaft hier und befördert alles aufs richtigste.

Glauben Sie auch mit mir daß das Manuscrit venu de St. Helene eine unmittelbare Bonapartische Emanation sei? Ich lasse mich in diesem Glauben durchaus nicht irre machen.

70. An K. A. Böttiger, [Billesborg] 22/7 1817.

Ihren Brief vom 27 Jun. mein theurer Freund habe ich erst vorgestern erhalten. Ich bin ein paar Monathe flüchtig und unstätt gewesen, theils auf Visitationsreisen, theils auch auf der benachbarten Insel Fühnen; jezt kehre ich aber, da die Erndte bevorsteht, nach Kopenhagen zurück; und schreibe Ihnen diese Zeilen unter einem schlichten Strohdach, in der Pächterwohnung meines ältesten Sohns, 6 Meilen von Kopenhagen.

Haben Sie Dank für all die Güte, die Sie Petersen u. Estrup erzeigen. Ersterer, hoffe ich, wird bei Ihnen den Grund zum Archäologen gelegt haben. Wir bedürfen sehr eines Mannes der in diesem Fach Elementar Vorlesungen halten kann, denn wir haben Niemand. Schow hat sich verlegen, wird alt, u. hat vieles, was er ehemem gewußt hat, vergessen: u. der war

der Einzige. Denn Brøndstedt hat immer gesattelt, u. kommt doch wahrscheinlich künftigen Fröling fort! Petersen har mir Einmahl geschrieben. Ich wollte Ihm gleich nach meiner Zurükunft antworten, allein aus Ihrem Briefe muß ich schließen, daß er weiter gereiset ist. Vielleicht erfahre ich nun in Kopenhagen wohin ich einen Brief adressiren kann. Wenn Sie von Ihm nichts über Brøndstedts Vorlesungen erhalten haben, so ist das wahrlich nicht meine Schuld. Ich gab ihm meine eignen Notaten mit, u. bat ihn Ihnen die Fortsetzung derselben vorzulesen. Ich hatte, was Brøndstedt über Troas u. Pergamus, auch Ephesus gesagt hatte, sehr umständlich aufgeschrieben. Sollte das Büchlein verlohren seyn, so wäre der Verlust auch für mich sehr empfindlich. Petersen, der das Collegium mit mir gehört hat, würde mündlich manches haben hinzufügen können. Nun muß ich seine Rückkehr abwarten, um zu erfahren, wie die Sache eigentlich zusammenhängt. Was die Sozietets Schriften betrifft, so soll Ørsted mir sogleich Rede stehen. Er hat mir gesagt, sie wären abgeschickt. Den 4ten Band der Reckeschen Briefe habe ich vor meiner Abreise nicht erhalten. Aber Brøndstedt erwartete noch mehr Bücher aus Leipzig. Es ist also Hoffnung, daß ich ihn vorfinde.

Ich bin begierig auf Hammers viele Baffomete. Er wird mich aber nicht überzeugen. Mögen die Tempel Herren auch wie so viele Ordensgeistliche dergleichen Unflätereien getrieben haben, so waren sie gewiß nicht statutenmässig, und wurden gewiß durch kein Symbol bei ihnen bezeichnet. Ich möchte aber wohl wissen, woher Werner in den Söhnen des Thales seine Idee vom Kopf des alten Königs hat? Daß die Tempel Herren von den alten Katakomben des Davidischen Stammes Kunde hatten, ist mir aus einer Stelle in Benjamin v. Tudela sehr wahrscheinlich. Sehen Sie darüber meine Antiquarischen Abhandlungen nach. Diese schrieb ich — so viel ich weiß, ehe die Söhne des Thales gedruckt waren, wenigstens hatte ich sie damals noch nicht gelesen. In diesen Katakomben mögen sie vielleicht einen Kopf gefunden haben, den sie, mit Recht oder Unrecht — für Salomo's Kopf gehalten haben, u. der mag denn ihre Hauptreliquie gewesen seyn. So erkläre ich mir den Baffometus.

Das Ms. venu de St. Helène habe ich immer für ächt gehalten. Mich dünkt, daß es alle innere Kennzeichen der Authentie hat. Diese ließen sich wohl durch Anwendung der höhern Kritik deutlich genug an den Tag legen.

Was Sie mir über die Verhandlungen die Vereinigung beider Protest. Confessionen [betreffend] schreiben, gibt mir Licht über einige Ausdrücke

in einem Briefe den ich aus Berlin erhalten habe. Daß aber Schl[eiermacher] mit dagegenwirkt, nimmt mich um so mehr Wunder, da Er schon 1806 in Halle gemeinschaftlich mit einem lutherischen Prediger das Abendmal austheilte. Daß die Zeloten schreien, ist leicht zu begreifen. Auch hier hat der Beschluß, daß einige reformirte Theologen zu Doctoren ernannt werden sollen, einigen Predigern mißfallen. Ich hoffe aber, die laute Äußerung dieses Misfallens durch eine kurze, kalt belehrende Antwort vorgebeugt zu haben. Kleuker in Kiel soll auch unzufrieden seyn, doch nicht aus dogmatischen Gründen. Was Usteri angeht, so werde ich ihn der Fakultet nennen. Ich glaube aber nicht daß man an andere als an Heß, u. einen englischen Bischof denkt, u. ich muß, da ich nicht mehr in der Fakultet sitze, mich hüten, nicht zu vielen Einfluß haben zu wollen.

Und nun habe ich Ihren Brief beantwortet. Was mich selbst betrifft, kann ich soviel kürzer seyn, da ich so lange von aller Literatur abwesend gewesen bin. Von den Miscellaneis (deren Erstes Heft der Verleger versichert, Ihnen in Leipzig angewiesen zu haben,) wird jezt das Zweite in Leipzig gedruckt. Bendsens Samothracia u. meine Abhandlung de Collyridianis sind darin. Ins dritte sollen von mir Griechische Münzen kommen. Das Ms. ist schon fertig. Es fehlen nur noch die Zeichnungen. Finde ich eine 8 Tage Zeit, so werde ich noch diesen Sommer das Kap. über die Odinische Religion für Tzschirner ins Reine bringen. Übrigens wird das Jubilæum mir genug zu schaffen machen. Die Epistola Encyclica ad Clerum ist bereits geschrieben, soll aber nun erst die Censur sämtlicher Bischöfe u. Superintendenten passiren, weil diese sie mit unterschreiben sollen. Auch muß ich noch vor der Herbstsynode aufsuchen, was ich vom Leben des Pabstes St. Lucius, dem meine Cathedral Kirche gewidmet ist, u. von seiner Verehrung im Norden zusammenbringen kann; und Collectaneen zu einem Programm de Schol. Edessena & Nisibena sammeln, da es möglich wäre, daß eine Bischofsweihe zu den Feierlichkeiten des Reformation Festes hinzukäme, indem ein alter jütländischer Bischof sehr schwach seyn soll. Sie sehen also daß mir noch genug Arbeit bevorsteht, ehe der November ins Land komt. In der am 2 u. 3 Jul. gehaltenen Synode habe ich gepredigt, Kandidaten ordinirt, u. meinem Vorweser die Gedächtnißrede gehalten. Zwei Tage vorher eräugnete sich ein Fall, der meines Wissens in den letzten 50 Jahren nicht in Seeland Statt gefunden hat. Ich mußte einen Kandidaten, der ordinirt werden sollte, abweisen, weil er im Examine Episcopali die tiefste Ignoranz an den Tag legte. Er war vor einigen Jahren im Oberconsistorio zu Schleswig durchgeschlüpft, hatte aber dort den dritten Character

erhalten. Wie die Behörde diese Sache genommen hat, weiß ich noch nicht. dem Könige aber hat sie nicht misfallen, u. das ist die Hauptsache. . .

Über unsre □ Angelegenheiten kann ich Ihnen nichts schreiben, weil nichts davon zu schreiben ist. Es geht erbärmlich her.

71. Von K. A. Böttiger, Dresden 19/8 1817.

Der wackere Oelenschläger bringt Ihnen, mein trefflicher Freund, dieß Blatt. Es ist ein tüchtiger Sänger und Dramatiker. Wer wollte einem solchen nicht auch manche kleine Eitelkeit verzeihen! — Petersen ist im südlichen Deutschland. Ich hab ihm Briefe an Thiersch nach München mitgegeben. Er hat hier fleißig studirt. Ich konnte ihm weniger seyn, als ich wünschte. Meine Lage zerknittert mich. Noch nie war der Andrang der Fremden so störend. Wenn man denn endlich sieht, daß alles Sträuben nichts hilft, wird man Verschwender aus Verzweiflung. Ich fahre spazieren und genieße unser Elb-paradies! Estrup begräbt sich in unserer Bibliothek und findet viele Nahrung.

Viel hat mich in den letzten 2 Monathen des großen Werners Tod beschäftigt. Er starb in meinen Armen. Die Beilage sagt Ihnen, was ich an seinem Sarge sprach und wie unser edler König und das Vaterland ihn noch im Tode ehrte. Sie lesen ohnstreitig meine Aufsätze in der Algem. Zeitung. Da ich aber eine Doublette habe, so schicke ich sie Ihnen doch. Vielleicht wird etwas daraus in Ihr Journal übersetzt. Mohs in Salzburg wird sein Nachfolger. Er hat aber auch in Freiberg treffliche Schüler hinterlassen. Seine Sammlung alter griechischer und römischer Münzen, wovon Cattaneo in Mailand eine unedirte, sehr räthselhafte bald herausgeben wird, hat er der Bergacademie, die alle seine Schätze besitzt, auch vermacht.

Ammon grüßt Sie herzlich. Unser Reformationsjubiläum wird wohl in der Hauptstadt sehr still seyn. Niemand will den guten, alten König kränken. Aber in Leipzig und in der Provinz wird der in Sachsen noch frisch grüne Protestantismus in allen Wipfeln rauschen. Die Pauliner Kirche in Leipzig, durch Kriegsfrevel entweiht, wird an diesem Tage wieder eingeweiht, 6 Doctoren der Theologie creirt. In Halle, wohin nun auch Wittenberg verpflanzt ist, und wo jetzt der vormalige Wittenberger Professor Gruber Prorektor ist, wird die Stadt den ersten, die Wais[en]hausschule, das Pädagogium, die andern Schulen den zweiten, die Universität den dritten feiern. Es wird auch hier eine doppelte Gedächtnißmünze, doch nur aus Speculation, nicht von Staatswegen, geprägt. Die Vereinigung beider Religionsparteien bleibt überal ein frommer Wunsch. . .



Oerstedt hat mir nie die neuen Societetsschriften geschickt. Mithin sind auch Zoegas Mithriaca meinen Augen noch immer verborgen. Tu calcaria addas quaesio! Sickler hat in London oder Oxford unter den Augen des wackern Tyrwhit und nach dem sachkundigen Richter wirklich zwei Papyrusrollen aufgewickelt, aber sie waren leider durch die salsugo marina verdorben und unleserlich. Nun gehts mit zwei andern vor sich. Heeren schreibt mir, daß die Comité seine Entwicklungsart für völlig genügend erkläre.

Ich habe Ihnen das einzige Exemplar, was mir der knappe Zschirner von seinem Magazin zuschickte, worin Ihre herrliche Abhandlung über Odins Religion steht, durch Brummer zugesandt und kann es nun selbst nicht zu lesen bekommen. Ich werde mich nun bei Tzschirner auf Execution legen müssen. Am Ende lassen Sie aber auch wohl alles zusammendrucken, was wohl das beste wäre. Denn dort lesen den Anfang nur sehr wenige.

Innige Bewunderung Ihrer mir unbegreiflichen Thätigkeit. Da bin ich ein fauler Bärenhäuter dagegen! Das Dänische Manuscript Ihrer Anmerkungen zu Brondstedts Vorlesungen bringt Ihnen Estrup zurück. Der gute Petersen fürchtete vielleicht, ich möchte ihm einen schriftlichen verdeutschten Auszug anmuthen und sagte mir erst wenig Tage vor seiner Abreise, daß er sie mit habe.

72. An K. A. Böttiger [Kph.] 30/12 1817.

Die partiellen Vereinigungen in Preußen wollen mir nicht in den Kopf. Daraus entsteht ja eine neue Kirche! Ein solches Werk müßte durch eine förmliche Synode, in der Deputirte von allen, wenigstens den Hauptkirchen, erschienen, debattirt werden. Es müßen ja da auch andre Sachen, als die sind, an die man bisher gedacht hat, zur Sprache kommen. Der Geist beider Kirchen war vom Anfang an in mehreren Punkten ihrer Constitution divergent, und die größere Freiheit der Reformirten zeigte sich besonders von 1580 (Concordienformel) bis zur Dordr[echter] Synode. Sehr verlangt mich nach Ammons Predigten u. der kleinen Schrift über die Vereinigung. Geben Sie sie an Bombelles oder an Berg, so erhalte ich sie mit der ersten Gelegenheit. Harms ist ein höchsttalentvoller Mensch. ein hinreißender Redner, wie wenige sind. Aber ohne gründliche Kenntniß. Er hat spät angefangen zu studiren, da er vorhin Müllergesell war. Den Mangel an humanioribus hat er nicht ersetzen können. daher das clair obscur in allem. Seine Theses haben hier, wie Sie sich leicht vorstellen können, viel Aufsehens gemacht. Man läßt die Sache aber ihren Gang gehen; u. thut wohl



daran: auch in politischer Rücksicht. denn in Holstein ist viel Gährung. der Adel will herrschen: die Universität ist, ganz gegen ihr Interesse, mit ihm einverstanden. die pietistisch, um nicht zu sagen, katholisch gesinnte, Partei (Sie verstehen mich) macht nun auch Lärm, und die Funkische Bibelausgabe — gegen die allerdings sehr viel zu erinnern ist — ist das point de ralliement. Ich habe lange dazu gerathen, diese Ausgabe aufzukaufen. Es würde ja nur 5000 Rthl. kosten. Am Ende geschiehts auch wohl. Nur wenns zu spät ist. . .

### 73. Von K. A. Böttiger, Dresden 12/12 1818.

Mein alter, edler Freund! Nein, Sie sind nicht in die Lethe getaucht, das weiß ich. Auch leben und weben Sie noch zum Segen und Licht von Tausenden, der Oberhirte und Lehrer. Sie sind in vielfacher Beziehung. Sie waren Dresden so nahe. Von allen Seiten schrieben Freunde: Münster ist uns erschienen. Ich begreife, daß Sie hier nichts zu besehen und zu untersuchen fanden. . .

Jetzt treibt mich die eben jetzt erst in meine Hände gekommene Diatribe unsers wackern Hammers über den verruchten Bafomet der Templarier im 1sten Stück des 6ten Bandes der Fundgruben, die Sie, so viel ich weiß, schon zugeschickt erhielten, Sie zu fragen: wie sind Sie damit zufrieden? So empörend auch die Beschuldigung der sehr symbolisirten und zur Weihe gemachten Päderastie ist: so gewinnt sie durch die Zusammenstellung so vieler Denkmale allerdings an Wahrscheinlichkeit. Aber die rege Fantasie unsers Freundes kombinirt auch gewiß viel Heterogenes. Aller Augen sind auf Sie gerichtet. Ihr Schweigen würde vollkommenes Zugeständniß seyn! Besonders unangenehm ist mir die Episode, worin er die französische und stricte Observanz-Maurer, die ihm allein aus französischem Machwerke u. deutschem Geschreibsel, von dem Signatstern, Sarsena u.s.w. bekannt war, als genau verzweigt mit dem Tempelherrensystem aufstellt. Hätte er mir früher ein Wort davon geschrieben, so hätte ich ihn im Allgemeinen mit Schröders Ideen u. der unverfälschten englischen Maurerei bekannt gemacht. Jetzt giebt dieß Gewebe von Falschem und Wahrem — denn auch ich glaube, daß der Teppich mit dem Tempel aus dem Templarier-wesen von den Bruderschaften, die Münster u. Abteien erbaueten, abgeleitet worden sei — den Feinden der Maurerei — gegen welche der jesuitische Pius VII eine neue Bulle geschleudert hat — neuen Stoff zur Verleumdung. Was ist dabei zu thun? — Sie können leicht ermessen, mein edler Freund, daß ich vor Begierde brenne, von Ihren Beschäftigungen und was Sie in Göttin-



gen u. s. w. vorbereiteten, authentische Kunde zu erhalten. Denn das Gerücht hat manches erzählt. Sous la dictée Kaisers Alexanders hat der Staatsrath v. Stourdza ein Memoire sur l'état actuel de l'Allemagne geschrieben, was nun vertheilt wird u. als eine Frucht des Achner Congresses gelten mag, in dem er alle deutsche Hochschulen des gefährlichsten Freiheitsschwinds anklagt und auf eine Central-universität (ächt napoleonisch!) anträgt. Man übertreibt absichtlich die in Göttingen u. sonst sichtbaren Gährungen unter der Burschenschaft — so heißt sich diese Wartburger Confederation — auf unsern Universitäten u. mochte Denk- und Preßfreiheit gern überall in neue Fesseln schlagen. Indeß läßt sich niemand einschüchtern. Suchen Sie doch so schnell als möglich den ersten Band des neuen kritischen Journals zu bekommen, welches der wackere Krug in Leipzig unter dem Namen Hermes in vierteljährigen Heften (ganz Gegensatz von den Wiener Jahrbüchern der Literatur) herausgiebt. Da kommen goldne Sprüche gegen das Baiersche Concordat, gegen die Verkterzung Wessenbergs u. andere Molimina des Obscurantismus vor. — Ich bewahre Ihnen Exemplare von der Leipziger Jubiläumspredigt und Schriften beim Jubiläum unsers Königs und sonst noch manches zu einer Sendung vor. Aber ich muß erst wissen, was Sie machen und treiben. Millins Tod in Paris war mir ein harter Verlust. Ich lege Ihnen hier den Abdruck einiger Münzen bei, den mir der Petersburgische Staatsrath Beck gab. Unser Münzkabinet ist nun durch Heinsius ganz geordnet. Kommen und sehen Sie! Ammon kämpft tapfer in und auser seinem Journal und grüßt herzlich.

[Am Rande:] Beiliegende im Besitz des russischen Kunstprotector Rumanzof befindliche, in Sibirien gefundene Tafel hat noch [niemand lesen] können. Thun Sie es nun.

74. An K. A. Böttiger, [Kph.] 6/2 1819.

Ja wohl habe ich lange nicht geschrieben, mein theurer Freund! Auch bin ich nicht ferne von Ihnen gewesen — am nächsten in Gotha — u. habe nicht nach Dreßden kommen können! Nur sechs Wochen waren mir zur Reise vergönnt, u. mein Augenmerk war für das mahl besonders auf Frankfurt gerichtet. Aber ich habe nun wieder deutsche Luft geathmet, und so Gott will, nicht zum letzten Male in meinem Leben! Von Frankfurt gieng ich nach Heidelberg, u. machte Bekanntschaft mit Creuzer, u. sah die Boisseréeischen Wunderbilder. Von Heidelberg nach Würzburg; wo ich aber Oberthür verfehlte, der in Weimar war. dahingegen lernte ich Berg und Onymus kennen: würdige Männer! und fand in der Bibliothek einen

uralten Codex rescriptus, dessen erster Text Fragmente der Antehieronymiana von den Profeten enthielt, aus dem Michael Feder mit unsäglicher Mühe ziemlich bedeutende Stücke dechifriert hatte. Diese erlaubte er mir — auch der Curator der Universität, Baron Asbek — abzuschreiben u. herauszugeben: und Sie werden sie in meinem Program zur Weihe des neuen Bischofs von Ripen erhalten. Sabatier hat die wenigsten, und was er hat, ganz anders. Auch hierdurch wird das Urtheil des h. Hieronymus über die grosse Verschiedenheit der alten Übersetzungen, dem auch Augustin beiträgt, vollkommen bestätigt. Freilich wird die Kritik durch diese Fragmente wenig gewinnen. Sie sind aber immer ein Beitrag zur Completirung der von Sabatier gesammelten.

In Frankfurt habe ich denn Gelegenheit gehabt, die jetzige Lage der katholischen Kirche in Deutschland, besonders unter den protestantischen Bundesfürsten, u. in Baiern, genau kennen zu lernen. *Acta est alea!* Vielleicht kommt es zum Schisma mit Rom. Wo nicht, so wird doch die deutschkath. Kirche vom drückendsten Joch befreit, und fängt im Inneren ihre Reformation an, der Rom nicht länger widerstehen können. Wenn nur nicht die Jesuiten von der Schweiz aus Unheil anzetteln! Sie scheinen schon sehr thätig zu seyn, und ich fürchte, daß sie sich auch schon wieder in unsre Angelegenheiten mischen. Geben Sie mir ja Nachricht, ob die Versuche die jetzt gemacht werden, das Templ. System, unter der Form der Wilhelmsbader *Grade de la cité Sainte*, wieder einzuführen, unter keiner geheimen Leitung stehen. Es ist mir sehr viel darum zu thun, über dieses Nachricht zu bekommen, u. das so umständlich als möglich. So viel weiß ich, daß man in Hessen, Hanover, u. Hamburg Nichts von höheren Graden wissen will. Aber die Sache scheint gewissen Br[üder] nahe am Herzen zu liegen, und diese Br[üder] sind, so redlich sie es auch meinen, schon öfter in den Händen von Betrügnern gewesen. *Sapienti sat.*

Über das Vereinigungswerk habe ich auf dieser Reise auch hin u. wieder Gelegenheit gehabt, andre Ansichten zu fassen, als vorhin. Ich fange an zu fürchten, daß nichts gutes dabei herauskommt. Es ist an einigen Orten Oeconomie dabei im Spiele: man erspart in kleinen Städten, wo zwei Pfarrer waren, den Einem, u. gibt dem andern eine kleine Zulage. Das übrige nimmt das *Ærar. publicum*. In den Rheingegenden soll man auch statt des Brods Zuckerbrod gegeben haben!! Und es ist ja nun deutlich, daß sich eine dritte Kirche bildet! Brettschneider hat ein wahres Wort gesprochen. Ich hoffe daß die Harmsischen Streitigkeiten nachgerade einschlafen werden. Die Sache hat ein ungeheures Aufsehen gemacht. Selbst

in Würzburg fand ich die Schriften im Buchhandel. Wäre nur Harms nicht in Kiel! denn er wirkt nicht vortheilhaft auf die Studenten. Doch nimmt auch sein Zulauf ab. Schade um den talentvollen Mann, daß er keine gründlichen Kenntnisse hat! und doppelt zu beklagen ist es, daß Kiel sich zwischen ihm u. Fock theilt. Fock ist ein überaus rechtschaffener u. verständiger Mann, u. hat sehr große Verdienste um die Protestantische Kirche in Oestreich. Er war der Erste lutherische Superintendent in Wien, u. hat bedeutenden Antheil an der Organisation des protestantischen Kirchenwesens in Östreich gehabt, da Kaiser Joseph viel Vertrauen zu ihm hatte, u. seine Rathschläge gern annahm. Daher gieng er auch von der dänischen Legationspredigerstelle in kaiserliche Dienste über.

Was treiben die Preussischen Synoden? Bereiten sie sich vor aufs Jahr 1821? Wer ist der neue Bischof Eiler in Potsdam? und wozu ist eigentlich der ganze Titel ohne Amt? Geben Sie mir doch darüber einige Nachricht! Die Protestantische Kirche in Deutschland könnte wohl einer heilenden u. umordnenden Hand eben so sehr bedürftig seyn, wie die katholische. Auch ihr sind tiefe Wunden geschlagen. Aber wie ist das anzufangen? und wären die Theologen auch einverstanden, wie ist es zu hoffen, daß die Juristen sich dazu bequemen würden? Sie würden ja bei den unschuldigsten und rechtmässigsten Anträgen gleich fürchten, die Kirche wolle sich emancipiren. Schuderoff hat Recht. Er hätte aber nicht so arg schimpfen sollen; dadurch hat er alles verdorben.

Hammers Abhandlung habe ich noch nicht zu Gesicht bekommen, ob ich gleich weiß, daß sie für mich unterwegs ist. Fragen Sie doch bei Bombelles an, ob Er sie vielleicht aus Wien mitgebracht hat. Eh ich mich irgend in die Sache einzulassen entschliessen kann, muß ich sie lesen. Aber nun habe ich seit so vielen Jahren nicht mehr daran gedacht. Wie soll ich die Zeit gewinnen, falls ich auch finde daß Hammer Unrecht hat, mich da wieder hineinzustudiren? Und, nach dem was Er mir geschrieben hat, fürchte ich, daß er nicht ganz Unrecht haben möge. Winke aus Schleswig lassen mich auch vermuthen, daß man dort schon lange ähnliche Meinungen gehabt habe. Eine Classe von T[empel] H[erren], die Italienischen, soll eine böse Geheime Lehre gehabt haben. Dort wird diese nun natürlicher Weise für Goetic gehalten.

75. Von K. A. Böttiger, Dresden 7/4 1821.

Mein edler Freund! Ich fange mit Girardet an, der, wie Sie nun längst wissen, aber am 23 März noch nicht wissen konnten, von seiner hiesigen

Gemeinde, die ihn auf den Händen trägt, mit doppelten Ketten, mit denen, womit Zenobia einst gefesselt war, u. mit denen der Liebe zurückgehalten wurde. Sie hätten allerdings einen höchst ausgezeichneten Mann und sehr edeln, biedern Menschen erhalten. Er wird von vielen für den besten Kanzelredner in Dresden gehalten. Seine Kirche faßt die Zuhörer nicht. Ueberhaupt dürfte es schwer seyn, aus unsrem Elb-paradis jemand zu verlocken. Könnten Sie nicht Girardets Vorgänger, Riquet in Stettin, erobern? Von dort geht vielleicht eher jemand nach Kopenhagen. Girardet selbst, den ich diesen Morgen sprach, meint daß Sie einen bilinguem, wie Sie ihn brauchten, schwerlich auser Berlin fänden. Er sprach von dem jungen Henri in Berlin. Allein den würde ja Buttman Ihnen schon empfohlen haben.

Sie haben mir vielfache Freude bereitet durch Ihre Sendung, die von Hammerich richtig nach Leipzig befördert und von da mir zugeschickt worden ist. Es war ein ganzes Füllhorn. Die Zoegasche Beschreibung der Reliefs auf creta (wohl dasselbe Fossil, auf welchem die Tabula Iliaca und die Apotheosis Homeri angebracht ist) ist wirklich von der Hand des Meisters. Diese sind also Welckern doch entgangen! Ihre Prolusio über die christlichen Allegorien auf alten Denkmälern ist ein schöner Beitrag zur Symbolik. D. Schöne in Wien wird im 2ten Theile seiner Geschichte der Kirchengebräuche (der in stehender Messe bei Reimer in Berlin erscheint) viele christliche Bildwerke in diesem Sinn mittheilen, die er zum Theil auf seiner italienischen Reise selbst sammelte. Dieser gelehrte Mann (früher evangel. Prediger in Wien) hätte vor allen die Professur der Kirchengeschichte bei der in sehr verfinsterungslustigen Absichten neuerrichteten prot. Fakultät in Wien verdient. Allein der war ihnen zu klug und schon als Sachse und Freimaurer (er war ein Liebling unsers Schröders) verdächtig. Daher wählte man lieber den flachen Compiler Genersich aus Käsemark. Sie haben Hammers hariolationes noch immer glimpflich genug durchgelassen. Sehr interessant war mirs unter andern Ihre Meinung über die Schlange zu vernehmen, die sich aus dem Becher des Evangelisten Johannes erhebt. Ich bin so oft darüber gefragt worden! Mir schien es immer das Symbol der ehernen Schlange in der Wüste. Ihre Mutmaaßungen über das thema natalitium Christi sind gewiß sehr scharfsinnig. Ich habe Ammon gefragt. Er schimpft den Abernabel einen rabbinischen Fabelhans u. erinnert sich keiner früheren Stelle. Schicken Sie mir nun bald den angekündigten Prodromus. Beigel ist zu träge, um sich zu irgend einer Forschung zu bequemen. Leider ist durch unsren alles auswitternden Bibliothek-Sekretär Ebert (eine wahre Perle unter den Bibliothekaren) selbst nichts von den

zwei von Ihnen angegebenen alten Programmen über jenen Gegenstand auf unserer großen Bibliothek zu erforschen gewesen. . . Wohl hätte ich gewünscht Sie hätten mir Ihre Meinung über die albesprochene Cölnner Urkunde von 1535 geschrieben, worauf hier unser ganzer Engbund gerechnet hatte. Heeren hat große Bedenklichkeiten und Zweifel gegen [ihre] Aechtheit erhoben, die uns aus Göttingen mitgetheilt worden sind. Nur begreift man nicht recht, was man mit dieser Lüge hätte beabsichtigen können. Wir haben hier nach einem von Hamburg erhaltenen Fac Simile der ganzen chiffrirten Urkunde sie noch einmal entziffert und so den lateinischen Grundtext erhalten. Die Glaubwürdigkeit wird aber dadurch nicht gesteigert. Was sagen Sie zu den Judenporträts in Belzoni und auf der Sicklerschen Mumiendecke? So ungläubig ich Anfangs den Kopf schüttelte, so sehr bin ich doch jetzt davon überzeugt, daß wir da wirklich besiegte Hebräer erblicken. . .

76. An K. A. Böttiger, Kph. 3/10 1824.

Ich habe Ihren Brief, mein theurer Freund, durch die Nichte des Grafen Schimmelmann, Frau v. Lützelrode, Meyers Kunstgeschichte durch Herrn Irgens Bergh erhalten, und danke herzlich für beide Sendungen. . .

Ich habe nur noch eine Reise in diesen Tagen zu meiner Herbstsynode zu machen. dann richte ich mich für den Winter ein. Ich habe meine Sinnbilder und Kunstvorstellungen der alten Christen, die zur Ostermesse bei Hammerich erscheinen sollen, zum Druck fertig zu machen. Die *Primordia ecclesiae Africanæ* sind fertig. Ich habe aber keinen Verleger dazu; eben so wenig als ich bis jetzt Aussichten habe die *Symbolas ad Interpr. N. T.* von denen ich Ihnen oft geschrieben habe, gedruckt zu sehen. denn dieses Buch wird circa 1500 Gulden zu drucken kosten. Am Ende hoffe ich doch, königliche Unterstützung zu erhalten. Nächstens sollen Sie von mir eine *Commentatio de rebus Ituræorum, ad Lucæ III. 1.* erhalten, als Program zur Einweihung des neuen Bischofs von Island, Steingrim Johnsen, die ich am zweiten Weihnachtstage verrichten werde. So viel von mir!

Wir haben hier einen sehr interessanten Besuch gehabt; den Professor James Lusignan aus Corfu. Er ist ein geborner Engländer, sein Vater aber, der als 86jähriger Greis in London lebt, ein Grieche. Dieser stammt von den alten Lusignans, u. von mütterlicher Seite von den Paläologen ab. Der junge Mann ist an der Ionischen Universität (die Ionische Akademie von der wir Mitglieder waren, ist eingeschlafen) Professor der englischen Litteratur, zugleich Sekretair der Universität und fürs erste auch Bibliothekar der-

selben. Lord Guilford sendet ihn für die Bibliothek auf Reisen. Er hat hier fast alles was auf öffentliche Kosten gedruckt ist, geschenkt bekommen. Übers Jahr geht er nach England, u. 1826 kommt er auf längere Zeit zu uns, um sich mit den nordischen Sprachen bekannt zu machen, welches ihm als einem Engländer, der zugleich des Deutschen mächtig ist, leicht werden wird. Es sind jetzt 12 Professoren in Corfu angestellt. Die Zahl wird vermehrt werden, so wie die Einnahme zunimmt. Mehrere derselben, z. E. der eine Theologe und der Eine Philologe, haben in Deutschland studirt. Die Bibliothek enthält schon gegen 3000 Bände, unter diesen viel deutsche Bücher; außerdem hat ihr Lord Guilford seine ganze Büchersammlung, 20000 Bände stark, geliehen, und diese wird jetzt schon angekommen seyn. Es geht also rasch vorwärts, und von dieser neuen hohen Schule ist viel zu erwarten! Die Zahl der Studirenden ist bereits 200; unter diesen auch Griechen vom festen Lande. Der jetzige Englische Commissair ist ein Freund der Griechen, das Gegentheil von Maitland, und die Griechen erhalten aus den Inseln manche wichtige Nachricht.

Sie fragen mich, was ich von dem Päpstlichen Breve halte, das Weisse in Leipzig herausgegeben hat? Ich kann mich von der Ächtheit desselben nicht überzeugen. Schon, daß es Italienisch und nicht Lateinisch geschrieben ist, kommt mir verdächtig vor. Zwar gibt es italienische Schreiben der Päbste. Diese sind aber doch größtentheils Privatbriefe u. haben nicht die Form von Brevien, sub annulo Piscatoris und mit der Contrasignatur eines Cardinals. Auch glaube ich nicht, daß Pius VI eine Bigamie würde erlaubt haben. Indeß darf ich über die Sache so geradhin nicht absprechen. Es wäre zu wünschen, daß Tzschirner sie genauer untersuchte. In Leipzig müßte er doch wohl Gelegenheit dazu haben.

Für das Programm Ihres Sohns danke ich Ihnen sehr. Er hat mir neulich Vogels Dissertationen über die Apocalypsis geschickt. Gerne hätte ich seinen Heinrich den Löwen. Haben Sie ein Exemplar noch vorrätzig, so theilen Sie mir es mit! Ich könnte diese Schrift zur Fortsetzung meiner Dänischen Kirchengeschichte, wiewohl ich keine nahe Aussicht zu derselben habe, brauchen.

Auf den dritten Band der Amalthea bin ich sehr begierig. Ich habe diesen Sommer nicht dazu kommen können, Ihnen noch einen Beitrag zu liefern, ob ich gleich daran gedacht, und über die Samlungen unserer antiquarischen Commission, die sehr reich sind, jedoch, wie Sie wissen, bloß Nordische Alterthümer umfassen, Notizen aufgeschrieben habe. Was meine eignen betrifft, so ist nicht wunderviel davon zu sagen. Meine Münz-

sammlung steht fast jeder öffentlichen nach. Von Idolen und Anticaglien habe ich wenig. Das Museum Lapidarium nimmt zwar zu (jezt 55 Stück), aber ich vermthe, daß eine neue Auflage der Epistola ad Ouvarowium gemacht werden wird, in die die Beschreibung meiner 11 Hieroglyphen Steine, u. Eines sehr schönen Steines mit kufischer Schrift aus den Umgebungsmauern des Mikias als Zusatz kommt.

Irgens Bergh bringt Ihnen einige Kleinigkeiten mit. In der dänischen am Stiftungsfeste unserer Bibelgesellschaft gehaltenen Rede, die Er Ihnen deuten wird, wenn Sie ihn darum bitten, habe ich auf die Beschuldigungen der Katholiken Rücksicht genommen. Einige hier haben das kühn gefunden. Darf denn ein evangelischer Theologe nicht einmal das Blatt vom Munde nehmen?

77. Von K. A. Böttiger, Dresden 19/10 1826.

Mein ehrwürdiger Freund! Ich habe lange nichts von Ihnen gehört. Sie haben indeß Ihre große Jubelfeier nicht ohne mannichfaltige Beweise Ihrer encyclischen Bischoffsthätigkeit begangen; und auch auf unseren Tzschirner ist der Danebrog herabgeflossen. . . Ihr Thorlaciuss ist lange bey mir gewesen. Seine schöne Isländerin wurde krank bei uns. Er selbst ist ein vielkundiger und rastlos zulernender Mann. Nur ist die Vasenerklärung ein fast neues Fach für ihn. . . Sie sind von Ihrem Standpuncte aus gewiß ein scharfsichtiger Beobachter der heillosen jesuitischen Umtriebe, die auch in Sachsen großen Meinungszwiespalt erregen. Hier erwartet man täglich die Publication eines Regulatifs, worin trotz aller Vorstellungen der Stände beim letzten Landtag dem neuerrichteten katholischen Consistorium unter Bischoff Mauermanns Vorsitz viel zu viel für unsere Sicherstellung eingeräumt u. unter andern die Wahl der Confessio bei Kindern in gemischten Ehen bloß der Wilkühr der Eltern freigestellt wird. In Leipzig hat der famose Renegat, Adam Müller, der als Resident des erbärmlichen Köthner Fürsten die ganze Hetze mit dessen Uebertritt eingeleitet hat, unter dem Namen seines Sekretärs Goldmann ein wüthendes Journal: Correspondent, betitelt (bei Täubner in Leipzig unter katholischer Censur!) herauszugeben angefangen, das nun wohl nach Köthen wandern wird. Es ist etwas im Werke, woran Dänemarks erhabener und echt protestantischer Monarch gewiß, als ein deutscher Bundesgenosse, den kräftigsten Antheil nehmen wird. Man fühlt die Unentbehrlichkeit eines Corpus Evangelicorum, wie es durch die Vernichtung des alten Reichsverbandes mit untergegangen,





aber keineswegs durch die Wiener Congreßacten antiquirt worden ist, wenn dieß auch einen neuen Gegenstand des Bundestages in Frankfurt machen kann. Der König von Preußen ergreift die Idee von einer Wiederherstellung einer solchen Garantie sehr lebhaft. Der Baron v. Reden, hannöverscher Gesandter in Berlin u. Dresden, hat, aufgefordert vom Herzog von Cumberland u. Cambridge ein Memoire deswegen an den Grafen Münster in London geschrieben, u. es leidet keinen Zweifel, daß Hannover die Sache fordern wird. Träte nun Ihr König auch mit ein: so wird ja Württemberg, die sächsischen Herzöge, Darmstadt, Baden (trotz seines an Oesterrich verkauften Ministers Berstädt), Nassau u.s.w. nicht zurückstehen. Ich habe mit dem wackeren dänischen Ministerresidenten hier, Irgens Berg, darüber gesprochen u. er ist im Begriff, darüber zu berichten. Allein Sie können viel dabei thun u. es [ist] Ihre Bischoffspflicht. Ich glaube, daß der preuß. Minister der ausw. Angel. Graf Bernstorff die Sache auch aus voller Ueberzeugung begünstigt, u. mit ihm wäre wohl zuerst anzuknüpfen. Hier ist wenig zu hoffen, da unser Ministerium schwerlich das ihm einst zukommende Directorium beim Corpus Evangelicorum jetzt wieder erhalten könnte.

Krug, nur zu vorschnell und zu sehr Pamphletist, hat schon in seiner Schrift über die Umgriffe der Katholiken in Sachsen auf die Nothwendigkeit einer solchen Wiederherstellung des C[orpus] E[vangelicorum] hingedeutet. Gründlicher würde es der edle Tzschirner gethan haben. Aber dieser schwebt noch in Lebensgefahr, u. erholt er sich auch von seiner Brustentzündung, er wird schwerlich noch lange wirksam seyn können. Uneretzlicher Verlust!

So ist auch Baggesen in Hamburg begraben worden, ein großer, aber doch warlich ein genialer Sünder, dem ich eben einen kurzen Nekrolog in der Alg. Zeitung geschrieben habe. Der wackere Buchhändler Göschen bezahlte ihm noch sein Manuscript: Adam u. Eva oder Geschichte des Sündenfalls eine Burleske, worüber die Frommen sehr böse seyn werden, mit 50 Fr[anc]d'or, welches ihn von Schulden lösete, die er durch seinen früheren Aufenthalt im vorigen Winter gemacht hatte. Seine beiden Söhne sind treffliche Männer. Der Prediger in Bern sollte für Kopenhagen gewonnen werden. . . In dem bitteren Streit zwischen Böckh u. dessen verächtlichem Schildknappen, dem Juden Meyer in Halle, und dem rüstigen Hermann über die Fehler in dem von Böckh besorgten Corpore inscriptionum muß der erste jetzt lebende Hellenist, Hermann, natürlich den Sieg behalten. Sein in England erschienenenes Buch über den Partikel *äv* ist ein stupendes Werk. . .

78. An K. A. Böttiger. Kph. 4/11 1826.

Es hat mich, mein theurer Freund, herzlich gefreut, wieder einige Zeilen von Ihnen zu erhalten. . . Von der wichtigen Mittheilung in Ihrem Briefe habe ich sogleich Gebrauch gemacht. Unterrichten Sie mich ja ferner wie die Sache fortschreitet. Hier ist zwar keine nahe Gefahr zu befürchten. Aber die Jesuiten visent de loin. Religion ist Ihnen wenig oder nichts, wenn sie nur herrschen können. Auf Schweden haben Sie von jeher ihr Auge gerichtet, und Dänemark hat auch noch im vorigen Jahrhundert ab und zu Spuren ihrer geheimen Umtriebe bemerken können. Erfahren Sie etwas von dergleichen Plänen so bin ich gewiß, daß Sie mir es nicht verschweigen werden. Sehr wünsche ich Auskunft über das ehemalige Institut in Schwerin zu erhalten. Es soll niedergelegt seyn. Aber — wann haben die Jesuiten je einen Plan aufgegeben?

Wir haben hier auch ärgerliche theol. Streitigkeiten. Sie werden, wo nicht aus der Kirchenzeitung, so aus dem Blatt das Adam Müller redigirt (in dem ich auch einen Seitenhieb bekommen habe), wissen, daß der hiesige Prediger Grundtvig den Prof. Clausen auf eine unwürdige Weise angegriffen hat. Seine Schrift ist von einem hier gewesenen jetzt in Holstein angestellten Pastor Egge ins Deutsche übersetzt. Grundtvig hat, da der König den Proceß, welchen Clausen gegen ihn angefangen hatte, und anfangen mußte, nicht niederschlagen wollte, seinen Abschied genommen. Das Urtheil der ersten Instanz ist nun gefallen. . . Er wird nun wahrscheinlich an das Höchste Gericht appelliren. Es sind aber leider mehrere Schwärmer hier, die durch ihre Flugblätter das Volk aufregen, und die Regierung wird am Ende doch ein Einsehen damit haben müßen. Der Hirtenbrief hat die Schwärmer erbittert. Sie würden wüthend über uns, u. namentlich über mich hergefallen seyn, wenn nicht das Jussu et Sumtu Regio auf dem Titelblatte, sie etwas im Zaune hielte. Ganz können Sie aber doch ihren Grimm nicht verhehlen. . . Der Dresdner Versammlung deutscher Naturforscher hätte ich von Herzen gern beygewohnt. Warum denkt Ihr nicht an eine allgemeine Akademie der Wissenschaften für ganz Deutschland? Ich hatte vor einigen Jahren die Veranlassung dem Fürsten M[etternich] einen Plan der Art zu schicken. Er war aber wahrscheinlich zu liberal. Es ist nichts darauf erfolgt. . .

79. Von K. A. Böttiger, Dresden 6/6 1827.

Mein edler Freund! Ich wollte Ihnen ausführlich schreiben. Ihnen auf Ihren inhaltreichen Brief und dessen gewichtige Beilage καδδυναμνιν ant-

worten. Aber meine physische Kraft wankt mehr als je. Der böse Nervenschwindel, über welchen ich schon in meinem letzten Briefe so bittere Klagen führte, liegt wie Blei in meinem Kopf und verleidet mir alles Buchstabenwesen. Nur in Marienbad ist Heil für mich, und dahin zu kommen sehne ich mich doppelt, weil der Fremdendurchzug und die daraus für mich entstehende Seccatura ganz unleidlich auf mich einstürmen und ich diesen nur durch eine schnelle Flucht entgehen kann.

Wie groß ist die Verpflichtung, die Sie, rastloser Fackelträger des alten und neuen Cultus, durch Ihre Ausgabe des Firmicus allen Alterthumsforschern aufgelegt haben! Das Buch war äuserst schwer zu haben. Ich benutzte es bisher bloß in dem Ouzelischen Minutius Felix. Ich bewundere eben so sehr Ihre Belesenheit als Geduld in Benutzung des Verschiedenartigsten. Ihr Commentar ist reich an den fruchtbarsten Winken, besonders auch wo der Orient einfließt und in den Mysterien. Da liegt noch manches Goldkörnchen eingeschartt.

Meine Bewunderung steigt, wenn ich Ihren Stern der Weisen leuchten sehe. Hat er einmal geleuchtet, so ist es diese Constellation. Es ist gewiß der einzige Ausweg, sobald man das einzige Zeugniß des Matthäus überhaupt gelten läßt und nicht etwa mit Dupuis in seinem Origines de tous les cultes und anderen Skeptikern das Ganze mit dem Stern der Semiramis u.s.w. für ein bloßes Bild einer Epiphanie oder Incarnation erklärt. Sie haben auch in dieser Schrift eine fast algegenwärtige Belesenheit und Combinationalgabe[?] bewiesen. Hätte ich nur Zeit und Kraft, um mich weiter zu erklären. Da muß aber mein Kopf weniger benommen seyn. Jammer schade, daß des herrlichen Schuberts in Petersburg Handschrift verloren gieng!

Schade auch, daß Ideler, dessen Chronologie zu den fruchtbarsten Erscheinungen des vorigen Jahres gehört, nicht zum Berliner kritischen Areopagus gehört, der überhaupt durch die Einseitigkeit der Hegelschen, dort rumorenden Schule viele Gegner, aber doch auch im Einzelnen Vortreffliches hat. dann würde er der alleinberufene Rezensent in den Berliner Jahrbüchern der wissenschaftlichen Kritik von Ihrem Stern der Weisen seyn. denn das kleine Buch setzt einen großen Forscher voraus!

Meine Gesundheit ist so wankend, daß ich bis jetzt weder an die Fortsetzung der Amalthea noch der Ideen zur Mythologie ernstlich denken konnte. Wenn ich nur in Marienbad soviel Kraft gewinne, um von da einen Excurs auf die Familiengüter des verstorbenen Feldzeugmeisters Baron von Koller in Böhmen zu machen, wo sich jetzt seine unvergleichliche (aus mehr als



300 erlesenen zum Theil einzigen Stücken bestehende) Vasensammlung und viele Ausbeute der Nachgrabung in allen Theilen des Königreichs Neapel aufgespeichert befinden. Als Generalquartirmeister der östr. Schutz-armé in Neapel hatte er alle Gewalt dort alles unwühlen zu lassen und gewann so erstaunliche Alterthumsschätze. Jetzt will die Familie alles an den Kaiser von Oestreich verkaufen, der auch dazu Lust hat. Vorher aber soll ein Verzeichniß mit einer allgemeinen Abschätzung gemacht werden. Und eben dazu bin ich von der Familie förmlich eingeladen. Sie sollen, wenn ichs erlebe, weitere Nachrichten davon erhalten. Es ist auch eine ganze Sammlung von Aegyptiacis dabei. Bis an den Euphrat ist der Mann freilich nicht gedrungen. Welche Aufschlüsse warten uns in Ihrer Religion der Babylonier! Ἀγαθὴ τύχη. . . Unser Vater Bischoff fühlt zwar die Last der Jahre, ist aber noch immer der thätige Meister vom Stuhl der □ zum goldenen Apfel, wo ich jetzt Altmeister bin. Moßdorf ist Herausgeber der bei Brockhaus in Leipzig erscheinenden Encyclopaedie der Freimaurer, wovon unter dem angenommenen Namen Lenning er zwei Bände, die bis zum Buchstaben M. gehen, bis jetzt erscheinen ließ, ein sachreiches Lexicon, wodurch er aber freilich seine alte Schuld, drucken zu lassen, was nicht für den Druck gehört, bedeutend vergrößert hat. Indeß ist da überhaupt nicht mehr viel zu verhehlen. Die ganze Maurerei erhält sich nur noch durch manche löbliche Humanitätsanstalt. Sonst hat sie sich überall überlebt.

Da ich Ihnen heute durchaus von mir nichts schicken kann, so lege ich nur einige Aktenstücke in Betreff des Todes unsers Königs bei und füge diesen das dritte Heft der von unserm trefflichen Ebert herausgegebenen Ueberlieferungen hinzu, weil darin auch Einiges von mir vorkommt.

Mögen Sie, mein alter, stets treu erprobter Freund, ein tapferer Vertheidiger des Protestantismus gegen alle jesuitischen und mystischen Anschläge, ἀβάπτιστος φελλός ὡς um mit Simonides zu sprechen, wacker ausharren, die archäologische Fackel noch lange, lange schwingen und durch die Genesung Ihrer Frau Gemahlin auch häuslich ganz glücklich seyn!

80. Von K. A. Böttiger, Dresden 20/9 1827.

Mein alter, hochverehrter Freund! Vor meiner Reise nach Marienbad zu Anfang des Sommers schrieb ich Ihnen zum letztenmal. Heute, da ein in Berlin und Breslau studirender Däne, ein Vetter des genialen Steffens, mir eine Gelegenheit anbietet, nur einige Worte. Sie werden wissen wollen, wie es mit dem Erscheinen der fortgesetzten Amalthea aussieht? Mißlich,

noch immer sehr unentschieden. Mit unserm deutschen Buchhandel neigt es sich zu einer heillosen Katastrophe. Bücher will niemand mehr kaufen. Alles in Taschenformat und Journalen. Darum hat mir selbst der wackere Max in Breslau, auf dessen Verlags-bereitwilligkeit ich noch am meisten gezählt hatte, mir bis zu heutiger Stunde keine bestimmte Zusage machen wollen. Der alte, wackere Göschen stand durch die Nachlässigkeit seines ihm associirten Sohnes auf dem Punkt Schiffbruch zu leiden. Uebrigens habe ich den ganzen Sommer für meine archäologischen Studien so viel als nichts thun können. Ein noch vor dem Ausmarch der östr. Sicherungs-armé in Neapel gestorbener General Koller, Intendant jener Armé, hatte dort in italo-griechischen Vasen, Terracottas, Bronzen, Gläsern u.s.w. einen unermeßlichen Alterthumsschatz zusammengebracht, der in mehr als 100 Kisten über Hamburg die Elbe hinauf und von Triest zu Wagen in seine Familienherrschaft Owriztswi 2 Meilen von Prag geschafft worden ist. Diesen habe ich, von Marienbad dorthin reisend, gemustert und großen Genuß gehabt. Auch viele christliche Monumente aus den neapol. Catacomben waren dabei. Wie haben Ihnen Büschings oberflächliche, Hirts krittelnde Anzeige, jene in den Wiener Jahrbüchern, diese in den bald sehr einseitig gewordenen Berliner Jahrbüchern der Kritik gefallen? Inventis addere facillimum, so heißt es auch von Ihren christlichen Denkmälern. Wohl verlangt mich zu erfahren, was Sie in Ihrem  $\nu\alpha\sigma\tau\alpha\delta\mu\phi$  zuerst wieder in die See auslaufen lassen. Mein wackerer D. Sillig hier, welcher durch seinen Catalogus artificum sich schon einen Vorplatz auf unseren Subsellia erwarb, will mit aller Gewalt meine Opuscula ediren und hat dazu denselben Verleger in Leipzig, Täubner, erworben, der Hermanns Opuscula druckte. Ich muß freilich in meinem 67 Jahr, verfolgt von dem nirgends zu bannenden Nervenschwindel, mein Reisebündel schnüren. Wie gefällt Ihnen die Polygnotische Unterwelt von den Brüdern Riepenhausen, von welcher der scharfsinnige Ottf. Müller (dessen Phidias jetzt gedruckt wird, da er die Archäologie der Etrusker nicht eher herausgeben will, als bis er selbst dort gewesen ist) eine so geistreiche Anzeige machte? Ist Ihr Thorlaciuss zurück? Sein maßloser Bienenfleiß hat selbst in Paris und Rom Aufsehen erregt. Jetzt soll auf unseren verstorbenen König eine sitzende Colossalstatue vor dem Japanischen Palais, wo die Bibliothek ist, in Bronze errichtet werden. Welche Handgeberde würden Sie ihm geben? Unser neuer König Anton hat sich durch seine unerschöpfliche Herzensgüte und wahre Popularität, so wie durch sein kluges Benehmen in ecclesiasticis, alle Herzen erbeutet und man betet für sein langes Leben. . .

## 81. Von K. A. Böttiger, Dresden 13/5 1828.

... Am Dürerfest, das durch den Kunstkönig Ludewig in Baiern (übrigens doch von heimlichen Jesuiten gegängelt) wie ein Modeschnupfen alles ergriffen, gründete ich einen uns hier noch fehlenden Kunstverein. Sie finden das alles in einer kleinen Schrift, die ich drucken ließ, aber den Chifre des russ. Hofraths, der die Kosten dazu hergab, hinter dem Vorworte setzte. ... Fast noch größere Gefahr als vom Ultramontanismus — in Oestreich sind die Jesuiten bereits wieder erbfähig — drohet uns vom Mysticismus unserer orthodoxen Supernaturalisten. Es thut mir leid sagen zu müssen, daß unser Ammon immer steifgläubiger wird. Was sagen Sie zu seiner unsichtbaren Kirche, wovon ich Ihnen hier einen Abdruck beilege.

In Sachsen gilt die F[rei] Maurerei noch etwas. An ihrer Spitze steht unser edler Minister Nostitz und Jänckendorf, dessen zweiten Liederkreis Ihnen der Tuniser Generalconsul Falbe mitbringt, der hier durch ins Vaterland zurückreist. Dieser Fall hat Ihnen manches schön Münzchen eingebracht. Glück auf! Sie müssen ein herrliches Münzkabinet haben.

Wird denn Dänemark alle Bereitwilligkeit haben, einem Corpus Evangelicorum, an dessen Spitze der König von Preußen stünde, auch dann beizutreten, wenn der Bundestag ganz aus dem Spiele blieb? Von Sachsen kann nichts geschehen, als Beitritt. Wir haben einen sehr fromm catholischen König.

Geben Sie uns doch Etwas ausführliches über den Culdeen. Schon Anton wollte sie von den Baucorporationen ganz fern gehalten haben!

Ich habe wieder angefangen, griechische Münzen zu sammeln, nachdem durch eine schmerzliche Veruntreuung in meinem eigenen Hause meine erste Sammlung, wozu auch Sie so freigebig beigetragen hatten, fast ganz genommen worden war. Es ist unverschämt, zum zweiten mal zu betteln. Und doch klopfte ich an der Thüre des Reichen u. rufe: da obolum Belisario.

Ist schon die Sage von Michael Beer's Trauerspiel: Struensee zu Ihnen erschollen, wo auch Ihr Vater eine Rolle spielt. König Ludewig bestand darauf, daß es in München gespielt werden müßte.

Eben kommt Prof. Immermann und bringt mir Ihr Päckchen. Er empfiehlt sich Ihnen.

## 82. Von K. A. Böttiger, Dresden 11/8 1828.

Mein edler Freund! Der Ueberbringer dieses Blattes ist der treffliche Philolog und Hellenist, Professor Passow von Breslau, mein bewährter

Freund, der einen Besuch bei seinem Vater, der Oberkirchenrath in Mecklenburg Schwerin ist, dazu benutzt, einen Ferien-excurs zu Ihnen nach Kopenhagen zu machen. Möge er Sie zu Hause treffen. dann werden Sie von ihm, dem thätigsten Mitarbeiter an Teubners Ausgabe der Classiker, Jahn's philologischen Jahrbüchern, der Berliner Literaturzeitung und unermüdetem Lexicographen, der so ganz au courant ist, alles über die guten u. bösen Umtriebe unserer Literatur u. Kirche erfahren. Er ist sehr freisinnig, offen, herzlich...Lassen Sie ihn, der jetzt auch der Archäologie huldigt, alle Ihre Kunstschätze sehen, wovon ich in Marienbad eine treffliche Notiz in der jetzt so fruchtbar sich gestaltenden Berliner Staatszeitung (von wem?) gelesen habe.

Er soll Ihnen das endlich fertig gewordene erste Heft meines an die Stelle der Amalthea getretenen Journals: Archäologie und Kunst von dem Breslauer Verleger mitbringen, wozu er selbst einen sehr gelehrten Beitrag über die Reliefs, welche den Dreifußraub vorstellen, beigetragen hat. Mündlich mag er Ihnen erzählen, welche Angst- und Zangengeburt dies erste Heft war u. wie nun der Verleger die Fortsetzung an die schwerlich so bald zu ermittelnde Abnahme des ersten Hefts knüpft u. im zweiten Heft sollte ja doch Ihr so lange bei mir gelegener Beitrag zu den numis anecdotis kommen. Es ist jämmerlich mit unserm Verlage solcher Schriften bestellt... Die Christinn im heidnischen Hause war mit mir in Marienbad u. unterhielt mich u. meine Freunde ungemein. Welch ein glückliches Thema voll Anwendung auf dem jetzigen Standpunkt der gemischten Ehen zwischen Katholiken u. Protestanten!...Die Leipziger haben mit der Wiederbesetzung von Tzschirners wichtigen Aemtern viele Noth gehabt. Auf der einen Seite bietet eine hiesige sehr mächtige Partei alles auf, einen Erzorthodoxen, Hahn, den sie aus Königsberg hinsetzt, zur theol. Facultät zu bringen; auf der andern trat der treffliche Generalsuperintendent Grossmann in Altenburg zurück, da schon alles richtig war. Endlich ist man beim Hauptpastor D. Bökel in Hamburg stehen geblieben u. dieser soll, alle glänzenden Anerbietungen der Hamburger nicht achtend, nun zugesagt haben. Faxit Deus, denn der hat schon in Hamburg einen muthigen Kampf gegen die dortigen Mystiker gekämpft...Unser Ammon möchte gern den Vermittler zwischen den Razionalisten u. Supernaturalisten machen, zu welchen letztern er sich selbst jetzt zählt. Das letzte Stück des ganz allein von ihm besorgten Unionsjournal enthält manche spitzige Recension, auch der Tzsch. Briefe...Dux Brunsvicorum *μαίνεται ὀλοαῖς μανίαις*. Katholisch aber ist er nicht geworden.

83. An K. A. Böttiger, Kph. 3/1 1829.

Die letzte Nachricht von Ihnen, mein theurer Freund, erhielt ich zugleich mit dem ersten Hefte der Archäologie und Kunst, der ich von Herzen Glück und Gedeihen wünsche. Gerne schickte ich Ihnen einen Aufsatz für dieselbe, wenn ich nur etwas vorrätig hätte. Wollen Sie aber die kleine Abhandlung über die Aeskulapische Votivgemme, die Sie nun bald vor einem Jahre erhalten haben, übersetzen lassen, und aufnehmen, so wird mich das freuen. Es währt doch noch lange ehe der Band unserer Sozietäts Schriften, der mit ihr anfängt, ins Publikum kommt.

Sie werden ja nun wohl meine Reliq. der Babylonier erhalten haben. Mich verlangt nach dem zweiten Stücke von Silv. de Sacy's Recension im Journal des Savans. Ich weiß aus einem Briefe von ihm, daß er manches dagegen zu erinnern hat. Es ist, so weit ich aus demselben sehe, wohl das persische Element das er vermißt. dagegen habe ich nur zu erinnern 1. daß die meisten Cylinder in der Gegend von Borsippa gefunden werden: also nicht persisch sondern ächt babylonisch sind. 2. daß Lingam und Yoni sicher nicht zur reinen und keuschen Persenreligion gehören. Sie aber, mein Freund, bitte ich besonders um Ihr Urtheil über meine Erklärung des Pythagor. Y. Ich habe Passow, der nur 36 Stunden bei uns war, und den ich sehr lieb gewonnen habe, gebeten, Herrn Lange zu ersuchen, die Idee zu prüfen und in der Archäologie u. Kunst seine Meinung darüber zu sagen . . . Unsere theologische Klopffechter scheinen sich nun zur Ruhe begeben zu wollen. Lindberg hat seine orientalische Paläographie wieder vorgenommen, und wieder angefangen mich zu besuchen. Wir sprechen aber natürlicherweise nur von Münzen und Buchstaben. Grundtvig, der beste u. ehrlichste, wiewohl auch zugleich der schwärmerische, schweigt. Rudelbachs theologisches Journal hat aus Mangel an Lesern aufgehört. Seine letzten Angriffe auf uns stehen in Hengstenbergs evangelischer Kirchenzeitung, mit allerlei Unwahrheiten verbrämt. Ich habe auch Marheinecke gebeten Hengstenberg zu warnen; und nun wird Sachsen mit dem theuren Manne beglückt. Denn ein mediatisirter Fürst an der böhmischen Gränze, 7 Meilen von Dresden, 5 von Carlsbad, dessen Namen ich aber nicht weiß, hat ihn zum Superintendenten in seinen Staaten berufen. Wahrscheinlich ist das durch Hengstenbergs Empfehlung geschehen. Seine Predigt soll so gefallen haben, daß die Vocation sogleich erfolgte. Mich wundert das, denn die Proben seiner Predigten, die er hier in Druck gegeben hat, sind nichts werth. Übrigens ist er ein wahrer Gelehrter, und könnte Professor in



mehr als Einem Fache seyn. Nun — Sie werden ihn ja kennen lernen. Er muß ja in Dresden die Ordination erhalten, und folglich vorher von Ammon und Seltenreich geprüft werden. Laßen Sie uns hier nur erfahren, wie es mit seiner Vocation eigentlich zusammenhängt. Des Deutschen ist er vollkommen mächtig. Er ist deutsch geboren und erzogen und hat sich mehrere Jahre auf deutschen Universiteten aufgehalten. . .

#### 84. Von K. A. Böttiger, Dresden 13/1 1829.

Ich eile Ihnen dießmal mit umgehender Post zu schreiben. Dank für Ihren inhaltreichen Brief. . . Ich freue mich, daß auch der archäologische Obman Münter eine picturam in vasculis illustriren will. Wer hätte mehr Beruf dazu? Der wackere Thorlacius (im strengsten Vertrauen) hat sich mit seiner Erklärung der Orestesvase lächerlich gemacht. Ich weiß nicht, ob er was ich ihm lateinisch darüber schrieb jemandem gezeigt hat. Als er hierdurch reiste, zeigte er mir Calquen von den übrigen Vasen des Prinzen Christian, worunter noch weit interessantere waren, als die Ihnen zugeheilte, die höchstens nur durch die Musterung aller vorhandenen Memnonsbilder auf Vasen ein Interesse gewähren kann. . . Ein Stammbaum aller bildlicher Vorstellungen dieser *Μεμνονομαχία* vom Kasten des Kypselus herab bis auf die Tabula Iliaca könnte ein Meisterstück in Ihrer Hand werden. Die von Gaisford zuletzt abgedruckte Stelle des Proclus würde dabei als Ueberrest der Kykliker zum Grund gelegt werden müssen. Doch ich Thor trage Nachteulen nach Athen. Beiläufig möchte ich noch anführen, daß wollte der mir von alter Zeit her persönlich gewogene Prinz Christian eine Vase zur Erklärung mittheilen, ich mirs zu Ehre rechnen würde, mich unter die Erklärer seiner seltenen Vasensammlung in Reih und Glied zu stellen.

Ihre Erklärung des pythagor. Y in den Babyloniern hat mich sehr interessirt. Vor allem müßten wir über den Punkt einig seyn, ob Pythagoras auch auser den ägyptischen Weißen vor- und oberasiatische Bl. . . [?] gethan hat. Ich habe des Berliner Ritters Buch darüber noch nicht gelesen. Natürlich sehe ich mit gespannter Erwartung Ihrer africanischen Kirche entgegen und komme nicht aus meinem Erstaunen über Ihren überal so gründlich und so geistreich eingreifenden Forschungseifer. Sie müssen ein Zauber-mittel besitzen sich zu vervielfältigen.

Ein Fürst Schönburg in Glaucha gehört zu den Mystikern und sächsischen M. . . . . [?], an deren Spitze einer unserer ersten Staatsminister ist. Dieser hatte den Hengstenberg selbst zu der bei ihm erledigten Professur berufen. Allein diesem wurde Angst vor dem Colloquium, das er hier bei

Ammon u. Seltenreich zu bestehen gehabt hätte. Er gab also freiwillig jenen Ruf wieder auf und schlug nun Ihren Mystagogen vor, der auch begierig angenommen wurde. »So geht Verfinsterung durch unser Haus!« Aber einen Sieg hat das Licht durch Anstellung des trefflichen Großmann als Tzschirners Nachfolger in Leipzig errungen. Dort spukt jetzt der Ultrasupernaturalist Hahn. Allein drei junge Docenten Hase, Niedner, Fleck sind Lieblinge der Studenten u. streuen guten Samen aus. Es fängt jetzt an immer mehr in Anregung zu kommen, daß der König von Preußen zur Feier des 300jährigen Jubiliums der Augsburgischen Confession eine Synode der preuß. Generalsuperintendenten und theol. Fakultätsmänner in Berlin zusammenrufen und über die E. . . . . [?] der symb. Bücher Rath halten müsse, wozu auch die ersten Geistlichen der andern evangelischen Länder eingeladen werden sollten. Da dürften Sie natürlich am wenigsten fehlen.

In der gestrigen Nacht starb (by visitation, wie die Britten sagen) Friedrich v. Schlegel hier im Gasthof zur Stadt Berlin an einem auf der S[teile] tödtenden Schlagfluß in den Armen seiner Nichte, einer Frau v. Buttlar, geb. Dresdnerin, die er von Wien aus hieher begleitet hatte, da s[ie von] diesem Oheim au giron de l'eglise verlockt, von ihrem sterbenden Vater, einem hiesigen Hofsekretar Ernst, aufs Pflichtheil gesetzt war und nun einen Proceß führt. Schlegel hatte durch seine Vorlesungen, die er nun nicht hinaus zu lesen vermag, vielen Weiblein den Kopf verwirrt. Er war offenbar ein Doppelmissionar der Metternichschen und päpstlichen Propaganda und den Redemptoristen affiliirt. Allein er hatte etwas tüchtiges gelernt u. so viel auch dunkle Seiten in seinen Werken und Schriften vorkommen mögen, ich beklage ihn aufrichtig und be. . . [?] sein schönes Talent. werde auch morgen seine Leiche auf den katholischen Kirchhof begleiten. . . Ich will es versuchen, ob der Kammerherr Koopman, der bisher keine Notiz von mir genommen hat u. die Nase hoch trägt, dieß Briefchen beilegt. Wo nicht, geht es mit der Post ab.

85. Von K. A. Böttiger, Dresden 31/3 1829.

Mein edler Freund! Es geht ein norwegischer Landschaftler Ruysch, ein Schüler Dahl's, nach Hamburg und will dort den Brief auf der Post geben. Also Glück auf zu Erklärung der Memnonsvase. Wo ich dienen kann, impera et factum puta. Ihr primordia ecclesiae Africanae sind wieder ein unverwelkliches Blatt in Ihrem vollblättigen literarischen Kranz. Wie wird durch solche Monographien Schutt weggeräumt! Aber wären Sie doch jünger oder hätten nur nicht so viel zu thun. Sie sollten uns eine Ausgabe

des Tertullian geben! Ammon empfiehlt sich Ihnen und wird dem Herrn Rudelbach nichts schenken. Sie sollen zu seiner Zeit erfahren, wie es im Colloquium gegangen ist. Es ist von einer Synode in Berlin alles stille. Das Lieblingskind des Königs v. Preußen, die Liturgie, ist nun auch von Schleiermacher und allen noch übrigen Gegnern angenommen worden, da sie ganz umgeformt nun keinen Anstoß mehr giebt. Das prägt dem König und den Ministern sehr wohl ein, daß weitere Berathung jezt zu nichts führen würde. Die Politik verschlingt alles übriges Interesse. Kaiser Nicolaus kränkelt u. geht nicht wieder zur Armé, hat aber dafür von Warschau aus Zusammenkunft mit dem König von Preußen. Möglich daß auch Kaiser Franz, der im Mai das Jubileum des Heiligen Nepomuk in Prag feiern hilft, hinkommt. Man hat nicht Lust, sich von Wellington, der nach der Emancipation Gesetze vorzuschreiben Lust hat, imponiren zu lassen. Ich habe dem wackern Koopmann unrecht gethan. Er hat sich neuerlich sehr zuvorkommend gegen mich betragen, u. ist zu allem erbötig. Sein zierliches Weibchen spielte im Societstheater beim franz. Gesandten Grafen Caronne die Soubrette unübertrefflich.

Durch R[uy]sch, würde ich Ihnen denn auch das seltene Buch des Richardi Armacheni zuschicken können, wenn es auf der Dresdener Bibliothek wäre. Aber auch hier sind meine Nachforschungen vergeblich gewesen. . . Sind Sie auch von Rom aus zu der von dem Kronprinz v. Preußen patronisirten *Corrispondenza archeologica* aufgefordert worden? Steinbüchel in Wien und Thiersch in München haben wenig Zutrauen dazu. Thiersch Kunstepochen erscheinen jezt bei Cotta ganz umgearbeitet. Da wird Hirt schlimm wegkommen. In ganz Deutschland liest man jezt König Ludewigs Gedichte, ganz sein Werk, ganz das Abbild seines unruhigen bewegten Geistes. Er will das Gute und hat doch selbst den Görres, diesen wüthenden Jesuitenvorfechter in dem in München erscheinenden Tagblatt *Eos* nach München an die Universität gezogen. Durch Fr. Schlegels und Ad. Müllers schnell aufeinander folgenden Tod hat die Compagnie in Wien zwei starke Stützen verloren. Die ganz von Müller beherrschten Wiener Jahrbücher der Literatur sind nun in die Redaction des wackern Custoden an der Kaiserlichen Bibliothek Kopitar gekommen. Was sagen Sie zu Raoul-Rochette's *Monumens inédits*?

86. An den Kardinal Ignazio *Boncompagni*, Roma 12/9 1786.

Federigo Münter, Danese, umilmente supplica, l'Eminentissimo Signore Card. Segretario di Stato, di volergli graziosamente accordare la permissione

di vedere ne' indici, e nelle scanzie della Biblioteca Palatina & Vaticana li manoscritti tedeschi contenuti in esse, essendovi apparenza probabile, che oltre delle notizie incognite sopra la prima fondazione del cristianesimo nella Germania. & ne' paesi boreali, vi si trovino anche frammenti dei antichissimi poemi nazionali tedeschi, raccolti da Carlo Magno, ed esistenti ancora in Germania nel XV Sec., assieme con pezzi dell' antica mitologia del Setten-trione, deperditi nelle biblioteche di Danimarca & di Suecia. Supplica nel medesimo tempo L'eminenza Sua di degnarsi dare li ordini affinche gli si permetta di prendere per iscritto le notizie necessarie, tanto dagli codici, quanto dagli indici.

87. Von Joh. *Bonsdorff*, Åbo 7/5 1828.

Es sind schon einige Jahre verflossen, nachdem ich die Ehre hatte, die unter meinem Vorsitze in den Jahren 1809 und 10 herausgegebenen Dissertationen de plagis Aegyptiacis für Euer Hochwürden Rechnung abzuliefern, und vermuthete, dass sie Eur. Hochwürden zu Hände gekommen sind. Ich hatte aber schon damals angefangen, eine neue Ausgabe von diesem Commentar, mit vielen Berichtigungen und Ergänzungen, auch mit Hinsicht auf die Eichhornische Recension in der Goettingischen Zeitung, auszuarbeiten, und dies in der Absicht, dieselbe einmal mit mehreren andern Abhandlungen gelegentlich, unter dem Titel: Loca V. et N. T. interpretibus vulgo male intellecta, irgendwo drucken zu lassen. Auch hatte ich den Plan im vorigen Sommer so weit geführt, dass, ausser den schon genannten Commentar, beynahe 60 Bogen im Msk. fertig und eine beträchtliche Mänge Materialien zu den übrigen Abhandlungen zusammengetragen waren. Aber, leider! waren meine Mühe und Ansträngungen umsonst; denn durch die grosse Feuersbrunst, die im September des verwichenen Jahres, während meiner Abwesenheit auf meinem kleinen Landgute, die hiesige Stadt durchaus zerstörte, wurde, nicht nur mein Haus und Habe, sondern auch meine ganze Bibliothek, die nicht unbeträchtlich war, nebst allen Handschriften und Vorarbeiten, ausgenommen was ich auf dem Lande zum Reinschreiben mitgenommen hatte, nemlich die obenerwähnte Abhandlung de plagis Aegyptiacis und die zuletzt geschriebene de tridua Jonae in pise magno commoratione, ein Raub der Flammen. In dieser so unglücklichen Lage, beraubt meiner eigenen und, was noch mehr zu bedauern, der Academischen Bibliothek, die, samt den mehrsten Privat-Samlungen, auch in Asche verwandelt ist, denke ich, der schon beynahe 60 Jahre alt bin, nicht mehr auf Wiederherstellung des verlorenen; wollte aber doch gern, das

meinige aus dem Feuer gerettete ans Licht bringen. Ich ersuche also Ew. Hochwürden demüthigst, mir einen Verleger in Kopenhagen zu recommendiren, der sich den Verlag übernehmen wollte; denn hier im Lande, wo alle freye Untersuchungen im Fache der Biblischen Litteratur verkezert werden, lässt sich der Druck nicht denken, ohne mich neuen Censur-Streitigkeiten und Verdrieslichkeiten bloszustellen . . .

88. Von Camillo *Borgia*, Napoli 1/4 1817.

Quante vicende sono accadute da poi ch'ella manca da Roma; io disgraziatamente hò preso parte a molte di esse ed hò sofferto varie ingiustizie; pur nondimeno durante i sei anni del governo di Napoleone avevo dellì rispettabili impieghi: fui Direttore Generale della Polizia in trè Provincie; indi Commandante della Gendarmeria Imperiale nel Dìpartimento di Roma, Elettore ad vitam, e Presidente del Consiglio del Circondario di Velletri, uno de' Giudici Militari alla Corte Imperiale Ordinaria, e fui decorato della Stella di Cavaliere della Legione di Onore. Cessato quel Governo non credetti della Politica, ne della mia convenienza di rimanere almeno per i primi tempi in Roma tanto più che con il ritorno del sistema Papale tutte le cariche erano devolute al Ceto Ecclesiastico, e che per conseguenza le mie andavano a cessare, mi trasferii così in Napoli, e profittai dei quattro mesi, che Murat governò Roma per far passare in questa Città il mio Museo, il quale sarebbe rimasto abbandonato in Velletri, perchè io non abitavo più colà già da varj anni, ne avevo intenzione di più situarmi, e per il quale avevo perduto molto del mio amore, poichè con la lite con la Propaganda l'avevo veduto di molto smembrato.

Giunto io in Napoli fui da Murat nominato Ciambellano, e Generale nelle sue Armate, guadagnai anche la Croce delle due Sicilie: lo stesso Murat volle far l'acquisto del mio Museo, che mi pagò Cinquanta mila Ducati Napoletani, facendomene sborzare dieci mila in contanti, ed ordinando che Quaranta mila mi fossero dati in tutte Terre: apposi inoltre per prima condizione, che doveva conservare il nome di Museo Borgiano, e che doveva esser collocato in luogo separato. Questo contratto ebbe il suo pieno effetto meno che nella consegna delle Terre, mentre al momento che ne prendevo il possesso la Fortuna si dichiarò contro; il Rè Gioacchino cadde definitivamente, ed io piuttosto che andar prigioniere in Angaria nella mia qualità di Ufficiale Estero presi il saggio partito di sortir dall' Europa, e passare in Affrica, ove attendere che le cose si quietassero, e qual altro Mario mi recai a meditare sulle rovine di Cartagine. Il Rè Ferdinando in oggi hà con-

fermato l'acquisto del mio Museo, ed hà ordinato, che mi si consegnino le Terre, inoltre mi hà mandato un passaporto perchè potessi riedere nel seno della mia Famiglia. Post Nubila Phoebus. Spero un Ciel più sereno, ed un miglior avvenire.

Dopo quasi due Anni di assenza eccomi restituito in Napoli, ove tutto respira la più grande tranquillità, ed essendo cessato il dominio delle Armi sembra che tutto dolcemente inviti le lettere alla prosperità, anch' io mi sono lasciato sedurre, e vado ad entrare nella classe degli Autori, non sò come me ne tirerò, e vado dicendo con Plauto: *Sperat quidem animus quod veniat in manu Diis est.* Hò procurato di non impiegare infruttuosamente il mio tempo di permanenza in Affrica, mi è riuscito di ottenere dal Bei di Tunisi due permessi, il primo negato dall' Epoca del Dottor Shaw in poi ad ogni altro Viaggiatore, quello cioè di poter penetrare nell' interno della Reggenza, e studiarvi i tanti insigni resti, che vi si trovano; il secondo quello di far degli scavi negato a tutti costantemente, e che hò eseguite nell' antica Utica, non senza successo, poichè hò dissotterrata una Statua rappresentante una Flora, la di cui Scoltura indica uno stile piuttosto ricercato, hò inoltre scoperta un' antica Basilica con ottanta Colonne di Granito Orientale.

Ora dunque stò travagliando onde pubblicare il mio Viaggio: già stò preparando il testo, e si stanno incidendo i Rami: il risultato di circa due Anni d'infessato lavoro, e peregrinazioni consiste nell' aver visitate 252 antiche Città, o Villaggi diruti, nell' aver copiate, e disegnate 400 monumenti inediti, che pubblicherò in 80, in 90 Tavole incise, le quali conterranno delle Piante di Città, delle Piante di Tempj, ed altre Fabbriche, delle vedute pittoresche, de' disegni di Porticati, di Anfiteatri, Teatri, Bagni, Fontane, Statue, Bassorilievi, ed altri insigni monumenti non che di molte iscrizioni Latine Sagre, e Profane, e di alcune in caratteri Punicí. La mia Opera sarà corredata di un voluminoso Atlante di Carte Geografiche, e Topografiche, nelle quali sarà distinta l'antica dalla moderna Geografia; oltre la parte Geografica, ed antiquaria tratto la moderna, mentre avendo dovuto convivere con li Arabi, e Mori abitando volte le loro Tende tante ne' miei viaggi, che per i trè mesi, che hò presieduto alli miei scavi Uticensi mi sono trovato in grado di descrivere i costumi, e gli usi delli abitanti attuali di quelle regioni, così entrerò nelli più grandi dettagli sulla Statistica, sulle risorse del Paese, sù i riti, religione, modo di far la guerra, e non negligente neppure la Storia naturale.

Questa mia Opera verrà divisa in quattro, o cinque Volumi in Ottavo grande; non risparmiarò nè cura, nè spese perchè l'edizione, ed i Rami



vengano eseguiti con lusso, e ricercatezza: ma poichè abito Napoli mi conviene stamparla quì quantunque si manchi di molti mezzi Tipografici, onde eseguire una edizione perfetta; non ostante spero riuscire a fare una cosa al di là del mediocre, certo che il mio lavoro è tale, che posso lusingarmi che troverà il gradimento del Pubblico, il quale dovrà riflettere, che io solo hò incontrato delle spese, ed una fatica, che avrebbe forse sgomentato una intera Società di Accademici, avendo dovuto supplire a tutto, cioè far da Antiquario, da Redattore, da Disegnatore, Pittore, ed Ingegnere Geografico, e Topografico: fortuna ch'ero stato istrutto in queste varie Arti.

Passiamo ad altro. Essendomi disfatto del Museo non mi rimanevano, che i Codici Copti, dei quali volli fare con Murat un contratto parziale, esso me ne fece offrire dal Ministro dell' Interno la somma di tre mila Ducati; la cosa non si effettuò per il cambiamento del Governo, e nel partir da Napoli presi meco quelli manoscritti formando da prima il progetto di recarmi a Copenaghen, ed offrirli al Rè, come quello, a cui l'opera del Sig. Zoega era dedicata, e che aveva avuto la bontà di proteggerla: ma i miei piani essendo andati falliti rimasi in Affrica, e continuai nell' idea di spedire almeno costà i Codici, giacchè non potevo recarmivi di persona. Durante quasi due Anni di mia permanenza in Tunisi, o in quel Regno, non si è presentato mai un Bastimento Danese diretto per la Vostra Capitale; così riportavo i Codici meco in Napoli, ma fortunatamente trovai a Messina una occasione diretta, ed in una Cassetta ben condizionati sopra lo Sloop la Providenza Capitano Cristiano Jacobsen Danese l'hò fatti diriggere dal Sig. Kilian Vice Console di Danimarca alli Signori Fangel, e Co. alla consegna però di Vostra Eminenza, che prego caldamente procurarmene la vendita a Sua Maestà . . .

89. Von Stefano *Borgia*, Roma 21/7 1787.

Mio caro Mùnter. In sequela dell' avviso, che mi deste colla ultima vostra de' 15. Giugno da Brunsvic, io celebrai con gli amici Dano-Romani il fausto e felice vostro ingresso in Copenaghen. Tutto fu lieto; pendeva il vostro ritratto a olio avanti la Tavola modestamente imbandita. Assidebant Zoega, Cabott, Schow (egregio danese, che per un' anno fu vostro condiscipolo in Gottinga) ed altri. Si parlò sempre di voi, nè si omisi di rammentare qualche vostra gioconda cosa. I brindisi furono divisi, altri a voi, altri al vostro Signor Padre, altri all' oggetto del vostro caro anello, altri per fine all' intero corpo degli amici danesi. In somma dimostrammo tutti vera allegrezza per il salvo vostro ritorno in Patria, e vi pregammo ogni bene in utroque homine, previo il lume æternæ gratiæ. Amen . . .



Il Signor Woide in Londra vuole stampare i frammenti copti del Nuovo Testamento. Potreste voi essergli generoso delle copie, che prendeste di quelli, che io ho; ma avvertite che debbono essere pubblicati ex Museo Borgiano Veliterno, al quale li ho consacrati. La stampa di Giorgi va ad ultimarsi, e voi l'avrete [con il] più presto. Anche quella di Zoega vergit ad finem. Lavaggi vi spedì la cassetta, come mi disse Cabott. Per diligenze fatte non ho trovato il libro delle Lettere di Alba Russia. Deve essere qui molto raro, e forse chi lo ha non lo vorrà dire per non privarsene. . .

90. An Stefano Borgia, Kph. 25/8 1787.

Fort. Red.

Eccomi tornato nelle patrie parieti, Monsignore mio amabilissimo, e riceuuto da mio Padre e dall' intiera mia familia con ogni gradimento. Ora le rinnovo di cuore tutte le azioni di grazia che le debbo per le sue moltissime verso di me mostrate bontà ed amicizie, e la supplico di conservarmele mentre che viviamo. Il Giorno nel quale Ella mi fece l'onore di celebrare il mio reditu in Patriam, fu quell' istesso in cui ritrouai tutti i miei sul bordo del mare baltico 70 miglia da Copenaghen, dove eravano venuti all' incontro mio, e fu l'ora del suo pranzo l'istessa nella quale io scesi in terra dalla barca. Non posso dirle, quanto sommo piacere mi ha fatto la sua lettera, assieme colla descrizione della Festa che Ella diede in contemplazione mia; e colla notizia che il mio ritratto si è dipinto in olio; dunque già sta esposto nel museo sopra le cose boreali. Io ancora non ho auuto la mia cera, benchè Holm sia giunto in Copenaghen. Per ciò che riguarda lo museo boreale, non abbia paura, Monsignore, che non si aumenti; Già ne ho due pezzi di nuovo, e sarò fornito da tutti i miei amici, possessori di terre nella Campagna. cosi che la quantità della Collezione diverrà notabile; la qualità poi sarà come può essere nelle reliquie d'un popolo barbaro e bellicoso, che non conobbe Idoli, colendo le sue divinità *in Spiritu*, e che non fece che pochissimo uso di metalli. Spero adunque di fornirla bene di pezzi di sasso, di qualche spada o pugnale di rame, e di qualche urna. e sarà la mia cura di rendere il museo boreale di Velletri il più grande e posso dire l'unico fuori del Settentrione istesso; forse che pure potrò augmentarlo andando tra poche settimane far un giretto per la Scania.

Io poi ho ogni giorno in mani le mie medaglie greche. Ora, che sono disposte quelle che apportai meco, e quelle che mio Padre a radunate per me mentre il mio viaggio, Io ne ho quasi Mille. Le medaglie romane,



che sono nella stanza di mio Padre sono in numero di quasi 3500. comprese quelle, che Ella mi regalava. così che potiamo dire di aver un Museo rispettabile; e se Zoega vuol prestarci la sua opera ad augmentarlo, lo faremo tra pochi anni ancora più rispettabile. Io poi sto travagliando sopra Frammenti degli S. Padri, che tra pocho si stamperanno; la più parte tolti dalla Biblioteca Corsiniana. Le manderò colla prossima occasione dopo che saran finite, assieme con una opera di Wiedewelt, in Rame, che contiene la descrizione di tutti li pezzi egiziaci del museo del Sig. Guldberg. vene sarà una Cinquantina. Io già ho il libro, che è un in folio, e non aspetto che l'occasione d'aver qualche cosa di più, per mandarlo. Spero che questa si presenterà tra settimane. Le altre cose del Forskål e Niebuhr, che ho mandate via, saranno ora giunte in Roma. questo è tutto quello che fin ora si ha del Niebuhr. egli adesso sta travagliando sopra il terzo volume.

Tocc' a quel che Ella mi scrive di Woide; le dico. Se Woide vuol darmi tutti i frammenti delle Epistole Paulline e Cattoliche, che egli ha; io gli darò li frammenti accessori, a quelli che già copiava Adler; avendo questo già mandate le sue cose ad esso. Ma lo farò pure sotto quella condizione. ho avuto assai fatica colli fogli copti, per dover aver lavorato assolutamente per un altro. Adler gli scriverà la mia proposizione, ed egli sarà padrone, se vuol far quel cambio, col quale certamente non perderà. Io frattanto stamperò prima del nuovo anno la Collezione di tutti i suoi frammenti Sahidici degli Vangeli, col testo greco e colla Versione Memfita nel Appendice al Primo Volume del N. T. di Birch. e stia pure sicuro, Monsignore, che il titolo sarà ex Museo Borgiano Velitris. Gli miei Templari ho annunciat per la Fiera di Lipsia della Pasqua futura. Vi travaglierò questo inverno; ciò a dire al primo volume, che conterrà la regola.

Leggo qui le gazzette Fiorentine, e principalmente l'articolo di Roma, che mi fa un sommo piacere, potendomi figurare molto bene la più parte delle persone, e delle cose di quali si tratta. ma ho veduto con gran dispiacere la morte del povero Tata, e dell' Abate Fassini in Pisa, che era molto mio amico. L'Italia ha perduto molto in quel dotto Frate. è il secondo Domenicano veramente dotto, che è morto tra due anni. Vorrei che il Padre Maestro di S. Palazzo, che ora riempisce il mondo di nuovo con ciarle, lo seguisse ben presto: ma che il ciel conservi il buon padre Fabricj ed il nostro Becchetti, che l'un e l'altro son troppo buoni per esser Domenicani, ed inquisitores hæreticæ pravitatis.

Mi rallegro molto di sentir Schow in Roma; è un giovine da bene, e di grand' erudizione. tutti gli suoi amici qui han avuto piacere di aver delle

sue nuove, principalmente Bluhme e Mandix, che lo salutano cordialmente, come pure lo fo io: spero che ci scriverà ad un di noi, con chi fa questo viaggio? ciò che non sappiamo. Adler, con cui ho pransato solo ieri mattina, le scriverà credo oggi. Birch la riverisce; egli è partito ier l'altro per la Jutlanda, dove starà presso una sua sorella circa 3 settimane. Vahl è in Nidrosia, e più in sù ad erborizare. Hwiid, che non ho veduto ancora, sta sempre in Campagna, qualche miglia lontana da qui. Suhm pure; però l'ho veduto, e le porto i suoi complimenti, similmente que' del Capitano Dal, e di mio padre; e resto

Tutto suo Federico Münter.

91. An Stefano Borgia, Kph. 27/12 1787.

. . . Le rendo somme grazie per la sua risposta data a Woide. Ella non sene pentirà di avermi data la sua parola. Io ora sto traugliando ad una dissertazione de indole versionis N. T. Sahidicae, a cui si giungeran fragmenta epistolae Pauli ad Timoth. ex codd. ms. Borg. Veliternis. l'opera è già cominciata, e sarà stampata tra pocho. ho fatto fondere i Caratteri. ma il fonditore s'è moltissimo lagnato della poca accuratezza di Expilli così che ha douuto rifare tutte le matrici. Spero poi che il Re darà i danari necessari per stampar il Daniele, Giobbe, i Proverbi, ed i altri frammenti, che io ed Adler daremo assieme. così, che probabilmente il tutto sarà stampato in 2 anni. se in questo fratempo vi verranno altri framm. biblici, ci ricommandiamo alla sua grazia. Il Conte Bernstorf ha promesso di intercedere, affinche queste cose siino stampate a spese del Re.

Io ho per lei qualche pezzi di Antichità boreali simili a que' che sono mandati ed altri libri, tra quali un nouo testamento in lingua Gronlandica, stampato nella nostra Propaganda. Spero di aumentare tutto e di mandarlo colla primavera. Già avrà riceuuto il fagottino che nel Ottobre passato ho mandato per Livorno. Io sono stato pregato dal celebre Forster, compagno di Cook, di intercedere presso di Lei affin di farlo avere li Alfabeti di Propag. mi faccia quel favore di mandarmeli con que' altri libri, che Ella mi promette. Zoega farebbe pure un piacere al Signore Guldberg, mandandogli una copia dell' immortale opera. Perciò che riguarda le medaglie promesse, so troppo bene, che niente di mediocre vien dalla mano di Mgr Borgia, così che io sto aspettando le sue munificenze quietissimo ed in dulcissima exspectatione rerum futurarum. . . Ora spero poter presto metter mano all' opera sopra li Templarij. La mia sorte non è ancora decisa. mi rincesce di dover concorrere con Birch. ma non ci è rimedio, egli a voluto leuarmi la carica destinatami prima dal governo; ed io non ho fatto altro che defendermi, e mi sono offerto

a delle proue publiche, in forma di concorso, come si fa nella Sapienza in Roma; mezzo onestissimo. Il cancellario e Patrono dell' università avendo fatte delle difficoltà, benchè Birch avesse accettato la proposizione, io mi sono indirizzato al Principe Reale, ed ora spero, che non ostante tutte queste difficoltà l'affare sarà fatto. L'euento deciderà chi guadagnerà. Ora è ùn anno che lasciai Roma; assai volte vi ho pensato e desiderato Præteritos Jupiter utinam mihi referat annos!

92. An Stefano Borgia, Kph. 20/5 1788.

Ho mandato oggi, al bordo d'una incarricata per Livorno, una cassetina per Lei, continente: delle copie de' miei frammenti de' Padri. 2. un nuovo testamento Groenlandese. 3. una opera tedesca sopra le medaglie Samaritane, e qualche altri libretti, tra quali una stampa italiana e tedesca del celebre Drama, il Conclave, dal quale il suo Cameriere Antonio seppe recitarci tanti bei squarcii mentre che stavamo una sera con Lei nella villa in Albano. 4. qualche Antichità boreali per aggrandire il Museo settentrionale Veliterno e sono: due piccoli coltelli di selce. due piccole scuri del medesimo sasso. una scure di ferro trouata in un sepolcro in Danimarca. una spada di ferro, trouata in un tumulo sepolcrale nella Norvegia, datami dal Sig. de Suhm. Ella sa, Monsig., quanto sono rare le antichità di ferro, attesa la corruzione alla quale sta soggetto questo metallo sotto terra. così è in Roma, così pure da noi. sono tutti pezzi fabricati prima che si lasciasse il costume di sepelire li morti in tumuli sepolcrali, dunque prima dell' introduzione del Cristianesimo. Ora vado in traccia a delle urne sepolcrali, e spero trouarne in un viaggio che uado intraprendere tra giorni per alquali parti di nostra Isola, celebri nella storia antica, e piene di cose antiche. Subito che ne avrò trouato, Le manderò in Veletri, non facendomi altra raccolta di cose boreali che per il Museo di Casa Borgia...

Povero Hwiid, che ho dovuto morire! È egli il primo de' Suoi amici Danesi, che sene è andato via nel paese da doue non ci vengono delle nuoue. la sua povera vedoua sta afflittissima. un tempo si temeua per la sua salute ma ora pare che si ristabilisca.

Abbiamo ora un nuovo e vigilante regio Bibliotecario, il Sig. Moldenhawer. è succeduto egli al defunto Erichsen. e tra breue tempo la nostra regia bibliotheca sarà una delle prime dell' Europa. È ben vero che ella è stata negletta negli oltimi anni. Ma di cose antiche è richissima, auendo là più di 100.000 Volumi. Non le manca nessuna delle opere antiquarie, fuori de' più recenti dopo il Winkelmann, e le oltime raccolte del Piranesi; a una raccolta

stupenda di prime Stampe, tra quali sono molti duplicati, come la Complutense, l'Omero di Firenze, ed altri simili. V' è pure l'Antologia con lettere capitali, ed il Teocrito della medesima Edizione. Settimane sono, che ho veduto copie di lettere emanate da Propaganda, firmate di V. S. e del Eminentissimo Antonelli, a Monsig. Guilken, Vicario Apostolico in Holsazia. Ò pure fatto conoscenza col parrocho cattolico, stabilito in Copenaghen, Padre Holzförster, Benedett. di Fulda, il quale deue esser conosciuto a Lei.

Si è sparsa la fama nelle gazette, che il Re di Napoli abbia assediato Monte Cassino con un regimento di cauallegieri. Mi rincresce. È una violenza che fa, e mi pare, che li Benedettini douessero essere esenti da tutte le riforme violenti, che si danno a gustar agli altri frati, non meritevoli di meglio. Ma i Bened. sono sempre stati gente di garbo e di lettere, che non dovrebbero attaccare soltanto per spogliargli del loro danaro! Il Papa non potrà far altro, che tacere. li suoi affari colla corte di Napoli non sembrano andare bene acciò almeno che mi si scriue da Napoli. . . Il mio padre a finito il Catalogo delle nostre medaglie romane delle quali ora abbiamo più di 3600. pure è finito il catalogo delle mie Greche, va alle 1000. Nella primavera futura vi saranno da fare de' belli acquisti nella vendita delle medaglie Thottiane; quello che ne a fatto il Catalogo, è stato così ignorante che ha messo insieme per 20. 30. o 50 quasi tutte le Greche, sotto il titolo: Numi incogniti. Spero buscarne la più parte per vil prezzo. Ma la prego di non dir questa aneddota ad altro fuor di Zoega, essendo questa una cosa che non ci fa onore, principalmente come vi sono gente che avrebbero potuto far un catalogo, se non buono almeno non tanto ridicolo. Il Rè, spero, che farà acquisto della raccolta Thottiana di 300 d'oro, che non debbono mai uscire dal Regno. Vi saranno pure delle cose Boreali; vorrei che vi fosse qualche Sasso con lettere Runiche, il quale potrebbe figurare molto bene appresso li Sassi Etruschi. Ora è vicino a mezza notte; suadentque cadentia sidera somnum. Itaque Vale, iterumque Vale!

93. Von Stefano Borgia, Roma 22/6 1788.

Colla maggior sensibilità intesi la perdita, che ha fatto la Danimarca di un valentuomo, ed io di un carissimo amico nella persona del buon Hwiid, il primo col quale strinsi amicizia tra tutti i Danesi. Desidero che da mia parte ne facciate un complimento di condoglianza alla vedova Monica, che tante volte mi mandava i suoi saluti nelle lettere del defunto suo amabilissimo consorte. Se mi giungerà il ritratto, che mi aveva promesso, lo collocherò nel Museo tra gli altri de' miei amici. . . Il dramma bilingue, che

Dionisio mio cameriere sà a memoria, sarà libro raro tra noi, ma io più valuto il nuovo Testamento Groenlandese, che forse sarà unico in Italia. Munificentia mei Friderici ne sarà l'iscrizione, e nel Museo Veliterno già vi si legge in que' primi pezzi, che mi favoriste.

Intanto in corrispondenza io tengo preparate parecchie cose per voi, e specialmente i quattro Tomi sopra la sagrestia nuova di S. Pietro, usciti ora alla luce, pieni di rami, e di antichi monumenti. Espressamente li ho comperati per farvene dono. . . Dalla vostra intendo le molteplici opere, cominciate, e da cominciarsi, a solo, e con Adler, per dar corso alle grandi raccolte che avete fatto nel vostro viaggio Italosiculo. Ne ho piacere, ma vorrei che vi risparmiaste alcun poco, perchè a quel che sento, faticate troppo. In questi caldi soprattutto conviene riposarsi. Ricordatevi dell' antico proverbio: si juvenes estate valent satis discunt. Sete giovane, giovane volonteroso, e pieno di fuoco, onde convien temperarsi. . . Ho piacere che la regia Biblioteca sia caduta in buone mani. Il Signor Moldenhawer con i suoi lumi e talenti potrà renderla celebre nella nostra Europa. Il Bibliotecario è quello, che dee far lume alla Biblioteca. Il Muratori tra noi accreditò quella di Modena col suo gran nome. . . Diedi giorni sono a Zoëga per voi una rara medaglia di Augusto restituita da Vespasiano secundi moduli. 3600. medaglie latine, e 1000. greche formano un museo. Me ne rallegro con voi, e col Signor Dott. vostro degnissimo Padre, che mi saluterete. Utinam mi trovaste nella Thottiana raccolta un sasso con lettere Runiche.

94. An Stefano Borgia, Kph. 28/2 1789.

Eminentissimo Cardinale. Nessuna nuova poteva essere più cara e più grata a me, ed a tutti coloro, che godono della fortuna d'esser conosciuti ed amati dall' Eminenza Vostra, che quella che mi diede Zoëga nell'ultima sua, della sua promozione tanto tempo meritata, tanto tempo ansiosamente aspettata da tutti i boni. Conosce Ella la sincerità del mio cuore, e l'attaccamento inviolabile ed indissolubile che a tanti titoli mi lega a V. E. Sono dunque certo, che Ella sarà persuasa dell'allegrezza mia, e di che nessuno possa congratularsi con lei più sinceramente di quel che fò io. Così sono dunque finalmente dopo un ritardimento troppo lungo, e troppo ingiusto, adempiti i voti di tutti, che appartengono a Lei o per vincolo di famiglia, o per quello d'amicizia, egualmente santo a tutti i bene nati. Rimunerato, come lo chideua il suo merito, goderà Ella dell' applauso di ogni uno che sa conoscere il vero merito, e non soltanto dell' applauso e de' voti di un ceto di Cristiani, ma dell' applauso di tutti i Vomini di lettere nell'universa

chiesa Christiana! Faccio i voti i più ardenti per la sua felicità, per la conservazione della Sua preziosissima vita, per tutto quello, che potrà aumentare ed inalzare la prosperità sua e della Casa Borgia tanto da me amata e rispettata. Viua felice amato rispettato, venerato da tutti, e continui a proteggere ed a promuovere le lettere, che già tanto debbono alla sua erudizione, munificenza e protezione. Spero un giorno di vedere aperti i Tesori Vaticani sotto i Suoi augurij, come lo furono sotto il gran Quirini, e spero più di quel che ardisco consegnare alla carta!

Lascierà Ella ora la sua cara Propaganda; e temo, che questo cambiamento possa avere qualche influenza sul museo Egizio, il quale fu tanto arricchito da' Missionarj dipendenti dalla Propaganda. temo inoltre che V. E. lascierà almeno per qualche tempo Roma per aver la cura pastorale di qualche Chiesa: di che avvenimento neppure goderà il museo, e meno goderanno li letterati forestieri, e principalmente questa Colonia Danese, tanto protetta dall'E. V. Può dunque Ella facilmente immaginarsi, che noi tutti desideriamo di tutto nostro cuore, di saper La continuare il Suo Soggiorno in Alma Urbe tanto vicino a' Musei, ed a' Letterati tanto Romani quanto Forestieri, che troppo perderebbero, se Ella riceverebbe un altro domicilio.

Spero, che negli giorni istessi della promozione l'Eminenza Vostra abbia ricevuta da Trento la cassetta di medaglie danesi: e mi rallegro, che la bona sorte così abbia combinate le circostanze, che mentre che i Suoi Amici Romani certeranno di dimostrarle il loro piacere di vederla Cardinale di Santa Chiesa, debba pure arrivare dal Nord Eretico un piccolo accrescimento al splendidissimo Museo Veliterno. Mi rincresce che sia riuscita tanto piccola la raccolta degli Bratteati. Ma potrebbe darsi che tra breve potrebbe arricchire questa parte del Museo Septentrionale. Vi è qui un vecchio Galant-Vomo, che ne a una mediocre collezione, che forse sarebbe da acquistarsi. Non so, se vorrà venderla. Ma in quel caso ci faceremmo un onore, Mio Padre ed io, d'offerirla come un tributo più degno d'un museo Cardinalizio, all'Eminenza Vostra. Saprà dirle tra breve, se vuol entrare in negoziazioni il Possessore, ò no. E spero, che Ella sarà contenta dell'acquisto, se potremo farlo. Tanto almeno posso dire con franchezza, che giunti alla robba boreale radunata già in Velletri, questi Bratteati, ed il resto della robba Thottiana, che aspetta l'occasione d'imbarco, non sarà fuori di Danimarca e Svezia museo nell'Europa così ricco di antichità boreali, che il Veliterno, e che allora certissimamente questo merita d'esser descritto e stampato: Opera che l'Agente nostro Generale facilmente potrà eseguire.

Tutta la mia anima ora è tornata verso Roma, e niente desidero più ardentamente, che il poter ritornare un giorno nella Capitale del Mondo. V'è pure apparenza, come già più volte ho scritto all'Eminenza Vostra, che questo progetto tra 4 ò 5 Anni possa eseguirsi; non essendo io così assolutamente legato al mio impiego, come coloro, che anno paroca e cura d'anime; ed essendo medesimamente lecito nella nuova legge fondamentale dell'Università, che coloro che vogliono far un viaggio, possino farlo, se pure costituischino un vicario per le lezioni loro. Spero dunque, Sig. Cardinale veneratissimo ed amatissimo, di vederLa co' proprii miei occhi decorata colla S. Porpora e nell'istesso tempo decorante ed illustrante il S. Collegio.

95. Von Stefano Borgia, Roma 11/4 1789.

Il vostro Signor Padre ha voluto prendere gentilmente parte nella mia promozione al cardinalato. Perchè la mia risposta gli riesca più gradita, gliela trasmetto per vostro mezzo. Così è, debbo lasciare la mia cara Propaganda, ma non per questo lascerò il commercio con gli orientali, onde spero che la mia promozione non sarà di detrimento al Museo Veliterno, che per le vostre grazie, e del vostro Signor Padre va crescendo anche nella classe Boreale, unica nelle nostri parti. Vi farà piacere l'intendere che io restero in Roma, onde se verrete, potrò meglio servirvi di quel che abbia fatto in passato.

Zoëga, Schow, Siebenkees sono stati miei comiti in tutte le grandi funzioni del cardinalato. V'erano poi gl'invisibili comiti, ma presentissimi al mio cuore, e tra questi voi in capite...

96. An Stefano Borgia, Kph. 3/11 1789.

È tanto tempo, che non ho scritto all' E. V., che temo esser riguardato da Lei come un Ingrato. Ma sono stato da vero occupatissimo dopo la mia villeggiatura col finire le mie Lezioni, finire il secondo tomo delle mie Sicole delle quale ora si stampano gli ultimi fogli, col far una Orazione academica, e l'invitazione per essa, e finalmente col star malato della medesima malattia che ebbi nel ultimo tempo che stetti in Roma ec. ec. che appena ho potuto respirare. Accedono a tutti questi affari degli Esami teologici, e principalmente l'Esame Artium, al quale debbono sottomettersi li giovani che vengono dalle scuole all' Università, ed ultimo denique loco la Vendita delle medaglie Thottiane. Veda dunque, Sig. Cardinale Eminentissimo, le ragioni, per le quali non ò potuto venire al tavolino per scrivere all' E. V., e mi scusa colla sua solita bontà e generosità.



Mi ha scritto Zoëga, che l' E. V. gli abbia consegnato un numero di Medaglie Egizie di primo modulo per me. Regalo, che, come tutti li altri, i quali devo alla Munificenza Borgiana, ricevo con somma gratitudine e riconoscenza; e non bramo altro, se non che d'esser in istato di poter arricchire il Museo Veliterno con pezzi così cospicui, come sono quelli co' quali l' E. V. a onorato il mio medagliere. . . Non possiamo ne io ne Adler pensare a stampare la nostra roba cophta prima che si sappia, che cosa ci abbia rubato Woide, come ho scritto all' E. V. Egli a scritto ad Adler, che aveva pregato l' E. V. di mandargli più Mss, e che Ella non gli abbia risposto. Lo che continui da fare intimo cordis affectu rogamus. È un plagio assai mal-honesto, di rubbare roba Manoscritta confidata ad altro uso, per stamparla intiera, mentre il legittimo possessore spesse volte la riclama; e di scrivere finalmente assai cavaliermente, che non bisogna aver premura, essendo già il tutto dato alla stampa. Ma non avrà fatto questo invano il Sig. Woide. procurerò di pubblicare questa cosa inudita tra Letterati. . . Sono curioso di vedere la sua spiegazione della tessera Ospitale, e quella di Schow della medaglia di Ulpia Pantalìa. Qui siamo illitteratissimi in queste cose: non cene curiamo nulla, non v'è quasi nessuno che sappia l'essere loro al mondo. ne è argomento chiarissimo e convincente la vendita delle medaglie Thottiane. Le comunicherà Zoega quel che gliene ho scritto: Ma per l'onor della Nazione, che ama e favorisce, la supplico, di non dirlo a questi Antiquari Romani, a quali le medaglie sono il summum bonum, e che appena crederanno, che possa esser qualcheduno buon Cristiano escampar l'inferno che non conosca Medaglie ed Antichità. Ma da vero è stata una vergogna, come i più belli pezzi sono stati venduti per niente. Teste di Cesari, delle più rare, per 3 paoli, e di Rame per 4 baiocchi. Medaglie greche d'Argento un poco meglio, di rame pure quattro-sei alla volta per 4 baiocchi. Io solo ne ho comprato 290 pezzi. e le uniche che ho pagate un poco, furono una Samaritana genuina ed inedita, che pagai un scudo, ed una di Aquino, che costava 5 paoli.

97. An Stefano Borgia, [Kph.] 26/1 1790.

. . . Non abbiamo qui delle nuove letterarie. Stiamo aspettando giornalmente le nuove politiche, e quel che ci porteranno li Insurgenti di Brabant, che qui anno molti amici, tra quali sono pure taluni clienti dell' E. V., che non bisogna nominare, essendo facile a Lei il congettarli.

È venuta qui Notizia del Arrestamento di quel Impostore Cagliostro! bene egregie factum, che la Santa Sede non toleri un Vomo famoso per le sue



imposture. Ma se si crede in Roma, che egli sia libero muratore, o riconosciuto da tale dalle loggie legittime, si fa un sbaglio. Egli è conosciuto da per tutto per tale, quale è, cioè per un impostore pericoloso, e già più anni sono, che per lettera circolare si sono avvertite tutte le loggie della Germania, affinchè non si precipitino ne' suoi laccii. le comunico questa Notizia all' uso suo, non essendo cosa da farne mistero. Ma mi rincresce infinitamente che la Santa Sede abbia voluto far inquisizione contro i liberi muratori stessi; benchè vedo, con quanta generosità si sia agito, non essendosi dato questo affare al terribile tribunale del S. Vff. o a' frati, ma commesso a Cardinali e Prelati illuminati e spregiudicati. Ma congiuro l' E. V. per la Santa Memoria di Benedetto XIV, e del Card. Passionei, oltre tanti altri, di far quel che potrà affinchè non restino infelici, Vomini che non anno commesso verun delitto, che sono buoni Cristiani, buoni cittadini, e che debbono esser li nemici di ogni Impostura. . .

Mi faccia il favore di dir al Sig. Cabott, che spero che tutti li debiti Romani del Sig. Deram, morto in Napoli, saran pagati; ma che non ò ardito dar conto de' Napoletani. che peraltro il Console Heigelin in Napoli non hà che scrivere al Collegio di Commercio, il quale non usa far difficoltà di restituire cotali spese necessarie.

Finalmente ringrazio infinitamente l' E. V. della bontà che s'è degnata mostrare verso il mio raccomandato il Sig. Müller il quale è ben felice di poter vederla giornalmente, mentre che gli altri suoi amici Settentrionali stanno lontani assai, e non anno altro da consolarsi, che la dolce memoria de' tempi passati.

#### 98. An Stefano Borgia, [Kph.] 5/10 1790.

. . . Non esse bonum hominem esse solum. Questo gran Thema, che mi ha messo in testa l' E. V., vi si è girato tante volte, che finalmente ho preso la risoluzione di prestar ossequio a questo Consiglio veramente Evangelico. Si ricorderà felicemente V. E. di quella figliuola danese, che l'anno 1785, quando Ella favori il suo padre, faceva meco la merenda, o come disse Ella, la Creatura. È ritornata in Danimarca col Padre e colla madre; ed avendo noi due continuato l'antica amicizia, vene venuto un poco più di amicizia, di maniera che non ci manca altro per renderci felici ambedue, che il consenso del Sig. Padre, il quale fa qualche poche difficoltà, credendo la figlia troppo giovane per maritarsi. Ma spero però che tra poco tempo consentirà intieramente. . . Vede poi, che io non mi dimentico de' studi cophti, avendo io scielto un tema cophto per dissert. inaugurale. Ne ho poi

già parlato al Sig. Conte Bernstorff, e spero di ottenere stampa franca a spese Reali. Ma prima che possa comminciar bisognerà aver tutto quanto ha l' E. V. di frammenti del Novo Testamento, che solo entrerà nell'Edizione. Nella Comentazione mia ho dato conto di tutti i frammenti che ho copiati. tutto altro, che non vi è recensito, non fu nel Museo in tempo mio, e supplico l' E. V. di farmelo copiare quanto mai prima potrà. spero poi di cominciare la stampa l'anno venturo. S'intende pero che nel principio si anderà un poco piano, non potendosi servire a duoi Padroni; e la Sig. Elisabetta, che da vero è Gioconda non avrebbe troppo piacere ad esser negletta a causa di frammenti copti, ne io avrei troppo grande devozione a meditare sopra queste sagre carte, mentre che altre idee mi girano nella testa. Ma finito l'uno si commincerà l'altro col fervore solito.

Ho poi auuto li libri che seco a preso il Sig. Spengler, tra quali il più m'a interezato il libro di Lanzi, nel quale molto ho letto con gran piacere. Ho pure veduto de' fogli di correittura dell' opera Taniniana, e bramo ben presto di vedere tutto il libro. La mia Sylloge numerorum veterum è stata interrotta da tutti questi affari dottorali ed Erotichi; ma vi mettrò l'ultima mano in questo mese, sono già fatti quasi tutti i disegni. faranno l'altra Sylloge le monete d'Alessandria mancanti nel Catalogo di Zoëga.

Ho letto con piacere l'Epistola di Schow, ed il libretto di Siebenkees. O felici coloro, che posson star nella metropoli del Mondo, mentre che noi altri abbiamo da pensar a tempi passati!

99. An Stefano Borgia, Lübeck 21/9 1791.

Sono mesi, Sig. Cardinale Eminentissimo, che sempre sono stato impedito dal scrivere all' E. V., e che ho veramente negletto tutti i miei padroni ed amici; ma non deve morire nel peccato il peccatore, ma far penitenza affincbe viva; e penitente di bel nuovo vengo ad inchinarmi umilmente ed a domandare assoluzione plenissima. Saprà l'E. V. la dissoluzione delle mie sponsalie colla Sig. Hellfried. Può facilmente figurarsi quanto colpo essa sia stata per me ne'primi momenti; ma poc' a poco ricuperando l'uso della ragione m'accorsi che aveva da benedicere la mia buona sorte, che m'aveva strazzato dal foco nel momento stesso del più gran pericolo. Era guastata la ragazza, buona altrove, dal padre matto, e divenuta fiera dal rango, che tien il Sig. Padre, mi credette di condizione troppo bassa, per aspirare alla sua mano. Ebbi poi spesse volte occasione di vedere la freddezza del suo carattere, e le circostanze che accompagnavano la dissoluzione delle sponsalie furono tale, che assolutamente doveva render grazie al cielo, che in articulo mortis m'aveva reso a me stesso. Non posso altro che sprezzare il

Padre, e compatire la figlia che forse mai non sarà maritata, avendo fatto questo affare tanto fracasso che tutto il publico è stato adempito di sdegno contra questa famiglia. Ma **REQUIESCAT IN PACE!**

Io poi, per distrarmi, e per restituire la mia salute, molto debilitata da una febre bilioso-putrida, che acquistai in questo affare, feci il viaggio progettato già l'anno scorso. Andai dunque per la strada di Helmstatt, dove vidi il Sig. Bruns, a Weimar, Jena, e Gotha, dove mi trattenni qualche tempo presso il Serenissimo Duca, per contemplar di bel nuovo il Tesoro Numismatico Fridericiano, e le nuove acquisite fatte nel museo Schachmanniano dall' Altezza sua. Ho ricevuto la descrizione di quel Catalogo scritta in francese in forma 4ta, e stampata con belli Rami per la Bibl. ed il Museo Borgiano e la spedirò da Copenaghen quanto prima potrà farsi. Da Gotha continuai il mio viaggio, salutando Limina S. Bonifacii Apostoli et Martyris Fuldensia, e la S. Sede Maguntina, dove feci molte conoscenze utilissime per me, ed ottenni finalmente una edizione della Responsio Pii VI, che è la piu dotta Bolla, che mai è uscita. Aveva già avanti di venire a Gotha presentato li miei Ossequj al Riv. Coadiutore Maguntino, e lo trovai Prelato degno di ogni rispetto, dal quale molto potrà aspettarsi la chiesa cattolica. Da Magonza avrei volentieri fatto un piccolo giro fin Strasburgo per poter contemplare con proprij occhi la regenerazione delle Gallie; ma il tempo era troppo breve. Scesi dunque il Rheno in barca, fu a Bonna, e passando parte della Westfalia ed Assia venni a Gottinga nel stesso tempo che morì Michaelis. Fossi molto con Heyne ed Heeren ed ebbi il sommo piacere di trovar presso Heeren un ritratto dell' E. V., rassomigliante assai, del quale ora avrò una Copia, che occuperà il luogo più distinto del mio Museo. Scrisi in Goettinga un Commentario sopra alcune monete greche, tra quali è quella Veliterna comunicatami in disegno dall' E. V. lo qual sarà stampato nella Bibl. dell' antica Litteratura ed Arte, edita di Heeren. finito questo venni a Lubec, dove ho trovato ricco ricompenso in un'altra sposa, molto più amabile della prima. si chiama ella Elisa, ha venti anni, è bella, colta, leggiadra etc. ed è figlia d'un dei Consoli o Gonfalonieri di detta florentissima Repubblica... Comincerò a pensare agli Templarj, che usciranno alla Pasqua 1793, e nel fratempo, cioè nelle ore successive di questo inverno, preparerò alla stampa li libri sacri del Indostano comunicatimi dall' E. V. È presentemente il tempo per far fortuna con queste cose, ne sono stampate parecchie altre Indiane, principalmente un Drama Sacontala bellissimo e pieno della più delicata e sublime poesia, ed altri pezzi, nessuno però dal Museo Borgiano, onore riservato a me solo!

Ho poi speranza di aver copia della Sofia di Valentino Copta. Ebbi in

Gottinga occasione di far conoscenza col Sig. Planta, custode del Museo Britannico, che me l'ha promessa. Non si vuol altro che una lettera di Monsig. Balle, Vescovo di Copenaghen, all'Arcivescovo di Cantorberi, il quale non farà difficoltà di mandare una Copia, essendo contro le leggi del Museo di far passare il mare un codice, come l'aveva richiesto il Conte Bernstorff. . .

Bisogna aggiungere ancora un Postscritto. Nel Principato di Neuwied sul Rheno, 7 à 8 Miglia distante da Coblenz, si sono scoperte Rovine d'un Castello Romano, mure quadrate del Castello, un bagno assai grande, un altro piccolo, altri muri, monete da Augusto fin nel Sec III (L'ultima che vidi era di Galieno) Idoli di Bronzo e Marmo, ornamenti di Donne, ed Inscrizioni, dall'una che ha il dato de' Consoli si raccoglie che è stata fatta sotto Filippo Arabe l'anno di Roma 999. Præsente et Albino Cos. si parla in questa Iscr., fatta nella base d'un Idolo del Genio Urbis, di un Collegio Signiferorum Victoriensium, donde pare che potrà esser stato il nome città Victoria; la credo uno de' castelli di Druso Cesare. Vi sono moltissime tegule quadrate con nomi di Cohorti e legioni. principalmente della Leg. Vind. o Vindeb. Si continoua col scavo, e la principessa attualmente regnante vi prende molto interesse. Non v'è dubbio che non si scoprirà molto più; ma sono pure delle substructioni e pavimenti, essendo distrutto il Castello col foco, come apertamente si vede da' carboni.

Verrà in Roma sul principio dell' inverno il Sig. Conte Federico Leopoldo di Stolberg, Poeta esimio ed ottimo Grecista, che coi suoi rispetti presenterà all' E. V. una letterina mia. Gli ho dato una per Zoega, e vorrei che Zoega potesse star molto con lui; avevo creduto far così, che potrebbe vedere le cose le più interessanti di Roma in società di Zoega . . . Ma fu già nelle mani di Reiffenstein, e non c'è da fare!

100. Von Stefano Borgia, Roma 7/1 1792.

Mio carissimo Mûnter. V'indirizzo la presente nella stimatissima vostra Patria, dove vi sento felicemente tornato colla buona compagnia della fortunata vostra Elisa, come mi ha scritto il nostro Adler. . . Ricevetti due vostre da Lubecca. La prima piena di belle ed utili notizie del vostro viaggio, parte erudito, e parte nuziale: L'altra recatami dal coltissimo conte Federico Leopoldo di Stolberg, che ben presto ha potuto conoscere quanto mi siano sempre care le vostre premure. Gli diedi un pranzo di formalità; ma la contessa garbatissima vi mancò, per essere stata poco bene nella notte precedente. Le notti sono sempre di travaglio per le mogli. Hinc il Morghencabe. . . Ora ne vado allestendo altra balletta, giacchè si è compita

la stampa de' Monumenti Brahmani del mio Museo Veliterno. Vedrete una bella opera ricca di trenta rami, che abbracciano sessanta monumenti dello stesso Museo. Questa vi potrà dar buoni lumi per i libri sacri, che copiaste da un Ms. dello stesso Museo. Io per l'opera suddetta mi sono giovato dell'esimia perizia di un missionario Teresiano, il P. Paolino di S. Bartolomeo, tornato dalle Indie, ma assai istruito nella lingua Samscrit, e nelle cose più recondite de' Brahmani. Il dramma Sacontala, che è stato annunciato anche in queste efemeridi, è sbagliato per fin nel titolo per mancanza di cognizione nella lingua.

[Am Rande:] Nel Museo Thottiano vi erano vendibili alcune monete del Giappone. Io vi scrissi di procurarmene almeno due, e tornai a scrivervelo; ma voi, impegnato in amorazzi, non mi rispondeste su ciò. Vedete di procurarmele da chi le comperò.

101. Von Stefano Borgia, Roma 23/2 1793.

Mio caro Signor Dott. Münter. Non dimenticai le vostre premure per quel tal processo tra il Re Cristoforo II. ed il Vescovo Burglanense Tychone, e ne feci fare le più diligenti ricerche nell'Archivio. Veramente non si trovarono le cose, come voi le indicaste in una vostra de' 28. agosto 1792, ma si rinvennero quattro bellissimoi documenti, che sono certo faranno piacere al degnissimo Signor Ciamberlano de Suhm, cui riverirete distintamente a mio nome. Deve tra qualche settimana partire di Roma un mercante danese, onde gli consegnerò il pacchetto alla vostra direzione, e ve ne dirò il nome, che risaprò da Zoëga.

In questi giorni si è compita la stampa di un'altra opera Indica del mio Museo col titolo: Musei Borgiani Velitris codices manuscripti Avenses, Peguani...L'autore è il medesimo P. Paolino, che compose il sistema Brahmanico. Ho trovato modo di spedirvene subito dodici esemplari dentro una cassa del nostro Zoëga, e vi ho uniti sei esemplari dell'Esame critico de' codici di Propaganda, ed un foglietto delle Effemeridi Romane dove si parla dell'opuscolo del Signor Torkillo Baden...Resto nota manus.

102. An Stefano Borgia, Kph. 5/3 1793.

Eminenza. Non posso dire, quanto mi sia stata cara la lettera di V. E. del 2 febr. scritta in un tempo, dove doveva supporla occupatissima di affari di stato e di sicurezza pubblica, tanto più urgenti come lo stato della Chiesa è minacciato d'un assalto di gente barbara, senza fede nè umanità.

Le ne rendo somme grazie e la supplico d'esser persuasissimo del mio perpetuo ed invariabile attaccamento a tutto quel che pertiene a Lei.

Aspetto con premura li nuovi aumenti per la mia biblioteca, destinatimi dalla Sua Munificenza, che sento siano felicemente da Livorno giunti in Trieste, e qui s'aspettono colla primavera. Ricevetti, lungo tempo fa, un altro piego di libri in una cassa indirizzata a Mgr. Adler del quale già ho dato conto all'Eminenza vostra. In ricambio tengo preparati pel Museo Veliterno due belli pezzi boreali. 1) Un modello d'una barca Grönländese, con tutti li istrumenti pertinenti alla medesima, lunga incirca 3 palmi, da coio di foche. 2) una Slitta Lapponica col Lappone e la sua moglie, alla quale sono attaccati due Reni, il tutto scolpito elegantamente assai in avorio, sopra una base dell'istessa materia; lungo palmo 1. largo mezzo palmo, ed alto in proporzione. Avrò cura di metter questo pezzo superbo bene e cautamente nella Cassa, che già sta dentro una cassetta di Legno, espressamente fatta a tal uso, e spero che ne resti contenta V. E. Vorrei poi, che fosse possibile di procurare un Sasso o cippo Runico, che sarebbe veramente cosa stupenda, ed unica in tutta l'Europa fuor del Settentrione; e che benissimo potrebbe stare acanto di que' bellissimi cippi Etruschi. Ne ho già data una commissione, e tra breve scriverò a mio gran amico Monsignore Schönheyder Vescovo di Trundheim, se mai potesse trovarne nella sua diocesi, che ne è la patria, e mandarne indirittura in Livorno o altro porto franco e neutrale.

Spero però che in ogni caso, come è incerto l'evento delle Guerre, V. E. avrà pensato a mettere in sicuro il bel museo, se mai questi Francesi penetrassero fin a Velletri. Non posso descrivere, quanto mi gira in testa questa invasione; ho studiato le carte le più speciali del Lazio, che ho; e credo che non sarà cosa facile di scendere in terra presso Civitavecchia o Ostia; ma è gente furiosa, ubbriaca di sangue, che ha delle forze, che gli da, non già il santo Entusiasmo della Libertà che nel principio ebbe, ma l'infernale fanatismo della sfrenatezza e licenza, che ha bevuto dalle feci del calice. Sarebbe dunque tutto da temersi, se potessero fare una discesa; farebbero da per tutto un sacco, come quello di Carlo V; e chi avrebbe più ragione di temere la loro rabbia, che i Cardinali? Sarebbe bastante per loro, di saper che tal cosa appartenesse ad un Cardinale per distruggerla! Ecco quel che temo; e niente mi rassicura che il sito di Velletri, vicino a Cori, ed altre Montagne dove non potranno penetrare, se mai venissero in terra. Non posso lasciare di mandarle un Epitafio, da me composto; che benchè lo senti, non esser

nel vero stilo Lapidario Mariniano, contiene almeno delle verità ed il sentimento della più parte degli Uomini da bene tra di noi.

Ludovici XVI, Gallorum Regis moesti cineres hoc tumolo conduntur. Civium perduellium atrocibus insidiis interemptum vix credent posterum immane scelus. Philippi Aurelianensis horrentes accepturi quem humani generis opprobrium ne unquam dirarum atra cohors exagitare desinat. Numinis providentiam omnes quotquot exstant probi precantur.

È ora quasi finito il mio libro sopra i Templarii. Lavoro immenso, che non vorrei ricominciare di nuovo. Uscirà in 2 o 3 Tomi, ciò che dipende dal Libraro; e spero che almeno il primo tomo vedrà la luce alla fiera di S. Michaelè; io almeno sarò presto con tutto il libro, per poter darlo intiero. Poi penserò a frammenti copti del Museo Veliterno. Spero che il Conte di Bernstorff mi procurerà del denaro del Rè per le spese della stampa; e potrà farsi questa di tempo in tempo. temo che mai non uscirà l'edizione Oxoniensi, chè dopo la morte di Woide non hanno chi sappia il Copto. Fra poco partirà da qui il nostro Adler. Non si sa ancora, chi avrà per successore nella sua carica di predicatore di corte. Non rende assai per un uomo, che non ha altre rendite, giacchè il salario è incirca 600 Scudi de' quali non si può vivere qui con famiglia. Credo che non sarebbe cosa difficile per me, di ottenere questo impiego congiunto alla mia cattedra, come l'anno avuto tanti altri Professori di Teologia. Vi ho pensato; ma dopo seria riflessione mi sono fermamente risoluto di non domandarlo, e neppure d'accettarlo se mai mi venisse in certa maniera offerito. La mia Prebenda mi rende assai da viverne onestamente; ho l'ascensione sicura nel nostro Capitolo, che è il Concistoro de' Professori ordinarij; ho assai da fare nella mia carica; sono libero affatto, subito che ho finite le mie lezioni e non dipendo da nessuno, ne da Camerlengo, nè da Maresciallo di Corte; ed in somma io non vaglio niente per la corte. Meglio dunque, che ne resti lontano. All'incontro ho gran speranza d'esser nominato successore di Adler nella nostra Propaganda, di cui fu egli consultore. Carica, che benchè non renda nulla, è però interessantissima per un Letterato. E viva il Museo Veliterno, potrò allora provvederlo di belle cose Gronlandiche e Lapponiche. Delle Indiane non parlo, siccome ne è tanto ricco il Museo Veliterno. Prego V. E. di non far parte di queste mie vedute ad altri che Zoega.

Il mio Stefanino sta benone. si sviluppa più di giorno in giorno, ed è bello assai. Penso ora ben presto a far casa io stesso. finora sono stato nella casa paterna. Ma che più bel ornamento potrebbe aver la mia casa,



che il ritratto di V. Eminenza! Non avendo Baldachino di metterlo sotto, lo metterò in tal sito di mia stanza, che riguarda il più dirimpetto al mio tavolino, e mi sarà per me ed il mio Stefanino un perpetuo documento della sua bontà verso di me! Spero che l'Eminenza Vostra cederà a tante reiterate istanze, e mi renderà felice colla possessione di così bella memoria!...

Supplico Vostra Eminenza di darmi delle nuove del buon Cav. d'Agincourt, e del Commendatore Dolomieu, dove stia adesso. Le porterà verso l'autunno i miei rispetti un novo membro della Colonia danese, il Poëta celebre Danese Jano Baggesen marito d'una figliuola del gran Haller.

P. S. Forse che il Sigr. Carelli, Secretario di Stato in Palermo, manderà all'Eminenza vostra qualche medaglie sicole duplicate del suo museo, che mi ha promesse per via del commun amico D. Saverio Landolina; nel caso che capitassero nelle Sue mani, la supplico di consegnarle a Zoega, o al Sigr. Ramus, se in quel tempo sta ancora nella Metropoli.

103. Von Stefano Borgia, Roma 19/6 1793.

...Vi ringrazio dell' amorosa vostra sollecitudine per arricchire il mio Museo Boreale della Barca Gronlandese, e della Slitta Lapponica, già preparate, e di un cippo Runico, del quale andate in cerca, e di altre cose quando succediate ad Adler in cotesta vostra Propaganda.

Convengo con voi, che la morte del buon Woide, che tante volte mi pregò per aver copia dei miei frammenti, e che a riguardo vostro io sempre officiosamente gli negai, incaglierà l'edizione Oxoniense, che aveva già incominciata. La lingua Copta non solo ha perduto in Inghilterra il Signor Woide, ma ha perduto anche in Italia l'Ab. Mingarelli di Bologna, e questi pure ha lasciata imperfetta una stampa di pochi frammenti Copti del Museo Nani, che aveva incominciata. Questo ramo di Letteratura va a rimanere presso ben pochi, e il nostro Giorgi è troppo vecchio per fare altre stampe... Intanto io vado ricevendo nuove reclute di frammenti bellissimi, che un giorno spero saranno bene ordinati dal nostro Zoega. Duecento pergamene copte ebbi la settimana addietro, ed ora ho avviso che ne siano giunte altre cento in Livorno.

Del commendatore Dolomieu non so darvi nuove, ve le posso ben dare del cav. d'Agincourt, che la passa sufficientemente bene, ma in qualche ristrettezza per i guai di Francia, d'onde non vengono più danari. Anche Tanini va sostenendosi, ma è molto decaduto, e la memoria non l'assiste sempre bene. ...Avrete colla prima spedizione che farò il mio ritratto a olio, e così mi avrete sempre spettatore delle onorate vostre fatiche.



## 104. An Stefano Borgia, Kph. 2/7 1793.

... Ora posso dar più certa speranza, di poter un giorno provvedere il Museo Veliterno d'un Sasso runico. Fu qui, poche settimane fa, Monsig, Schönheider, Vescovo di Drontheim, il quale mi disse saper, che fosse un sasso tale nella muraglia di una chiesa di sua diocesi poco distante dalla sua residenza, e mi promesse di far così, che l'avrei. Sarà pezzo unico! degno d'esser messo acanto e paragonato co'Cippi Etruschi Veliterni! Spero poi di trovar occasione verso il fine del anno di mandarle le altre cose che tengo per il Museo.

Ringrazio assai V. E. della bontà che ha avuta, di dar al Sig. Ramus qualche carte dell'Archivio Vaticano, spettanti la storia danese. Capiterà qui nel fine dell'Augusto, ed avrò quel che mi porta, in Lubecca, dove spero di vederlo.

Per l'inverno futuro ho risoluto una nuova emendata e molto augmentata edizione degli miei Fragmenta Patrum, senza il Prologo Galeato, che sarà soppresso. Vorrei giungerci una Bibliotheca Coptica. ovvero un Catalogo di tutti li opuscoli esistenti e conosciuti in lingua Copta. Ecco di nuovo per me la necessità supplices manus Tibi tendendi! chè sento assai, che senza il patrocinio di V. E. non vi potrò riuscire, non avendo qui altro agiuto che ne'libri stampati; ma niente delle bibliotheche. Mi cumulerebbe dunque di beneficij, facendomi avere un catalogo de' libri e frammenti suoi Coptici venuti nel Museo dopo la mia partenza, e nella biblioteca Angelica. Il Sig. Zoega, che conosce tutti quelli della Vaticana e della Propaganda, mene favorirà anche il catalogo, che già, come credo sapere, a estratto.

## 105. An Stefano Borgia, Kph. 7/1 1794.

Riceuetti l'ultima lettera di V. E. pieno del più profondo ed amaro dolore. Sa Ella, che fui con mia moglie in Lubecca. Mi vennero delle Lettere che mio padre non stava bene, ma che però non v'era il menomo pericolo; finalmente venne una lettera coll'indicio, che non cessava il male. Io subito partii, e fui in Copenhagen il 5to giorno dopo che era scritta la lettera; ma ciò non ostante già troppo tardi, era morto il mio buon padre 30 ore avanti: morto senza sentire il suo pericolo, senza sapere che gli si avvicinasse la morte, e senza ulli dolori. Può figurarsi la mia desolatezza; doveva pensare a me stesso, a mia povera madre, a mia moglie gravida e molto debole. Per fortuna mi vennero ben presto molti affari sul braccio, ed il Signore mi ha dato la forza di sostenere questi tre mesi passati veramente



atroci. Ho pianto mio padre, e lo piangerò quanto vivrò. Ma a che ci servirebbe la religione, se non ci desse della consolazione in tali circostanze, se ci lasciasse come coloro che non hanno sollievo? Rendo Grazie [a] Dio, che in queste dolorose circostanze mi ha fatto sentire la beneficenza della Religione in tutta sua forza, e che l'intima persuasione dell'immortalità mi ha potuto sollevare!...

Al mio arrivo trovai una Cassa con libri, pietre, qualche medaglie, e Idoletti Egizij di quali tutti ringrazio assaissimamente La Sua provida cura per l'aggrandimento del mio Museo, ora unito al museo di mio padre, che nel suo testamento mi ha lasciato il suo medagliere e tutti li libri della sua biblioteca che scieglerei. Ho poi fatto acquisto d'una mumia, ma intieramente rotta, di maniera che non voglio conservarla, ma farla disseccare, conservare le pitture e le fascie, e dar il resto delle ossa alla terra, perchè al fine adempisca il suo destino. conserverò però la testa memorabile in molti riguardi. Mi rincresce del resto che è tanto guasta, avendo ella una singolarità che non ho trovato in altre mumie fuor dell'altra che possiedo io stesso: cio è la maschera della testa è di legno di sicomoro e dipinta in rosso, nero ed oro. Vedrò poi se non si troveranno gemme nel petto che ancora non è rotto. Le darò conto della riuscita di questa sezione che sarà istituita da' nostri migliori medici...

#### 106. An Stefano Borgia, Lübeck 17/9 1794.

Eminentissimo Cardinale. L'ultima lettera, di cui m'onorò l'Eminenza Vostra, contenne la commissione per il Padre del Sig. Engelbrecht, uomo garbatissimo, che facilmente in considerazione delle bontà di V. E. per il suo figlio, e dell'utilità che esso poteva ricavare dal soggiorno di Roma allungato, accordò la richiesta grazia. Era pieno di grata riconoscenza verso di Lei per tutti li favori verso il figlio, che Ella tanto abundantamente mostra a tutti li Danesi, e che nessuno più di me desidera potere godere ancora una volta, se mai fosse possibile l'iterare gradum superasque evadere ad auras. Mi rallegro molto del studio copto del Sig. Federico. Gli ho offerto il mio Daniele, ed egli in contracambio mi ha promesso li supplementi del N. Testamento, che sono arrivati in Roma dopo l'anno 1786. Dunque potremo coptizzare di bel nuovo in Danimarca; chè dopo la partenza di Adler non vi si è badato gran cosa.

Il primo tomo de' miei Statuti de' Templari, che già avrà ricevuto per via di Livorno, ha fatto assai fortuna. non dispero dell'altra Edizione. O se avessi quel benedetto Processo di Cipro, quanto piacere ne avrei!

Ma li Giardini degli Esperidi non sono sempre aperti; e so, che poco si è da sperare, dopo che stesso il Sig. Conte Bernstorff a dovuto sentire ripulsa!

Ho offerto li libri sacri d'India ad un libraro Tedesco: ma quanto durerà questa atroce guerra, poco si sarà da sperare per le intraprese letterarie. Poc'altro si vende, che cose, che trattano queste gravissime materie, che ora, più che mai, interessano il publico. Più felici tempi ci darà la pace prossima! Fummo noi Danesi nel più imminente pericolo d'aver Guerra co' Inglesi; e non fu altro che la savia costanza del nostro gran Bernstorff, che ci a conservato la pace, mentre che tutti s'aspettavano ad una rottura inevitabile, e che ci avrebbe precipitato in un abisso di Guai. Ho lungo tempo temuto per una irruzione nel Stato della chiesa; e per il sacco di Roma e di Velletri. Ora che si armano tutti, e che li Francesi stessi sembrano aver abbandonati i piani di conquiste di queste parti, non c'è più da temere!

Il piccolo Stefanino ingrandisce ora di giorno in giorno. Già sa parlare molte parole; ma non parla altro che Danese. Imparerà poi il Tedesco, ed avanzando col tempo le altre lingue. Lo farò, se egli ne ha il talento necessario, Medico; professione, di tutte le professioni letterarie la più libera ed indipendente, e che tra tutte è meno esposta alle cambianze, alle quali il nostro Secolo, tanto rivoluzionario, è soggetto: avranno sempre bisogno di Medico gli Uomini. . . .

#### 107. Von Stefano Borgia, Roma 19/12 1794.

Pro patria, pro amico si può soffrire un' incommodo. Tale sarà quello dei cinque pieghi, che le indirizzo, ma spero che sarà compensato dal piacere, che ella avrà di leggere un bell' opuscolo di autore Danese, giacchè come ella sa il mio Museo è principalmente consacrato ai Danesi. Questi è il Signor Wad, che dal mio Museo ha tratto il primo e nobile saggio de' profondi suoi studi nella mineralogia. Bramo che in Copenaghen sia nota questa sua letteraria produzione, ed a questo oggetto ne mando anche un' esemplare al Signor Ramus. Se avessi dovuto attendere le occasioni, Dio sa quando capiteranno. Tutto è intralciato nel commercio, ed io tengo già preparate più stampe da rimetterle, e per se e per gli amici. . . .

#### 108. An Stefano Borgia, Kph. 13/1 1795.

Spero, che non ostante la malsicurezza delle Poste avrà ricevuto la Lettera, che Le scrissi da Lubecca nella metà del Settembre del anno scorso. Ora non debbo tralasciare di augurar all' Eminenza Vostra un felicissimo capo d'anno, e di supplicarLa nel medesimo tempo di continuarmi la



Sua tanto preziosa amicizia, che tengo tra le più grandi delizie di mia vita. Sono ora dieci anni che venni nell' alma Metropoli dell' Italia, che dall' Eminenza Vostra fui ricevuto con benevolenza, e che godetti de' suoi distinti favori. Quanto bramarei poter rinuovare questo felicissimo tempo! Se solamente mi fosse possibile di rivedere l' Eminenza Vostra per due mesi! E perchè no? Non v'è assoluta impossibilità. Non sarebbe il primo caso che un Cattedratico della nostra Università avesse lasciato la sua Cattedra per qualche mesi; ed il nostro Governo, troppo amico delle muse, per rifiutare cose utili, non mi negarebbe certamente la permissione, nè una parte delle Spese, subito che fosse verisimile speranza di far nella Vaticana delle scoperte utili alla R. P. letteraria. O che sogni! Ma potrebbero realizzarsi da vero, se certa cosa, da me bramata col più gran ardore, e bramata da tutti i letterati, principalmente da coloro, che sono stati in Roma, un giorno arrivasse.

Questo inverno mi passa ben rapidamente. tre ore di Lezione per giorno, e il Decanato della Facoltà Teologica mi danno assai d'affari pubblici. Poi sto scrivendo in lingua danese delle Contemplazioni di Teologia Naturale, ove cercho di proporre in stilo volgare, a quanto mi riuscirà popolare, li risultati delle disquisizioni filosofiche intorno all' Essere di Dio, alla maniera di pruovar la sua esistenza, etc. che già dieci anni fà fin a questo tempo anno occupato li più profondi filosofi della Germania, principalmente quei della Scuola Kantiana. Ho quasi assoluto il primo scezzo del primo Tomo. Poi darò l'altro tomo de' Templarii. Ma aspetterei ancora, quanto si dovrebbe, se potessi lusingarmi colla speranza d'ottenere un giorno quel benedetto Processo di Cipro... L'ultima cassetta destinata per Roma, dicono esser presa assieme colla nave da' Francesi. Ma come non era indirizzata all' Eminenza Vostra, ma al Sig. Giorgio, spero, che il suo nome di Danese li farà grazia, e che senza danno, benchè un poco più tardi arriverà la cassa in Livorno. Il Sig. Fiedler ne è il Speditore.

Finalmente devo darle conto, che di bel nuovo ho dato delle commissioni per procurarci un Sasso Runico. un mio stretto amico, che questi giorni è andato in Norvegia, mi ha promesso di far delle nuove ricerche. Ora ho dato commissioni in tutte le Diocesi di quel regno, e spero però che finalmente riusciremo, benchè l'affare abbia molto più di difficoltà che di trovare una lapide Etrusca in Italia.

109. An Stefano Borgia, Kph. 28/12 1795.

Eminenza. Non posso finire l'anno senza protestarLe la mia intima riconoscenza per tutte le bontà delle quali Ella onora la mia sorella. Che

felice Lei di poter ammirare tanto di vicino le Sue virtù, quanto felice sarei Io, se la stessa sorte mi fosse riservata per una volta ancora!

Non so come è possibile, che non sia giunta ancora la cassa presa da' Francesi. il Sig. Grouvelle l'ha fatto metter in Libertà, e suppongo che resti in qualche altro loco. Mi rincrescerebbe infinitamente la perdita di essa: Non essendo io in stato di restituire lo Tympano Magico Lapponico messo da me tra le curiosità che conteneva. Ma speriamo, che si ritrovi. Ne parlerò al Sig. Ramus, che ne ha procurata la spedizione. Era per altro, per più gran sicurezza indirizzata al Sig. Giorgio Z[oëga] e non già a V. E.

La Cassa col Ritratto di V. E. non è ancora giunta in Amburgo. Ne ho avuto avviso da' Sig. Otto Frank et C. ed ho dato commissione in Amburgo, acciò che mi si mandi di là quanto presto che arriverà.

Adler verra qui la primavera. l'aspetto con impazienza. Vive tanto isolato nella sua diocesi, che non credo, che ne abbia gran piacere. avrebbe fatto meglio di stabilire la sua residenza in Slesvic, dove fu l'antico Vescovado. Ma temeva il Lusso d'una specie di Capitale e d'una Corte, vivendo là il Governatore, Cognato del Rè, e fratello del Landgravio di Cassel.

Io sto così — lontanissimo dal centro de' miei affari. Luntano dalla più parte de' miei libri. ma di buona salute. L'inverno passerà, e nella primavera avrò altro alloggiamento più commodo, e dove potrò aver meco tutto quel che mi bisogna.

Il mio medagliere greco va sempre, benchè pian piano, accrescendo. ho avuto parecchie medaglie Hispaniche e Mauretaniche venute qui, coll' oltima ambasciata. . . e possiedo ora venti Medaglie de' Rè Mauretanicì, ciò è: di Boccho (una inedita) Iuba I. Iuba II. Cleopatra sua Moglie, e Tolemeo. Ma il tempo mi manca di studiare le mie inedite. Crescono li affari, e resta il medesimo il Tempo.

Mi par singulare assai, che qualche Libro possa esser impossibile da trovarsi per un Cardinale di S. Chiesa, che nessun Indice può legare. per il libro accennato da V. E. farò tutta la premura possibile per farlo tenere in Originale francese a V. E. per mezzo di mio Cognato che verrà in Roma giungere sua moglie nel mese di Marzo, verso la pasqua. È libro curioso assai. e sia detto in confidenza, contenente molte verità, non dico che sia vero per tutto. Duoi passi solamente trattano di V. E. che trascrivo secondo i suoi ordini, con tanto più gran piacere, come Le ha reso giustizia. . .

Nell' oltima Lettera di V. E. mi venne anche il foglio del Canonico Agio di Soldanis. Quanta bontà, così d'aver cura de' miei studij e di promoverli da Roma tanto lontano da me! Assicuro V. E. che questo nuovo favore

suo m'a attenerito tanto, quanto mai posso esprimerLe. Le sarà rimesso fedelmente assieme col Libro accennato!

P. S. Si degni VE. ricordarsi del Privilegio Culmense.

[Am Rande:] m'ha detto l'abb. Moretti passato da qui in Svezia, che Becchetti sia stato fatto Vescovo di Terracina. Prego VE. di far a questo nuovo Prelato da parte mia la mia congratulazione, che vivamente prendo parte alla sua promozione.

110. An Stefano Borgia, [Kph.] 14/12 1796.

Non posso vedere finir l'anno senza rinnovare la mia memoria presso di Lei; sperando per oltre, che il corso delle poste ora sarà meno interrotto che al principio della guerra, e che in ogni caso si lasceranno passare delle lettere innocenti, che non possono recar il menomo danno. Quante volte in questi tanto turbidi tempi i miei pensieri siano stati nel Palazzo di V. E. e nel Museo Veliterno, lo giudicherà Ella stessa, senza che io abbia bisogno di assicurarlane. Ho calcolato tutte le possibilita, ed ho sperato dove non poteua piu calcolarsi. Ma sopra tutto la Via Appia, e la vicinanza di Fondi m'è stata una gran consolazione, perciò che almeno la maggior parte del Museo potrebbe salvarsi in caso di necessità, che però in questa stagione non pare più esser da temersi.

Mia sorella ci a scritto da Yverdun. Le bontà che V. E. si è degnata mostrarle, sono tanti nuovi documenti del favore con cui stesso continua onorarmi, e da me sono in ogni maniera state accettate come dimostrate a me stesso. Mi scrive il nostro Zoega, che Ella ha avuto la bontà di pensar anche al mio Museo, indizio da vero di benefattore. Le ne protesto la mia somma riconoscenza, e vorrei poter un giorno presentarle le serie undique congeste: dalle quali forse nel corso dell' anno intrante uscirà un saggio sotto il titolo di Selecta Numaria essendosi ora accresciuta la serie di monete greche a presso 2000. poca cosa per Roma, ma stupenda per la Danimarca. Fra questi non sono pochi inediti, la descrizione de' quali sarà la cosa principale della dissertazione che annuncio. Ma il tempo m'è molto ristretto, essendo io questo anno incaricato del Rettorato dell' università, che, benchè senza Giurisdizione notabile, non manca però di dare molte interruzioni e molti disturbi inevitabili. Ho dovuto pro nobili officio far la Oratione funebre nelle ossequie della Regina Vedova. Devo celebrare con altra orazione l'anniversario del Rè, con terza debbo abdicarmi dal magistrato. etc.

...Cabott m'a portata la descrizione del Museo Veliterno. Vorrei che

potesse dirsi più delle cose Settentrionali. Vado ancora sempre in ricerca d'un sasso runico. Ne ho scritto dappertutto, ne ho avuto delle promesse da Vescovi a Preti, li unici che possono procurarli. Ma niente ho ottenuto. Per la cassa presa a Brest, mi dispiace infinitamente. Ma sarà impossibile in quel sconvolgimento di ricuperarla. Qualche cosa, come la barca di Gronlanda, potrà senza gran difficoltà ristituirsi; ma la perdita di quel Lappo nella sua slitta, fatto da denti del Leone marino, è irreparabile, e farà ora l'ornamento di qualche Museo di Brest. Ecco anche una delle conseguenze della guerra.

La mia comment. de Indole Versionis N. T. Sahidicæ sarà ora in succum atque sanguinem versa nella nuova edizione del N. T. greco Critica, che dopo la prima sua prepara il dottore Griesbach, celeberrimo Teologo e Critico Jenense. Gli darò anche delle lezioni, che mi ha richieste da quelle membrane che quel Galantuomo di Engelbreth improbo labore ha trascritte per me. Il lavoro diplomatico di Zoega sopra queste medesime membrane mi è stato carissimo. Questo mancava ancora ai suoi meriti della letteratura copta...

111. An Stefano Borgia, Lübeck 18/9 1797.

Eminentissimo Cardinale. Sono già più di 10 mesi, che il carteggio, di cui avanti il tempo calamitoso della guerra d'Italia m'honorava l'eminenza vostra, a cessato. Ho compatito di tutto mio cuore le ansietà e li disturbi personali ch'Ella a dovuto soffrire; ma mi consolo della speranza che la sua sanità non ne aurà patito, siccome nel tempo de'più gran pericoli per lo stato della Chiesa sempre fui certissimo, che i grandissimi meriti ed il nome stesso di V.E. la garantirebbero di ogni dispiacere dalla parte de' Generali e Commandanti francesi. La pace ora ristabilita in questa parte d'Italia, e la speranza della pacificazione universale più che mai vicina, spero, che ben presto li affari ne'quali è stata immersa vostra Eminenza, si diminuiranno di guisa, che di novo possa riprendere il filo de'suoi travagli letterarii; e che riaperta la comunicazione co'suoi amici oltramontani, avremo le più liete nuove di Lei. . .

Non so, se a Vostra Eminenza, o al Sig. Zoega ho scritto dalle mie ricerche sopra le iscrizioni Persepolitane. Già era assai avanzato il travaglio. Era sicuro, che fosse scritta l'una classe delle Inscr. nella lingua del Zend-avesta. aveva già trovato li vocali, e speranza di dicifrare più consonanti. Ma trovai delle difficoltà infinite ed insuperabili, quando specialmente mi diedi a spiegare le terminazioni delle parole, che non sono in gran numero,

ma che sono sconosciute nella lingua Zendica istessa. Sono dunque costretto di aspettar da Parigi più lumi sopra la grammatica di questa lingua, che il solo Anquetil potrà dare. Ho già cominciato corrispondenza col Sig. de Sacy, il quale in tutti li risultati, anche nelle sue congetture, è stato intieramente d'accordo col mio parere. Quel che finora è il piu certo, si riduce all'osservazione, che le mura persepolitane contengono delle Iscrizioni trilingui, ed in 3 alfabeti diversi, ma del stesso contento, ciò che si dimostra dalla comparazione di quelle che sono incise l'una a canto dell'altra. come B.C.D. G.F.E.

Nello stesso tempo il Sig. Tychsen di Rostock ha creduto far una scoperta sul medesimo oggetto. dice averle diciftrate tutte. ne spiega qualchedune, e pretende, che non contengono altra cosa, che le lodi di Arsace I. conditore della dynastia Arsacidica. A suo parere il palazzo di Persepoli è stato fabricato da' Rè arsacidi, ed il tutto, sì le inscr. come li bassorelievi, sono li monumenti della sua apoteosi.

Ecco una prova, come legge l'iscrizione di Niebuhr. Tab. XXIV. G. . . Che risultato per la storia della Persia, se mai potesse provarsi! e come potrà contradirsi all'evidenza di tutti i scrittori, ed alla convenienza con tutto quel che sappiamo de'antichi persiani. È pressapoco la congettura del Sigr. Tychsen come se un altro a dispetto del Sig. Zoega volesse provare, che li Geroglifi d'Egitto fossero tutti posteriori al tempo de'Faraoni, e dell'Epoca dei Tolommei. Ma il Sig. Tychsen è ben certo della sua scoperta, che già ha annunciata in una dissertazione de Cuneatis Inscriptionibus Persepolitans, che benchè stampata, però non è uscita nel publico, e di quale tengo una Copia. Mi ha scritto, che l'altra per Vostra Eminenza mela manderebbe tra pochi giorni, ed farò, subito che sarò di ritorno in Copenhagen, tutta la diligenza possibile, per fargliela pervenire per via straordinaria e sicura.

112. Von Stefano Borgia, Livorno 13/4 1798.

All'arrivo di questa mia avrete saputo dal nostro Zoëga i miei guai. Fui con altri cardinali arrestato dai Francesi in Roma, e quindi con essi trasportato in Civitavecchia, e tutti imbarcati, ci venne proibito di metter più piede nelle terre della nuova Rep. Romana. Questo è un gran guaio, ma peggiore è quello, che mi è sopravvenuto nella perdita delle Badie, o sieno beni ecclesiastici, che avevo, e co' quali mi sostentavo, e potevo essere ad altri di giovamento. In tanta calamità, che mi obbliga alle maggiori strettezze, me ne venni in Livorno, e non essendo permessa lunga dimora in Toscana, penso di passare in Venezia, e di prendervi ricovero in qualche



Convento di Frati; come peraltro vivervi senza entrate? O Danesi, vado tra me dicendo, da voi soli spero aiuto e conforto: Oh Danesi da me prediletti, spero che non mi abbandonerete. Chi sa se queste voci penetrando in Corte, che non dee ignorare la mia predilezione verso la Nazione, non mi produrranno in tanta sciagura un tratto della sua beneficenza. Se il Principe Emilio si trovasse in Copenaghen, son certo che me lo intercederebbe. Caro Münter ecco l'occasione di mostrarmi il vostro buon cuore, con farmi rilevare dalle angustie in cui sono. Io non vi esaggero il presente mio stato, e sapete quanto io sia schietto e sincero. Col poco potrò vivere privatamente, cosa che solo posso fare, da che non bramo il molto. Chi per tanti anni ha prediletto una Nazione, come ho io fatto per la Danese, non ripone[?] in vano la lusinga di avere dalla Nazione soccorso ed aita nella estrema calamità, che l'angustia ed opprime. Spero nella clemenza della Corte, e nell'amicizia degli amici prediletti. La risposta potrete mandarla allo stesso Signor Gio Enrico Wolfen, al quale consegno mio Foglio. Sono Vostro inutile, ma cordialissimo Amico S. Card. Borgia.

113. Von Stefano Borgia, Padova 20/7 1798.

Non ebbi tempo nell'ultima mia, colla quale vi accompagnai la mia lettera per il Principe Reale, di esprimervi il sentimento del mio cuore al giungermi della vostra lettera... Mi figurai d'essere un Daniele in mezzo ai Leoni, quando all'apparir del Profeta col cestino esclamò, nunc recordatus est mei Dominus. Ora, dissi, colgo il frutto della mia predilezione verso i Danesi, ora esperimento vera quella cordialità, che tutti mi dimostravano, e tra tutti voi principalmente, mio caro Münter; ora sono compiti i miei voti. Vorrei che vi foste trovato ieri meco quando tornai a vedere un Danese, il Barone Adolfo Guglielmo Schack Staffeldt, giovane amabilissimo, dilettante di antichità e di belle arti. Me lo strinsi al petto, lo baciai cento volte, ed in paupertate mea anche lo regalai di varie cosucchie. Ricapitolai con esso i nomi di tutti gli amici Danesi, e gli diedi poi lettera per essere servito ed alloggiato in Velletri con la parcità alla quale mia povera casa è ridotta... Resto ex asse nota manus.

114. Von Stefano Borgia, Padova 17/8 1798.

In questi giorni ho messo mano al biscotto Danese, da che il mio andava a mancare. Spero che avrete ricevute le due Lettere, che vi ho scritte, e nella prima di esse v'era acclusa quella per il Principe Reale. Tengo e gusto del biscotto, come prodromo della mia naturalizzazione Danese. Se lo ero



prima per genio, lo sarò poi per obbligo. Questa fiducia è quella che mi sostiene nella vita solitaria e romitica, che quì meno in mezzo a questa Patavinità. Ho sempre rivolto il mio cuore a Copenaghen, e nella mia mente ricordo gli amici, che vi ho, e che in opportunitate sonosi uniti per ajutarmi, per rendermi meno penoso lo stare lungi de terra et cognatione mea, privato dei modi da sussistere per le occupatemi Badie. Dal Direttorio nulla fin'ora si è scritto, che io sappia, in Roma. Ma di questo non sono sollicito, vorrei bene aver l'elenco dei soggetti sottoscritti all' Atto Nazionale del 1. Maggio, per mostrarmi grato con tutti pro viribus, quando me ne capiti l'occasione. Mi preme assai questo elenco, onde a voi, primo motore in Copenaghen della mia sussistenza, mi raccomandando per averlo, e conservarlo a perpetua memoria della bontà e cordialità Danese verso di me. Solo mi duole di aver in tanti anni fatto poco per una Nazione, che ora sperimento al sommo benefica e generosa.

115. Von Stefano Borgia, Padova 5/10 1798.

Mio caro amico. Zoëga incominciò, ma voi avete compito l'opera. In piego a parte vi mando la lettera per il Principe Reale, e nella presente quella per il Conte Schimmelman, amendue aperte, perchè ne vediate il tenore, e perchè vediate che io sono veramente contento della generosità Danese, alla quale unito il poco, che posso tirare da Velletri, con buona economia, spero di avere ora il sufficiente per una vita privata, quale io quì meno. Ma cosa dovrò io ora dire a Voi? continuerò a dire quel, che ho detto sempre, ed è, che il Dott. Münter è l'uomo, e l'amico del miglior cuore del Mondo. Voi mi esibite di farmi la riscossione della pensione Regia degli scudi Danesi ottocento, e di trasmettermela con vantaggio di cambio. . . Carissimo mi è stato l'elenco dei nomi dei sottoscritti alla lettera al Direttorio, amareggiato però dalla morte del benemerito Suhm, che veggo in nota che fu il primo a segnarsi. . . Voi poi mi consigliate, in caso di nuovi disastri, a ritirarmi più oltre, ed è questo un tratto di vostro amore per me. Io vi ho pensato, e sapete dove? in Copenaghen.

116. Von Stefano Borgia, Padova 19/7 1799.

Il carico addossatomi di Pro Prefetto della Propaganda, mi rende sollecito di procurare imbarchi a vari degni soggetti, appartenenti già al distrutto Seminario delle Missioni Stranieri di Parigi, per le Indie Orientali, e specialmente per Cantone nella Cina, ovvero per Macao. I soggetti trovansi presentemente in Londra, e vorrebbero profittare delle Navi Danesi, che vanno

in Cina. Ma questa petizione richiede alcuni previi schiarimenti, ai quali premetto, che i primi luoghi sarebbero per tre o quattro Preti di detto Seminario, già da me approvati per la Cina.

Si vuol dunque sapere, se vi li vorranno ricevere, il prezzo dell' imbarco per ciaschedun soggetto, ed il luogo dove dovrebbero trovarsi per imbarcarsi, se in Amburgo, o in qualche porto dell'Inghilterra medesima, dove fossero per transitare le Navi Danesi. Eccovi esposti i previi quesiti, dalla soluzione de' quali prenderò norma per mia regola e governo su di questo affare, che alla bontà, ed amicizia vostra raccomandando. Potrete poi dar sicurezza, che l'imbarco si pagherà al momento dell'ingresso de' rispettivi soggetti nella Nave, e che i soggetti o penseranno, o converranno anche per il cibo per tutta la navigazione. L'incarico, come vedete, va a costituirvi Procuratore Generale in Copenaghen di quella Propaganda, che voi e frequentaste, ed amaste tanto in Roma. Dolce rimembranza, che spesso mi fa richiamare que' giorni laboriosi sì, ma beati e felici per l'amichevole consuetudine vostra, e di tanti altri amici, Danesi principalmente, et fere omnium Nationum.

117. Von Stefano Borgia, Padova 17/8 1799.

Amico desideratissimo. Eccovi la richiestami ricevuta pel Quartale rimessami per Cambiale a tutto Giugno di questo anno... Col passato ordinario, all'indirizzo del vostro socero, vi mandai il riscontro de' codici veneti di S. Marco sopra i passi di Esichio, che in foglio a parte mi richiedeste per un vostro amico.

Quanto poi a Zoëga, a me basta che sia Danese per doverlo amare e proteggere, onde non abbisogno di nuovi stimoli per farlo con tutto l'impegno. Ma Roma ancora non è libera, e Dio sa quando seguirà il nostro regresso in quella assassinata città. Del resto sappiate, e forse vi sorprenderà, che io ex illa die, in cui fui arrestato, e spogliato di tutte le mie entrate, come lo sono ancora, non proferii mai parola di disgusto, e molto meno di lagnanza contro de' Francesi, giacchè in essi ho adorato la mano di Dio, che così ha permesso di noi. Io non ho cambiato, nè cambierò mai queste massime evangeliche, ed i Danesi, che tanto mi furono giovevoli in die mala, avranno sempre la preferenza nel mio cuore.

118. Von Stefano Borgia, Venezia 9/11 1799.

... Zoëga mi ha ultimamente scritto, avvisandomi che il cav. Generale Gio. Paolo mio fratello lo aveva presentato al maresciallo Bourcard, che comanda in Roma sul militare, e che era stato molto politamente ricevuto.



Del resto nulla mi dice del giuramento, e del ricevimento fattogli; pare che in Roma non si calcoli a grave delitto per un secolare, specialmente avendo dato prima che fosse formalmente dichiarato illecito dal defonto Pontefice. Io ho sempre conosciuto Zoëga molto ossequioso ai sovrani naturali, e territoriali, onde non mi può cader sospetto sopra di esso; ed essendo altronde onestissimo uomo, e di quella rara dottrina, che dimostrano le di lui opere, voglio sperare che neppure in Copenaghen se gli farà delitto pel suddetto giuramento, che potè dare sull' avviso di altri, specialmente ecclesiastici Romani, che lo prestarono, e fecero male, e ne vollero poi sostenere la lecitudine, e fecero peggio, anche impugnando l'atto Pontificio, e questo li pose senza scusa dalla parte del torto. Compatisco Zoëga Laico, e tutto immerso nello studio delle belle arti, e certamente non Teologo, se sull' esempio degli ecclesiastici giurò, onde non solo lo scuso, ma lo assolvo, tanto più che quando giurò non vi era ancor questione, e per conseguenza era tempo sospetto, come lo fu da poi.

Vi ringrazio poi assaissimo de' passi dati per l'imbarco de' Missionari per le Indie Orientali, e degli schiarimenti favoritimi. Resterò in attenzione della formale risposta che avrete dei signori direttori. . . Io mi trovo in Venezia per il Conclave, che si farà quì nel monistero di S. Giorgio Maggiore, onde non vi so dar nuova dei Padovani, che mi nominate. Savonarola lo credo in Francia, e tanto vi basti per saper tutto del soggetto.

In Napoli grandi stragi, e grandi giustizie. È da dire che tutta quella carne fosse corrotta, perchè le giustizie non si fanno sul solo popolo, ma anche su dei magnati. Di Delfico non ve ne so dar nuova, vi dirò solo, che a me non rimangono che tre, o quattro Letterati di mia conoscenza, essendo tutti gli altri o dispersi, o periti. Possa perderci la memoria di questi infaustissimi giorni, che ci hanno tanto afflitti ed abbattuti, più per altrui riflesso, che per proprio.

119. Von Stefano Borgia, Roma 6/9 1800.

. . . Zoëga mi aveva prevenuto, e voi me lo avvisate coll' ultima vostra de' 15. Luglio, della spedizione di un' urna di particolar materia. Ho già prevenuto in Livorno il mio corrispondente Sig. Lorenzo Bertoletti, perchè munisca subito la scatola di cartone con altra di legno, e me la rimetta. Ve ne anticipo i miei ringraziamenti. Spero colla medesima Nave Danese, Capitano Jörgen Burcard, di mandarvi una cassa di libri e stampe per voi, e per gli amici. In questa cassa vi sarà il Virgilio Bodoniano in due tomi in foglio per il Principe Reale. Avrete i zolfi delle mie gemme perse-



politane; il formatore Dolce è fuori di Roma, e se tornerà in tempo, li troverete nella medesima cassa. Vi manderò poi la nota del contenuto in essa. Nulla mi ha detto il Sig. Zoëga del frammento Gnostico, trovato tra le mie pergamene copte, ed io, dopo ricevuta la vostra de' 15. Luglio, mi sono dimenticato di fargliene motto, ma glielo ricorderò, perchè ve lo mandi quando sia Gnostico... Mi avete messo in grande curiosità dell' amico, anzi dell' amico vostro carissimo che geme nella miseria, con dirmi, che è noto anche a me. Z[oëga] è troppo riguardato, per risaperne da esso il nome; se voi me lo confiderete, vedro di dar quella mano adiutrice che potrò per giovarlo.

Presentai al nuovo card. Consalvi Segretario di Stato il nuovo nostro console, che fu assai ben ricevuto. Restano a venire le credenziali, le quali spero saranno facilitate dalla lettera (sia vi detto in confidenza) che il S. Padre ha scritto al Re, dandogli parte del temporal possesso ripreso delle Terre Romane. Vedete, caro amico, che s'incomincia un libero carteggio e commercio... .

120. Von Stefano Borgia, Roma 20/2 1802.

Tutti i capo d'anno sono belli, perchè rivestiti di belle parole, ma i capo d'anno Danesi sono anche buoni, perchè accompagnati dalle Regie grazie. Ricevetti adunque colla vostra cordialissima la cambiale per il Quartale maturato in dicembre 1801, e ve ne accludo, con i miei ringraziamenti alla inarrivabile vostra esattezza, il ricapito per quiete di codesti Signori Ryberg e Co.

Ho scritto a Livorno per sapere sopra qual Nave quel Signor David C[l]ausen imbarcò fin dal Settembre 1801 la cassa di libri & col Virgilio Bodoniano per il Principe Reale di Danimarca; e sarà mio pensiero di farvene poi memoria.

L'altra cassa, che dee venire in compagnia di quella di Zoëga, che porta gli esemplari della sua grande opera sopra gli Obelischi, non la sento ancor imbarcata in Livorno, onde differisco a mandarvi la nota del contenuto nella mia. Non vi troverete i quattro antichi piombi Pontifici, perchè mi giunsero da Velletri dopo spedita la cassa per Livorno. Darò a Zoega qualche antica moneta cufica, e qualche Longobardica de' Principi Beneventani, perchè vi siano di termini alle vostre serie, giacchè vi vedo impegnato in numismatica universale.

Vi sono obbligato delle replicate vostre diligenze per ornare il domestico mio Museo di un Sasso Runico.

Vidi in mano di Zoëga la dissertazione vostra sopra le iscrizioni Perse-

politane, che mi disse essere bellissima, non ostante il vostro dissenso da ciò, che esso ne ha detto nella sua opera. L'esemplare, che in Parigi fu consegnato per me, dee essere in Roma; ma Monsignore Spina, che ha portate da Valenza la reliquie di Pio VI., e per me alquanti pacchetti, non ha ancora aperte le balle del suo convoglio, onde non sono tuttavia al possesso delle vostre grazie, e de' Signori Millin, e Sacy, ai quali appartengono i pacchetti, che attendo dal suddetto Monsignor Spina...

121. Von Stefano Borgia, Roma 10/4 1802.

...Vi sento occupato di due nuovi lavori letterari, sulle dispute ciò di Religione tra Cristiani e Saraceni, e sopra la Religione de' popoli boreali avanti il culto d'Odino, e degli Asi. Questo secondo argomento mi pare più curioso ed interessante. Ma più utile sarà quello de' frammenti Bas-murici, che mi scrivete risvegliarsi dall' amico Engelbreth, ed ho quindi piacere che si salvassero le matrici delle lettere coptiche del grande incendio, onde ex hoc capite la stampa non sarà ritardata.

Leggerò dimane l'articolo della vostra lettera sul ritorno dall' Indie del Sig. Fuglsang al nostro P. Paolino, che vi ha detto di conoscere... Animatelo da mia parte a darci nuovi monumenti Indici, giacchè ne ha riportati non pochi come voi mi scrivete.

Camilluccio, ora Camillo, dopo aver militato sotto tre Principi, ora ha preso moglie, e moglie francese provenzale, e di buon garbo, che gli ha già partorito un figlio per nome Ettore, che in casa mia ve ne fu uno di quello nome nel principio del secolo XVI., che figurò in Roma nel Foro...

122. Von Stefano Borgia, Roma 13/11 1802.

...Con piacere ho compreso da detta vostra i tentativi, che si vanno facendo per varie strade, onde raggiungere l'intelligenza delle Iscrizioni Persepolitane. Io non m'intendo certamente della materia, pure godo dei tentativi, ed ho lusinga che gli sforzi non anderanno a vuoto. Così accadde per le Iscrizioni Etrusche, che da prima furono di tanto tormento ai Letterati, i pensamenti dei quali chi ora rilegge, non può fare a meno di non prenderli a riso; ma pure a quelli pensamenti siamo ora tenuti di aver potuto far quel viaggio, che si è fatto nell'intelligenza della lingua, e certamente di moltissime parole Etrusche, che da prima si presero per Pelasghe etc.

123. Von Stefano Borgia, Roma 19/11 1803.

...Ora che mi avete richiamato a memoria il desiderio del Signor Vater Professore dell'Università di Halle, commetterò le diligenze bramate su i

tre soggetti sottoscritti alla Liturgia battesimale siriana, stampata in Roma nel 1580. Vedrò cosa potrà ricavarsi dall'Archivio della Propaganda, giacchè della Biblioteca nihil può aversi, essendo stata tutta dispersa, e trasferitone in Francia il meglio, e specialmente quelle tante rarità Indiane, che io vi aveva riposte, oltre molti libri orientali. Vicende umane... Il Diario di S. Anshario fu ricercato nella Vaticana per ordine di Pio VI., cui lo richiese il Ciamberlano Shum, ma non vi si trovò, e le ricerche furono esatte...

124. Von Stefano Borgia, Roma 1/11 1804.

Forse le Gazzette, ma certamente le lettere dell'amabile Roth[e], partito per Firenze, vi avranno annunciato il mio viaggio per Parigi servendo Sua Santità. Mi auguro di trovarvi qualcuno dei tanti Danesi miei amici; e se tra questi vi foste ancor voi, quæ gaudiæ qui amplexus?

Sono privo di vostre lettere, ma lascio commissione che si aprino da persona mia fidata, anche per quella quartale cambiale, perchè non abbia a smarrirsi.

Vado per ubbidienza, ma non per piacere, e sento al vivo il distacco. Sono vostro e della vostra Signora Elisa vero ed affettuosissimo Amico  
S. Card. Borgia.

Dimane 2. Nov. seguirà la mossa, e sarà un convoglio di 16. legni. Ne sono già partiti altri due.

125. Von Marie v. *Born*, Wien 9/12 1784.

Mit blossen Knien auf einem grossen grossen Sak dürre Erbsen — die Hände kreuzweis auf die Brust gelegt — ein funkelnagelneues — unabgenagtes Cilizium auch um dem Leibe gebunden — die Augen Cocqueluche vor Weinen, die Stimme heiser vor Schluchzen — matt vor Fasten — und bleich wie die gypsernen 10 Kreuzer Engelchen — knie ich vor Ihnen wie weiland Sancta Magdalene — ich erkenne meine unverzeyliche Todtsünde — weiß daß ich vor jedem Gerechten verdammt bin — daß mein lasterhaftes Leben ohne Gleichen ist, daß ich Sie umsonst um Barmherzigkeit anriffe denn aus ists mit mir — wär' ich nur ein Engländer so hätt ich doch den Muth mir eine Kugel vor dem Kopfe zu schießen — und so meinem Elende ein Ende zu machen — aber so bin ich noch zu allem Unglück auch von Courage und Selbstmord Lust verlassen — bin — — — aber erschrecken Sie nicht zu viel, mit diesem Eingange könnten Sie glauben wollt ich Ihnen bekennen daß ich Ihre ganze Familie mit Acqua tofana ver-

geben hätte nein so arg ist's noch nicht — meine grosse greuliche unverzeyliche Sünde ist — daß ich Ihnen so lange nicht geantwortet habe — vergeben Sie mir — und dann hat die Sache ein Ende. —

Lachen Sie zehnmal noch über Seelenfreundschaften — ich versichere Ihnen noch öfter, daß ich Ihre lebenswürdige Schwester recht sehr achte und liebe, aus dem freundschaftlichen Briefchen das sie mir geschrieben — sie muß ein vortreffliches Weibchen seyn — Schade daß sie nicht in Wien lebt, sie wäre ein Phenomen für unsere Damen — denn sie liebt ihren Mann, ihr Kind — und diese Liebe ist bey uns ja gar nicht gang und gäbe mehr — Aber nur frey gestanden möchten Sie nicht Ihre Lorgnette allongiren um den Brief Ihrer Schwester zu lesen? — aber da wird nichts draus mein junger Herr — die Lust müssen Sie sich vergehen lassen — ich rücke nicht heraus mit meinen Geheimnißen — will auch mal so eine blaue Schürze imitiren — . . . Noch immer bleibt Ihr Plätzchen bey unserm Kafetische und in unsern Herzen leer — und wird wohl immer unbestellt bleiben, auch das wohlriechende Wachhalterholz brennt nicht mehr so lichterloh — denn *Ihr* Salto mortale der ihm statt Blasbalg diene — ist mit Ihren Füßen verschwunden — ach alles ist trauriger ich trinke keinen Kafe mehr — und hatte gestern und ehegestern Migraine. Kommen Sie bald zurück — um uns alle froh zu machen — Ihre Gegenwart wäre ein vortreffliches Recipé für unsere üblen Launen — Laura Raab ist seit 8 Tagen nach Dresden — und Jeanette grüßte Sie — Herr v. Zeperl ist Herr v. Faustin — das ist all mein Päckchen Neuigkeiten — Mit Ihrer Reise Relation bin ich recht sehr zufrieden — fahren Sie nur fort oft, und lange Briefe zu schreiben — mir die aventuren mit die wälschen Damen zu bekennen — jede Eroberung, wenigstens die merkwürdigsten, die Ihre ungepuderten glänzenden Haare machen, zu beichten damit ich für Ihr Seelenheil sorgen kann — und denken Sie sich ein Dutzend Küsse von Tschick — Zeperl etc etc —

Becker wird Sie vielleicht noch in Venedig angetroffen haben — mein Vater gab ihm auf allen Fall ein Briefchen an Sie mit — es ist ein recht guter Mann — war recht oft und viel in unserm Hause — ich kenne ihn aber doch nicht so ganz, bin nicht so ganz ohne Zwang mit ihm wie mit Münter — u. darum sind Sie mir doch immer lieber —

Nun adieu — ich schreibe entre chien et loup — und weil es schon ein bischen zu finster ist, die Tante schreyt daß ich mir die Augen verderbe, so muß ich schon im allen Ernste adieu schreiben. Marie B.

Mein Vater sagt Ihnen recht viel schönes. Blumauer der mir seinen Bleystift dazu leyht grüßt Sie 3 × 3.





126. Von N. H. *Brehmer*, Lübeck 31/3 1821.

Hochwürdiger, Hochverehrter Herr! Seit einigen Jahren beschäftige ich mich mit Untersuchungen, deren Resultate ich unter dem Titel Entdeckungsversuche im Alterthum in 2 Bänden öffentlich darlegen werde, deren erster Band mit mehreren Charten und ein paar Blättern mit Umrisen wahrscheinlich schon in der nächsten Michaelismesse im Verlage des Industriecomptoirs zu Weimar erscheinen wird. Diese Forschungen spüren vorzüglich den Wegen des alten Welthandels nach, welcher sich von Indien aus nach dem nördlichen Theil Europas an die Bernsteinküste und über das baltische Meer nach Albion verbreitete.

Der Umriß einer griechischen Kupfermünze, welche auf dem Gute Klee-kamp unweit Eutin vor einigen Jahren in einer Mergelgrube gefunden, und von dem Gutsbesizer dem Königlichen Cabinet in Copenhagen geschenkt seyn soll, wird für mich in dieser Hinsicht besonders wünschenswerth. Ew: Hochwürden Verdienste als Alterthumsforscher sind eben so geschätzt, als die Gefälligkeit jede wissenschaftliche Unternehmung freundlich zu fördern. In dankbarer Rückerinnerung an die vielen Beweise des gütigsten Wohlwollens, deren ich mich vor 27 Jahren während meines Aufenthalts in Copenhagen erfreute, wage ich es Ew: Hochwürden geneigte Bemühungen zu erbitten um mir einen vergrößerten Umriß der beiden Seiten jener merkwürdigen unweit Eutin gefundenen Münze mit hinzugefügtem Maas derselben zu verschaffen. Die dadurch veranlaßten Kosten werde ich mit verpflichtetem Dank zu ersezen bereit seyn. Auch die Abbildung des in Westmannland gefundenen und von Jonas Hallenberg beschriebenen Gefäßes von Erz hoffe ich für die gewaagten Versuche nächstens aus Stockholm zu erhalten...

127. An N. H. *Brehmer*, Kph. 22-25/4 1821.

Die Untersuchungen, die Sie, werthester Herr Doctor, über den Welthandel des Alterthums und die Verbindungen zwischen der alten und der neuen Welt herausgeben wollen, werden gewiß sehr interessant werden, und Ihnen den Dank aller Alterthumsforscher erwerben. Mögte es Ihnen nur gelingen etwas recht bestimmtes herauszubringen! denn die meisten Äusserungen bei den alten Schriftstellern sind doch nur vage, und es ist so leicht, die alten Sagen beim Plato u. andern von der Atlantis mit den Nachrichten von den westlicher gelegenen Ländern, unserm Amerika, zu verwechseln. Da Sie dänisch verstehn, lege ich eine hübsche kleine Abhandlung unsers

Professors Petersen über die Kenntniß welche die Griechen von den Ländern im atlantischen Meere gehabt haben, bei. . .

Ob ich im Stande seyn werde, Ihnen die Zeichnung der in der Gegend von Eutin gefundenen griechischen Münze zu verschaffen, kann ich noch nicht bestimmen. Fast mögte ich daran zweifeln, daß man Notiz vom Fundorte genommen u. dieselbe aufgezeichnet hat, da es im Norden nicht so selten ist, daß antike, römische u. griechische Münzen aufgegraben werden. Sowohl in Schonen als auf Seeland hat man vor wenig Jahren ganze Depote von mehreren hundert römischen Münzen gefunden. in Bayers Opusculis ad historiam antiquam &c. (ed. Klotzii Halæ 1770. 8.) werden Sie eine Abhandlung finden: de numo Rhodio in agro Sambiensis reperto. eine andre ebendas.: de numis romanis in Prussia repertis. Ich selbst besitze eine Münze von Velia in Lucanien, eine sogenannte Anima subæрати, von der mir gesagt worden, daß sie in der Gegend von Sorøe, 10 Meilen von Kopenhagen gefunden sei: und nicht bloß die Reisen nach der Bernstein Küste; sondern auch die weit späteren Reisen der Warägen nach Konstantinopel erklären dieses hinreichend, machen es aber zugleich sehr mißlich, aus solchen, obgleich früheren Münzen, etwas auf uralte Handelsverbindungen jener Länder mit unserm Norden, die aus ganz andern, von Adelung in der ältesten Geschichte der Deutschen besonders entwickelten Gründen hergeleitet werden müssen, zu schliessen. Kann ich übrigens eine Zeichnung der verlangten Münze bekommen, so sollen Sie sie nächstens erhalten. . .

N.S. Es ist, wie ich es vermuthete: Herr Prof. Ramus, der Aufseher des könig. Münzcabinets, weiß nichts von der in Klettkamp gefundenen griechischen Münze. Sie mag vor seiner Zeit eingesandt seyn; oder man hat die Notiz, als unwichtig, nicht aufbewahrt. d. 25 Apr.

128. Von K. G. *Bretschneider*, Gotha 5/11 1818.

Ew. Hochwürden haben die Güte gehabt, mir vor einiger Zeit Ihr Programm zur Johannissynode 1817 durch den Herrn Präsidenten v. Schlotheim zukommen zu lassen. Je interessanter mir der Inhalt desselben war, u. je schwerer es hält, solche Gelegenheitsschriften durch den Buchhandel zu beziehen, desto mehr bin ich Ihnen für dieses Geschenk verbunden. Ich nehme mir die Freiheit, Ihnen dafür eine kleine Schrift von mir, die ich zum Behuf meiner Doctorpromotion drucken ließ, zu übersenden, weil sie, nach des Herrn v. Schlotheims Versicherung wegen des Anhangs über das Test[imonium] Josephi einiges Interesse für Sie haben dürfte.

Ich muß jedoch dabei erinnern, daß es meine Absicht nicht war, die kritischen Untersuchungen über jene Stelle des Josephus zu erneuern oder vollständig auszuführen, sondern daß ich diesen Anhang als Zankapfel zum Behufe der academischen Disputation beyfügte, da mir der Inhalt der Dissertation selbst (die Theologia Josephi) für diesen Zweck zu unergiebig schien. So wenig also dabei ursprünglich auf einen Gewinn für die gelehrte Welt gerechnet war, so hat doch dieses Parergon dem Herrn Eichstädt in Jena Gelegenheit, in dem sehr gelehrten Programme meine Meinung zu widerlegen u. die Aechtheit des Test[imonii] Jos[ephi] einer neuen Prüfung zu unterwerfen. So hat das gelehrte Publikum wider mein Erwarten einen wesentlichen Gewinn von jenen zufälligen u. hingeworfenen Gedanken gehabt. Ueber die Hauptschwierigkeit, welche die Meinung von der Unächtheit jener Stelle drückt, nämlich wie doch Josephus Jesu Person u. die Entstehung des Christenthums mit Stillschweigen habe übergehen können, da er des Täufers ausführlich gedenkt, habe ich jedoch in Eichstädt's Programme keine Auflösung gefunden. Der Grund, daß er aus pharisäischem Sectenhaß über Jesum geschwiegen habe, ist mir eben so gänzlich unbefriedigend, als die Instanz, daß er nicht ohne selbst ein Christ werden zu müßen ein so vortheilhaftes Zeugniß von Jesu habe ablegen können. Ich bemerke noch, daß das 3te Programm Eichstädt's zwar gedruckt worden, aber nicht erschienen ist, weil die ganze Auflage wegen einer anzüglich scheinenden Stelle auf den damals abgegangenen Prorektor cassirt worden ist. . . Ammons u. Schleiermachers unangenehme Fehde scheint beendet. Das Gewitter entlud sich schnell aus einigen kräftigen Donner schlägen, u. nun ist's stille. Indessen hat doch Ammon seine Meinung über die Kirchenvereinigung in einem gedruckten Sendschreiben an den Herrn Antistes Heß näher ausgesprochen. Das Vereinigungswerk findet im Preußischen viele Hindernisse. In Schlesien ist nach Augusti's Versicherung noch nichts Näheres dafür geschehen. Im Herzogthume Sachsen haben sich die Synoden der Geistlichen in Zeitz, Weißenfels u. Freiburg dagegen erklärt. In Zeitz hat man besonders lebhaft gesprochen, u. dem Superint. Delbrück (den man für einen heimlichen Reformirten hält) ins Gesicht gesagt: die Vereinigung habe nur die Absicht, die lutherischen Superintendenturen mit Reformirten von Berlin aus zu besetzen. Auch die neue Abendmahls-liturgie will im Herzogth. Sachsen keinen rechten Eingang finden, so viel Mühe man sich auch von oben herab, besonders das Consist. in Magdeburg gibt, die Sache in Gang zu bringen. Besonders hat man sich darüber scandalisirt, daß man verordnet hat, mit einem dazu besonders zu fertigenden

Stecher von bestimmter Größe, runde Stücke aus dem Brode auszustechen. Die Sache ist auch, so viel ich weiß, nicht zur Ausführung gekommen, so wie sie denn auch an sich unschicklich ist, denn es steht nicht geschrieben: stach's sondern: brach's. . .

129. An K. G. Bretschneider, Kph. 27/3 1819.

Wie herzlich ich es bedauert habe, während meines kurzen Aufenthaltes in Gotha Ew. Hochwürden verfehlt zu haben, wird Ihnen Herr Geheimrath von Schlotheim gewiß gesagt haben. Wir hätten doch wenigstens einige Stunden gefunden zur Berathung über manche höchstwichtige Gegenstände, und ich hätte die Freude gehabt, die persönliche Bekanntschaft eines Mannes zu machen, den ich aus seinen Schriften so sehr schätze! Indeß hoffe ich, nicht zum letzten Male in meinem Leben in dem mir so theuren Gotha gewesen zu seyn: wenigstens werde ich thun, was ich vermag, um noch Einmahl zu einer Ausflucht über die Elbe zu gelangen. Für die mir durch Hrn. v. Schlotheim geschickten Capp. Theol. Judaicæ e Josepho sage ich Ihnen meinen verbindlichsten Dank. Ich kannte diese lehrreiche Schrift schon lange, hatte ihrer aber nie habhaft werden können, da nur ein einziges Exemplar derselben hier, nemlich auf der könig. Bibliothek vorhanden war. Seitdem habe ich auch Ihre Aphorismen erhalten. Ich stimme Ihnen bei. Die Vereinigung hat allerdings größere Schwierigkeiten als man bey dem ersten Anblick glauben sollte; es wird auch wohl dieses mahl nichts daraus werden; und die bleibende Folge wird die seyn, daß sich eine dritte Kirche, die mitten inne stehet, und durch die die Kraft der beiden andern geschwächt wird, bildet. Ich gestehe Ihnen, daß mir vom Anfange der Verhandlungen an, bange dafür gewesen ist, daß die bisher nicht im Aüßeren vereinten protestantischen Kirchen, im Gegensatz gegen die katholische, durch eine solche Vereinigung an innerer Kraft verlieren würden, wenn es je zu Discussionen mit dieser käme. Nun müssen wir abwarten, was auf der dereinst in Berlin zu haltenden Generalsynode geschehen wird. Indeß fängt man schon hin u. wieder an, der geschlossenen Vereinigung müde zu werden; das ist der Fall im Städtchen Schönau bei Heidelberg, wo sie sich wieder trennen wollen. Unsre Enkel werden vielleicht erst 1917 die Vollendung des großen Werks erleben!

Diesen Brief bringt Ihnen ein junger sehr geschickter Theologe, Herr Mag. Clausen, der auf einer Reise durch Deutschland nach Italien begriffen ist. Er ist der Sohn des hiesigen Stiftsprobsten. Nehmen Sie Ihn gütig auf, und theilen Sie Ihm Empfehlungsbriefe mit an Theologen im südlichen



Deutschland. Auch an katholische, damit er Gelegenheit bekomme, sich mit der katholischen Theologie u. dem Zustande der Kirche in Deutschland bekannt zu machen. Wir sind ja wohl berechtigt, wichtigen Ereignissen entgegenzusehen, wenn die Gesandtschaft aus Rom zurückkommt. Möge nur die Einigkeit unter den Protestantischen Fürsten erhalten werden! Wangenheim ist bisher die Seele des Ganzen gewesen. Er wird hoffentlich auch ausführen, was er angefangen hat.

130. Von D. *Brewster*, Edinburgh 9/5 1825.

Sir. I had the honour of receiving your letter[s] last summer along with the books which accompanied them, for which I am desired by the Royal Society of Edinburgh to return you their thanks. One of the copies of your *Narratio de Lucio primo Episcopo Romano* I sent to Sir Walter Scott, and another to the Library of the Society of Scottish Antiquaries. Having had the pleasure of proposing you as an Honorary Member of that Society, I have much pleasure in enclosing a notification of your election.

I would have replied much sooner to your last letter, but having sent it to Sir Walter Scott for the purpose of obtaining from him an answer to the two antiquarian questions which it contained, he unfortunately mislaid it. I do not suppose that any information can be obtained respecting St. Andrew; certainly nothing farther is to be learned concerning the Culdees than what is contained in Dr. Jamieson's work. No other work has been published on the subject since Dr. Jamieson's; excepting a short article on Culdees which the Dr. himself published in the *Edin. Encyclopædia*, conducted by me, and a copy of which is in the possession of Prof. Oersted of Copenhagen.

You would oblige me much if you could let me know if there are in the Danish Dominions any of those remarkable antiquities which we have in great number in the Highlands of Scotland, and which are known by the name of Vitriified Forts on account of which you will find the word Forts in the *Encyclopædia* above mentioned.

There has been found lately in the Highlands or rather in the most northern part of Aberdeenshire a stone coffin containing an urn with pounded bones, and among them was the tusk of a wild boar in perfect preservation. It would be very desirable to know if any analogous fact has occurred in the northern countries.

The Society of Scottish Antiquaries would be much gratified by any communications from you on the subject of Danish Antiquities.

131. Von P. O. *Brøndsted*, Ithaca. Stadt Wathì 3/4 1820.

Es wird E: Hochw: nicht unangenehm seyn, Etwas von diesem klassischen Felsen, woselbst ich mit dem edlen Lord Guilford sehr schöne Tage zugebracht habe, zu erfahren.

Das hohe Alterthum geht, wie billig, voran in allen Stücken, und ich will Ihnen daher zuerst Etwas über ein merkwürdiges Denkmal, welches ich neulich, in Zante, zu sehen bekam, mittheilen. . . Ithaca ist doch ein gar schöner Felsen. Ich bin wiederum in den drey letzten Tagen fast die ganze Insel umgangen. Ich habe nur zwey Bücher mitgehabt, die Wolfische Odyssee und meines Freundes Sir William Gell's bekanntes Buch. — E. H. wissen dass ich gar kein Talent für Sentimentalität habe, nicht einmal für diejenige Leichtföhligkeit, die ich selbst sehr lobe und billige. Ich sage dies in aller Wahrheit und Aufrichtigkeit — ich möchte fast glauben, dass dies Talent in mir durch das Unbehagen erstickt worden, dass ich immer fühlte wenn die lieben Reisebeschreiber und Reisebeschreiberinnen das unendlich Grosse und Schöne, was Gott nur mit grossem Aufwande von Roth und Violet und Gelb und Blau und Grün und allen tausend Farben gemahlt hat, mit Dinte und Worten zu mahlen versuchten — eiteles, fast vermessenenes Beginnen! — indessen kann ich Sie versichern dass der Adlerberg (ἀετὸς), den auch ich, wie Sie wissen, für die Odysseische Burg ansehe, mit seinen mächtigen Polygonmauern und im frischen Aprilgrün der nie veralternden Natur, selbst für den ganz unbefangenen Sinn, in der Abendsonne göttlich glüht; — u. dass am hell hervorsprudelnden Quell Arethusa's, unter dem mächtigen Koraxfelsen (der noch auf der Insel Κόραχα genannt wird) — dass sich hier, des treuen Eumäos' Behausung nahe, der 14te Gesang der Odyssée gar traulich liest. —

Des getreuen und fleissigen Gell's Buch ist gewiss ein sehr gutes. Hätten wir recht viele Monographien der Art über Griechenland! Nur sind die Zusammenstellungen und Folgerungen aus der alten Litteratur bey weitem schwächer als die topographischen Ansichten. In topographischer Rücksicht scheinen mir etwa noch zweierley von Bedeutung zu thun: erstens den nordwestlichen Landstrich der Insel genauer zu untersuchen, ganz besonders aber die Anhöhe um den jetzt so genannten Πολις-Λιμάνι, welche Sir W. Gell, wie es scheint, nicht genau bekannt geworden — Er sagt bloss davon pag: 106: »at the distance of 2870 paces from Leuka, we found ourselves at the shore of port Polis, which compelled us to change our course. On the point of the left are ruins of a tower«. — wo aber noch sehr



alte Polygonmauern übrig sind — zweitens: eine andere Localitet für die Aussetzung »des herrlichen Dulders« (wie der Held im deutschen Homer so schön genannt worden ist) zu suchen, als Dexià (Gell pag: 40 sq:) welche aus vielen Gründen (und ganz besonders weil Dexià dicht am grossen Hafen ist und so zu sagen im Angesicht der Stadt und unter den Augen der Freier seyn musste) der Phorkynshafen und die Nymphengrotte (Odys: XIII, 96 sqq.) nicht seyn kann.

Interessirt mich in hohem Grade das antike Ithaca, so hat mir diesmal das jetzige Ithaca gewiss keine kleinere Freude gewährt. Der Zweck des edlen Lord Guilfords mit dieser Reise, auf der ich immer, seitdem wir in Januar Monath Rom verliessen, mit ihm zusammen bin, ist vorzüglich, die Schulanstalten in den Inseln auf einer besseren Art einzurichten und die ionische Universität, für welche schon Vieles gethan worden ist, zu begründen. Lord Guilford ist neulich vom König von England zum Kanzler der Universität und Präses des Unterrichtdepartements vorgeschlagen und vom Senat als solcher bestätigt worden; ich glaube wohl dass dieser wahre Freund der Griechen mit der Aufnahme, die er in den Hauptinseln Corfù, Cefalonia u. Zante (die wir eben besuchten) gefunden hat, zufrieden seyn kann — aber nirgends haben die Einwohner so viel Eifer für die wichtige Sache, einen so thätigen und wahrhaft patriotischen Sinn erwiesen, als gerade hier, auf dem kleinen und nicht eben sehr begüterten Ithaca. Ich bin Zeuge von der herzlichen Freude und dem Enthusiasmus gewesen, womit Lord Guilfords Vorschläge und Pläne hier vernommen worden sind; die braven Ithakesier, durch das Beispiel ihrer Vorsteher und Wortführer, des Regente Conte Bretòs und des Herrn Savò (Männer die auch uns Fremde so oft durch wahre Gastfreiheit verpflichtet haben) ermuntert, haben viel bedeutendere Beiträge an Grund, Baumaterialien u.s.w. angeboten, als man hier hätte erwarten sollen. Doch ist diese erfreuliche Erfahrung bey weitem nicht der einzige Grund der Lord Guilford bewogen hat für die Anlage der hohen Schule lieber auf Ithaca als auf irgend einen andern Ort in diesen Inseln sein Auge zu richten. Es hängt zwar die Bestimmung des Orts vom ionischen Senat ab, aber man darf nicht zweifeln, dass dieses Collegium die Vorschläge des edlen Mannes mit Weisheit erwägen wird, und somit hege ich die gegründete Hofnung dass nicht St. Georgio auf Cefalonia, wovon ein paar Englische Zeitungsblätter gesprochen haben, sondern grade das alte Ithaca, gleichsam eine getreue Euryklea, die Pflegerinn der jungen Anstalt werde; man hofft schon diese im nächsten Jahr eröffnen zu können, indem der Plan für das nöthige Gebäude



unterdessen entschieden und in Ausführung gebracht wird, auch werden wohl im nächsten Frühling die meisten jungen Männer, alle Griechen, die sich, zum Theil auf Lord Guilfords eigenen Kosten, in einer Reihe von Jahren auf Italiänischen, Deutschen und Englischen Universitäten für ihre künftigen Lehrstellen gebildet haben, hierher berufen und in Thätigkeit gesetzt. — Es ist gewiss für Jeden, der das historische und poetische Interesse von Ithaca kennt, ein erfreulicher Gedanke dass vielleicht einst von diesem klassischen Felsen ein Licht ausgehen werde um moralische und politische Finsterniss aus dem herabgesunkenen aber ewig schönen Hellas zu vertreiben.

Die Errichtung einer ionischen Universität scheint in England lebhaft Theilnahme zu finden, und aus einer der Englischen hohen Schulen ist schon ein schönes Geschenk an Büchern ergangen. Ich zweifle nicht dass auch in Frankreich, in Deutschland und bey uns im Norden die Kunde von jenem Institute mit ähnlichem Wohlwollen vernommen werden wird. . .

133. Von G. F. *Buchholz*, Lübeck 6/10 1794.

Mit der lezten Post, guter M., habe ich das Voßische MSt. gegen Heine von Spittler zurück erhalten, u. ich habe es heute nach Eutin zurück geschickt. Auch habe ich einen Brief von Sp. erhalten, der mit dem beigehenden an Sie im Wesentlichen von gleichem Inhalte ist. Diesen habe ich V. in originali communiziren zu müßen geglaubt.

Ob die Göttingschen Antesignani an H. würrklich nichts gesagt haben, oder ob sie ihm vielleicht gar einige trübe Stunden gönnen, oder wie die Sache sonst zusammenhängt weis ich nicht. Aber das weis ich, daß mir das Benehmen durchaus nicht gefällt. Es zeugt nicht von Theilnehmung an der Ruhe der Freunde, nicht von dem Unwillen gegen Feindseeligkeiten, nicht von dem Wunsche, den leidenschaftlichen Ausbrüchen derselben zu steuern, nicht von der Achtung gegen den Cultivirten Stand. —

Ich an der Herren Stelle würde es allerdings für Pflicht gehalten haben, mit H. über die Sache zu reden. Nur erst über die Frage an? Denn das quomodo? läßt sich nachher nach meiner Erfahrung leichter ausmitteln u. modifiziren, wenn man des Zwekes wegen einig ist, u. der besonnene u. gerechte Vermittler ihn sich nur nicht wieder aus den Händen winden läßt.

Nun mag es dann gehen, wie es will. Inzwischen habe ich heute an V. einen gar künstlichen Brief geschrieben. Ich habe ihm das Gehäßige, das der ganze Streit für ihn hat u. haben kann, sehr stark unter die Augen gestellt, u. habe mich doch dabei so zu kehren u. zu wenden gewust, als





wäre das Gemählde gar nicht für ihn da. Auch habe ich ihm meine Meinung über Sp[ittler] u. F[eder] gesagt, um seinen Unwillen wo möglich gegen H. zu brechen, der, da er gleich drucken laßen will, noch heftiger wie je aufbrausen könnte. Endlich habe ich ihn zur Mäßigung ermahnt, u. den Ausdruck des überwiesenen Verläümders gerade zu zu deliren begehrt... Gestern waren Wilhelm Cramer, die beiden Heinze aus Kiel, u. Prof. Nolten u. Weber aus Rostok hier. Sie sind heute nach Rostok gegangen, u. kommen um 14 Tage hier auf einige Tage wieder. — Was macht Sixtel? Der Kerl hat Kanzlei Ohren wie keiner. Haltet sie doch unter der Scheere, denn sonst wird der ganze Kerl Ohr. Grüßen Sie ihn für diesmahl noch.

133. Von J. G. *Buhle*, Moskau 21/9 (3/10) 1808.

Hochwürdiger Herr Bischof, hochverehrter Freund. Zufällig sagt mir Hr. Dr. Evers, daß er heute einen Brief an Sie absenden werde; ich benutze daher diese mir so angenehme Gelegenheit, Sie auch meinerseits aus der alten Zarenburg in Moskwa, in deren Bezirke ich itzt hause, auf das freundlichste und herzlichste zu grüßen. Seit unserm gemeinschaftlichen Aufenthalte zu Göttingen hat mein Andenken Sie oft besucht, und ich bin eitel genug zu glauben, daß Sie ebenfalls zuweilen Sich meiner mit Wohlwollen erinnern. ich freue mich, daß ein günstiges Schicksal Sie für Ihr literarisches Verdienst belohnte. Mir ist es in Moskwa über Erwarten gut gegangen, ich möchte sagen, so gut, daß ich meine gegenwärtige Lage als reichen Ersatz für Manches betrachte, was mir in Göttingen versagt wurde. ich bin hier gesund gewesen, habe mich acclimatirt, habe eine ansehnliche jährliche Einnahme, und auch in Ansehung anderer persönlicher Verhältniße kann ich es nicht besser wünschen. Wenn das πανθειον φθονερον des alten Herodot sich nicht noch in der Folge an mir bewährt, so werde ich sehr zufrieden seyn. Freylich habe ich Göttingen oft vermißt und vermiße es noch — wie könnte ich anders? — aber ich halte mich wenigstens einigermaßen durch den Anbau eines Feldes der Literatur schadlos, das noch größtentheils brach liegt, und zu deßen Cultur man in Göttingen wiederum Moskwa vermißt, nemlich der Russischen Geschichte, die mein Lieblingsstudium geworden ist.

Melden Sie mir, mein vortrefflicher Freund, welchen literarischen Liebesdienst ich Ihnen von hieraus erzeugen könne? Vielleicht besitze ich selbst dies und jenes, oder könnte es verschaffen, was Sie interessiren würde. Aus der Verlassenschaft des verstorbenen Feldmarschalls Grafen Rumjanzow (Vaters unseres Ministers) ist mir unter andern ein schönes arabisches



Mspt geschenkt, das der ersten der Bibliotheken zur Zierde-gereichen würde, das ich aber nicht brauchen kann, da ich mein Arabisch leider vergeßen habe, und itzt mit dem Slavonischen und Russischen zu beschäftigt bin, um es von neuem zu lernen. Auch habe ich hier Münzen gesammelt, und darunter sind einige sehr merkwürdige. Demnächst hoffe ich von den alten Tatarischen Banknoten und den Tatarischen Münzen von Holz, deren Marco Polo und Rubriquis erwähnen, Exemplare zu erhalten. Heutige Sinesische Banknoten, so wie Sinesische cursirende Münzen, sind hier nicht selten. Vor kurzem fand ein Bauer beim Pflügen einen Topf voll kleiner Russischer Silbermünzen, lauter solchen, wie sie Olearius beschrieben hat; auch von diesen habe ich eine Partie an mich gebracht. Sehr gerne werde ich Ihnen mittheilen, so wie sich die Gelegenheit darbietet, wenn, wie mich Evers versichert, Ihnen damit gedient seyn sollte. Ausser dem Demidowschen Münzcabinet, das der Universität gehört, sind hier die größten Münzsamlungen die des Grafen Puschkin und die der Gebrüder Zosima, reicher griechischer Kaufleute, die sich um die griechische Literatur sehr verdient machen, und auf deren Kosten Dr. Coray in Paris lebt, die auch mir sehr viel Gefälligkeit erweisen, so wie dem Herrn von Matthaei. Einige alte Tatarische Münzen hat neuerlich Prof. Frehn in Kasan beschrieben, und zwar in Arabischer Sprache, weil es bis dahin in Kasan noch keine Lateinische und Russische Typen gab, die aber demnächst werden angeschafft werden. . .

134. An Philipp *Buttmann*, Kph. 26/5 1816.

Erlauben Sie mir, verehrtester Herr und Freund, die Einlagen Ihrer Güte zu empfehlen. Diese kleine Schrift enthält meinen Dank an die König. Academie der Wissenschaften für das mir übersandte Diplom. Ich fühle es nur gar zu sehr, wie unvollständig diese Arbeit gerathen ist. Aber ich hoffe doch dadurch einigermaßen den Grund gelegt zu haben, auf dem weiter fortgebaut werden kann, soweit es die fragmentarischen Nachrichten die sich über den Staat der Karthager erhalten haben, verstatten wollen.

Dieser Schrift lege ich ein Programm und die zwei ersten Bogen der Miscellan. Hafniens. bei, von denen das erste Heft nächstens erscheinen wird. Beides aber in einer sehr eigennützigten Absicht. Sie werden aus diesen Arbeiten meinen Zweck erfahren, die griechischen Inscriptionen für das neue Testament zu bearbeiten; und da ich nun weiß, daß die Akademie an die Herausgabe eines Corporis omnium Inscript. Graecarum denkt, und bereits die dazu nöthigen Vorarbeiten organisirt hat; so wage ich es den

Wunsch zu äussern, daß es der Akademie gefallen möge, mir, wenn der Druk seinen Anfang genommen hat, die fertigen Bogen allmählich mitzuthemen. Meine Arbeit würde dadurch unendlich erleichtert werden, da ich alles beisammen fände; und ich wäre zugleich gewiß, nichts von irgend einiger Erheblichkeit, was doch sonst leicht geschehen könnte, zu übersehen. Haben Sie die Güte diesen meinen Wunsch der Akademie vorzutragen und ihn bei derselben zu unterstützen. Sollte ich unter meinen Papieren, oder unter den kleinen Dissertationen, die ich aus Italien mitgebracht und seitdem erhalten habe, Inschriften finden, von denen ich vermuthen kann, daß sie nicht in den grösseren Werken stehen, so versteht es sich von selbst, daß ich sie der Akademie mittheile. Ich werde nächstens zu diesem Behufe meine Sammlungen durchsuchen. Viele neue Inschriften hat Herr Prof. Bröndstedt aus Griechenland mitgebracht. Da er aber selbst an einem grossen Werk über seine Reise in Verbindung mit dem Baron Stackelberg, Herrn von Haller, Hr. Link und Cockerell arbeitet und desfalls bald nach Rom zu reisen gedenkt, so weiß ich nicht, in wie fern seine Verpflichtungen gegen seine Reisegefährten es ihm erlauben, von demjenigen, was sie gemeinschaftlich entdeckt haben, früheren Gebrauch zu machen. Mit demjenigen, was Er selbst gefunden hat, ist er sehr freigiebig. Beweise davon werden Sie in den beiden Bogen der Miscellan. Hafnensium finden. . .

P. S. Haben Sie die Güte dem Prof. Brunn, der im Jahre 1794 eine interessante *Disquisitio de indole aetate et usu Evangelii Nicodemi* herausgegeben hat, und der sich wahrscheinlich in Berlin aufhält, die angeschlossene kleine Abhandlung zu geben. Sie enthält Probabilia zur Leidensgeschichte aus diesem Evangelio. Der Antistes Hess in Zürich hat mir die Abschriften der beiden Münchner Codd. desselben mitgetheilt, die er vor mehreren Jahren aus der dortigen Bibliothek erhalten hat; ich bin gesonnen eine soviel möglich kritische Ausgabe des griechischen Textes zu bearbeiten. Ich bin dazu besonders durch eine von mir in Rom abgeschriebene Predigt des Bischofs Eusebius von Emesa aus der Mitte des vierten Jahrhunderts: *ΕΙΣ ΤΗΝ ἁγίαν παρασκευήν*, veranlaßt worden, in der große Stücke aus dem Evang. citirt sind. Also ist es in der alten Kirche sogar beim Gottesdienst gebraucht worden! Eine Abschrift derselben Predigt, und mehrere andere von demselben Verfasser habe ich aus der Wiener Bibliothek erhalten. Es ist also klar, daß der griechische Text des Evangelii sehr alt ist. Desto mehr verdient er Aufmerksamkeit. Sollten Sie in der König. Bibliothek zu Berlin etwas davon auffinden — Brunn hat noch nichts der Art bei Ihnen gekannt — so bitte ich Sie um gütige Mittheilung.

Einen lateinischen Codex haben wir hier. Auch besitze ich die angelsächsische von Thwaites herausgegebene Übersetzung, deren Text aber, soviel ich herausbuchstabiren kann, sehr von den übrigen abweicht. Iterum vale!

135. Von Philipp Buttmann, Berlin 18/5 1817.

Was werden Sie sagen, mein verehrungswürdiger Freund, daß Ihr mir und der philolog. Classe unserer Akademie so höchst schätzbares Schreiben vom vorigen Jahre so lange unbeantwortet geblieben. Ich übergab es samt den beigefügten Druckschriften, wofür wir Ihnen sehr verbunden sind, der Kommission der Inschriften, indem ich hoffte von dieser aus Ihnen bestimmteres auf Ihre Anfragen baldigst mittheilen zu können. Dies kann ich aber nun nur insofern daß ich Ihnen im Namen der Akad. wie sich versteht die größte Bereitwilligkeit erkläre, so wie etwas gedruckt ist, es Ihnen bogenweise zuzusenden: allein da der Druck nicht eher angefangen werden kann bis der ganze Vorrath geordnet u. in einer gewissen Vollständigkeit da liegt, so hat es damit noch ein paar Jahre Zeit so unverdrossen u. fleißig auch unser Bökh dahinter her ist. Fahren Sie indessen fort, was Sie von Obs. ex. Marm. Gr. Sacr. oder ähnliches herausgeben, uns immer aufs schleunigste zu schicken. Es fällt kein Buchstabe davon, soweit es in unsern Plan gehört, auf die Erde. Eben so fodern wir Sie dringend auf, Ihre Papiere nach jedem ungedruckten was Sie nicht selbst sofort drucken lassen wollen, zu durchstöbern u. uns alles solches in Abschrift gefälligst zu schicken. Kleinere Abhandlungen die Sie nicht selbst besitzen, bitten wir, zu gleichem Zweck entweder uns geborgt zu verschaffen, oder doch die Namen u. Titel uns anzuzeigen.

Ihre Schrift über das Ev. Nicod. habe ich der königlichen Bibl. einverleibt, weil der Hr. Brunn den Sie meinen längst todt ist. Ein anderer Brunn, ein Bruder von jenem, mittelmäßiger Schriftsteller im statistischen Fache, ist hier.

Durch Buchhändler Gelegenheit (Brummer) werden Sie nächstens die 7. Aufl. meiner größeren Grammatik, seiner Zeit auch die 4. der Schulgrammatik empfangen. . . Von unserm Niebuhr erfahren Sie dann u. wann etwas durch die Zeitungen. Ich setze Ihnen hinzu daß er zwar fortdauernd etwas schwermüthelt, u. daß ihm namentlich das heutige Rom u. die itzigen Römacken (so nennt er sie) sehr viel Unlust u. Mismuth machen. Er hat sich aber seit kurzem an unsern jungen deutschen Künstlern dort angeschlossen u. diese heitern ihm den Sinn allmählich auf.

Hier ist eine förmlich zu erklärende Vereinigung beider protestantischer

Konfessionen in ernstlichem Werke. Der König will sie. Wenn es nicht zu sehr die Form von Verfügung u. von positiver Anordnung bekommt, so ist des wol jederman sehr zufrieden. Gewisse liturgische Anordnungen, gleichfalls von oben her veranlaßt, machen indeßen deswegen besorgt.

Kann ich noch so füge ich Schleiermachers treffliche Schrift über diesen Gegenstand, auch seinen u. meinen Antiwolf der Sendung durch Brummer bei, gesetzt auch Sie hätten eins oder das andre schon. Ihr Buttmann

136. Von Philipp Buttmann, [Berlin 1821].

Sie haben vor langer Zeit die Güte gehabt, mein theuerster Freund, u. haben der Akademie ein Buch geliehen das nun spät genug mit Dank zurück kehrt. Unmöglich kann ich es aber so ganz allein in die See schicken, laßen Sie sich also einigen Ballast gefallen. Haben Sie einiges darunter schon in den Bänden der Akademie Ihrer Aufmerksamkeit gewürdigt so stellen Sie nur die einzelnen Abhandlungen irgend wohin wo sie am wenigsten überflüßig sein werden.

In wenig Wochen erscheint endlich der Band Scholien zur Odysee den ich schon seit 10 Monaten angekündigt habe. Aber das Buch ist dafür nun auch desto vollständiger, u. die Majana darin, namentlich auch die Sachen aus der Ilias Ambrosiana, desto brauchbarer.

Bökh hat seine Inschriften Arbeit, nachdem sie ein paar Jahre unterbrochen war, itzt wieder angefangen u. nun denke ich soll es nicht mehr lange dauern bis etwas erscheint.

Vielleicht haben Sie in Zeitungen gesehen daß derselbe eine ägyptische Papyrus-Rolle mit schwer zu lesender griech. kursiv Schrift glücklich erklärt hat. Es gehört zwar zu den Akademischen Sachen, wird aber des Interesses wegen sehr bald voraus erscheinen. Es ist ein äußerst merkwürdiges Diplom eines Grundstück Verkaufs in der Thebais unter Ptolemäus Alexander.

Hirt zieht neue Resultate über die ägyptische Götterlehre aus dem großen französischen Werke in einer Reihe von Abhandlungen wovon die zwei ersten in dem dies Jahr zu druckenden Bande erscheinen werden. Seine Art kennen Sie. Man muß viel bekantes wieder hören; aber des Neuen ist dafür wirklich viel.

Ich lege Ihnen ein Niebuhrianum mehr als Kuriosität bei. Mai hat ihn anonym über seine Scauriana infam behandelt; das kriegt er hier als anonymus wieder, während er als Mai Komplimente erhält. Ich setze voraus daß Sie Niebuhrs Ciceroniano-Liviana bereits haben.

Ihr Bang ist mir ein sehr lieber Freund den ich oft u. gern bei mir sehe.

138. An Michele *Calcagni*, [Kph.] 12/6 1804.

La vostra gentilissima lettera, pervenutami pochi giorni fa, m'a riempito di dolci e nel medesimo tempo dolorose remembranze. Mi venne da Napoli, città più di ogni altra di Italia da me amata, dove ho passati li giorni li più felici di mia gioventù, dove ebbi li amici li più cari al mio cuore, adesso quasi tutti morti e dispersi e alla quale non posso pensare senza il più vivo desiderio di rivederla ancora una volta! Tali furono i miei sentimenti, vedendo la sottoscrizione della vostra lettera ed il nome di un letterato, la di cui fama è penetrata nel Settentrione, ed il di cui sumtuosissimo Museo degnamente lodato dal Sig. Benkowitz. Poi leggendola mi rallegrai colla speranza che tra di noi incominciava tessersi un nodo indissolubile, come dite così elegantemente, per le magiche dita delle scienze. Accetto con somma riconoscenza la corrispondenza che così [gentilmente?] m'offrite; vi ringrazio di tutto mio cuore del gran onore, che vi siete proposto, e già m'annunciate di voler farmi; e non desidero altro se non quel poco, che forse potrei offrirvi, veluti spicilegium post messem uberimam, non sia intieramente indegno della vostra attenzione.

È bella e degnissima d'un uomo di gran ingegno ed erudizione l'opera che meditate. Poco sono ancora conosciute, meno spiegate, le medaglie degli Rè e Principi della celeberrima vostra patria. Il Principe Torremuzza non sapeva che raccogliere; ma mancava l'erudizione e la critica necessaria per commentare sopra i tesori che ebbe sotto li occhi. Altri si sono lasciati andare alle congetture più o meno verisimili. È dunque riservata a voi questa laurea d'adempire per mezzo della numismatica le tante lacune dell' antica storia sicola e di spiegar colla face della storia tanti monumenti illustri delle belle arti, con così gran successo coltivati dalli Greci abitatori di questa bellissima isola... Ma lasciando per ora le antichità, permettete mi, di domandarvi delle nuove de' miei amici Panormitani da voi conosciuti, e sopra tutto di farmi sapere se è vero che D. Donato Tommasi, Fiscale delle R. Commende ed autore dell' Elogio di Filangieri, mio intimo amico, sia morto più anni fà, come lo dice il Sig. Gerning nel suo Viaggio; in ogni caso date mi quanti dettagli che potrete di lui, di sua famiglia &c. Uso della libertà di acchiudere una lettera al Sig. Cav. Landolina per ricominciare una corrispondenza interrotta dai turbini politici, li quali non dovrebbero influir sopra le discussioni pacifiche de' letterati. . . Se credereste, che potessi riuscire, volentieri m' indirizzerei anche al Sig. Canon. Gregorio, per ottenere qualche moneta latina ed arabica de'



Rè Normanni, propriamente Nazionali nostri, non avendo finora potuto trovare altre che due piccole di Rame da Ruggieri, mandatemi dal Eminentissimo Cardinale Borgia. Vorrei che a Voi piacesse qualche minerali del Nord, uniche rarità che de' nostri paesi possono offrirsi.

139. Von Michele Calcagni, Napoli 2/10 1804.

Dolce, ed ammaestrante trattenimento mi à recato la bella lettera vostra, ed io l'ò prolungato, e lo prolungo ancora rileggendola ora solo, or cogli amici. E se vi parrà, che io abbia ritardato il rispondervi, ciò non è altrimenti avvenuto, che per voler prima adempiere le ricerche vostre, e potervi scrivere di averle, in quella parte, che per me più si è potuto, adempiute, ed ora maggiormente mi sento spronato a farlo, quanto veggio mancarmi l'avventurosa occasione, della quale, per parecchi mesi, ò goduto di parlar soventemente di voi col pregevolissimo Signor Gierlew, che lascia ormai queste contrade per ritornare alla Patria, della sua bell' anima delizia, e segno. Io devo a lui l'essermi a voi approssimato: ma voi gli dovrete ancora molta riconoscenza, e molta per essersi ben volentieri indossato il peso di recarvi a dispetto di sì lungo viaggio gli oggetti da voi richiestimi, libri, e monete... Queste piccole memorie voi terrete di me, ed io all' incontro ardisco di richieder le vostre, e queste dovranno essere solamente le opere, che voi avete pubblicato finora. Il vostro dotto, ed interessante viaggio in Napoli, ed in Sicilia, è stato la bella cagione, che io mi fussi dato all' intelligenza della lingua di la Magna, nella quale l'ò veduto trasportato fra i libri del Signor Haus. Ma io desidero per me un' esempio di questa versione, e ben vorrei, che vi aggiungeste quel Vostro Saggio sopra alcune monete inedite, ch'è stato pubblicato in Gottinga, perchè io mi abbia le vostre illustri produzioni, così sempre nelle mani, come mi resta sempre il vostro dolcissimo nome in mezzo del cuore; e non essendo stato così felice di conoscervi personalmente nel vostro viaggio in Sicilia, mi farete beato di un vostro ritratto, se non ancora inciso, almeno in disegno, per riconoscere i tratti di que' talenti, e di quella dolcezza, che spirano nel di fuori le opere, e le lettere vostre...

140. An Michele Calcagni, [Kph. 4/12 1804].

Dopo aver mandato via l'oltima mia lettera, scritta tra molte distrazioni, mi accorsi che parecchie cose mi restavano a scrivervi, così che non posso aspettare finchè abbiate risposto a quella mia lettera, ma piuttosto devo aggiungere un'altra, che forse potrà arrivare nel istesso tempo colla prima...



Voi volete il mio ritratto. Vorrei potervelo mandare a l'istante: ma non essendo ancora inciso lo farò far al modo Parisino col mezzo della macchina che si chiama Phisiognomotrace, e spero potervene mandare delle copie nella primavera futura. S'intende, che benchè mi abbiate già mandate tante e così belle memorie, non vi lascio anche io, finchè di voi tengo un vostro simile. Ô già preparato in casa mia vicino al mio studio un piccolo Museo, ornato de' ritratti de' miei amici tra quali è necessità per il mio cuore di aver Voi, e tanto più quanto nulla di voi immagine è impressa nel mio cuore, non avendo io mai goduto della sorte di conoscervi da persona...

141. Von Michele Calcagni, Napoli 25/6 1805.

...Essendo voi in commercio col Sr. Schlichtegroll, io vi prego di annunziargli come ò dato per lui al Sr. G. Rehfués di Tubinga, uno de' Traduttori delle Tragedie di Alfieri in lingua Alemanna, una copia della Numismatica Capuana del Sr. Daniele, ed il Commentario di Ariadne Augusta dell' Avellino, ed ò pregato quel mio amico, che ritorna alle Patria, perchè sia così compiacente di fargli un tale indirizzo, ed avendolo sperimentato onesto, ed esatto non posso temere alcun sinistro, e potrà intanto esso Sr. Schlichtegroll averne novella, o in Tubinga, o in Monaco di Baviera, ove egli passerà, dopo aver riveduto i suoi Congiunti, ed i Patrij Lari, ed intanto io quì acciudo anche per lui l'accurato disegno di una piccola moneta in argento, che ritrovai presso il fu abate Minervino...Ma ecco ora per voi quì annessa una visita inaspettata di un' amico, che avete lasciato a Palermo, il Sr. Pucci; anche vi devo recar la salute a nome del Duca di Sperlinga, che è quì, e che si rammenta con tanto piacere della conoscenza vostra. Ben ebbi l'occasione di far i vostri complimenti al Sr. Kneep molto a me noto, e che trovai l'altro giorno a pranzo dal Sr. G. Gibsone di Danzica, ed egli tanto si rallegrò del vostro ben essere, e sempre vi desidera felicità maggiore, e mi parlò della degnissima vostra Signora Sorella da lui conosciuta, ed essendomi seduto accanto abbiamo bevuto insieme alla vostra salute. Il Dr. di Stefano a Palermo lontano dal Foro vive da Ufficiale di quella R. Segreteria tutto immerso nelle delizie dell' arte de' Pittori, e nelle Pitture. Il P. Sterzingher dopo di aver ripatriato in Germania è ancor quì per ripassar tantosto in Sicilia al suo posto, che non è variato, come niente della R. Accademia, non ostante la reintegrazione de' RR. PP. Gesuiti. Ed il P. Piazza continua indefessamente a render più celebre la specula Palermitana, sempre osservando, e sempre scrivendo...



142. Von G. *Capece Latro*, Napoli 24/3 1825.

Feci festa, e festa di prima classe, veneratissimo Monsignore, nel ricevere la vostra graziosa risposta dal Signor Cristiano Holler, che da ottime speranze nella sua onorata carriera. Pur troppo mi duole di non avervi personalmente conosciuto, ma le vostre produzioni sono sufficienti pruove di un merito eminente: Non è questa la prima volta che si formano ligami di perfetta stima anche a fronte delle distanze locali.

Conservo colla massima gelosia le vostre annuali letterarie ricerche, e mi sarà cara quella che mi promettete in occasione delle consecrazione del novello Vescovo d'Islandia: Oh verità della nostra rispettabile disciplina!— La povera Italia geme sotto il peso delle novelle dottrine, e la politica ne sostiene l'impero per conservare sotto il velo della Religione le sue vedute arbitrarie... Al Signor Holler fù affidato quel mio discorso Istorico-politico nuovamente dato alle luce; ma siamo oggi ritornati all' epoca d'Idelbrando.

143. Von G. *Capece Latro*, Napoli 24/6 1826.

Fra le comete dell' epoca corrente vi fù quella del Signor Heber: Mi reca la vostra lettera unitamente alle ultime produzioni; mi parla dell'ottimo Principe Cristiano, mi fa sperare di pranzar meco... Heber più non si vede; Heber parte: Chi sa? Le comete vogliono ricomparire; forse dopo qualche giorno lo rivedrò... Le speranze sono svanite, e io non posso profittare del suo ritorno per farvi avere alcune mie pastorali dirette a distruggere le supersti[zi]ose usanze introdotte nel pubblico culto: Prendo dunque la penna per non comparire ingrato, e nel darvi buone nuove della mia canuta esistenza, vi manifesto le obbligazioni che vi professo per la bontà e per l'amicizia che conservate a mio riguardo. Come vi piacquero le spiegazioni delle dipinture di alcuni vasi della fù mia collezione? Amfiarao, Socrate? Il Principe ne gode?

144. Von Viaro *Capodistria*, Corfu 18/5 1813.

La lettre en date du 20 Avril 1812 que vous avez écrit à Monsieur Prosalendi secrétaire de l'Académie Ionienne, est parvenue ici après une année de voyage. Malheureusement alors il était mort d'une cruelle maladie qui a pénétré de vive douleur toute l'académie, et sa patrie aussi... Je dois commencer d'abord par vous presenter des sentimens de reconnaissance de la part de toute l'académie pour vos ouvrages, et les minéraux de Norvege, que vous Monseigneur annoncez lui avoir envoyé par S. E. Monsieur de Bernstorff qui s'était chargé de faire passer toute chose chez Monsieur le

Consul Danois à Trieste... J'espere que bientôt je serai à même de vous envoyer la description du nouveau musée, qui va être fondé par les soins de l'académie au sein de l'académie même, dont les bases seront les monuments antiques, de toutes especes qui ont été trouvés dans les environs de l'ancienne Corcyre à l'occasion des fouilles fort étendues qu'y ont été faites par le Corps du Génie militaire, & qui sera enrichi peu a peu de ce qu'on y trouvera après, et de ce que dans le moment actuel est dispersé entre les mains de plusieurs particuliers qui soigneusement le gardent et qui seront bien aises de le déposer dans ce lieu qui deviendra sacré pour tous ceux qui aiment la gloire de leur patrie.

145. An Francesco *Carelli*, [Kph. etwa Nov.—Dez. 1792].

Gli favori mostratimi dall' E. V. per mezzo del commune amico D. Saverio Landolina come mi riempiscono di grato senso verso un personaggio tanto meritevole della sua patria e de' letterati, così mi rendono anche assai ardito, per darle conto di progetti letterarii, e per supplicarla di voler ben favorirmi di quei lumi che Ella possiede, e che VE. sola è nel istato di poter comunicare ad un Vomo separato in tanta distanza da' fonti, che principalmente sono da consultare in quel impegno del quale ora mi darò l'onore di parlarle.

Mentre che viaggiava in Sicilia, il Tribunale allora già estinto dell' Inquisizione fu un oggetto principale delle mie ricerche. Era la Sicilia l'unico paese del mondo cattolico dove con sicurezza poteva parlare liberamente su di questo oggetto tanto delicato, ed allora già ebbi l'idea di scriverne un giorno una breve e succinta storia. Ma non ostante tutte le cure che ebbi per far delle informazioni esatte, non potetti riuscire a raccogliere più, che delle notizie benchè buone, però frammentarie, ed insufficienti al mio scopo; la brevità del tempo che potetti soggiornare nella vostra isola, la molteplicità degli oggetti tanto degni dell' attenzione d'un viaggiatore non mi permettevano di occuparmi unicamente di questo istituto la di cui esistenza a fatto tanto male all' Umanità e la di cui abolizione nella Sicilia ha reso immortale l'administrazione del Marchese Caracciolo. Ora, che sono finiti qualcheduni de' miei più pressanti travagli, m'accinse a quella nuova opera; ma ben presto m'accorsi delle difficoltà che avrei da superare, e non ho vergogna di confessare, che non ardirei di mettervi più la mano, se non mi fosse stato scritto, che tra le carte del fù Principe Torremuzza vi si fossero trovate delle memorie per la storia dell' Inquisizione Sicola. Non so, con qual occhio queste carte, e la pubblicazione de' fatti

contenuti in esse, si riguarda dal Governo Siculo; e prego VE. di scusare l'ardire mio, se il mio studio storico dovrebbe rendermi indiscreto: ma nel caso che non vi fossero cause preponderanti per coprir questo santo Tribunale d'un velo misterioso, supplico l'Eccellenza vostra di voler farmi comunicare un estratto dei fatti contenuti nel Ms. postumo del detto principe, per quanto le circostanze locali, ed il riguardo dovuto a delle persone, o a delle famiglie ancora esistenti lo permetteranno. la strada per farmi pervenire quel estratto la più breve e sicura sarebbe di mandarlo con qualche corriere che parte dal Ministro Imperiale o Prussiano in Napoli per Vienna o Berlino all' indirizzo del Sig. C. Bernstorff inviato straordinario di S. M. Danese in Berlino, grande mio amico, il quale avrebbe facilissima occasione di farmelo pervenire.

Tra altri punti di vista che rendono la storia dell' Inqu. Sicola tanto interessante, sarebbe il sapere se mai non v'è stata collisione tra quel Tribunale e la confraternità di S. Paolo, istituto rassomigliante a que' giudizi nascosti che furono tanto terribili nella Germania nella mezza Età. So che questa confraternità fu abolita nel secolo passato. Non può esser altro, che vi siano stati odii e contrasti grandissimi tra questi due istituti, de' quali l'uno proteggeva, e l'altro sempre assaliva il despotismo spagnuolo, e suppongo che l'inquisizione finalmente abbia distrutta quella società segreta e tanto più pericolosa, quanto erano scritte con sangue tutte le sue sentenze. Ma sono nel buio anche su di questo oggetto, che non trovo trattato in nessun scrittore siculo. Finalmente devo osservare che tra i miei acquisti sicoli si trova la descrizione del ultimo auto da fè dove fu brugiato Fra Romualdo, la storia dell' inquisiz. Sic. del Franchina ed il Sagro Arsenale del Menghini. Pongo ora tutto l'affare nelle mani di VE. certo del suo favore nel voler comunicarmi quel che li doveri della sua carica Le permettono e la supplico di nuovo di pardonare all' ardire mio, se ho domandato più di quel che poteva accordarsi.

Aspetto con gran desiderio l'opera che Ella sta preparando sopra le monete puniche, soggetto interessante tanto, quanto finora è poco esausto. Ma deve esser riserbato per un Letterato Siculo tanto vicino alle sorgenti di darce là sopra delle notizie più esatte, e mi congratulo con Lei dell' intrapresa sua tanto utile allo studio Antiquario. Le poche idee che ho raccolte sopra le monete puniche in genere e qualcheduna specialmente, le ho comunicate a D. Saverio Landol. ma bisogna confessare che in quel campo della Numismatica sono poco versato. Sento che ella non possiede l'opera del Dutens, e mi rincresce infinitamente di non poter esser in istato

di comunicarle il libro istesso, il quale si trova solamente nelle nostre bibl. pubbliche; ma colla mia prossima lettera a D. Sav. manderò un estratto di quel che crederò poter servire al Suo impegno, principalmente la spiegazione delle Iscrizioni delle medaglie pubblicate del Dutens... Prego finalmente VE. di permetter che suppiego una lettera a D. Donato Tommasi, mio amico, col quale la mia corrispondenza è stata interrotta per essersi perdute le nostre mutue lettere d'una maniera affatto inesplicabile per me.

146. An *Carl* von Hessen, Kph. 3/12 1799.

Gnädigster Herr. Es ist ein Werk des Mitleidens und der Menschenliebe, zu dem ich es wage, Ewr. Durchlaucht einzuladen: an wen könnte ich mich sicherer und zutrauensvoller wenden als an Sie?

Seit meinem Aufenthalt in Rom hat genaue Freundschaft mich mit dem damaligen Commandeur des Maltheser Ordens, Deodat de Dolomieu verbunden. Während der Stürme der Revolution verlor ich ihn aus den Augen, fand ihn aber endlich wieder. Er hatte während derselben viel gelitten, fast alle seine Freunde und Verwandte unter Robespierres Beil verlohren, und selbst war er, als ein gemäßigt denkender Mann, als la Rochefoucaulds vertrautester Freund, u. als einer der ersten Gelehrten Frankreichs, nur mit genauer Noth dem Untergange entflohen. Seine Äußerungen in mehreren seiner Briefe an mich sind mir Bürgen für seine ruhige, nur Friede u. Ordnung liebende Gesinnung. Er wünscht nur seiner Wissenschaft und seinem Lehr Amte leben zu können. Seine Schriften, die Ihnen ohne Zweifel bekannt sind, haben seinen Namen unter den Naturforschern groß gemacht, und Frankreich hat Ursache auf ihn stolz zu seyn.

Auch Er ward zur geheimen Expedition Bonapartes kommandirt. In Malta verlangten die Ritter selbst seinen Beytritt zu den Unterhandlungen. Er konnte sich nur als Vermittler für Einzelne zeigen, denn auf das Schicksal des Ganzen konnte er ja keinen Einfluß haben. Aber dem Einzelnen erzeugte er durch seinen Einfluß viele wesentliche Dienste, und erhielt von Allen Beweise der Achtung und Dankbarkeit. Nachdem er seine Untersuchungen in Aegypten geendigt hatte, wollte er wieder nach Frankreich zurückkehren. Das Schiff ward aber gezwungen in Tarent einzulaufen, die Equipage ward arrestirt, und nach 63tägiger Gefangenschaft nach Messina gebracht, von wo aus sie nach Frankreich zurückgebracht werden sollte. Dort erkannten ihn aber Sizilianische Maltheser Ritter, u. verlangten, daß ihm als einem Hochverräther an seinem Orden vor einer Militair Commis-



sion der Prozeß gemacht würde. Die übrigen Gefangenen wurden freygegeben, waren aber sehr lange unterwegs, u. brachten seine Briefe erst nach Verlauf von einigen Monathen nach Paris. Seitdem weiß man nichts gewisses über sein Schicksal. Indeß habe ich aus Wiener Briefen die Hoffnung geschöpft daß er noch lebt, denn seine Hinrichtung würde aller Wahrscheinlichkeit nach dorthin gemeldet seyn; auch scheint diese Hoffnung durch die neuesten Zeitungsnachrichten bestätigt zu werden. Die französische Regierung hat allen ihren Agenten aufgetragen, die neutralen Mächte u. die gelehrten Gesellschaften für ihn zu interessiren. Das National Institut hat in derselben Absicht an die Gesellschaft der Wissenschaften zu London geschrieben. Auch hier hat der französische Gesandte seinen Auftrag ausgerichtet, und ich glaube zu wissen, daß ein indirecter Schritt zu Gunsten des unglücklichen Mannes geschehen ist. Auch hoffe ich, daß einzelne Gelehrte, die noch Verbindungen in Wien und Italien haben, gleichfalls thätig seyn werden. Aber vorzüglich hoffe ich auf die Gnade Ewr. Durchlaucht, falls Sie den Schritt den ich Ihnen vorzuschlagen wage, rathsam u. ausführbar finden.

Don Diego Naselli (de' principi d'Arragona), der G[roß] M[eister] des O[rdens] in Italien, ist jezt Commandirender General in Rom und Regent des Kirchenstaates. Sein Einfluß muß also jezt sehr bedeutsam seyn. Außerdem vermag er auch durch seine Familien- u. andere Verhältnisse sehr viel, und sein menschenfreundliches Herz wird ihm sicher jede Gelegenheit Gutes zu thun, u. Elend zu mildern, willkommen machen. Ewr. Durchlaucht waren so gnädig mich ihm zu empfehlen, und er nahm mich auf diese Empfehlung wie seinen Sohn auf. Er wird gewiß auch alles für meinen unglücklichen Freund thun, was Lage u. Umstände irgend erlauben, sobald er weiß, daß Sie, Gnädigster Herr, Sich nur einigermaassen für ihn interessiren. Dieß ist meine Bitte! Aufrichtig und herzlich habe ich sie Ihnen vorgetragen, und stelle es zutrauensvoll Ihrer Entscheidung anheim, ob sie Gewährung verdient, und gewährt werden kann. In diesem lezten Falle würde Ihr Brief an Don Diego Naselli am sichersten unter dem Couvert des dänischen Consuls und Agenten in Rom, Georg Zoega, gehen. Selbst aber, wenn höhere Rücksichten es Ewr. Durchlaucht nicht rathsam machen sollten, meinem Wunsch Gehör zu geben, werden Sie mir es doch, daß bin ich überzeugt, gnädigst verzeihen, daß ich es gewagt habe, mich an Sie zu wenden. Niemand kennt und ehrt die Rechte u. Pflichten der Freundschaft mehr als Sie: und diesen war ich es schuldig, Ihnen mein Anliegen vorzutragen.

## 147. Von Carl von Hessen, Gottorf 16/12 1799.

Ich habe bereits an den General D. Diego Naselli wegen des armen Dolomieu geschrieben, und es sollte mir äusserst angenehm seyn, mein Hochw[ürdiger] Br[uder] dadurch etwas zur Erleichterung seines Schicksaals bewircken zu können. Die Zeitungen machten ja noch ganz kürzlich Hoffnung, daß er vielleicht nächstens dürfte ausgewechselt werden.

148. Von Gaetano *Cattaneo*, Milano 18/4 1816.

Il desiderio che mi nacque di darle qualche circostanziata notizia degli amici de' quali Ella conserva così viva rimembranza, mi fece nascere il pensiero di chiederle ad essi medesimi, indicando lo scopo cui era diretta la mia ricerca. Il ritardo delle notizie relative al Sig. Prof. Rezia fu solo cagione di questa mia apparente negligenza verso di Lei.

Si è data una fortunatissima occasione che il Marchese Isimbardi ch' Ella m'impose di riverire sia appunto il Direttore Generale dell' Amministrazione delle Monete, e come tale mio superiore; essendo l'I. R. Gabinetto di Medaglia unito all' Ufficio da lui dipendente... La di lui Madre è infatti morta da varj anni, come Ella aveva avuto presentimento. Monsignor Bossi non è più né Monsignore, né prete. All' epoca della nostra politica pazzia egli abbandonò lo stato ecclesiastico e gettossi nel vortice degli affari, a tale che fu del Corpo Legislativo, Prefetto delle Biblioteche e degli Archivi, ed infine Agente diplomatico. Ora egli non è più nulla di tutto ciò, e vive ritiratissimo, e ruinato, occupandosi, per distrarsi del tormentoso pensiero della sua presente situazione, di studj letterarj, de' quali v'á di quando in quando leggendo alcun ch'è all' Istituto delle Scienze, di cui è membro. Il Prof. Rezia anch' egli abbandonò la sua carica ond' era insignito nell' Università di Pavia per correre lo Studio rivoluzionario. Si ridusse però, dopo il suo primo vagare di pensieri, a prendere servizio nelle truppe della Repubblica in qualità di Medico Militare, ed in breve salì al grado di Medico in Capo. Ora anch' egli si è ritirato, e vive a Menaggio sua patria sul Lago di Como. Di Tamburini io non saprei darle migliore contezza che trascrivendole letteralmente ciò che di se medesimo mi scrisse tosto ch'io ne lo richiesi in di Lei nome. Ecco:

»Circa le notizie che riguardano la mia persona massimamente nelle vicende dei decorsi tre lustri, manderò forse a suo tempo al rispettabile amico, il dottissimo Sig. Münter, alcune lettere latine, nelle quali le ho descritte in dettaglio. Per ora dirò, che nella rivoluzione delle cose politiche e degli umani cervelli Iddio mi volle sul campo di battaglia per sostenere

colle mie deboli forze i principj che si sovvertivano, della buona morale, e del diritto naturale, e sociale. Spinto dall' alto mare teologico verso terra fui obbligato a vedere il lido. Sostenni per più anni l'impeto della licenza filosofica su questa Università, ed il Signore mi diede forza e coraggio di sostenerla con felice riuscita. Ho stampati in questo frattempo sette volumetti di filosofia morale, e di diritto universale, e questi in lingua italiana, poichè per delirio dei tempi era esule dall' Università la lingua latina. In quest' anno però ho pubblicati gli Elementi del naturale diritto in latino. Pubblicai parimenti due volumetti di Lettere teologico-politiche in occasione della Rivoluzione francese, e del libro di Spedalieri uscito in Roma Sui diritti dell' Uomo; e finalmente scrissi due letterine sulla vana pretesa di alcuni filosofi, di separare la Religione dal Sistema politico, e Sulla necessità della sorveglianza politica sul pubblico insegnamento ecclesiastico. In tal modo io corsi questi anni di guerra, e di torbidi, facendo tacer l'amor del ritiro a fronte del dovere di cittadino e di sacerdote a vantaggio della Religione e dello Stato. Ora tocco l'anno ottuagesimo dell' età mia, e continuo le mie lezioni su quest' Università, e per facilitare il disimpegno della mia Cattedra, attesa l'età mia avanzata, ho provveduto un legnetto con un eccellente cavallo, che ne' giorni delle lezioni mi conduce all' Università, e di là mi riconduce a casa. La mia salute è discreta a fronte del peso degli anni, che mi gravita sulle spalle, e l'abitudine contratta d'insegnare per 54. anni tra Brescia, Roma e Pavia mi fa superar di buon grado la fatica. Ora si attende il ristabilimento della Facoltà Teologica esule da gran tempo da quest' Università; e con essa si aspetta un compiuto piano degli Studj, in tutti i rami delle Scienze umane e divine. Confido nei lumi e nello zelo del nostro Governo di vedere al tramontar de' miei giorni perfezionata la organizzazione di questa celebre Università con un piano di Studj analogo alla indole delle Scienze, ed ai bisogni delle nostre provincie«...

Me le protesto al più alto grado riconoscente per l'invio graziosamente fattomi delle erudite di Lei memorie, e per quella del Prof. Fræhn di Casan. Quest' ultimo poi mi giunse opportunissimo, per essere in procinto di pubblicare l'illustrazione della copiosa serie Cufica che mi riuscì di porre insieme in questi pochi anni, stesa da un giovane Nobile Milanese profondamente colto nella storia e nelle lingue orientali. Egli vi trovò molte notizie interessanti che gli servirono non poco di guida... Non ho mancato di scrivere al Sig. Gråberg de Hemsøe quello di che Ella mi ha incaricato, per cui io spero che avrà avuto il riscontro che desiderava. Ella può essere certa che l'Opera di Fumagalli sui Templari non è mai uscita. Se mi vien fatto voglio fare la ricerca del relativo MS. presso i di lui Eredi.



149. Von F. H. *Clausewitz*, Konstantinopel 5/7 1824.

Hinsichtlich der mit Ewr: Hochwürden vor meiner Abreise von Copenhagen gehaltenen Unterredung habe ich die Ehre zu bemerken, daß es hier viel mehrere Münz-Liebhaber giebt, als ich geglaubt hätte, und daß deshalb die Münzen, sowohl griechische als römische, hier in ziemlich hohem Preise stehen. . . Unter den Kennern steht der Dr. Burchart, bei der kaiserl: oesterreichischen Gesandtschaft als Arzt angestellt, an der Spitze. Derselbe hat sich in dem Oriente ungefähr 10 Jahre, und hier seit mehreren Jahren aufgehalten, ist ein sehr wissenschaftlich gebildeter Mann und hat selbst in Wien eine sehr bedeutende und kostbare Sammlung von 4—5000 Münzen aus den älteren Griechischen Zeiten; er ist auch ein grosser Kenner von Kameen, Intaglios und andern alterthümlichen Gegenständen, steht in Verbindung mit den größten Münz-Samlern und Kennern von Wien u:s:w und hat eine uneingeschränkte Vollmacht für das kaiserl: oesterreichische Münzen- und Antiken-Kabinet. Ausser dem vorigen schwedischen Gesandten Hr. v: Palin und einigen Franzosen, so wie einer Menge von reichen Englischen Reisenden, hat der jetzige Englische Ambassadeur, Lord Strangford, eine sehr bedeutende Münz-Sammlung angeschafft, und da viele dieser Herren einen jeden verlangten Preis bezahlen, haben sie den Markt für alle andere durchaus verdorben. Sich unter der Hand gute Münzen zu einem billigen Preise zu verschaffen, ist sehr schwer, wo nicht fast unmöglich, besonders bei einem kürzeren Aufenthalt von einigen wenigen Monaten. Die Armenier, die mit Gold und Silber und deshalb auch mit Münzen handeln, und gleichsam daraus ein Monopol sich gemacht haben, sind mit den Preisen der Münzen nicht unbekannt: unter denselben ist besonders ein hiesiger Armenischer Apotheker, Pierre, sehr gewandt und verschlagen; er ist im Besitz von Mionnet's Katalog, und er, so wie mehrere andere Armenier, berechnen ihre Preise zum Theil darnach, indem sie nur 25—30 Pro Cent weniger verlangen, als die gewöhnlichen Preise in Paris, Wien pp. Dieser Pierre hat seine Commissionairs in allen bedeutenderen Städten der Europäischen und Asiatischen Türkei, und Nichts kann in die Hände der Europäer kommen, ohne erst durch seine Hände oder die seiner Landsleute, der andern Armenier, gegangen zu seyn. . . Einzelne seltene Münzen werden mit 5, 6, 800 bis 1000 Franken bezahlt, und die Liebhaber rissen sich noch darum. . . Es giebt auch viele falsche Münzen, jedoch kann man im ganzen sich auf die Aechtheit der vom obenerwähnten Pierre gekauften verlassen. . . Der Dr. Burchart hat die Güte ge-





habt, mir seinen Rath und Beistand in Hinsicht des Einkaufs von Münzen anzubieten, und seinen Rath befolgend habe ich vom obenangeführten Pierre eine kleine Sammlung gekauft, worunter mehrere sehr gute und seltene Exemplare, unter andern eine Kupfer-Münze von dem Thracischen Könige Chavarus, dessen Münzen in Europa noch ganz unbekannt sind, und wovon nur 3—4 Exemplare gefunden worden. Diese kleine Sammlung habe ich für S. Kgl: Hoheit den Prinzen Christian bestimmt. . . Dr. Burchart hat mir auch gesagt, daß er sich ein wahres Vergnügen daraus machen würde, mit Ewr. Hochwürden in wissenschaftlicher schriftlicher Verbindung sich zu setzen, wenn Sie ihm über die von Ihnen gewünschten Aufschlüsse in Rücksicht von Münzen und andern alterthümlichen Gegenständen schreiben würden. . . Die Briefe an ihn könnten am besten durch unsere Gesandtschaft in Wien hierhin expedirt werden.

Ueber die Bibliothek des Patriarchen zu Const: und die in derselben enthaltenen Handschriften habe ich Nichts in Erfahrung bringen können. In der gegenwärtigen politischen Lage der Dinge kann jemand vom diplom: Corps sich durchaus nicht dem Patriarchen nähern, indem der von den Türken in der Hinsicht leicht gehegte Argwohn dem Patriarchen gefährlich werden könnte. Uebrigens soll die Bibliothek nicht bedeutend seyn, und in den lezteren Zeiten nicht interessante Handschriften enthalten haben. Selbst wenn man in ein Verhältniß zum Patriarchen kommen könnte, würden die Griechen um keinen Preis den Europäern Handschriften zum Abschreiben mittheilen.

Ueber den Patriarchen von Alexandria habe ich auch Nichts in Erfahrung bringen können, werde aber es nicht aus den Augen lassen, wo möglich Erkundigungen über ihn und seinen jetzigen Aufenthalt zu verschaffen.

Von den auf dem Schlachtfelde von Marathon gefundenen Pfeilspitzen wollen die hiesigen Antiquaren Nichts wissen, und haben mich versichert, daß dieselbe nicht existiren, sondern daß Reisende sich in der Rücksicht haben täuschen lassen. In diesen lezteren Jahren haben die Reisen nach Griechenland natürlich ganz aufgehört, und werden ohne Zweifel nicht sobald wieder unternommen werden.

#### 150. Vom Marchese di Costanzo, Nürnberg 3/2 1788.

Hätten Sie wohl, Bester, vermuthen können, einen Brief von mir aus Teutschland noch zu erhalten? Und doch ist es würrklich an dem. Hier bin ich nun wieder auf lieben Teutschen Boden: freylich von Sturm, und Wetter hergeworffen; und nicht von eigener ungezwungener Wahl, sondern



von Zusammenkettung von Umständen, von meinem Verhängniß hergeführt. Hier in wenig Worten meine letzte Geschichte. — Wenig Wochen darauff, als Sie Rom verließen, wurde von meinen Anverwandeten endlich die Ursache entdeckt, warum ich mich von Bayern entfernt, und zu Haus mich aufhielt, ein Geheimniß, so in meiner Vaterstadt nur ich wußte. Sie kennen, bester Freund, den Fanatismus, und die Finsterniß der meisten welschen Köpfen, und folglich können Sie sich leicht den Eindruck, den diese Entdeckung in den schwachen Seelen meiner Anverwandeten machte, begreifen. Man fieng an mich mit schielen Augen anzusehen, und ich mußte mit Schmerz, und Kränkung väterliche und brüderliche Liebe von Vorurtheilen zernagt zusammen sinken sehen. An meinem Bruder war mir sehr wenig daran gelegen; unsere Seelen hatten nie zusammen gestimmt, und sein Interesse war von Kindheit auf dem meinigen entgegen gesetzt. Er liebte mich nie, und ich fühlte nicht für ihn was mein Herz nach den natürlichen Gesetzen hätte fühlen sollen — Aber meinem Vater, einem sieben und achtzigjährigen Alten, noch den Verdruß machen — dieß durchbohrte mir das Herz; und ich vergoß manche bittere Thränen darauf. Doch die Sache war nicht zu ändern. Bey den villen Verdrüßen, die mir mein Bruder machte, mußte ich es aushalten, auf seinen stechenden Reden bald antwortete ich lächelnd, bald ernstlich, ein mahl scherzend, ein anders mahl zornig, und so schlug ich mich ein ganzes Jahr durch. Er konnte mir Tisch, und Quartier nicht versagen, und mit meiner Pension sorgte ich für das übrige. Ich währte so fortleben zu können, als S. G. D. mir die Pension nicht mehr bezahlen zu laßen gnädigst beschloß. Denken Sie sich in meiner Lage bey solcher Nachricht, mein Freund, ein, ich mag sie nicht beschreiben, ich mag die frischen Wunden nicht aufreißen. Ich brauche Stärke, Geistskraft um mein Unglück standhaft zu ertragen, und will nicht mit traurigen Erinnerungen mein Herz schwächen. Bey den Umständen blieb mir nichts übrig als von meinem Vaterlande mich zu entfernen, um in einem unbekanntem Himmelstriche unter einem andern Nahmen auf jede auch niedrige, nur nicht niederträchtige Art mein Brood zu verdienen. Dieser auch war würrklich mein Entschluß. Ich schrieb unterdeßen etlichen meiner Freunden, und bath sie zu sehen, ob ich nicht irgendswa ankommen könnte. Alles wär' es mir gleich gewesen, bey Fürsten, oder beym Adel, bey Kauffleuten, oder Bürgern als Verwalter, Hoffmeister, Kinderauferzieher, Kauffmanns Diener, Reisegezelleschaffter, u. d. g. anzukommen. Nichts aber hat sich für mich gefunden, und nun um meine Unterhaltung mir zu verschaffen werde ich ein Sprachmeister, und Hamburg

ist der Ort, den ich mich dazu erwählt habe. Mein Nahme ist jetzt Giustino Paganica, unter diesem bin ich bis hieher gereist, und unter diesem erscheine ich in Hamburg. Auf diese Art verschone ich meine Famillie, und suche meinen Unterhalt. — Warum mir die Pension weggenommen? Ja dieß wißen die Götter. Denn ich weiß in der That nicht, was ich zweyhundert Meilen weit von meinen Feinden, und vom Kurfürst hätte thun können, was jene zur neuen Rache, und diesen zur neuen Straffe zu reitzen vermogte. In allen gegen den Ill[uminatismus] gedrukten Schrifften ist doch nichts vorgekommen, was mich erröthen machte, nichts das mich unter einem andern Licht, als ich schon bekant war, nemlich als einen eiffrigen Anhänger des Illuminatismus wofür ich auch exilirt wurde, darstellte. Doch neue Straffe, eine Straffe die mich zum Bettler gemacht, ohne neues Vergehen: Ich sage Vergehen in den Augen der bayerischen Regierung, denn in manchen hellen Köpfen wird es doch kein Vergehen seyn, dem System der Illuminaten angehört zu haben. Doch wie gesagt, neue Straffe ohne neues Vergehen. Ein neuer Artikel bey dem Kreitmayers Gesetzbuch.

Könnte ich Dänisch, so wären Sie für einen Besuch von mir nicht sicher, und ich versuchte's mit meiner Arbeit in Coppennagen mein Brood zu verdienen. denn je weiter ich komme, desto lieber ist es mir. Unterdeßen, Sie wißen wozu ich zu brauchen wäre, und wenn ich irgendwo in Dännemark angestellt werden könnte, so bitte ich Sie um Ihre Verwendung. Alles ist mir gleichguldig. Ich habe das economische ruralische Fach studiert, in der Forstwißenschaft bin ich bewandert, und ich war in München bey der Forstdeputation angestellt. Ich habe im militair 5 Jahre gedient, und mit Ehre gedient; das schönste Attestat von dem Regimment ist ein sprechendes Zeugen davon. Frantzösisch, Welsch, und Teutsch sind mir geläufig im reden, und schreiben. Welt Erfahrung und, was noch beßer, Unglücks Erfahrung habe ich. Könnte also so ein Mensch, der dieß kennt, und nichts weiteres sein Fortkommen in Dännemark finden, so empfehle ich mich Ihrer Freundschaft. Wie gesagt alles ist mir gleich. Darff ich mit meinem Nahmen, ohne der Ehre [: freylich eine in Menschen Köpfen nur existirende falsch begriffene Ehre:] meines Hauses zu schaden, auftreten, gut, ist etwas, wo ich den Nahmen von Giustino Paganica beyhalten muß, auch recht.

Künftige Woche reise ich nach Hamburg. Wenn Sie dort wakere Leute kennen, und mich empfehlen wollen, so werde ich Ihnen unendlich verbunden seyn. Ihre Antwort bitte ich dem edlen Rechter Vogel hieher zu schiken, denn in Hamburg weiß ich Ihnen keine sichere Adreße noch für mich zu geben.

151. Von Fr. *Creuzer*, Heidelberg 21/5 1808.

Hochwürdiger, hochzuverehrender Herr! Schon lange aufmerksamer Leser Ihrer inhaltsreichen Schriften war ich sehr erfreut über die zukommende Art, womit Sie mir in Ihrem Schreiben vom Monat März den Weg zu Ihrer näheren Bekanntschaft zeigen. Es kann für die mystische Mythologie des Alterthums nicht anders als sehr vortheilhaft seyn, wenn Männer wie Eure Hochwürden und Herr Professor Nicol. Schow dieses Feld, dessen unermeßlichen Umfang man mit Bewunderung erkennt, anzubauen entschlossen sind. Mit großem Interesse las ich vor einiger Zeit im N. Deutschen Mercur, daß Sie den Mithrasdienst in einer eigenen Untersuchung bearbeiten würden. Vergeblich bemühte ich mich bisher um nähere Nachrichten darüber. Desto erwünschter ist mir nun die Hofnung, durch Eure Hochwürden selbst über Ihre gelehrten Bemühungen unterrichtet zu werden. Allein durch eben diese Nachricht ist nun meine Begierde nach eigener Einsicht in diese Schriften selbst gesteigert. Sie würden mich daher zum lebhaftesten Danke verbinden, wenn Sie mich in den Stand setzen wollten baldmöglichst über den Inhalt Ihrer und des Herrn Prof. Schow Erläuterungen des Mithra-Cabiren-Cybele-Astarte-und Adonisdienstes aus Gemmen etc. das Nähere zu erfahren. Zu meiner deutschen Schrift, welche eine Uebersicht der altgriechischen Symbolik geben, und nächstes Jahr erscheinen soll, wären mir dergleichen Aufklärungen ungemein wichtig. Dürfte ich also bitten, mir jene Abhandlungen, falls sie noch nicht erschienen wären, auf meine Kosten abschreiben zu lassen (aber, da ich des Dänischen nicht mächtig bin, in deutscher, lat. oder französ. Sprache), so würde ich darin eine große Gefälligkeit erkennen. Mittheilungen aus diesem Kreis der Alterthumskunde interessiren mich jezt, da ich zunächst demselben meine Mußstunden widmen werde, vorzüglich. Angenehm wird mir künftig die Mittheilung des Catalogs vom Herrn Prof. Thorlacius seyn, und was Ihre und Schwedens Universitäten Philologisches von kleinen Schriften bringen werden. . .

152. Von Fr. *Creuzer*, Heidelberg 6/1 1810.

Erst jezt kann ich meinen langgenährten Vorsatz ausführen, Eurer Hochwürden für einige belehrende Briefe und zugleich für einige schätzbare Geschenke zu danken. . . Der Tod des treflichen Zoëga betrückte mich sehr. Ich las eben damals seine Bassirilievi. Ich wünschte, dieses gelehrte und planmäßige Werk fände einen gelehrten Fortsetzer in Italien. Einer meiner Freunde, Herr Prof. Welker in Giessen. . . hat auf meine Bitte in den Hei-

delberg. Jahrbüchern der Litteratur eine ausführliche Anzeige von jenem Werke gemacht, und ist jezt damit beschäftigt eine deutsche Uebersetzung davon herauszugeben, wozu vermuthlich einige Anmerkungen von ihm kommen. . . Er liest über Archäologie in Giessen. An unserer Universität ist bisher darüber nicht gelesen worden. Ich habe daher den Entschluß gefaßt, diese Lücke auszufüllen. Da wünschte ich besonders den Genuß Ihres persönlichen Umgangs, um bei schwierigen Fragen, deren es auf diesem Feld besonders so viele gibt, zuweilen bei Ihnen Rath und Unterricht einzuholen. Ueber Mythologie und Symbolik der Alten lese ich jezt zum drittenmale, und bin so eben beschäftigt ein Lehr- und Handbuch darüber auszuarbeiten. Es fehlt hier noch sehr an den größeren archäologischen Werken. Doch wird nach und nach auf meinen Betrieb angeschafft. Auch hat das benachbarte Mannheim Manches, unter andern auch einige schöne Münz-kabinette und wohlgerathene Abgüsse der berühmtesten Antiken. — Man erstaunt über die Schätze, die jezt in Paris zusammengehäuft sind. Das ward mir recht lebendig, da ich neulich Mionnets Medaill. antiqu. und Millins Vases antiq. durchging. . .

153. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 27/5 1812.

Es ist in der That lange her daß ich Eurer Hochwürden nicht geschrieben, und ich weis nicht ob Sie meinen lezten Brief empfangen haben. . . In diesem Winter schrieb ich Ihnen absichtlich nicht, weil ich Ihnen doch erst von der Beendigung meines Buchs über die gesamte Mythologie u. Religion des Alterthums besonders der Griechen Nachricht geben wollte. Es ist nun fertig und stärker geworden als ich zuvor denken konnte. . . Von den Mittheilungen, Siegelabdrücken u. dergl. u. von den Erläuterungen, die Sie mir gegeben haben, ist allenthalben dankbarer Gebrauch gemacht, und Sie werden Ihre Sammlungen häufig genannt finden. . . In deutschen Blättern haben Sie vielleicht schon Urtheile darüber gelesen — sehr verschiedene. In Jena, vor Eichstädt (von dessen L. Z. ich mich ganz losgesagt habe neuer Einladungen dazu ohngeachtet, die direct und indirect an mich ergangen sind) hat das Büchlein keine Gnade gefunden. Sie werden, wenn Ihre Geschäfte Ihnen die Lecture gestatten, unabhängig und aus sich selbst darüber urtheilen, und jede Belehrung werde ich mit Dankbarkeit aufnehmen. Ohngeachtet ich mir bewußt bin und es beweisen kann, daß ich meinen Stoff aus den Quellen selbst geschöpft habe (sonst hätte ich leichter und geschwinder damit hervortreten können), so maße ich mir doch nicht an, in einzelnen Puncten nicht geirrt zu haben.

Ohngeachtet der bacchische Mythenkreis in diesem deutschen Buch fast einen Band ausfüllt, so gedenke ich den lat. Dionysus doch fortzusetzen, und darin, so weit meine Kräfte reichen, diesen inhaltsreichsten aller Mythen nach immer fortzusetzenden Forschungen genau abzuhandeln. Ich bin daher so frei Sie zu bitten, mir, wenn es ohne Sie zu belästigen geschehen kann, gefälligst mitzutheilen, was Ihnen der Art Merkwürdiges in seltenen Büchern oder im Kunstgebiet (in Münzen, Gemmen, Reliefs u. dergl.) aufstoßen sollte. Ich will gern bei Ihnen in die Schule gehen, und was ich Ihnen verdanke, wie bisher, gewissenhaft anerkennen.

Zürnen Sie nicht über meine Begehrlichkeit. Es beschäftigen mich noch zwei andere Unternehmungen, an die ich nun, mit Gott, ernstlich denke, ein Commentar über Herodotus, besonders Realcommentar . . . Beiträge von einer so gelehrten Feder, wie die Ihrige, würden mir nun sehr willkommen seyn. Sie wissen wie viele schwierige Punkte in Geographie, Physik und dergl. dem Leser des Herodot aufstoßen. Also auch hierbei bitte ich Sie, meiner nicht zu vergessen.

Endlich gehe ich mit einer Edition des Plotins um. Seit der Probe, die ich gegeben, habe ich Manches von Collationen gesammelt und erwarte noch mehreres. Ein Mscr. des Autors habe ich eben von Darmstadt erhalten. Sollten Ihre Bibliotheken etwas dazu enthalten, so würde ich eine Collation von einem unter Ihren geschickten Schülern mit Dankbarkeit aufnehmen, und auch gern ein gebührendes Honorar für die Mühe verehren . . . Seit einiger Zeit lebt ein junger Mann aus Seeland (dort wohnten wenigstens früher seine Eltern) hier. Vor einigen Jahren studirte er hier; jezt, nachdem er längere Zeit in Italien gewesen, sezt er mit Eifer seine Studien fort. Er heist Eckstein. Welche Plane und Studien er eigentlich gewählt hat, und wie weit er es in der Archäologie gebracht hat, ist mir übrigens unbekannt . . . Der neue Zuwachs unserer Universität besteht in 90. Im Ganzen hält sie sich immer im alten numerus zwischen 300—400, worunter freilich die meisten Juristen sind. Doch gibt es auch immer junge Leute, die Philologie zu ihrem Fach wählen, und philologische Collegia werden von Studenten aller Fächer besonders von den Theologen besucht . . .

154. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 20/6 1812.

Je größer meine Besorgniß war, die Herr Krohn noch vermehrte (der in der jetzigen Lage zweifelte ob ein Brief jezt richtig ankommen werde) desto größer war meine Freude, meinen Zeilen durch einen so inhaltsreichen Brief beantwortet zu sehen . . . Gar sehr werden Sie mich durch

Mittheilung zunächst von Belehrungen über die alte Persische Literatur, Denkmahle pp., wie auch durch Nachrichten oder Abdrücke von wichtigen vorderasiatischen griechischen Münzen, die noch unbekannt wären, oder sonstige dahin einschlagende Notizen verbinden. — An Alterthümern und dahin gehörigen Büchern sind wir eben so arm, als Sie reich daran sind. — Die Münchner Akademie hat neulich die große Münzsuite des Herrn von Cousinery gekauft. — Der Präsident Jacobi, der so eben hier ist, hat mir viel davon gerühmt. Es ist eine Acquisition von Werth. — Unter den Erscheinungen der letzten Messe wird Sie das Bacchische Relief interessiren, das Sickler zu Cuma gefunden u. in einem Programm erläutert hat. Die Behandlung des Erklärers ist etwas dürftig. Das Relief hat mich sehr interessirt. — Ich wünschte sehr, daß die Koptischen Schriftreste und Denkmahle recht berücksichtigt würden, und freue mich auf Alles was Sie der Art aus Dänemark uns zur Belehrung geben werden.

Hiebei erhalten Sie nun durch den Herrn Ritter Baron von Selby mein mythologisches Büchlein. Ihr Urtheil darüber wird mir sehr wichtig seyn.

155. An Fr. Creuzer, Kph. 29/8 1812.

Mein Schwager Krohn wird die Ehre haben Ewr. Wohlgebohren diese Zeilen zu überreichen, die ich Ihnen schreibe, theils um Ihnen jezt mit Gewisheit zu sagen, daß weder in unserer königlichen Bibliothek, noch unter den Handschriften Jo. Alb. Fabricii die sich auf der Universitätsbibliothek befinden, irgend etwas von Plotin vorhanden ist. Und da dieses die beiden einzigen Örter sind, wo man bei uns Ms. suchen kann, wird für Sie in Dänemark zu Ihrer dermaligen Absicht, keine Ausbeute zu hoffen seyn. Ich werde aber in meinem nächsten Briefe an den Erzbischof von Upsal vorfragen, ob da vielleicht etwas wäre? theils ersuche ich Sie, meinem Schwager aufzutragen, sich bei seiner Durchreise durch Cassel bei dem dortigen Dänischen Gesandten, dem Freiherrn Selby, zu melden, u. das Päckchen welches Sie Ihm ohne Zweifel geschickt haben werden, in meinem Namen in Empfang zu nehmen. Denn ich fürchte, daß Selby von Cassel abgereiset war, ehe dieses ihm hat zu Händen kommen können. Er hat sich zeither auf den Gütern seines Vaters in Holstein und Falster aufgehalten, und ist noch nicht zur Stadt gekommen, daher ich nicht weiß, ob er etwas für mich mitgebracht hat.

Der Druk meiner Abhandlungen rückt jezt fort, u. ich hoffe in wenig Wochen mit der Ersten Sammlung fertig zu seyn. Ich habe den zweiten Band Ihrer Symbolik fleißig benutzt, und die Abh. über die Griechische Inschrift



hat sehr dadurch gewonnen. Gegen eine Jenaische Recension habe ich mich oder eigentlich die Inschrift, in einem Nachtrag vertheidigt. Die Ähnlichkeit mit dem Weihgesang auf Plotinos beym Opsopoeus ist beiweiten nicht so groß, als der Recensent glaubt — und ich denke, die Inschrift bleibt das Eigenthum der samothr. Weißen.

Mit einem Reisenden habe ich Ihnen mein leztes Program: *Odæ Gnosticæ Salomoni tributæ, Thebaice et Latine*, geschickt. Woide hat sie im *Append. Cod. Alex.* als ein Stück aus Valentins *Sophia* herausgegeben. Sie sind aber allem Anscheine nach Ophitisch, und daher weit wichtiger, als wenn sie Valentinisch wären. Sie werden Sie wegen der Anspielung auf uralte Ideen des Orients interessiren. Schreiben Sie mir bald, ob Sie das Päckchen erhalten haben. . . Ich habe eine Abschrift einer Inscription erhalten, die im Tempel des Jupiter Panhellenius auf Ægina gefunden ist, u. die mir sehr merkwürdig zu seyn scheint, weil sie ein ganzes Inventarium von Tempel Mobilien enthält. Der Dr. Brøndsted hat sie hergeschickt. . . Sie ward zugleich mit allen den Statuen gefunden, von denen Sie gelesen haben werden. Diese sollen aus den ältesten Zeiten der griechischen Kunst seyn. Aber die Schule zu Aegina blieb ja dem alten Kunststil sehr lange getreu; und daher läßt sich aus dem Stile nichts auf das Alter der Statuen schließen.

In Corfu hat man neulich eine Boustrophodische Inschrift entdekt. Ich habe eine Copie davon an Eichstädt geschickt. Es ist aber fast nichts herauszubringen. Dort findet man häufig Backsteine mit Namen der Prytanen dieser Republik, zuweilen solchen Namen die auch in der Geschichte vorkommen. Ich erwarte mit Brøndsted, oder auch mit einem Reisenden aus Italien, falls Brøndsted auf seiner Rükreise Corfu nicht berührt hat, wie ich fast fürchte, *Corcyrensische* u. andre griechische Münzen, die mir mein Correspondent, der Sekretair der Gesellschaft der Wissenschaften dort, versprochen hat. . .

156. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 20/9 1812.

Ihre beiden Briefe sind mir richtig zugekommen und mit dem ersten auch die gelehrte Abhandlung über die Ophitischen Fragmente, durch deren Mittheilung Sie mich aufs Neue zu Ihrem Schuldner gemacht haben. . . Ihr zweiter Brief bringt mir nun wieder viel Schätzbares und Belehrendes, und dabei die gütige Anerbietung, sich in Upsal für meine kleinen literarischen Anliegen zu verwenden. Ich bleibe jederzeit Ihr Schuldner; *non possum paria paribus*. Ich freue mich sehr auf Ihre Abhandlungen und verspreche mir die mannigfaltigste Belehrung. Um Recensenten, wie



der Jenaër ist, der das Gras will wachsen sehen, werden Eure Hochwürden sich nicht kümmern. Die dort regierende Hyperkritik möchte gern alle monumenta antiquitatis zu nichte machen, um auf deren Trümmern der eigenen Eitelkeit einen Thron zu bauen.

Für die Mittheilung der Griech. Inschrift bin ich Ihnen sehr verpflichtet. Vom Herrn Dr. Broenstädt erwarte ich noch viel Förderliches für das Alterthum. . . Bei uns hierherum findet man dergl. nicht! mitunter aber noch viele Römische Münzen, und ganz kürzlich hat man zwei Inschriften aufgedigrahen, wovon die eine sich auf den Dienst des Sol invictus bezieht. Ich werde sie in diesen Ferien an Ort und Stelle sehen. . . Kürzlich hatten wir zwei Mailänder Herren als durchreisende hier, den Grafen Scopoli u. den Herrn Cataneo, Oberaufseher der dortigen wissenschaftlichen u. Kunstanstalten. Lezterer hatte treffliche griechische Münzen bei sich, und verrieth in Allem, daß er einer der bewandertsten Numismatiker sey. Sie hatten auch München, Wien, Ungarn und das nördliche Deutschland besucht. Es waren für mich zwei sehr interessante Tage, an denen ich vieles gelernt habe. . . Aus Holland habe ich vorige Woche eine Zahl Bücher aus der Luzacschen Auction erhalten, und darunter einige mit Valckenaers notis mss. am Rande. . .

157. An Fr. Creuzer, Kph. 7/10 1812.

Erst vor wenig Tagen erhielt ich, verehrtester Herr u. Freund, durch den Gesandten am Casselschen Hofe, Baron Selby, Ihre Symbolik. Ich habe sie gleich zum Buchbinder geschickt, und es wird, sobald ich von der Synode, die ich in der Mitte dieses Monaths zu halten habe, und die jezt alle meine Zeit wegnimmt, zurückgekommen bin, meine angenehmste Erholung seyn, die zwei lezten Theile, die ich noch nicht gelesen habe, durchzustudieren. Herzlich danke ich Ihnen für dieses angenehme Geschenk. Da wir fast keine Bücher aus Deutschland erhalten, ist es mir um so kostbarer!

Ich sehe aus Ihrem lezten Briefe, daß Herr von Meyer in Frankfurt die Orphischen Hymnen übersezt u. bearbeitet. Auch habe ich Proben der Übersetzung im Durchblättern Ihres Werks gefunden, die mich sehr begierig auf das ganze machen. Wenn Er zugleich diese Hymnen classifizirt, so wird seine Arbeit uns ohne Zweifel einen guten Schritt weiter in der Kenntniß der Mysterien führen. Denn aus diesen Hymnen ist noch sehr viel zu lernen. Sie werden in der neuen Bearbeitung meiner Abh. über die Inschrift des St. Vincent in Aix finden, daß ich Gebrauch davon gemacht habe. Sehr leid thut es mir aber den dritten Theil Ihres Werks nicht vor dem vollendeten Abdruck derselben gehabt zu haben. . .

In Griechenland hat man neulich drei Marmorstücke entdekt, zwei in Corinth, das dritte in Nemea, theils im dorischen, theils im dial. communis geschrieben. Sie enthalten die Namen vieler Schauspiel Dichter, Trompeten und Flöten Bläser, die sich in den griechischen Spielen ausgezeichnet haben. Unter andern wird Sophocles genannt. . . Auch ist die Rede in der Inschrift von einem Auteur de Satyres, wie man mir schreibt, also wahrscheinlich von Satyrischen Dramen. Pouqueville wird dem Institut eine Abschrift des Marmors schicken. . .

Ich habe diese Nachrichten von dem Sekretär der Ionischen Academie auf Corfu, Doctor Prossalendi, mit dem ich, da ich Mitglied der Akad. bin, correspondire. Nur gehen so viele Briefe verlohren! Haben Sie Lust in Verbindung mit diesen Herren zu treten, so bedarfs nur Eines Winkes von Ihnen, u. ich werde mir eine Freude daraus machen, Sie in meinem nächsten Briefe zum Mitglied vorzuschlagen. Es ist doch interessant so von der Gränze des herrlichen Landes aus der Ersten Hand Nachrichten zu bekommen. . .

158. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 11/12 1812.

Aufs Neue bin ich nun Ihr Schuldner geworden durch die gütige Mittheilung von schätzbaren Abhandlungen und Inscriptionen. . . Ihr Programm über die Coptischen Lieder hat mir noch von andern Seiten manchen Dank verdient. Ich habe es nicht nur dem Herrn Hug, sondern auch einigen andern Gelehrten zugeschickt von denen ich wußte, daß sie sich dafür interessieren; und so eben sende ich noch ein Exemplar an den gelehrten Professor Arnoldi nach Marburg. Daher war es mir sehr lieb durch Ihre Güte noch einige Exemplare zu erhalten. Die mir mitgetheilte Inschrift von Aegina habe ich neulich zum Gegenstand einer Verhandlung im philologischen Seminar gemacht. Durch Hülfe der Alten (besonders des Pollux) konnten wir wohl das Meiste bestimmt belegen, wie denn dieses keine große Schwierigkeit hat. Einiges jedoch, wie das ΒΑΘΡΟΜΑΝΑΚΛΥΣ FINEXON, hat sich nicht wollen beschwören lassen, und auch Gruter, Reinesius, Montfaucon, Scipio Maffei, Mazochi u. andere Schriftsteller über Epigraphik und Palaeographie haben uns im Stiche gelassen. — Die alte Inschrift von Corcyra aber, die Ihr letzter angenehmer Brief enthält, scheint gar mir zuzurufen: Ego Sphingem praestiti: tu Oedipus esto, ohne daß ich doch auch nur das geringste Oedipische Talent und Glück im Errathen hätte. Ich werde sie gelegentlich dem Herrn Geheimen Kabinettsrath Kopp zu Mannheim mittheilen, der sich mit Inschriften beschäftigt, und jetzt eben ein lateinisches Buch drucken lassen will, worin er (als Vorbereitung zu

seinem diplomatischen System) die Paläographie der Römer und besonders die Tironischen Noten bearbeitet hat.

Jetzt bin ich nun sehr begierig auf Ihre antiquarischen mythologischen Abhandlungen, besonders auch auf die über die Inscription von Aix. Ich zweifle nicht, daß Sie die Blößen jenes Recensenten aufdecken, und die gutbegründete Behauptung gegen ihn vertheidigen werden. — Die Mythologie hat an dem gelehrten Hug in Freiburg wieder einen Anbauer gewonnen. Er hat Untersuchungen über den Mythos der vornehmsten Völker der alten Welt, Freiburg 1812 drucken lassen, worin er vorzüglich auf Aegypten die Aufmerksamkeit richtet, und (in so weit etwas nach Dupuis) besonders die Astronomie zur Basis der Mythologie macht. Daher auch die Thierkreise von Dendera seine besondere Aufmerksamkeit auf sich ziehen. Es freut mich zu sehen, daß er (ohne daß wir von einander gewußt haben) zuweilen mit mir zusammentrifft. Nur kann ich der Meinung nicht beipflichten, daß Astronomie und Calender fast ausschliessend Quelle der alten Mythen sind...

159. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 7/7 1814.

...Es war überhaupt dieses letzte Jahr ein Jahr der Trennung und Unterbrechung, und dem gelehrten Verkehr gar nicht günstig. Wir hatten hier zweimal den Durchzug der großen Hauptarmee, wenigstens einmal fast der ganzen. Da können Sie nun denken welche Unruhen uns hier betroffen haben, Krankheiten u. Besorgnisse ohne Zahl. Doch wurden unsere Vorlesungen nicht unterbrochen; und seit wiederhergestelltem Frieden finden sich auch vom jenseitigen vordern Französischen Rheinufer wieder viele Studiosi ein.

Die Schriftstellerei war fast ganz politisch geworden. Eine Fluth von Flugschriften, worunter manches Gute, füllte unsere Buchläden... Welche köstliche Notizen theilen Sie mir aus der Reisetasche des gelehrten Herrn Professor Bröndstedt mit? Möchte ich doch das Mitgebrachte mit Augen sehen können...

160. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 2/11 1814.

In der Hoffnung daß Sie meinen im Vorsommer geschriebenen Brief richtig erhalten haben, versparte ich mein weiteres Schreiben auf die Ankunft des Herrn Doctor Brandis. Diese ist nun erfolgt... Ich benutze sein Anerbieten und sende Ihnen durch ihn diesen Brief mit einigen Beilagen. Diese bestehen 1) in einem Paket von unserm gemeinschaftlichen Freunde Herrn

Hug zu Freiburg. . . 2) in einer Abhandlung des Herrn Prof. Wilken dahier de rebus Antigoni — die Fortsetzung ist noch nicht erschienen — 3) in einer Commentat. de Ephoro historico von einem meiner Schüler. . . 4) in meiner Edition Plotini de pulchritudine nebst einigen Anecdotis graecis. Nehmen Sie letztere Schrift, die etwas dickleibig geworden ist, mit Ihrer mir bekannten Güte und Nachsicht als ein geringes Gegengeschenk für so vieles, was ich Ihnen verdanke, von mir an. Ich hoffe, daß Sie von Göttingen aus durch Herrn D. Brandis diese Beilagen nebst Brief sicher und bald erhalten sollen. Sehr begierig bin ich nun auf Ihre antiquarische Abhandlungen. . . Nicht minder sehe ich mit Verlangen Ihren Arbeiten über das Evang. Nicodemi entgegen. Einen eigenen Reiz haben für mich gerade die Untersuchungen über die früheren christlichen Urkunden. Unsere Universitätsbibliothek aber ist gerade im exegetischen und älteren patristischen Fach zu arm, als daß ich Ihnen von dorthier das Gewünschte verschaffen könnte. — Wegen der Hermetischen Sachen, wozu Sie mir Hoffnung machen, habe ich nun mit Herrn D. Brandis geredet. Es hat damit keine große Eile, sondern kann bis zu dessen Rückkehr damit anstehen. . . Ich bin Eurer Hochwürden sehr für die Inscriptionen u. übrigen Nachrichten, die Ihre letzten Briefe enthalten, verbunden. In Deutschland ist seit einem Jahre weniger antiquarisch-literarisches erschienen. Die großen öffentlichen Begebenheiten haben Alles in das Politische hineingezogen, so daß viele Gelehrte politische Gelegenheitsschriften herausgegeben haben. . .

161. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 20/6 1815.

Ihr Brief mit den reichen Beilagen ist mir von unserm Freunde dem wackern Herrn Pr. Welcker richtig zugestellt worden. In der That befinde ich mich in Verlegenheit, wie ich so vielfache Güte, womit Sie mich neuerdings überhäufen, nur einigermaßen erwidern soll. Zuförderst vermag ich nichts weiter als Ihnen, verehrter Mann, meinen wärmsten Dank zu sagen für den inhaltsreichen, belehrenden Brief, für die beygefügten Schriften und für das schätzbare Geschenk der Griech. Münzen. Letztere kommen mir eben jezt, bei meinen Sommervorlesungen über die Archäologie, trefflich zu statten. Da wird denn der Name des gütigen Gebers oft und dankbarlich genannt. Bei der Universität haben wir gar nichts von Sammlungen; auch nicht Eine Münze. Auf meinen Betrieb besitzen wir doch nun die Hauptkupferwerke: Mus. Pio Clem., Florent. u. s. w. Ich werde mir aber Mühe geben, Ihnen die Cölner Colonial-Münze, wo möglich, durch meine dortigen Bekannte zu verschaffen. Sollte bald Friede werden, so wollte

ich mit einigen Freunden selbst wieder einmal eine Reise dorthin machen. — Für mich würde es sehr belehrend seyn, wenn Sie eine gelehrte Beschreibung Ihrer numismatischen Sammlung ediren wollten. Bis dahin wird uns ja der Friede hoffentlich wieder beglücken, und dann werde ich mit Vergnügen dazu beitragen, einen Verleger auszumitteln. Jezt liegt der deutsche Buchhandel, zumal in Süddeutschland, total darnieder, und hier und in der Gegend unternimmt kein Buchhändler etwas, weil auch bei den besten Büchern fast aller Absatz durch wirkliche Noth oder Befürchtung künftiger gehemmt ist. — Für die Belehrungen über die neugefundenen griechischen Inschriften sage ich meinen ergebensten Dank. Herr Welker hat mir die von Alea mitgetheilt, und ich finde Ihre Bemerkungen sehr gegründet. Paläographisch verdient jene Spur der cuneatischen Zeichen gewiß die größte Aufmerksamkeit. Meine Freunde Savigny und Boeckh in Berlin haben mir kürzlich gemeldet: die Berliner Akademie der Wiss. werde, auf Kosten des Königs, der den Prof. Becker deswegen wolle reisen lassen, ein Corpus Inscriptionum Graecarum omnium veranstalten. Das wäre ein sehr verdienstliches Unternehmen. Es wird aber Zeit u. Geld kosten, bis es zu Stande kommt. . . Es hat mich sehr gefreut in den überschickten Dissertt. den gelehrten Herrn Dr. Petersen kennen zu lernen. In Dänemark findet sich doch immer eine Pflanzschule gelehrter Alterthumsforscher. . .

162. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 10/9 1817.

Ich habe absichtlich mit meinem Schreiben gewartet, ob mir gleich die Verpflichtung früher zu schreiben oblag. Ich dachte immer, es würde sich eine Gelegenheit machen, Ihnen zugleich einige kleine Schriften zu senden, die ich mittlerweile hier drucken ließ.

Diese Gelegenheit bietet mir nun der mir überaus willkommene Herr Doctor Petersen von Kopenhagen dar, der soeben im Begrif ist, wieder in seine Vaterstadt zurückzukehren. . . Ich habe diesen Sommer wieder einmal die Archäologie vorgetragen, und war so glücklich diesmal die größeren Werke über Aegypten, ingleichen den Jupiter Olympien von Quatremère de Quincy so wie auch was Millin neuerlich herausgegeben und endlich das Werk über die Elgin Marbles benutzen zu können. Wäre ich in der Nähe Ihrer Sammlungen, so würde ich manchen Satz durch wirkliche antike Exemplare anschaulicher machen können. Herr Dr. Petersen scheint sich auch insbesondere für das archäologische Studium zu interessiren. Dieser treffliche gebildete junge Gelehrte läßt noch viel erwarten; und man muß Ihrer Universität zu solchem literarischen Zuwachs wahrhaftig Glück

wünschen. Es hat mich ungemein gefreut, während der paar Tage seines Hierseyns, mit ihm einigermaßen in etwas nähere Bekanntschaft zu kommen.

Wir haben seit dem Spätsommer sehr viele Fremde hier gehabt, wie dies in Friedenszeiten immer der Fall zu seyn pflegt. Besonders angenehm und lehrreich war mir auch die nähere Bekanntschaft mit dem Herrn Hofrath Hirt von Berlin, der auf seiner Rückreise aus Italien sich mehrere Tage bei uns aufhielt. Er hat mir manches von den Aeginetischen Bildwerken erzählt, die jetzt eben für den Kronprinzen von Baiern in Rom restaurirt werden.

Mit der Feier des Reformationsfestes ist es dahier, und, wie Sie denken können, in allen gemischten Ländern, eine eigene Sache. Es wird also ein blos kirchliches Fest und ziemlich in der Stille bleiben. Nach der Verfügung der badischen Regierung soll Samstags die Reformationsgeschichte in einem besonderen Gottesdienst vorgetragen und Sonntags darauf sogleich über einen zweckmäßigen Text gepredigt werden. . .

### 163. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 6/9 1818.

Hoffentlich haben Sie Ihre Reise glücklich dem Ziele nahe gebracht. Bis Würzburg erfuhr ich deren erwünschte Fortsetzung; und nun werden die schönen Septembertage Ihnen gute Dienste leisten. Ich verspreche mir die besten Nachrichten nach Ihrer Rückkunft in die Heimath.

Dieser Brief aber wird von mir heute in der Erwartung geschrieben, daß er noch diesseits des Belts Sie, mein hochwürdiger Herr und Freund, antreffen werde. Er soll Ihnen nämlich die Notiz bringen, daß ich heute einen diluvianischen Backenzahn für das Cabinet Ihres Königs erworben habe. Er ist dem ähnlich, den Sie bei Freund v. Leonhard gesehen haben. Kürzlich wurde er von denselben Leuten an derselben Stelle (nahe bei hiesiger Stadt im Sande, aber schon tief unter Wasser) gefunden, wo man vorigen Sommer den großen Hauer fand, den unsere Anatomie besitzt. Das Stück ist bereits in meinen Händen, und daneben noch ein anderer großer Zahn von derselben Localität, nebst einem anderen ganz calcinirten Stück. Meine Frau, die schon große Mineraliencabinette gepackt hat, wird ihn sorgfältig, und in ein Kistchen, einpacken.

Da ich nicht weiß, ob ich auch solche volumineuseren Sachen an Ihren Gesandten, den Herrn Grafen von Eyben, nach Frankfurt zur Weiterbeförderung senden darf, so lasse ich dies Sächelchen bei mir stehen, bis ich weitere Ordre von Ihnen erhalten haben werde. . . Seit 8 Tagen ist Schlegel junger(?) Ehemann, und im Begrif vorläufig nach Bonn zu reisen, wo er

sich einstweilen eine Wohnung sucht, die er nächste Ostern zu beziehen gedenkt. Den Winter über bleibt er hier.

Empfehlen Sie mich Ihrer Frau Schwester, deren neuestes Buch so eben von mehreren hiesigen Damen mit großem Interesse gelesen wird.

164. An Fr. Creuzer, Lübeck 12/9 1818.

Meinen herzlichsten Dank zuvor, theuerster Freund, für alle mir und meinem Sohne von Ihnen und Ihren Herren Collegen in Heidelberg erwiesene Güte und Freundschaft: sie wird mir zeitlebens unvergeßlich bleiben, und die Sehnsucht Sie noch einmahl in meinem Leben wiederzusehen, lebhaft in meinem Herzen erhalten.

Demnächst meinen verbindlichsten Dank für Ihre gütige Erinnerung an den mir gewordenen naturhistor. Auftrag. Der Zahn wird sehr willkommen seyn, besonders wenn er vom Mastodonte ist. denn einen Mammuths Zahn bringe ich außerdem mit. Aber auch als Doublette wird man ihn sehr gerne haben. Falls Hr. v. Leonhard den Schädel des Hölenbären, über den er nach Nürnberg geschrieben hat, erhält, könnten diese beiden Thierreste wohl in friedlicher Gesellschaft die Reise nach Kopenhagen machen. Vorläufig mußte aber denn wohl der Graf Eyben gefragt werden, ob Er Gelegenheit weiß. Sonst gehen sie wahrscheinlich am besten mit der gewöhnlichen Frachtfuhr; und werden am sichersten nach Lübek an Herrn C. A. Gütschow & Sohn adressirt.

Auf meiner Rückreise hielt ich mich dritthalb Tage in Gotha auf, habe die griechischen Münzen, nur zu eilfertig, durchgesehen, auch manche Seetzensche Alterthümer. Es sind interessante Sachen darunter, z. B. Katzen Mumien, die man so viel ich weiß, in Europa noch nicht gesehen hat. Aber leider ist von den Idolen, Krügen, u. s. f. vieles beschädigt worden, u. sehr viele Kisten sind gar nicht angekommen. Von Münzen sah ich nichts von Bedeutung. Es scheinen lauter ægyptische Kaisermünzen u. Ptolemäer zu seyn. . .

165. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 20/2 1819.

Ich weiß wohl aus Ihren früheren Aeußerungen, wie vielen Antheil Sie an der mir zugekommenen Vocation nach Kiel gehabt haben mögen. Im Fall wir unter Baiern gekommen wären, würde mir auch diese Aussicht von höchster Wichtigkeit gewesen seyn, und ich würde gewiß die Kieler Stelle, die mir unter so ehrenvollen und vortheilhaften Bedingungen angeboten worden, mit Dank angenommen haben. Aber jezt kann und darf ich nicht. Sie wissen, wie ich hier situirt bin. Dazu sind neulich noch andere

Begünstigungen gekommen. Ich bin von allen lästigen öffentlichen Universitätsfunctionen befreit, habe zwei gute Collaboratoren im philol. Seminar erhalten, und als ich im November die Vocation nach Bonn mit der nachherigen Anstellung in Berlin als Mitglied der Akademie ausschlug, habe ich von der Regierung, ohne mein Gesuch, 100 Rthlr. Zulage erhalten; so daß ich jetzt 2700 fl. Besoldung habe. Die Einnahme an Honorarien ist seit einem Jahre dahier auch beträchtlicher, indem ich z. B. in diesem mit Ostern ablaufenden Jahre gegen 1500 fl. an Colleggeldern verdient habe. Mehr aber als dies alles muß mich jetzt die Verpflichtung gegen unsern Minister v. Reizenstein hier festhalten, der neulich noch die hiesige Universität mit dem ganzen vermehrten Fond von 80,000 fl. jährlich in unserer Landes-Constitution für immer hat garantiren lassen, und der mir früherhin wahrhafte Freundschaftsdienste erwiesen hat. . . Im Betref der Kieler Stelle weiß ich nicht, ob Sie mit mir übereinstimmen werden, wenn ich unmaßgeblich den Professor Spohn in Leipzig nenne. Sie kennen ohne Zweifel seine Arbeiten über die Odyssee, seinen Isocratis Panegyricus und seinen Nicephorus Bryennius selbst. Er arbeitet an einer neuen kritischen Ausgabe der Griech. kleineren Geographen, wozu er schon viel gesammelt hat. Er hat Schäfers und Bredows Apparat, und von mir hat er auch einige handschriftliche Sachen dazu erhalten. Daneben höre ich, daß er in Leipzig neben Hermann, Beck und anderen Philologen mit entschiedenem Beifalle liest. Eine große Besoldung hat er noch nicht, sondern vermuthlich nicht über 3—400 Thlr. Sächs. — so daß Sie diesen geschickten und vielversprechenden auch gründlichen Philologen mit einer Besoldung von etwa 1000 Thlr. Courant leicht nach Kiel ziehen könnten. Er muß viel jünger sein als ich, könnte Ihnen dort dieselben und, menschlichem Ansehen nach, längere Dienste leisten.

Noch immer liegt der Zahn für das König. Dänische Cabinet bei mir hier. Es ist so schwer, sichere Gelegenheit dorthin zu haben, ohne den Schein der Indiscretion auf sich zu ziehen. Auch mehrere Abhandlungen u. Schriften möchte ich Eurer Hochwürden gern zukommen lassen. Wäre es am Ende nicht am besten, wenn ich immer Alles an Perthes nach Hamburg sendete. Oder wüßten Sie mir etwa eine bessere Adresse in Lübeck? . . . Von hier geht Niemand nach Bonn, als unser Welcker, dessen Göttinger Bruder auch dorthin gehet. Ich bin in diesem Stück Ihrem Rathe gefolgt, und die Lage dorten ist mißlich. A. W. Schlegel ist oder geht nächstens von dort nach Berlin. Wissen Sie denn, daß sich die jungen Eheleute wenig Wochen nach der Trauung getrennt haben, und daß ein





förmlicher Scheidungsproceß im Gange ist? Der alte Paulus hat viel Kummer darüber. Beide Eltern sind aber auf Seiten der Tochter, welche ihren Mann hat allein nach Bonn gehen lassen, und im ganzen Hause ist Schlegels Name jezt verhaßt. (So viel unter uns). Hr. v. Leonhard ist hier geblieben, und hat wegen des Bonner Rufs Zulage erhalten. Unsere orientalische Stelle ist immer noch unbesetzt, da Prof. Winer in Leipzig dorten durch Zulage gehalten worden ist. — Uebrigens haben wir jezt über 600 Studenten hier, welche Frequenz doch nicht als bleibend zu betrachten ist, indem Göttingen sich wieder heben dürfte. Voß u. Sohn sind ungemein fleißig am Shakespear und sind darauf aus, alle Bände schnell folgen zu lassen. — Ueber den Sachsenspiegel arbeiten einige Gelehrte hier, worunter Mone. Sie haben eine uralte Handschrift unter unseren Codd. entdeckt.

N. S. in der Kirchenvereinigungssache ist es still. Nur eine Notiz. Eine Gemeinde in der Nähe von Heidelberg (Schönau) ward vereinigt. Jezt sind die Lutheraner u. Reformirten beim Kirchenrath eingekommen, und wollen wieder aus einander. In Rhein-Baiern ist indessen die Vereinigung zu Stande gekommen, auch in einigen Rhein-Preußischen Orten. Doch herrschen sehr verschiedene Meinungen darüber.

166. An F. Creuzer, Kph. 10/3 1820.

Hier, mein theurer Freund, erhalten Sie mein Program *Symbola vet. eccles.* Die §§ *calix u. crux* sind gegen Hammer gerichtet. Was u. wie Er darauf antworten wird, weiß ich nicht: Ich denke aber, daß er Mühe haben wird, mich zu widerlegen. In seine numismatischen Argumenti bin ich gar nicht eingegangen. Er versteht Nichts von Numismatik des Mittelalters. Das beweiset seine ganze Argumentation, da er Münzen, die notorisch nach Metz, Österreich, u. Goßlar hingehören, den Tempelherren beilegt, u. auf eine ganz willkührliche Weise deutet. Lebte Mader noch, so würde der ihn zu recht gewiesen haben. Ich mußte mich der Kürze befleissigen u. alles was nicht die Symbole der alten Kirche angieng, zur Seite liegen lassen. Haben Sie die Güte, die Exemplare zu vertheilen. Die *Fragmenta Versionis Antehieronymianæ* werden Sie schon längst erhalten haben.

Wachsmuth hat angenommen. Das verdanken wir Ihnen! Aber wie viel lieber wären Sie uns gewesen. Wäre der Ruf früher gekommen, oder später erfolgt — wer weiß?

Voßens Schrift über Stolberg hat hier, wie Sie leicht denken können, große Sensation gemacht. Ich will gerne glauben, daß er so handeln zu müßen, überzeugt gewesen ist. Ist aber denn Jugendfreundschaft in unsern


Zeiten gar nicht mehr? u. wie will Er alles was er behauptet, beweisen? z. B. daß in Emkendorf eine katholische Kapelle gewesen, u. daß Friz Stolberg dort katholisch geworden ist? Ich kenne auch Friz Reventlov, u. habe seine Frau gekant. Nicht katholisch, sondern pieti[sti]sch gesinnt ist die Familie; u. da ist doch ein grosser Unterschied. Felgriffe sind geschehn, z. B. da Hermes ins Land gerufen ward. Aber wenn man den Geist kennt, in dem damals die Kieler Seminaristen unterrichtet wurden, so ist wenigstens Entschuldigung möglich. Ich habe noch Seminaristen, die Enkel dieser Schule sind, in meinem Stifte. Das sind Reformatoren, die alles besser wissen wollen, als die Prediger: u. daß das Volk zu nichts taugt, u. nur Unheil anrichtet, brauche ich Ihnen nicht zu sagen. Solche Halbe oder höchstens Viertel Aufklärung ist ein Unglück überall, wo sie ihr dunkles Licht will leuchten lassen. Und daß Paulus, selbst ein Theolog, gemeinschaftliche Sache mit Voß macht, wundert mich über die Maassen! Daß Stolberg katholisch werden würde, habe ich Jahrelang vorausgesehen, u. vorausgesagt. Er war mit vielen Predigern unzufrieden, u. hatte Ursachen es seyn. Seine Erziehung war herrnhutisch gewesen, u. dabei fiel er in kluge Hände, die seine einseitige Bildung u. Gelehrsamkeit benutzten, ihm Kirchenväter zu lesen gaben, die er nicht verstand, in denen Er aber die ersten Grundzüge des Katholicismus fand, oder zu finden glaubte. Nun war, bei seinem Charakter, der entscheidende Schritt leicht vorauszusagen. Ich habe ihn sehr genau gekannt. Er gewann mich lieb, als ich eben aufgehört hatte ein Knabe zu sein. Er führte mich in die literäre Welt ein, da er meine ersten Verse im deutschen Museo u. Wielands Merkur drucken ließ, u. ich bin ihm viel von meiner früheren Bildung u. meiner Vorliebe für alte Literatur schuldig. Ich kann nicht ungerecht gegen den in jeder Rücksicht edlen Mann seyn: u. daß Er seinem irrenden Gewissen (denn das allein u. keine andre Rücksicht bewog ihn) gefolgt ist, berechtigt mich nicht ihn zu verdammen; so sehr ich auch aus ganzem Herzen Protest. bin. Gezwungen hat Er keines seiner Kinder, noch zwingen wollen. dafür bürgt sein Wort! Doch dieses alles im engsten Vertrauen. Ich bin nicht für Federkriege gemacht, u. Voß könnte leicht mich, den lutherischen Bischof, auch für einen heimlichen Katholiken halten, u. dafür ausgeben wollen. Aber weh muß es einem jeden Manne von Gefühl thun, einen Greiß so alle Verhältnisse alter Freundschaft vergessen zu sehen! . . .

Aus Sardinien erhalte ich Abgüsse der dortigen Idole, die der Prof. Keyser aus Christiania für mich besorgt hat. Leider habe ich sie noch nicht, das Schiff ist aber schon längst aus Genova unterwegs. Die gehörnte Astarte



ist auch auf Sardinischen Münzen zu sehen: u. zwar auf Münzen aus dem Zeitalter Hiero II. denn ich habe eine ungeprägte Münze dieses Königs vor Augen, die Ihr Bild vorstellt.

Von den Iolaischen Gebäuden auf Sardinien habe ich vom Hrn Keyser Zeichnungen erhalten. Es sind Thürme von Cyclopischer Construction, zuweilen mit zwei Absätzen. Sie dürften aber älter als Iolaos seyn. Im Lande heissen sie Nurache. Das erinnert an Norax der Spanier, bei Pausan. u. Solinus.

Die beiden Kupferstiche sind altnordische Gold Brakteaten. Unsre antiqu. Commission wird sie nun alle, so weit wir ihrer habhaft werden können, herausgeben. Dieß sind die 2 ersten Tafeln. Das  ist Thors Zeichen. Der Rabe no. 18—21 bezeichnet Odin.

167. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 2/6 1820.

Ich habe, hochwürdiger Herr und Freund, auf Ihre Nachsicht hin mir schwere Saumseeligkeit zu Schulden kommen lassen. Aber Sie wissen ja wohl, ein deutscher Professor und noch dazu Schulmeister im philol. Seminar ist ein geplagter Mann, wenn er seine Schuldigkeit thun und also ein ehrlicher Mann seyn will. . . Wachsmuth hat mir selbst mit großer Freude gemeldet, daß er nach Kiel gehe. Ich hoffe, Sie haben an ihm einen treuen Lehrer gewonnen. Wie sein Vortrag und Lehrtalent beschaffen ist, weiß ich nicht. Ihre gütigen Aeüßerungen über mich dabei sehe ich mehr als eine Folge Ihres Wohlwollens denn als meiner Verdienste an. Sie müssen auch bedenken, daß ich auf den Lehrstuhl nicht mehr die Jugend-Frische mitbringe, wie W. Nächstes Frühjahr werde ich 50. — Wir haben jetzt hier 492 Studenten, bei weitem die meisten Ausländer, worunter auch der Herzog von Meiningen. Ich lese wieder Mythologie und 2) Archäologie. Wenn ich doch Ihre Sammlungen benutzen könnte! Aber wir haben nicht einmal Gypsabgüsse hier. Ich reise desfalls in den Ferien gewöhnlich nach Frankfurt und Darmstadt. Neulich war ich mit Thibaut, Daub und Leonhard in Stuttgart. Der König ist von Hohen u. Niedrigen geliebt, und seine neue Ehewahl gefällt allgemein. Die Boisseréesche Sammlung ist vortreflich aufgestellt. Dannecker und Boisserée reden mit Enthusiasmus von Ihrem Thorwaldson. Ich hätte den herrlichen Mann doch auch sehen mögen. Danneckers Christus ist im Modell beinahe fertig. Thorwaldson wird Ihnen darüber gründlichere Nachrichten geben können als ich. . . Ihre Aeüßerungen über die Stollbergische Streitsache sind mir, gerade weil sie von Ihnen kommen, sehr wichtig gewesen. Natürlich bin ich sehr ge-

heim damit. Aber ich kann Ihnen sagen, daß fast alle Professoren hier so denken, und daß nun, Paulus ausgenommen, jedermann um so mehr sich von Voß senior gänzlich zurückzieht. — Wir wissen auch hier, daß die Stimmen, die in einigen norddeutschen Blättern laut für Voß sich erklären, größtentheils die seiner durch allerlei Mittel in Sold genommenen Partisane sind. Ja selbst der Professor Heinrich Voß soll einige dergl. Aufsätze gemacht haben. . . Jezt ist Voß mit einer heftigen 2ten Schrift besonders gegen Christian v. Stollberg beschäftigt. — Vor einiger Zeit hat Voß der Vater in der Jen. L. Z. auch einen Aufsatz geliefert, worin er bemüht ist, zu zeigen, daß seine mythologischen Briefe das allein wahre und seeligmachende Wort in der Mythologie sind u. bleiben, und worin auch Seitenblicke auf meine mystischen Schriften vorkommen — wovon ich aber eben so wenig Notitz nehme wie von dem Mann im Monde. . . In Frankfurt bei Brönnner laße ich jezt Proclus in Alcibiad. I, dessen Institutio theologica und Olympiodor in Alcib. Platon. drucken. Bis zum neuen Jahr wird hoffentlich auch dieser ganz griechische Band in Ihren Händen seyn. Ich habe eben eine Anzeige davon in die Zeitungen gesetzt, um einem unverschämten Pariser Professor Mr. Cousin zu antworten, der neulich einige lateinische Uebersetzungen von Stücken des Proclus (die in Fabric. Bibl. Gr. größtentheils schon stehen) hat drucken lassen, und der, weil ich nicht so albern gewesen bin von ihm, der kein Griechisch versteht, mir meinen Apparat abschwatzen zu lassen, mein Unternehmen, das mich gegen 500 fl. kostet, scheitern machen möchte. Der Mann war 2 mal hier, verstand kein Deutsch und wollte doch die Schellingische und Hegelsche Philosophie verstehen! Jezt versichert er, mit verschiedenen Complimenten, dreist weg, »mein Proclus komme noch lange nicht« — und es wird doch daran wirklich gedruckt. . . Vor etlichen Tagen ist ein junger Däne Hjort hier angekommen. Er war in Italien, und hat sich diesen Winter in München aufgehalten. Er gedenkt mehrere Wochen hier zu bleiben. Er besucht mich zuweilen.

168. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 23/12 1820.

. . . Vor 14 Tagen war mein ehemaliger Schüler Friedr. Wilh. Rinck, aus dem Badischen gebürtig, hier. Er ist 8 Jahre in Venedig luth. Pfarrer gewesen, und ist nach Wien zur Professur der Exegese bestimmt, wohin er bald abgehen wird. Es werden 7 protestant. Professoren der Theologie dort angestellt. Dieser hat von denselben Armenischen Mönchen, die den Eusebius edirt haben, 2 Briefe vollständiger u. besser erhalten, als sie bei

Fabricius stehn, nämlich der 3te Pauli ad Corinthios u. 1 Brief Corinthiorum ad Paulum. Rink hält sie für echt, und will sie, sobald er in Wien ist, mit Einleitung u. Anmerkungen herausgeben. Er hatte die Uebersetzung aus dem Armen. leider nicht bei sich, sonst sendete ich Ihnen eine Probe; denn auf Ihr Urtheil wäre ich besonders begierig. — Unser Dr. Ullmann, der jezt Patristik lieset, läßt eben eine exegetische Schrift drucken, worin er den größten Theil des 2ten Briefes Petri für untergeschoben erklärt. Er wird Ihnen noch in diesem Winter sein Büchlein zusenden. Melden Sie uns doch Ihr Urtheil darüber. Wie es auch mit dieser Meinung stehn mag, Doctor Ullmann ist ein wackerer junger Gelehrter, der auch mit vielem Beifalle dahier Exegese, Patristik, christ. Alterthümer u. dergl. vorträgt, u. eine recht ernste theologische Gesinnung hat. Vor Beckers Offenbacher Münzfabrik bin ich schon lang gewarnt worden. Es sind hie u. da Niederlagen davon, u. vor einigen Jahren habe ich etliche goldene Königsmünzen der Art in Mannheim ges[ehen]. Ich kaufe daher an solchen Orten nichts. . . . Durch Rink bin ich mit einem sehr liberalen deutschen Negocianten in Venedig bekannt worden. Dieser hat mir eine Anzahl Griech. Silbermünzen, besonders von den Inseln und aus dem Peloponnes billig abgelaufen, und daneben manche sehr artige Anticaglie, besonders Aegyptische theils von Bronze theils von Thon und Steingut u. dergl. zum Geschenk gemacht, die ich bei meinen Vorlesungen dankbar gebrauche. Das Meiste ist aus dem Museo Nani, dessen Besitzer nach u. nach alles verkauft. Dieser Kaufmann besitzt einige schöne Griechische Antiken, Büsten, Basreliefs u. dergl., und ist selbst ein Kenner der Kunst. Rinck läßt eben in Venedig eine Abhandlung über eine Griech. Inschrift, die Kabiren betreffend, in Italienischer Sprache drucken. Ich habe sie aber noch nicht erhalten. . . . Sehr begierig wäre ich nun auch von Ihnen zu hören, wie viel Gewicht Sie auf v. Hammers Vertheidigung seiner Darstellung des Templersystems legen. Ich habe dieses Stück der Fundgruben neulich von ihm erhalten, und die Abhandlung sogleich gelesen. Es hat mich übrigens sehr gefreut, daß er einen so würdigen Ton gegen Sie beobachtet hat. Seit einigen Tagen beschäftige ich mich jeden Abend mit Ihnen. Ich lese Ihre Reise durch Neapel u. Sicilien, die ich vor vielen Jahren gelesen, zum 2ten mal. Jezt besitze ich den Dorville u. einige andere Hülfsmittel. Ich folge Ihnen mit eben so viel Belehrung als Vergnügen. — Der Professor O. Müller in Göttingen gibt sich alle mögliche vergebliche Mühe, die Griechische Civilisation Religion u. s. w. aus Griechischem Boden herauszugraben. — Mit dem Gebrauch der Quellen ist er aber nicht sehr gewissenhaft. So hat er z. B.

neulich in seiner Schrift über die Dreifüße Hauptstellen des Athenaeus, die gerade wider ihn sprechen, mit Stillschweigen übergangen. Man sollte es nicht für möglich halten, daß jetzt noch ein denkender Literator den orientalischen Ursprung der Griech. Religion u. Cultur leugnen könnte.

169. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 28/9 1821.

...Kopps in Mannheim Ansicht von der hebräischen Quadratschrift wird wohl vielen Widerspruch finden. Bereits hat Eichhorn oder wer es ist in den Gött. Anz. seine Bedenklichkeiten angedeutet, und auch unser Paulus ist anderer Meinung. Wenn man Ihnen übrigens gesagt, Kopp verschenke nur sein Buch (Bilder u. Schriften der Vorzeit) so hat man Sie sehr übel berichtet. Ich lege Ihnen hier die gedruckten Notizen bei. Kopp, obwohl ein Mann von mehr als 100000 Thlrn, ist ein großer Geizhals, und verkauft seine Bücher selbst. Wenn Sie also jene 2 Theile haben wollen, so müssen Sie das baare Geld oder einen sogleich zahlbaren Wechsel senden — sonst erhalten Sie kein Blatt. Weder der hiesigen Univers. Bibliothek noch einem der hiesigen Gelehrten, die er doch so sehr in Anspruch nimmt durch Leihen von Büchern u. dergl. hat er ein Exemplar zum Geschenk gemacht. . .Gegen Paulus hat Sickler neulich Paulina herausgegeben — eine scharfe Antikritik gegen Paulussens Recens. in den Heidelbb. Jahrb. — Daß Voß der Vater mich nun auch nach seiner Weise in der Jen. L. Z. behandelt hat, werden Sie wissen. Ich habe die Recens. nicht gelesen, weil ich weiß daß ich von diesem gallsüchtigen Manne nichts lernen kann. Daß ich ein scurriles Blättchen Vossiana gegen ihn drucken lies, daran waren meine hiesigen Freunde Schuld. In der Vorrede zum 4ten B. der Symbolik habe ich gegen Voß und Paulus, ohne sie zu nennen, wie ich denke, etwas gründlicheres gesagt. Diese Vossiane hat übrigens den neuen Beweis geliefert, daß Voß u. Paulus hier allein stehen. Mit Voß junior ist dadurch mein collegialisches Verhältniß nicht gestört worden. . .

170. An Fr. Creuzer, [Kph.] 10/10 1821.

...Dieser Brief fängt sehr gelehrt an. Es sind Notizen von italienischen Handschriften, die ich aus Catalogen excerptirt habe, und von denen Eine oder die andre vielleicht Ihnen oder einigen Ihrer Freunde nützlich seyn könnte. Aber wie viele Veränderungen sind seit 1785 u. 1786 vorgefallen! Die drei Bände Ihrer neuen Symbolik habe ich erhalten, u. danke herzlich dafür. Dem vierten sehe ich mit Sehnsucht entgegen. Sie werden doch wohl ein Blatt von mir bekommen haben, auf dem ich die Schreib- u.

Druckfehler in den Excerpten aus meiner Religion der Karthager notirt habe. Jezt, hoffe ich, werden Sie Ihr Exemplar haben. Lassen Sie mich es bald wissen, damit ich widrigen Falls den Verleger, der auch wohl zuweilen saumseelig seyn mag, antreibe. Auf Hrn Mones fünften Theil bin ich sehr begierig. Seyn Sie so gut, Ihm meine Odinische Religion mitzutheilen. Die Abh. über die Religion vor den Zeiten Odins wird er im dritten Bande des Staüdlin-Tzschirnerschen Archivs finden. Ich weiß nicht ob Sie ein Separat Exemplar erhalten haben. Es wurden nur äusserst wenig gedruckt. Hier sind unsre Antiquare übel mit mir zufrieden; sie wollen eben so wenig einen Odin als Menschen anerkennen, als eine Königin Ceres, oder einen Prinzen Bakchus. Es ist da doch wohl einiger Unterschied zu machen, u. ich kann mich nicht dazu entschließen, bei rohen Barbaren eine ganz symbolische aus lauter Philosophemen bestehende Religion anzunehmen. Was auch die Urstämme aus den an Indien gränzenden Ländern mitgebracht haben mögen, muß im Laufe der Jahrhunderte, unter dem rauhen Himmel sehr craß und grobsinnlich geworden seyn; und da konnten nachher Lamaische Priester ihr freies Spiel haben. Besonders bitte ich sie Hr. Mone auf die Rockingstones, Pierres branlantes, aufmerksam zu machen. Sie waren bisher nur in England, u. in der Bretagne, auch auf den Pyrenæen, u. hin u. wieder in Frankreich gefunden worden, u. galten bloß für keltische Monumente (vgl. Archæologia Britannica in vielen Bänden derselben, u. Cambrys französisches Werk über den Cultus der Steine). Sie finden sich aber auch in Norwegen, obgleich selten, denn nur Eine ist bei Stavanger, vielleicht auch in Schweden. Auf Bornholm habe ich selbst drei entdekt, von denen Eine auf der höchsten Spitze der Insel von gewaltiger Grösse ist. Diese habe ich in den Antiquarischen Annalen III.1. beschrieben, die ich, wenn ich nicht sehr irre, der Universitätsbibl. in Marburg geschenkt habe. denn ich nahm ein paar Exemplare dieser Annalen, soweit sie damals heraus waren, mit, u. ließ das Eine dort, das andere in Gotha. . . Ich bin diesen Sommer fast immer auf der Landstrasse gewesen u. habe in vier Probsteien visitirt. Darauf reisete ich nach Bornholm, visitirte dort zum zweiten Male, gieng nach der Felsengruppe die Christiansøe heißt, drei Meilen von Bornholm, dem Gibraltar der Ostsee, und weihte eine neue Kirche dort ein. Diese Reise nahm einen ganzen Monath weg. Meine Ausbeute in Münzen war diesmal geringe. Das Erstemal hatte ich viel gefunden, selbst eine goldne Justa Grata Honoria, die von der äussersten Seltenheit ist. Diesesmal mußte ich mich mit einem Leo in Gold, u. vier kufischen Münzen begnügen. Nach meiner

Heimkunft war ich erst 8 Tage krank, vom Wohlleben dort. Es war entseztlich geschmauset worden, u. von einem Wein getrunken den der König von Schweden sich für seine bonne bouche aus Spanien hatte kommen lassen. Das Schiff war aber am Bornholmischen Felsenufer gescheitert, u. die Weine wurden dort verkauft. Nun bin ich ganz in Ordnung u. für den Winter eingerichtet. Ich habe mir vorgenommen mein Progr. *Symbola Vet. Ecclesiae* zu einer Schrift über die bildende Kunst der alten Kirche umzuarbeiten, wo dann natürlich nicht bloß die Symbole sondern auch die Basreliefs u. die Christus- u. andre Bilder beleuchtet werden sollen. Ein sehr braver Künstler, der Professor Lund, der viele Jahre in Rom gelebt hat, hat mir seinen Beistand versprochen. Mit der Architektur gebe ich mich aber gar nicht ab, denn von der verstehe ich kein Wort. . . Ich habe bei einer Veränderung in meinem Hause, da ich ganz in die obre Etage gezogen bin, alles was ich von Inschriften, Backsteinen, alten Mosaiken u. s. w. habe, u. was sich dazu eignete, in die Fensterpfeiler einmauern lassen, wie das in Italien Sitte ist, u. will auf diese Weise meinen Nachfolgern ein Andenken hinterlassen. Viel ist es freilich nicht, aber im Norden ist es das einzige seiner Art. Gerne möchte ich nun die Sammlung vermehren. Könnten Sie mir dazu behülflich seyn? In den Rheingegenden finden sich z. B. so viele Backsteine von denen ich Einen mit COH. IIII. VIND. vor einigen Jahren aus Aschaffenburg erhielt. Ich würde Ihnen sehr dankbar dafür seyn, wenn Sie mir etwas ähnliches der Art verschaffen könnten. Der Transport wäre leicht, den Rhein herab, nach Amsterdam, wo ich Adressen an einen Kaufmann u. Münzsamler habe, dessen Namen ich aufgeben werde, sobald Sie etwas für mich haben sollten. In Rom wird Thorwaldsen am besten für mich sorgen können.

Der Hofrath Becker in Offenbach hat hier gute Geschäfte gemacht. Ein Italiener Riccardi, der mit Mineralien handelt, hat auch seine Commissionen. Er hat hier kleine Dariken u. andre Münzen, unter andern auch eine römische Familie Horatia, restituirt von Trajan, von der er zwei hatte, für ganz billige Preise verkauft. Sie sind vortrefflich gemacht. Indeß wird hier wohl nicht viel mehr von der Waare abgesetzt werden; denn alle sind nun aufmerksam geworden. . .

P. S. Wachsmuth ist hier einige Wochen gewesen, u. hat ausserordentlich gefallen. . . Er kam den ersten Abend gleich zu mir, u. war die wenigen Tage die ich vor der Abreise nach Bornholm noch in Kopenhagen zubrachte fast beständig bei uns, u. wie Kind im Hause. Sein Herz steht nach einer Reise. Er wird seinen Zweck auch erreichen, wenn er nur nichts übereilt.



Was sagen Sie denn zu den Hellenen? Doch darum brauche ich nicht zu fragen. Ich habe, als ich die Kirche einweihte, für sie gebetet. Aber in solchen Ausdrücken, daß weder österreichischer noch russischer Kaiser, noch Ludwig XVIII. noch Georg IV, noch Metternich, wenn es verrathen würde, mir etwas dafür anhaben können. Denn um den Sieg des Christenthums, die Erhöhung des Kreuzes überall auf Erden, u. die Belohnung der Martyrer darf man doch wohl noch Gott bitten!

Zweites P. S. Bekker muß seine Münzen schlagen, wie die Alten die ihrigen. Er bringt sicher eine glühende Gold- oder Silberkugel auf den Amboß, in dem der eine Stempel befestigt ist, u. hammert dann den zweiten Stempel mit mächtigen Schlägen hinein. Sonst wäre die Täuschung nicht möglich.

171. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 4/11 1821.

Meinen besten Dank für die Excerpte Ihrer bibliothecarischen Forschungen. Am wichtigsten war für mich die Notiz aus der Riccardischen Bibliothek, Hermogenes et Syrianus in Platonis opera. Ich folge nun dem ferneren Inhalt Ihres lieben Briefs. Die Relig. der Carthager, 2te Ausg. habe ich noch nicht erhalten; dagegen Ihren Odin in duplo; wovon das eine Exemplar Prof. Mone sogleich bekommen hat. Wir danken verbindlichst für dieses schöne Geschenk. Jedoch will auch Mone, wie ich merke, von einem Menschen Odin nichts wissen. Er wird übrigens dankbaren Gebrauch von Ihrer Gelehrsamkeit machen, indem er eifrigst am 5ten B. der Symbolik arbeitet, welchen Sie hoffentlich noch vor Ostern in Händen haben werden. Er wird die sämtlichen nordischen, wie auch westlichen Völker umfassen. Ich wünschte dem braven Forscher, daß er diese seine Arbeit in Ihrer Bibliothek machen könnte. Doch hat er viel Hübsches auch von Englischen Werken erhalten. Die lehrreiche Notiz Ihres Briefs über die Rocking-stones habe ich ihm mitgetheilt. . . Ich bin zu Gegendiensten bereit. — Antike beschriebene Backsteine habe ich nur selten bis jetzt gesehen. Ich will mir aber Mühe geben, dergleichen für Sie aufzutreiben, u. wenn ich was erwerbe, es Ihnen melden. Urnen aus Römergräbern kommen öfter vor; und ich kann Ihnen gelegentlich mit einer solchen dienen. Aber Malerei oder Schrift ist darauf nicht anzutreffen. Einige wohlerhaltene Römische Kaisermünzen in Silber u. in Erz, von denen ich gewiß weiß, daß sie am Donnersberg gefunden worden, stehen Ihnen auch zu Dienst. — Da ich kein praktischer Kenner der antiken Münzen bin, so nehme ich mich wohl in Acht vor den Medaillenhändlern. Vor 2 Jahren habe ich einiges wenige von Griech. Medaillen gekauft. Ich unterscheide es aber

sehr von dem übrigen, bis ich einmal ein Responsum von einem praktischen Kenner darüber habe. Ein Antiken- u. Kunsthändler aus Rom, Namens Conrado, der in Frankfurt die Meße bezieht und auch zuweilen hierherkommt, soll auch mit Becker in Verbindung stehen, u. dessen Producte unter die Leute bringen. Ich habe seit einigen Jahren einige Anticaglie besonders Aegyptische von dem Kaufmann Herrn J. D. Weber in Venedig zum Geschenk erhalten; auch eine Zahl Griech. Münzen von ihm so gekauft, daß ich den Preis bestimmte. Alle diese Sachen sind aus Museo Nani, woraus bisher vieles einzeln verkauft worden. Der größere Rest wird jetzt vermuthlich für die Bibliothek in S. Marco gekauft. Weber ist ein sehr unterrichteter u. kunstsinniger Mann, der mehrere vortrefliche Antiken besitzt. Sie werden im Kunstblatt Briefe von ihm lesen. — Ich habe so nach u. nach doch wenigstens ein Analogon von einer kleinen mythologisch archäologischen Sammlung zusammengebracht — zum Behuf meiner Vorlesungen. Freilich fehlen darin noch ganze Fächer. So habe ich keine antike Gemme, keinen Persischen Cylinder, keinen Babylonischen Backstein etc. etc.

Ich fange selbst an, am Charakter des hiesigen Paulus irre zu werden, den ich bisher vertheidigte; denn der Mann erlaubt sich Schelmereien so gut, oder vielmehr so böß, wie Voß. So soll er z. B. Verfasser der beiden Recensionen des Lückeschen Commentars übers Evangel. Johannis seyn, die in der Jen. L. Z. u. in den Heidelbb. Jahrb. stehen. Auch bedient er sich wie Voß der verächtlichsten Volksblätter, (z. B. der Neckarzeitung, die von frivolem Ultraliberalismus beseelt ist) um seine Meinungen durchzusetzen. Sie stellen sich nicht vor, wie weit es die Voßische Parthei, wozu er auch gehört, in solchem literarischen Cabaliren treibt. . .

#### 172. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 29/3 1822.

. . . Ueber die Jesuitischen Umtriebe kann ich Ihnen doch Einiges melden. Wie v. Hammer in Wien literarisch eingeengt wird, werden Sie wohl von ihm selbst wissen. In Mainz sitzt eine Gesellschaft derer, die ein Journal: Der Katholik, herausgeben, worin sie neulich unsern Ullmann (Professor dahier) wegen der Schrift über den 2ten Brief Petri angegriffen haben. Er hat ihnen im Intelligenzblatt der Heidelberggg. Jahrbücher geantwortet. Ferner greifen sie in der Schweiz um sich. Ein Alumnus meines philolog. Seminars, ein braver katholischer Jüngling aus Lucern, mußte neulich Hals über Kopf nach Haus, um eine Gymnasialstelle anzutreten, worin sich ein Jesuit eindringen wollte. Der bessere Theil der Bürgerschaft wollte also diesen jungen Mann an die Schule haben. Aber es war zu spät. Die



Stelle war occupirt, und nun studirt der junge Mann hier fort. In Darmstadt herrscht gleichfalls ein solcher Jesuit, der Präsident und Domherr von Wrede, der großes Vertrauen bei Hofe genießt. Dieser Pharisäer versagt allen jungen Philologen aus dem Hessen-Darmstädtischen Stipendien. Sie sollen Geistliche (Pfaffen) werden. Dennoch sind jezt viele junge Darmstädter Katholiken hier, die sich lieber kümmerlich durchbringen (wir unterstützen sie so viel wir können) — als daß sie der Wissenschaft untreu würden. Es sind fast lauter Philologen, d. h. junge Leute, die als weltliche Schullehrer künftig an Gymnasien Anstellungen suchen. Ueberhaupt nimmt seit einigen Jahren das Studium der alten Sprachen unter den Katholiken ungemein zu. Unter meinen 36—40 Alumnen des philolog. Seminars sind die meisten Katholiken. Da ich nun bei jeder Gelegenheit gegen den jesuitischen Schlendrian, der den jungen Leuten anklebt, predige, so gehen die Leute mit einer solchen gründlichen Verachtung dieses Sauerteigs von der Universität, daß die Jesuiten an ihnen keine Jünger werben können. In Baiern setzen sich auch die Landstände den papistischen Machinationen kräftig entgegen, und zum Erzbischof für Wirtenberg, Baden, Hessen, Nassau, herzog. Sächsische Länder etc. (welcher bekanntlich in unserm Freiburg im Breisgau seinen Sitz haben wird) hat das Kapitel vor 14 Tagen den vom Pabst so verfolgten Herrn von Wessenberg gewählt. In hiesigem Lande ist die Stimmung der Katholiken ziemlich im Geiste des Emser Congresses, und so ist es am ganzen Rheinstrom.

Der alte Voß lebt von aller Welt abgesondert in seinem Timonium u. macht mit den Demokraten in der Neckarzeitung Parthei.

### 173. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 18/1 1823.

... In München herrscht große Eintracht zwischen Katholiken und Protestanten, und Niethammer, Roth befinden sich wohl daselbst. O hätte ich doch dorten und in Nürnberg Sie an meiner Seite gehabt; wie viel lehrreicher würde diese Reise für mich gewesen seyn! Die hohe Geistlichkeit in Baiern ist wissenschaftlicher, d. h. guten Theils, als unser Herr von Wessenberg. Denken Sie an was er gethan hat, dieser aufgeklärte Prälat. Es war der Antrag in unserm Landtage [ge]macht zur Vermehrung des hiesigen Universitätsfonds um 5000 fl. Die Bauern verwilligten alles. Die erste (Adels-)Kammer verwarf es, und Herr v. Wessenberg war der eifrigste Opponent und wollte durchaus nicht, daß wir das Geld, das für die Bibliothek, philolog. Seminar u. andere Institute bestimmt war, haben sollten. O ich mag diese Leute nicht, die vor der Welt sich vom Ultramon-



tanismus lossagen und, wenn es darauf ankommt, dem Obscurantismus huldigen! und Wessenbergs süßlich-galante Büchlein in Almanachsformat über Osterfest und Christenthum mag ich auch nicht. Da ist mir Lutheri Katechismus lieber. — Kurz nach meiner Rückkehr starb der arme Voß Sohn am dirus hydrops — Folge seines ungläublichen Wein- u. Brantweintrinkens, und von dem Allen weiß der Vater nichts, der doch weiß, was Stollberg und was jeder gedacht hat und denkt den er für einen Katholiken hält. . .

174. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 21/6 1823.

Ihre reichen Sendungen habe ich richtig empfangen; und bin Ihnen dadurch zu vielfachem Danke verpflichtet. Unterdessen ist auch Herr Ammizböhl hier bei uns gewesen und hat sich in den öffentlichen Sammlungen sowohl als in der des Geheimen Raths Leonhard umgesehen. Für alles dieses schien er großes Interesse zu haben; weniger für die Alterthümer, und ich glaube, dieser lebenslustige junge Mann wird in Africa antiquarischer Entdeckungen wegen sich keinen Gefahren aussetzen.

Die Beilagen habe ich sogleich nach Italien und Strasburg weiter befördert; und das Inserat zur Kirchenzeitung ist dem Herausgeber auch willkommen gewesen. Von dieser Zeitung werden jezt schon über 800 Exemplare abgesetzt, und täglich mehrere Bestellungen gemacht. . . Hoffentlich ist mein Paket nun auch in Ihren Händen, und somit auch Hennehöfers Büchlein. Die Sache macht immer größeres Aufsehn, denn nicht blos der Gutsherr Freih. von Gemmingen ist mit seiner Familie übergetreten, sondern auch 2/3 der ganzen Gemeinde, und mehrere Gemeinden benehmen sich so, daß man vermuthet, sie werden nachfolgen. Hennehöfer ist unter die Candidaten der protest. Kirche aufgenommen, und wird vermuthlich an demselben Ort als Pfarrer angestellt werden. . .

175. An Fr. Creuzer, [bei Soröe] 8/7 1823.

Ihren Brief vom 21 Jun. mein verehrter Freund erhielt ich, als ich eben im Begriff war, eine zweite Visitationsreise aufs Land anzutreten und beantworte denselben 10 Meilen von Kopenhagen in der Nachbarschaft von Soröe. . . Sie werden diesen Brief früher erhalten, als einen ziemlich grossen Packen, den ich Anfangs Jul. an Sie über Lübeck spedirt habe. Wahrscheinlich geht er von dort nach Hamburg an Perthes. Freuen Sie Sich nur immer darauf, denn es sind Ægyptiaca, 20 an der Zahl, Idole u. Amulete, lauter Antiken, für Sie darin. Der Consul in Alexandrien hat wie ein ehrlicher Mann Wort gehalten, u. mir 11 schöne Hieroglyphentafeln geschenkt.



Eine ganz bemahlte Osiris ist grün. Eine grosse, fast eine Elle lange Tafel, ist ganz hieroglyphisch. Die Übrigen sind gemischt, Figuren u. Hieroglyphen. Meistens, wie ich glaube, Todtenopfer vorstellend, alle aus Cairo, wahrscheinlich also aus den Catacomben bei Saccara. Dann noch eine Menge wohlerhaltener Idole aus Stein, Terra cotta u. Holz, u. viele kleine Amulete. Auch einige Münzen. Ein zweiter Transport ist mir versprochen. Dieser enthält nur was der Consul eben zur Hand hatte. Im zweiten hoffe ich auch eine kufische Inschrift zu finden. . . Es freut mich, daß der Paphische Tempel Ihnen gefällt. Auch Hammer hat seine Zustimmung gegeben. Hirt hat nicht geantwortet.

P. S. Henhöfers Schrift habe ich mit vielem Interesse gelesen. Diese ganze Sache kann sehr wichtige Folgen haben. Er ist nun unter die evangelischen Candidaten aufgenommen. Wie wird man sich aber verhalten wenn er eine evangelische Pfarre erhält? Meiner Meinung nach muß man seine katholische Priesterweihe respectiren, und ihn nicht von neuem ordiniren. Unsre protest. Ordination ist ja aus der katholischen ausgegangen: u. die katholische Priesterweihe muß eben so wohl für gültig gehalten werden, als die kathol. Copulation. So geschieht es in England. Die Anglikanische Kirche ertheilt dem übertretenden katholischen Priester keine neue Weihe; u. träte ein solcher Fall je bei uns ein, würde ich auch die Gültigkeit der katholischen Ordination, selbst auf die Gefahr für einen Cryptokatholiken, wie Sie u. Daub, [geha]lten zu werden, vertheidigen. Würde man sie im Badenschen anfechten, so würde daraus eine grosse Erbitterung entstehen. Im entgegengesetzten Falle könnte aber der Übertritt manches katholischen Pfarrers sehr erleichtert werden. Meines Wissens haben auch Luther u. die Reformatoren nie einen Priester der sich zu ihrer Parthei wendete, von neuem ordinirt, eben so wenig als das in Dänemark geschehen ist.

176. An Fr. Creuzer, Kph. 12/2 1824.

Sie werden Sich wundern, mein theurer Freund! Hier haben Sie eine punische Inschrift, vor wenig Monathen beim Dorfe Malga auf den Ruinen von Carthago gefunden. Der englische Consul schnappte sie dem dänischen, der schon im Handel über den Stein stand, u. 20 Piaster geboten hatte, vor der Nase weg. Dieser aber schickte mir sogleich eine genaue Abschrift, u. unsre Ges. der W. wollte, daß sie noch in den bereits fertigen Band unsrer historisch-philosoph. Schriften käme. Das zweite Exemplar haben Sie die Güte Herrn Kopp, das dritte Herrn Dr. Hug nach Freiburg zu senden. Der dänische Consul ist ein Seeofficier, durch Mathematik wissen-

schaftlich gebildet. Er hat bereits 2000 Münzen zusammengebracht, von denen 600 ziemlich gut seyn sollen. Auch hat er unweit Tunis Catacomben, römische, gefunden; 300 Piaster daran gewendet, u. viele hundert Vasen, Lampen, Lacrymatoria u. s. f. ans Tageslicht gebracht, die im Sommer wills Gott nach Kopenhagen kommen. Auch Ammitzböll fängt an sich zu rühren. Wir haben jezt — im engen Vertrauen gesagt — unsern Augenmerk auf den großen Conus bei Malga gerichtet, den wir zu erwerben hoffen. Einen zweiten, etwas kleineren hat er in einer Latomie gefunden. Einen von diesen erhalten wir gewiß. Ich habe den Herren eine ziemlich umständliche Instruc[tion] geschickt, u. da der Prinz Christian sich sehr für diese Untersuchungen interessirt, und meinen Brief unter seinem Siegel, zugleich mit dem seinigen hat abgehen lassen, steht es zu hoffen daß der Eifer der Herren nicht sobald erkalten werde, zumahl auch da der Consul seine 30 Piaster ersetzt bekommt. Sie erhalten ferner...den Tempel der himlischen Göttin. Hammer hat mir keine weitere Aufklärungen geben können, Hirt hat nicht einmal geantwortet, welches ich einem um 40jährigen Freunde sehr übel nehme. Die Abhandlung mag denn ihre Gefahr laufen. Es sind viele Druckfehler stehen geblieben. Es hilft nichts bei den dänischen Setzern, daß man corrigirt. Sie wollens doch besser wissen, wenn ihnen das Dänische in den Ohren klingt. Überhaupt sind sie in allen fremden Sprachen höchst unwissend.

Es ist hier ein Kammerrath Bang, ein Mann von Bildung, der viel gereiset ist, u. manche hübsche Kunstkenntniße besitzt; unter andern kann er sehr schöne Pasten u. Abgüsse von Gemmen machen, u. hat eine eigne sehr feine Masse dazu. Mit dem stehe ich nun in Berathung über die Herausgabe einer Dactyliothea Danica. Der Prinz Christian, Ich, meine Schwester, Bang selbst, u. mehrere andre haben ziemlich viele antike Gemmen, auch sind einige im Königlichen Cabinet. Wir würden ja wohl circa 150 zusammenbringen, die eines Abdruks à la Lippert, ich hoffe aber schärfer, werth wären. Dazu müste denn ein kurzer Text geschrieben werden — wahrscheinlich am besten in französischer Sprache. Was sagen Sie dazu? Es käme nur darauf an ob die Sache so eingerichtet werden könnte, daß die Kosten gedeckt würden (denn Vorthail verlangt niemand) und daß jede einzelne Sammlung, 2—3 Bände (wie Fed. Dolce Gemme Antiche), den Käufern nicht zu theuer würden; denn gegen 2 Species würde ja wohl der Band mit 50 Abdrücken zu stehen kommen. Für den Absatz würde ja wohl Besser in Hamburg sorgen.

Ich habe Ihnen lange eine Notiz aus Ostindien mittheilen wollen, die

mir ein dänischer Missionair, den ich hier ordinirt und an die englische Kirche abgegeben habe, da die englischen Bischöfe ein paar Missionäre von mir verlangten, gegeben hat.

Dindyma heißt im Sanskrit eine Trommel. Die Indische Göttin Paleiamme wird vorgestellt, sitzend auf einem Löwen, und mit Blumen bekränzt. Ein Fakir läßt sich an ihrem Feste in der Gegend von Madras mit einem Haken im Rücken dreimal um einen Pfahl herumschwingen. Ammen, so wie die Göttin auch genannt, heißt Mutter. Was Palei ist, weiß ich nicht. Vielleicht wird Schlegel in Bonn darüber Auskunft geben können...

Für die mir versprochene Schleuder Mandel vielen Dank! wer weiß ob ich mich nicht dereinst mit karthagischen Kostbarkeiten werde revangiren können.

P. S... Wissen Sie etwas von der in Schottland gefundenen römischen Stadt? Ich werde nächstens deswegen an Sir Walter Scott, der Präsident der Edinburger G. d. W. ist, von der ich Mitglied bin, schreiben. ad vocem Ges. der Wiss. Haben Sie je ein Diplom von der unsrigen bekommen? Ich zweifle sehr: denn unser Sekretair, Örsted, bekümmert sich nur um Physik. Antworten Sie mir hierauf. Ist es nicht geschehen, so werde ich treiben. Die historische Classe hat mich zu ihrem Vormann gewählt. Ich habe also ein Recht mitzusprechen.

Ich lege noch ein paar Exemplare der punischen Inschrift bei, für die Akademie in München, u. für Schweighäuser. Sie werden ja wohl Gelegenheit finden, sie dorthin zu befördern.

177. An Fr. Creuzer, [Kph.] 14/2 1824.

... In dem heute abgegangenen Päckchen werden Sie eine Probe der äußeren Bekleidung unserer schönsten Mumie finden. Blaue eher porcellänerne als glaserne Röhrchen und sehr kleine Ringe von derselben Materie, die noch mit den alten Byssusfädchen an einander hängen, die Röhrchen habe ich auf Seide ziehen lassen. Sie liegen in der Mitte, sorgfältig in weiches Papier gewickelt. Machen Sie aber doch das Päckchen vorsichtig auf.

Ihr Brief Wachsmuth betreffend, ist bereits gehörigen Orts abgegeben. Er wird wirken. W. schreibt holprichtes Latein, so wie auch sein deutscher Stil schwerfällig ist. Das liegt also in seiner Natur u. läßt sich nicht ändern. Es ist ihm auch hier, wo man ihm gleichfalls auf dem Nacken sitzt, vorgeworfen. Gurlitt ist übrigens in diesem Punkte streng. Auch Thorlacius u. Petersen schreiben ihm schlechtes Latein. Wahr ist, daß Th. sich in den letzten Jahren versäumt hat. Hier, hoffe ich, Wachsm. Unfreunden den Mund mit der Bemerkung gestopft zu haben: die Puristen wären ja selbst

mit Heyne's Latein nicht zufrieden gewesen. Denn Heyne ist ihr non plus ultra. Was sie eigentlich gegen W. haben, sind theils Kieler Trätschereien: denn es ist da nicht viel besser als in Breslau; theils purer Neid: denn W. hat beiden Majestäten ganz ausnehmend gefallen, und diese haben sich das verlauten lassen, u. sind auch in Kiel sehr freundlich gegen ihn gewesen. — Übrigens habe ich gehörigen Orts drauf aufmerksam gemacht, daß Kiel die Pépiniere junger Professoren sey, die, wenn sie flügge werden, davon flögen: womit doch der Univers. wenig gedient sey, und habe dabei an Feuerbach, Thibaut u. andre erinnert. Man wird ihn hoffentlich zufrieden stellen, u. die Schreier nicht hören.

Sonderbar — Ich wollte Sie fragen, in welchem Buche sich Nachrichten über die Standquartiere der Legionen finden, da ich nun ein halbes Dutzend Legionensteine beisammen habe. Und nun fragen Sie mich über Legio XXII! Was ich weiß ist folgendes: Aber ich weiß nicht alles genau, denn manches habe ich aus Dorows Opferstätten der Germanen u. Römer I. p. 44. u. der Autor ist nicht klassisch. . . Da haben Sie alles was ich über diese Legion weiß. Hätten Sie nach jeder andern gefragt, so wäre ich mit Schande bestanden. Diese Notizen mußte ich aber zum βδέλυγμα ἐρημώσεως Matth. XXIV. 15 zusammenbringen. Nun sagen Sie aber auch mir: ob es der Adler dieser Legion ist, den der Graf v. Erbach besitzt? . . .

N. S. Bitten Sie doch Herrn Archiv Rath Dumgé um Antwort auf meinen Brief, u. fragen Sie Ihn ob es wahr ist, daß die Stiftungsbulle der Tempelherren im Archiv zu Mannheim liegt? Das ward mir in Italien vom Grafen Savioli gesagt, der lange in Mannheim gewesen war. Aus Holland habe ich über Christian II Papiere allerhand interessante Notizen. Diese Papiere betreffen aber seine Person, nicht das Reich, u. nicht frühere Zeiten. Seyn Sie so gütig, dieß Herrn Dumgé zu sagen. . .

178. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 4/4 1824.

. . . Raoul-Rochette u. Silvestre de Sacy beschäftigen sich mit einer Bilinquis-Inschrift, phöniciſch u. griechisch, mit dem Datum Olymp. 86. Sie ist in Cyrene gefunden und ist im Besitz eines Franzosen auf der Insel Malta. Mein erster Gedanke war an einen Streich, den die Engländer den Franzosen spielen wolten. Dagegen protestirt Raoul-Rochette. Ich habe ihm über das Griechische u. Kopp über das Phöniciſche unser verlangtes Responsum gegeben. Charaktere, Dialekt, Sprache u. Alles weisen ins 3te oder spätere Jahrh. nach Christo herab. Ist sie ächt, so ist sie ein Denkmahl von africanischen christlich-heidnischen Sektirern. Zoroaster, Pythagoras u. s. w.



kommen mit pantheistischen Vorstellungen vor, und es ist in beiden von Gemeinschaft der Weiber und aller Wesen die Rede. — Eine 2te ganz griech. ebendasselbst nennt Zoroaster, Pythagoras, Johannes (den Täufer ohne Zweifel) Christus und preiset besonders einen Simon. Mir fiel dabei Σίμων ὁ Κυρηναῖος aus dem Evangelio ein. Daneben kommt vor Μαεδάκης. Raoul R. erinnert an Masdak, der die Gemeinschaft der Weiber lehrte. Das paßt zum übrigen Inhalt. Aber das ε (nicht σ) machte mich irre. Ich dachte an Melchisedeck — weil sonst kein Prophet des A. T. genannt wäre. Auch ein interessantes Denkmahl der Mischlingsreligion heis[s]er Africaner. — Kopp wird auch was darüber sagen in obenerwähnter Schrift. (Wenn das Ganze nur nicht auch ein Englisches Fabricat ist!). — Im Kunstblatt werden Sie von einem besseren Funde lesen, worüber ich für Sie und die Dänischen Kunstfreunde einige Worte als Commentar beifügen will, die ich dem Dr. Schorn zum öffentlichen Gebrauch nicht mittheilen durfte. (Ich hatte von Weber die erste Notiz). In den Souterrains des Akademiegebäudes in Venedig hat dieser Junokopf Jahrhunderte gelegen — ohne Wissen der Herren Akademiker. Durch die 3te Hand und da er eben pulverisirt werden sollte, kommt er an den dort wohnenden protest. Kaufmann und Kunstfreund Weber. Dieser klagt mir nun in seinem neuesten Brief vom Ende März, daß die Herren Akademiker sich schämen, und ihm durch Proceß die Antike wieder abjagen wollen. (Cicognara hat den Kopf für ein Stück vom Parthenon erklärt). Weber fordert aber jezt 150 Louisd'or dafür. . . Ein Gipsabguß davon ist für mich unterwegs. Ich werde ihm schreiben, daß er (auf welche Weise melden Sie mir in Ihrem nächsten Briefe) Ihnen auch einen senden soll, den Sie denn Ihrer Frau Schwester verehren können. . . . Heute sinds gerade 20 Jahre, daß ich hier bin. Indem ich mit Dank gegen die Vorsehung daran denke — muß ich doch lächeln, wenn ich zu meinem Fenster hinaussehe, daß mich das Geschick ganz nahe bei meinem Freund Voß gerückt hat. Ich kaufte dieses Haus der herrlichen Aussicht wegen, und gewann(?) auf diese Weise ihn zum nahen Nachbar. Während nun seine Frau (die Ernestine) der meinigen allerlei Freundliches sagen läßt — sendet er gegen mich, H[errn] Stilling, Lavater, Schwarz, Schlegel, Görres, Daub, Thibaut eine Antisymbolik in die Welt (Stuttgart b. Metzler 1824 März). — Stadt u. Land sind in diesem Augenblicke voll davon, und es soll das Aergste seyn was er noch geschrieben. Das Literarische darin seyen (sagt man, denn Daub und ich wir lesen nichts von ihm) die aufgewärmten Recensionen. — Das Uebrige nichts geringeres als ein Aufruf an Redactionen, Akademien und Regierungen uns, absonderlich mich,

als Jugendverführer und Kryptokatholiken zu surveilliren u. s. w. — Da sehen Sie nun, an wen Sie, nach Ihrem letzten Briefe, ein Diplom Ihrer Akademie der Wissenschaften zu senden willens waren. (Hr. Oerstedt hat mir keins gesendet — u. ich wußte also nicht gewiß, ob mir die Ehre dieser gelehrten Gesellschaft anzugehören wirklich zu Theil geworden). Alle Ehrenmänner im Lande sind indignirt, und unser Minister v. Reizenstein hat mich noch gestern, ich möchte das Buch weder lesen noch beantworten. »Was ich seit 20 Jahren dem Lande geleistet wisse er und die Regierung besser zu würdigen«. — Aber, mein hochwürdiger Gönner und Freund! — so lügenhaft alle diese Beschuldigungen gegen uns sind, so äussern sie doch in manchen Stücken ihre Wirkung. Bis jezt zwar kann ich noch nicht klagen, aber Daub und Schwarz haben wenig Zuhörer mehr. Alle jungen Leute werden von der Voßischen Parthei für Paulus geworben. Es hängt dies alles auch mit politischem Ultraliberalismus zusammen, und jene Parthei beschreibt uns den Studenten als servile, jesuitische Obscuranten. Ich bin doch begierig, was Sie zu dem Buche sagen werden. Jezt arbeitet Voß an Paulus, daß er gegen die Trinitätslehre schreiben soll. Sie stellen sich nicht vor, mit welcher Thätigkeit diese Parthei arbeitet. Paulus schreibt nichts mehr als was ihr dienen kann, und in die Zeitgeschichte eingreift. Thibaut wird nicht genannt aber als Freund u. Pfleger alter Choralmusik mit den Katholiken in heimlichem Bunde vorgestellt. So stehen die Sachen. . .

#### 179. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 22/10 1824.

. . . Hr. Prof. Lusignan war 2mal bei mir und brachte mir Ihr letztes Paket. Ein artiger, gewandter und wißbegieriger junger Mann. Er scheint für die Archäologie Sinn zu haben, und er spricht viel von Nachgrabungen, die man künftig machen und von Sammlungen die man anlegen wolle. Ich habe ihm einige meiner Schriften geschenkt. Auch Mone hat ihm Bücher gegeben, und Lusignan hat mit großem Interesse unsere altdeutschen Handschriften gesehen. Für Linguistik hat er einige Bücher bei mir gesehen, die er noch nicht kannte. Ihnen und vielleicht auch mir wird er einige Griech. Münzen, besonders von Ithaka, wovon ich keine habe, senden. Für Griech. Münzen aus ächter Quelle würde ich immer gerne die Mionnetischen Preise bezahlen. . . Kopp ist mehrere Tage bei uns gewesen, und mit seinem Aufenthalte in Dänemark sehr zufrieden. In Schweden hat er weniger seine Rechnung gefunden. . . Melden Sie mir doch, welches das beste Dänisch-Deutsche Wörterbuch ist, so will ich mir es sogleich kaufen.

Ueber das Edikt des Großherzogs von Baden kann ich Ihnen (im Ver-

trauen) die zuverlässigsten Notizen geben. Der Grosherzog ist sehr kirchlich, und will ernstlich, daß die Pfarrer u. Professoren der Theologie den ächtevangelischen Lehrbegrif, wie er in den symbol. Büchern steht, in ihrem Unterricht festhalten sollen. Nun hatte er erfahren, u. es waren ihm von Landleuten Klagen zugekommen, daß in vielen Predigten u. Katechisationen große Neologie obwalte, hatte auch vernommen (was wahr ist), daß Paulus mit der größten Persiflage die Wundergeschichten des N. T. behandle, und daß er noch kürzlich auf dem Lehrstuhl den bloßen Scheintod Jesu und die ganze Theorie des Wolfenbüttler Fragmentisten vortrage, und wie sehr diese Meinungen unter den Studirenden um sich griffen. Hierauf erklärt der Grosherzog dem Minister von Berkheim (einem sehr religiösen und rechtschaffenen Mann): »er wolle niemandes Ueberzeugung Gewalt anthun, allein von Lehrern u. Predigern fordere er (nach seiner Pflicht als Christ u. als Fürst) eine Lehrweise im Sinn u. Geist der Augsburg. Confession, u. der Minister solle kräftige Maaßregeln treffen«. Hierauf hat Berkheim mit dem Kirchenrath Bähr jenes Edikt verfaßt, nachdem die zuvor befragte theologische Facultät dahier, die sich nicht gern einmischen und den Schein der Intoleranz vermeiden wollte, eine Antwort auf die geschehene Anfrage ertheilt hatte, womit der Grosherzog und die Minister höchst unzufrieden sind, indem die Regierung die Sache so ansieht, als seye sie von der Heidelberger theolog. Facultät, deren Majorität sie (die Regierung) habe unterstützen wollen, im Stiche gelassen worden; welches der badischen Regierung um so mehr auffällt, da Augusti u. mehrere andere Theologen des Auslandes in Privatschreiben ihren großen Beifall über das Edikt dem Ministerium und dem Grosherzog zu erkennen gegeben haben. — Dies ist der wahre Verlauf u. Stand der Dinge. Ich, obwohl Laie, handle in dieser Sache nicht, wozu ich nicht berufen bin, sage aber frei meine Meinung, und nehme lebhaften Antheil daran. Meine Ansicht aber ist folgende: 1) Die Intension unserer Regierung ist dabei die beste, und verdient Hochachtung 2) Mit Paulus Frivolität in seinen Vorlesungen geht es über alle Gränzen, und die traurigen Folgen zeigen sich unter Studenten und Candidaten. 3) Die neologischen Schriftsteller suchen solche ächtchristliche Bestrebungen der Regierungen, u. auch die der badischen, dadurch verdächtig zu machen, daß sie den Verdacht des Kryptokatholicismus und einer Verbrüderung mit den Jesuiten auf solche Verordnungen werfen (woran wenigstens beim badischen Gouvernement nicht zu denken ist.) 4) Im Gegentheil bin ich überzeugt, daß die Jesuiten u. Romanisten in wenigen Jahren gewonnenes Spiel haben, wenn nach des hiesigen Paulus



Weise fortgelehrt und gepredigt wird, indem der Protestantismus auf diese Weise atomistisch aufgelöset und in lauter Privateinfälle und in eine Unzahl von frivolen Hypothesen zertrümmert wird. Da es im Gegentheil keine sicherere Rettung des Protestantismus giebt, als das Festhalten an der Einheit der evangelischen Confession, wie sie in unsern symbolischen Büchern steht. — Schriften, wie die Kirchenzeitung, müssen dem Protestantismus nur schaden, indem der Herausgeber selber nicht weiß was er will, und wie seine bisherigen Schriften zeigen, in seinen theologischen Lehrmeinungen eine Girouette ist. Es thäte hoch noth, daß gelehrte und ächtevangeli-sche Theologen sich in Schriften vernehmen ließen und sich vereinigten um der ganz ungläublichen religiösen libertinage zu steuern. . .

#### 180. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 8/2 1825.

. . . Mittlerweile habe ich vom Herrn Negocianten J. Dav. Weber aus Venedig ein Schächtelchen mit Griechischen Schleuderkugeln für Sie erhalten, und ich warte die erste Gelegenheit ab, um es Ihnen durch unsern wackeren Buchhändler Herrn Mohr zuzusenden. Bei dieser Sendung meldete mir nun Freund Weber Folgendes, was ich für Sie hiebei abschreibe: »Das Schächtelchen für Herrn Bischof v. Münster enthält die 2 bleynernen Schleuderkugeln mit den Aufschriften ΓΑΥ und ΕΥΤΕΙ . ΤΟΥΣ aus dem Nanischen Museo Nr. 351, nach welchen, seitdem ich selbe erkaufte, mehrere Engländer vergeblich fragten. — Der Grund, warum ich Ihnen dieses Schächtelchen für den Herrn Bischof zusende, liegt darin, weil ich Seine Hochwürden nicht wenigstens noch 4 Monate mit dem Empfang warten lassen wollte. — Es standen solche schon seit 2 Monaten in der Kiste mit dem Gypskopf verpackt, allein die Gelegenheit zur Versendung stellte sich nie ein, und wird wahrscheinlich noch bis Februar zögern. Ich schloß also die Kiste wieder auf, und machte dem Kopf der Juno mit einem kleinen Griechischen Basrelief, welches eine Familien (Necro)-Mahlzeit vorstellt, und ebenfalls aus dem Nanischen Museo (Nro. 240) herkommt, eine Lagerstätte. Dadurch hoffe ich für das lange Harren bey dem Herrn Bischof Verzeihung zu erhalten. Die Arbeit ist zwar was Kunst betrifft nichts besonders, doch die Vorstellung interessant, und der schöne weiße Marmor ist gut erhalten. Inzwischen hoffe ich zu der Kiste mit dem Gypskopf noch eine andere längere zu fügen, und zur See abzusenden, in welchem sich der Gyps Abguß einer gar schönen Libanophore oder Weihrauch-Opferpriesterin im schönen strengen Style ganz en Basrelief abgebildet findet, welche die schönste Zierde des hiesigen Giustianischen Museums ist. — Diese Nach-



richt belieben Sie inzwischen dem Herrn Bischof v. Münster zu ertheilen, an welchen ich gleich bei Abgang der 2 Kisten mit Gypsabgüßen selber schreiben werde.« So weit Hr. Weber, und ich wünsche Ihnen nun einen glücklichen Empfang dieser Sendungen des freundlichen Herrn Weber. . .

181. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 26/12 1825.

. . . Um den Denkläubigen u. andere fade und ungelehrte Sachen des Paulus und Consorten bekümmere ich mich nicht, und hier gerade werden sie auch am wenigsten gelesen. Möchten diese Leute sich auch um uns nicht bekümmern, aber da das Calumniiren ihr Handwerk ist, so bemächtigen sie sich aller Blätter, und suchen unsere würdigen Lehrer Daub und Schwarz, wenn sie könnten, um ihre Wirksamkeit zu bringen. Allein das ist bisher doch nicht gelungen, und das unpartheiische Publicum fängt an einzusehen, auf welcher Seite gründliche Wissenschaft, Geradheit und christliche Liebe ist. — Es ist jezt allenthalben ein sehr aufgeregtes Partheiwesen, das, nicht bloß mehr politisch, auch Religion und Kirche mit seinen Scheeren fassen möchte. Sie haben mir ja auch von ähnlichen Händeln gemeldet, wovon ich, Ihrem Auftrage gemäß, natürlich nur den von Ihnen genannten Freunden Mittheilung gemacht habe. . . Mit den Angelegenheiten der Süddeutsch-Katholischen Kirche nimmt es wieder eine andere Wendung; die Höfe, höre ich, können unter sich nicht einig werden, und unsere Großherzog. Regierung soll im Begrif stehen, einen eigenen Bischof zu ernennen, und separatim ein Concordat abzuschließen. — Uebrigens bemerke ich noch eine Veränderung: Noch vor 6—8 Jahren und früher konnte der Kathol. Kirchenrath hiesigen Landes weltliche philologisch gebildete Lehrer nicht genug haben, und ich bekam Vorwürfe, wenn ein u. anderer an ein auswärtiges Gymnasium oder Universität gieng. Jezt will man wieder lauter Geistliche zu Gymnasiallehrern, und Allen wird gesagt, sie sollen auch Theologie studiren. Freilich wollen auch weltliche Schullehrer mit Weib u. Kindern mehr Besoldung haben. . . Hr. Prof. Welcker von Bonn besuchte mich in diesem Herbst, und wir machten mit einander einen Ausflug nach Frankfurt. Ich habe ihm sehr zugeredet, die noch übrigen Zoega'schen Abhandlungen bekannt zu machen. . .

182. An Fr. Creuzer, [Kph. April 1826].

Diese Zeilen mein theurer Freund bringt Ihnen ein wackerer Mann, Herr Pastor Heber aus Svendborg im Stifte Fühnen, einer meiner früheren

Zuhörer, der, ein seltener Fall, vom Artillerie Corps in dem er Officier war, zum Studium der Theologie übergang. Er macht einen kurzen Ausflug nach Italien. . . Steht denn in keinem Neoplatoniker irgend ein Wort über das Pythagoräische Y? Was die Römer darüber haben, kenne ich alles, aber nichts von Griechen habe ich finden können. Es ist gewiß Indisch. Das Symbol der zweifachen Naturkraft.

Für Bähr ist keine Aussicht. Man ist es müde sich mit Ausländern einzulassen, die erst unterhandeln, und denn, wenn sie deshalb von Ihren Regierungen gute Bedingungen erhalten haben, abspringen. Wachsmuth war im Begriff zu erhalten, was er wünschte, das Oberbibliothekariat in Kiel. Eh aber die Königliche Resolution fiel, nahm er einen Ruf nach Leipzig an. Nun bereut er seine Übereilung. Mit Matthiæ in Danzig war man einig, da schrieb er ab. Mit Zumpt soll es eben so gegangen seyn. Man sieht sich nun nach einem tüchtigen inländischen Philologen um, den man hoffen kann zu behalten. . .

183. An Fr. Creuzer, [Kph.] 17/9 1826.

Sie mögen wohl glauben, theuerster Freund, ich sei todt und verschollen, weil Sie so lange nichts von mir gehört haben! . . . Wir haben jetzt viele theologische Streitigkeiten. Eine wackere u. gelehrte Schrift des Professors Clausen hat die Veranlassung dazu gegeben. Dieses werden Sie in der Kirchenzeitung gelesen haben. Er hat seinen Hauptgegner, einen hiesigen Prediger Grundtvig, der ihn beschuldigt hatte, er stehe an der Spitze der Feinde des Christenthums, vor Gericht injuriarum belangen müssen. . . Nun ist die Frage vom Eide auf die symbolischen Bücher aufgeworfen. Jene Parthey will das quia consentium cum S. S. Die gemässigte beruft sich auf die Worte des Eides, die auf doctrinam coelestem comprehensam libris Prophetiis . . . verpflichten. Auf diese doctr. coel. haben auch wir Bischöfe im Hirtenbriefe zum Reformationsjubelfeste, der mit könig. Approbation herauskam, den Eid gedeutet, und die aufgeklärtesten Juristen sind mit uns einig; das ist aber jenen Herren nicht genug. Wir werden schweigen, so lange es irgend möglich ist. Nicht jenen Schreibern, sondern der Regierung sind wir Rede u. Antwort schuldig. und wenn sie keine Veranlassung zur Duplic finden, werden sie auch sich desto eher zur Ruhe begeben. Eigentlich hat sie § 7. u. 8. des letzten Hirtenbriefs aufgebracht; dem dürfen sie aber, weil das Jussu et Sumptu Regio auf dem Titel steht, nichts anhaben! . . .

184. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 16/10 1826.

... Die Pariser Reise hat mich doch an 2 Monate gekostet. Ich bedaure aber diesen Zeitverlust nicht, denn sie war sehr belehrend für mich. Auch muß ich die große Gefälligkeit, Nachsicht und Güte der Französischen Gelehrten höchlich und dankbarlichst rühmen. Der Status religionis ist freilich ärger als ihn selbst die Oppositionsblätter darstellen. Aller höhere u. weitere Unterricht und fast das ganze Kirchenwesen ist in den Händen der Jesuiten. Ein Journal betitelt *Le Catholique*, im Interesse der herrschenden Parthei geschrieben, wird von einem Baron de Eckstein, einem Lübecker der in Rom katholisch geworden und, nach merkwürdigen Schicksalen, jezt Secretär des Herzogs von Damas ist, herausgegeben. Er hat darin auch den Herrn Benjamin Constant angegriffen. Dieser Eckstein hat vor vielen Jahren hier bei uns studirt, und in der Person unseres ehemaligen Zuhörers fand ich zu Paris einen angesehenen Weltmann an ihm.

Die wahren Gelehrten, wie Silv. de Sacy, Abel Remusat, Hase, Boissonade, Letronne, Raoul-Rochette etc. lassen sich freilich durch jene Jesuitischen Influenzen nicht irre machen. Hase arbeitet an einem rännonirenden Katalog der Griech. Handschriften der Königlichen Bibliothek, einem Werke welches für alle Gelehrte von großer Wichtigkeit seyn wird. — Mein Freund u. Schüler Georg Joseph Bekker Prof. in Löwen traf mit mir in Paris zusammen. Er ist Lehrer auch an dem neuen philosophischen Collegium, das der König der Niederlande gegen die Jesuiten errichtet hat, und wußte mir viel von dem dortigen Partheiwesen zu erzählen.

Ich habe mir manche interessante Bücher von Paris mitgebracht, auch einige der neuesten von dem ehrwürdigen Coray, den ich dorten persönlich kennen zu lernen das Vergnügen hatte...

185. An Fr. Creuzer, Kph. 3/2 1827.

Es ist lange her, daß ich Ihnen, mein theurer Freund, nicht geschrieben habe. Wer von uns eigentlich in culpa ist, weiß ich nicht. Nur das weiß ich daß es Zeit ist, wieder anzufangen. Da ich viel und vielerlei zu schreiben habe, will ich den Brief numeriren.

1. Die auf Veranlaßung des Jubelfestes erschienenen Schriften müssen Sie erhalten haben. Seitdem haben wir allerlei Händel gehabt. Die Art Epistolas encyclicas zu schreiben, misfällt den Schwärmern höchlichst. Sie sehen da eine Macht gegen sie auftreten, der sie nicht gewachsen sind. Sie haben daher die zum Jubelfest 1817 geschriebene, wegen der Erklärung des Eydes auf die symbolischen Bücher, die darin enthalten war, angezapft?, und



Lindberg, derselbe, der sich mit der orientalischen Paläographie beschäftigt, und dem der Geheime Rath Kopp viel Güte erzeigt hat, hat in einer kleinen Schrift auf eine sehr insidieuse Weise den ganzen dänischen Episcopat dem Volke als ungläubig verdächtig machen und selbst den König mit Vorhalten des dänischen Königsgesetzes gegen uns reizen wollen. Juridisch war ihm nicht anzukommen, so listig waren alle Worte gestellt. Ich wendete mich aber im Namen sämtlicher Bischöfe an die Kancelley, und es erfolgte eine königliche Resolution aus dem Staatsrath, für den König und für uns gleich ehrenvoll, worin Lindberg des Königs allerhöchstes Misfallen zu erkennen gegeben ist, und die auf könig. Befehl publicirt worden. Sie werden eine Übersetzung derselben gewiß bald in mehreren gelehrten Blättern lesen. Nun scheint es, daß wir fürs erste Frieden haben werden, wenn nicht Rudelbach, ein gelehrter Theolog und Dialectiker, der eigentlich die Bolzen dreht, uns von einer andern Seite angreift. Der schreibt aber nicht fürs Volk, sondern in einer theologischen Zeitschrift, die freilich auch in den Händen von Schustern und Schneidern ist, die darauf haben subscribiren müssen, und von der herrnhutischen Partei unterstützt wird. Allein das ist doch nicht so gefährlich, als Pamphlete die in allen Schenken gelesen werden.

2. Mein Julius Firmicus, und der Stern der Weisen, Untersuchungen über das Geburtsjahr Christi, sind nun gedruckt. Mit der ersten Gelegenheit sende ich Ihnen beide, und was ich sonst noch für Sie habe. Der Stern der Weisen hat aber eine Unzahl von Druckfehlern. Der Setzer verstand kein Wort Deutsch, und da half denn kein Corrigiren. Wenn die Schrift angezeigt wird, so bitte ich Sie dafür zu sorgen, daß dieses bemerkt wird. Von der Religion der Babylonier ist der erste Bogen gedruckt. Sie wird wohl 8—9 Bogen stark werden.

3. Ich habe allerlei im Sinn. Gestern habe ich in unsrer Ges. d. Wiss. eine Abhandlung vorgelesen: Die Christin im heidnischen Hause, ein Gemälde aus den ersten Jahrhunderten der Kirche. Die Materie ist neu, und gewiß interessant. Aber es fehlt oft an Datis. Vieles muß errathen werden. Ich bitte Sie Ihre Juristen zu fragen, wie sie das erklären, daß die Richter Christinnen, besonders Jungfrauen, die nicht opfern wollten, in die Schandhäuser (meritoria) schickten. Tacit. Annal. V, 9. reicht nicht zur Erklärung hin. Stellen die davon handeln sind: Tertull. Apolog. c. 50. de Monogam. c. 15. Ambros. de Virginibus Lib. II. c. 4. n. 23, und Ruinarts Acta Martyrum, die Quart-Ausgabe p. 128. 148. 424. 427. 505. Auch wohl öfter. Je eher Sie mir Auskunft herüber verschaffen können, desto lieber wird es mir seyn. denn ich weiß nicht, wie bald die Abhandlung gedruckt wird.



In der Römischen Criminalgesetzgebung könnte doch so etwas nicht stehen, obgl. p. 427 der Richter sich auf kaiserliche (Dioclet. u. Maximians) Befehle beruft. Nicht bloß Sklavinnen, sondern auch Freie wurden zu dieser Strafe verurtheilt. — Ich mögte wohl des Euhemerus, und des Porphyrius Fragmente der Theologie aus den Orakelsprüchen sammeln. Die meisten finden sich im Euseb. Præp. u. Demonstr. Evangelica und im Theodoret. Haben Sie ungedruckte Fragmente irgendwo gefunden?

4. Sie werden sich erinnern, daß ich Ihnen vor ein paar Jahren schrieb, ich hätte Gelegenheit mich in Constantinopel erkundigen zu lassen ob von Ephorus noch etwas in der Patriarchalbibliothek zu finden sei. Der geheime Legationsrath Clauswitz, der von seiner Sendung dorthin zurückgekommen ist, und auch dem Prinzen Christian hübsche griechische Münzen mitgebracht hat, hat sich genau erkundigt. Selbst konnte er nicht in die Bibl. kommen, denn kein Diplomatiker hat mit Griechen im Fanal oder im Patriarchate Umgang, das würde für die Griechen selbst zu gefährlich seyn. Die Antwort war, kein Manuskript, ausser einigen unbedeutenden über Religionsgegenstände aus den späteren Jahrhunderten, sei in der Patriarchalbibliothek vorhanden.

5. Der Baron Eckstein ist mir dem Namen und der Herkunft nach wohl bekannt. Sein, noch in Altona lebender, Vater war ein Frankfurter Jude Ebstein, den mein Vater in den siebziger Jahren getauft hat. Ein braver Mann. Ich lernte von ihm Judendeutsch, das ich leider nachher vergessen habe. Der Neffe dieses Baron Ecksteins, Witte, ist aus den Demagogischen Umtrieben bekannt. Man hat ihm aber nichts anhaben können. Er ist ein paar Mal hier bei mir gewesen. Ein guter Kopf aber ein wil[der?]. In Kiel hat er einige Monathe gefangen gesessen.

6. Ihrem Freunde Weber habe ich auf jeden erhaltenen Brief geantwortet. Ich weiß aber auch nicht ob er meine Sendung, die in seinem Namen Hammer in Wien abgefordert ist, und das zweite Heft der Sinnbilder, das ihm ausserdem von Hammerich geschickt worden, erhalten hat. Ich bitte Sie darnach zu fragen.

7. Über das Mithragewölbe das man bei Frankfurt entdekt, bitte ich um Nachricht, und um die kleine Schrift, die darüber herausgekommen seyn soll.

8. Auch über den heidnischen Kirchhof bei Freiburg. Wäre es nicht möglich einige der dort in Menge gefundnen Alterthümer zu erhalten? Hug und Welcker könnten vielleicht behülflich seyn.

9. Dafür weise ich Ihnen auch ein kleines, wie ich glaube, nicht beachtetes Fragment von Cicero de Republica nach: Rufinus Grammaticus Anti-



ochenus de compositione et metris Oratorum (Antiqui Rhetores Latini ex Bibliotheca Francisci Pithoei. Paris 1599 Qu. pag. 319) »Idem Cicero in Dialogis de R. P. multa dicit, referens Asianos oratores ditrochæo clausulas terminare.« Es wäre wohl möglich, daß in dieser Schrift mehrere Fragmente vom Cicero versteckt wären.

186. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 3/3 1827.

Ihren schätzbaren Brief vom 3 Febr. habe ich mit Interesse und Theilnahme gelesen. — Ist es möglich, daß man auch gegen Sie Verdächtigungen auf die Bahn bringen konnte! Doch Sie haben gesiegt, wie nicht anders zu erwarten von Ihrem König in Sachen eines solchen Bischofs. Meine hiesigen theolog. Freunde wollten davon schon etwas in öffentlichen Blättern gelesen haben, sind aber der Meinung, daß Sie solche Angriffe, wie der Löwe eine Stechfliege, von sich schütteln könnten. Es thut mir leid für Dr. Rudelbach, daß er sich solchen Insinuationen hingibt. Doch, schon hier bemerkten wir, daß er in seinen Aeusserungen manchmal etwas Grelles und Starres hatte. Man meint aber ordentlich das Zeitalter des Fanatismus wolle wiederkommen, und die Neologen wetteifern in diesem Stücke mit den Paläologen. Bei dieser Gelegenheit muß ich Ihnen doch unter uns sagen, daß während Voß mich u. einige meiner Collegen wegen Kryptokatholicismus und Mysticismus öffentlich angegriffen, in Löwen ich und einige andere hiesige Lehrer der dortigen jungen Professoren als arge Ketzer u. Atheisten dargestellt werden, die ihnen solche verderbliche Lehrer zugesendet hätten. Das kommt nämlich daher, weil unsere dortigen Schüler an dem dort neuerrichteten Collegium philosophicum den Pfaffen und Jesuiten, die in den Niederlanden wieder den Meister spielen möchten, kräftig entgegenarbeiten. Solche Erscheinungen machen mich in der That ganz gleichgültig gegen die Urtheile der Leidenschaft — und ich lache darüber, wenn mich der eine Theil für einen heimlichen Katholiken, der andere für einen Ketzer u. Atheisten ausgibt. Es ist aber traurig, daß unser Zeitalter sich wieder in solche Extreme verirrt. . . Auf Ihren Jul. Firmicus bin ich eben so begierig, wie auf Ihre Religion der Babylonier. Ich werde aus beiden vieles zu lernen haben. — Böttigers Kunstmythologie werden Sie gelesen haben. Ein reiches u. lehrreiches Buch. Aber den Euhemerismus kann er doch nicht ganz aufgeben. Daß er sich so positiv gegen den Stockhellenismus von C. Ottfr. Müller, Welcker und Schwenk erklärt, hat mir sehr gut und löblich geschienen. Dieses System wirft allen Glauben an die ersten alten Historiker über den Haufen. . .



187. Von Fr. Creuzer, Heidelberg 3/1 1830.

... Was sagen Sie denn zum Aglaophamus des Herrn Prof. Lobeck? Sie sollen ja auch fast immer Unrecht haben. Daß ich bei ihm niemals Recht habe, bin ich schon gewohnt, und vermuthe daß dies noch ein Erbstück von Voßischem Haß ist. Denn Voß soll ihn gegen mich aufgehetzt haben. Ich selbst habe niemals mit ihm correspondirt, oder eine seiner Schriften recensirt. — So lange Lobeck aber die Zeugniße des Isokrates und anderer Classiker bis auf Pausanias herab nicht vernichten kann — werde ich nimmermehr glauben, daß an den Eleusinien weiter nichts gewesen, als was er daraus machen will. Aus meines Freundes u. Schülers Dirksen Klagen weiß ich, daß Lobeck ein sehr heftiger u. unverträglicher Mann ist... Wir haben hier gegen 800 Studenten — aber hauptsächlich Juristen u. dann Mediciner. — Fast alle πρὸς τ'ἄλφια studierend. — Der wissenschaftliche Geist nimmt in Deutschland sehr ab. Ob es daher kommt oder aus andern Ursachen — genug der auf Gründlichkeit in den Sprachstudien hinarbeitende neue Baierische Schulplan findet im ganzen Lande u. besonders auch im Rheinkreis, großen Widerstand...

188. Von Melchiorre *Delfico*, Napoli 6/2 1787.

Mio caro ed ottimo amico... Sarai dunque Professore Teologo! Gran Fortuna della Teologia quando capita in mano a galantuomini: ridotta a poche e grande idee, consola i cuori, ed ingrandisce l'immaginazione, e così si rende utile all'umanità. Gli antichi Teologi sono stati Poeti, non eccettuandone Platone; e pare che si torni allo stesso gusto, di che vi è grande obbligo alla Filosofia. Chi sa, se mai potrò venire a vederti; come allo scendere da una Cattedra di severa Teologia, rientri poi in casa a godere della tenerezza di una sposa, e delle carezze de' vezzosi figliuolini? Io benedirò con te la Teologia.

D. Eleonora vi rende mille grazie della memoria, che serbate di lei, e vi avrebbe essa stessa attestati i suoi sentimenti, se non fusse sicura, che vi pervengono egualmente grati per mezzo degli amici. Qvì non abbiamo nulla di nuovo, che possa interessarvi. Gran concorso di Forestieri a godere l'Inverno Napoletano, ed anche di persone distinte per talenti, come sono gli Abati Casti, e Ceruti.

189. An Melchiorre *Delfico*, [Kph.] 26/11 1808.

Si ricorderà vostra Eccellenza d'un suo amico da molti anni fissato sulle sponde del mare baltico, ma il cui cuore sempre e con giovanile affetto

pensa a que' giorni felici che nei anni [1785 e 86] passò nella bella Partenope tra amici che il cielo lo fece trovare in quell' immensa metropoli, e che poi dispersi ed uccisi nelle sciagure domestiche gli anno lasciato una memoria mesta di quei felici tempi. VE. è quasi sola rimasta; reddita alla sua Patria, collocata in posto eminente ella può travagliare a sanare le piaghe profonde, e ridurre la felicità che sempre dovrebbe abitare queste le più belle regioni della terra. Già da lungo tempo mi era proposto di indirizzarle qualche righe e prendo adesso la penna, per pregarla di continuarmi la sua tanto cara amicizia, e di credermi sempre l'istesso verso di Lei, pieno di stima e di tutti i sentimenti che costituiscono il carattere della più sincera amicizia. Un nuovo vincolo che ci giunge, l'accademia Italiana, di cui Ella è uno de' anziani, vien d'accedere a tutti li altri; e non ho bisogno di dire a VE. quanto mi sia stata cara l'invitatione a partecipar a' travagli di così illustre unione, nella quale ebbi la consolazione di vedere che li letterati d'Italia, tanto da me stimati, m'anno continuata quella benevolenza che mi rese tanto grato ed utile il mio soggiorno d'Italia.

Benchè i miei studj si siano principalmente diretti verso il campo latissimo della Teologia, di cui da venti anni sono stato Cathedratico nella R. U. di Copenh. e continuo di fungere come tale nella nuova carica commissami da S. M. hò però sempre conservato l'amore dell' Antichità, che fu il primo vincolo tra di noi; e cercatà ogni occasione per sieguitar i progressi che si sono fatti in questa scienza ho io stesso publicate varie dissertazioni antiquarie, delle quali VE. forse avrà veduti li estratti nel Giornale enciclopedico di Parigi. Le mie collezioni antiquarie, soprattutto di medaglie, non sono restate addietro, e non ostante la gran distanza, vedo il mio medagliere adempito di circa 9000 medaglie antiche, tra quali le 2500 sono greche. riceverà tra poco il Sig. Fr. Avellino dal mio amico Sig. Cav. Schubart il catalogo di quella parte che contiene le medaglie del Regno, la quale è ben poca cosa a paragonarsi coi tesori Napolitani; è quasi l'unica serie quì, e sarà aumentata da tempo in tempo, mercè alla gentilezza dell' Avellino, che all' invito del Sig. Schubart vuol incaricarsi de' miei bisogni.

Si ricorda VE. del viaggio che facevamo insieme col Sig. Heeren ora Professore di Gottinga, della sera passata in Salerno, del pelerinaggio per ammirare le venerande antichità di Pesto. Quanto vicino eravamo allora di Velia, adesso chiamata Agropoli; e nessuno di noi pensava à far le 15 miglia che è situata dietro Pesto. Mi faccia la grazia, d'informarmi se nulle ricerche vi sono fatte; se non vi si trovano delle rovine d'importanza, o almeno de' sepolcrj, delle Iscrizioni, che devono contenere delle notizie

interessantissime; sopra tutto, se sono de' tempi remoti, e vicini all' epoca della Setta pitagorea. Ardisco anche pregarla di farmi avere delle notizie di quel tempio sotterraneo trovato due o tre anni fa nella Iapygia; e d'informarmi, se è vero, che pochi anni addietro, nella vicinanza di Taranto si sia trovata una gran iscrizione punica, la cui metà fosse salvata da Monsign. Arciv. di Tar. Ne è scritto l'anno passato a Monsig. Forges d'Avanzati. devo supporre che la mia lettera gli sia giunta, come il Sig. Zoega l'a stesso consegnata alla posta di Napoli: ma la risposta di quel Prelato si è smarrito, probabilmente nella Germania — dovendo passare per tante armate. Ma ora, che è tranquillo il continente tra Copenh. e Napoli, posso sperare che questa mia, e la risposta di V.E. non si perda; e la prego in oltre per più gran sicurezza di mandarla al nostro degnissimo Vicepresidente perpetuo Sig. Cav. Schubart.

Forse il mio nipote, figlio di mia Sorella, Carlo Brun, che in questi giorni è partito per Roma per ricondurre sua madre si presenterà a VE. se il tempo gli permette di far il viaggio di Napoli. Che questa lettera allora gli serva d'introduttoria e che VE. si degni di riceverlo come un giovane che amo quanto amo i miei proprij — Poi in qualche anno avrò forse il piacere di mandarle qualcheduno de' questi — che ne è quattro, de' quali il primogenito è nel fior della gioventù nel 17 anno. E chi sa, se i voti del mio cuore non saranno adempiti un giorno, chè sempre i miei pensieri volano verso l'Italia, e me lo figuro come la più gran felicità di passarvi di nuovo qualche mese. Ma si vuol del tempo, e molto travaglio in cura pastoralis officii prima che possa sperar di ottenere tale permissione dal mio graziosissimo Sovrano. Fratanto mi lusingo colla speranza, e viaggio in Fantasia.

190. Von Melchiorre Delfico, Napoli 22/9 1818.

Mio diletteissimo amico. Quanto ti sono obbligato, per avermi fatto conoscere e godere d'una rarità preziosa! Tale è il Dr. Estrup; così fresco di anni, e così maturo di senno, e poi ricco di tante cognizioni e del più utile sapere. Beati Voi altri, che avete di tali cimelj più pregevoli assai dei più illustri sassi di cui facciamo gran vanto. Bench' Egli Dr. Istorico, ed io antistorico, pure ci siamo amati dal primo momento che mi presentò i tuoi caratteri, e mi ha dato il più caro piacere, vedendomi spesso, poichè segvita la mia immobilità. Gli ho detto, di esser molto contento che la Storia sia nelle sue mani perchè saprà maneggiarla da Filosofo, e come una parte della Storia naturale dell' Uomo, la farà servire ai progressi della

perfezionabilità di quest'essere che ne ha ancora tanto bisogno. La partenza di Estrup è per me una privazione; e solo mi consolo pensando che talvolta parlerete insieme e colla vostra illustre sorella di me che vi amo tanto. Ti ringrazio delle nuove della famiglia, ciò che prova il tuo cuore per me. Sono stato poi molto contento del ritratto che mi fai del tuo ben essere, ma lo sarò molto più, quando vorrai mandarmi il tuo ritratto effettivo in quella maniera che meglio ti piacerà: io non ne ho bisogno, perchè vivacemente sei stampato nella mia immaginazione, ma potrò mostrarti agli amici, che ti conoscono per fama. Dunque mandalo subito che puoi. Estrup ti dirà del mio stato, ed a 75. anni, e col femore rotto posso esser contento di ciò che mi resta di vitalità. Devo molto ai veri amici, cioè a quelli che non mi hanno lasciato nel cangiamento delle politiche circostanze, e specialmente a quella cui ho indirizzato il mio opuscolo sul Bello; giovane adorna di tutti i meriti e di tutte le virtù. Il mio spirito non è più intorno alle Antichità ed all' Economia politica; amo le novità che riguardano la Fisica animale, e particolarmente quelle dell' uomo, e piacemi di provvedere una miglior sorte per i nostri posteri. Così mi accosto alla tomba senza temerla, e desiderando che gli amici si possano rincontrare una volta.

191. Von Melchiorre Delfico, Portici 21/11 1820.

Mio dilettezzissimo amico. Poichè ci lascia questo vero modello de' principi Sovrani, io profitto della occasione per farti pervenir le mie nuove. Se io appartenessi del tutto alla classe de' semoventi, con quanto piacere mi sarei fatto suo cortigiano! È stata la prima volta che in mia vita ho provato questo desiderio: e poichè sono egualmente amico del Buono e del Bello, la mia soddisfazione sarebbe stata completa nel veder riunite queste qualità in una coppia adorabile. Ma impedito come sapete nei principali mezzi del movimento, poche volte ho potuto procurarmi il bene di vederli, ed il mio cuore si è pasciuto in una dolce ammirazione. Benchè dalla loro bontà debba esser sicuro, che vi parleranno di me, adempio al dovere dell' amicizia di parlarvene io stesso.

Sembrerà strano a Voi, come l'è sembrato a me, che dopo di aver potuto dare nel corso della mia vita qualche articolo alla Storia letteraria, sul finire de' miei giorni, cioè a 77. anni ne abbia potuto dare anche alla Storia politica. Da cinque anni, cioè dopo la nostra ristorazione, io mi trovava fortunatamente fuori da ogni vortice politico e sociale, e menava la mia vita nella solitudine domestica fra qualche piacevole lettura e la dolce compagnia degli amici che in qualunque stato non mi è mancata giammai. Con-

tento dunque nel morale, lo era anche nel fisico, che in un regime più libero, mi rendeva non solo meno suscettibile degl' incomodi che sogliono accompagnar l'età, ma pareva che mi desse una nuova energia, specialmente nel sistema nervoso: ed infatti potei lasciar l'uso degli occhiali da presbita, che per venti anni e più mi erano necessarj per leggere e per scrivere. In questo stato di cose nel passato aprile mi venne il desiderio di riveder la mia patria dopo molti anni, e vivere qualche mese nel seno della cara famiglia, composta di un nipote colla sua buona compagna, e di una eccellente loro nubile figliuola. Nel più vero contento passai seco loro due mesi, e mi ritirai in Napoli nel giorno penultimo di Giugno, vale a dire due giorni prima che si manifestasse il risveglio della nostra Nazione. Certamente la mia sorpresa fu molta, e qvale che potesse essere la gioja in astratto, i perigli, compagni di simili avvenimenti mi tenevano l'animo turbato, tanto più che tutto ignorava delle antecedenti disposizioni. In questo stato di cose, io che da cinque anni non aveva veduto la Corte, vi fui chiamato per interloqvire su le circostanze, e siccome nella cessazione del cessato regime si credè necessaria una specie di Reggenza, ad esempio della Spagna, fu chiamata Giunta provvisoria di Governo e da S. A. R., per ragione dell' età maggiore, ne fui nominato Presidente. Essa fu così ben assortita, che io la riguardava come una società di buoni amici, la saggezza de' qvali assistè il Governo assai felicemente fino alla fine di 7bre; giacchè nel di primo di 8bre la Rappresentanza nazionale doveva essere riunita, come avvenne. Ma mentre la Giunta esercitava le sue funzioni, nelle Provincie si procedeva alla elezione de' Deputati; ed il vostro amico, per un caso raro, fu nominato da due Provincie, cioè da quella della nascita, e da questa della Capitale. Il grande onore potè darmi la gioja, ma non mi diede la vanità, di voler sostenere un incarico, cui le mie forze fisiche mi rendevano insufficiente. Infatti su la fine di 7bre io era stato attaccato di un afflusso al capo, che poi passò al petto, e mi rendeva valetudinario; ed a ciò poi riunendosi l'imperfezione dell' udito e della voce, necessarie in una grande assemblea; e più la necessità di dover vivere con molto riguardo, mi fecero sentir il dovere, di presentare nella prima Giunta preparatoria le allegazioni de' motivi di esenzione, per non potermi addossare la qualità di Deputato; ma il Parlamento per generosità di sentimenti cortesi, non credè dover dar luogo alle mie ragionevoli eccezioni. Ma finalmente dopo alcuni giorni in cui mi sforzai d'intervenire, la mia salute diede prove d'impossibilità: una difficoltà di respiro, ed una visibile dejezione di forze, alla cortesia del Parlamento fecero surrogar la giustizia, ed io fui esonerato,



dandosi luogo al destinato supplente. Così per consiglio de' medici venni subito a respirar quest' aria, e coll' effetto il più felice. Ed eccovi la mia figura politica, nella quale spero di non aver fatto torto agli amici: ora dunque ritorno al riposo ed alla quiete, che spero durerà fino a quella che dev' essere eterna. Da politico non ho imparato a far prognostici, perchè nella mobilità delle cose mondane, e senza molti dati non è possibile il fare qualche ben fondato provvedimento. Certo, che l'ingiusta minaccia di guerra ci ha turbati, perchè questa parola non è mai piacevole; ma dall'altra parte ci ha fatto veder chiaro e con i fatti lo spirito della Nazione, disposta decisamente a sacrificarsi tutta piuttosto che a soffrir gli effetti di straniera invasione. Nondimeno io spero molto nella giustizia de' Sovrani di Europa; ma più spero nel Real Principe di Danimarca, illustre testimonio di ciò che passava, e che si è passato fra noi. Se la Giustizia è nella verità, ora che i Sovrani possono conoscerla, come mancare alla Giustizia? L'Europa non può andare indietro, ed io sebbene non sia Kantista in Filosofia, lo sono perfettamente in Politica; e riguardo come una verità eterna ciò ch'Egli disse, cioè che solo vi potrà essere pace nel Mondo, quando l'Europa sarà uniformemente costituita. Proveggo le opposizioni, e mi rimetto alla graduazione con cui opera la natura. La Politica forse è ancora bambino ne' dettagli; ma non così ne' principj; e se gli uomini non agiscono, che in conseguenza delle idee e di sentimenti; quando questi più si estendono, le disposizioni ad agire, vengono in conseguenza. Quindi anche i nostri letterati antiqvarj, ed i nostri Fisici hanno rivolta la loro attenzione agli oggetti politici e morali. Non si vuol più benda agli occhj, ma nel tempo stesso la ragione si veste di moderazione. Fate che questa lettera sia comune coll'amata Federica, il cui cuore rigvarderò sempre come un modello de' più nobili sentimenti e delle più care affezioni. Il Cielo la renda felice, ed il mio caro Federico ancora: ecco i voti perpetui del Vostro Delfico.

192. Von Magnus v. *Dernath*, Madrid 1/11 1819.

Ich erfülle heute eine traurige Pflicht indem ich Euer Hochwürden von dem Tode des guten Lemming unterrichte. Nachdem er einige Tage lang über Kopf Schmerzen und Magen Beschwerde geklagt hatte, ward er kränker und rief einen geschikten hiesigen Artzt. Er war ohne Fieber, aber in einem Zustande von Entkräftung, der nach 4 Tagen Unbewustseyn herbeiführte. Ich veranlaßte sogleich eine Consulte von noch 2 Ärzten, unter welchen der erste der hiesigen Ärzte war. Sie billigten die bisherige Behand-



lung, und hielten alle 3 die Krankheit für ein Nervigtes Gallen Fieber, welches wie alle Fieber es in diesem Augenblick thun, viel von dem Character des gelben Fiebers annehmen, obschon dieses nicht in Castilien eingedrungen ist. Alle angewendeten Mittel blieben ohne Wirkung. Der Kranke blieb in dem Zustande einer stumpfen Unempfindlichkeit, nur selten in Delire übergehend, und starb so den 28sten October am 12ten Tage nachdem er sich niedergelegt hatte.

Da ich nur wenig von des Verstorbenen Familien Verhältnißen unterrichtet bin, und ich weis daß Euer Hochwürden sich für den edlen Jüngling interessirten, so darff ich Sie bitten, seiner Mutter ihr Unglück bekant zu machen. Es wirdt ihr und seinen Freunden zur einigen Beruhigung dienen, wenn sie wissen, daß der Verstorbene in der Familie bei welcher er wohnte, und deren Liebe er sich ganz erworben hatte, die sorgfältigste und zärtteste Pflege während seiner Krankheit genoßen hat; daß der Kammerjunker Morgensterne fast immer bei ihm gewesen ist, und daß nichts unterlaßen worden ist, was zur Erhaltung seines Lebens beitragen konte.

Am 30sten habe ich den Leichnam im Garten des Klosters de los Recolletas beerdigt, da es hier keinen Kirchhoff für Protestanten gibt.

Lemming wartete seit 4 Wochen nur auf Gewißheit über die Ausbreitung des gelben Fiebers, um seine Reise nach Cordua, wo möglich Sevilla, und Grenada, mit Sicherheit zu unternehmen. Es würde mir jetzt unendlich leid thun, ihn nicht beredet zu haben diese Reise gleich aufzugeben, und sich in Barcelona nach Italien einzuschiffen, wenn ich nicht glaubte daß sein Tod mehr die Folge seiner Arbeitsamkeit als eines Zufalls ist. Er hatte das Ansehen einer blühenden Gesundheit, doch weniger nach seiner Zurükunft vom Escorial, aber alles was ich während seiner Krankheit hörte, überzeugt mich, daß zu anhaltende Anstrengung des Geistes sehr nachtheilig auf seine Nerven gewirkt hatte.

Es ist nicht möglich allgemeiner geliebt zu werden, sich mehr Freunde zu erwerben, als der Verstorbene. Die Mönche im Escorial lobten ihn einstimmig allen Fremden die ihn kennen konten. Alle hiesige Gelehrte nahmen Antheil an dem jungen Mann, der sehr vieles Wißen mit der höchsten Bescheidenheit, und einem schönen reinen kindlichen Sinn verband.

Ich hatte mir schon früher Lemmings Arbeiten im Escorial geben laßen, um sie jeder möglichen Gefahr zu entziehen. Jetzt habe ich auch seine übrigen Papire zu mir genommen, und werde Euer Hochwürden alles übersenden, so bald das Ende des gelben Fiebers die Communicationen mit Frankreich erleichtert. . .



193. Von Luise *Diede*, Ziegenberg 5/6 1787.

Das kleine Unglück in Absicht meines Briefes an die Gr[äfin] St[olberg] ist wieder gut gemacht. — Ich bitte Sie also sich in dieser Absicht zu beruhigen — Ihnen liebster Münther! bin ich vermuthlich einen fürtrefflichen Brief unsers Herders schuldig, schon seit geraumer Zeit hatte ich nichts von ihm gehört, jetzt lebe ich wieder der Hofnung von ihm nicht vergeßen zu seyn. Wie innigst theile ich mit Ihnen die bange Ahndung des Trauer-Gefühls welches sich bey dem Anblick der einst bekannten Gegenstände, und bey denen Umarmungen Ihrer Freunde und Verwandten Ihrer Seele wird bemächtigt haben. — Wie viel tödtliche Pfeile verwunden unser Hertz während der Tage unsrer Laufbahn hienieden! Die getäuschten Hofnungen des Jünglings, der vermischte oft so verbitterte Genus des reifern Alters — Die wenigen Freuden des Greises, können uns diese wohl an dieses Leben feßeln? — Und doch! — O lieber Münther! Die Zukunfft, die beßre Zukunfft nur die allein ist unsere Wünsche und Bestrebungen wehrt. — Hier trauert die Freundschaft die Liebe — die Natur! — dort dort werden wir genießen, lasst uns dieser Zukunfft würdig werden! — Wir sind seit acht Tagen wiederum glücklich hier angelangt. Ich sehne mich nach Einsamkeit und Stille; es ist ein Bedürfnis der Seele, welches in meiner Lage und bey meinen ausgebreiteten Verbindungen nur selten befriediget wird. Unser armer Weish[aupt] ist die letzten Tage unsers Aufenthalts in Regensburg sehr beunruhigt worden. Sobald die Mayntzer Feyerlichkeiten vorüber sind, werde ich an den Dalberg schreiben, und dieses verehrungswürdigen Nahmens gedencken. . .

194. An Jos. *Dobrowsky*, Kph. 30/1 1808.

Das angenehme Geschenk, welches Ewr. Hochwürden mir mit mehreren Ihrer lehrreichen Schriften, und neuerdings mit dem dritten Heft des Slavin, und dem Anhange über die glagolitische Literatur, gemacht haben, erheischt meinen herzlichsten Dank. Ist mir gleich die Slavische Sprache in allen ihren Mundarten völlig fremd, so sehe ich doch den Zeitpunkt herankommen, in welchem auch der Theologe Nutzen von ihr haben wird: und dieser Zeitpunkt ist nach Ihren und des sel. Alters Arbeiten gewiß nicht mehr fern. Indessen werde ich wohl schwerlich dazu kommen in dieser Rücksicht mich in der Slavischen Literatur genauer umsehen zu müßen, da ich von den kritischen Arbeiten, mit denen ich mich in jüngeren Jahren eine Zeitlang auf Veranlaßung der koptischen Übersetzungen des N. T. (wovon ich aus der Bibliothek des sel. Cardinals Borgia bedeutende Frag-



mente mitgebracht hatte) beschäftigte, durch kirchenhistorische und antiquarische fast ganz abgekommen bin. Aber auch schon die oberflächliche Bekanntschaft mit diesen Gegenständen ist höchst interessant, und ich wage es daher, Sie auch um die beiden ersten Stücke des Slavin zu ersuchen, die ich, wenn die Wiedmanische Handlung sie in Leipzig an den Commissionär des Buchhändlers Brummer allhier sendet, sicher erhalten werde.

Ihre Anfrage wegen der Fabeln des Cyrillus habe ich sogleich meinem Freunde Millin in Paris mitgetheilt, und darf hoffen, bald von Ihm Antwort zu erhalten. Leider kann ich Ihnen keine Hoffnung zur Beantwortung Ihrer zweiten Frage machen. Außer jenen Runen auf den bekannten, in Meklenburg gefundenen, wendischen Götzenbildern, kennen wir hier zu Lande keine wendischen Runen. Ich habe aber eine Vermuthung, daß altwendische Schrift auf Münzen, die in Meissen oder in der Lausitz geschlagen sind, befindlich sei. Wenigstens besitze ich selbst eine solche, die ich im J. 1806 zu Dresden, von meinem Jugend Freunde, dem Hofrath W. G. Becker erhielt: von der ich Ihnen hier eine Abbildung, so gut ich sie zu machen verstehe, mittheile. . .

Ich schließe diesen Brief in das Einladungsschreiben der Antiquarischen Commission ein. Der unglückliche Krieg hat zwar unsre Arbeiten unterbrochen; er soll aber wahrlich nicht die Werke des Friedens bei uns zerstören, und unsre gottlosen Feinde sollen nicht den Triumph haben, die Musen aus Dännemark zu verscheuchen. Auch werden sie wahrscheinlich sich uns nicht wieder nähern. Es war keine Kunst völlig waffenlose Menschen, die auf einer Insel von aller Hülfe abgeschnitten waren, im tiefsten Frieden verrätherisch zu überfallen, und mit Feuer und Schwert gegen unsre Stadt zu wüthen. Jezt aber sind Truppen genug auf unsrer Insel, und wir sind auf jeden Besuch gefaßt. Doch, um wieder auf die Commission zurückzukommen, so hoffe ich, daß Sie unsre Einladung annehmen werden. Die Mitglieder derselben, von denen Sie ohne Zweifel Herrn Professor Nyerup persönlich von der König. Bibliothek her kennen, bei welcher er vor ungefähr 20 Jahren angestellt war, sind der Obermarschall von Hauch, ein bekannter Physiker, und der, als Director aller Königlichen Samlungen, dieser Commission nothwendig angehören mußte, wenn er auch, was Oberhofmarschälle in der Regel so selten sind, kein so ausgezeichnete Gelehrter wäre. Der Statsrath Monrad, Deputirter (d. h. Hofrath mit Siz u. Stimme) in der K. Dänischen Kanzellei. Der Artillerie Capitain Abrahamson, ein bekannter dänischer Schriftsteller, und einer der größten Kenner des Nordischen Alterthums. Dann der geschmackvolle Philo-

loge Birger Thorlacius, Nyerup und Ich. Den Inhalt des Commissorii werden Sie in der Literatur Zeitung (der Hallischen) wo ich nicht irre, vom October des vor. Jahres finden. Wir gehen vom Nordischen Alterthum aus: aber die Schätze welche der König an griechischen und römischen Münzen besitzt, sind so bedeutend, daß sie zu seiner Zeit auch an die Reihe kommen sollen. Eine kurze Instruction, die wir überall im Lande an Prediger und Beamte schicken, werde ich Ihnen mit Meßgelegenheit übermachen — Unsre auswärtigen Collegen sind. Millin in Paris. Zoëga in Rom. Calcagni in Palermo; Francesco Daniele in Neapel. Graf Vargas in Sardinien. Koehler in Petersburg. Gerne hätten wir jemand in Spanien, der Westgotischen Monumente wegen; wir wissen aber nicht an wen wir uns deshalb zu wenden sollen. Kennen sie jemanden, so seyn Sie so gütig ihn mir privatim zu nennen. Wäre der gelehrte Jesuit D. Juan Andres in sein Vaterland zurück gekehrt, so wäre der unser Mann. Er ist aber ohne Zweifel noch in Italien.

Die Einlage enthält Antworten auf einige mir von unserm Freunde Herrn Prof. Mader lange vor dem Ausbruch des Kriegs geschickte Fragen. Sie sind vom Herrn Prof. Nyerup. Die Fragen aber werden wahrscheinlich vom Herrn Prof. Posselt seyn, dem ich mich bestens empfehle. Eben so bitte ich Sie, meinem wehrten Freunde Mader nebst meinem herzlichen Gruße zu sagen, daß ich ihm für die Pelzelsche Abhandlung über die Tempelh. in Böhmen, die Ihrige über den ersten Theil der Böhmisches Bibelübersetzung, u. die Münze vom K[önig] Bela sehr dankbar bin, und ihn ersuche mir mit dem nächsten Briefe oder Päckchen eine Sklavonische Münze zu senden.

Bald hätte ich diesen Brief geschlossen, ohne Ihnen zu melden, daß zwei junge Dänen, von denen der Eine schon in Paris ist, der andre nächstens von hier abgehen wird, sich anderthalb Jahre in Italien aufzuhalten und dann nach Griechenland, besonders nach Thessalien zu gehen gedenken. Sie haben auch im Sinne bis nach Servien vorzudringen. Haben Sie Aufträge an sie, so werde ich sie mit Vergnügen besorgen. Beide junge Leute sind gute Philologen, der Eine ein Schüler von Wolf. Ist Hr. v. Högel Müller abgereiset? Er hat von hieraus manche Fragen erhalten.

195. An Jos. Dobrowsky, Kph. 6/5 1808.

Ich bin heute genöthigt mich sehr kurz zu fassen, will aber doch die Gelegenheit nicht versaümen, Ewr. Hochwürden auf Ihre freundschaftlichen Zeilen, die ich erst gestern als Ihr Brief an die Antiquarische Commission in deren Sitzung eröffnet ward, erhielt, zu antworten.

Ihren Auftrag wegen der slavischen Bibelhandschrift in der Pariser Bibliothek werde ich in meinem ersten Briefe an Silv. de Sacy oder Gregoire ausrichten: ich hoffe Ihnen im voraus vollständige Auskunft versprechen zu können.

Die Aushängebogen, und das Ms. der Supplemente zu Ihres Glossario Svio-Gothico sind glücklich gerettet worden. Es ist daher nur der Kostenaufwand auf das bereits abgedruckte Alphabet verlohren.

Von dem Frühlingsfest der Slavischen Völker wissen wir hier im Norden nichts. Keine Spur hat sich von einem ähnlichen Gebrauch erhalten. Aber der Name Marena ist uns nicht fremd. In der Volkssprache ist noch der Ausdruck gäng und gebe: Maren har redet mig. Maren hat mich geritten: d. h. der Alp hat mich gedrückt. Was für Beziehung dieß auf Slavische Religiöse Ideen haben mag, weiß ich nicht. Ich werde aber die Sache nicht aus den Augen lassen. Vielleicht finde ich Aufklärung, die ich Ihnen dann sogleich mittheilen werde.

Ex professo hat noch niemand die Indische Mythologie mit der Nordischen verglichen. Der Einzige hier im Lande der es allenfalls thun könnte, ist ein Prediger in Slagelse, namens Fuglsang, der lange in Trankebar gelebt hat, Tamulisch, und etwas Sanscrit versteht, und grosse Sammlungen von Handschriften, Zeichnungen und Götzenbildern mitgebracht hat. Ich zweifle aber daran daß er mit den nordischen Alterthümern vertraut genug ist, um eine Vergleichung anstellen zu können. So weit ich die Sache kenne, sind in der Edda viele Winke enthalten, die auf das östlichste Asien hindeuten, und die älteste, Vor-Odinische Religion der ersten aus Asien eingewanderten Völkerstämme scheint mir Samanisch gewesen zu seyn, also aus derselben Wurzel als die Lamaische herzustammen. Selbst die Odinische ist nur eine Reformation der Älteren gewesen, und in ihr ist der Lamaismus noch deutlicher ausgesprochen. Ich habe diesem Gegenstande zwei Abhandlungen gewidmet, die den Anfang meiner Geschichte der Einführung des Christenthums in Dänemark u. Norwegen machen. In diesen habe ich auch die Ähnlichkeit der Indischen u. Nordischen Mythologie in einzelnen Zügen berührt, habe aber nicht tiefer in die Materie eindringen können. . .

196. An Déodat de *Dolomieu*, Catania 2/1 1786.

Monsieur. Je prens la liberté, de Vous envoyer la lettre cy jointe de Votre amie, Mademoiselle Knight, que je deuois auoir l'honneur de Vous presenter en personne. Mais la Saison toujours variable, & la mer très orageuse ne m'ont pas permis d'approcher de Malte & en consequence je me suis

vu necessité de renoncer au plaisir d'avoir visité cette Ile si celebre dans l'histoire & de connaitre de plus près l'ordre de Malte. Le but principal de mon voyage étant entierement historique, j'avois desiré de pouvoir faire dans Vos Bibliothèques & dans Vos Archives quelques recherches sur l'histoire des Templiers & surtout sur les procès qui ont precedé leur abolition. Ces recherches m'ont été d'autant plus au coeur, comme j'ai eu le bonheur d'auoir trouué a Rome sous la protection de S. E. Mgr. le Cardinal de Bernis, des morceaux d'Actes entierement nouvelles, & qui repandent un grand jour sur tout ce periode du treizieme & quatorzieme Siecle. L'Ordre de Malte etant succédé a L'ordre du Temple dans la plupart de ses biens, il aura en meme tems été l'heritier de ses Archives, & en consequence de beaucoup de morceaux d'histoire, tant pendant la vigeur de l'ordre, quant pendant ses derniers jours; et c'est le suiet qui me fait prendre la liberté, Monsieur, de m'adresser a Vous. Ce ne sont que les papiers, entierement historiques, ou ceux qui concernent le procès, fait a L'ordre par Clement V & Philippe le Beau, que je cherche: Il y aura une infinité d'actes concernant les terres, les richesses &c: lesquels je ne recherche nullement, comme etant tout a fait inutiles pour l'histoire generale & philosophique. Je vous supplie donc de me faire donner un avis par notre ami commun Mons. Le Chev. Gioeni, s'il y a des actes de cette nature dans les Archives de la Religion, & s'il sera possible d'en obtenir des copies. Dans ce cas là j'ecrirai a Mr. Habelà Consul du Roi de Danemarck, auquel je porte des lettres du Ministere, et je le chargerai d'obtenir cette grace pour moi de son Eminence Le grand Maitre. J'etois pourvu de Lettres pour S. E. meme, & pour plusieurs des premiers cheualiers de l'ordre, ainsi, que j'avois raison d'esperer un succès heureux de mes travaux & de mes recherches; mais il m'a fallu ceder aux circonstances, & je me trouve très heureux Monsieur de pouvoir esperer, que Vous, en consideration de Mademoiselle Knight, & de Mr. Gioeni ne refuserés pas cette grace a un homme, qui vous est tout a fait inconnu.

J'ai lu et admire plusieurs de vos ouvrages d'histoire naturelle, cherchant m'instruire sur ces objets si interessants a chaque homme de Lettres, quoiqu'il soit d'un metier tout a fait different de celui du Naturaliste. Vous parlés dans votre description des Iles de Lipari des Volcans de l'Islande & de ses productions, & vous desirés avoir quelques notices plus circonstanciées sur cette Ile & ses productions. Vous connaitrés sans doute les principaux ouvrages, qui en traitent. Mr. Troil & Anderson; le premier au moins a été traduit en françois. Mais ils sont des auteurs d'un tems deja



trop reculé & depuis ce tems là cette Ile malheureuse a soufferte des revolutions terribles, qui n'ont pas encore fini; qui au moins n'avoient pas fini lorsque j'ai quitté la Dannemarc, il y a un an & demi. Pour cet effet j'ai l'honneur de vous donner l'adresse a Mr. Eggers Professeur Royal des Sciences Economiques & Politiques, qui travaille actuellement a une description très circonstanciée de l'Islande, dont le premier Volume a été publié, jeun' homme d'un grand esprit, & d'une vaste erudition, qui mieux de tout autre sera en etat de repondre a vos questions que Vous Vous daignerés Lui proposer, & qui en meme tems sera en etat de Vous pourvoir des Echantillons de nos productions Vulcaniques, qui pour la plus part consistent en Laves epaisses noires, Petrifications noires, entierement semblables a celles de Lipari. Pierres ponces, & Zeolites en grande quantité. J'aurai soin de le prevenir de l'honneur que Vous lui ferés, et je Vous assure d'avance de son zele a Vous obeir, & a executer vos ordres.

Mr. Gioeni m'a dit qu'en peu de tems vous passerés en Italie. Sans doute vous toucherés alors Rome, ou je resterai toute cette année. Je vous supplie de me faire aviser au moment de votre arrivée dans cette capitale, affin que je puisse iouir a Rome de l'honneur de votre connoissance, que les circonstances m'ont refusé a Malte. Je serai aisement a trouver en Propagande ches Mgr. Borgia, ou ches Le Cardinal de Bernis.

197. An Déodat de Dolomieu, Kph. 4—11/2 1797.

Après tant d'années d'incertitude sur votre compte, votre lettre du 15 Janv. m'a été extremement chere. Je rens graces a la Providence, qui vous a conservé pendant tout ce tems desastreux et turbulent, et qui vous a assigné une carriere, dans laquelle vous pourrés travailler au bien public, et etre utile aux lettres. J'espere en meme tems, mon cher ami, que votre santé n'ait pas été accablée sous le poids de tant de malheurs et de souffrances, qui doivent affecter beaucoup plus, que les fatigues les plus dures. Mais je l'espere avec crainte, car le ton lugubre de votre lettre m'annonce, combien vous avés souffert, et combien vous êtes encore rempli de ces idées sinistres des malheurs passés, dont la memoire est encore trop fraiche pour pouvoir vous faire jouir en repos d'un sort plus tranquille, et du meilleur ordre des choses, qui est établi actuellement. Donnés moi donc, je vous prie, des nouvelles positives sur votre santé et n'oubliez pas, que je vous aime trop, pour ne pas avoir un droit d'etre entierement tranquillisé sur votre compte, après tant d'incertitudes et de craintes.

Vous me parlates a Rome plusieurs fois de votre projet de voir le Nord,

et d'étudier les Mines de la Norwege et de la Suede. Bien loin, que votre situation presente dût vous empecher de realiser cette idée, je crois plustot, que cela serait très utile, non seulement a votre Patrie, vû le departement que vous dirigés, mais a vous meme, en vous donnant une distraction très bienfaisante, en vous éloignant de nombre d'objets, qui renouveleront ces idées lugubres, en fortifiant votre santé par un voyage agreable. Je suis persuadé qu'on ferait ici tout, pour vous faciliter les moyens d'examiner sur les lieux mêmes des objets de vos recherches avec tout le loisir possible. Les fraix d'un tel voyage ne pourroient excéder la somme modique de mille ecus, et six a sept mois de tems suffiroient pour le voyage. Quelle Joye seroit ce pour moi de pouvoir vous embrasser ici, de pouvoir vous voir chès moi quelques semaines, et de vous pouvoir adresser a plusieurs de mes amis de Norwege et de Suède.

Vous trouveriés ici une chambre et un lit dans ma maison, et tous les Gens de lettres de Copenhague s'empresseroient a vous rendre le sejour parmi nous aussi agreable que possible. . . Depuis que j'ai ecrit les pages precedentes, j'ai parlé a mes deux amis, Mr. le Professeur Abildgaard Directeur de l'ecole Veterinaire & Mons. Wad Prof. de Mineralogie en l'univers. de Copenhague, et je m'empresse de vous dire, que l'un et l'autre ont reçu votre proposition avec très grand plaisir, et s'occuperont incessamment a vous procurer des mineraux du Nord. Je crains seulement, qu'il ne sera pas si facile de trouver une suite de Zeolites, qui sont devenus très rares, la source dans l'Isle de Ferröé etant tarie. Mais j'ecrirai a un de mes amis, Commandant de la forteresse, qui pourra me procurer de ce qui s'y trouvera encore. On m'avoit deja envoyé une cassette, il y a 4 ans, qui vous etoit destinée, pleine de Zeolites; mais elle ne m'est jamais parvenue. . .

198. An Déodat de Dolomieu, Kph. 22/7 1798.

Dans quelle province de l'Asie, mon cher ami, cette lettre vous trouvera-t-elle? quel immense terrain aura-t-elle a parcourir avant que de vous etre remise? Je Vous felicite de tout mon coeur d'un voyage si interessant pour vous et pour la rep. des lettres, que Vous et Vos collegues enrichirés de tant de nouvelles decouvertes. J'espere que Votre santé, malgré ce que vous m'en mandés dans votre derniere lettre, soit assés forte, pour soutenir les fatigues, et je ne doute nullement, que Vous ne preniés pas toutes les precautions que le climat exige. Pour les dangers d'un Voyage, qui est si different de chaque autre, je ne les crains pas pour Vous, sous les auspices du Cesar françois devant qui tous les ennemis et toutes les difficultés





insurmontables aux autres, doivent disparaître; et je suis plein d'espoir de Vous embrasser moi même a Paris au retour de cette grande expedition, et couvert de gloire. Les commencemens de votre Voyage ont été d'un très heureux auspice pour Vous. Vous aurés retrouvé a Malte votre Cabinet Mineralogique, dont la perte Vous a du être extremement sensible. Vous trouverés sans doute partout une moisson très abondante, et vous ferés des decouvertes mineralogiques etonnantes dans des pays que jamais Naturaliste de votre merite n'a visités. Vous verrés les patries des plus anciens peuples du monde. Vous admirerés des ruines qui surpassent en antiquité celles de Rome et de l'Italie de mille et plus d'années, et l'histoire meme gagnera par Vos recherches et celles de Vos collegues des nouvelles lumieres! Mais que parmi tant d'objets interessants Vous trouviés quelquefois le loisir de penser a Vos amis, qui du fond du Nord vous accompagnent avec les souhaits les plus ardents! et que, s'il est possible Vous nous en donniés quelque marque en peu de lignes. Ce serait une des plus grandes jouissances pour moi, que de recevoir de Vos nouvelles et quoique je ne sois en etat d'apprécier la juste valeur des decouvertes que Vous ferés, faute de connoissance de l'histoire naturelle, j'aurai pourtant la joye d'en pouvoir enrichir mes collegues de l'academie des sciences, qui sont pleins d'admiration et d'estime pour vos talens et connoissances.

Pour moi, je continue ma vie paisible. Mais je me prepare pourtant a un Voyage de Rome, pour faire des recherches dans la bibl. et les archives du Vatican et de la Propagande touchant l'histoire du Nord. L'academie des sciences a deja donné la commission a son correspondant Mr. Zoega, afin qu'il prenne les informations necessaires, si un tel voyage pourra reussir, et si l'on aura l'accès libre: et j'espere que, si la reponse sera favorable, le gouvernement me destinera pour ce voyage. Au retour j'espere voir Paris, et quelle sera ma joie, si Vous y serés alors de retour! Ce sera en 1800. J'ai l'esperance d'y pouvoir conduire ma femme, qui veut bien m'accompagner, pourvu que les difficultés ne soient pas trop grandes.

L'hiver passé je me suis occupé des inscriptions de Persepolis. Je crois avoir decouvert, que l'une des trois classes de divers Caracteres est en lang[u]e Zend; et en consequence il n'y aura plus très grande difficulté a les dechiffrer, aussitot que M. Anquetil nous aura donné la grammaire de cette langue de la quelle lui seul possede la clef. J'ai composé deux memoires sur cet objet interessant, que j'ai lues a l'academie des sciences, et j'espere, qu'avec le tems je pourrai encore pousser plus loin mes recherches... Vous saurés le sort de notre bon ami le C[ardinal] Borgia. il s'est retiré



a Padoue. Les savans Danois ont présenté une petition en sa faveur au Directoire de la republique française. Mais nous ne savons pas encore, quel effet elle aura eu. Il vit dans l'indigence, privé de tous ses revenus, separé de son cabinet, et il n'a point d'autres moiens a subsister, que la petite somme qu'il a sauvée. Vous concevrez aisement combien son malheur m'a affligé; et combien tous les Danois, qui lui doivent tant, s'empresseront de lui montrer leur reconnaissance, en tâchant de lui procurer une pension du gouvernement.

Adieu mon cher ami. ne m'oubliez pas, et s'il vous vient des medailles Grecques ou Persannes entre les mains, faites part au cabinet de votre ami des depouilles de l'orient.

199. An Déodat de Dolomieu, [Kph. etwa Dez. 1799].

Si cette lettre Vous arrive, mon cher ami, qu'elle puisse verser une goutte de consolation dans Votre coeur, et Vous faire entrevoir le tems heureux de votre élargissement de la prison dans laquelle les malheurs de la guerre vous ont jetté.

Vos amis ne cessent point de travailler pour Vous. L'Institut National a interessé la Societé Royale de Londres en votre faveur: le Gouvernement français a reclamé les bons offices des puissances neutres: Le Roi d'Espagne a demandé votre elargissement du Roi son frere: la voix publique de tous les Savants du Nord, comme du Sud de l'Europe n'est qu'une: Bonaparte, retourné d'Egypte, est Consul de la republ. française, et ne vous perd point de vue; il a déjà proposé de Vous echanger contre des Generaux Anglais. Vos amis Vous ont remises plusieurs petites sommes; et c'est une d'entre Eux Mademoiselle Thyriot, qui m'a fait naitre l'idée de la possibilité qu'une lettre put pénétrer jusqu'a Vous, et qui m'a chargé de vous dire combien vos parents et vos amis de France ont souffert de vos malheurs.

Vous, qui avés bravé tant de dangers pour etudier les secrets de la nature, ne succombrés pas au malheur et a l'ennui d'une longue captivité. Votre santé robuste et accoutumée aux plus grandes fatigues saura lui resister, l'energie et le calme de votre ame donneront de nouvelles forces a votre corps, et l'espoir de voir bientôt finis ces maux renforcera votre courage. Enfin, la Paix desiée avan ce a grands pas, et Vous serés sans doute un des premiers articles des preliminaires même. S'il vous est possible, ecrivés moi deux lignes. Vous n'avez pas besoin de signer votre nom: votre caractere m'est très bien connu. Je donnerai de vos nouvelles a Votre famille

et a Vos amis de France dont l'inquietude sur votre etat est extreme. Adieu mon bon ami: il y a une providence qui veille sur nos jours, et qui vous rendra a votre patrie, a vos amis et aux sciences!

200. An Déodat de Dolomieu, [Kph. etwa April 1801].

Ma Joje, mon très cher ami, de vous voir rendu a la liberté, aux sciences et a vos amis, a été extreme. J'avais craint depuis longtems, que Vous succomberiés enfin a la cruauté de Vos bourreaux. Jugés donc combien j'ai du etre ravi de la premiere nouvelle de Votre retour en France, repetée par Gregoire, confirmée par un temoin oculaire, Zoëga, qui a joui du bonheur de Vous embrasser, et qui meme m'assure que Votre santé n'ai rien souffert de tous les maux dont vous avés été tourmenté. Je n'ai pas besoin de Vous dire combien Vos amis ont pris part a Votre malheur; combien ils ont été abbatus de l'impossibilité dans laquelle ils se trouvaient de faire quelque chose pour Votre soulagement, et combien surtout ils ont fremi pour Vous, lorsque le bruit s'étoit repandu, que Paul I en sa qualité de Grand Maitre de Malte, vous reclamait, pour Vous envoyer en Sibirie. Peutetre n'avés vous pas meme dans votre prison sceu le danger, que Vous couriés alors; danger surement beaucoup plus grand que toute la haine du gouvernement de Naples, qui n'osait attenter a Vos jours voyant le glaive de la vengeance suspendu sur sa tete, et sur lequel tous les amis que Vous aviés en Italie pouvaient dumoins gagner quelque influence, au lieu que celui ci ne connaissant d'autre loi que sa volonté arbitraire, auroit executé sa sentence avec la derniere rigueur. Mais heureusement ces frayeurs s'évanouient bientôt, et il ne nous restait a la fin, que la crainte que la durée de la prison deviendrait enfin nuisible a Votre santé, d'ailleurs robuste, jusqu'a ce que les victoires de Bonaparte et les negociations entamées nous firent entrevoir de plus en plus la certitude de Votre retour prochain. Vous aurés sans doute été reçu a Paris a bras ouverts. Mais soyes convaincu que tous Vos amis, tous ceux qui connaissent Votre merite dans tous les pays de l'Europe Vous tendent les bras, et regardent Votre élargissement comme un evenement des plus heureux pour la republique des lettres.

201. Von Karl Georg Dümge, Karlsruhe 22/2 1825.

Nach einem Stillschweigen von fünfzehn Monaten (denn Euer Excellenz wehrte Zuschrift vom 24. Jun. 1823 kam erst am 22. Nov. dess. J. mir zu Händen) möchte es wohl eine Frage scheinen, ob ich mit Anstande noch und jetzt erst erwidern könne? Das aber beruhet zunächst wieder auf dem

Umstände, ob Herr L[egations] R[ath] BÜCHLER, sowohl in dem Zeitpunkte, da ich jene erhalten, als auch wieder in der Folge, da das Ausbleiben meiner Antwort von Euer Excell. erinnert worden, beydemal auf meine Bitte, gemeldet habe, was die Ursache davon gewesen? Ist dieß geschehen, so wissen Euer Excellenz den Zustand, in welchem ich so lange gewesen und vielleicht auch was und wer mir solchen bereitet habe. Dann aber glaubte ich überhinreichend entschuldigt zu seyn. Hätten Euer Excellenz aber vom Hrn L. R. BÜCHLER hierüber keine völlige Auskunft erhalten, so beruhete inzwischen alles darauf, ob Euer Excell. von mir glauben können, dass ich unter Hunderten eine solche Zuschrift unerwiedert lassen können, wenn Lage und Gemüthszustand mich anders zur Erwiedrung fähig gemacht hätten. Und in so lange unterlasse ich (mit dem herzlichsten Wunsche es für immer zu können) jede besondere Erwähnung aus einer noch nahen Vergangenheit, deren Aufregung im Gedächtnisse ich möglichst zu vermeiden habe.

Meinen Dienst bey dem hiesigen Archive habe ich erst am 8ten Junius dieses Jahres wieder angetreten, aber ein ganz anderes Respicat überkommen, als mir durch den Beschluss meines Souverains bestimmt gewesen. Während meiner Abwesenheit hatte mein ältester Herr College Mittel gefunden sich dasselbe von einem Ministerial-Referendair zu erwirken, worüber es fast zwey volle Jahre währte, bis ein anderes surrogirt wurde. Jener Referendair ist seitdem von seinem sehr lucrativen Posten entsetzt und — zum Director des Archives gemacht worden, worüber er alle Tramontane so völlig verloren, dass er in einem Archivalberichte an das Ministerium, den ich in Händen hatte, gar selbst erklärte, er verstünde nicht das mindeste vom Archivwesen; er habe zwar in der Hofnung angetreten, das Sprichwort werde sich auch an ihm erproben (wem Gott ein Amt giebt p. p.) allein es habe keinen Anschein. Diese Meldung ist nicht müßig, da sie das nächstfolgende erklärt, wovon sie die Ursache enthält. Mir wurde nämlich, statt des Haus- und Familien-Archives, das sogenannte alte Archiv oder der ganze Urkunden-Apparat von den frühesten Zeiten biß 1500. durch eine Art Übereinkunft überlassen; eine hier noch gänzlich unbearbeitete Masse. Da nun der Director dem allem wildfremd ist, so mußte ich alle Hülfsmittel dazu vorerst selbst aufbringen und ordnen. Zuerst einige und vierzig Bände Repertorien, sodann die nöthigen Aufbewahrungsbehältnisse (die schönsten Urkunden stacken in Kisten und Schubladen gepfropft, und ich fand auf manchem Boden mehr Siegel-Scherben als die doppelte Zahl der Siegel betrug; ich arbeitete nur desto hitziger und hob einen Schatz

von etwa 200 Urkunden aus den Jahrhunderten 7. 8. 9. 10. 11. u. 12; biß auf 1200. hatte ich vorerst mir vorgesteckt. Unter diesen sind freylich einige mehr als verdächtige, besonders St. Blasische, und der berühmte v. Zurlauben hat Joh. v. Müller mit vollem Rechte gegen diese Verfälscher gewarnet; der unverschämteste erscheint Martin Gerbert, aber Neugart ist redlich; mit dem innigsten Vergnügen entdeckte ich diess beym Vergleichen.

Dass ich mich alsbald an das Pfälzische Archiv machte, will ich nur erwähnen, weil dem einmal so ist; nicht aber, als ob ich mir bey Euer Excellenz damit ein Verdienst machen wollte. Leider aber zeigte sich ein eben so verdrüsslicher, als in seinen bisherigen Folgen merkwürdiger Umstand. Eine grosse, sehr grosse Zahl der herrlichsten ältesten Originalien ist von Registratoren der Administration, in deren Archive sie gewesen, entwendet und zu ihrem Vortheil an Privat-Personen verkauft worden. Zwey der Entwender stehen hier in Diensten, die Sache ist bekannt, von mir das fehlende dem Director förmlich angezeigt — seit fast vier Monaten — und dieser lässt es zur Stunde noch ganz gleichgültig beruhen. Inzwischen habe ich die sechzig und einige Bände trefflicher, mit Inhalts-Anzeigen (ab antiquo) musterhaft versehener Copialbücher durchgangen mit beständiger Rücksicht auf den Wunsch Eurer Excellenz, und kann nun, was ich eher nicht vermochte, mit Bestimmtheit versichern, dass sich nichts davon in selbigen finde.

Ein Haupttheil des Pfälzischen Archives ist seit dem Jahre 1622, der Einnahme Heydelbergs durch Tilly, in München und vermuthlich jezt besser aufgehoben als noch im J. 1778. da die Pfälzer, welche mit dem Kurfürsten zuerst nach Bayern kamen, die aus Heydelberg geraubten Urkunden in mehreren Zwilchsäcken in einer der Canzleyen sahen, wo sie unter vielem andern Hausrathe gar sauberlich auf dem Boden lagen und hin und her, bey dem Bedürfnisse eines dazwischen liegenden Meubles, gezerzt wurden. Diess habe ich aus einem Schreiben des berühmten Pfälzischen Topographen Widder. Dieser trachtete sehr danach; so wenig aber die rohen Bayern deren achteten, so wachsam hüteten sie die Säcke vor den Pfälzern aus wahren Hasse. Jetzt ist das gewiss alles anders, eben so gewiss weiß ich aber, dass das König. Haus- und Familien-Archiv in München, wo diese Urkunden ohne Zweifel liegen, so gut als unzugänglich ist. Der verstorbene Bundestagsgesandte Frhr. von Aretin vermochte nie, so gern er wollte, nicht einmal die Regesta Ruperti regis daraus zu erwirken, in welchen gewisslich keine Staatsgeheimnisse enthalten sind.

Aber nicht wenige Pfälzische Urkunden der spätern Jahrhh. besonders

des 16ten sind auch in das Archiv zu Brüssel gerathen, auf welche Weise, ist wohl nicht mehr auszumitteln, thut aber auch nichts zur Sache. — Der Secretair der ehemal. kaiser. Akademie zu Brüssel, Gérard, schreibt in einem vor mir liegenden Briefe an den Euer Excell. gewiss noch unvergessenen berühmten Lamey unterm 24. April 1778: »j'aurai plus de loisir que je n'en ai eu jusqu'ici et je serai peut-etre à même de pouvoir Vous fournir des pièces relatives à l'histoire Palatine. On m'assure qu'il y a des anciens actes dans notre archive, qui traitent des differens objets et surtout des Princes Palat, en particulier«.

Lameys ganze Correspondenz, an 6—7000 Briefe ist in meinen Händen und zum Wahrzeichen erlaube ich mir, mit folgender kleinen Probe eine Euer Excell. vielleicht angenehme Jugend-Erinnerung zu erneuern.

Friedrich Carl Freyherr v. Moser schreibt an Lamey unterm 29. Jul. 1784. v. Haus: »Euer Wohlgeb. wird sich heute ein reisender junger Gelehrter Herr Dr. Münter, ein Sohn des Bekehrers des unglücklichen Grafen Struensee, darstellen, der mir von Göttingen empfohlen worden, den ich also nach geehrtem Wechselrecht wieder an Euer Wohlgeb. trassire. Er geht nach Rom, wo er die allenfalsigen Bestellungen an die Diebin Vaticanam besorgen kann, nach Neapel, Sicilien, Dalmatien p. p. um literarische Schätze auszuspähen; und in dieser Absicht wird er denn auch hier sein Netz auswerfen. Vale et fave. T. T. v. v. Moser.«

Dieser Briefwechsel mit mehr als hundert Gelehrten des In- und Auslandes enthält, wie Euer Excellenz leicht erachten werden, einen Schatz der interessantesten Nachrichten, unter andern auch eine Menge von, zum Theil noch lebenden, berühmten Personen jedes Ranges, die höchsten nicht ausgenommen. Jetzt aber sind keine Zeiten für das Bekanntmachen und ich habe dazu auch jetzt nicht Muße. Indessen hoffe ich doch in nicht langer Zeit zunächst die Corresp. zwischen Schöpflin u. L. herauszugeben, sobald es nur meine Arbeiten möglich machen. Denn vor allem bin ich daran, einen Band Regesta chronologico diplom. Magni Ducatus Badensis (eben die Urkunden v. 7—12. Jahrh. enthaltend) druckfertig zu machen und hoffe das Mst. noch gegen diese nächste Ostern meiner Regierung vorzulegen. Von dieser hängt es dann ab, ob der Druck sofort beginnen könne. Dem Reichthum unsers Archives hoffe ich ein Compliment zu erwirken, aber schwerlich eines, wenigstens kein gutes denen, die schon über 20 Jahre mitten drin sitzen, und welchen ich alle Tage nie gesehene und gehörte Nachrichten vorzeige inter agendum. Das Archiv Personale besteht aus 3. Räthen, 3. Registratoren und einem Schreiber nebst Archivdiener.

Die 3 Registratoren können Urkunden schlechterdings nicht lesen und der Haus-Archivar u. älteste Rath auch nicht; inzwischen horchen doch die meisten gern, wenn man's ihnen erklärt, und schauen dann einander verwundert an.

Das diplomatische Fach ist übrigens hier wenig in Gunsten. Einer der ersten Staatsbeamten sagte noch vor wenigen Monaten einem, um Zulage ansuchenden, Aufseher des Provincial-Archives zu Mannheim, als dieser ihm die Schwierigkeit vorstellte, die mit dem Lesen aller Urkunden verbunden wäre: »werfen Sie den Plunder in den Rhein!« Ein Jahr vor meiner Zurückkunft hatte ein Staats Rath Stösser, Commissair über das G[eneral] L[andes] Archiv, gar die Verbrennung aller Reichs- und Kreiß-Sachen, als nun veraltet, angeordnet und bereits Holz dazu führen lassen, als ihm noch, eben fast im Augenblick, ein Cabinetsbefehl das edle Handwerk niederlegte. Nur was für laufende Geschäfte nöthig scheint, wird beachtet. Unter solchen Auspicien arbeite ich, und gleichwohl aus Liebe zur Sache so, als wenn ich die dankbarste Arbeit verrichtete.

Bey der Ungewisheit, ob es mir vergönnt seyn werde, Eurer Excellenz für die schätzbaren Mittheilungen, welche ich Ihrer, meines Orts so unverdienten, Güte verdanke, mit einem wenigstens redlich und nach besten Kräften gearbeiteten Specimen aufzuwarten, wage ich es unterdessen mit einem ältern, welches dadurch ein zufälliges Interesse haben könnte, weil es Anlass zu dem Entstehen der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde geworden, obgleich der Herausgeber seit bereits drey Jahren davon getrennet worden und aus solchen Ursachen und auf solche Weise, dass es von da und in alle von Gott ihm noch verliehene Zukunft sein herzlichster Wunsch seyn muss, nicht sowohl von dem Unternehmen als vielmehr von dem Stifter in seinem Leben nie gehört noch gesehen zu haben. Doch gereicht es mir zum innigsten Vergnügen, die Redaction in so guten Händen zu sehen, als sie nur immer hätte kommen können, denn ich kann aus reellerer Überzeugung versichern, dass die Entscheidung schwer ist, ob man den edeln, trefflichen Pertz von Seiten seiner, zumal in solcher Jugend schon erprobten, Talente und seines unermüdlichen Fleißes, oder von Seiten des reinstfühlenden Herzens und des edelsten Charakters mehr bewundern oder lieben müsse. Bey mir überwieget allemal das letztere, das andere mag so gross seyn und werden als es wolle. Gegen Johannis werden wir, wie mich ein kürzlich von ihm erhaltenes Schreiben berichtet, den ersten Theil des ersten Bandes der fränk. Geschichtschreiber erhalten. Vors Erste ist die Anzahl der Bände erscheinender SS. [Scriptores] auf sechs



beschränkt; wie sich aber das Material dazu verhalte und was für SS. [Scriptores] nach einander folgen sollen, ist mir gänzlich unbekannt.

Ebenso ob das Archiv noch einen sechsten Band erhalten werde. Biß jetzt habe ich von dem fünften Bande nur die vier Hefte gesehen, welche des wackern Herausgebers Italische Reise ausfüllet. Aus Frankfurt schrieb man mir vor ein Paar Wochen, dass von den 2 folgenden Heften 3 biß 6 Bogen gedruckt seyn möchten. Man weiß dort jetzt nicht viel mehr, als an andern Orten, ausgenommen in Hannover, wo das Archiv vom 5ten Bande an gedruckt wird. Eben so schön als in Frankfurt nur auf geringerer gelblicher Papier-Sorte und in etwas kleinerem Formate. — Das Honorar für Bearbeitung eines Quellschriftstellers, gleichviel welchen, ist neuerlich von Hr[n] St[aats] M[inister] v. Stein, der alles allein determinirt, auf 4 Thlr. Sächsisch für 16000 Buchstaben — so lautet es wörtlich — bestimmt worden; es gehen so viele auf einen Bogen. Wenn dieser Maaßstab publicirt werden sollte, wie zu erwarten, so möchte der Andrang nicht eben gross werden.

Mir scheint übrigens kaum möglich, dass Herr Dr. Pertz, wenigstens vor Erscheinung des Vol. 1. P. 1. SS.[Scriptores] das Archiv noch fortsetzen werde. Die Redaction ruhet auf ihm ganz allein, wie sie auf mir ganz allein ruhete, der ich sonderbar überrascht wurde durch das, was ich in Euer Excell. Schreiben an Herrn Büchler (Archiv IV. 408.) gelesen, da doch dieser letztere sich nicht und niemals damit befasst hat. Indessen gilt es von mir nur biß zum 4ten Hefte des dritten Bandes, was die Correctur betrifft, welcher ein Herr v. Fichard sich bemächtigte, und so besorgté, dass ich ihm nach vollendetem Drucke desselben Bandes eine Liste von 280 Druckfehlern zusendete, von der er mir sehr naiv zurückschrieb, er habe ohnegefähr nur die Hälfte angezeigt, es blieben so doch noch genug. Nun verlangte ich, dass wenigstens meine Nichttheilnahme an der Correctur oben an erklärt würde, welches denn auch geschah aber für 2 Redactoren, da doch nur Einer existirte. — Nun ging man aber noch weiter, und Herr v. Fichard ließ auf Ordre des Herrn S[taats] M[inister] v. Stein einen von ihm verfassten Auszug meines Jahresberichtes drucken, worin nicht nur vieles ist, was ich weder gesagt noch je gedacht hatte, sondern auch nicht wenig, wovon der Bericht gerade und ganz bestimmt das Gegentheil enthält. — Ich protestirte deshalb, nicht gegen den Druck des Auszuges — nur gegen Bekanntmachung auf meinen Namen. Beyde Herrn entgegneten mir in einem Tone, den man einst mit Verwunderung vernehmen dürfte; ein Erguss des Hr[n] St[aats] M[inisters] gegen einen dritten wurde mir von diesem in originali zugesendet; ich schrieb sogleich an



Erstern und kündigte alle Theilnahme ab am 18. April 1822. Mitten unter diesen humanen Begegnungen verlor ich eine unersetzliche Gattin nach sieben Jahren einer glücklichen Ehe. — Alsobald verließ ich Heydelberg und ging wieder hierher, von wo ich, menschlicher Ansicht nach zu urtheilen, niemals hätte mich wegziehen lassen sollen.

202. Von Dan. *Dunreicher*, Alexandria 6/3 1823.

Hochwohlehrwürdiger! Insonders Hochzuverehrender Herr! Das sehr schmeichelhafte Schreiben, mit welchem Sie mich unterm 30 September v. J. beehrten, ist mir vor einiger Zeit schon zugekommen, ich habe mit dessen Beantwortung bis heute gezögert, um Ihnen zu gleicher Zeit anzeigen zu können, daß ich den Auftrag, so Sie mir darinn zu geben, ausgeführt habe.

Vor allem erlauben Sie mir, Hochwohlehrwürdiger Herr, Ihnen meinen verbindlichsten Dank für das gütige Zutrauen so Sie mir dadurch beweisen, wie auch dafür, daß Sie mir Gelegenheit verschafften, meinen innigsten Wunsch, Dänemark nützlich seyn zu können, Genüge zu leisten, darzubringen.

Durch die Vermittlung eines meiner Freunde in Cairo erhielt ich 11 Tafeln von verschiedener Gröse, mit Hieroglyphen und Figuren, worunter zwey besonders schön und gut erhalten sind.

Auch habe ich in der Eile einige kleine Egyptische Idole und andere Kleinigkeiten von Alterthümer, wie auch einige alte Münzen gesammelt, welche ich mir die Freiheit nehme, Ihnen als einen kleinen [Beweis] meiner Hochachtung zu bestimmen. Gerne hätte ich Ihnen etwas bedeutenderes und besseres gesandt, denn ich erkenne, daß jene viel zu gering sind, Ihnen dargebracht zu werden, allein es ist jetzt sehr schwer, etwas schönes von Alterthümer zu finden, weil zu viel Personen hier sich damit abgeben und alles zu enorm hohen Preisen an sich bringen. . . Ich habe die gute Gelegenheit der Dänischen Galéasse *Vigilantia Cap. Peter Jensen*, so gestern directe von hier nach Amsterdam abgeseegelt, benutzt, um benannte Gegenstände an Sie zu befördern, dieser brafe Capitaine hat mir versprochen, im Falle er nicht selbst von Amsterdam nach Copenhagen gehen sollte, er solche einem andern ihm bekannten Cap. übergeben und empfehlen werde, um Sie Ihnen zu überbringen.

Dem Cap. Jensen übergebe ich 8 Tafeln von Stein. 1 Kistchen mit 3 dito (worunter eine ganz besonders schön und gut conservirt ist) und andere Kleinigkeiten. 1 kleine sigillirte Schachtel mit einigen alten Münzen. 1 dito enthaltend verschiedene kleine Egyptische Idole. . .

Weder hier noch in Cairo konnte ich eine Tafel mit Kufischer Innschrift

finden, ich muste mich also deshalb an einen guten Freund in Ober Egypten wenden, welcher mir gewies eine besorgen wird; sobald ich solche erhalte, werde ich mich beeilen sie Ihnen zu senden. . .

203. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 24/11 1823.

. . . Die Tafel mit der Kufischen Innschrift habe ich noch nicht aus Ober Egypten erhalten, da ich aber mehrere guten Bekannten und Reisenden den Auftrag gegeben, mir selbe zu besorgen, so bin ich gewies, sie in kurzem zu empfangen, unterdessen beschäftige ich mich, wieder eine kleine Sammlung von Egyptischen Alterthümer, Münzen etc. zu machen, welche ich mir die Freiheit nehmen werde, Ihnen Hochwürdiger Herr Bischof, nebst jener Tafel, für Ihr Cabinet zu senden.

Es freut mich ungemein, daß die beiden Mumien, so ich der König. Sammlung vor einigen Jahren gesandt, allgemeinen Beifall erhalten haben. Wenn ich ein Exemplar von der Beschreibung, so darüber in Copenhagen herausgegeben wird, erhalten könnte, wäre es mir besonders angenehm, ich wage es meine Bitte deshalb an Ewr. Hochwürden zu machen.

Ich habe mich bey zwey Sachverständigen erkundigt, ob sie bey ihren Nachforschungen auch Mumien gefunden, welche wie die Ihrige den Kopf und vermuthlich auch den ganzen Körper in Thierfell eingewickelt hatten, beide antworteten mir, daß sie in Ober Egypten mehrere hundert Mumien geöffnet und untersucht haben, ihnen aber auch nicht eine von dieser Art unter die Hand gekommen, beide sind daher der Meinung, daß jener vielleicht ein im Sande getrockneter u. gedörrter Körper, und in den Sarg wo früher eine ächte Mumie war, gelegt worden sey, dies ist übrigens leicht zu entdeken, wenn man untersucht, ob jener Körper in seinem innern von dem Balsam wie die andern Mumien enthält.

Ich habe auch viele Mumien gesehen, welche ganz von oben bis unten in eine Art Papp-Dekel, worauf allerley Hiroglyphen und Figuren gemahlt, eingenäht sind und man den Körper nicht sehen kann, ohne diesen Um Schlag aufzuschneiden.

Hr. Eduard Rüppel aus Frankfurth hat seine wissenschaftliche Reise nach dem Innern Afrikas fortgesetzt, man kennt jedoch seine Ankunft im Cordofan noch nicht.

Da Ihre Sammlung noch an einer Papyrus Rolle mit Hiroglyphischer Innschrift mangelt, so gebe ich mir nun alle Mühe, mir eine schöne und wohlerhaltene zu verschaffen, um sie Ihnen mit den übrigen Alterthümer zu senden.

Der hiesige Griechische Patriarch befindet sich schon seit vielen Jahren

von hier abwesend, er hält sich gegenwärtig auf der Insel Pathmos auf, es heist der Vice König von Egypten habe ihn durch die hiesigen Griechischen Gemeinde Vorsteher einladen lassen, seinen Sitz hieher zu verlegen, und ihm nicht nur allein alle Sicherheit, sondern auch für sein, seinem hohen Amte gemäsen Auskommen zu sorgen versprochen.

Man weist noch nicht, ob dieser in jeder Hinsicht sehr schätzbare Mann das Anerbieten dieses Pascias in den gegenwärtigen Umständen annehmen wird. Sollte er hieher kommen, so werde ich Ihren Auftrag gegen ihn erfüllen, da es ihm auch sehr schmeichelhaft seyn mus, daß ein im fernen Norden allgemein hochgeschätzter Mann seiner mit Freundschaft gedenkt.

Ich habe sogleich an einen meiner Freunde in Cypern geschrieben, um sowohl über den Tempel der Venus in Paphos, als wegen dem Grabmal des Königs Erick, so allda im Jahre 1104 starb, die gewünschten Erkundigungen einzuziehen. — Es würde mich sehr freuen, wenn ich auch in dieser Angelegenheit so glücklich seyn könnte, Ihren Erwartungen zu entsprechen, um so mehr da auch unser Allernädigster Monarch und Prinz Christian einiges Interessen bey der Entdekung des Grabmahls haben können; ich empfal diesen Gegenstand meinem Freunde in Cypern aufs wärmste, und ich habe die besten Hoffnungen eines guten Erfolgs...

#### 204. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 22/1 1824.

Unter dem 24 Nov. v. J: hatte ich die Ehre Ewr. Hochwürden das Leztemal zu schreiben, seitdem wurde mir das Vergnügen zu Theil, einen Stein mit Kufischer Innschrift zu erhalten. — Dieser ist ganz gut conservirt und besonders merkwürdig wegen dem Ort, wo er früher gestanden, er war nemlich in dem Gebäude, wo der Mekias oder Nilo-Metre auf der Insel Roda gegenüber von Alt Cairo angebracht ist. Ich verdanke ihn der Gefälligkeit des Chefs der noch wenigen, in Diensten des Pascias stehenden französischen Mameluken, welcher ihn des Nachts von seinen Untergebenen aus der Mauer reissen lies; auf andere Art u. unter einer andern Regierung als die gegenwärtige, wäre es schwerlich möglich gewesen ihn zu erhalten, da die Araber grose Achtung und Verehrung für jenen Ort haben, welcher unter der Aufsicht der Religions-Sceiks steht. —

Diesen Stein habe ich dem Dänischen Schiffer H: I: Deeken vom Brigg Hercules von Flensburg, so am 16ten dies von hier nach Amsterdam abgeseegelt ist, übergeben; dieser Capitaine versprach mir alle Sorgen zu haben, um Ihnen selben wohl erhalten zu überliefern, es bleibt mir daher nur der Wunsch, daß dieser Stein den Erwartungen Ewr. Hochwürden entsprechen möge.



Mit eben dieser Schiffs-Gelegenheit sandte ich an das Königliche Museum eine kleine Sammlung von Egyptischen Alterthümer, welche verschiedene sehr schöne und merkwürdige Gegenstände enthält, ich schmeichle mir, daß dieser kleine Beitrag von unserm Allergnädigsten Monarchen mit gewöhnlicher Huld aufgenommen und den Herren Directoren des Museums nicht ganz unwillkommen seyn wird.

Ich beschäftige mich nun, Hochwürdiger Herr Bischof, eine kleine Sammlung für Sie zu machen, ich mus aber Ihre Nachsicht und Gedult in Anspruch nehmen, da es damit gegenwärtig etwas langsam geht, weil viele Käufer für diese Alterthümer sind, und man daher selbe nur mit Mühe, nach und nach bekommen kann. . .

#### 205. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 19/10 1824.

Schon vor einiger Zeit hatte ich die Ehre Ihr geehrtes Schreiben vom 23 Merz, und dieser Tagen jenes vom 1 April zu erhalten. . . Ich habe sogleich einem Deutschen Kloster Geistlichen in Jerusalem, einer meiner guten Bekannten, wegen den alten Münzen der Christlichen Königen von Jerusalem geschrieben, und ihn gebeten sich alle Mühe zu geben, mir deren zu verschaffen, es würde mir eine grose Freude machen, wenn ich so glücklich seyn könnte, Ihren Wunsch in dieser Hinsicht zu befriedigen.

Das mir für den Englischen General Consul Hr. Salt, welcher sich diesen Augenblick hier befindet, gesandte Exemplar von Ihrem Programm zur Erklärung einiger Biblischen Stellen aus alten Innschriften habe ich ihm selbst eingehändigt, er hat es mit dem größten Vergnügen empfangen und mich gebeten, Sie seiner besondern Erkenntlichkeit und Hochachtung zu versichern, ich stehe mit diesem brafen Manne schon seit mehreren Jahren in sehr freundschaftlicher Verbindung.

Den Brief so mir Ewr: Hochwürden für den hiesigen Griechischen Patriarchen gesandt habe ich nebst den für ihn bestimmten vier roth eingebundenen Bücher einem angesehenen hiesigen Griechischen Kaufmann übergeben, welcher mich versichert, er werde sie ganz sicher an ihre Bestimmung befördern, und mir auch eine Antwort von dem Patriarchen für Sie zu verschaffen, sobald ich die erhalte, werde ich mich beeilen sie Ewr. Hochwürden einzusenden. . . Noch war ich nicht so glücklich eine gut conservirte Papyrus Rolle finden zu können und schlechtes Zeug wollte ich nicht kaufen, mein Bruder war während einem kleinen Aufenthalt in Cairo in seinen Nachsuchungen auch nicht glücklicher, ein guter Freund allda hat mir aber versprochen, sich alle Mühe zu geben, mir eine zu ver-



schaffen. Bey deren Versendung werde ich mich ganz an das halten, was Sie mir hierüber zu sagen die Güte haben.

Mit dem größten Vergnügen bemerke ich, daß vielleicht eine Beschreibung über die von mir gesandten Mumien von Hr. Professor und Etaatsrath Thorlacius herausgegeben werde, und daß Ewr. Hochwürden die Güte haben wollen, mir ein Exemplar davon zu senden, ich werde selbes mit dem besten Dank empfangen. Rücksichtlich der Münzen war ich bis jetzt auch nicht besonders glücklich, das wenige, was ich bis jetzt zusammenbringen konnte, will nicht viel sagen, aber aufrichtig gestanden, ich verstehe mich auch wenig darauf, und kann daher leicht schlechtes Zeug sammeln, man findet bisweilen bey den Arabern mehrere hundert Münzen, mus sie aber ohne Auswahl kaufen, ich gedenke also bei erster Gelegenheit, ein quantum zu nehmen, und es Ihnen zu senden, vielleicht finden Sie denn doch Münzen darunter die einigen Werth haben können. — Es sind nun so viele, die Münzen suchen, daß es sehr schwer ist, sich etwas gutes zu verschaffen.

Herr Rüpel war vor kurzem in Cairo retour aus Sennar gekommen, um seine Sammlung so er da gemacht zu bringen; nach einem kurzen Aufenthalt, und nachdem er sich zu einer neuen Reise ausgerüstet, ist er wieder nach Sennar zurückgereist; dieser geschickte und ausserordentlich thätige Mann wird gewies Erfahrungen und Sammlungen machen, die für die Wissenschaften von dem größten Werth seyn werden.

Herr Méchain, Französischer Consul auf Cypem, welchen ich seiner Zeit ersucht habe, Nachforschungen auf jener Insel zu machen, schrieb mir damals, daß er sich für den Augenblick wegen einer schweren Krankheit nicht damit befassen könne, später machte er eine Reise, um seine Gesundheit wieder herzustellen; sobald ich seine Rückkehr nach Larnaca hörte, habe ich ihm neuerdings geschrieben, und ihm meine Bitte erneuert, und ihn zugleich gebeten, auch nachforschen zu wollen, ob keiner von den Steinen mit punischer Schrift, von welchen Pocoke schreibt, zu retten wäre. Sollte sich Hr. Méchain mit dieser Angelegenheit nicht befassen wollen, so gedenke ich nächstes Frühjahr meinen jüngern Bruder nach Cypem zu senden, um jene Nachforschungen machen zu lassen, und hauptsächlich auch, um zu sehen, ob das Grab des König Erich nicht zu entdecken wäre, um so mehr da dieses auch S: K: H: den Prinzen Christian interessirt.

So viel mir bewusst, ist das alte Cyrene noch wenig bekannt; ein Französischer Reisender Hr. Pachò welcher seit zwey Jahren die Oasis von Egypten bereist hat, ist im Begrif von hier zu Lande durch die Wüste nach Derna

zu gehen, wo er sich die Firmans des Bey von Tripoli zu seiner Weiterreise verschaffen will; seine Absicht ist, die berühmte Oasis der Hesperiden, und den Ort wo nach Aussage der Araber Menschliche Versteinerungen seyn sollen, zu suchen. Diese Reise ist mit vielen Beschwerlichkeiten und großer Gefahr, besonders wegen dem Religions Fanatismus der Araber, verbunden, da aber jener Reisende mit der Landes[s]prache und den Sitten der Araber ziemlich bekannt ist, kann er vielleicht diese wichtige Unternehmung ausführen. — Da ich mit seinem Bruder so hier etablirt ist auf sehr freundschaftlichem Fus stehe, so kann ich seiner Zeit den Erfolg seiner Reise genau erfahren, und ich werde Ihnen alsdann das erfahrene mittheilen.

Wegen einem Obelisk von der Höhe von 5 bis 6 Ellen habe ich mich bey Reisenden, so öfters in Ober Egypten waren, erkundigt, alle sagen mir, daß die Obelisk, so sich da vorfinden, sehr gros seyen, und unmöglich transportirt werden können, es liegt eine hier, sogenannte Obelisk der Cleopatra, welche der Pascià dem Englischen Gouvernement zum Geschenk angeboten hat, es wurden deshalb Personen hieher gesandt, um zu untersuchen, ob es möglich wäre, selbe zu transportiren, sie fanden aber, daß es wegen der ungeheuren Schwere unmöglich ist.

Herr Salt besitzt zwey sehr grose Sfinxen von schönem rosenfarbigem Granit, so in Ober Egypten für ihn ausgegraben wurden, und welche er mit grosen Unkosten hieher bringen lies, eine davon soll gut conservirt seyn, Herr Salt hat mir versprochen, mir selbe dieser Tagen sehen zu lassen, und würde mir auch eine abtreten, ich werde selbe nun besehen, und dann hören welchen Preis er dafür verlangt und Ewr: Hochwürden mit meinem Nächsten alles mittheilen. Ich glaube daß ein solcher Sfinx gewies eine Zierde in dem Garten S. König: Hoheit des Prinzen Christian seyn würde.

Nachdem was mir Ewr. Hochwürden über Ihre Mumie zu sagen die Güte haben, kenne ich diese Gattung nun, ich hatte deren verschiedene, welche die Gesichts-Masken von ganz dünnem Holz oder einer Art Papendekel vergoldet hatten, mein Bruder hatte vor mehrern Jahren drey sehr schöne und gut conservirte ähnliche Mumien hier gekauft und mit nach Deutschland genommen; ob er selbe dorten verkauft hat, oder noch besitzt weis ich wahrlich nicht. . .

206. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 1/12 1824.

. . . Der Englische General Consul Herr Salt hat mir den Sfinx von welchem ich in meinem Letzten Erwähnung zu machen die Ehre hatte, gezeigt,

selber ist von einem schönen rosenfarbigen Granit und gut conservirt, nach Aussage des Herrn Salt soll er aus den Zeiten von Ramises Miamum, ungefähr 1300 Jahr vor Christi Geburt seyn, er wurde in Unter Egypten bey der ehemaligen Stadt Isar ausgegraben. Der Sfinx hat 16 Fus in der Länge, 6 in der Höhe und 5 in der Breite, und im Gewicht ungefähr 15 Englische Tonnen. — Obgleich der Sfinx wirklich schön ist, so verlangt aber meines Erachtens Herr Salt einen viel zu hohen Preis, er begehrt 5000 Spanische Piaster dafür. . .

Wenn unsere Regierung sein Museum mit Egyptischen Alterthümer bereichern wollte, würde ich rathen daß selbige in Ober Egypten bey Theben, und in der Nähe von Cairo, wo die Gräber des ehemaligen Memphis sind, Nachgrabungen machen lies, man würde dadurch auf die wohlfeilste Art eine Sammlung erhalten; mit wenigen tausend Gulden könnte man gewies vieles ausrichten; auf diese weise hat sich der Französische G[enera]l Consul Hr. Drouetti die bedeutende Sammlung, so er für 400/m Fl. an die Sardinische Regierung verkauft hat, verschafft. — Sollte sich unsere Regierung oder auch einige particuliers sich entschliesen, meinen Vorschlag Nachgrabungen machen zu lassen, anzunehmen, würde ich mich bemühen von S: H: dem Vice-König die hiezu erforderliche Erlaubnis zu erhalten, und wenn mir die Leitung des Ganzen übergeben würde, Leute bey den Ausgrabungen anzustellen, auf deren Treue und Rechtschaffenheit man bauen könnte.

Ich ersuche Ewr. Hochwürden, wenn Selbe es für gut erachten, meinen Vorschlag der Direction des Königlichen Museums mitzuthemen. Hr. Pachò hat seine Reise nach Cyrene angetreten, man weißt bereits seine Ankunft auf dem Gebiet des Bey von Tripoly; was ich in der Folge von seiner Reise in Erfahrung bringen kann, werde ich sogleich Ewr. Hochwürden mittheilen.

207. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 11/4 1826.

. . .Mit dem Cap. Rosing sandte ich Ihnen einige Münzen; wäre mir Ihre grose Nachsicht nicht bekannt, würde ich es wahrlich nicht gewagt haben, Ihnen diese unbedeutende Kleinigkeit zu senden. Gerne hätte ich diese gute Gelegenheit benutzt etwas schönes und wichtiges zu senden, es war mir aber unmöglich etwas zu finden; die Englischen Reisenden bezalen die kleinste Gegenstände zu hohen Preisen, so daß wer nur über beschränckte Mittel verfügen kann, bey allem guten Willen zurückstehen mus. Aus Zufall fand ich heute in den Händen eines Arabers ein Kufisches Buch von Pergament, selbes ist zwar in keinem guten Zustande, könnte aber dennoch

einigen Werth für die Wissenschaften haben, ich brachte es also an mich und übergab es an Capitaine Rosing für Sie, ich ersuche Sie, auch diese Kleinigkeit gütigst aufzunehmen und mir meine Freyheit zu verzeihen. Ein guter Freund von mir, welcher sich früher mit dem Einkaufe von Egyptischen Alterthümer und Münzen beschäftigte, und sich dadurch einige Kennntnis darin erworben hat, geht nach Cairo um sich dorten niederzulassen, dieser wird sich nun beschäftigen mir nach und nach davon zu sammeln, so daß ich die angenehme Aussicht habe, Ihnen in Bälde etwas gutes und schönes senden zu können, es wurde mir auch die Hoffnung gemacht, mir eine gut conservirte Papyrus Rolle zu besorgen.

Herr Salt hat seine Sphinx nach Livorno gesandt, wo er sie nebst seiner ganzen schönen Sammlung von Egyptischen Alterthümer an die Französische Regierung zu Fl. 250 tausend verkauft hat.

Mein Freund in Jerusalem [;ein Kloster-Geistlicher:] schrieb mir schon vor einiger Zeit, daß es gänzlich unmöglich sey, Münzen von den Fränkischen Königen zu finden, da die wenigen, so zum Vorschein bisweilen kommen, von den Reisenden zu jedem Preis aufgekauft werden, er macht mich auch darauf aufmerksam, daß die Münzen nachgemacht und als ächt verkauft werden, man also sehr vorsichtig seyn müsse, um nicht betrogen zu werden. — Da dieser Geistliche schon seit ungefähr einem Jahr in ein Kloster auf den Berg Libanon versetzt wurde, so mus ich wegen den andern verschiedenen Anfragen, so Sie mir rücksichtlich Jerusalem machen, die Gelegenheit eines bekannten Reisenden abwarten, um diesen deshalb zu bitten die Erkundigungen einzuziehen...

## 208. Von Dan. Dumreicher, Alexandria 24/3 1829.

...Rücksichtlich der steinern[en] Hieroglyphen Tafel konnte ich von dem Verkäufer nichts weiter in Erfahrung bringen, als daß er sie in Luxor gekauft hatte, er vermuthet daß es ein Grabstein gewesen; es wurden früher viele von dergleichen Steinen gefunden, jetzt sind sie aber sehr selten geworden; es thut mir leid Ihnen keine nähere und befriedigernde Antwort deshalb geben zu können... In Egypten herrscht die größte Armuth und Elend; es läßt sich keine Vorstellung machen, wie ausserordentlich der Landmann hier gedrückt wird, man läßt ihm kaum so viel, daß er sich mit einem Hempt kleiden und nothdürftig ernähren kann; es ist Jammer schade, daß diese herrliche Gegenden unter einer so barbarischen und despotischen Regierung sind.



209. An J. A. Ebert, Gotha 11/9 1781.

Ich bin Ihnen, mein theurer, väterlicher Freund, schon so lange einen Brief schuldig, daß mich zuletzt die Schaam selbst hindern würde, Ihnen zu schreiben.

Sein Sie meiner ganzen Dankbarkeit für alle Güte versichert die Sie und Ihre liebe Frau mir erzeigt haben. Zutritt zu Ihnen hatte ich wol gewünscht u. gehoft. Aber solchen, als ich erhielt konnte ich auf keine Weise erwarten. Behalten Sie mich lieb so lange ich Ihrer Liebe wehrt bleibe, und sein Sie gewiß daß mein Herz stets für Sie schlagen wird.

In Magdeburg fand ich wenig. Ich pakte schnell auf, gieng über Barby und Dessau nach Halle. Gott! was ich da für seelige Tage mit den Spaldings durchlebt habe! ich ließ Professores, Gelehrte, Waisenhaus, Salzkothen — all das sein, und war bei ihnen, und auf Giebichensteins Felsen. Ich hoffe Spalding wird Ihnen allerhand erzählt haben. In Leipzig konnt ichs nur anderthalb Tage aushalten, die Luft war mir, weil ich aus Halle kam, von Chapeau bas und Parfums so angestekt daß ich nur Zollikofern sah, und weil ich von Ihm hörte, daß er den folgenden Tag nicht predigen würde, gleich weiter gieng.

In Jena ists gut sein — aber besser noch in Weimar. Ich habe mich da volle 8 Tage aufgehalten. Wie Sie und Schmidts Haus, waren Wieland und Herder mir; deren Schwelle verließ ich fast nie. Göthen habe ich gesehen. Aber Göthe ist mir zu ministermässig und kalt. Doch war er überaus höflich.

Dürfte ich Sie um eins bitten. Ich habe im Neuen Caffé ein ital. Buch hinterlassen, das Wegener gewiß wird bewahrt haben, senden Sie darnach, es gehört Eschenburg.

210. An J. A. Ebert, Göttingen 6/1 1782.

Nun kann ich Ihnen theurer Freund völlig meine glückliche Ueberkunft melden — Aber eh u. bevor ich beginne, muß ich Ihnen u. Ihrer lieben Frau erst herzlich für alle Ihre Liebe und Güte danken; und dieses ist denn hiemit gethan; Sie wissen, viel Worte kann ich nicht machen, ein Wort sagt alles was ich denke.

Nun zur Reisebeschreibung.

Mein Pferdewirth ließ mich bis 9 ½ Mittwoch früh warten, eh er meinen Kaball vorführte. ich schwang mich drauf und ritt zum Thor hinaus. ein schneidender Wind und heftiger Hagel drang wie zweischneidige Schwerter in mein Gesicht. ich muste dulden und mich demütig in mein Schicksal ergeben. aber meine Geduld erweichte den Himmel, daß er besser Wetter

gab, u. mich vom Winde freilich angefeindet abends um 6 Uhr bis Luther führte. Hier hatte ich das Vergnügen einen Dorfschulmeister zu finden, der gar pathetisch-entzückt von Gellert, Rabner, Klopstock und Wieland sprach. morgens um 8 ritt ich weiter, kam um 11 Uhr in Seesen an. nahm einen Wegweiser und ritt bis Nordheim. freilich war mein Pferd herzlich müde, u. es regnete mit unter, auch wards vor Nordheim so dunkel, daß wenn ich nicht zum Glück noch einen Wegweiser mitgenommen hätte, ich  $\frac{1}{4}$  Stunde vor Nordheim 2 Stunden hätte im Regen u. Sturm umher irren können. Den Freitag früh ritt ich nach Göttingen und kam um 1 Uhr an — aß u. gieng in meine Collegia. ich bin gar nicht gestürzt, gar nicht erfroren, u. meiner Gesundheit schadet nichts. Ihre Aufträge habe ich alle bestellt. Mein Vater hat mir geschrieben daß er ganz ruhig wäre, nun er wüste daß ich bloß nach Br[aunschweig] gegangen sei. Dürfte ich Sie bitten eingelegten Brief an Herrn Prof. Eschenburg zu schicken? zugleich mit Ihrem Couvert. ich siegle mit einem Shakspeare den er gerne sehn will.

211. Von J. A. Ebert, Braunschweig 14/1 1782.

Werthster Freund. Ob ich gleich sonst, wie Sie auch selbst schon wissen, sehr ungerne Briefe schreibe, und ob Sie gleich vielleicht auch selbst nicht einmahl einen von mir erwartet haben; so kann ich doch diesmal nicht umhin, Ihnen wenigstens in ein Paar Zeilen zu bezeugen, wie angenehm es uns allen gewesen sey, daß Sie so gesund und so wohlbehalten an Nase und Ohren und Armen und Beinen in Göttingen wieder angelangt sind, und Ihnen für die baldige Nachricht davon zu danken. Denn der heftige Frost und das plötzlich einfallende Thauwetter machten uns um das alles nicht wenig besorgt; ja, wir befürchteten, daß der liebe Wagehals wohl gar den Hals brechen möchte. Aber dem Himmel sey Dank, daß von Ihnen nichts als der Pelz und die Pelzstiefel zerstückelt und zerbrochen sind. Allein, so lieb uns dieses ist, so wenig ist der Jude damit zufrieden; und ich glaube, er würde es nicht ungerne gesehen haben, daß der ganze Münter zerfetzt und zertrümmert worden wäre, wenn nur jene unzerrissen geblieben wären. Es scheint doch Ihr Schicksal zu seyn, daß Sie immer den Juden in die Hände fallen müssen; aber auch dieses, daß Sie mit einer gnädigen Strafe wieder loskommen. Denn dieser Jude ist doch noch so christlich mit Ihnen umgegangen, daß er den Pelz wieder angenommen hat: die Stiefel aber hat er nicht wieder annehmen wollen, und zu seiner Entschädigung einen halben Rthlr. verlangt, den wir ihm auch von Ihnen zu schaffen haben versprechen müssen.



A propos — wie man oft spricht, wenn man etwas sehr mal à propos sagen will, wie Ihnen in dieser Verbindung auch das folgende vorkommen mag: — Ich hatte mir noch vorgenommen, in Ihrem Aufsätze über Eine Stelle eine kleine Anmerkung zu machen, die mir erst nach Ihrer Abreise wieder eingefallen ist. Sie haben dort irgendwo den Propheten Bileam sowohl für ein Genie als auch für einen ehrlichen Mann erklärt. Das erstere mag er wohl gewesen seyn; aber schwerlich das letztere: denn nach dem, was Jerusalem von ihm in dem letzten Theile seiner Betrachtungen mit vieler Wahrscheinlichkeit behauptet hat, glaube ich mehr Recht zu haben, ihn für einen Schurken zu halten, als der liebe Münter mir und andern oft zu haben scheint, wenn er diesen oder jenen so nennt. Der Schurke kann aber leider, wie wir beide wohl wissen, mit dem Genie gewissermaassen wohl bestehen. Ich sage, gewissermaassen, oder mit einer gewissen Art vom Genie: denn ich kann es doch nie übers Herz bringen, es ohne alle Einschränkung zu sagen oder zuzugeben. — Und nun, wer weiß, ob Ihnen das, was ich Ihnen von Bileam zu sagen hatte, nicht die natürlichste Verbindung mit dem Vorhergehenden zu haben scheint? — Er mag aber gewesen seyn, was er will; das ist gewiß, daß ich Ursache genug zu haben glaube, Sie nicht nur als ein Genie, sondern auch als einen ehrlichen Mann zu schätzen, und daß ich schon zufrieden seyn werde, wenn Sie so billig seyn wollen, mich für keinen Schurken zu halten; denn das möcht' ich nicht seyn, wenn ich auch dabey ein Prophet seyn könnte; aber noch zufriedner, wenn Sie mich als einen ehrlichen Mann und als Ihren Freund ferner lieben wollen.

212. Von J. H. *Eckhel*, Wien 13/5 1795.

Hochzuehrender Herr! Ich beantworte ihren schätzbaren Brief später, als ich es willens war. Sie verlangten von mir, es ausfündig zu machen, ob sich nicht hier Münzen, oder Sigille vom Tempelorden befänden. Von Münzen weis man hier nichts. Wegen der Sigille gieng ich den Herrn v. Smitmer Domherrn an der hiesigen Cathedral an, der von dieser Gattung des mittleren Alterthums eine weitläuftige Sammlung besitzt. Es finden sich darin drey von der Art, wie sie es verlangen. Der Besitzer, einer der würdigsten Männer, die unter der Sonne sind, war nicht nur so gefällig, sie abzeichnen zu lassen, sondern begleitete sie auch mit reichhältigen Anmerkungen. Nachdem dieß alles fertig war, dachte ich, sie sogleich an Sie abzuschicken. Da ich aber besorgte, diese Papiere könnten leicht verlohren gehen, so fandte ich es sicherer, des nach Kopenhagen bestimmten k. k.

Minister Gr. von Ludolf Abreise abzuwarten, von dem Sie das kleine Paket erhalten sollen.

Mich freut es recht sehr, daß es noch im Norden manche Liebhaber der alten Numismatik giebt. Mein über Ihre, von Tanini so unbedachtsam herausgegebenen, Münzen gefälltes Urtheil war gewiß unpartheyisch; denn ich strebe nur nach Wahrheit, sine amore, sine odio. Anders dachte ich von den in der Götting. Bibliothek von Ihnen selbst herausgegebenen Münzen, worunter die von Athen mit dem Bilde des Theseus gewiß sehr merkwürdig ist, die Sie auch in meinem II. Bande werden angeführt finden. Abbe Sestini war mit meiner Aufrichtigkeit nicht so gut zufrieden. Er zieht in seinen Schriften wider mich gewaltig los, und ich lasse ihn poltern.

Von den goldnen Medaillen in München, die von silbernen Originalen sollen abgossen seyn, habe ich keine Wissenschaft. Die hierauf sich beziehende Stelle aus Patins Introduction pag. 218 nach ihrer Anzeige ist mir eben unbekannt. Mein Exemplar ist von Paris 1695. aber in dem VI. Band meiner Doctrina, der itzt wirklich unter der Presse ist, werden Sie hierüber einige Winke finden.

Graf Hochenwart wurde nach seiner Rückkehr von Florenz wirklich Bischof von Triest, aber verflossenes Jahr wurde er nach dem Tode des Bischofs Kerens in das weit einträglichere Bistum St. Pölten, das 4 Posten von hier entfernt ist, übertragen.

Das vormals so großen Lärmen machende Haus von Born ist von der Erde verschwunden. Born starb. Die Gräfinn Passegli machte sich unsichtbar, ohne daß es hier zur Stunde noch eine Seele weis, wohin sie verschwunden sey. Ihr Mann kehrte hierauf nach Ragusa zurück. Die zweyte Tochter starb in ihren ersten Kindbetten. Die Wittve von Born darbt, da ihr Mann gegen 200000 fl. Schulden zurückgelassen hat!!!

213. Von J. F. F. *Emperius*, Braunschweig 16/4 1819.

Hochwürdiger Hochzuverehrender Herr Bischof. Die Erinnerung an die Tage, in welchen ich das Glück hatte Ew. Hochwürden persönliche Bekanntschaft zu machen, und mich mit Ihnen über manche litterarische und allgemein intressante Gegenstände zu unterhalten, gehört zu denen, die mir das meiste Vergnügen machen. Könnte irgend etwas dieses angenehme Andenken schwächen, so würden die seitdem hinzugekommenen Beweise Ihres gütigen Wohlwollens es durch das Gefühl der Dankbarkeit aufs neue belebt haben.

Es war mir in jenen Tagen vorzüglich merkwürdig und erfreulich, daß Ew. Hochwürden, so weit über das schon so ausgedehnte Feld von gelehrter

und amtlicher Thätigkeit hinaus, in welchem Sie so ruhmvoll und so wohlthätig wirken, auch entfernten, minder ausgezeichneten, Instituten, Ihre Aufmerksamkeit widmeten, und überall das Gute zu befördern sich freuten; daß Sie jedes Bestreben nützliche Kenntniße zu erweitern, oder irgend eine Lücke darin auszufüllen, gern aufmunterten und unterstützten.

Unser Braunschweigisches Museum gehört zu Ihren zahlreichen Schuldneren. Ew. Hochwürden haben sich ein bleibendes Verdienst darum erworben. Ihre hier ausgesprochenen Bemerkungen über die Bedürfnisse desselben, Ihr Urtheil über dessen Werth, Ihre Empfehlung einiger unentbehrlichen Werke für die Bibliothek, haben schon die besten Wirkungen hervorgebracht. Unsre Regierung ist so viel geneigter gewesen den Ankauf mehrer[er] Bücher, unter andern Eckhel Doctr. Num. ohngeachtet des jezt verdoppelten Ladenpreises, zu verwilligen. Sie haben die Güte gehabt unsre antike Münzsammlung mit einigen seltenen Stücken zu vermehren; und noch vor kurzen hat, auf Ew. Hochwürden Auftrag, der Herr Hofr. Tychsen mir für das Museum ein Paar Münzen von Chios zugeschickt, für die ich Ihnen meinen ergebensten Dank abzustatten habe. Noch ungleich wichtiger ist das sehr schöne Geschenk, welches unser Museum Ihrer gütigen Verwendung bey der Höchstzuverehrenden König. Dänischen Regierung zu verdanken hat. Wir erhielten von der Gnade derselben zwey sehr schätzbare und lehrreiche Werke, das Ramussche Verzeichniß der König. Sammlung von antiken Münzen, über deren Reichthum man erstaunen muß, und das prachtvolle Kupferwerk über die Dänischen Münzen, welches man in unsern Gegenden nirgends findet, und das unsrer Bibliothek zu einer ausgezeichneten Zierde gereichen wird. Unser treflicher Herr Geh. R. von Schmidt wird den Dank unserer Regierung für diese Liberalität der Ihrigen ausgedrückt haben; aber auch ich fühle das Bedürfniß Ew. Hochwürden meine Freude darüber zu erkennen zu geben, und würde es als eine große Güte von Ew. Hochwürden ansehen, wenn Sie der hohen Behörde, der wir diese Vergünstigung verdanken, ausdrücken wollten, daß diese Gnade sehr dankbar und sehr ehrerbietig anerkannt wird.

Der Umfang der schon so großen Geschäftsthätigkeit des Herrn Geh. R. v. Schmidt hat sich noch sehr erweitert, seitdem unser sehr bedauerter Graf v. Schulenburg nicht mehr lebt. Wir haben an diesem, als Minister und als Mensch ausgezeichneten, überall geliebten, Manne unbeschreiblich viel verlohren. Er ist uns mitten in der schönsten Wirksamkeit seines Lebens, in der Reife aller seiner vorzüglichen Eigenschaften, entrissen. Wenn auch die eigentlichen Regierungsgeschäfte mit unverminderter Thä-

tigkeit fortgehn, so wird doch dieser Verlust in einigen Hinsichten unersezlich bleiben; besonders auf die Unterstützung, welche die Wissenschaften und Künste von ihm erhielten, und auf den Einfluß, den er auf die Bildung und Erziehung unserer jungen Prinzen ausübte. Männer von so liberalen Gesinnungen, so vieler Menschenfreundlichkeit, die sich so lebhaft, wie er, für alles das, was für den gebildeten Menschen Werth hat, intressiren, gehören zu den seltensten Erscheinungen. Mit einem hellen vielumfassenden Verstande war in dem trefflichen Grafen Schulenburg Characterwürde, Freundlichkeit, Bescheidenheit, edler Ton und Anstand vereinigt. Wie viel konnte er insbesondere noch für die sich jezt entwickelnden Prinzen thun, die ihn achteten und liebten, und für die er ein väterliches Wohlwollen fühlte! Er vermochte es, ihnen einigermaßen den Verlust beider Eltern zu ersetzen, und die Schwierigkeiten zu erleichtern, mit denen eine Erziehung ohne häusliches und Familienleben, ohne Umgang mit liebenden Verwandten, zu kämpfen hat. Und wie viel bleibt in diesem Lande noch zu thun übrig, um dem künftigen jungen Regenten seine wichtige Laufbahn zu ebnen! Möge die Vorsehung das viele Gute, was hier in den letzten Jahren aufblühte, zur Reife kommen lassen!

Eine Merkwürdigkeit unsers Landes, die auch Ew. Hochwürden Aufmerksamkeit auf sich zog, nemlich die zu Thiede gefundenen Knochen von Mammuthen, Rhinocerossen, und andern Thieren der Vorwelt, wird jezt der Welt durch eine Speculation der Eigenthümer des Bodens, wo sie gefunden worden, bekannter werden. Man hat die schnell an der Luft verwitternden Knochen, die Ew. Hochwürden noch an ihrem Fundorte sahen, aus der Erde herausgenommen, sie mit einem schützenden Firniß überzogen, und sie nach Wolfenbüttel in ein ganz trockenes Lokal gebracht; von da sollen die wichtigsten und am besten erhaltenen Stücke eine Wanderung durch mehrere Länder machen. Ein Thierarzt, Doctor Bieling, welcher in einer kleinen Broschüre die Geschichte der Entdeckung erzählt, und einen Kupferstich hat verfertigen laßen, der die merkwürdige Knochengruppe so wie sie in der Erde lag darstellt, wird sie begleiten, und sie in den angesehensten Städten für Geld sehen lassen. Wenn sie durch den Transport nicht zu viel leiden, so ist der Plan so übel nicht, und entschädigt wahrscheinlich den Eigenthümer für die bisher darauf verwandten Kosten, wenn er auch gleich die sehr hochgespannten Erwartungen desselben nicht erfüllen möchte.

Meine Arbeit über unser Onyxgefäß, die Sie Ihrer Aufmerksamkeit nicht unwerth hielten, ist bis auf die dazu gehörigen Kupferstiche fertig, mit

denen mich der Zeichner noch immer aufhält. Die darin angenommene Erklärung des Denkmals von dem Thesmophorienfeste hat seitdem noch einige Bestätigungen erhalten. Auch den hohen Werth des Materials, als des schönsten unter allen vorhandenen Sardonyxen, der alle andre an Reinheit und Glanz der Farben übertrifft, hat kürzlich der hierdurchreisende Etats R. von Köhler aus Petersburg, der bekanntlich viele Untersuchungen über diese Steinart angestellt hat, anerkannt. Er stimmt mit mir in der Deutung der auf dem Onyx angeführten Vorstellungen völlig zusammen. . .

214. An C. H. *Esmarch*, [Kph.] 8/3 1802.

Tausendfältigen Dank, liebster Esmarch, für Ihren Brief. Ich habe Zoegas Briefe erhalten und alles in Bewegung gesetzt. Einer war ostensibel, u. ist also dem Kanzelley Präsidenten mitgetheilt worden. Noch sind nicht alle Schwierigkeiten gehoben, u. ich fürchte, daß der Curator jetzt die Ursache davon ist: Er, der vorher so eifrig für Zoega war, der mir u. Zoega alle Schritte die wir thun sollten, vorgeschrieben hat. Indeß weiß ich nicht gewiß, woher eigentlich der Aufenthalt in der Sache kommt, und kann hier für den Augenblick wenig thun. Der einzige mit dem ich so ganz ohne Rückhalt sprechen kann, ist Sch[jimmelm]ann und der ist für Zoega so gut gesinnt, als es irgend möglich ist, u. wird ohnehin alles für ihn thun, was die Umstände erlauben.

Der alte Hensler kennt die Sache. Scheint sich aber in nichts mischen zu wollen. Auch davon ist mir die Ursache unbekannt. Vielleicht kennt er nicht völlig Zoegas ganzes Verdienst. Können Sie auf ihn wirken, so thun Sie es. Verdorben kann dadurch nichts werden: und Seinem Herzen ist gewiss beyzukommen. Zoega wäre nun, da so viel für die Sache geschehen ist, da man ihn gewissermaaßen aufgemuntert hat, sich darum zu bewerben, wenigstens seiner ersten leisen Aüßerung entgegen kam, vielleicht für sein Leben unglücklich, wenn er sich so grausam (und mit so wenig Achtung für ihn) getäuscht sähe, als er getäuscht seyn würde, wenn Reventlow nun abbräche. Was Sie aber Hensler sagen oder schreiben, so lassen Sie ihn nichts davon merken, daß man ihn bisher unthätig gefunden zu haben glaubt. Es wäre auch möglich, daß man ihm unrecht thäte. Es wird, wenn Reventlow seine Meinung geändert hat, überhaupt schwer fallen, ihn wieder auf den rechten Weg zu bringen. Wer hat Einfluß auf ihn?

Vielleicht besteht alles was man gegen Zoega einzuwenden hat, in folgenden zwey Sachen 1. er ist katholisch geworden. Wahr! Aber im deutschen Reich, zu dem Hollstein gehört, ist das nach den Reichsgesetzen kein Ver-



brechen. 2. Er soll in Rom als Mitglied des dortigen National Instituts dem Königthum Haß geschworen haben. Dieß Gerücht hat ihm hier unendlich viel Schaden gethan, u. es hat grosse Mühe gekostet, den Eindruck einigermaßen auszulöschen. Darauf antworten Sie rük, das sey nicht wahr, denn es ist nicht wahr. Die Sache hängt, wie Zoega mir geschrieben hat, so zusammen. der Eyd ward von allen Mitgliedern des National Instituts ganz unerwartet gefordert. der Präsident schwor zuerst, alle übrigen schworen, jeder mit der Modification die er für gut hielt, u. Zoega schwur: Hass der Anarchie. aber nicht der Monarchie! Auch wußte er damals noch nicht daß er zu Consul ernannt sey, welches er sehr spät erfuhr, u. hielt sich für einen simplen römischen Bürger. Man kan also mit Wahrheit läugnen, daß er diesen Eid geschworen habe. Indeß werden Sie selbst am besten wissen, ob es gut u. rathsam ist, den Verlauf der Sache umständlich zu erzählen. Hier wissen sehr wenig Menschen, wie sie zusammenhängt, die meisten würden doch den Einen Eid mit dem andern confundiren.

215. An R. F. *Eylert*, Kph. 23/3 1821.

Hochwürdigster, hochzuverehrender Herr Bischof. Die Veranlaßung zu diesem Briefe, mit welchem ich mir die Freiheit nehme Ewr. Hochwürden zu behelligen, werden Sie aus den Einlagen ersehen. Gegenstände ähnlicher Art als die sind, welche die Synoden in den preussischen Staaten beschäftigen, sind auch bei uns zur Sprache gekommen. Das Resultat der bisher gepflogenen Berathungen in Betreff der Kirchendisciplin enthalten die angeschlossenen Blätter. Da nun die König. Commission, der die Revision der dänischen Kirchengesetze übertragen ist, herzlich wünscht die Meinung der Synoden über diese Materien zu erfahren, hat sie mir aufgetragen, die dazu nöthigen Schritte zu thun, und an wen könnte ich mich in dieser Angelegenheit mit größerem Vertrauen wenden, als an Ewr. Hochwürden, meinen verehrten Amtsbruder? Es wäre allerdings sehr zu wünschen daß sämtliche evangelische Kirchen über die Grundsätze von denen die eine neu einzurichtende Kirchendisciplin ausgehen soll, mit einander einverstanden wären. Dadurch allein kann das Gebäude Festigkeit von Innen und Sicherheit von Außen erhalten.

Da ich mit der Anzahl Ihrer Synoden nicht genau bekannt bin, auch nicht weiß, wenn sie sich versammeln; so ersuche ich Sie gehorsamst, die Exemplare des gedruckten Briefes nach Eignem Gefallen zu vertheilen, nachdem Sie die Namen ausgefüllt haben. Die Briefe an die beiden Westphälischen Synoden werde ich meinem Freunde, dem Herrn Dr. Augusti





in Bonn, mit der nächsten Meßgelegenheit schicken. Daß übrigens die Commission, die aus dem berühmten Rechtsgelehrten und Deputirten in der König. Dänischen Cancelli, Dr. Örsted, und den beiden Pröpsten der Hauptstadt, Herr Clausen und Gutfeld bestehet, den discretesten Gebrauch von den vertraulichen Mittheilungen der Synoden machen werde, brauche ich nicht zu versichern, da Verhandlungen über solche Gegenstände ja noch keinesweges zur Publicitet, am wenigsten in unseren Tagen, geeignet sind.

Mit Ihrem seel. Vorweser im bischöflichen Amte, dem Herrn D. Sack, hatte ich das Glück in Verbindung zu stehen. Alte Freundschaft mit der Spaldingischen Familie, besonders mit G. L. Spalding, bahnte mir den Weg zu Ihm. Laßen Sie das gemeinschaftliche Interesse unserer Kirchen auch das Band zwischen uns knüpfen! Es ist jetzt mehr als jemals nöthig, daß die Vorsteher derselben einander nicht fremd sind; denn wir haben Eine heilige gemeinschaftliche Sache, u. etsi pastores multi sumus, unum tamen gregem pascimus. . .

216. Von I. A. *Fessler*, Saratof 26/10 (7/11) 1814.

Verehrter Freund! Glück auf zum Untergange des Drängers von Deutschland, des Unterdrückers von Europa! Er hat vergessen, oder vielmehr nie daran gedacht, daß er nur Werkzeuge der in der Weltregierung ewig-waltenden Nemesis war; sie hat auch mit ihm gethan, wie sie es bis jetzt noch mit allen gemacht hat, welche sich ihr zum Werkzeuge hingeeben haben um züchtigend die Völker aus ihrem Todesschlaf zu wecken, zu neuer Lebenskraft zu begeistern, und zu dem erloschenen Glauben an die speciellsten Führungen Gottes in Beziehung auf Menschen, Völker, Staaten, Welten, zu erleuchten; sie warf ihn vernichtend weg, sobald ihr Zweck von Tajo bis an die Mosqwa erfüllet war. Und nun können sich alte Freunde, verwandte Geister, wieder suchen, finden und sich inniger anschließen. Ihre Abhandlungen hat Ihr Neffe Herr von Rennenkampf richtig an mich befördert, und ich war sehr erfreuet darüber. Sie haben für mich dreyfachen Werth, den der Freundschaft, den der Gelehrsamkeit, und den der Seltenheit in dieser mir genuß-, nicht geistreichen Steppe hier, wohin mich Gottes Führungen versetzt haben, damit ich aufgehoben sey, und nichts empfände von den Stürmen der Zeit und Völker in den Jahren 1812 und 1813. . . Ich bedauere daß Ihr Lesebuch der Dogmengeschichte in dänischer Sprache erscheinen soll, denn da bleibt es für mich ein verschlossener Schatz. Seitdem ich mich bestrebe, die Theologie in mir zur Theosophie zu sublimiren, trage ich auch die Lust in mir herum, eine Dogmengeschichte



und eine Dogmen-Bedeutung niederzuschreiben, und zwar ausgehend von folgenden Ansichten: Vor allem müßte die Philosophie in ihrer Einheit mit der Religion aufgefaßt und festgehalten werden, denn ohne diese ist jene nur Weg und Wahrheit, erst in Einheit mit ihr wird sie Leben; denn so hat es der in der Menschheit geoffenbarte und personificirte Verstand Gottes ausgesprochen, Joh. XIV.  $\psi$  6. Ist eine Philosophie in Einheit mit Religion Leben, so ist dieses Lebens kindlicher Pol, die Poesie; männlicher Pol, die Theologie; vollkommenes Leben in kindlicher Männlichkeit und männlicher Kindlichkeit, der Indifferenz-Punct beyder Pole, der Central-Punct des Seyns im Reiche Gottes. Nun betrachte ich die Dogmen der Theologie, selbst das der Transsubstantiation, ja sogar die Schulmeinung von der immaculata conceptione Mariæ, als vortreffliche und begeisternde Symbole religiöser und philosophischer Anschauungen, gebildet von gottseligen Männern, in welchen, obgleich ohne ihr Bewußtseyn, Philosophie und Religion in Einheit zusammen geflossen waren und sich identificirt hatten. Nicht schwer kann es demnach dem religiös-philosophischen Sinne fallen, die tiefere Bedeutung dieser Symbole zu errathen; das ist, die reine Idee, welche sie versinnbilden; das Unendliche, welches sie endlich aussprechen, auszumitteln und zu enthüllen. Und so würde ich mit sämmtlichen theologischen Dogmen und Opinionibus Scholæ verfahren, woraus zugleich erhellen würde, daß es wohl von jeher einige ungeschickte, nach verschiedener Individualität der Bildner gebildete Symbole religiöser Ideen, aber nie einen wahren Aberglauben an sich gegeben habe; dieser erst durch Verwechslung des Zeichens mit dem Bezeichneten, der Hieroglyphe mit ihrer Bedeutung, entstanden sey! Allein ich lebe mein 59tes Jahr, wahrscheinlich werde ich früher die Richtigkeit meiner Dogmen-Deutung, der Zeit entnommen, in Gott sehen, bevor ich sie für die Zeit niederschreibe. Zwey Jahre habe ich noch an meiner Geschichte der Ungarn zu arbeiten. Das Manuscript der ersten 5. Bände ist bereits in den Händen des Verlegers Carl Friedr. Enoch Richter, Eigenthümer der Gleditschischen Buchhandlung in Leipzig; er hat mir versprochen die ersten vier Bände zu künftiger Ostermesse fertig zu liefern; das ganze Werk wird 8. Bände jeder Band über 40, einige auch über 50. Bogen stark. Die letzten drey Bände muß ich, und werde ich 1816. vollendet haben. Dann bin ich 60. Jahr alt. . . Meine Tage sind gezählt, und ich halte jeden zu dem ich erwache, für meinen letzten. Indessen spiele ich dennoch gern und oft mit Planen für die Zukunft; so wollte ich, da ich las, daß in Christiania eine Norwegische Universität errichtet würde, vor zwey Jahren an Sie schreiben, und Sie bitten mich zu einer Professur



der Theologie, oder der Philosophie, oder der Weltgeschichte zu empfehlen; jetzt ist Norwegens Schicksal verändert, und die Universität wird nicht entstehen. Dagegen ergetze ich mich an dem Plane, wie ich meinen zwölfjährigen Sohn, 1817. zum tüchtigen Primaner gebildet, nach Heidelberg führen, dort zwey Jahre noch das Gymnasium besuchen lassen, dann seine Studien auf der Universität leiten werde; und da träume ich gern dazu, daß Sie gerade auch um diese Zeit eine Reise nach Deutschland machen, und Sie endlich dennoch von Angesicht zu Angesicht sehen werde.

217. An Gaetano *Filangieri*, Roma 24/4 1786.

Ci siamo divisi, carissimo D. Gaetano, senza che io lo sapeva, che fosse l'ultima volta che vi vedrei. Credetti certamente riabbracciarvi il giorno seguente dal Padre Mazzacane, quando venendo da nostro Donato vi sentii già partito per la Cava. Chi sa se la fortuna et il destino di mia vita mi giunge a Voi per una seconda volta? Può darsi che prima di lasciare l'Italia vengo un'altra volta in Napoli. E può darsi che Voi venite per più lungo tempo sotto il nostro Cielo. Quanto desidero questo, quanti voti fo per l'adempimento di questa mia brama, caro Cavaliere, potete giudicare Voi stesso, sapendolo quanto sinceramente vi venero ed amo.

Pochi giorni dopo la Vostra partenza da Napoli andiedi anch'io in Roma come ve l'avranno detto i nostri, o que' di loro che furono presso Voi nella Settimana Santa. Ho vedute qualche d'une delle funzioni della Settimana Santa, e per lo più sono stato in villeggiatura presso Monsignore Borgia, mio amico, di cui vi avrò parlato. Egli è uno di questi pochi prelati romani, che fermi ne' principii non si fanno guastare da' cattivi costumi, dell' Iporcisia e de' altri vizij romani, e la sua stessa disgrazia, che l'alluntana sempre di più in più dalla promozione de' Cardinali è ne' tempi presenti un de' più forti argomenti per la sincerità et l'onestà sua. Ho cominciato li travagli miei, adesso tanto più cari per me, come sono stati tanto tempo interrotti, e spero di trovare assai d'occupazioni pel primo semestre. Ancora non ho potuto principiare la lettura de' tomi oltimi dell'opera vostra, ma la darò li primi giorni in cui avrò il tempo et il riposo necessario ad una lettura che deve essere continua et non interrotta.

Voi e Donna Carolina starete bene adesso, godrete della bella primavera principiante, farete delle scorse continue nella campagna, e sarete felici. Spesso penso a Voi, e desidero di rivedervi, e di vivere altri giorni felici con Voi. Ma non possono essere adempiti tutti i voti de' mortali, ed è bene che li uomini fatti l'un per l'altro vivino separati per dare legami tra l'uno e l'altro polo.



218. Von Gaetano Filangieri, La Cava 29/4 1786.

Quanto è cara la vostra lettera, amabile Münter! quanto vi debbo per le cordiali espressioni, che vi si contengono! Io vi riconosco il linguaggio d'una sincera, e costante amicizia, che sembra dover esser durevole quanto la nostra vita. Fortunatamente la nostra separazione fu incerta a voi, ed a me. Il nostro ultimo abbraccio sarebbe stato doloroso quanto si fosse da noi considerato come l'ultimo. Ma perchè chiamarlo l'ultimo? Non è forse facile di rivederci o qui, o in Danimarca? Tutte le nostre speculazioni dovranno farsi da noi considerarsi come aeree? Lasciamo al tempo il deposito delle nostre dolci speranze, ed allontaniamo in tanto da noi la spiacevole idea d'una perpetua separazione. Il vostro silenzio sulla salute di Monsignor Borgia mi fa credere, che questo dotto, e virtuoso Prelato si sia ricreato dall'ultima sua malattia. Tutte le persone, che l'han conosciuto, me ne hanno con ugual rispetto parlato.

Dopo la vostra partenza io ho avuti considerabili dispiaceri. Il mio affare di Calabria va male. Mi si fanno tutte le opposizioni possibili, e da quel che sento, i Ministri della Giunta son quasi determinati ad impoderarsi un acquisto, che mi è costato tante inquietudini, e non poche spese. . .

219. Von Gaetano Filangieri, La Cava 9/6 1786.

. . . Non posso scrivervi alcuna notizia del mio paese, perchè son sicuro, che non vi direi cosa alcuna, che potrebbe giugnervi nuova. Io son l'ultimo a saper ciò, che vi si passa, e le notizie, che giungono qui non sono meno fallaci, ni meno alterate di quelle, che corrono in Roma. M'interessa moltissimo il saper l'importante scoperta, che sperate d'aver fatta riguardo alla Geroglifica scrittura degli Egizj. Ogni passo, che si dà in questa ignota regione può equivalere ad un viaggio in un'altra più frequentata, e più amena. Io leggerò avidamente la vostra memoria, come leggerò quella, che siete disposto a recitare in Arcadia, nella quale vendicherete i torti de' vostri valorosi Padri. Voi fate benissimo a scriverla in Italiano. Si ammirerà il vostro raro talento per le lingue, e si perdonerà a' piccioli difetti, che vi si potranno incontrare. Le cose, che vi si conterranno la renderanno sicuramente superiore a' sarcasmi de' pedanti, e nello stile conserverete sempre quel merito che è in gran parte indipendente dalla sola cognizione della lingua.

Gl'immensi materiali, che ho dovuto, e che non ho ancora terminato di preparare per lo quinto libro della mia Opera, che la Religione riguarda, appena mi han permesso di cominciare a scrivere l'ottavo volume. La mia salute mi permette di travagliare coll'antica assiduità. . . Dirò i vostri saluti

al vicario, allorchè lo vedrò, giacchè ora ci vediamo di raro, perchè son solo, e voi sapete, che egli non vien da me, se non quando vi è un terzo.

[Nachschrift der Carolina Filangieri] Ich will auch ein Wörtchen beyfügen, und wäre es blos nur um Sie einige Minuten an die deutsche Sprache zu erinnern, der Sie scheinen ganz entsagen zu wollen, da Sie gar in italiänischer Autor werden wollen, was aber noch viel böser ist! da Sie nie kein deutsches Wörtchen für mich in Ihre Briefe sezen. Schreiben Sie denn das nächstmal recht viel, und unter diesem Beding wünsche ich Ihnen alle Freuden die der römische Auffenthalt anbietet — doch lasse ich Ihnen die freye Wahl, denn ich mag nichts auf meinem Gewißen haben.

220. Von Gaetano Filangieri, La Cava 8/7 1786.

Caro Münter — Non so se l'ultima mia lettera vi sia pervenuta. Io la indirizzai a Roma, e non a Velletri, e questa credo, che sia la cagione per la quale vi sarà tardi pervenuta. Per mezzo di Donato riceverete un corpo della mia Opera, che ho destinato per S. M. Prussiana. Un mio Amico, che vien da Turino, seppe dal Segretario di Stato delle Finanze di S. M. il Re di Sardegna, che per mezzo suo nel passato anno il Re di Prussia aveva commessa in Napoli con molta premura la mia opera, e che per mezzo suo l'aveva ricevuta. Mi è parso un dovere d'inviare a questo Re Filosofo la mia Opera dopo questa notizia. È vero, che egli l'ha ricevuta senza mia intelligenza, ma si conviene a me di fargliene ora un dono. Vi prego dunque d'abboccarvi coll' Agente di S. M. Prussiana in Roma per ottenere, che per mezzo suo venga diretta, e spedita la picciola cassa ove i sette volumi della mia opera si contengono. Io non ho altra strada per fargliela pervenire, e mi pare, che questa sia opportuna. . . Io sto facendo gran lavori nella Mitologia. Nella mia Opera non ne compariranno, che gli ultimi resultati. L'universalità del mio argomento non mi ha permesso di trascurare, nel libro delle leggi, che riguardano la Religione, i popoli, che vivono nel Politeismo; e siccome io credo, che vi sia una mitologia universale sulla terra, così credo, che si possano generalizzare i principj, che questa specie di religione riguardano.

Vi mando anche la lettera, che ho scritto a S. M. Prussiana, che consegnerete insieme colla cassa de' libri al suo Agente in Roma.

221. Von Gaetano Filangieri, Napoli September 1787.

Sento con infinito piacere il tuo felice ritorno in Copenaghen, e tutto quello, che mi scrivi riguardo alla tua prossima situazione. Spero, che

questa voglia assicurare la tua tranquillità, e corrispondere al tuo merito. Leggerò, o per meglio dire farò leggere con piacere a Carolina il tuo giornale, nel quale vi deve esser sicuramente qualche cosa d'interessante sulla Calabria. Devi sapere, che oggi questa Provincia non è più sotto la direzione di Pignatelli. Nella passata settimana egli cercò al Re la sua demissione, ed il Re lo compiacque con accordargliela. Non ci sa ancora come si farà per riparare a' mali di questa Provincia. Si dice, che si manderanno alcuni visitatori, ma tra quelli, che si nominano nel Paese non ve ne è alcuno, che possa dirsi Filosofo, e per conseguenza degno di questa missione.

Io non sono più alla Cava. Il Re mi ha chiamato nella Capitale, e mi ha conferita la carica di Consigliere nel suo Supremo Consiglio delle Finanze. Questa carica non mi occupa che in due soli giorni della settimana; il resto del tempo posso impiegarlo, come fo, nella continuazione della mia Opera. Questa situazione, caro Münster, mi allontana dalla dolce speranza di rivederti, e di teco convivere in un Paese, che avrei a tutti gli altri preferito per molti riguardi. Io credo vero alla lettera tutto ciò, che tu mi scrivi in questo proposito. Subito, che vedrò Donato gli farò leggere la tua lettera, e gli darò premure per la sollecita spedizione de' libri, che desideri. Le mie eccessive occupazioni non mi permettono di veder frequentemente gli amici. Quanto desidererei di andare in Copenaghen, o almeno di ritornare alla mia Cava. Il nostro Paese, o per meglio dire questa immensa città, non è fatta per me. Io vi sono, e vi sarò sempre infelice. La mia vita molto ritirata non mi garantisce del contatto degli ippocriti, e de' malvagi di professione. Lo spettacolo dell' impostura, e dell' ignoranza costantemente trionfante è troppo vicino per poter esser con indifferenza osservato. La colonia straniera, che ci domina, e ci disprezza, e che s'ingrandisce e si consolida sempre di più, si è assolutamente resa insopportabile più pe' suoi individui, che pel suo Capo. Io combatto contro la passione dell' odio, che si affaccia sovente al mio cuore da qualche tempo a questa parte. Lacerete questo foglio subito, che l'avrete letto.

Non è vero, che Tata sia morto. Egli gode d'una perfettissima salute e d'un appetito superiore a' mezzi, che ha per soddisfarlo.

222. Von Georg Forster, Mainz 12/11 1791.

Ich wünsche Ihnen Glück, von ganzem Herzen Glück, liebster Münster, zu Ihrer nunmehr bonis avibus vollzogenen Hochzeit. Es gehe Ihnen nach Ihres Herzenswunsch damit und Ihr häusliches Glück sey dauerhaft und vollkommen! Der verheirathete Mann fängt erst an Zwecke des Lebens zu

fühlen; o es ist einem alles noch einmal so nahe, sobald man dieses Band hat, das immer mit der Welt verbindet. Sie sind ohnedies gemacht für häusliches Glück, Sie haben Sinn für alle die Freuden und Leiden die eine innige Vereinigung mit Menschen unfehlbar in ihrem Gefolge bringt. Nun werden Sie ruhiger noch und froher arbeiten, da Sie wissen für wen?

Daß es Ihnen bey uns wohl gewesen ist, mein Bester, freut mich recht sehr. Ich wollte nur Sie wären länger geblieben, denn wir hatten uns dort, als wir am Ende der Rheinallee voneinander schieden, wo ich aus Ihrem Nachen stieg, gewis noch nicht ausgeschwätzt, hatten uns so viel noch zu sagen. Kann ich Ihnen hier auf irgend eine Art nützlich seyn, so disponiren Sie über mich, ich diene gern, so weit meine Kräfte reichen. Auf Ihre indischen Raritäten freue ich mich, denn der eigenthümliche Anstrich dieser Schriften hat etwas sehr anziehendes und naives. Von Lausanne höre ich nichts; vermuthlich ist den Sachen nicht beyzukommen.

Mir ist es seit Ihrer Abreise übel ergangen; ich habe fast beständig gekränkelt und bin einmal recht ernsthaft krank gewesen. In den ersten Tagen des Oktobers besuchte mich Heyne mit Theresens Schwester Marianne; er war sehr vergnügt und gesund. Ich wurde aber die letzten Tage seines Hierseyns krank und nach seiner Abreise wäre es beynah zum Faulfieber gekommen. Zu meiner Erholung machte ich hernach, obwohl in später Jahreszeit noch eine Excursion nach Carlsruhe zum wackren Schlosser. Allein diese zehntägige Reise hat mir eben wegen der schlechten Witterung keine so große Dienste geleistet als ich gewünscht hätte. Das betrübteste für mich besteht darin, daß ich die Ursache meines Krankseyns in dem zu vielen Arbeiten erkennen muß. Nun untersagt man mir auf den Winter die Anstrengung und ich selbst fühle meine Geisteskräfte so erschöpft, daß wenn ich mich auf längere Zeit für die Meinigen erhalten will, welches doch höchste Pflicht ist, ich mich genöthigt sehe, jezt der kopfangreifenden Arbeit wenigstens ein halbes Jahr lang zu entsagen. Das wäre nun eben so schwer nicht, da ich Beschäftigung genug mit Lektüre finden könnte; allein dabey gienge mein Haushalt zu Grunde; ich bin daher auf einen Ausweg verfallen, wozu ich aber Beistand suchen muß — u. vielleicht können Sie, lieber Münter, mir zu etwas verhelfen.

Ich habe noch *Descriptions Plantarum novarum*, die ich vor 16 Jahren von meiner Reise um die Welt mitgebracht habe, ungedruckt, und könnte das Werk mit 30—40 Kupfertafeln von seltenen Pflanzen ausarbeiten. Nun aber die Schwierigkeit. Einen Verleger der die Kosten des Drucks über sich nähme fände man wohl; aber keiner, der mir ein Honorar gäbe, wel-



ches mich für den Zeitaufwand den ich noch an die Ausarbeitung wenden müßte, entschädigte. Diese Ausarbeitung wäre jetzt Erholung für mich, sie griffe meinen Kopf nicht an; dem Publikum geschähe ein wesentlicher Dienst mit der Herausgabe, es wäre für die Wissenschaft ein nicht unwichtiger Zuwachs an Kenntniß und ich wünsche sehr die Frucht jener dreijährigen mühsamen Reise und alles dabey ausgestandenen Ungemachs publizirt zu sehen. — Sollte es nun nicht möglich seyn, daß Ihr König oder Ihr Kronprinz mich in Stand setzte, die Zeit, welche ich an diese Ausarbeitung wenden muß, anderen Arbeiten zu entziehen? Wenn ich ein paar hundert Louisdor habe, kann ich ein Jahr leben, ohne mich um andere Zuschüße zu bekümmern, und in einem Jahr oder höchstens 15 Monaten wäre ich mit meinem Werk zu Stande bis zum Abdruck. Ist die Liebe zu den Wissenschaften so lau, daß man um diesen Preis dem Publikum nicht ein Geschenk mit einem nützlichen Werk machen möchte? Ist, möchte ich wenigstens für Ihr Auge hinzusetzen, ist es nicht möglich die litterarische Ehrbegierde der Grossen zu piquiren, daß sie wünschen, ihren Namen öffentlich auf der Liste der Beförderer der Wissenschaften gedruckt und der Unsterblichkeit übergeben zu sehen? Es ist auch nicht gleichgültig, welche Gattung von Werken man unterstützt. Antheil an der Publikation solcher Naturkenntniße zu haben, die auf Cooks Weltumschiffungen gesammelt wurden, hat schon ein besseres Ansehen, als einen Schirach für eine Gesch. von Dänemark zu pensioniren, die er nie schreiben wird, und wenn er sie je schreibt, wie ein Esel schreiben muß.

Könnten Sie mir zu einer geringen Unterstützung von der Art zu diesem Behuf verhelfen, so thäten Sie mir in meiner jezigen wirklich drückenden Lage einen wesentlichen Freundschafts Dienst. Sie sehen, daß ich die Arbeit, die ich schon auf jene Eingesammelten Naturschätze verwendet habe, und wofür ich nie belohnt wurde, in keinen Anschlag bringe, daß ich nur Mittel suche mich ein Jahr lang beschäftigen zu können, ohne mich zu sehr anzustrengen. Auch das wäre immer ein — wenn gleich kleines — Verdienst um die Litteratur, wenn man einen sonst fleißigen Gelehrten, der den guten Willen hat nach dem Maaß seiner Kräfte nützlich zu seyn, auf diese Art dem Publikum erhalte. —

Ihre Empfehlungen sind alle bestellt. Einer unserer Professoren Herr Dorsch, den Sie, glaube ich, nicht gesehen haben, ein genauer Freund von Blau, der mit ihm in einem Hause wohnt und gemeinschaftlichen Tisch hatte, nimmt seinen Abschied und geht nach Manheim zu seiner Schwester, zu privatisiren. Aber in der Stadt geht ein Gerücht, daß er nach Stras-





burg geht, um, wie Schneider, Bischof Brendels Vicarius zu werden. — Es ziehen sich überhaupt viele aufgeklärte kathol. Geistliche aus Deutschland nach Strasburg, unter andern sagt mans auch vom Prof. Thaddäus aus Bonn, und von dem Herausgeber der Oberdeutschen Litt. Zeitung.

223. Von J. R. *Forster*, Halle 23/11 1787.

Wohlgebohrner Herr, Hochzuverehrender Herr u. S. Ehrw. O. Br.! Während Ihres Aufenthalts in Italien, nahm ich mir die Freiheit an Sie zu schreiben, nach der Direction die Ihre würdige Frau Schwester meiner Tochter gab; allein da ich keine Antwort erhielt, glaube ich wohl, daß mein Brief verlohren gegangen ist. Ich bat Sie darinn, von Ihrem Freunde, Herren Borgia, der bei der Congregation der Propaganda ist, die Alphabete asiatischer und africanischer Sprachen mir auszuwirken, welche bei der Propaganda herausgekommen sind: wie auch ein Verzeichniß aller Grammatiken und Lexicorum der morgenländischen Sprachen und anderer Bücher, die bei der Propaganda herausgekommen sind, nebst den Preisen, denn da ich und noch ein Freund hier (Herr Cammer Secretaire Rüdiger) seit vielen Jahren Bücher, Lexica und Grammatiken in fremden Sprachen sammeln, und eine ansehnliche Zahl derselben bereits besitzen, so wünschten wir wohl nähere Nachricht zu haben von dem was uns noch fehlt — In demselben Briefe bat ich Sie auch, mir des Raph. Tuki Rudimenta Linguæ Coptæ Romæ 1778. 4<sup>o</sup>, des Didymi Taurinensis Litteraturæ Copticæ Rudimenta Parmæ 1783, 8<sup>vo</sup>, und des P. Mingarelli Aegyptiorum codd: reliquiæ Venetiis in bibliotheca Naniana asservatæ Fasc. 1. & alter typis Lælii a Vulpe 1785. 4<sup>o</sup> mitzubringen, da ich denn die Auslagen sogleich vergütet hätte: allein jetzt, sehe ich wohl, ist diese Freundschafts Gefälligkeit unmöglich geworden, seit Sie wieder ruhig in dem Schooße Ihrer Familie leben, und die auf dieser gelehrten Reise gesammelten Lorbeeren einsammeln. Ich wünsche indeßen Ihrem Vaterlande und unserem Gelehrten Norden Glück zu Ihrer Rückunft, und nehme aus mehr als einer Absicht Theil daran. Ihr Specimen Versionum Danielis Copticarum, das Sie, wie ich seit ein paar Tagen erst gesehen, zu Copenhagen herausgegeben haben, wünschte ich wohl zu besitzen. Meine Tochter wird gerne den Preis bezahlen und es mir mitbringen, da sie wahrscheinlich in wenigen Tagen ihre Vaterstadt verlaßen wird — Ihre angekündigten Tempelherren-Statuten machen mich neugierig und ich erwarte durch Sie Aufschluß in einigen Sachen. — Ich habe, wie ich noch in England war, vom Könige, dem ich alle meine Werke geschenkt hatte, die goldene Medaille pro meritis und

des Langebeck Scriptoris hist. Danicæ geschenkt bekommen. Es waren aber nur die 4 ersten Bände. Es sind, wie ich höre, seit der Zeit 2 Bände mehr herausgekommen. Könnten Sie mir nicht durch Ihre Gönner und Freunde es bewirken, daß ich diese mir fehlenden 2 Bände bekäme? Sie würden mir einen großen Gefallen erzeigen. Erzeigen Sie mir die Liebe mir bald zu antworten und die unter uns angefangene Freundschaft fortzusetzen. Meine Tochter und ich haben schon Ursache Ihrer würdigen Frau Schwester für die groszmüthige Freundschaft zu danken, mit welcher Sie meiner Tochter Aufenthalt erleichtert haben. Rechnen Sie auf unsere ganze Dienstwilligkeit, denn Dank ist nur Wort, bis Thaten da sind, die von dem Gefühle des Herzens sprechen.

224. An J. R. Forster, Kph. 28/3 1788.

Izt erst bin ich im Stande, Ihnen Hochzuverehrender Herr und Freund, Wort zu halten, u. ein Exemplar meines izt angekommenen Specimen Danielis zu senden. Ich wünsche izt, daß ich die Schrift nicht in Rom, sondern hier hätte ausarbeiten können, da mir in Rom alle neueren Hülfsmittel, besonders was Woide, Eichhorn und Michaelis gesammelt haben, fehlten, u. ich mich bloß mit Kircher, dem sehr wässerigen und unzuverlässigen Tuki u. Wilkins behelfen musste. Ich werde daher auch, sobald ich meine Arbeit über die Tempelherren, die mich izt beschäftigt, werde geendigt haben, mit Ernst an eine Ausgabe des ganzen Daniels, einiger andern Bücher des A. T. u. vieler neutestamentlichen Fragmente denken, die Herr Adler u. ich gemeinschaftlich besorgen wollen, u. werde alsdann eine weitläufigere Vorrede ausarbeiten. Izt drucke ich an den Collationen meiner sahidischen neutestament. Fragm. Ich dachte schon Ostern fertig zu seyn. Der Druck geht aber hier zu Lande unendlich langsam, u. ich muß nun dem Himmel danken, wenn die Schrift zur Michaelis Messe herauskömt. Einliegende Schriften und Kupferstiche besitze ich doppelt. Sie werden Ihnen für Ihre Sammlung nicht unangenehm seyn. Das eine, welches altgriechisch ist, ist wirklich sehr merkwürdig, u. verdiente eine gelehrte Bearbeitung. Das Volscische ist bis izt fast ganz indechifabel; vielleicht wird aber nun diesen Dialekten ein neues Licht aufgehen, da man ganz neuerlich unter den Herkulanischen Handschriften eine in oscischer Sprache entdeckt hat; und izt endlich diese Schätze in die Hände eines Mannes von wahrer u. großer Gelehrsamkeit, D. Pasquale Baffi, gekommen sind.

Von Ihrem Sohne ist es ja nicht möglich bestimmte Nachricht zu bekom-

men! Izt höre ich daß er die große Reise nicht unternehmen wird, u. deß freue ich mich herzlich. Es ist doch zu viel zum zweyten oder dritten Mahl vier Jahre seines Lebens einer beständigen Gefahr auszusezen.

225. Von C. M. *Frähn*, Kasan 17/7 1815 (a. St.).

Hochwürdiger Herr Bischof, Hochzuverehrender Herr. Eingedenk der so zuvorkommenden, wohlwollenden Aufnahme, die mir Ew. Hochwürden bei meiner Anwesenheit in Kopenhagen zu schenken geneigten, hätt' ich längst mir die Freiheit nehmen sollen, mich in Ihr gütiges Andenken zurückzurufen u. Ihnen zu sagen, daß ich an dem Ort meiner Bestimmung glücklich anlangte. Vergaß ich aber gleich selbst im fernen Osten nicht die Freundschaft u. Theilnahme, die mir auf Ihrem Eilande zu Theil ward, hab' ich dennoch billig Bedenken getragen, einem Manne, dem seine wichtigen Aemter mit Geschäften überhäufen müssen, durch, wenn auch gutgemeinte, doch gehalt-leere Briefe, wär's auch nur einiger Augenblicke Zeit zu rauben. Indeß hab' ich vor vielen Jahren eine numismatische Abhandlung (ich mußte sie leider arabisch schreiben, weil damals noch keine lateinischen Typen hier waren) u. vor zwei Jahren eben die Erstgeburt der latein. Presse hieselbst, Numophylacium orientale Pototianum, u. im vergangenen Jahre Commentatio de titulis Chanorum hordæ aureæ für Ew. Hochwürden an den Herrn Staats Rath Köhler in Petersburg geschickt. Ob sie Ihnen aber bereits zugekommen sind, davon hab' ich keine bestimmte Nachricht. Die Freundschaft des Herrn K. läßt mich jedoch gegründete Hoffnung hegen, daß er meine Bitte erfüllt hat.

Ich schlage dießmal einen andern Weg ein u. sende Ihnen eine der neuesten Kasanschen litterarischen Kleinigkeiten durch den Herrn Vice-Kanzler Tychsen. (Es ist eine Untersuchung über den Ursprung des Russischen Worts Dengi (Geld.) — Mir wäre es aber lieb, wenn Ew. Hochwürden mir für die Zukunft eine bestimmte Adresse in Petersburg angeben wollten, an die ich Litteraria Casanensia, Falls dergleichen für Sie ein Interesse haben, zur Beförderung nach Copenhagen schicken könnte, ohne befürchten zu dürfen, lästig zu werden. Ich kenne u. schätze die Freundschaft u. Liebe des Herrn Vice-Kanzlers Tychsen u. des Herrn Staats-Rath Köhler zu mir, aber ich weiß auch, wie sehr die beiden würdigen Männer mit Geschäften überhäuft sind... Es könnten vielleicht einmal mit der Zeit interessantere Sachen aus der hiesigen Presse kommen, die, da hier kein Buchhändler ist, u. Russische Buchhändler überhaupt wenig in Connexion mit dem Auslande stehen, Ihnen auf die Art wenigstens durch mich über-

macht werden könnten. Was bis dahin hier in lateinischer Sprache erschienen, sind freilich nur Kleinigkeiten von mir, u. Sie wundern sich vielleicht, wenn Sie sie ansehen, daß ich in einem für Thätigkeit gemachten Alter nicht mehr leiste. Aber Sie würden mich entschuldigt finden, wenn Sie Kasan mit allen seinen dem litterärischen Sinn u. Fleiß widerstrebenden Eigenthümlichkeiten, die traurige Lage des Russischen Buchhandels, die Armuth der hiesigen Bibliothek, die Dürftigkeit meiner eigenen pp. kannten, u. wenn Sie sähen, wie meine arabische lexikographische Arbeit mir, wie ein Abyßus, alle meine Zeit verschlingt, u. wie eine zweite, wenn gleich weniger umfassende Unternehmung, die Bearbeitung eines lange vermißten Tatarischen Wörterbuchs mich bald ganz untauglich für alle andere Arbeiten machen wird. Was Sie von mir von Kasan sehen und ferner sehen dürften, sind einzig in Nebenstunden gesammelte Früchtchen.

Ich könnte Ew. Hochwürden vielleicht manches nicht Unwichtige aus diesen Gegenden schreiben; aber ich weiß nicht, was Sie vorzüglich interessiren könnte. Vielleicht erfahr' ich es einmal durch eine gütige Zuschrift, mit der Sie mich beehren mögten, u. Sie werden mich zu allem bereit finden. Vielleicht erfreut sich auch die hiesige Universität nächstens einer näheren Verbindung mit Ihnen. Ein Mann, der wie Ew. Hochwürden für die Wissenschaft so viel leistete, kann einer, in Zukunft vielleicht mehr, als es jetzt möglich ist, für den Orient wirkenden Anstalt nicht anders als von dem größten Nutzen seyn, wenn er in nähere Berührung mit ihr versetzt wäre. Und so werden Sie es nicht ungütig bemerken, wenn ich zu nächstem Winter mir die Freiheit nehme, Ew. Hochwürden zugleich mit Langlès in Paris, Uvarof in Petersburg, Assemani in Padua, Muhammed-Dschan, Mufti, in K. . . . . [?], u. Norberg in Lund als Ehrenmitglieder der Universität vorzuschlagen. . .

226. Von C. M. Frähn, St. Petersburg 14/6 1818 (a. St.).

Ew. Hochwürden war ich so frei von Kasan aus zu schreiben u. einige kleine litterärische Producte jener unlitterärischen Gegend zu übersenden. Ob Brief und Schriften Ihnen zu Händen gekommen sind, weiß ich nicht. Durch u. seit meines alten würdigen Tychsens Absterben gerieth meine Correspondenz nach manchen Gegenden des Westen durchaus in Stockung.

Jezt bin ich dem Westen etwas näher gerückt u. hoffe beiliegendes Büchlein wird richtig zu Ihnen kommen. Es ist die erste Particula meiner Prolusio de Acad. Sc. Petrop. Mus. num. musl. Sie werden dem Entschluß der Akad., seine vielen u. herrlichen orientalischen Münzen u. Antiken

zu Nutz u. Frommen der Wissenschaft endlich einmal ans Licht zu bringen, gewiß Ihren ganzen Beifall schenken. Ich sende Ihnen zwei Exemplare, so gut als ich sie leider! habe. Sie wollen von dem zweiten den Ihnen beliebigen Gebrauch machen.

Nachdem ich lange angestanden, hab' ich mich endlich entschließen zu müssen geglaubt, auf Tychsens Stelle, zu der ich, wie Sie wahrscheinlich wissen, berufen war, Verzicht zu thun u. hier zu bleiben. Es war das nicht bloß des Herrn v. Uwarow's, es war auch selbst des Kaisers Wunsch. Mein Entschluß wird mich hoffentlich nicht gereuen. Ich finde hier für meine Studien überschwenglich reichen Stoff.

Könn't ich Ihnen, würdiger Herr Bischof, hier auf irgend eine Art dienen, wollen Sie, ich bitte, nur befehlen. Sie werden mich zu allem, was in meinen Kräften steht, bereitwillig finden. Auch von Kasan her kann ich Ihnen schaffen, was Sie wünschen, da ich mit meinem 10jährigen Aufenthaltsorte in fortdauernder u. leichter Correspondenz stehe.

Ungemein würden Sie mich verbinden, wenn Sie mir etwas von Ihren neuen gelehrten Commentationen schenken würden. Ich besitze leider nichts von Ihren Werken, als bloß die schöne Abhandlung »Spuren Aegypt. Religionsbegriffe in Sicil.«, die Sie mir bei meinem Aufenthalt in Kopenhagen verehrten. Könnten Sie mir auch zu Lemming's Commentat. philol. exhib. spec. libri [iṭḥāf al'ahṣā] u. Rasmussen's Historia præcipuorum regnorum Arab. p. u. was sonst im Orientalischen Fache bey Ihnen erschienen ist u. ich umsonst hier suche, verhelfen, würde ich Ihnen von Herzen dankbar seyn.

227. Von C. M. Frähn, [St. Petersburg] 12/7 1818.

Es hat sich mir bis dahin noch keine Gelegenheit nach Kopenhagen dargeboten, u. auch jezt seh ich mich umsonst nach einer um. Ich habe indeß die Lemmingische Abhandlung durch die Freundschaft des wackeren Prof. Rask erhalten.

Ausserordentlich gerne hätte ich noch die mir abgehenden Stücke von Professor Hylander's Ibn-el-Wardi, so wie die von dem gelehrten Norberg oder unter seinem Vorsiz herausgekommenen kleinen akademischen Schriften orientalischen Inhalts, die mir fast sämtlich fehlen. Was ich von beiden Gelehrten Schriften besitze — von Norbergs durch Ihre Güte — hab' ich auf einliegendem Blättchen angemerkt. An Norberg hab' ich vor 4 oder 5 Jahren von Kasan aus geschrieben. Ob mein Brief angekommen ist, weiß ich nicht. Da ich ihm vielleicht kaum dem Namen nach bekannt seyn mag, wag' ich's nicht, den würdigen Mann zum zweiten Male anzugehen. Sie

stehen gewiß mit Lund in Verbindung, u. mit Norberg in Correspondenz: seyn Sie, würdiger Herr Bischof, mein Fürsprecher in Lund.

[Am Rande:] Für Herrn Kanzlei Rath Norberg lege ich bei 1) De Mus. Acad. Prolus. 2) De Arabic. auct. libris p. 3) Græfii Epistola crit. 4) ej. Observ. in Tryphiad.

228. Von C. M. Frähn, St. Petersburg 17/3 (29/3) 1824.

Mein Brief vom 4ten März war, als Einlage an Herrn Prof. Hornemann, kaum an Ew. Hochwürden abgegangen, als ich durch Herrn v. Ouwaroff Ihre gütige Zuschrift v. 8 Febr. nebst den mir so werthen Geschenken, welche dieselbe begleiteten, erhielt. Haben Sie herzlichen Dank für das geneigte Andenken, das Sie mir fortwährend erhalten. Mit wahren Vergnügen habe ich alle die neuen Früchte Ihrer Gelehrsamkeit gesehen, u. ich bewundere nichts mehr, als wie es möglich ist, daß Sie unter den vielen Zerstreungen, welche Ihre Aemter mit sich führen müssen, fortwährend so reiche Gaben auf den Altar der Musen niederzulegen im Stande sind.

Die Narratio de Lucio p. besaß ich bereits durch Ihre Güte. Ich habe von dem 2ten Exemplar keinen bessern Gebrauch machen zu können daher geglaubt, als wenn ich es nach Kiew an den Metropolitzen Eugen schickte. Er ist unstreitig der gelehrteste u. aufgeklärteste unter allen Geistlichen Rußlands, ihm wird daher diese Ihre Schrift in einem besonderen Grade willkommen seyn.

Auch die Comment. des trefflichen Lemming, dessen frühen Verlust gewiß jeder, der die Orient. Litt. lieb hat, innig bedauern muß, besaß ich schon als Geschenk vom Herrn Prof. Raske. Das 2te Ex., welches mir Ihre Güte jezt davon zugeführt hat, habe ich im Asiat. Mus. niedergelegt, wo ich diese Schrift bisher ungern vermißt hatte.

Daß Sie wegen der Diss. Hist. Ibn Tuluni so viele Mühe gehabt, bedaure ich sehr, u. das um so mehr, da diese Arbeit von der Art ist, daß sie alle die Mühe kaum verdiente. Es sieht in ihr mit Text u. Uebersetzung fast aus, wie im Hylanderschen Ibn-el-Wardy. Auffallend ist es, wie die Arabischen Studien in Schweden so wenig genügend getrieben werden.

Wegen der Bonsdorfischen Diss. habe ich sogleich durch einen meiner Freunde nach Abo schreiben lassen, u. ich habe die Hoffnung, selbige zu erhalten. Sie werden selbige denn unverzüglich von mir übersandt bekommen. Waxel's Schrift findet sich hier nicht; sie ist in Berlin herausgekommen, wie mir Hr. v. Köhler sagt. Diesen bin ich wegen einer Münze von Dioscurius vergeblich angegangen. Indessen habe ich einem andern hiesigen Freunde

u. Liebhaber der Numismatik aufgetragen, selbige wenn irgend möglich aufzutreiben.

Hr. v. Herder ist diesen Winter über Deutschland u. Frankreich nach England gereist. Ich glaube nicht, daß er schon wieder zurück ist. Ihre Grüße werde ich ihm gelegentlich zukommen zu lassen nicht ermangeln. — Mit meiner Reise ist es leider noch im weiten Felde. Ein Haufen angefangener Arbeiten, die erst beendigt seyn wollen, lassen mich fürs erste noch gar nicht daran denken.

Beigehend habe ich die Ehre Ihnen zu übersenden 1) 14 Exemplare Ihrer Abhandlung. 2) Senkowsky Gesch. der Usbeken in der großen Bucharei. 3) ein Exemplar von Ibn-Fozzlan's Russen p. 4) ein Ex. von Numi Kufici selecti. Letztere [Ar]beit bitte ich Sie, als ein geringes Merkmal meiner innigen Hochachtung, gütigst entgegen nehmen zu wollen. Für Herrn Prof. Rasmussen findet sich ein besonderes Päckchen beigelegt, welches ich Sie ergebenst bitte, demselben gefälligst zukommen zu lassen...

229. Von C. M. Frähn, St. Petersburg 31/8 1824.

Herr Prof. Erdmann in Kasan hat mir aufgetragen, beigelegendes Päckchen an Ew. Eminenz zu befördern. Ich kann es nicht, ohne demselben ein Paar Zeilen wenigstens beizufügen, u. Ihnen für Hösts Geschichte Muhammed ben Abdullas's u. Moldenhauers Specimen ex Kaswiny, mit denen Sie mich unlängst erfreut haben, meinen verbindlichsten Dank abzustatten.

Ich hoffe mein Brief u. Päckchen vom 17ten März werde Ihnen längst zugekommen seyn, so wie auch ein zweites Päckchen, das ich diesen Sommer für Hr. v. Adelung an Sie zu besorgen das Vergnügen hatte.

Endlich ist mir vor acht Tagen denn auch der 5te Band der neuen Göttinger Commentationen, worin sich Tychsens Abhandlung de defectibus rei num. Muh. befindet. Mit Vergnügen habe ich daraus ein Häufchen Münzen Ihrer Sammlung kennen gelernt (die Gothaer kannte ich schon längst durch Möllers Schrift). Aber, sub rosâ sey es bemerkt, die Arbeit ist sehr schwach, u. es ist mir unbegreiflich, wie T. noch an alten, von mir längst hinweggeräumten Irrthümern hängen kann... Wie kann man doch der Wahrheit so absichtlich den Rücken wenden?... Warum T. die Gothaer Münzen, die doch sämmtlich von Möller schon im J. 1818 beschrieben worden sind, noch einmahl aufgeführt hat, dazu seh' ich den Grund nicht. Zu ihrer bessern Erklärung ist in Wahrheit hier nichts gethan... Ich habe in diesem Augenblick auch eine Commentatio unter Händen, sie handelt de non-

nullis Numis Kuficis antehac ineditis, qui Chersonesi reperti esse dicuntur. Sie sind aus der Sammlung des Herrn Sprewitz in Moskwa, mir ganz kürzlich von dort zugeschickt, u. zum Theil sehr interessante Stücke.

230. An Benoni *Friedlaender*, Kph. 19/12 1811.

Ich benutze eine günstige Gelegenheit, ein kleines Päckchen an Sie bis Altona sicher zu befördern, um Ihnen sogleich die dreizehn in meinem letzten Briefe versprochenen päpstlichen Bullen, und 35 griechische Münzen zu senden, unter denen ich vermüthe daß einige Ihnen nicht unangenehm seyn werden. Zugleich sage ich Ihnen meinen herzlichen Dank für die wunderschöne Münze von Abydos, die eine wahre Perle in meiner Samlung ist. Sie ist ohne Zweifel von einem hohen Alterthum.

Es thut mir leid daß ich es vergaß, Ihnen zu schreiben, wie die in Siegelak gelegten Münzen am leichtesten gereinigt werden können. Wenn man sie in Weingeist legt, löset sich das Harz in einer halben Stunde vollkommen auf. Die syrakusanische kann ich Ihnen leicht ersetzen. Die von Gela habe ich jezt nicht mehr vorräthig. Ich hoffe aber bald sie wieder zu bekommen; denn ich erwarte aus Neapel einen bedeutenden Transport, den mir einer meiner dortigen Correspondenten angekündigt hat, und hoffe sie von dort aus zu erhalten. Auch kommt sie sonst häufig genug vor.

Herrn Geh. Statsrath Niebuhr habe ich gebeten Ihnen den ersten Band seiner römischen Geschichte einzuhändigen. Sie werden denn wohl Gelegenheit finden, ihn mit dem übrigen das Sie mir zugedacht haben dem Herrn General Consul Rist in Hamburg zu schicken. Am besten wäre es, wenn das durch einen sichern Reisenden geschehen könnte; denn die Französ. Douaniers sind sehr strenge in Betreff der Bücher, und Münzen könnten sie noch mehr reizen. Es wäre doch Jammerschade wenn das alles nach Paris wandern müßte.

Ihre Aufträge sollen so gut als möglich besorgt werden. Ich spreche dieser Tage mit Herrn Ramus u. werde mit Ihm über das Exemplar des könig. Münzwerks, das Sie zu besitzen wünschen, Rücksprache nehmen. Das Mus. Cuficum Borgianum Tomus 1. ist hier nicht zu haben. Der zweite von Adler hier herausgegebene Band muß ja wohl aufzutreiben seyn, ob ich gleich den Verleger nicht weiß. Ich vermüthe daß Adler ihn selbst verlegt hat, wahrscheinlich hat er ihn aber doch jemanden in Commission gegeben, und der wird zu erfragen seyn. Neulich ging das Buch in einer Auction für einen Spottpreis weg. Zoegas Numi Ægyptiaci sind hier in meinem Hause vorräthig. Falls Sie mehrere Exemplare absetzen können, wird es mir lieb



seyn. Sie haben viele Jahre bei mir gelegen, u. in den Kopenhagener Feuerbrünsten viel Ungemach erlitten: doch sind sie im ganzen recht wohl erhalten. Fragen Sie einen dortigen Buchhändler. Ich weiß aber den römischen Buchladen Preis nicht. Wahrscheinlich wird er ungefehr 2 Zechinen gewesen seyn. Unser Freund Uhden wird es wohl wissen. Es wäre mir sehr lieb, den Kindern auf diese Weise eine kleine Einnahme zu verschaffen.

Für alle die literären Neuigkeiten, die Sie mir mittheilen, meinen besten Dank. Wir leben hier in der Einöde. Selbst die deutschen Journale kommen in geringer Anzal her. denn der unglückliche Cours macht fast alles Bücherkaufen unmöglich. Ein Buch das in Leipzig Einen Rthl. gilt, müssen wir jezt hier mit 8 Rthl. bezalen. Wir werden bald ganz in Barbarei versinken. In einigen Tagen wird hier eine Münzauction seyn. Meistens neuere dänische MM. doch sind auch einige ältere da, auf welche bedeutende Commissionen gegeben sind. 40—50 kufische, in Einem Packen u. unter Einer Numer werde ich nicht fahren lassen. Ein solcher Fund kommt nicht leicht wieder vor. Es sind meistens Samaniden u. Marokkaner. Doch sind auch neuere Arabische darunter. Im künftigen Jahre erwarte ich eine kleine Sammlung von griechischen Münzen aus Corfu, die der Sekretair der dortigen Ionischen Akademie für mich bereit hält, u. meine Landsleute Koes u. Bröndsted, die jezt auf der Rückreise aus Kleinasien begriffen sind, haben dort gewiß für mich gesammelt, wenigstens haben Sie es mir versprochen. Auch ist einer meiner ehemaligen Zuhörer dänischer Consul in Tunis, und wird dort meiner eingedenk seyn.

Kennen Sie des Pater Felice Caronni *Ragguaglio di alcuni monumenti di antichità ed arti, raccolti negli ultimi viaggi da un dilettante. Milano 1806.* eigentlich der zweite Theil seines *Viaggio in Barbaria*, wo er ein paar Jahre hat Sklave seyn müßen. Das Buch enthält einige seltene Münzen, u. gute Details über die Ruinen von Carthago, doch hoffe ich daß mein Consul, der sich dort in aller Ruhe mehrere Jahre aufhalten wird, noch genauere Nachrichten wird geben können. Millin hat mir in diesen Tagen seine *Introduction a la Connaissance des Vases peints* geschickt. Sie geht aber nicht tief in die Materie hinein.

231. Von H. C. E. Freiherrn v. *Gagern*, Frankfurt 4/6 1817.

Hochwürdigster Bischoff, hochzuverehrender Herr. Mit großem Vergnügen entspreche ich dem Verlangen Eurer Hochwürden durch zwey Exemplare, wovon Sie eines nach Ihrem Belieben einer der ansehnlichsten dortigen Bibliotheken zustellen werden.



Bey der Verfertigung habe ich freilich noch die Nebenabsicht gehabt, zu erwärmen, und glaube mein Scherflein beigetragen zu haben. Die Arbeit war erreichbar, weil sie noch in beschränktem Raum sich bewegte. Darum bleibt es noch ungewiß, ob ich es je weiter bringe.

In Nordischen Sachen sollte ich viel mehr wissen und selbst die Sprachen! Besonders wenn ich zu Sachsen und Normannen, und ihren Verbindungen komme. Daher schlage ich das Geschenk der Annalen keineswegs ab, und Perthes ist auch mit mir in Verbindung. Sie machen mich aufmerksam auf das Archiv für Kirchengeschichte, und ich werde sogleich darnach trachten.

232. An H. C. E. Freiherrn von Gagern, Kph. 10/8 1817.

Ewr. Excellenz mir so theures Geschenk habe ich bei meiner Zurückkunft von einer Geschäftsreise von dem Herrn Geheimen Staatsminister von Rosenkranz vor einigen Tagen erhalten, und eile Ihnen meinen gehorsamsten und verbindlichsten Dank für die Güte zu sagen, mit der Sie meinen Wunsch erfüllt haben, zugleich auch für die Befriedigung und vielfache Belehrung, die ich aus dem ersten, gewiß öfter zu wiederholenden Lesen dieses vortrefflichen Werks geschöpft habe. Es wird mich in manchen Theilen meiner eignen Arbeit leiten, und ich werde es immer mit neuem Vergnügen zur Hand nehmen. Beschenken Sie nur bald, sobald Ihre wichtigen Staatsgeschäfte es immer erlauben mögen, die Geschichtsforscher mit der Fortsetzung desselben! Sie werden im zweiten Theile häufig Gelegenheit haben, dunkle Gegenden mit der Fackel Ihres Genius zu beleuchten, und durch sinnreiche Combinationen manchen schon bekannten That-sachen ganz neue und höchst interessante Seiten abzugewinnen. Wie viel wichtiges läßt sich nicht noch über die Periode vor Karl dem Gr. über die ersten Missionen, und den Kampf des Christenthums mit dem Heidenthum, über die Sachsenkriege, u. s. f. sagen, und wie wenig ist im Grunde noch die Geschichte der Gothen und Vandalen bearbeitet?

Das zweite Exemplar Ihres Werks habe ich, da Sie mir gütigst erlaubt haben, über dasselbe zu disponiren, unserer Universitätsbibliothek, die mir als vieljährigem und noch fungirendem Professor die nächste war, einverleibt. . . Um nicht ganz mit leeren Händen vor Ihnen zu erscheinen, nehme ich mir die Freiheit, des Prof. Müllers Schrift vom Ursprung und Verfall der isländischen Historiographie, einen Separatabdruck meiner Religion des Nordens vor den Zeiten Odins, und meine Beschreibung des Lokalen

des alten, auch von Ihnen erwähnten, Leyre (Lethra) zu schicken, wie ich es noch in den Jahren 1804 u. 5 fand. Seitdem ist aber manches zerstört worden; besonders das Grab des Königs Harald Hildetand, das auf der Kupfertafel abgebildet ist: obgleich die antiquarische Commission für die Sicherung desselben hinreichend gesorgt zu haben glaubte. Dieser Unfall wird aber zu ernsthafteren Maasregeln Veranlassung geben, damit der Vandalismus nicht noch mehr um sich greife, und die Nachwelt nicht aller Monumente des Alterthums beraubt werde. . . Ein dänischer Gelehrter aus der ersten Hälfte des vorigen Jahrhunderts, Namens Anchersen, hat in seiner Schrift: Vallis Herthæ Deæ vieles über den Herthadienst zusammengetragen; auch den Sklavenkrieg mit der Geschichte der Cimbern u. Teutonen in Verbindung gebracht. Es sind neulich von hier aus nach Neapel Anfragen ergangen, ob in den Gebirgen von Capaccio, oberhalb Pæstum, wo Spartacus geschlagen ward, Waffen oder andre Spuren dieser Schlacht gefunden werden. Bis jezt ist aber noch keine Antwort erfolgt. Den Italiener interessiren vornehmlich nur Alterthümer der Kunst, die freilich auf jenem Schlachtfelde nicht zu suchen sind. Interessiren wird Sie es, daß auf der Insel Seland sich noch ein Überbleibsel des Namens der Teutonen erhalten hat. Ein Edelhof und der District (das Herred, nach hollsteinischem Sprachgebrauch: die Harde) worin er liegt, heißt Tybjerg, in alten Urkunden aber Teutebjerg.

Falls Ewr. Excellenz die später als Ihr Werk gedruckte Abhandlung des Frhrn v. Hammerstein: Alte Sagen zu Fallrum am Teuteberger Walde, die Hermanns Schlacht betreffend (Hanover bei Hahn 1815) noch nicht zu Gesicht gekommen seyn sollte; so erlauben Sie mir, Sie auf diese wenigen Blätter, in denen das Lokale genau bestimmt zu seyn scheint, aufmerksam zu machen. Es ist ausserdem sehr merkwürdig, daß die Tradition sich noch in der Gegend von einer Römerschlacht erhalten hat. Hr. v. Hammerstein hat sie aus dem Munde eines alten Bauers in dessen treuherzigen plattdeutschen Dialekt aufgezeichnet. Wie viele Traditionen von Geschichten die wir nur noch aus Büchern kennen, mögen nicht immer noch im Munde des Landvolks fortleben?

Eine vor wenig Tagen hier erschienene Schrift über die Juden, die Sie vielleicht in andrer Rücksicht interessiren wird, von meinem Schwager Schmidt-Phiseldek, einem Sohn des berühmten Wolfenbütteler Gelehrten, lege ich bei, und erbitte mir die Erlaubniß den angeschlossenen Brief an einen meiner theuersten Freunde, den Consistorialrath Passavant, der wahrscheinlich das Glück hat, Ihnen bekannt zu seyn, Ihrer Güte empfehlen zu dürfen.



233. Von H. C. E. Freiherrn v. Gagern, Hornau 27/11 1825.

Nicht nur haben Eure Hochwürden von dem ersten Theil der National-Geschichte günstig geurtheilt, sondern mir auch sonst Proben der Aufmerksamkeit und Güte gegeben. Da ich also mit einem zweiten Theil versucht habe, so beauftrage ich die Buchhandlung, Ihnen das ganze Opus zu übersenden. Ihrem Stand und Character wird es alsdann sehr angemessen seyn, mir aufrichtig zu sagen, ob der zweite Theil nicht hinter dem ersten zurückgeblieben sey; oder worinn Sie den Unterschied bemerken. Namentlich kann ein Forscher dieser Jahrhunderte Kirchengeschichte nicht vermeiden. Und wer ist alsdann mehr *judex competens*?

Wie sehr hätte ich gewünscht, daß mein Zustand mir erlaubt hätte, einmal Dänemark zu sehen. Meine Jahre fangen zwar an hoch zu werden; aber darinn liegt kein Hinderniß, und ich entsage noch nicht. Denn jene Normannen, bevor ich sie im dritten Theil beschreibe, möchte ich von Angesicht zu Angesicht schauen; eingeführt von dem Oberpriester, dem ich mich zu Gunst und Andenken empfehle.

234. Von H. C. E. Freiherrn v. Gagern, Hornau 17/8 1827.

Dißmal habe ich mich gar in die Theologischen Materien verirrt! Indulgenz, hochwürdigster Herr, und Bischoff!

Graf Reinhard gehört zu unsren eifrigsten Protestanten. Seine eingewurzelte Abneigung gegen die Jesuiten bezeugt es unter andern, und seine übrigen Tugenden machen diesem herzhaften Protestantism alle Ehre.

Wie beneide ich ihn, daß er Coppenhagen sehen wird. Und unter den Städten verstehe ich die Männer vor allen Dingen. Doch unter den dortigen darf ich nur Sie unter meine Freunde zählen.

235. An H. C. E. Freiherrn v. Gagern, Kph. 5/1 1828.

Euer Excellenz haben mir durch die Gelegenheit welche Sie mir zu einer näheren Bekanntschaft mit dem Herrn Grafen Reinhardt gegeben, eine Wohlthat erzeigt, die ich Ihnen nicht genug verdanken kann. Ich habe die wenigen Tage die er sich hier auf seiner Rückreise aus Norwegen aufhielt — bei seiner Hinreise war ich abwesend — so gut ich gekonnt habe, benutzt, und manches vertrauliche Wort mit ihm gewechselt. Er wird Ihnen vielleicht gesagt haben, daß ich über die Umtriebe von katholischer, zumahl von Jesuitischer Seite völlig mit Ihnen beiden einverstanden bin, und wenn diese letzteren fortfahren um sich zu greifen, nichts als Unheil erwarte.

Auch Sie bitte ich wie Ihn, mich zu warnen, wenn Sie je erfahren sollten, daß sie sich den Elbgegenden wirklich nähern; denn daß der Norden mit in ihren Planen liegt, ist ja keinem Zweifel unterworfen.

Allerdings würde eine Veränderung in der Art und Weise wie die Cardinäle ernannt werden, Ihrer Idee gemäß eine heilsame Verbesserung im Geschäftsgange der Curie bewirken können. Allein, um diese zu bewirken, müssten 1. Die katholischen Höfe einig seyn. 2. Die Cardinäle der verschiedenen Nationen eine durchaus unabhängige Existenz haben, wie zum Beispiele die Auditores Rotæ Romanæ, die mit strenger Gerechtigkeit richten, und über die Pius VI in der famosen Leprischen Erbschaftssache, in welche seine Nepoten, die Braschi's so sehr verwickelt waren, nichts vermogten. 3. Müsste der Haß der Italiener gegen die Fremden überwunden werden. Viele fremde Cardinäle würden die Italienischen überstimmen können: es wäre sogar möglich daß ein Ultramontaner Pabst würde, welches man seit Adrian VI zu vermeiden gewußt hat; und diesen redlichen Mann liessen sie auch nicht lange sitzen.

Aber schön wäre es allerdings und ein wichtiger Schritt zur Vereinigung der Kirchen, wenn ein solcher Plan ausgeführt würde. Doch, Wir werden das nicht erleben. Rom wird sicher alle möglichen Hindernisse in den Weg legen.

Nun erlauben mir Ewr. Excellenz, in ein mir ganz fremdes Fach einzuschreiten. Ihre Verbindung mit dem Grafen Capo d'Istria gibt mir hiezu die erwünschte Gelegenheit. Ich setze, was sich nun wohl mit Sicherheit erwarten läßt, die Befreiung der Griechen vom türkischen Joche voraus; dadurch werden neue kirchliche Verhältnisse nothwendig werden, die man auf der Wage der Politik, von der ich nichts verstehe, wird abwägen wollen. Indessen bitte ich Sie um Erlaubniß Ihnen mit Rücksicht auf diese in aller Kürze einige Ideen vorzulegen.

1. Der Patriarch von Constantinopel ist das seit dem 4. Jahrhunderte gesezmässige Oberhaupt der griechischen Kirche, gewissermaassen der Orthodoxen Orientalischen, jedoch nicht als Pabst! Kann er aber das kirchliche Oberhaupt in dem neuen Staate bleiben? Würde der Diwan nicht dadurch einen grossen, ja einen allzugrossen Einfluß in die wichtigsten Angelegenheiten, wo nicht erhalten, doch zu erhalten suchen? Und wie kann dem vorgebeugt werden? Ich glaube, daß die Form schon da ist. Der Erzbischof von Athen, oder vielleicht besser, der von Corinth müßte zum Exarchen ernannt, und ihm vom Patriarchen die ganze Fülle der geistlichen Macht delegirt werden. Vielleicht fürs erste nur auf seine Amtszeit, bis sich eine Gelegenheit fände die Subordination ganz aufzulösen und

ihn in die Reihe der übrigen Patriarchen zu stellen. Mit seiner Provinz müsten denn auch die Ionischen Inseln verbunden seyn. Unter dem Constantinopolitanischen Patriarchen wird England diese ohnehin wohl nicht lassen.

2. Der Patriarch hat bisher alle Erz- und Bischöfe ernannt, und daraus einen grossen Theil seiner Einkünfte bezogen. Dieses Recht müßte der Exarch aber nicht haben. Das Wahlrecht müßte nach dem Geiste der alten Kirche den Presbyterien und den angesehensten Laien zufallen; der Exarch aber nur die kirchliche Bestätigung und Weihe der Erzbischöfe haben, die ihrerseits die Bischöfe bestätigten und einweihten — die Rechte des Stats, wie sich das von selbst versteht, ungekränkt.

3. Daß für die Bildung der jungen Geistlichkeit gesorgt werden muß, ist einleuchtend. Anfangs hat aber der Staat gewiß zu viele und zu schwere Ausgaben, als daß an die Errichtung einer Universität gedacht werden könnte. Er kann sich auch mit der Ionischen Univers. auf Corfu behelfen, wo alles auf englischen Fuß getrieben wird, und eine gute, einige und zwanzig Tausend Bände starke Bibliothek (die des seel. Lord Guilford) vorhanden ist. Bisher haben auch seit dem XVI Jahrhundert junge griechische Geistliche auf deutschen Protestantischen Universitäten studirt. Das möge fortgesetzt werden! Ich glaube auch, daß in Tübingen, Leipzig und Jena Stipendia zu diesem Behuf vorhanden sind. Will Graf Capo d'Istria mir ein paar schicken, so wird es eine Freude für mich seyn, das meinige zu ihrer Bildung beizutragen. Meine Collegen in der theologischen Fakultät werden gewiß auch herzlich bereitwillig dazu seyn. Stipendia haben wir freilich noch nicht für sie. Ein junger Mensch braucht hier aber nicht so wunderviel. Es müßten solche junge Leute seyn, die für die höheren Ämter der Kirche und der Schule bestimmt wären. Gute Philologen haben wir hier. Was die griechische Theologie betrifft, so ist diese fast protestantisch; nichts weniger als römisch. Nur die Bilder! Der gebildete weiß aber, was er davon zu halten hat, und wenn man sie in den Kirchen jedes zehnte Jahr 1 Zoll höher hängt, kommen sie bald aus dem Bereich der Hände, und dann auch aus dem Sinne.

4. Auf dem festen Lande gibt es nur wenig Katholiken. Meistens sind es Fremde. Daß sie volle Gewissens-Freiheit haben müssen, versteht sich von selbst. Auf den Inseln sind sie zahlreicher. Wie beugt man aber den Arbeiten der römischen Propaganda, wie den Schlichen der Jesuiten vor? nicht bloß um sie vom Bekehren abzuhalten, sondern auch um zu hindern, daß sie das Schisma der Monophysitischen Armenier nicht benutzen um die griechische Kirche zu unterminiren? Könnte nicht gleich an einer



Vereinigung der beiden Partheien, der Griechen nemlich und der Armenier gearbeitet werden?

Ich unterwerfe diese Ideen gänzlich Ihrer Beurtheilung, und stelle Ihnen anheim, Ob und Wenn Sie Gebrauch davon machen wollen. Ich füge nur noch hinzu, daß auf der Ionischen Universität bereits zur Beförderung der Wissenschaftlichen Bildung und zur Einschränkung der Hierarchie der Schritt gethan ist, daß man zwischen den Prälaten und dem niederen Clerus eine Mittelclassen errichtet hat, nemlich *Διδασκαλους*, Doctores Theologiæ, nach dem Vorbilde der europäischen Universitäten.

Ewr. Excellenz werden über Leipzig meine neulich erschienene Religion der Babylonier erhalten haben. Auf demselben Wege werde ich Ihnen nächstens eine kleine Abhandlung: Die Christin im heidnischen Hause vor den Zeiten Constantins zu senden die Ehre haben. Ich habe ihrentwegen diesen Brief so lange aufgeschoben. Sie ist aber erst in diesen Tagen in die Druckerey gekommen.

236. Von Giuseppe *Garampi*, Wien 19/5 1785.

Vous sçavez deja le favorable prejugué, dont jouit a Rome chez nos communs amis, tout sçavant Danois. Vous ne faites que l'augmenter. Je puis vous assurer, que nos amis sont bien enchantés de votre conoissance.

Je suis fort charmé, que vous ayez trouvé des sujets propres a vous entretenir agreablement. C'est ce qui me fait esperer de pouvoir vous revoir à Rome à mon retour.

Vous ne pouviez pas me faire le plus grand plaisir, que de me detaillier les decouvertes Coptes et Aegyptiennes, que vous venez de faire. Je vous en felicite, et j'en felicite toute la Rep. des Lettres. L'Ab. Assemani vient aussi de trouver a Venise une longue Vie de Marc moine de la Thebaide decedé en 1396, qui donnera beaucoup de lumieres à l'histoire de l'Egippte de ce siecle, et a la discipline ecclesiastique et monastique.

Ce sera bien curieux de voir en entier la Regle des Templiers. Il me parroit que S. Bernard en ait donné le premier Plan. Peutetre qu'a la suite elle aura grossi. Est ce que le texte que vous avez a cette heure entre vos mains, n'a point de Date? Il faudra au moins raisonner la-dessus, et s'approcher à son epoque.

237. Von Giuseppe *Garampi*, Wien 1/8 1785.

Ricevei ne' giorni passati la stimatissima sua; e le rendo ben affettuose grazie per la sua cordialità. Godo sommamente che Roma non l'abbia de-

fraudata nel desiderio di trovar nuove e pellegrine notizie. Dispiacemi soltanto, ch' ella non abbia avuto un accesso, che poteva anche più dilettarla: e ne resto sorpreso; giacchè in altri tempi aveasi una somma facilità. Ottima è la di Lei idea di viaggiare per la Sicilia, e di trasferirsi a Malta, e indi pel mare Ionio. Io mi riserberò il piacere di rivederla al suo ritorno in Roma. Non ho in vero in tali Parti amici eruditi, che possano somministrarle pascoli di suo genio. Troverà ella però modo in Roma per farsi raccomandare agli eruditi di queste contrade. Ciò non ostante spedirò l'Ordinario prossimo qualche Lettera al mio Agente Signore Ab. Serpieri, dal quale potrà ella procurarsele. Ella e il Sig. Zoega sieno pur tranquilli quanto al Signore Schow. Il Pr. Czartoryski prima di partire di qui per Carlsbad, se ne dimostrò egregiamente contento, sì per i talenti, che per le qualità sue morali e sociali.

238. An Giuseppe Garampi, Siracusa 21/12 1785.

Monseigneur. Mille fois ai je voulu remplir mon deuoir, de vous rendre mes très humbles graces pour la lettre dont il a plu a Votre Eminence, de m'honorer pendant le tems que je passais a Naples. et toujours empeché par des circonstances, il m'a fallu entreprendre precipitamment le voyage de la Sicile, auant que d'auoir satisfait a ce deuoir, qui m'est si doux et si agreable. Receués donc en meme tems mes tres humbles actions de Graces, & un petit detail de mon pelerinage autour de cette Isle si celebre dans l'antiquité. J'ai passé trois semaines a Palerme très agreablement en verité dans la societé de mes amis, mais sans auoir pu decouvrir aucune chose litteraire digne d'etre obseruée: les Bibliotheques etant presqu'entierement depourvues de Mss. de la moindre valeur, exceptés quelques Codes Arabes, dont Monseigneur Ayroldi apresent fait faire usage, s'étant reconnu qu'ils sont interessans pour l'histoire de la Sicile; mais qui pour moi, ignorant de la langue, ont été des Tresors entierement inutiles. Et pour comble de malheur pour moi le Pr. Torremuzza, auquel j'étois si bien recommandé, a passé tout le tems de mon sejour que je fis a Palerme, en campagne, ainsi que j'ai perdu toutes les esperances que j'avois formées sur l'honneur de le connoitre et de pouuoir auoir souuent l'occasion, de le voir et d'admirer sa profonde Erudition dans tous les genres d'Antiquité. J'ai pourtant trouué l'occasion a Palerme de faire collection de quelques livres anciens et très rares dans nos contrées, qui etoient negligés & entierement inconnus a Palerme. Le même destin m'a poursuivi pendant tout mon voyage jusques ici. J'ai tousjours lutté contre les enormes difficultés phisiques de ce voyage,





que personne ne croit, qui ne les a expérimentées, et contre le chagrin de perdre inutilement ce tems précieux que j'aurois pu employer si bien a Rome. et qui vraiment n'ont pas été payés par le plaisir de voir Segesta, Selinunte & Girgenti. C'est ici, que je commence d'esperer pour le reste de mon Voyage. J'ai été extrêmement bien accueilli par Mr. le Cheual. Landolina, Neveu du Prince Biscari, qui m'a fait le plaisir de me conduire lui même parmi les Ruines de Siracuse, et de me faire observer des choses entierement nouvelles et jusqu'apresent presque'inconnues. C'est lui qui a fait la decouverte de la plante du Papyrus Egyptien, qui croit en grande quantité sur les bords de la Fontaine Cyane, et du ruisseau, qui va se meler avec les eaux de l'Anapus. Il a retrouvé l'art de fabriquer le même papier, dont les Anciens ont fait usage, et dont j'ai l'honneur d'envoyer une petite Epreuve a Votre Eminence. Personne a Rome en a, excepté Monsig. Flangini, auquel Mr. Landolina a envoyé un morceau, mais dans un tems dans lequel il n'auoit pas encore porté son invention a la perfection dont elle jouit apresent. et qui peutetre surpasse celle, qu'il a été possible aux Anciens de donner a leur Papier, qui au moins a l'apparence d'être beaucoup plus gros et moins delicat du sien, si je puis bien juger des epreuves de l'ancien papier, que j'ai vues en Italie, tant du papier vrayment egyptien, quant de celui de Rauenne. J'auois esperé de pouvoir passer d'ici a Malte, mais les vents touiours contraires a mes voeux, et la mer extremement orageuse m'en empechent, et il me faut me contenter d'auoir vu la Sicile. de meme le Voyage de la Calabre, de la Pouille & de quelques parties de la Grece s'echouira, comme Monseigneur Borgia bien me l'auoit predict; et j'espere de retourner bientôt sain & sauf a Rome, ou mes desirs me portent continuellement, pour retablir une perte de quelques Mois passés inutilement dans ce pays a demi barbare. . .

239. Von Giuseppe Garampi, Roma 17/12 1788.

Ho subito ricevuto dal nostro Monsig. Borgia Fragmenta Græcorum Patrum da Lei pubblicati, e la Dissertazione sul sigillo della Cattedrale di S. Halvardo di Asloa. Ho data subito una scorsa a questa, ch'è bene assai digiuna. Nondimeno appartenendo a Storia Ecclesiastica, mi è grato di averla nella serie delle altre istorie di codeste chiese Vescovili.

Mi riserbo però a leggere e gustare a miglior ozio il primo saggio ch'Ella ci dà del suo ultimo viaggio: e frattanto Le rendo ben distinte grazie per la cordiale memoria che di me conserva.

Abbiamo quì una nuova edizione di Prudenzio con note non solo eru-

ditissime, ma anche elegantemente scritte dall'Ab. Arevalo Ex-Gesuita Spagnuolo: e questa edizione, benchè in bellezza di caratteri non arrivi all'altra contemporanea fattasi da Bodoni con note dell'Ab. Teoli Scrittore della Biblioteca Vaticana, la sopravanza però molto in merito. Questi nostri Anti Gesuiti però non degnano l'edizione Romana neppur d'uno sguardo. Colla stessa non curanza e incuriosità risguardano un'altra Opera eccellente dell'Ab. Morcelli, che ci ha dato dalla Biblioteca Albani un Calendario della chiesa Costantinopolitana della metà dell'ottavo secolo. Questo è il più antico che siasi finora conosciuto della chiesa Greca, ed arricchito di eruditissime note in due tomi in 4°. È veramente a mio senso Opera classica. Lo stesso accudisce ora all'edizione delle Opere di S. Gregorio Agrigentino che si fa dal Coleti in Venezia; e nello stesso tempo preparasi a darci l'Africa Sacra.

L'Opera di Cancellarj de' Secretarj, cioè sulle Sagrastie sì Gentilesche che Ecclesiastiche, è un gran prontuario d'infinite erudizioni: ed è riescita di 4 volumi in gran quarto.

Mesi sono inviai ai nostri Efemeridisti un estratto dell'Edda, in cui volli anche dare uno speciale risalto ai cospicui meriti del Sig. Ciamberlano Suhum. Vivente la felice memoria del nostro Sig. Hwid, facevo per suo mezzo pervenire i sen[timenti] della vera e ben distinta mia stima al detto Cav.

240. An Giuseppe Garampi, Kph. 12/9 1789.

Eminenza. È un tempo così lungo, che non mi sia dato l'onore di scrivere all'Eminenza Vostra, che non posso scusarmi con altro, che co'moltiplici affari miei, che appena mi danno il tempo di respirare, avendo io auuto fuori delle mie Lezioni da Professore, che ne'primi anni vogliono del tempo assai, altri affari letterarii, de'quali mi son preso la libertà di mandare due all'Eminenza Vostra in una Cassetta indirizzata all'Eminentissimo Cardinale Borgia. Ora avendo un poco di tempo per respirare non debbo piu differire l'assicurare l'Eminenza Vostra del mio perpetuo rispetto, e della profonda venerazione che mi glorio di professare verso di Ella. Non sapendo dove si trattenga ora, mando questa lettera aperta al Sig. Abate Amaduzzi, suo perpetuo Corrispondente, pregando questo degno amico, di farLela pervenire o in Roma o nella sua sede vescovile.

Saprà Vostra Eminenza, che già da un anno in qui ho avuto la Carrica di Professore di Sagra Teologia straordinario all'Università di Copenaghen. Era il mio Collega in questo impiego il Sig. Adler, il quale pochi mesi addietro a lasciato l'Università per esser Predicatore di Corte e del Gabinetto reale, carica assai onorifica, e poco laboriosa, che facilmente ha potuto

combinare colla sua parrocchia e cura d'anime. La fortuna, o piuttosto la provvidenza divina, che regge tutti i casi degli Uomini mi à poi favorito così, che il Cancelliere dell'Università e primo Professore di Teologia ordinario, il quale era l'unico mio nemico, ed a fatto tutto suo per allontanarmi dall'Università, a dovuto lasciarla, per ascendere, benchè malgrado suo ad un Vescovado; di maniera che essendo vacante la sua cattedra, ascendono i miei Collegi più vecchi di me, e che abbia io gran speranza di poter anche io ascendere ad una Cattedra ordinaria, essendo questa la forma della nostra facoltà, che fuor del Vescovo di Copenaghen che sempre è Professore Teologo, vi siano 3 altri ordinarij. Ottenendo dunque questa Cattedra, potrò dire di fortuna in età così fresca, e non posso assai rendere grazie alla provvidenza, che a voluto eseguire, anzi prevenire li voti che ragionevolmente poteva formare per lo futuro mio stato civile. Questa mia promozione mi sarà tanto più cara, quanto mi farà sperare con ragione la possibilità d'un altro viaggio dell'Italia in qualche anni di quà, essendo permesso a'Professori d'esser talvolte assenti subito che costituiscono qualche Vicario, che in vece loro potrà fare le lezioni ordinarie; lo che non sarà troppo difficile ad eseguire.

Verrebbero troppo tardi tutte le notizie letterarie che potessi comunicare al[l'Eminenza] Vostra dell'anno passato. È stata scarsa questo anno la fiera di Lipsia; e [oltre] di un Sistema di Teologia dommatica del celebre Morus, Teologo Lip[siense], e di qualche dissertationi esegetiche del medesimo e del Sig. Storr, come [il] primo volume de'Scholij ad vetus Testam. del Giovene Rosenmüller, [non posso] nominare libro Teologico latino, che potrebbe interezzarLa. Ne tra noi è uscito libro nuovo Teologico dopo l'opera del Sig. Adler sulle versioni Siriache. Il Sig. Birch, ora promosso a Cura d'anime all'Orfanotrofeo, travaglia al Secondo tomo del suo N. T. Il Sig. Adler suda sull'Abulfeda, del quale ora è finito il tomo I. ed ora vado io a prepararmi per scrivere una Storia ecclesiastica di Danimarca, per la quale già si sono raccolte le Bolle Pontificie, delle quali una parte è stata comunicata dall'Eminenza Vostra al fu Sig. Conte Bernstorff, e l'altra mi a favorita il degnissimo Abate Marini. Nelle ore di ozio farò la traduzione dell'Elogio Storico di Filangieri. È questo un dovere dell'amicizia, essendo io stato assai fortunato d'aver l'intiera amicizia e confidenza di quel Uomo superiore, troppo tosto morto per il regno di Napoli, per le lettere, e per la Gloria dell'Italia.

Continuono, a ciò che vedo, in Italia le liti sopra il codice arabo Siculo. ed è ora altissimo Silenzio sul Tito Livio arabo: Sarà dunque almeno im-



postura quest'ultima scoperta pretesa. Non posso negare, che sempre abbia avuto qualche dubbio. Conosco li Siculi, ed il loro Genio: ed era bella cosa di far un nuovo Anno Viterbiense. Così si è pure giudicato nella più parte della Germania, come anche da più Letterati Italiani, che me ne anno scritto. Ma so che è un delitto di Lesa Maestà nel Regno, di dubitarne un momento. avrò da breve il primo Tomo del codice, e vedrò poi co'propri occhi, in quanto che potrà vedersi dalla versione latina, non essendo io intelligente dell'Arabo.

241. An Giuseppe Garampi, Kph. 16/6 1790.

Eminenza. Mi giunge hieri oltremodo cara la lettera del 20 Maggio, della quale mi ha onorato l'Eminenza Vostra, e Le protesto la mia più viva gratitudine della benevolenza che mi conserva, e delle tanto consolanti espressioni di medesima, contenute in questa sua Lettera. Devo temere che non sono arrivate delle mie lettere che mi sono preso la libertà d'indirizzare all'Eminenza vostra, come da vero non ho ricevuto l'antecedente sua, che mi accenna nella lettera del 20 Maggio. Aspettava io pure una opportunità per imbarcare libri per Italia, tra quali sono qualche piccole operette per la Sua Collezione di libri spettanti alla Storia de'Vescovadi, per darLe notizia; ma ora, siccome m'ha fatto il favore l'Eminenza Vostra di prevenirmi, non posso altro, che rispondere subito col prossimo corriere, e pregarla di conservarmi sempre questa per me tanto preziosa benevolenza, che sin dal primo tempo, che ebbi la sorte di esser conosciuto dall'Eminenza vostra mi è stata tanto cara.

Mi rincresce infinitamente il sentire che è debole la Sua Salute. Da vero, non sono atte le Maremme, nelle quali è situato Corneto, a conservare una salute così delicata, e tanto debilitata da applicazioni e studij continui, quanto è la Sua. Ma conosco troppo bene l'infaticabile accuratezza Sua nell'adempire tutte le incombenze, che Le prescrive la cura pastorale del suo diletto gregge, per non capire le Cause che anno mosso l'Eminenza Vostra a scegliere Corneto per Residenza, e spero che Ella l'abbia mutata col più sano Clima di Montefiascone prima dell'Entrare della Calda Stagione, e che la prossima lettera di quale m'onorerà avrà la data da quel luogo fresco ed alpestre.

Mi chiede Vostra Eminenza delle notizie letterarie nostre: principalmente storiche. e bisogna confessare, che poco o niente le ne posso comunicare. Non sono usciti da noi ne'ultimi anni opere grandi Istoriche. Va lentamente la Stampa delle opere Suhmiane, il quale anno fà ha preso

una giovane moglie, e non travaglia che nell'inverno. Sono poi morti li altri grandi Storici Settentrionali come Langebek, Erichsen, ed il Svedese Lagerbrink. Sta in Inghilterra il Sig. Thorkelin, Islandese, è dottissimo nella patria sua Storia, e nel diritto Canonico, ed è di Lui, che si è reso celebre in Inghilterra, con alcune dissertazioni spettanti la storia antica sagra e profana della Norvegia, che dobbiamo aspettare nuovi e dotti lavori sopra di questi oggetti. Speriamo, che tra breve tornerà, ed avrà l'ozio letterario, necessario a tali ricerche.

La nuova la più interessante per l'Eminenza Vostra, che possa comunicarle è quella dell'Istituzione di una Società di Storia Naturale, che con pubbliche Lezioni congiunge la vista patriottica, di fare viaggiare de'Giovani addetti a questi studij, principalmente nelle provincie patrie per far delle nuove osservazioni e scoperte. Ha già cominciato a fare delle collezioni di Storia Natur. e speriamo, che tra breve sarà assai accresciuto il suo fondo, per poter somministrare de'bastanti Stipendij per le spese di cotali viaggi.

Continova la stampa del infaticabile Adler. già ne è uscito il primo tomo del Abulfeda, e tra breve uscirà il secondo. Va pure il Sig. Birch preparando il secondo tomo del suo N. T. e spera egli, e con lui tutti i suoi amici, che la munificenza del Rè gli darà le spese necessarie a compire l'opera, di cui il primo tomo ha costato più che si era aspettato.

Spero io per mezzo del Sig. Conte Bernstorff di ottenere la Sofia Coptica di Valentino, Eresiarca Gnostico, che Woide, morto oltimamente in Londra, ha voluto stampare. Ma è questa opera un lavoro di lunga alena, all'edizione del quale non posso pensare ne'primi anni. forse che prima di questo libro darò alla luce tutti i frammenti Saidici del N. T., copiati da me nella Bibl. Borgiana, e descritti nella mia Commentazione de indole Versionis N. T. Sahidicæ, che spero sia giunta nelle mani dell'Eminenza Vostra. Ho tradotto dall'Italiano l'Elogio del mio carissimo amico Filangieri; lo qual lavoro fu tributo di doppia amicizia, tanto per la memoria sua, quanto per l'autore dell'Elogio D. Donato Tommasi. ho poi publicato, ma senza il nome mio, un Saggio sopra le antichità sacre de'Gnostici, trattato composto da me in Latino, per acquistarmi la laurea dottorale, ma che poi ho risoluto di stampare prima; e non potendo trovare libraio, che volesse incarricarsi della stampa di un libro latino, ho dovuto rifarlo in tedesco. Credo aver esaminato queste Sette da un punto di vista qvasi affatto nuovo. cio è da sette misteriose che imitavano li misteri pagani; e non so almeno nessun letterato, che solamente si sia occupato ad illustrare le loro antichità sacre. sono tutte le cose, che ho potuto raccogliere, frammentarie: pochissimo vi

è d'intiero: ma sembra però dar nuova luce il metter assieme e classificare tutte le notizie sparse, che possono ricavarsi da'Santi Padri, unico fonte di tutte queste Notizie. Mi sono principalmente servito di S. Ireneo e Tertulliano. Era troppo credulo S. Epifanio per meritare gran fede. Poche ma eccellenti sono le notizie somministrate da S. Clemente Al. Ma vorrei che ci avesse dato piu Assemanni nella Bibl. Orient. nella quale ho trovato molto, che mi fù carissimo.

So bene che il Sig. Tychsen si è dichiarato patrono del Cod. Sicolo. L'autorità di questo Letterato non val gran cosa tra noi. È egli Vomo, che tal volta avanza delle assurdità. ha pochi anni fà voluto negar assolutamente l'autenticità delle medaglie samaritane e manca da per tutto di Giudizio. Il suo piu gran merito è di esser stato Maestro di Adler, ma il Discepolo l'ha avanzato di molto. Il mio Giudizio sopra questo Codice Arabo non può esser di nessun valore, siccome non intendo l'Arabo abbastanza. Ma ne dubita molto il Sig. Adler. ed io non posso aver grandi Idee della Capacità dell'Abb. Vella. Tocca poi a Monsig. Airoldi, non so che dirne. ho conosciuto questo Prelatom entre che stava a Palermo; ma non ebbi nessuna intimità con lui: non gli credo però, se devo parlar in confidenza, assai di capacità e di ingegno per esser l'autore ed il promotore d'un tal inganno, pel quale si vogliono degli Annij Viterbiensi, e Macchiavelli. e credo che il miglior che possa far sia di sospendere il mio Giudizio. Mi chiedevano due anni fa, il mio parere da Sicilia, per stamparlo. mi scrisse una Lettera il Sig. Adler, la quale giunsi ad una mia pel Cav. Landolina, in cui esposi modestamente i miei dubbj storici. Ma non tornava a conto loro: e non l'han stampata. Tengo ora io stesso il primo tomo del Codice diplomat. Italiano, che mi ha mandato il Sig. Zoëga: ma non ho avuto il tempo di studiarlo. . .

242. Von Friedrich *Gedike*, Berlin 16/11 1782.

Ich denke noch immer mit Vergnügen, mein lieber Freund, an Ihre Bekanntschaft, u. ich wünsche daß es Sie ebenso wenig gereuen möge, die meinige gemacht zu haben. — Aus beiliegender Ankündigung sehen Sie daß Ihre Aufforderung an mich u. Biester nicht ganz vergeblich gewesen, wenn gleich nicht Ihr ganzer und eigentlicher Plan auszuführen war. Halten Sie nun, was Sie versprochen, und unterstützen Sie uns mit schönen Beiträgen.

Geben Sie doch einliegendes Paket sogleich an Heyne ab. Ich würde Sie nicht damit beschweren, wenn mirs nicht darum zu thun wäre, Heynen auch mündlich an das erinnern zu laßen, warum ich ihn schriftlich gebeten. Ich habe ihn nehmlich ersucht, uns theils einige seiner Programmen, die

in den Plan unsrer Monatsschrift passen, theils vornehmlich seine letzte Rede über den vermuthlichen Zustand der Litteratur im Jahr 2000 mitzutheilen, die ich übersetzen wollte. Vielleicht hat er nicht gerade Zeit uns zu antworten, aber schicken kann er wenigstens das gebetne, wenn er will. Und darum wäre mir's eben lieb daß Sie ihm die Einlage selbst überbrächten, damit Sie sich allenfalls erbieten könnten, die Sachen an mich zu übermachen. Ich habe ihm versprochen, wenn er mir die Handschrift seiner Rede überschikken wollte, sie höchstens binnen 14 Tagen zurückzuschikken. Sollte er indeß doch Bedenklichkeiten haben, so wären Sie wol so gut, sich zur Besorgung einer Copie für uns zu erbieten. Außerdem wünschte ich seine Programme über die Vergleichung der Sitten der alten Griechen und die der neuern Wilden, sodann das neulich über die Reise des Pabstes Leo. Haben Sie doch, mein lieber Münster, die Freundschaft für mich u. Biester alle Ihre Beredsamkeit anzuwenden, um ihn zu bewegen, daß er unsere Bitte erfüllt.

Können Sie uns sonst von Göttingen oder andern Orten her interessante Beiträge verschaffen, könnten Sie uns vornehmlich, wie Sie versprochen, etwas von den Stollbergs auswürken, so würden Sie uns einen sehr großen Beweis Ihrer Freundschaft geben. Ihre eignen Beiträge werden uns stets willkommen sein.

243. Von K. C. v. *Gehren*, Felsberg bei Cassel 15/9 1809.

Mein verehrungswürdigster Freund! Nie habe ich es lebhafter gefühlt, von welchem hohen Werthe alte, treue, thätige Freundschaft ist, als in dem Augenblicke, wo mir der Hr. Präfektur Rath v. Mossdorf aus Maynz, gegenwärtig in Cassel, am letzteren Orte eröffnete, daß Sie, edler Mann! nebst dem biedern und edlen Mieg in Heidelberg, durch Ihre Verwendung für mich in den Tagen meiner Sorgen den wesentlichsten, wonicht einzigen, Antheil an meiner Befreyung hätten. Heiß und innig ist der Dank, den Ihnen dafür mein Herz opfert, und heiß und innig der Wunsch, daß ich irgend eine Gelegenheit finden möchte, Ihnen mein dankerfülltes Herz durch die That zu beweisen. Sie haben sich meiner zu einer Zeit angenommen, wo mich die ganze Welt verlaßen zu haben schien, und dadurch mir mein schrecklich gefährdetes irdisches Glück, und meiner zahlreichen Familie ihre Stütze und ihren Versorger zugesichert: und dafür lohne Sie der Allgütige! Er vergelte Ihnen, was ich Ihnen nicht vergelten kann! Ich war ohne alle eigene Schuld, aber durch einen Zusammenfluß der ungünstigsten Umstände, die von neidischen Amtsbrüdern zu meiner schänd-

lichsten Verleumdung gemißbraucht würden! und allenfalls durch eine kleine Unvorsichtigkeit, wodurch meinen Richtern der Verdacht gegen mich scheinbar würde, in die größte Verlegenheit verwickelt, worin ich mich Zeit meines Lebens befunden habe. Sie und Mieg waren, in der Hand der allgütigen Vorsehung, die Werkzeuge meiner Rettung — und so lange ein Blutstropfen in meinen Adern rinnt, wird mir diese Probe der reinsten Freundschaft und Güte unvergeßlich seyn. Ich habe während meines 10. Wochen langen Exils zu Maynz mir unter andern die Freundschaft u. Gewogenheit eines Ihrer wärmsten Verehrer, des Herrn Präsidenten Bodmann, erworben und mich mit ihm oft von Ihnen unterhalten. Gesund kehrte ich am 6ten September nach beynahe 20. Wochen langer Trennung in den Schoos meiner bekümmerten Familie zurück. Mein theures Weib hat indeßen unaussprechlich gelitten, sich aber durch wahren männlichen Muth ausgezeichnet. Vier meiner Kinder, die 2. jüngsten Söhne u. die 2. Mädchen, haben durch, von militärischer Einquartierung ihnen zugestiftete, schwere Krankheiten unendlich gelitten; und meinem jüngsten Buben, dem muntern August, hat dieß ein Auge gekostet. Meine 2. ältesten Söhne, Friedrich und Eduard (Ihr Pathe) sind noch bey meinen Geschwistern in Marburg, werden aber bald zu mir zurückkehren. Und so ist dieser heftige Sturm, Gott und seinen Werkzeugen sey gedankt! vorüber.

244. Von H. W. *Gerstenberg*, Lübeck 15/7 1781.

O mein Vielgeliebter, was waren das wieder für glückliche Tage, der lebendigsten Erinnerung würdig, die ich Ihnen zu danken hatte! Warum muß ich immer zu den schönsten Stunden meines Lebens sagen: sie sind eilig vorübergegangen, und ich seh ihrer nicht wieder! Da Sie uns verließen, mein lieber guter Münter, machten Sie uns Hoffnung, daß Sie wohl eben so leicht von Tremsbüttel nach Lübek zurück, als von Lübek nach Tremsbüttel hin, Ihre Fittige schwingen könnten. Aber nun Ihr Brieflein da giebt von dem allen keinen Laut mehr, und wahrscheinlich sitzen Sie nun, wie ein Fixstern der großen Sonne, Klopstocks Lehnstul gegenüber, ohne vielleicht nur mit einem einzelnen Strahlchen nach Lübek zurückzublicken. Ich schreibe dieß an einem regnigten kalten Tag: und nun noch ein paar warme Worte von unsrer Doris.

Wenn Sie das Carmen gemacht haben, so schicken Sies flugs, wies aus der Presse kommt, herüber; ich übernehme die weitere Beförderung von Grund meines Herzens. Es ist sehr möglich, daß Biester noch heute ankommt. Die letzte Abkündigung geschieht heute, und wenn kein Einspruch dazwi-





schen fällt, wie ich wohl wünschte (denn ich verliehre das liebe Mädchen gar ungerne), so hat er sie morgen oder übermorgen in seiner Kralle, und sitzt am Ende der Woche mit seinem Raube, alle ihre abgerupften Federn um sich herum, auf dem Berliner-Postwagen. (Diese Raubvögel in Prose kommen immer im Postwagen herangeschlichen, und gehn eben so, ohne je ihres Zwecks zu verfehlen, wie es den starken Fliegern wohl zuweilen widerfährt, wieder von dannen.) Bey dem allen habe ich den ehrlichen Habicht doch herzlich lieb, und ich bitte Gott, daß er sein herrliches Mädchen nur ganz so glücklich mache, als sie ihn nicht anders als machen kann.

Und hiemit Gott befohlen, mein theurer Junge, bis aufs Wiederschnäbeln (mit der Feder, versteht sich).

245. Von H. W. Gerstenberg [Lübeck 27/7 1781].

Unterdeß, da ich hier sitze und meinem Münter schreibe, steht Biester (es schlägt gerade 10) vor dem Trauschemel, und läßt sich von seinem alten ehrwürdigen Schwiegervater, an der Hand seiner schön erröthenden Braut, dem großen Urbunde des menschlichen Geschlechts, der Ehe, weihen. Einen andern Zeugen hat er dabey nicht, als Gott und seinen Bruder: so hat es das liebe schwärmerische Mädchen gewollt. Sie sehn also, guter Freund, daß ich Ihnen von allem dem, was Sie zu wissen verlangen, wenig oder nichts erzählen kann: denn mit dem Ehesegen hat auch die Hochzeit ein Ende. Auch werden Sie unschwer zu errathen geneigen, daß der Paian wenigstens itzt nicht abgesungen wird, es müßte denn diesen Nachmittag geschehen, da der Chor der Jünglinge und Jungfrauen die bräutliche Fackel en passant in Stöckelstorf zu schwingen gesonnen ist, wenn etwa das rosige Weib, wie wir hoffen, noch Wort hält, und eben des Weges kommt. Lesen Sie übrigens das Blättchen hier neben an; ich selbst sage Ihnen nichts über Ihren Paian: Sie haben da Ihren Lohn dahin. Aber meinen Kuß sollen Sie doch haben, klitsch, klatsch! und noch einen auf beide Augen, s — — o!

Und nun zu dem übrigen Inhalt Ihres Briefes, der mich heute ein gut Theil ernsthafter gemacht hat, als ich eigentlich wohl seyn sollte. Was Ihr edler Vater Ihnen geschrieben hat, ist freylich Ihrer höchsten Aufmerksamkeit, Ihrer strengsten und freysten Prüfung würdig; es betrifft die große Sache Ihres Lebens. Die Frage ist, ob Sie ein wahrer Dichtergenius gebohren sind, und wenn Sie es sind, ob es der einzige Ruf des allwaltenden Gottes ist (ich rede sehr ernsthaft, o mein Freund!) den Sie hier zu hören haben. Ich glaube einen tiefen Blick in Ihre Seele geblickt zu haben, und ich will Ihnen mit der Treue Ihres besten Friends sagen, was ich gefunden habe.



Bisher scheint es nicht eigne Flamme, sondern Klopstocks, Stolbergs Feuer gewesen zu seyn, was Sie entzündet hat: Das spricht für Ihren Vater.

Aber entzündbar waren Sie doch durchaus, und was itzt in Ihnen flammt, ist hohe elementarische Geniusflamme: Das spricht für Sie.

Bisher scheinen Sie mehr mit dem Kopf, als mit dem Herzen gefühlt zu haben, mehr für Worte der Feder, als für das innre lebendige Spiel der Nerven gestimmt zu seyn: Das spricht für Ihren Vater.

Aber Heil Ihnen! daß Sie in keine der vielseitigen Lagen gerathen sind, die Ihnen über Ihr eignes Herz — warm ists, o möge es stets, so lange Sie leben, in wohlthätiger Wärme für Gott und Menschen, aber auch für Sie selbst, dahinglühn! — den ganzen Aufschluß gegeben hätten. Das spricht für Sie.

Bisher scheinen Sie die Welt des Dichters, die hohe herrliche Natur, noch nicht all der durchdringenden Thätigkeit der Intuition gewürdigt zu haben, die sie Dichtern vom ersten Range unwiderstehlich gebiethet: Das spricht für Ihren Vater.

Aber Ihre Phantasie ist ein wirklicher Mikrokosmos von Sonne, Mond, und Sternen, Vieh, Menschen, Städ[en] und Feldern; Sie sind eben itzt darauf aus, sie nun auch mit Wahrheit und innerer Kraft aufzustützen, und es wird Ihnen vermuthlich gelingen. Das spricht für Sie. Und so weiter.

Wir mögen also das Jünglein betrachten, von welcher Seite wir wollen: ohne Sang und Klang werden Sie wohl nicht durch die Welt kommen, und es ist vergebens, Sie über etwas bestimmen zu wollen, was so vielerley Bestimmungen in Ihnen selbst schon hat und gewiß noch erhalten wird. Allein es giebt der Rücksichten mehr. Der Mensch sey Dichter, sey Undichter: eine weit nähere Bedingung geht voran; er muß ein ehrlicher Mann seyn. Der ehrliche Mann bindet sich genau an seine Verpflichtungen, wo ers nur irgend vermag; und Sie, der Sie von Ihrem itzigen Vaterland ein Stipendium übernommen haben, machten sich eben dadurch verbindlich, sich auch zum guten Bürger für eben dieß Vaterland auszubilden. Der Dichter ist ein Weltbürger; so ist es auch der Theogonist, der Kosmosoph; so ist es auch, ein Paar Stufen tiefer, der Virtuos, der Schmetterlingsammler, und noch ein wenig tiefer, der große Schachspieler, der Billiardspieler, und jeder andre gute Spieler. Nur itzt darf sich Niemand erlauben, ein bloßer Weltbürger zu seyn, ich habe es Claudius tausendmal gesagt, und würde es Rousseauen ebenso oft gesagt haben. Sie vollends, mit Ihren vielen Kenntnissen ausgerüstet, die Sie Ihrem würdigen Vater mit kindlicher warmer Liebe nie genug verdanken können, Sie auf Ihrer freywillig gewählten



Laufbahn, auf der Sie itzt dem festen Ziele des Bürgers, nicht des Weltbürgers, entgegengehn — sorgen Sie nicht, Sie werden gewiß ein nützliches Glied Ihres Staats werden, wie viel Sie sich auch den Weg mit Gesang und Saitenspiel verkürzen mögen. Und hiezu gebe ich Ihnen denn meinen Segen mit vollem Herzen: laufen Sie, laufen Sie in Gottes Namen!

Verbrennen werde ich Ihren Brief nicht, dazu ist er mir zu lieb. Verlassen Sie sich übrigens drauf, daß ich keinen Gebrauch davon machen werde, der Ihres Vertrauens unwürdig wäre.

Sophus hat von Ihrer Schwester einen schönen Kranz von Rittersporn erhalten, deß er sich weidlich freut. Grüßen Sie das süße Mädchen recht warm von mir, wenn Sie ihr schreiben.

Deßgleichen grüßt meine Sophia Dich, lieber Junge, und ich bin u. bleibe p.

246. An H. W. Gerstenberg, Braunschweig 31/7 1781.

Ich danke Ihnen herzlich, mein Bester, für Ihren lieben Brief, und für das Licht das Sie mir gegeben haben. Sie haben mich selbst dadurch zur Untersuchung geleitet, und ich bin es Ihnen, lieber Gerstenberg, absolut schuldig, meine ganze Untersuchung haarklein mitzuthemen. Ich war durch die Sache selbst schon ernst, denn Sie schwebt mir täglich u. stündlich vor Augen, nun machte ich mich noch ernster, und fieng an. erst die Gründe Contra.

Sie haben Recht daß es nicht eigne Flamme ist, die mich entzündet hat. in meinem zwölften Jahre sah und verschlang ich Klopstock, und von dem Augenblick an flammte mein Herz. es flammte kindisch. aber ich bin überzeugt davon, daß es eben dieselbe Flamme ist, die izt in mir hauset. Klopstock allein hat mich entzündet.

In meiner Poesie sind mehr Worte der Feder, als des inneren Gefühls. Meinen Sie da blos Worte ohne Sinn; so glaube ich gewiß daß Sie irren. auch darin daß nicht viel Gefül in meinen Arbeiten ist. Gefühl ist gewiß drin, aber wenig sanftes. Gefül des Zorns und der Wut — Aber sanftes habe ich wenig. Und vor diesem Argument bebe ich — denn ich empfinde seine Stärke. auch ist es mir zuweilen, als wenn ich wenig Gefül habe; ich kann sehr schreckliche Scenen kalt und ruhig ansehen. aber nachher erst empfinde ich sie. Ich stehe wie versteinert bei ihnen.

Ich habe auch noch nicht die Natur mit der tiefen Intuition des Dichters betrachtet. Sie haben Recht. Aber ich habe noch keine hohe Natur gesehen. Nur das Meer. und das behaupte ich, kenne ich! wie ein Un-Seemann es kennen kann.



Ich seze einen Grund wider mich hinzu — ich habe eine sehr grosse Leichtigkeit im Dichten. Skansion ausgenommen besinne ich mich fast nie, was ich zu sagen habe.

Dies sind die Gründe wider mich. ich habe jeden durchgedacht, und fühle eines jeden Stärke, und weiß daß wenn nichts auf die andre Wag-schale kömmt, dieß sehr überwiegt; denn Balanz muß nicht sein — daß ich denn verloren bin; denn davon hängt das ganze Glück meines Lebens ab. Ich betrachte warlich die Sache sehr ernst.

Nun die Gründe für mich. Ein Funke in mein Herz geworfen, das so lange ich zurückdenken kann immer mit vielumfassenden Ideen schwanger gieng, fieng an um sich zu greifen — erst Funken zu sprühen, die immer häufiger kamen, bis sich die Funken in eine Flamme sammelten, und empor strebten. Ich empfinde es deutlich daß es vom Anbeginn an Ein Feuer ist. ob ich mich nicht selbst würde entzündet haben, weiss ich nicht. Ich sage Ihnen, Ich war sehr jung, der Same hatte kaum den Grad von Reife daß er aufgähren konnte. Ich habe dieß Gennetisch durchgedacht; ich glaube dieß ist die beste Art.

Meine Poesie hat nicht Empfindung genug. Lieber, wie kann sie das haben! Meine Tage sind wie auf Blumen entflohn; wahres Leiden kenne ich nicht. denn mein einziges Unglück ist dieß: zwei Freunde habe ich verloren. Dragun und Ewald und ihren Tod muste ich wünschen, und hatte ihn so lange vorausgesehn. Ich habe es Ihnen gesagt. Geliebt habe ich noch nie; und Heil mir daß ich noch nie in die Lage gekommen bin. Aber ich habe Ahndung gehabt; u. ich weis, wie die schon erschütterte. — Ich entflieh dem Geschosse nicht — einst wird es mich, wie Gottes Bliz treffen, und dann wird es jeden Grund meines Herzens aufschäumen lassen. Izt ist mein Gefühl noch tyrtäisch, und ich glaube mit Recht meiner Poesie viel Mannheit und erschütternde Stärke als ihren distinktiven Charakter beilegen zu können. doch habe ich auch sanftes Gefül gehabt. ich war innig gerührt als ich meine beiden Elegien auf Ewald, und besonders den Anfang meiner Erscheinung dichtete, und innig froh, als ich den Hümenaios machte.

Die Natur kenne ich noch nicht, wie ich sie kennen sollte. Aber ich fühle den Mangel jeden Augenblick. Ich finde einen gewissen Zirkel in meinen Bildern, den ich nicht gerne sehe. Aber ich glaube schon das ist gut daß ich es fühle, das wird mich leiten zu forschen. Und grosse Szenen der Natur, das Meer ausgenommen, habe ich noch nie gesehn. Ich dürste darnach Gebirg und Katarakten und ein wahres deutsches Gewitter zwischen den Felsen zu sehen. ich hoffe das wird mir sehr viel neue Ideen geben.



Es ist mir sehr leicht zu dichten. aber, wol zu bemerken, nur in wenigen Augenblicken.

Ich glaube hier ist Balanz. Ich versichre Sie, guter Freund, ich kann nicht mehr Gründe wider mich entdeken.

Nun kömmts drauf an, das Uebergewicht herzubringen.

Ich merke von Jahr zu Jahr daß die Flamme immer weniger Funken gibt, immer seltener auflodert; aber daß sie auch immer heftiger wüetet, und wenn sie sich einmal ergießt, immer höher Himmel an strebt. Sie herrscht über den Körper, heftige Wallungen des Bluts begleiten sie immer; ich werde krank wenn sie heraus will und ich sie zurückzwinge. Dieß habe ich manchmal beobachtet, und ich weiß gewiß daß es wahre Empfindung, und nicht Spiel der Fantasie ist.

Meine Fantasie ergießt sich, wenn ich nicht im Augenblick ihres Entstehens aus allen Kräften ihr entgegen strebe, unaufhaltsam wie ein Strom daher. Stundenlang kann ich auf u. ab laufen und nur eine Idee haben. Und so ins Wirkliche versetzt sein, daß alle meine Affekte dabei rege werden. Als ich Burgheim gelesen hatte, malte ich mir ähnliche Situationen die mich tief in der Seele erschütterten. Diesen Winter hatte ich die Schwärmerei Griechenland befreien zu wollen; und war so in die Schlachten, in die Siege vertieft, daß helle Tränen mich aus dem Traum erwekten. Ich bin sehr oft so nahe dabei Erscheinungen zu sehen, daß ich sie greifen mögte. ich reise manchmal von Sonne zu Sonne empor, und fühle den Körper nicht der meine Seele zurückhält. meine Phantasie u. meine Ideen gehen meistentheils ins Grosse. Mein erster Poetischer Entwurf war ein Helden-gedicht. und desgleichen erfüllt mir immer noch die Seele, ich dürste nach Unsterblichkeit. Und ich glaube aus Psychologischen Gründen, daß die menschliche Seele keines Gedankens, den sie sehr denkt, fähig ist, wenn sie nicht Kraft hat ihn zur Wirklichkeit zu bringen.

Nun noch einen Grund, der freilich nur für mich beweisend ist. Ich bin gewiß daß ich mir keinen Vorzug anmasse, den ich nicht habe. Ich empfinde es, welche Tugend Bescheidenheit ist; und ich bestrebe mich täglich immer bescheidener zu werden. Aber ich kann bei Gott, ich kann ihn nicht fahren lassen, den Gedanken, den süßen Himmelerhebenden Gedanken, daß Gottes Flamme in mir wohnt; wie ich vor der Gefahr bebe ihn zu verlieren; wie ich davon überzeugt bin, daß ich allen Fluch Gottes auf mich laden würde, wenn ich sie entweihte; daß für mich dann keine Gnade bei Gott in Ewigkeit nicht zu finden sei — eben so sehr bebe ich vor dem Gedanken, gar keinen Funken des Heiligen Feuers in meiner Seele zu haben.

Mir ist das Leben nichts wehrt, wenn ich falsch hoffe; wenn ich in süßen Träumen bis izt gelebt, und mir nun zum ersten Mal die Augen aufgehen sollten. Ich empfinde es zu sehr, welche Gabe Gottes Poesie ist, welch ein unendlicher Vorzug vor Tausend und tausenden, als daß ich die Hoffnung könnte fahren lassen. O daß ich zwanzig Jahr älter wäre, um mit Werken zu zeigen ob meiner Gottes Geist walte, oder nicht!

Es ist gar nicht die Frage, ob ich mich allein der Poesie aufopfern soll. Ich glaube kein Mensch kann u. darf das thun, und wer's thut, thut unrecht. sollte ich alle Zeit meines Lebens, die wenigen Augenblicke ausgenommen, in denen mir der Segen Gottes wird, in Unthätigkeit zubringen! Ich weiß, die Welt, und ich selbst, kann mehr von mir fordern als was jene wenigen heiligen Stunden erschaffen können. Und glauben Sie mir, redlich will ich arbeiten. So wie ich als Dichter die Wahrheit laut und öffentlich reden will, will ich als Theolog ihren Grund entdecken; will sie redlich in ihrem Glanz so weit mein Auge sie zu tragen vermag, darstellen. Möge die Welt mich dann hassen, u. anfeinden; der mir Mut dazu giebt, wird mich auch schützen, daß ich ihrer nicht zu achten bedarf.

Mir wird leicht ums Herz, da ich Ihnen mein Geliebter es so ganz ausgeschüttet habe. Ich habe Ihnen jede Falte davon gezeigt, und ich traue es Ihrer Freundschaft, Ihrer Erfahrung zu, daß Sie den brausenden Jüngling, wo er es bedarf auch mit Ihrem Raht leiten werden. Ich bin unglücklich daß ich izt keinen Freund so nahe habe, dem ich mich entdecken kann. und Sie sind in diesem Punkt mein einziger denn mein Vater ist Partie wider mich, u. Stolberg und meine wenigen Andren, sind zu jung, und zu flammend, als daß sie weise und bedächtige Urteile fällen können — Diesen Brief vertraue ich Ihnen, als das Resultat aller meiner Erfahrungen die ich über die Sache gesammelt habe, auf so lange Zeit an, bis ich ihn selbst aus Ihren Händen wieder empfangen kann. Denn er ist und bleibt mein Eigenthum. Ihnen leihe ich es nur.

Ich habe Ursache zu glauben daß Klopstock mich liebt. Christian Stolberg sagte es mir, u. sein ganzes Betragen gegen mich zeigte es. Gebe Gott daß ich mich nicht mit süßen Hoffnungen täusche.

Biesters und Doris Briefe haben mich unendlich erfreut. Ich habe meinen Lohn dahin — aber auch den süssesten Lohn den mein Herz hoffen konnte.

Lange so leid war's mir nicht aus Hamburg zu scheiden als aus Lübek. Ich werde nachgerade des Abschiednehmens gewohnt. Die Reise nach Braunschweig war mir sehr beschwerlich, 48 Stunden musste ich auf dem Postwagen, und im schlechtesten Wetter von der Welt sizen.

Ich kenne nur hier Gärtner. Schmidt und Leisewiz und Feddersen. Schmidt, der edle Greis, und Leisewiz gefallen mir am besten. Überhaupt haben alle die Leute einen so offenen, deutschen Ton der mein ganzes Herz fesselt. Wenn Sie mir bald schreiben wollen, adressiren Sie den Brief nach Halle in Sachsen, an Professor Niemeier, da wird er mich in 14 Tagen treffen. von hier reise ich zu Gleim und dann nach Magdeburg, Dessau u. Halle.

Grüssen Sie ihre liebe Frau u. Kinder, und Overbek. Ich denke heute noch an Wickedes zu schreiben. Leben Sie wol theurer Gerstenberg und bleiben Sie mein Freund wie ich hoffe daß Sie's sind.

247. Von H. W. Gerstenberg, Lübeck 12/11 1781.

Einen reisenden Poeten mit Briefen verfolgen, habe ich von jeher für eine vergebliche Unternehmung gehalten. Ich wollte eben so lieb einem Adler Steckbriefe nachschicken, der auf Raub ausfliegt, oder die Stationen eines Irokesen bestimmen, der für die langen Winternächte jagt. Hätten Sie mir eine stehende Adresse zurückgelassen, so würde ich doch kaum hoffen, daß meine Briefe Sie erreicht hätten: aber auch das haben Sie nicht gethan, oder Sie müßtens auf die Art gethan haben, wie in Ihrem letzten Briefe an meine Frau, wo die Adresse unter dem abgerißnen Siegel sitzt. Wundern Sie sich also nicht zu sehr über mein Stillschweigen, guter Freund; es wäre eben das gewesen, wenn ich Ihnen mit aller möglichen Schreibseligkeit Briefe über Briefe geschickt hätte. In meinem Lebenslauf sub voce Briefschreiben wäre überhaupt noch manche Scharte auszuwetzen, womit ich bald fertig werden wollte, wenn sich über jeden einzelnen Fall nur halb so viel sagen ließe, als über diesen. So viel ich mich erinnere, standen wir noch in Tractaten über die Unsterblichkeit. Sie bestanden drauf, Sie könnten und möchten sich mit dem ganzen Eroberungsplane nicht befassen, wenn ich Ihnen die gerade Marschroute AB abschnitte. Ich meinerseits war weit davon entfernt, Ihnen auch nur ein Tütelchen davon abzukürzen, sobald Sie sich erst selbst überzeugt hätten, daß Sie sich auf der rechten Fährte befänden, meynte aber unvorgreiflich, daß sich mit dem stumpfen Winkel C E D, ja sogar mit dem spitzen F H G eben dahin gelangen ließe. Endlich schickten Sie mir über den ganzen Handel ein Deductions-Document zu, das Sie mir aus den Archiven der Unsterblichkeit selbst entwandt zu haben scheinen, das aber zum Unglück nur den einzigen Fehler hat, den Hauptpunkt der Debatte zwischen Ihnen und mir auch nicht mit einem Laute zu berühren. Übers Erobern, denke ich, sind wir uns längst einig; davon ist nun einmal nicht abzukommen, und ich würde mich in die Seele

hineinschämen, wenn ich Ihnen irgend eine Unthat oder Großthat vorwerfen wollte, die ich mir in Ihrem Alter selbst verstatet habe: petimusque damusque vicissim. Nur ob Sie eben in der Melodie: Mit Eichenlaub den Hut bekränzt p. zur Schlacht blasen sollen? ob Sie überhaupt den behenden Tanz mit der Pausbacke oder mit der Zitter in der Hand antreten müssen? ob Sie gar nichts thun dürfen, wenn Sies nicht gerade in Klopstocks, Stolbergs, Wielands Manier thun? Das wären, wo mir recht ist, so einige Nebenfragen, die gerade auf die Hauptfrage zuführten, und über die wir uns nicht ganz zu vereinbaren schienen. Ich denke aber, wir brechen hier diese Tractaten ohne weiters ab: scheren Sie sich Ihrer Wege zur Unsterblichkeit, wie und wo Sie wollen; ich gebe keinen Deut für die ganze Differenz, wenn wir uns nur in jenem Leben wohlbehalten wieder beysammen finden. Füritzt freue ich mich herzlich, Sie in Göttingen zu den Füßen des weisheitstriefenden Heyne zu wissen, und ich danke Ihnen voraus für jede Nachricht, die Sie mir von diesen Ihren Sedibus zukommen lassen wollen. Nebenher schreiben Sie mir doch einmal, warum das Lichtenbergsche Magazin so langsam und unordentlich ausgegeben wird? warum sein Gehülfe, Forster, uns so lange nichts von Otahiti erzählt hat? was man in Göttingen von unsern Progressen in Kiel, oder vielmehr von unsrer ganzen Statistik spricht? was Schlözern wider Dännemark aufgebracht hat? und mehr solche Allotria, die ein guter Poet wenigstens von Hörensagen kennen muß. Insbesondere aber bitte ich Sie, mir von jedem Ihrer Ausritte (ich meyne nicht, wenn Sie zu Dorf reiten) z. E. vom Orpheus, etwas ausführliches, allenfalls mit einem kleinen Belege, mitzuthellen und sich zu erinnern, daß alles Briefschreiben Vox irrita et vana ist, wenn es nicht den lebendigen Umgang der Gegenwärtigkeit wenigstens einigermaßen ersetzt. Es ist darum nicht ohne gute Ursache, daß ich meines Orts so selten schreibe: denn was kann ich wohl zu ersetzen haben? Von unsrer Doris mehr als einen Gruß, wohl drey Grüße, seitdem sie in Berlin lebt. Ihr Herz kennen Sie, aber, unter uns, sie trägt schon etwas unter ihrem Herzen. Die gute Doris! möchte sie je so glücklich werden, als sies verdient!

248. An H. W. Gerstenberg, Göttingen 16/1 1782.

Εὐδαι δ' ἀνα σκαπτῶ  
 Διὸς αἰετος; Ἀρχὸς οἰωνῶν  
 . . . ριπαισι κατασχομενος . . .

So schlummert Gerstenberg, u. keine Stimme der Freundschaft kann ihn von seinen Götterträumen wecken daß er umherschau, und unsichtbar



um sich schwebend vernehme das Lispeln meiner Stimme. Nur der Ruf seines Weibes tönt ihm Donnergesang ins Ohr, daß er, wie ein Roß den Staub der Schlacht abschüttelt, so, die Gewalt der einwiegenden Bilder übermannt, u. seiner Freunde gedenkt. . . Ohe! jam satis est! nun will der Bucephal nicht weiter, und sein hochtrabender Bezähmer muß gar demüthlich absteigen, um nicht unsanft vom Pferde herab genötigt zu werden; und langsam zu Fuß, gleich den übrigen Erdwürmern kriechen.

Seitdem ich Ihnen mit dem Orpheus, ich glaube von Minden aus, schrieb, lieber Gerstenberg, habe ich manche angenehme Stunde gehabt. ich bin — NB. in den Ferien — in Braunschweig gewesen — bei Ebert u. Eschenburg gewesen u. habe mich mit Nektar u. Ambrosia genährt. Sehr viele wichtige Anekdoten habe ich besonders vom lieben Ebert erfahren; alle aus den goldenen Zeiten unsrer Litteratur, in Leipzig. er war ganz jung, wenn ich bei ihm war, freute sich meiner Sprünge u. gab mir Nachricht von Allem was ich wissen wollte. ich könnte Ihnen Bogenlang von Ebert u. seiner Frau schreiben, wenn ich Alles Alles sammeln könnte, u. wenn ich denn was rechtes sagen könnte. Aber so was läßt sich wol erzählen, aber nicht gut schreiben. Unterweges hatte ich manches Abentheuer; denn ich ritt, u. ritt allein. gar ritterlich muß ich ausgesehn haben mit dem Mantelsack auf der Croupe, umgürtet mit einem Schwert, u. zween scharfgeladnen Pistolen im Sack. auch machte ich Bekanntschaft mit vielen Reisenden, besonders mit einem Dorfschulmeister, der gar gelehrt u. herzbrechend von Klopstock Gellert Wieland sprach, u. nichts mehr bedauerte, als daß sein alter Pfarrer so steif wäre, u. nichts von den herrlichen Kerls, so titulirte er sie, verstünde.

Nun ist aber das alles vorbei, u. ich siz in guter Ruhe wieder in meiner warmen Stube, u. studire — Diesen Winter lese ich Alle griechischen Tragiker — ich habe schon viel gelesen, u. bin nun ganz in ihre Sprache u. ihren Ideengang hineingesezt. Das erste was ich thun will, wenn ich Zeit kriege o: wenn ich nicht viel Theologie versaüme, u. am Orpheus einmal nicht arbeiten mag, soll sein, den Prometheus zu übersezen, u. selbst ein Schausp. auf griechischem Fuß zu machen. Vor allen andern reisst mich Äschylus hin; ich kenne doch schlechterdings nichts herrlicheres an lyrischem Schwung u. an Grösse der tragischen Charaktere — Sophokles ist nicht Er; u. Euripides gegen ihn ein Kind! Höllisch schwer ist er im Anfang, doch währts glücklich nur, bis man ihn kennt, u. das ist mit der Lektur eines Stücks gethan.

Nehmen Sie nun zu der Arbeit, daß ich schon den Quintus Calaber, Apollon Rhodius, Xen. Memor. u. Historia græca, Platos Phædon, den

ganzen Virgil u. Tibull gelesen habe. daß ich tief in den egypt. Mysterien krame — das neue T. lese, um wahres untheologisches Christenthum herauszusuchen, u. meine Collegia höre; u. urteilen Sie ob ich diesen Winter, ohne Ruhm zu melden, nicht fleissig bin, u. mehr thue als Verse machen. denn das glaube ich fast, daß Sie mich in Verdacht haben, als thäte ich nicht viel anderes, ob das gleich warlich mit Maasse gethan, auch aller Ehren wehrt ist.

Diesen Sommer will ich mir in einer angenehmen Gegend ein Gartenhäusgen miethen, u. da platonisiren, u. mich in die alte Welt hineintraümen, früh in die Stadt auf die Bibliothek gehn, Nachm. ein paar Collegia hören, u. Abends u. Nachts, da im süßen Jubel leben u. der heiligen Kirchenväter vergessen.

Ich lege nun nachgerade lezte Hand an die Erscheinung; sie soll nun ins Museum. Ebert hat mir aufgetr. Sie aufzufordern Boie das Mus. abzunehmen! so lange Ers hat, komt doch nichts kluges heraus; dieß ist auch aller andern braven Leute Wunsch. Und Sie würden die Edeln in Deutschland zu Mitarbeitern kriegen!...

249. Von H. W. Gerstenberg, Lübeck 20/9 1783.

Ich schreibe Ihnen nicht, mein liebster Münter, um mich wegen meines langen Stillschweigens, so wenig als wegen meiner übrigen Unterlassungs-Sünden zu entschuldigen: das mündlich, wenn Sie ein Herz mitbringen, das vergeben kann, wie ich zuversichtlich hoffe. Sondern ich schreibe, Sie zu bitten, daß Sie bey dem Buchhändler Dietrich anfragen, woher es komme, daß er mir letzthin durch Wickede ein Exemplar vom Karl Grandison für 5 Thaler zugeschickt habe, da er doch auf dem Umschlage zum Lichtenbergischen Magazin nur 3<sup>r</sup> 12 Groschen dafür verlangt? und was noch ärger war, warum er mir für diese 5 Thaler ein Exemplar habe auf-tafeln wollen, was nicht allein häßlich defect, sondern sogar (das reimt sich) häßlich befleckt war? — ihm also zu sagen, daß ich nun gar keinen Grandison von ihm verlange — und zugleich bey Ihnen anzufragen, ob Sie mir wohl ein schon gebrauchtes, aber doch unbeschädigtes Exemplar (versteht sich, im Englischen) für einen geringern Preis, etwa für ein paar Thaler verschaffen, und mit sich herüber nehmen können? Ich meyne, es werde unter den Göttingischen Studenten an abgesetzten Grandisons nicht fehlen.

250. Von H. W. Gerstenberg, Altona 23/5 1788.

Ihr Brief vom 16ten April, mein theuerster Freund, veranlaßte mich das hiebey abschriftlich angeschloßne Schreiben an Sr. Excellenz den Herrn

Grafen von Bernstorf abgehen zu lassen, dessen Beantwortung ich zuvor abwarten zu müssen glaubte, ehe ich Ihnen mit dem Selbstbewußtseyn, Sie nicht misverstanden zu haben, meine itzigen Empfindungen eröffnete.

Aus eben dieser Ursache habe ich Ihnen nichts über Ihr zweytes Billet vom 29ten gesagt, so schwer mir auch, bey der nähern Aufklärung, die er mir gab, diese Selbstverläugnung geworden ist. Da ich aber bis hiezu keiner Antwort auf jenes Schreiben gewürdigt worden, und allem Ansehen nach nie etwas dergleichen zu hoffen habe: so dünke ich mir das Schreckliche meines Zustandes hinlänglich zu übersehen, um mich bey Ihnen über dasjenige Raths zu erholen, was mir nun noch zu thun übrig bleibt. Vorher aber bitte ich Sie, meinen Brief an B[ernstorf] zu lesen.

Ich kann mir nicht verhehlen, mein theuerster Freund, daß meine Situation eine sehr nachtheilige und kritische Wendung genommen hat. Anstatt von irgend einer Seite her auch nur einen Laut von Mitleid über den unerwarteten Gang der Bibliothekariats-Angelegenheit zu hören, auf die im vorigen Sommer meine Hoffnung so sehr gespannt worden war; anstatt nur irgend einen liebeichen Aufschluß der Beruhigung über diese Sache zu geben: lese ich nichts als Vorwürfe über etwas, wovon nie vorher die Rede gewesen ist, Vorwürfe über Unthätigkeit, die mir völlig unerklärbar sind, wenn sie nicht etwa den Wunsch erklären sollen, irgend einen Vorwand zu finden, warum nichts für mich gethan wird.

Ihre freundschaftlichen Rathschläge beziehen sich auf einen zwiefachen Gegenstand. Ich soll Einrichtungen treffen, um im August nach Kopenhagen zu kommen. Ich soll eilen, durch die Herausgabe irgend einer politischen statistischen historischen Schrift ein günstigeres Vorurtheil für meine künftige Thätigkeit zu wecken.

Als ich das letztemal in Kopenhagen war, habe ich noch nicht vergessen, wie ernstlich des Herrn G[rafen] v. B[ernstorf] Excellenz von mir verlangte, daß ich zu meiner Familie zurückkehren möchte, und wie unbehäglich sowohl ihm, als meinen übrigen hohen Befördrern, die Art von Zudringlichkeit war, die mein verlängerter Aufenthalt in Kopenhagen zu Tage zu legen schien. Sowohl des Herrn G[rafen] v. B[ernstorf] als des Herrn G[rafen] v. S[chimmelmann] Excellenz versicherten mich mit einer Energie, welche die völlige Kraft eines Ehrenworts hatte, daß ihrer aufrichtigen Absicht mir zu helfen nichts im Wege stände, als der Mangel einer adäquaten Vacanz, die ich durch mein längeres Verweilen ja doch nicht beschleunigen könnte: beide versicherten mich mit gleicher oder noch stärkerer Energie, daß meine Abreise mir in keiner einzigen Rücksicht, weder durch Auf-



schub, noch durch Zerstreung, schaden sollte; und um auch sogar den Verdacht einer nur denkbaren Vergeßlichkeit von sich abzulehnen, gaben Sie mir selbst die Idee an, mit Ihnen, mein bereitwilliger Freund, eine etwaige Verabredung über die mündliche Fortsetzung zu treffen. Nie gab man mir, auch nur auf die entfernteste Art zu verstehen, als ob man mich zu einer Bedienung nicht etwa qualificirt genug fände. Vielmehr machte der Herr Graf v. B[ernstorff] mir in Gegenwart seiner ganzen Familie (auch Mumsen hörte das mit theilnehmender Freude an) das übergroße Compliment, was ich kaum wiederholen darf: daß der Staat einen zu vollen Werth auf brauchbare Subjekte setzte, als daß man von der einen Seite meine bisherigen Dienste in fast allen vorhandnen Departements, oder von der andern meine fernere Dienstfähigkeit bereits in Ansehung meines Alters und meiner erworbnen Routine, übersehen könnte —; und er verlangte ausdrücklich, daß ich von diesem mir über alles wichtigen und unvergeßlichen Argument in meinem damaligen Memorial sogleich Gebrauch machen sollte — welches ich denn auch that, so weit sich etwas dergleichen schicklicher Weise thun läßt. Dem zu Folge reiste ich denn mit der wohlgegründeten Hoffnung, daß in sehr kurzem, auf die eine oder die andre Weise, durch Beförderung oder durch Geld, etwas für mich ausgemittelt werden würde, zu der verlaßnen und zerstreuten Heerde meiner Kinder zurück. Und nun, nach solchen Ereignissen, solchen Eröffnungen, solchen Schritten — was könnte ich durch eine abermalige Reise nach Kopenhagen wohl fördern? Einen großen Staatsminister, einen Bernstorff an sein gegebenes Wort zu erinnern? Das wäre Beleidigung! Mich noch einmal zu zeigen? Ich wüßte nicht, was so oft an mir zu sehen seyn könnte. Die Vorgemächer zu belagern? Man hat Mittel gewußt, mich davon zu entfernen, und würde sie, (nach dem Vorschmack zu urtheilen, den ich auch nach der Zeit davon gehabt habe), leicht zum zweytenmal anwenden. Entweder darf ich auf Bernstorffs, auf Schimmelmans Wort bauen; und dann ist meine Gegenwart in Kopenhagen, wenigstens nach meinem Gefühl, höchst anstößig: oder ich muß die Erfüllung desselben durch ungestüme Sollicitationen erzwingen; und dann ist sie vergebens. Mußte Hennings erst nach Kopenhagen reisen, um Amtmann in Plön zu werden? Ich denke, man erinnerte sich seiner von selbst. Sollten die allgemeinen Vertreter der Nation, im Einzelnen wie im Ganzen, nur in meinem Fall über sich gewinnen können, an ihr so feyerlich gegebenes Wort erst durch meine persönliche Erscheinung erinnert zu werden? Das wolle Gott nicht!

Sie rathen mir ferner, die neuerlichen Zweifel an meiner Thätigkeit



durch irgend ein gedrucktes Werk von meiner Arbeit zu widerlegen. Liebster Freund, ich weiß mir das Bücherschreiben im Fache der Litteratur, welches eigentlich mein Fach ist, oder vielmehr gewesen ist, weder als Bedingung noch als Mittel zu denken, um zu einer Bedienung zu gelangen, und besinne mich auf keinen einzigen K[öniglichen] Bedienten, der auf diesem Wege unter dem itzigen Ministerio dazu gelangt wäre. Im Fache der Politik aber, welches Sie mir itzt nennen, bin ich zu sehr Neuling, als daß ich mit der Abfassung einer dahin einschlagenden Schrift eilen könnte: gesetzt auch, daß ich nach allem dem, was mir itzt begegnet, Ruhe, Fassung, Stimmung des Geistes besäße, um etwas zu schreiben, was doch, nach Ihrer freundschaftlichen Idee, mir nicht schaden, sondern vielmehr den Grund zu meiner Wohlfahrt legen sollte. Noch weniger kann ich mir vorstellen, daß das Schriftchen als ein bloßes Specimen diligentiae gemeynt seyn sollte, wie es etwa auf einer Universität üblich ist: ein Motiv, welches bey meinen Jahren, und bey dem alten Vorurtheil, was ich für mich habe, daß ich meine Zeit nützlich anzuwenden weiß, mir hier nicht einleuchtet. Ein anderes ist Bücherschreiben, ein anderes Industrie.

Industrie bin ich mir selbst schuldig. Hätte man mir nicht seit fünf Jahren immer vorgesagt, daß meiner Industrie ein verhältnißmäßiges Fach im Staate anvertraut werden würde: so hätte ich gleich Anfangs etwas unternehmen können, wozu mir nun die Kräfte fehlen. Durch Bücherschreiben kann ich für eine so zahlreiche Familie, als die meinige ist, nichts erwerben, was meinen Bedürfnissen nur einigermaßen angemessen wäre. Glauben Sie mir, der Versuch ist mehr als einmal angestellt: ich weiß davon am besten zu urtheilen. Man hat sehr übel gethan, daß man mir Hoffnungen gemacht hat, von denen man sich itzt durch den sonderbarsten Vorwand loszumachen sucht: eine Behandlungsart, die ich mit meinen Begriffen von καλοκαγαθία nicht wohl zu vereinigen weiß.

Wie gesagt, Industrie bin ich mir selbst schuldig. Ist es also mit jenem mir nun erst gemachten Vorwurf wirklich auch auf etwas angesehen, was ich bisher nicht einmal zu argwöhnen mir erlaubt habe: so mag es denn freylich für mich wohl die höchste Zeit seyn, mir einen Plan zu machen, wie ich auf andre Art in der Welt fortkommen will; und Gott verzeihe es denen, die mich gehindert haben, diesen Entwurf früher zu machen. In meinen itzigen Nachforschungen kreuzt sich noch alles wild durch einander: die ganze Welt liegt vor mir ausgebreitet, gleich einer Sandwüste.

Eine Erziehungsanstalt — Ich bin unverheirathet, und zum philanthropischen Marktschreyer taue ich nicht.

Eine Buchhandlung — Meine Baarschaft ist zu geringe, mich irgendwo in Deutschland zu etabliren. Hier im Lande wäre Kiel der einzige Ort, wenn Bohn, der Hamburger, nicht schon Besitz davon genommen hätte.

Eine Pachtung im Staate — Ich weiß keine.

Eine Zuckerplantage in St. Croix — Wenn ich mich expatriiren soll, so gehe ich lieber nach Nord Amerika. Und wirklich glaube ich, daß diese Partie noch die beste unter allen wäre. Wenigstens fände ich mich da doch dem Naserümpfen der Schadenfreude aus den Augen gerückt, und könnte graben, um hier nicht länger vergebens zu betteln.

Ihre freundschaftliche Gesinnung, mein Theuerster, hat Sie auf den wahren Standpunkt hingestellt, wo Sie Entscheidung erblicken. Es kommt hier auf das Schicksal eines Ihrer ältesten Freunde an; und in das Wort Schicksal befasse ich dießmal sehr viel. Wenn ich wirklich das Quintchen von Achtung verdiene, womit man mir hin und wieder entgegen gekommen ist; wenn der heilige Charakter eines Staatsmanns — ich sage Staatsmanns, nicht Hofmanns — mir Rechte eingeräumt hat, die ich ohne diese freywillige Einräumung mir nicht anmaßen dürfte; wenn mein bisheriges uneingeschränktes Zutrauen, wodurch ich mir vielleicht den Untergang zugezogen habe, wenigstens keinen Mangel an guten oder würdigen Grundsätzen voraussetzt: so kann, so darf die Entscheidung nicht wider mich ausfallen. Ich habe Ihnen die Ursachen erklärt, warum ich schleunigen Ausspruch bedarf. Ich bin nicht wortreich: auch Sie sind es nicht. Aber Sie sind ein edler wahrheitliebender Mann, und Sie haben Worte, die mir für That gelten. Schriebe ich dieß an Jemanden, der die Wahrheit weniger liebte, der sich weniger offen gegen seine Vertrauten ausdrückte, als Münter; so würde ich in großer Verlegenheit seyn, der gewöhnlichen persiflirenden und tergiversirenden Antwort vorzubauen: daß es blos an Gelegenheit fehle, mir zu helfen — daß man mir helfen wolle, gewiß wolle, aber nur nicht sogleich könne — daß es unendlich schwer sey, gerade mir zu helfen u. s. w. So weit ich die Welt kenne, gibt es kein Beyspiel, da es einem Minister unmöglich gefallen wäre, in Zeit von fünf Jahren Hülfe auszufinden, wenn er helfen gewollt hat. Wo es aufs Protegiren ankommt, da gilt der Satz für ein Axiom: Was man will, das kann man. Man beweist täglich daß man es kann: man braucht nur ernstlich zu wollen. Und wodurch sollte dieser Wille wohl ernstlicher bestimmt werden, als durch vorhergegangne Zusagen, wie sie mir geschehen sind? Was könnte der Staat wohl dawieder haben, daß auch mir unter den Unzähligen, die in jedem Zeitungsblatte befördert werden, und unter denen doch Manche sind, mit denen



ich mich auf ihre eignen Bedingungen wohl allenfalls messen dürfte, eine Stelle zu Theil würde? Wo sollte wohl die Schwierigkeit stecken? die Bedenklichkeit? Wo hat sie bey Diesem und Jenem, bey Hunderten, gesteckt, die ohne so ausserordentliche Protection begünstigt worden sind? Es wird mir ganz wehe ums Herz, wenn ich von solchen Schwierigkeiten reden höre. Schwierigkeiten! Wollen! Nicht wollen — Nicht wollen! O mein Gott! so tief sollte ich gesunken seyn. und durch welche Art von Fehltritt?

Wenn es Ihnen möglich ist, mein bester Münter, so breiten Sie sich in Ihrer freundschaftlichen Antwort, der ich mit der ganzen Ungeduld meiner gegenwärtigen Lage entgegen sehe, über die Haupt-Momente dieses freylich gar zu langen Briefes mit der Güte und dem Wohlwollen aus, wovon Sie mir so viele Proben gegeben haben, und lieben Sie ferner

Ihren dankbaren Gerstenberg.

Es wird Ihnen bekannt seyn, daß durch Duschens Absterben ein Directorat am hiesigen Gymnasio erledigt ist. Seitdem ich in die traurige Nothwendigkeit gesetzt bin, seltsame Projekte zu bauen, ist es mir eingefallen, ob vielleicht — doch der Einfall kommt mir selbst zu ausschweifend vor, als daß ich ihn ausschreiben möchte. Dürfte ich Sie wohl bitten einliegenden Brief an Herrn Prof. Krebs durch Ihren Bedienten abgeben zu lassen?

251. Von H. W. Gerstenberg, Altona 15/1 1793.

Längst, mein theurer Freund, hätte ich Ihnen für den gewiß unzweydeutigen und mir unendlich angenehmen Beweis, daß Sie mir durch meinen ältesten Sohn von der Fortdauer Ihrer freundschaftlichen Gesinnung für mich haben geben wollen, meine lebhafteste Verbindlichkeit und Dankbarkeit bezeugen müssen. Es war unstreitig ein mehr als gewöhnliches Merkmaal eines freundschaftvollen Herzens, daß Sie mir, der ich nach Verlauf so vieler Jahre mich kaum durch irgend etwas in Ihrem Andenken erhalten zu haben hoffte, aus freyer Bewegung einen Theil meiner häuslichen Bürden, die sehr schwere Bürde, die mir das herannahende Universitäts-Alter meines zweyten Sohnes auflegen wird, zu erleichtern wünschten. Daß ich diesen seltenen Beweis eines freythätigen Wohlwollens, wovon ich in meinem ganzen Leben nichts Aehnliches erfahren habe, sowohl Ihret als meiner selbst wegen ganz so empfand, wie er es verdiente, werden Sie mir wohl auf mein bloßes Wort glauben. Über die Ursache aber, warum ich Ihr Anerbiethen nicht sogleich ergriffen habe, muß ich mich itzt erklären.

Als mein Sohn aus Norwegen hier diesen Sommer ankam, stand ich gerade mit einem Freunde in Correspondenz über verschiedene Kosten-An-



schläge der Universität Kiel, unter denen ich mir einen für meinen Fritz aussuchen sollte. Ich hatte damals, wie leider schon seit mehrern Jahren, die feste Erwartung, daß die Freudenpost aus Kopenhagen, die mir die Nachricht von einer anständigen und verhältnißmäßiger Bedienung bringen würde, ohne allen Zweifel vor Ablauf des J. 1792 eintreffen müßte. Ich war vor kurzem auf Borstel, in Wandsbek — der Himmel weiß, wo sonst noch — gewesen; und es schien mir gar nicht denkbar zu seyn, daß man die Nothwendigkeit, mir durch eine längst versprochene bessere Versorgung zu Hülfe zu kommen, nicht sehr tief gefühlt, nicht sehr mit Ernst überlegt und erkannt haben sollte.

Es giebt unstreitig Angelegenheiten in der Welt, die dringender sind, als das Projekt, meinen Fritz auf die Universität zu schicken. Es ist für mich keine kleine Beruhigung, daß sich in meinem theuren Vaterlande so viele würdige Subjekte befinden, deren Beförderung dem Staate ein gut Theil näher als die meinige am Herzen liegen muß. Meine häuslichen Umstände selbst sind aber durch diese patriotische Betrachtung wirklich um kein Iota gebessert; und ich sehe mich mit meinem Fritz genau noch in derselben Verlegenheit, wie vorher.

Es ist also hohe Zeit, mein bester Münter, daß ich meine Maaßregeln nehme, da mir das Schicksal noch einen Freund übrig gelassen hat, der sich in der That und aus eigner Gefühle in meine Lage hineinzudenken weiß. Ich habe mit meinem ältesten Sohne, so weit es sich itzt thun läßt, einen Überschlag gemacht, wie viel es mir in dem ersten Jahre kosten wird, wenn er, der Artillerist, nicht nur seinen Bruder Fritz, sondern auch seinen dritten vierzehnjährigen Bruder Wilhelm, aufs Frühjahr mit nach Kopenhagen nimt, und alle drey eine Art von militärischer chambrée mit einander machen. Dieser dritte ist eigentlich unter allen meinen Kindern der beste Kopf. Ich hatte ihn den Studien gewidmet, und glaube, daß wahrlich ein Mann aus ihm hätte werden können. Da es aber bey meinem stark heranahenden Alter nothwendig wird, eine Partie zu ergreifen, und da eine große wechselseitige Zuneigung zwischen dem ältesten und dem dritten Bruder mich hoffen läßt, daß sich der letztere zu einem guten Artillerie-Officier bilden werde, wie er denn auch dazu, durch den Vorgang seines guten Bruders aufgemuntert, eine vorzügliche Neigung in sich zu verspüren meynt: so überlasse ich beide dem göttlichen Regierer aller Dinge, und gebe ihnen meinen väterlichen Segen zu dem Kopenhagner Plane. Sie sehen, mein rechtschaffner Freund, wie wichtig mir Ihr Beystand werden kann, und wie sehr Sie mich Ihnen auf immer verpflichten werden, wenn Ihnen



die ehrwürdige Stelle, die Sie bey der K[öniglichen] Akademie bekleiden, Gelegenheit giebt, meiner eignen Schwäche zu Hülfe zu kommen. Ich bitte Sie inständig darum, und versuche nicht, Ihnen die Empfindungen eines von Ihrer zuvorkommenden Freundschaft innigst gerührten Herzens zu beschreiben, indem ich diese mir so sehr angelegentliche Bitte ganz vorzüglich an Sie richte.

Empfehlen Sie mich dem ganzen verehrungswürdigen Kreise Ihrer theuren Familie, und erneuern Sie mein Andenken bey ihnen Allen. Schreiben Sie mir doch auch, mein liebster Münster, wenn ich Laye Ihnen nicht zu vorwitzig scheine, womit Sie sich überhaupt als Gelehrter, selbst im theologischen Fache, beschäftigen. Ich glaube Sie zuweilen in der Jen. Litt. Z. (auch ausser dem Koptischen) zu erkennen, und ärgre mich über die Anonymität mancher der vortrefflichsten Aufsätze. Machen Sie doch, daß die dänischen Schriften ein wenig in den hiesigen Buchhandel kommen, damit wir Ihre Reise nach Neapel, Baggesens Labyrinth u. s. w. im Original lesen können, ohne deswegen jedesmal die fahrende Post zu brauchen.

#### 252. Von H. W. Gerstenberg, Altona 13/4 1793.

Ihren freundschaftvollen Brief vom 26ten Jan. d. J. hätte ich längst beantworten sollen. Ich war Ihnen, mein theuerster Münster, für so viele Beweise einer thätigen Freundschaft, zu denen Sie sich theils gegen meinen ältesten Sohn schon vorher erboten hatten, theils gegen mich selbst aufs neue erboten, den wärmsten und unverhaltensten Ausdruck meiner Dankbarkeit schuldig. Aber mein Herz ist die letzten Monathe hindurch von Unruhen aller Art, Sorgen der Zukunft, Anstrengungen, irgend einen günstigen Hafen zu erreichen, zu sehr gedrängt gewesen; ich hoffte von einem Tage zum andern, daß sich mir vor Ostern noch irgend von einer andern Seite her eine beruhigende Aussicht eröffnen würde; die Unmöglichkeit für meinen Sohn, der noch kaum einige Vorschritte in der Mathematik gethan hat, in dem kurzen Zeitraume von einigen Wochen, und zwar hier in Altona, noch Sphärik zu erlernen, und so Ihre gütigen Absichten zu erfüllen, war zu groß und zu einleuchtend, als daß ich in meinen Entschlüssen über das, was ich Ihnen schreiben, und wie ich von Ihren freundschaftlichen Anerbiethungen den zweckmäßigsten Gebrauch machen sollte, nicht bis auf den letzten Augenblick hätte hin und her schwanken sollen.

Der entscheidende Augenblick ist nun gekommen. Meine drey Söhne müssen abreisen, ohne daß in der Hauptsache etwas geschehen ist. Ich ergebe mich in den Willen der göttlichen Fürscheidung, und thue, was ich kann.



An das Stipendium in Kopenhagen ist unter solchen Umständen wohl nicht zu denken. Auch habe ich es nicht für rathsam gehalten, darüber bey dem Pr[inzen] v. A[ugustenburg] mit einem Gesuche einzukommen. Vielleicht, wenn Fritz es in der Folge verdienen wird, kann ihn dieser edel denkende Prinz auf andre Art protegiren. Von dem Eifer Ihrer immer thätigen Freundschaft, so wie von den redlichen Gesinnungen meiner übrigen Kopenhagner Freunde, bin ich versichert. Sie können eine schwere Bürde durch Rath und That auf mehr als Eine Weise erleichtern: es hieße den Werth Ihres längst erprobten Herzen verkennen, wenn ich nicht, ohne alle Zudringlichkeit von meiner oder seiner Seite, auf Ihre Freundschaft rechnete. Ich gebe meinem Sohne mit Vorbedacht gar keine Empfehlungsbriefe mit. Er muß sich durch seine Aufführung und durch seinen Fleiß zu empfehlen suchen; und nur unter dieser Voraussetzung kann und wird er den Münterschen, Brunschen, Eggerschen p. Häusern, in Rücksicht auf seinen Vater, nicht unwillkommen seyn.

Mit der heutigen fahrenden Post gehen meine drey Söhne von hier nach Kiel, und von Kiel mit dem Paketboote nach Kopenhagen ab. Sie können sich vorstellen, bester Münter, mit welchen Empfindungen und unter welchen Zerstreungen ich diesen Brief schreibe. Ich muß mir nothwendig vorbehalten, den interessanten litterarischen Inhalt des Ihrigen ein andermal zu beantworten.

253. Von W. *Gesenius*, Halle 23/11 1824.

...Nicht im Stande, in der Eile den mir sehr belehrend gewesenen Inhalt Ihres Schreibens durch ähnliche Mittheilungen zu erwidern, erlaube ich mir nur Ihnen zu melden, daß mit dem Drucke meines Thes. hebr. lat. nun endlich vorgeschritten werden soll. Das Publicum scheint ob meines Zögerns hie u. da fast ungeduldig zu werden; indessen wird es dabey nichts verlieren, da ich mir zur Pflicht gemacht habe, in Besitz der nun zusammengebrachten trefflichen Hülfsmittel die Untersuchung nochmals wie von Vorne anzustellen. Außerdem mußte ich einige damit in Verbindung stehende Arbeiten nothwendig erst vollenden, was jetzt zum größten Theile geschehen ist. Nämlich die Entwerfung eines Bibel-Atlas mit einigen Erläuterungen; und eine Sammlung der phönizischen Monumente, u. Erläuterungen, quoad fieri potest. Aus Ihrer schätzbaren Abhandlung über die punische Inschrift sehe ich daß Hr. Lindberg dort etwas ähnliches vorhat, u. gern wollte ich ihm den Vortritt lassen, wenn nicht eine Anzahl Platten dazu schon fertig wären, obendrein ich in meinen Vorlesungen über



die orient. Paläographie einen äußern Anstoß gerade in diesem Semester hätte. Es ist gewiß auch gut, wenn sich in diesem Fache mehrere versuchen, u. zwar orient. Philologen, nicht bloße Schriftkenner, wie unser gemeinschaftlicher Freund Kopp. Von ihm erfahre ich übrigens gerade heute, daß Hr. Lindberg etwas über phönizisch-spanische Münzen geschrieben, u. möchte Sie doch gar sehr um möglichst baldige Übersendung bitten.

Mein Büchlein über das Maltesische, welches als mein frühester schriftstellerischer Versuch übrigens auf Nachsicht Anspruch macht, wird Ihnen deßen Verleger, Hr. Vogel, nächstens schicken. Ich hätte mir dasselbe ersparen, oder es weit vollkommener machen können, wenn ich damals schon Vassalli Dictionn. u. Grammatica, das ich jetzt habe, besessen hätte. Beyde sind in Rom noch neu zu erhalten, u. mir dort von einem Freunde gekauft worden.

Sobald mein lieber D. Hohlenberg wieder in Kopenhagen ist, ist es mein ernstlicher Entschluß, mein Versprechen zu erhalten, und ihn zu besuchen. Durch die nähere u. persönliche Bekanntschaft von Ew. Hochwürden, in denen ich, von meiner ersten Bekanntschaft mit dem Alterthum an, einen unserer größten u. vielseitigsten Kenner desselben verehrt habe, wird dann ein längst genährter u. sehnlicher Wunsch von mir erfüllt werden: u. meine durch ein paar Jahre anhaltenden Sitzens immer geschwächte Gesundheit mahnt mich einmal wieder ans Reisen.

Jetzt habe ich von Hohlenberg lange keine Nachricht aus Paris, wovon aber die Schuld lediglich an mir u. meiner Trägheit zum Briefschreiben liegt.

254. Von W. Gesenius, [Halle, empf. 3/12 1825.]

Gedrängt von meinem Thesaurus, bin ich bey Ew. Hochwürden tief in Schuld gerathen, und benutze die Gelegenheit einer Sendung an Hrn. D. Hohlenberg, Ihnen theils für mehrere gütige literarische Geschenke, theils für die gewogentlichen Zuschriften von 12 März und 16 Oct. meinen verbindlichsten Dank zu sagen.

In der zuerst erwähnten haben Ew. Hochwürden die Güte, mir Ihre Erklärung des babylonischen Denkmals bey Millin u. Lichtenstein mitzutheilen, u. meine Meynung darüber zu verlangen. Dabey muß ich nun freylich mit dem Geständniß meiner Unwissenheit beginnen; da ich selbst die in Abbildungen vorhandenen bildlichen Darstellungen aus jenen Gegenden noch nicht einmal alle studirt habe: auch habe ich nur Lichtenstein, nicht Millin, vor mir, und Ew. Hochwürden Beschreibungen passen nicht immer auf ersteren. Da Sie mich indessen einmal zu einigen Worten dar-

über aufgefordert haben, so will ich doch nicht verfehlen, Ihnen einige, wenn auch noch so rohe Gedanken, die mir dabey durch den Sinn gefahren, mitzutheilen. Zuvörderst glaube ich, daß Ew. Hochw. Ansicht, daß das Denkmal assyrisch-babylonischen, und daß es 2) astronomisch-astrologischen Inhalts [sey] fest stehe. Mythologie u. Astronomie durchdringen sich ja dort, und ich hoffe, daß Ew. Hochw. im Allgemeinen mit dem übereinstimmen werden, was ich Beylage 2. des Commentars des Jesaias darüber zusammengestellt habe. Der oberen Götter sind dort immer fünf oder 7 ☉: die Planeten, und nach den Rabbinern sollen dieselben thiergestaltig gewesen seyn, Nergal (2. Kön. 17, 30, 31) als Huhn, Asina als Bock, Nibchar als Hund, Tartak als Esel, Adrammelech als Pferd, Anammelech als Fasan oder Wachtel dargestellt seyn. Dieses ist man nun zwar gewohnt, als lächerliche Grille zu verwerfen, und ich habe es selbst bisher nicht anders gehalten: aber wenn man die offenbare Verwandtschaft zwischen dem indischen, ägyptischen, und diesem Cultus vor Augen hat, so können ja wohl thiergestaltige Gottheiten nicht auffallen, zumal auch die Etymologie bey einigen als Nisroch drauf führt, u. der Schlangencultus in Babel selbst die biblische Auctoritet für sich hat. Auf dem oberen Bilde bey Lichtenstein No. 5. sind mir nun die Fünf und Siebenzahl der Thierfiguren, doch wohl Götterfiguren, aufgefallen, fünf ohne den Wächter des Himmels und die Schlange, sieben mit ihnen, und ich daher auf den Einfall gekommen, daß hier ein assyrischer oder babylonischer Olymp vorgestellt werde. Die Schlange umzieht denselben gerade wie bey den Ägyptern der langgedehnte Leib der Himmelsgöttin, so auf dem Plafond von Hermonthis, Descr. de l'Egypte 1 pl. 96 nr. 2) so auch Champollion Pantheon Pl. 20. a, und innerhalb desselben die 5 Planeten, nebst Sonne u. Mond. Der gebogene Grund, auf dem sie stehen, gleicht einem Schiff oder Kahn, worauf man die ägyptischen Gottheiten sieht. Was nun die einzelnen Figuren betrifft, so ist der Hund wohl an sich klar. Das Gefäß, welches Lichtenstein Venus-Muschel nennt, scheint mir eine Lampe zu seyn. Sollte es nicht das Himmelslicht vorstellen? Die beyden Vögel könnten wohl Grus und Wachtel seyn, oder der eine ein Adler? Nisroch? Über die beyden Monstren wage ich weniger etwas zu sagen: doch sollte man glauben, daß es die beyden bösen Prinzepe unter den Planetengöttern seyn müßten. — Der beflügelte Bock ist kahl, u. als einen hircus calvus beschreiben wirklich die Rabbiner den Asina (über welchen ich beyläufig einen ad Jes. T. III. p. 348 begangenen Fehler berichtigen muß, nämlich die Combination mit Achuma. (Im franz. Werke steht Anhuma, wodurch jede Vergleichung wegfällt). Daß die beyden fischge-

staltigen Monstren unten den Oannes oder dergleichen vorstellen, finde ich auch sehr wahrscheinlich. — Doch genug der Phantasien!

Hr. Bojesen ist hier in volle Arbeit gekommen, und trifft es ohne Vergleich besser hier als Hr. Hohlenberg, während dessen Anwesenheit ich mit zerstreuten Geschäften aller Art überhäuft war: ich lese jetzt mehr, und werde nichts versäumen, ihm so nützlich als möglich zu seyn. Da er spät gekommen, und unsere Universität jetzt sehr besucht ist (ich habe ihm in der Einleit. ins A. T. No. 410, und in der Genesis 338 geben müssen) wird ihm freylich äußere Bequemlichkeit in den Vorlesungen abgehen.

Daß mir Knapp vorkam, wird Ihnen bekannt seyn. Dem Gerüchte nach soll ihn Hr. Prof. Tholuck aus Berlin ersetzen.

Was die projectierte Besuchsreise in Kopenhagen betrifft, so haben mir die Herren Schleiermacher u. Buttman bey meiner neulichen Anwesenheit in Berlin versprochen, Gesellschaft zu machen. Letzterer hat dort Verwandte. Allerdings werde ich auch J. Vater anzuwerben suchen. Wenn nur nicht seine Abwesenheit im vorigen Sommer, die fast  $\frac{1}{4}$  Jahr dauerte, ein Hinderniß ist. Ich freue mich ungemein Ew. Hochwürden persönlicher Bekanntschaft. Möge kein Hinderniß dazwischen kommen! Das genauere über die Zeit werde ich ja wohl noch erfahren.

Meine Erklärung des letzten Theiles der Hamackerischen Steine werden Sie in kurzem in unserer Literaturzeitung u. meine Rec. von dessen »Lettre à Raoul Rochette« finden. . .

#### 255. Von Giuseppe *Gioeni*, Napoli 22/8 1790.

Monsieur. Vous recevrez ci jointe une lettre de mon frere que j'ai differé à vous envoyer comptant toujours sur l'esperance d'y joindre la mienne que voici, que je vous remets par le canal de M. Heigelin consul de Danne-marc, avec un paquet contenant 4. exemplaires d'un essai sur la lithologie du Vesuve que je viens de publier; vous aurez la bonté d'en faire tenir un à M. Spengler directeur du cabinet de S. M. — Vous avez ecrit à mon frere le nouveau etablissement qu'on imaginait pour l'accademie et que presentant des Memoires on pouvait y etre admis, je vous en ecrivis dans sa meme lettre, vous ne m'avez plus repondu, voila l'occasion de presenter un exemplaire d'un ouvrage nouveau, et tres interessant quoiqu'ecrit sur le lieu meme par un etranger tel que je suis ici.

Je compte de retourner en Sicile dans le mois d'octobre, j'y espere trouver la caisse des productions que vous m'avez envoyée, et qu'on m'avertit enfin avoir été dirigée à Messine ou je viens d'ecrire pour la retirer, je vous

en remercie de tout mon esprit, et je vous offre tout ce qu'est en mon pouvoir. Je vous fais part que le Roi m'a fait l'honneur de me decorer de la clef d'or, et du service de Gentilhomme de la chambre, avec tout cela il reste dans ma liberté la choix de ma demeure, et quoique je m'absente pendant qu'il est allé à Vienne je ne reviendrai sitot qu'il fera retour, il m'a laissé dans une entiere liberté telle qu'il [me] faut pour mes etudes, et pour l'ouvrage sur l'Etna auquel je travaille.

256. Von J. W. L. Gleim, Halberstadt 5/10 1782.

Erst gestern Abend spät bin ich zurück gekommen, von meiner sehr angenehmen aber allzu geschwinden Reise nach Deßau, Leipzig und Halle — Nun, mein lieber Münter, bleib ich zu Hause, seh Ihnen entgegen, mit dem Verlangen eines guten Vaters, der seinen wohlgerathnen Sohn in vielen Jahren nicht gesehn hat — und bitte nur gleich, bey Ihrer Ankunft, in meine Closter Zelle zu fliegen, in welcher ein Winkel bereitet ist, für meinen lieben wohlgerathenen Sohn — Den Augenblick ladet Gökingk mich ein nach Ellrich auf den 15ten dieses, zu einem Fest, das er seinen Freunden geben will. . . Von Klopstok können Sie ein herrliches Portrait Juels zu sehn bekommen zu Leipzig bei Geiser — ähnlich hab' ichs nicht gefunden — Klopstok müste denn nicht einen Zug behalten haben, seitdem er Feind ist seines Vaterlandes.

257. Von J. W. L. Gleim, Halberstadt 16/3 1783.

Vater Gleim, mein lieber Freund, ist unzufrieden mit Ihnen, und mit Ihrer lieben Schwester — mit Ihnen, weil Sie nicht der Aristarch der lieben Schwester gewesen sind, und, mit der lieben Schwester, weil aus ihren Federn die Worte: stinkende Atmosphäre haben fließen können. Diese Worte, sagt der Vater Gleim, beweisen: daß weder Münter noch seine Schwester mich lieben. Wie denn hätte diese mich und meinen Nahmen stellen können, neben jene Worte, die ihren Lesern einen so heßlichen Begriff in ihre Seelen geben, wenn sie, mit einiger Achtung nur vorher mich dachte? Wie denn konnte Münter dieses Buch mir geben, wenn er mich liebte? So sagt der Vater Gleim, und wenn er denn noch spricht von seiner Unmöglichkeit des Eingehens jenes Beyworts in eine weibliche Seele, von seinem Verdacht des Begrifs den es von seinem beynahe vierzigjährigen Wohnorte den Lesern beybringen soll, von seiner Unbegreiflichkeit, wie man solch eine schlechterdings falsche Beschreibung hätte hinschreiben können, und wenn er erzählt, er hätte gehört, die Dem. Münter wäre nicht aus ihrem Wirths-

hause gekommen, hatte keinen andern Menschen, als ihren Wirth gesehn, hatte nach den Lichtwehrrn, den Schmidten, den Fischern, den Westphalen, den Abeln, den Villaumen, und nach dem jüngern Gleim, der gegenüber dem Wirthshause wohnte nicht sich umgesehn, nach ihnen auch nicht die kleinste Frage gethan, sie wäre gewesen zu Halberstadt den 24ten July 1782 an einem der schönsten Sommertage, hatte die Gegenden um der Stadt, die andre Reisende so schön gefunden hatten, daß verschiedene derselben Beschreibungen ihrer Schönheiten hätten drucken lassen, des Besehens nicht würdig geschätzt, wäre nicht gewesen auf den so sehr berühmten Spiegelbergen, nicht auf dem Berge bey Langenstein, den man bey Halle schon sehen kan, und eine der schönsten Aussichten in Deutschland hat, auch nicht einmahl auf dem Closter Huysburg, wo man aus einem Fenster die Thürme Magdeburgs und Braunschweigs sieht, und hundert Dörfer zählt, wäre nicht einmahl hinausgegangen vors Thor, zu sehn das kleine Sanssoucis, von dem in einer Epistel an Jacobi Vater Gleim gerühmt hat, daß Amor diese Gegend liebe, die auch in Wahrheit schön ist.

Wenn er alles dieses erzählt, erzählt daß eine Gräfin von Lamotte fast zu gleicher Zeit durch Halberstadt gereiset, und zufrieden gewesen sey, mit unserm Halberstadt, und wenn ers nicht begreifen kan, wie es zugegangen, daß die liebe Schwester die Gegenden um Ermsleben, dem Geburths Ort Gleims, um Quedlinburg dem Geburthsort Klopstoks, um Molmerschwende, dem Geburthsort Bürgers, die sie alle vorbeygereiset, nicht äuserst schön gefunden, und hinzusetzt, das Schlimmste, dieses, daß die liebe Schwester über Halberstadt den Weg genommen, in der Absicht, den deutschen Anakreon, der Gleim nicht seyn will, weil ers nicht ist, persönlich kennen zu lernen, und daß, nur eine Stunde, nach ihrer Abreise der deutsche Anakreon zu Hause gewesen ist, und daß Er hätte sprechen können mit der lieben Schwester von seinem Herder und seinem Wieland und seinem Bertuch, den aber sie zu Weimar nicht gesehen hat, und von einer Blumenfabrike zu Weimar, die schönere Blumen macht, als die Fabriken zu Florenz, zu Paris, und zu Berlin, und die zu Weimar die liebe Schwester auch nicht gesehen hat, und von Musäus, dem Spötter, deßen Spott nicht übel genommen wird, und von dem Herrn von Göthen, von dem man nichts mehr hört, seitdem er ein Edelmann ist — dann sieht man wohl daß Er mit Ihrer Dem. Schwester und mit Ihnen nicht zufrieden ist. Also, mein lieber Freund, wenn Ihnen daran gelegen ist, dann machen Sie, daß die beyden Wörter nicht gelesen werden, und sorgen Sie, daß an einem schönen Sommertage die Dem. Schwester noch einmahl nach Halberstadt komme!



Wiederrufen wird sie dann das alles, was sie böses von Halberstadt geschrieben, und vermuthlich auch geredet hat.

Unser Fischer ist Rector geworden am Dohm, hat viel zu thun — unser Schmidt ist fleißig, bey Arbeiten, die wir nächstens sehen werden. Vom deBauischen Greuel keine Silbe! — Ihr Schreiben, mein lieber Münter ist nicht bey der Hand, ich kan also nicht nachsehen, ob ich irgend einen Punct unbeantwortet laße; wird es geschehen, so hole das Übergangene nach, so bald ich mehr Zeit habe. Leben Sie wohl!

258. An J. W. L. Gleim, Kph. 26/4 1793.

Zu Vater Gleim, dem Patriarchen von Deutschlands Dichtern, wallfahrten Jens Baggesen und seine Frau Sophia Haller! Er einer von Dänemarks geliebtesten und talentvollsten Dichtern, Sie, die würdige Enkelin des großen Hallers. Möge Er sie mit Freundschaft und Vertraulichkeit aufnehmen! möge Er dabey mit Wolwollen sich desjenigen erinnern, der mit diesen Zeilen das wallfahrtende Paar begleitet, und nie ohne Rührung und Dank der glücklichen Tage und Stunden gedenket, welche er in Gleims väterlichem Hause geüßt hat!

259. An J. W. v. *Goethe*, Kph. 30/8 1823.

Ewr. Excellenz haben durch den gemeinschaftlichen Freund, Herrn Staatrath Uhdén, von mir einen Abdruck der Paste in meiner Sammlung von Alterthümern verlangt, auf welcher Odysseus mit dem Ruder (Odys. λ. 120) vorgestellt ist. Ich erhielt Herrn Uhdéns Brief als ich eben im Begriffe war eine Amtsreise anzutreten; daher war es mir unmöglich, Ihrem Wunsche sogleich zu entsprechen. Jetzt aber, da ich zurückgekommen bin, mache ich mir eine große Freude daraus, Ihnen ein paar Schwefelgüsse von dieser Paste zu senden — so gut wie ich sie hier habe bekommen können, und nehme mir zugleich die Freiheit einige andre Abgüsse von Gemmen und Pasten aus meiner kleinen Daktyliothek, die sich auf etwas über 200 Stück beläuft, und zwei von Persischen Gemmen aus der königlichen Sammlung, die Niebuhr bereits (Reisebeschreibung II. Tab. XX) herausgegeben hat, beizulegen. Der Kunstwerth der meisten, besonders der Pasten, ist geringe. Die Vorstellungen aber sind nicht uninteressant, und dürften daher vielleicht die Aufmerksamkeit eines Kenners wie Sie, verdienen.

Die Gemmen sind folgende. 1. Der paphische Venustempel. Heliotrop. Eine Kegel aus Kalkstalaktit, jetzt Arragonit genannt, der unstreitig antik ist, und das



bekannte Symbol der Göttin vorstellt, die ich mir hier zu erwerben Gelegenheit fand, hat die Veranlassung gegeben, daß der Professor Hetsch an der Kunstakademie, ein Sohn des Ihnen wahrscheinlich bekannten Württembergischen Hofmalers, mit Zuziehung aller Hülfsmittel, den Grund- u. Aufriß jenes Tempels entworfen hat. Die Schrift mit einer von mir verfaßten historischen Einleitung, ist bereits unter der Presse, und wird, wenn der Kupferstecher uns nicht aufhält, bald nach Michaelis herauskommen. 2. *Libya a Romanis subacta*, ein unter den Trümmern von Karthago gefundener Carneol. 3. *Titus Manlius Imperiosus, qui primus clavum fixit in Capitolio*. Carneol. Meine Schwester kaufte diesen Stein in Rom als einen Brutus. Es ist aber keinesweges das Gesicht des Brutus; auch ist es kein Dolch sondern ein Nagel, der vor dem Gesichte in den Stein gegraben ist. Daher habe ich geglaubt, es könne jener Manlius vorgestellt seyn. Die Physiognomie paßt ganz zum Charakter des Mannes. 4. Ein Anker mit zwei Fischen zur Seite und dem Namen Jesu. Carneol. Diesen Stein habe ich in einer *Epistola ad Archiepiscopum Upsaliensem de duobus monumentis veteris Ecclesiae* beschrieben, die in meinen antiquarischen Abhandlungen steht. 5. und 6. Achill der sich wafnet. 5. Calcedon. 6. Carneol. 7. Victoria auf der Platte eines goldenen Ritterringes. Diesen Ring kaufte Tischbein von einem Bauer auf dem Schlachtfelde Hannibals und Marcellis bei Nola, und schenkte ihn dem Sohne meiner Schwester, von dem ich ihn erhalten habe. Die Arbeit ist hart wie auf den älteren Familien Münzen, und dürfte leicht eins der ältesten Monumente der römischen Gravierkunst seyn. Der Ring selbst ist dünn und von geringem Gewicht. 8. 9. Die beiden Persischen Steine aus der königlichen Sammlung. Calcedone.

Pasten. 10. Odysseus mit dem Ruder. 11. Odysseus und Diomedes tödten den Dolon. 12. Iason vor dem um eine Säule gewundenen Drachen? 13—15. Raub des Palladiums. 16. Homerischer Held auf seinem Wagen. 17. Cassandra vor dem Palladium?

Erlauben Sie mir gütigst zu dieser Sendung einige kleine Schriften hinzuzufügen, die entweder gar nicht, oder nur sehr wenig in den Buchhandel gekommen sind.

Zu der Abhandlung über den Ursprung der Dänischen Orden gab mein Amt als Ordens Bischof die nächste Veranlassung. Das Original ist Dänisch, es ward aber unter meinen Augen übersetzt, und hin und wieder verändert. Was ich über den Danebrog Orden gesagt habe, ist nur Conjectur; denn über seinen Ursprung läßt sich, viel weniger als über den des Elefanten Ordens, etwas historisch begründen. Allein der Versuch mußte doch ge-

macht werden. Zu den Symbolis Veteris Ecclesiæ gab Hammers Angriff auf die Tempelherren, mit deren Geschichte ich mich in jüngeren Jahren sehr beschäftigt habe, die Veranlassung. Gerne hätte ich auch die Weimarsischen Idole näher beleuchtet, wenn die Zeit in der das Program fertig seyn mußte, es erlaubt hätte. Ich habe sie nie gesehen, zweifle jedoch nicht an ihrer Ächtheit. Über ihren Ursprung bin ich sehr ungewiß. Doch ist mir die Idee nicht ganz unwahrscheinlich, daß sie von den Paulicianern herrühren könnten — Wären Abdrucke der Kupferplatten auf denen sie in den Curiositäten abgebildet sind, zu erhalten, so würde ich sehr dankbar dafür seyn. An meinen Jugend Freund, den Geheimenrath von Schlotheim in Gotha, für mich abzugeben, würden sie sicher in meine Hände gelangen. Jene Arbeit über die christlichen Symbole hat meine Aufmerksamkeit auf die älteste christliche Kunst hingeleitet, und ich werde diese, mit Ausschluß der Architectur die ich nicht verstehe, künftigen Winter in Mussestunden bearbeiten. Mit den dazu nöthigen Büchern bin ich hier ziemlich reichlich versehen.

Meine Schwester hat mir aufgetragen, Ewr. Excellenz ihren freundlichsten Gruß zu vermelden. Sie lebt und webt in den Griechen. Mit alter und hoher Verehrung verharre ich  
Ihr ganz gehorsamster F. Münter.

260. An J. Gråberg af Hemsö, Kph. 20/4 1817.

Ich kann, hochgeschätzter Herr und Freund, die Abreise einer Fregatte nach dem Mittelländischen Meer, die auch Tanger berühren wird, nicht unbenutzt lassen, um Ihnen zu melden, dass ich Ihnen im vorigen Herbst, ungefähr im October, einen langen Brief geschrieben habe, den meine Danske Reformationshistorie und meine neulich herausgegebene Religion der Karthager begleitete. Diesen Brief gab ich mit den Büchern wohlgepackt an den hiesigen Preussischen Consul, Hrn. Tutein, der ihn, da die Jahreszeit schon zu weit vorgerückt war, im Fröling zu besorgen versprach. Er ist auch bereits vor mehreren Wochen nach Helsingöer abgegangen, um einem nach dem Mittelländischen Meere segelnden Schiffe mitgegeben zu werden, und ich darf demnach hoffen, dass er jetzt schon in Ihren Händen seyn wird.

Heute habe ich nichts Ihnen zu schicken, als einliegende zwey Schriften unsers Prof. Magnussen, die aus dem Scandinavischen Museo separat abgedruckt sind, und die beide Interesse für Sie haben werden.

P.S. Ihre Aufträge, die Anfrage von Ihrem Freunde in Genua betreffend, sind ausgerichtet, und die Antwort an Hrn. v. Schubart nach Livorno geschickt.

261. Von J. Gråberg af Hemsö, Tanger 7/8 1818.

Ich würde mirs meines Lebens nie verzeihen können, wenn ich eine so vortreffliche Gelegenheit als des Herrn Legations Rath und General Consul Schousboe's Abreise von hier nach Marseille unbenutzt liesse, um Ihro Hochwürden mit einer Antwort auf vier Dero höchst edelmüthige Schreiben vom 2. Dec. 1816.—20. April und 17. Maji 1817. und 19. April 1818. aufzuwarten. Ich schäme mich wirklich es so spät zu thun, habe aber bis heutzutage keine einzige gute Gelegenheit gehabt um meinen Brief abzusenden. Seit dreyzehn Monathen sind wir ausserdem von aller Gemeinschaft mit der Christenheit gänzlich ausgeschlossen, und wenn die letzte königliche Dänische Fregatte hier erschien, war es nur durch ein Glücksspiel daß Herr Schousboe könnte mit einem Boote in die Mitte der Meerenge ausfahren, um einige Minuten mit dem Commandeur zu sprechen, und einen Gärtner für Sulthån Solimån mit sich am Lande zu nehmen, Herr Lieut. Thomson war jedoch so gütig diesem Gärtner Eurer Hochwürden letzten Brief an mich abzugeben; als die Fregatte aber sogleich nach Malaga fortsegelte, so wurde ich des Vergnügens beraubt, so wohl jenen wackern und gebildeten jungen Herrn als den Lieut. Graah persönlich kennen zu lernen.

Jetzt werde ich mich anschicken, so gut wie möglich, Eurer Hochwürden drey vorigen Briefe zu beantworten. Zugleich mit dem allerersten hatte ich das Vergnügen Dero unschätzbare Danske Reformations Historie, und die ganz vortreffliche und grundgelehrte Religion der Karthager zu bekommen. Umsonst würde ichs unternehmen Eurer Hochwürden das Vergnügen und die Bewunderung auszudrücken, mit denen ich diese zwey schöne und sinnreiche Werke gelesen und wiedergelesen habe. In der Dänischen Reformations Geschichte habe ich für meinem Entwurfe zur Geschichte des Catholicismus in Schweden mehrere höchst brauchbare Notitzen gefunden, und werde solche, zu ihrer Zeit, treulich und mit schuldiger Dankbarkeit, an Ort und Stelle benutzen. Die zwey ersten Theile jenes Entwurfes liegen zwar in meiner Pulte fertig, aber leider kann ich die Folge, aus Mangel an verschiedene Quellen, die mir unentbehrlich sind, nicht fortsetzen. Noch habe ich mir weder des Wählins Disputation De Jesuitarum in Ecclesiam Sveogothicam insidiis, noch die in Ewr. Hochwürden Dänische Reformations Historie citirte Werke eines Pontoppidan, eines Neumann, eines Finni Johannæi, etc. verschaffen können; am meistens aber thuts mir leid Rhyzelii Monasteriologia Svio Gothica nicht bey der Hand zu haben. Zwar habe ich an meine Schwedische Freunde geschrieben mir solche zu



verschaffen; bis heutzutage war ich aber in meiner Hoffnung getäuscht. Auch Langebecks *Scriptores Rerum Danicarum* fehlt mir; möchte ich doch Eure Hochwürden demüthig bitten dürfen, mir gütigst wissen zu lassen ob und um wie viel dieses mir unentbehrliche Werk in Copenhagen zu erwerben sey? Die *Heimskringla*, und die *Rimbegla* sind auch zwey andere, nur dortselbst befindliche, Bücher, deren Erwerbung ich seit Jahren mit Sehnsucht nacheile. Ohne Zweifel werden diese Bücher theuer sein; wenn ich aber die Preisen davon wusste, würde ich meine Kräfte anstrengen und durch den Herrn Schousboe mir sie verschaffen. Dieser gute Freund hat mir jüngst zwey sehr interessante arabische Werke des Herrn Prof. Rasmussen von dorten kommen lassen, diewelche, ob ich schon immer im arabischen ein armer Schüler und Anfänger bin, mir doch ein grosses Vergnügen und vielen Nutzen zugebracht haben.

Es liegt mir insbesondere ob, Eurer Hochwürden für die in den 15. u. 16. Absätzen des ersten Bandes *Dero Reformations Historie*, die Erziehung der Dänen und Schweden betreffend, mitgetheilte schätzbare Nachrichten, meinen demuthigen Dank abzustatten. Da habe ich auch zweyer gelehrten Verfasser, Nyerup und Rahbecks, Beyträge zur Geschichte der Dänischen Dichtkunst, von denen ich annoch keine Nachricht hatte, das erste Mal citirt gesehen.

Denkmäler allhier zu finden, die auf den Inhalt *Dero Religion der Karthager* Beziehung haben, lässt sich weder hoffen noch vermuthen; bey Gelegenheit aber, da fällt mir ein als möchte einige Nachrichten von den Berbern und von ihrer Sprache dortselbst, besonders in der königlichen Societet der Wissenschaften, nicht ohne Theilnehmung angesehen werden. Ich habe etliche *Facta* gesammelt, die ich auch zu einer gewissen Ordnung gebracht, und würde, wens immer gefällig seyn könnte, an Eurer Hochwürden dänisch geschrieben, dieselbe einsenden.

Ich hoffe dass der Consul Navoni, ob er schon ein sehr armseliger Schreiber ist, wird Ihnen die versprochene Nachrichten zugestellt haben, und dass solche reichhaltige Aufschlüsse über karthagische Alterthümer in jener Insel gegeben haben.

Um Vandalische, Mauritanische und alt Kufische Münze für Eure Hochwürden habe ich mich allenthalben umgesehen; aber leider! bishero nichts gefunden. Einige, seit mehreren Jahren allhier ansässige, Consuls haben zwar schöne Münzen-Sammlungen, worunter einige von den gedachten Münzen sich befinden; diese Herren wollen aber nichts davon andern überlassen. Das zahlreichste dieser Cabinets besitzt der Herr Schousboe;

hernach haben die Nordamerikanische und Niederländische Consuls sehr schöne Sammlungen. Dieser letzte besitzt einen sehr schönen Clodius Macer und viele alte kartagische Münzen die von ihm selbst, der seit dem Jahre 1794. in der Mauritania Cæsarea gelebt, und von seiner Gemalinn die zu Tunis geboren wurde, Tochter eines Spanischen General Consuls, der ihr eine für Frauenzimmer ihrer Nation ungewöh[n]lich gute Erziehung gegeben, mit vieler Mühe und Beurtheilung gesammelt worden. Die kartagische Münzen aber zeigen fast alle das gewöhnliche Dido'skopf und die gantze oder verstümmelte Pferde. Der Amerikanische Consul hat viele Turdetanische und Celtiberische Münzen, auch eine Menge Colonial-Medaillen, die in den Römisch-hispanischen Städten sind geprägt worden. — Bey Mauren und Juden habe ich nur Römische und sehr wenig alt-Marokanische Münzen, meistens aus den Zeiten des El Melhédi, um 1120, gefunden, wovon ich etliche gekauft habe. Die Römische sind durchgehends aus den Zeiten von Claudio bis auf die des Pupienus und Balbinus, von welchem letzten ich zwey kleine sehr schöne Medaillen in Kupfer besitze. Doch habe ich auch Münze von Galienus, Quintillus, ja sogar von Honorius gefunden. In dem Staube eines meiner Wohnstätte zugehörigen Garten[s] hat meine neunjährige einzige Tochter mehrmals kufische Kupfer Müntzen gefunden, die doch alle sehr klein waren. . . Ueberhaupt ist dieses Land an solche Raritäten sehr arm, seitdem die hier anwesenden Christliche Consuls schon alles was zu finden war, aufgesammelt haben.

Mit Erlaubniss kehre ich zu Eurer Hochwürden letzten Brief zurück. Die Entdeckungen die Sie auf Bornholm gemacht haben, möchten an Ort und Stelle für die Nordische Geschichte sehr wichtig ausfallen, und der Aufsatz den Sie darüber in den antiquarischen Annalen zu schreiben gesinnt waren, muß über die Religion des Nordens vor den Zeiten Odins ein bedeutliches, glänzendes Licht verbreiten.

Sondern, wo werde ich Ausdrücke hernehmen um Ihre Hochwürden, wie sichs gebührt, für jenes unschätzbare Büchlein, eben die vorodinische Religion darstellend, meinen herzlichsten, innigen Dank abzustatten? Dieses Werkchen, das ich ein Aureum opus nennen will, ist für mich eine wahrhaftige Goldgrube gewesen, aus der sich für meine Scandinavie vengée de l'accusation d'avoir produit les peuples barbares qui détruisirent l'Empire de Rome, die nächstens in Frankreich gedruckt wird, viele äusserst wichtige Nachrichten und mehrere höchst beträchtliche Anzeigen hervorgezogen habe. Das Werkchen selbst werde ich, sobald als möglich, für die Spanische Akademie der Historie zu Madrid, ins Spanische übersetzen, um selbiges

auch in Süd-Europa bekannt zu machen. . . Für alle Mühe die Eure Hochwürden sich wegen der Anfrage meines Freundes, Professor Scennio, genommen haben, danke ich gleichfalls demüthigst; weder er noch Freyherr von Schubart haben mir seit geraumer Zeit zugeschrieben; es sey denn dass ihre Briefe durch das verwirrte und schlecht polizirte Spanien aus dem Wege gegangen sind, oder ganz verloren.

262. An J. Gråberg af Hemsö, Kph. 6/2 1819.

Ihr Brief vom 7 August v. J. den ich erst vor wenig Wochen erhielt, war mir ein höchst angenehmer Beweis Ihrer Freundschaft. Es war mir sehr schmeichelhaft zu erfahren dass Sie einige von meinen Arbeiten haben brauchen können, und ich wünschte herzlich im Stande zu seyn, Ihnen in der Entfernung in welcher wir von einander leben nützlichere Dienste zu leisten. Leider ist so wenig literarische Verbindung zwischen uns und Schweden, dass ich Ihnen von dort aus wenig Nachrichten verschaffen kann. Doch werde ich mir Mühe geben, Ihnen von Lund aus die Abh. de Jesuitis Ecclesiae Svecanæ insidentibus kommen zu lassen, und sie mit einigen hiesigen Literair-Producten nach Helsingöer senden, wo der schwedische General Consul sie hoffentlich mit Schiffsgelegenheit zu Ihnen befördern wird. Nun da allgemeiner Frieden herrscht, machen ja einige hundert Meilen zur See keine Schwierigkeit.

Was die Werke betrifft, die Sie gern von hier haben möchten und deren Preis Sie zu wissen verlangen: so sind fürs Erste die *Scriptores Rerum Danicarum*, VIII Bände in Fol. nicht mehr im Buchhandel, da sie längst verkauft sind. Sie kommen nur in Auctionen vor, und ein Buchhändler, den ich nach ihrem Preise fragte, war der Meinung: sie könnten zwischen 20 und 25 Speciesthalern kosten. . . Suhms *Odin* ist auch längst verkauft, und findet sich nur auf Auctionen, und Magnussens Buch über *Ossian* macht einen Theil der Verhandlungen der *Scandinav. Gesellschaft* aus. . . Dass meine Religion des Nordens vor den Zeiten Odins Ihnen Vergnügen gemacht hat, ist mir besonders angenehm. Ich läugne Ihnen nicht, dass ich diese Abhandlung mit Vorliebe betrachtete. Ich hatte sie schon im Jahre 1807 geschrieben, und mehrere Male durchgearbeitet, eh ich sie drucken liess. Sie ist das erste Kapitel der Geschichte der Einführung des Christenthums in den Norden. Das zweite, welches von der Odinischen Religion handelt, wäre auch schon gedruckt, wenn nicht Magnussen mit einer neuen Preisschrift dazwischen gekommen wäre, in der er alles aus Indien herleitet, und von der sie einen weitläufigen Auszug in unserm neuesten *Compte*

rendu der Soc. d. Wissenschaften unter den Sachen die ich Ihnen schickte, finden werden. Ich muss nun darauf Rücksicht nehmen, und hoffe im künftigen Jahre die ganze Geschichte der Einführung des Christenth. herauszugeben: denn das Buch liegt bis auf die letzte Revision schon seit 1808 fertig. Wenn Sie Ihren mir sehr schmeichelhaften Vorsatz ausführen, jene Abhandlung ins Spanische zu übersetzen, so haben Sie die Güte, die im angeschlossenen Blatt befindlichen Verbesserungen und Zusätze darin aufzunehmen. Dann bitte ich Sie auch um 2 Gefälligkeiten. 1. Dafür zu sorgen, dass ich einige Exemplare der gedruckten Abhandlung aus Spanien erhalte. Wenn das Päckchen an S. Exc. den Grafen von Dernath, Dän. Gesandten in Madrid, abgegeben wird, kann er es leicht durch Reisende nach Paris u. sodann weiter an mich besorgen. Auch ist jetzt ein Dänischer Gelehrter, Mag. Lemming, in Madrid u. dem Escorial, um die Arabischen Handschriften zu studiren, der es vielleicht directe mitnehmen könnte. 2. mir bei der Gelegenheit eine Correspondenz mit einem spanischen Antiquar zu eröffnen, wozu ich bisher nicht habe gelangen können, und warum mir doch viel zu thun ist.

Der Consul Navoni in Cagliari hat mir nicht geantwortet. Ich habe aber über Mailand Auskunft erhalten. Punische Idole hat man nicht gefunden. Wohl aber einige punische Inschriften. Diese hoffe ich wird der Prof. Keyser von der Universität in Christiania, der als Naturhistoriker jetzt Sardinien bereiset, untersuchen und abschreiben. Ich bin jetzt mit der zweiten Auflage meiner Religion der Karthager beschäftigt, die, da ich viel neues gefunden habe, doppelt so stark werden wird, als die erste war.

Die Kupfermünzen die Ihre kleine Tochter in Ihrem Garten gefunden hat, sind ohne Zweifel Ommijadische. Ich habe Eine vom Jahre der Heg. 99, und ein paar andre, die früh im zweiten Jahrhundert der Mahomm. Zeitrechnung geprägt seyn müssen. Das sind im Norden sehr seltene Stücke. Seyn Sie ja aufmerksam auf ähnliche...

### 263. An Henri *Gregoire*, [Kph. 1798].

Monsieur. Je profite du depart de mon collegue Mr. Bugge pour vous remercier de la bonté prevenante avec laquelle Vous avés bien voulu cooperer avec Mr. Silvestre de Sacy a augmenter ma collection de pieces relatives a l'histoire de l'eglise Gallicane, et a l'etat present de la Religion Catholique dans la Republique. Elles m'ont été dautant plus cheres, qu'elles me donnent l'occasion de vous assurer de la plus haute estime que j'ai concue pour



vous depuis que Vous avez paru sur le grand theatre de la revolution française; où tous ceux, qui savent aimer et respecter la vertu, ont du admirer la constance genereuse avec laquelle vous etes resté fidelle a vos convictions et aux devoirs de votre saint ministere. Soyés persuadé Monsieur, que la difference qui doit etre entre nos opinions sur divers points de la theologie ne me pourra jamais empecher de Vous rendre justice entiere, et de feliciter l'Eglise de France, si elle a beaucoup de Pasteurs qui vous egalent. Il ne s'agit pas apresent des points de Dogmes controverses, il s'agit de la cause commune du Christianisme, dont les ennemis sont repandus partout et dans toutes les communions; et il faut bien, que ceux qui cherissent la Religion s'entendent a mettre apart ces disputes, pour maintenir la doctrine simple et les preceptes de l'evangile communs a tous, dans leur sainte vigeur. C'est avec ces memes sentimens que j'ai lu toutes les pieces relatives a votre Concile national, dans lesquelles j'ai admiré l'esprit de la douceur, de la resignation la plus noble et desinteressée, et en meme tems de la fermeté la plus reflechie qui y regne partout. Vous y avés donné un exemple digne de l'admiration de quiconque en peut juger. . . Je souhaite de tout mon coeur, que vos dessins puissent reussir, qu'en reorganisant partout la forme de votre gouvernement ecclesiastique Vous puissies en meme tems travailler avec succès a l'education de la jeunesse, si longtems negligée pendant tous les troubles de la revolution, et repande les lumieres d'une religion éclairée parmi vos concitoyens, qui a l'avenir pourront faire echouer chaque tentative des ennemis de la religion. . . Mr. Grouvelle, Votre Colleague a l'institut national, s'est fort interessé a l'idée d'ouvrir des rapports entre l'institut de France et notre Societé des sciences. Mais dans le cas même, que ces rapprochements de deux corps literaires trouvassent encore quelques difficultés, le commerce literaire des individus qui en sont membres y pourrait suppléer. Je Vous offre, Monsieur avec le plus grand empressement mes services dans tout ce qui vous pourrait interesser par rapport a la literature Danoise et Svedoise, j'ajouterais meme l'allemande, si je ne devais supposer que Vous avés tant de correspondans parmi les savants allemands que Vous en aurés les nouvelles plutot que je ne serais en etat de Vous les procurer. . . J'ai vu avec une tres grande satisfaction, que Mr. Serrao eveque de Potenza, dont je possède l'excellent ouvrage de Claris Catechistis, vit encore. Je n'ai pas été si heureux de faire sa connaissance; mais j'ai vecu en Naples dans le cercle de ses amis, surtout avec le Chev. Filangieri, et j'ai du infiniment regretter d'avoir manqué l'occasion de voir un des prelatés les plus savants et éclairés de l'Italie.





264. Von Henri Gregoire, Paris 15/10 1798.

Monsieur. Votre lettre m'a causé une très agreable surprise. je vous connoissois par le rang que vous tenez dans la republique des lettres, il m'est bien doux de former avec vous un lien de correspondance directe. je dois debuter par des remercimens à votre egard, tant pour m'avoir mis dans le cas de connoitre votre savant compatriote Mr. Bugge, qu'à raison des ouvrages que vous avez la bonté de m'envoyer. un des premiers articles qui ait appellé mon attention est celui qui concerne l'inquisition de Sicile. Depuis la revolution j'ai tellement negligé la langue allemande que je lui suis presqu'etranger et c'est malgré moi; je me propose d'y revenir dès que mes occupations le permettront. Le cit[oyen] Taleyrand sur ma demande a vite fait traduire cette excellente dissertation, je vais la faire imprimer et j'aurai soin de vous en transmettre des exemplaires. . . Vous n'apprendrez pas sans douleur qu'on vient d'incarcerer a Madrid un homme de lettres nommé Covarruvias qui depuis longtemps preparoit une histoire de l'inquisition d'Espagne. il avoit eu accès dans les archives des grandes maisons, il avoit fait beaucoup de recherches, mais probablement les successeurs de Torquemada auront fait main basse sur cet utile ouvrage. d'un autre côté Mr. Manuel qui preparoit une histoire importante des cortes vient de mourir et je ne sais ce que sont devenus ses manuscrits. un ouvrage qui rappelleroit aux Espagnols leur gloire antique et leur titres a la liberté.

Quoique déjà vous connoissiez quelques opuscules composés par des membres du clergé françois vous n'avez pas sans doute le recueil des decrets du concile national que nous avons tenu l'an dernier, je vous en adresse un exemplaire. Si comme je l'espere, bientot on imprime les actes de cette assemblée, j'aurai soin de vous les faire parvenir. on doit y inserer plusieurs memoires que j'ai faits sur la liturgie et vous devez croire que je serai charmé de connoitre les vues que Mr Bastholm a consignées dans son ouvrage que vous m'avez envoyé et dans celui de Mr. Adler que je n'ai pas encore reçu de Mr Silvestre de Sacy parcequ'il est actuellement à sa campagne.

Vous avez bien raison de dire Monsieur qu'il s'agit ici de la cause commune du christianisme. une fausse philosophie dont la tige est en France, dont les ramifications s'etendent dans toute l'Europe voudroit etouffer sous son ombre les verités revelées par le ciel pour la consolation et le bonheur du monde. unissons nous pour les defendre quelle que puisse etre notre discrepance sur divers points relatifs au dogme et a la morale. il est vrai que nos ennemis lisent beaucoup ce qui est ecrit contre la religion et très

peu ce qui est en sa faveur, ce sont des juges qui veulent decider sur l'audition d'une seule partie, mais il est encore quelques hommes qui cherchent de bonne foi la verité.

En Suisse plusieurs savans travaillent d'après ces vues entr'autres Mr. Ith de Berne l'auteur de l'andropologie &c. il m'annonce un nouvel écrit qu'il m'enverra sur l'union necessaire de la religion et de la politique. je viens de recevoir un ouvrage en italien dans le meme genre, La libertà et la legge &c. Mr. Palmieri qui m'envoye ce livre dont il est l'auteur est aussi tres lié avec Mrs. Tamburini, Zola &c. j'ignore où est ce dernier, mais je crois que Tamburini est encore a Pavie. Le gouvernement cisalpin l'ayant invité a remplir une chaire de droit public il a imprimé le texte de ses leçons en un vol. in 8° où l'on reconnoit sa logique pressante et son bon esprit.

A Genes est une sorte de Societé Savante qui s'occupe beaucoup de matieres religieuses. elle est composée des cit. Eustachio De Gola, Molinelli, Solari eveque de Noli &c. &c. Tous sont liés ainsi que moi avec le respectable Mr. Ricci eveque de Pistoye. il m'a envoyé dernièrement un volume qui contient l'apologie de son celebre Synode et l'eloge du savant pere Giorgi par l'abbé Fontani qui sans doute vous aura fait passer cet ouvrage, il y est question de vous dans une note de la page 33. je me rejouis de parler de vous en repondant bientot a Mr. Ricci.

Naples est actuellement sous un sceptre de fer. quand le cit. Garat partit pour l'ambassade de Naples, je lui remis un petit envoi pour Mr. l'eveque de Potenza, il l'a rapporté parce qu'il a craint qu'il ne fut intercepté dans le trajet de Naples a Potenza et que Mr. Serrao ne fut compromis pres du gouvernement inquiet et jaloux qui pese sur cette contrée. . . Vous devez croire dailleurs que ce qui en Suede, en Danemarck interesse les progres des lumieres appelle notre attention; mais pour ne pas fatiguer votre complaisance, trouvez bon que je reduise vos offres gracieuses a ce qui concerne la religion et la morale. de mon côté je serai flatté de me venger en vous transmettant tous les renseignemens qui peuvent etre de quelque prix aupres de vous relativement a la France scientifique et litteraire. le progrès des moeurs et des lumieres appartient a tous les peuples, tous doivent plus que jamais se considerer comme membres d'une meme famille, tous les individus qui peuvent concourir a perfectionner la Societé humaine a promouvoir le bonheur de leurs semblables, doivent sentir qu'ils ont l'obligation solidaire d'y contribuer. ces sentimens sont dans votre coeur, ils sont dans le mien, quelle que soit la distance qui nous separe, quelle que puisse etre a quelques egards la disparité de nos idées, nous nous rencontrerons toujours sur la ligne du bonheur general auquel nous voulons cooperer.

Veuillez bien me dire ce que c'est qu'un ouvrage qu'on m'a vanté autrefois a Strasbourg comme etant bienfait, Influence du christianisme sur l'humanité par Mr. Rod.

265. An Henri Gregoire, Kph. 15/1 1799.

J'espere Monsieur, que Vous aurés apresent reçu un paquet de livres, que je Vous ai envoieé dans les premiers jours du mois passé. C'était un negociant français qui s'en a bien voulu charger a la recommandation du Citoyen Desaugiers l'ainé, secretaire de legation de la rep. fr. auprés de notre gouvernement. J'ai taché de raceueillir de pieces des savants danois, suedois, et allemands, que je supposais pouvoir Vous interesser, et j'ai ajouté quelques autres qui ne contiennent que des notices. Vous trouverés aisement quelqu'un a Paris, qui pourra vous exposer le contenu de celles, qui sont ecrites en Danois ou en Suedois, et je n'ai d'autant moins balancé de Vous les envoyer, comme je sais que trois de mes plus chers élèves, Mess. Thorlacius, Engelstoft, et Muller, ont l'honneur de Vous etre connus. J'ai deja commencé a faire un autre paquet, mais j'attendrai jusqu'a ce qu'il sera un peu grossi, et j'espere que mes amis de Suede me remettront quelques dissertations relatives aux antiquités ecclesiastiques de leur pais, qui ne vous seront pas desagreaables.

J'ai continué a penser a l'ouvrage que Vous medités contre l'inquisition d'Espagne; et plus que j'y pense, plus je trouve le moment favorable, et toutes les circonstances telles, qu'elles peuvent promettre le plus heureux succès. Mais je crois, comme j'ai deja pris la liberté de vous marquer dans ma derniere, que l'effet sera dautant plus prompt et sur, si Vous publiés l'ouvrage en Espagnol. Il est necessaire, que ces idées soient repandues parmi la masse de la nation, dont les individus auront de la difficulté a entendre le français. C'est deja beaucoup gagné, que Vous avés forcé ce detestable tribunal a se defendre; ce qu'il n'a jamais encore fait tant qu'il a subsisté. Ce qui prouve, qu'il sent sa faiblesse, et qu'il est reduit a se servir des armes mêmes de la publicité, qui doivent lui porter le coup mortel. Etant une fois entré en lice, il ne saura justifier sa cause, et il devra infailliblement succomber a vos mains victorieuses. Peutetre qu'en meme tems vous pourriés attaquer l'inquisition de Portugal, qui recommence a devenir terrible sous le regne actuel, après que Pombal l'avait presqu'abolie, et qui a gagné tant de credit auprés de la Reine, qu'elle a meme retablie le Tribunal de Goa, supprimé sous le ministere de Pombal. Vous trouverés des details curieux, et a ce qu'il parait vrais, dans le livre suivant, imprimé en Hollande ou a Londres: «Procedures curieuses de l'inquisition de Portu-

gal contre les Francs-Maçons pour decouvrir leur secret, avec les Interrogatoires et les Reponses, les cruautés exercées par ce tribunal, la description de l'interieur du S. Office, son origine et ses excès, divisées en trois parties, par un frere maçon sorti de l'inquisition. dans la vallée de Josaphat l'an de la fondation du temple de Salomon 2803. 8<sup>vo</sup>. Un autre morceau très curieux et très peu connu se trouve dans les sermons portugais du Pere Antoine Vieyra, fameux Jesuite Portugais du 17. Siecle... Vous le trouverez dans le 5. volume des Sermoens do P. Antonio Vieyra. si ce livre n'est pas a Paris, je pourrai aisement vous faire copier le peu de pages qui contiennent le sermon en question, la satire la plus sanglante qui jamais soit faite contre le St. Office... Vous m'avez demandé dans votre lettre, ce qu'il etait de l'ouvrage de Mr. Rothe. Mons. Rothe, mort il y a trois ans, etait un des plus grands hommes, que le Danemarc ait eu. l'ouvrage que Vous m'indiqués, contient des Vuës sur les effets du Christianisme dans les differentes epoques de l'eglise, jusqu'aux tems feodals. Il y a montré, que la religion a toujours servi a reprimer la barbarie, a defendre les droits des hommes, a cultiver ceux qui etaient susceptibles de quelque culture; et que dans les tems meme de la plus grande ignorance et barbarie ces effets bienfesants du Christianisme n'ont pas tout a fait cessé... Mr. Rothe s'etait nourri de l'esprit de Montesquieu, et avait en meme tems profondement etudié les ouvrages de Marca, Dupin, et Thomassin. Il puisait partout des sources, il etait tout a fait libre de l'esprit de parti et ne cherchait que la verité, sine studio et ira. Jugés donc du merite de son ouvrage, dont le seul defaut est celui de s'etre trop abandonné a la vivacité de son esprit, en ne retranchant pas assés les declamations & quelques repetitions. Ce meme homme a infiniment contribué a nos loix agraires, en publiant un ouvrage sur l'etat de l'agriculture et des cultivateurs en Danemarc, rempli d'idées lumineuses, dont le gouvernement a su fort bien profiter dans sa derniere legislation. Enfin, fatigué des travaux longs et penibles, dans lesquels il fallait consulter grande quantité de livres traitants de matieres seches, il a abandonné l'histoire, et s'est donné a l'etude de l'histoire naturelle. il s'occupait dans les dernieres années de sa vie a composer des contemplations de la nature dans le gout de Bonnet, lequel il suivit dans les chapitres qui contenaient la contempl. de l'univers; et son vaste genie s'etant emparé de toute la litterature de la philosophie, de l'histoire naturelle, de l'astronomie et meme de la chimie, il profitait de toutes les decouvertes modernes; et c'etait comme s'il n'avait jamais cultivé d'autres sciences. C'etait en meme tems l'homme le plus aimable, le pere des jeunes gens, qui



avaient obtenu l'accès auprès de lui; il les excitait par ses discours, il formait leurs talens, et les surveillait avec sagesse et rigueur. Je lui dois infiniment: il était mon second pere. Mais je n'ai pas encore pu m'acquitter de ma dette de publier sa vie, ce que je compte faire pendant l'été prochain.

J'ajoute des reponses a vos dernieres questions. Ce n'est que la dernière, qui regarde les negres, sur laquelle je n'ai pas encore pu ramasser des details. Je me suis adressé a plusieurs, qui se sont vu dans la même impossibilité. Mais j'espere pourtant pouvoir vous satisfaire, au moins en partie, si vous voulés bien m'accorder encore quelque tems . . .

### 266. An Henri Gregoire, Kph. 22/7 1800.

Monsieur. Le retour de mes jeunes amis Thorlacius & Engelstoft me donne une nouvelle occasion de vous temoigner ma reconnaissance pour toutes vos bontés envers Eux. Ils sont penetrés des sentiments les plus vifs pour Vous, et leur respect et attachement vous sont voués pour toute leur vie. Ils m'ont apporté les livres dont vous les aviés chargés. Recevés en mes remerciements. C'est surtout l'indication du second concile national, qui a fixé ma plus grande attention. J'espere que vous reussirés a organiser l'education du jeune clergé, ce qui est un objet de la plus grande importance; et si même cela fut le principal fruit de vos travaux, vous en seriés richement recompensés. Pour ce qui est de la reunion avec les Eveques et Pretres non-jurés, je crains, que tous vos sacrifices, et toutes les offertes que vous leur ferés, ne soient inutiles, attendu que, vous regardant et decrifiant tous comme des Intrus, ils ne voudront jamais de bonne foi preter la main a une reunion; et tant que la Cour de Rome n'aura pas formellement et avec toute la solemnité possible reconnue la constitution actuelle de l'eglise de France, ils auront toujours un pretexte valable aux yeux de tous leurs adhérens, dont le nombre doit encore etre très considerable, pour se refuser a chaque composition amicale et fraternelle. Mais tout cela ne pourra durer que peu de tems. Leur Enthousiasme se rallentira, aussitot qu'ils se verront dans l'impossibi[lité] de vous nuire; votre nouvel ordre de choses se consolidera dans la même proportion, et le soin que vous aurés de pourvoir a l'instruction des jeunes clercs, vous donnera au bout de quelques années des dignes Ecclesiastiques à placer, dont le merite fera bientot oublier ceux du regime ancien, et leur concilliera en même tems l'estime & la bienveillance de leurs concitoyens. Les choses ont merueilleusement changé chés vous. Votre gouvernement actuel ne sera surement plus indifferent a l'egard de la morale publique; il entrevera la necessité, non seulement de tolerer, mais de protéger même les

cultes; et il parait, si certaines nouvelles sont vraies, que le Christianisme a apresent (sit venia verbo) beaucoup plus de faveur, que sous le gouvernement directorial. Peutêtre que le moment serait favorable pour obtenir meme quelque secours en numeraire pour le premier etablissement des Seminaires tant Catholiques que Protestans. Car je crois que les Protest. seront dans le meme cas que vous, qu'ils ne sauront où preparer leur jeunes candidats au St. Ministère, et que les revolutions de la Suisse & des Pays-Bas leurs en ont oté tous les moïens.

Combien desirerais-je pouvoir realiser mon plan de venir a Paris pendant le cours de l'année prochaine? Mais je prevois des difficultés très grandes, et presqu'insurmontables, qui me forceront a en remettre l'execution a un tems plus favorable, où j'aurai moins d'occupation. Cependant je n'abandonne nullement le projet dont je vous ai ecrit, et que Vous avés approuvé avec tant de prévenance dans la lettre que Mr. Bourgoing m'a envoyée; je continue a ramasser tout ce que je pourrai trouver, je compte aussi a l'egard de cela sur votre bonté et sur celle de notre ami commun Silv. de Sacy; et vù tout ceci, j'espere de venir a Paris assés bien préparé pour voir & recevoir beaucoup en assés peu de tems. . . La Grammaire generale de Mr. Silv. de Sacy sera bientot traduite en Danois. Je l'en ai deja averti, et nous n'attendons que sa reponse. Veuillezs bien le presser un peu; et lui dire en meme tems, que j'ai pour lui une Grammaire Groenlandaise; mais que malheureusement elle est ecrite en Danois, et non pas, comme je croiais, en latin. Mais il pourra neanmoins, en la parcourant, se faire une idée de cette langue barbare, qui n'a point de rapport avec d'autres, que celle des Esquimaux, qui sans doute ont conquis ce pays et detruit ses habitants norvegiens dont on trouve encore les traces dans les ruines de plusieurs eglises et autres batiments.

Il court ici un bruit, qu'on aie decouvert un manuscrit égyptien dans l'enveloppement d'une momie. Mais je crains fort, que cette nouvelle ne soit plus authentique, que l'autre d'une inscription trilingue trouvée dans le lit d'un vieux canal, qui a excité tant d'attention, et qui peutetre aurait pu nous donner la clef de l'ancienne ecriture hieroglyphique.

J'ai deja depuis longtems abandonné l'esperance de recevoir quelque nouvelle consolante de mes amis de Naples. Je sais apresent de très bonne main, que Pasquale Baffi, e Cirillo ont été pendus. Vous connaitrés sans doute l'abbé Fortis; peutêtre qu'il vous pourra dire ce qui est devenu Melchior Delfico, son ami & le mien. Dolomieu gemit encore dans le cachot!!! Il faut absolument tacher d'interessier les savants d'Angleterre en sa faveur. Mr. Fabricius a ecrit au President Banks. Mr. Thorkelin, Savant Islandais, et

Archiviste du Roi, s'est chargé d'écrire a plusieurs de ses amis de Londres, qui pourront contribuer quelque chose; et j'ai dernièrement écrit a l'archevêque d'Upsal, ami et compagnon de voyage de Mr. Banks. Mais je n'en ai point encore eu de reponse, et je vous prie de n'en parler a personne, ne sachant pas si sa situation politique lui a permis de se meler de cette affaire. Au reste les victoires de Bonaparte feront plus que tous les bons offices du monde, & pourvu que notre malheureux ami ait pu resister aux rigueurs de la prison, il sera surement bientôt rendu a la liberté et aux sciences.

[Am Rande:] Croiriez vous, que le Citoyen Anquetil serait a persuader de me communiquer les Conjugaisons et les Declinaisons de la langue Zende? J'en ai grand besoin dans mes recherches sur les inscriptions de Persepolis. Je crois que celles qui sont alfabetiques, sont écrites en langue Zende. j'ai decouvert quelques voyelles dominantes, et j'ai de la probabilité pour quelques consonnes. Je puis parci et parlà distinguer les mots de leurs terminaisons: et mon travail avancerait, si j'avais une grammaire Zende, qui m'informat des flexions. Tachés, je vous en prie, de disposer Mr. Anquetil a me faire cette faveur. Je gagnerais parlà peutetre la valeur de 5 a 6 lettres, et je pourrais alors commencer a sillaber. Voudriez vous bien aussi dire a notre ami de Sacy que l'examen des Cylindres Persepolitaines et des Briques de Babilone, et la comparaison avec les inscr. Persepolit. m'a entierement convaincu que ces dernières sont d'un contenu religieux, ou talismanique. C'étaient, je crois, comme dit Court de Gebelin, les talismans desquels pendait le salut de l'empire persan. je n'ose presque ajouter une idée qui m'est venue aujourd'hui dans la tête, si peutetre ce fut là la vraie cause du feu mis a Persepolis par Alexandre, pour detruire a jamais le charme de ces formules sacrées. Mais est ce que les Grecs avaient alors l'idée de ce qu'était un Talisman? Alexandre avait pourtant deja coupé le noeud Gordien, qui avait quelque ressemblance avec un Talisman.

267. Von Henri Gregoire, Paris 13/3 1801.

... J'ai oublié de vous marquer que Anquetil Duperron est un homme peu accessible, très peu communicatif; cependant vous pourriez hazarder une lettre dans laquelle vous consigneriez les articles que vous desirez obtenir de lui, je remettrais la lettre a son frere membre de l'institut et celui ci, soyez en sûr, feroit son possible pour en obtenir une reponse. Anquetil est dailleurs un homme extremement respectable, mais un peu bizarre... Vous concevez des esperances sur le retour des moeurs en France, et consequemment sur l'appui donné a la religion sans laquelle les moeurs n'existeroient jamais.



ah mon respectable ami, la playe est bien profonde, il faudra un demi siecle d'efforts pour reparer le mal si toute fois on y reussit. le dernier terme de la corruption est arrivé. l'esprit de persecution n'existe pas dans le Gouvernement, mais il existe encore chez une foule d'individus influens, qui non cesse de crier contre l'intolerance, qui cependant seroient les plus fougueux persecuteurs s'ils en avoient le pouvoir ou s'ils n'etoient contenus par une espee de pudeur publique. croiriez vous qu'actuellement encore mes sentimens religieux (qu'on ne m'arrachera jamais) sont un titre a leur haine; s'ils n'osent la manifester, ils trament sourdement, contre un homme qui les meprise, qui leur pardonne et qui est disposé a les obliger . . .

268. Von Henri Gregoire, Paris 6/11 1812.

Monsieur et cher ami. En vous ecrivant je dois toujours debuter par des remerciemens, car vos lettres, vos envois imprimés vous constituent mon creancier à tous egards. la dissertation Wallini de sancta Genovefa m'est parvenue avant la lettre qui en annonçoit l'envoi. cet ouvrage est curieux et savant, il s'eleve avec raison contre ce qu'il ya d'outré dans les eloges prodigués à la Sainte et contre des miracles apocryphes. Chez nous les critiques les plus severes (entr'autres Baillet) se bornent sagement à faire un triage en ecartant tout ce qui est destitué d'epreuves, ils marchent entre la credulité qui admet tout et le Scepticisme qui rejete tout. c'est là le moyen de rencontrer la verité sur sa route. Wallin recueillant avec complaisance des contes populaires semble vouloir en tirer des inductions contre la religion catholique; assurément c'est mal raisonner. c'est cependant la methode, que suivent encore en Angleterre beaucoup d'Anglicans et de presbyteriens dans leurs declamations contre l'Eglise catholique à qui ils imputent des Superstitions qu'elle rejete et des abus dont elle gemit, et ces mêmes hommes s'indigneroient si pour argumenter contre les principes dogmatiques de leurs Sectes, on leur imputoit les croyances ridicules et les superstitions grossieres si repandues en Angleterre dont Grose et d'autres auteurs ont publié des listes etendues; mais revenant à Wallin je ne puis croire qu'il soit de bonne foi lorsque (page 267) parlant des pains qu'on benit a Ste Genevieve (usage que je livre entierement a sa critique) il dit que parlà auferi videtur numerus sacramentorum &c. du reste je rends justice à l'erudition de l'auteur et je remercie mon ami Munter de m'avoir envoyé cet ouvrage curieux et rare.

L'arrivée de Mr. Oersted m'a procuré de nouvelles jouissances; des dissertations interessantes; celle de Mr. Sandal sur la cosmogonie a été présentée dernièrement à l'institut par Mr. de Sacy. je vois par votre lettre



encyclique que malheureusement les mauvaises moeurs sont de tous les pays; connoissez vous l'ouvrage intitulé Recueil important &c. 2 vol. 8°. c'est un de ceux où l'article de l'indissolubilité du lien conjugal est le plus approfondi. c'est un recueil de memoires faits a l'occasion du juif Borochlevi qui vouloit se faire batiser pour avoir droit de divorcer; l'affaire fut discutée savamment et l'arret celebre du parlement de Paris 2 janvier 1758 consacra les principes de l'indissolubilité etablie dailleurs par nos Theologiens. je ne vous promets pas de vous envoyer ce livre, car sa rarité m'en ôtera peutetre les moyens, mais je le ferai chercher.

269. Von Henri Gregoire, Paris 18/2 1817.

Monsieur et cher ami. oui sans doute il est tems de renouer une correspondance qui eut toujours pour moi tant de charmes et dont la suspension m'avoit profondément affligé. votre silence prolongé avoit déchiré mon coeur. faut il vous l'avouer? il m'avoit presque scandalisé, moi qui toujours fut à defendre les persecutés je me disois: si l'un de mes amis l'étoit; je m'empresserois de le prevenir et de partager sa douleur. j'ai même consigné je crois l'équivalent de ces idées dans une de mes lettres à notre excellent ami Mr. Thorlacius en 8bre de l'an dernier. pardonnez moi mon ami d'avoir eu envers vous cet injuste soupçon que je pouvois vous taire, mais je m'en serois fait un reproche et je me hâte de le reparer.

Ceci me conduit à quelques reflexions sur les hommes considerés en general; ah mon ami, il faudroit avoir été comme moi 13 [ans] membre du Senat et 20 ans membre de l'institut dont je fus un des fondateurs, pour savoir a quel point la plupart de hommes publics et la plupart des Savans du moins en France sont lâches, ingrats et vils. ces epithetes sont rudes et cependant j'adoucis le tableau. quelques exceptions rares, très rares y sont clair-semées. ceux qui dirigent les destinées de l'espece humaine, ceux qui par leur talens pretendent en être les precepteurs en sont rarement les modeles. en pays etrangers je crois avoir trouvé generalement plus de franchise, plus de dignité parmi les hommes voués a la culture des lettres. persecuté constamment depuis plusieurs années par la rage la plus effrenée, j'ai trouvé cependant que ce malheur n'étoit pas sans compensation, jamais je ne recus tant de marques d'estime par des êtres estimables et je puis en juger encore par l'empressement des journalistes italiens anglois allemands à prendre ma defense contre les infames calomnies de Bertrand-Molleville! ma lettre qui n'avoit pu obtenir d'être inserée dans aucun periodiste [?] françois pour repousser l'imposture, se trouve actuellement dans 10 ou 12 etrangers. je

trouve surtout une compensation aux tribulations de la vie dans les sentimens chretiens qui depuis mon enfance ont penetré mon ame; j'ai assez prêché aux autres la resignation à la volonté divine pour leur montrer l'exemple; si par des persecutions on pretend modifier ou changer mes principes et ma conduite, Dieu aidant on n'y reussira pas et je suis bien aise de l'apprendre à ceux qui peutêtre liront cette lettre avant qu'elle vous parvienne. Soumis aux loix dans toutes les circonstances et conservant l'auguste fierté de l'homme de bien, chargé de mes 67 ans je m'achemine vers l'éternité où avec moi comparoitront mes ennemis a qui je souhaite prosperité et bonheur.

270. Von Henri Gregoire, Paris 22/3 1817.

... La derniere que vous m'adressez mon cher ami est comme celle qui l'avoit precedée immediatement, inspirée par la franchise et remplie de cette effusion de coeur qui a emu le mien. Si j'avois pu concevoir le moindre doute sur la perseverance de vos sentimens, ce doute que je me reprocherois, seroit completement effacé. je n'ai jamais reçu tant de temoignages d'estime, soit dans mon pays, soit de l'étranger, que depuis trois ans. ils paroissent s'être multipliés à mesure que la fureur secondée par la puissance et la force deployoit contre moi tout ce que peuvent suggerer la haine et la perversité. les incredules m'ont persecuté parceque je suis attaché à la religion; les fanatiques, parceque je ne suis pas religieux à leur maniere; les partisans du despotisme, parceque mon attachement à la liberté est ainsi imperturbable que mon attachement au christianisme; les partisans de l'esclavage africain, parceque j'ai combattu sans relache en faveur des opprimés, &c. &c. actuellement encore s'ils en avoient le moyen, ils me feroient subir le supplice de Saint Laurent et de Guatimozin. Dieu soit loué, sa grace m'a soutenu au milieu des tribulations. La haine ne doit jamais trouver d'accès dans le coeur d'un chretien, à plus forte raison d'un Evêque; je conserve envers mes ennemis l'invariable disposition de leur faire du bien, cequi ne me condamne pas à les estimer, ce sentiment n'est dû qu'au merite...

Je conserve, mon ami, l'ineestimable privilege de lever hautement la tete que baissent devant moi certaines gens honteuses, non du role, mais des roles multipliés qu'ils ont joués, les uns livrés à la culture des sciences et des lettres qui à des talens distingués joignent la bassesse du caractere & les autres qui dans la carriere politique siegeant à côté de moi pactisoient sans cesse avec le despotisme en stipulant leurs interêts. ils m'envient l'avantage d'avoir manifesté constamment mon opposition à Bonaparte, à son imperialité, à son divorce, à ses conscriptions sanguinaires, à son acte



additionnel &c. &c. ne pouvant étaler de pareils titres, ils s'efforcent de faire croire qu'en secondant les folies et les atrocités de l'homme relegué à Ste Helene leur but étoit d'accélérer sa chute; personne n'ajoute foi à leurs mensongeres declarations.

Bonaparte étoit encore au pinacle de la puissance quand un de mes amis, ancien membre du parlement d'Angleterre, Mr. Vaughan, établi dans l'état de Maine aux Etats unis où il a fondé la petite ville de Hallowel, me pressoit d'aller le joindre, persuadé que je serois toujours harcelé sous le Tyran qui gouvernoit la France. cette Amerique semble destinée a être l'asile des hommes persecutés, et l'asyle de la pensée, mais a 66 ans sonnés, on ne cede gueres a de telles invitations. . . j'ai beaucoup de choses en portefeuille et je voudrois imprimer mon traité de l'influence du christianisme &c. mais il contient des verités que certaines gens ne voudroient pas digerer. la verité est si odieuse pour un grand nombre. je suis persuadé que si la bible n'avoit pas prescription pour être imprimée et reimprimée partout, si pour la premiere fois elle étoit dans le cas de voir le jour, la censure politique et le troupeau des censeurs tenteroient de mutiler les oracles divins, et je vois plus de cent passages, que le despotisme voudroit proscrire. . .

271. Von J. J. *Griesbach*, Jena 25/11 1796.

Ew. Hochwürden haben mir eine große Freude durch die mir gütigst mitgetheilte Nachricht gemacht, daß die kritischen Sammlungen des Herrn D. Birch vom Untergange gerettet sind, und daß man ihre öffentliche Bekanntmachung noch hoffen darf. Eine Unterstützung aus öffentlichen Kassen zu Vollendung der angefangenen Ausgabe wird freilich jetzt mehr Schwierigkeiten finden, als sie im vorigen Decennium und unter Guldbergs Auspicien fand. Ich glaube aber, es sollte nicht unmöglich seyn, in Deutschland einen Verleger zu finden, der die rückständigen Bücher des N. T. in einem Gewande lieferte, das der Ausstattung, welche die Evangelien erhalten haben, nicht gar zu unaenlich wäre. Schläge aber auch dieses fehl, so zweifle ich doch nicht, daß ein Verleger sich entschließen würde, die vorhandenen Materialien in der Form zu liefern, welche ich den von mir gesammelten in meinen *Symbolis criticis* gab. Aus wahrer Erkenntlichkeit für die vielen wichtigen Belehrungen über die Evangelien, die ich dem Herrn D. Birch verdanke, und noch mehr aus innigem Dankgefühl, welches die freundschaftlichen Gesinnungen dieses würdigen Gelehrten in mir erregen, würde ich mit größtem Vergnügen die Bemühungen, einen solchen Schatz gemeinnützig zu machen, verdoppeln, da ich aus Interesse an der Sache selbst ohnehin schon bereit-



willig wäre, dazu beförderlich zu seyn. Sollte also die Hoffnung, in Dänemark zum Zweck zu kommen, verschwinden, so bitte ich mich von den Wünschen und Bedingungen des Herrn D. Birch zu unterrichten, damit ich mit einem oder dem andern Verleger in Unterhandlung treten könne. Große Schwierigkeiten aber würden entstehen, wenn darauf bestanden würde, daß der Druck unter den Augen des Herrn Doctors geschehe. Bekanntlich ist bey Werken dieser Art gar nicht auf großen Absatz zu rechnen. Sie können also kaum von anderen als solchen Verlegern unternommen werden, die eigne Druckereyen haben, und also darauf rechnen, daß sie wenigstens als Drucker etwas verdienen, wenn sie auch als Verleger nichts gewinnen, sondern nur höchstens auf ihre Kosten kommen sollten; der großen Transportkosten und andrer Umstände jetzt nicht zu gedenken. Ich wünsche, daß unser Freund bey Fassung seiner Entschließungen auf diese Bedenklichkeit Rücksicht nehmen möge.

Indessen bedaure ich sehr, daß auf jeden Fall die Bekanntmachung der Birchischen Materialien später fallen wird, als daß ich bey der Bearbeitung des Textes der Apostelgeschichte, der Briefe und der Apokalypse noch Gebrauch davon machen könnte. Um so mehr bin ich Ew. Hochwürden verbunden, daß Sie mich mit einigen sahidischen Beyträgen zu unterstützen die Güte haben wollen. Mit dem wärmsten Dank nehme ich dieses Anerbieten an, und lege ein Verzeichniß von Stellen bey, von denen ich vorzüglich gern die sahidischen Lesarten wissen möchte. Gestatten Ihre Geschäfte jezt nicht, alle diese Stellen nachzusehen, so bitte ich gehorsamst, nur die aus der Apostelgeschichte und dem Briefe an die Römer zu vergleichen; denn weiter werde ich vor einem halben Jahre schwerlich vorrücken. Möchten Sie doch Muße genug finden, bald Ihre ganzen sahidischen Schätze dem Publikum mitzutheilen. Auf die Ausgabe dessen, was Woide gesammelt hatte, möchte allen Umständen nach so bald noch nicht in England zu rechnen seyn.

272. An Jacob *Grimm*, Kph. 8/10 1812.

Ich glaube einen Theil des Auftrags, den Sie, verehrtester Herr Staatsraths Auditor, mir unterm 20 Nov. v. J. gegeben haben, nicht besser ausrichten zu können, als indem ich Ihnen den Brief des Herrn Steenbloch an mich in Originali sende. Meine Antwort kommt zwar spät, aber es hat ein doppelter Unstern über diese Sache gewaltet. Theils schickte mir der Graf Hammerstein Ihren Brief erst wenig Tage vor seiner Abreise nach Polen: theils ist auch das Schreiben des Herrn Steenbloch, wenn gleich im Mai datirt, erst heute in meine Hände gekommen, und ich benutze nun sogleich

die Abreise des Herrn Baron Selby, um Ihnen dasselbe sicher zu übermachen. So mächtig wie Sie des Dänischen sind, wird es keine Schwierigkeit für Sie haben, diesen Brief zu lesen; in jedem Falle wird mein Freund Selby Ihnen auch mit Vergnügen helfen.

Sie haben selbst eine so reiche Sammlung von gedruckten Quellen alter Volksagen und Lieder, und sind ausserdem mit Nyerup und andren hiesigen Gelehrten, die in diesem Fache Kenner sind, in Verbindung, daß ich nicht hoffen darf Ihnen von hieraus etwas Ihnen noch unbekanntes nachweisen zu können. Sollte ich aber auf meinen Visitationsreisen, zumahl, wenn ich, vielleicht im künftigen Sommer, nach Bornholm komme, etwas der Art auffinden, so werde ich es Ihnen sogleich mittheilen. Ihren Brief aber werde ich einem Jugendfreunde, der in Bergen in Norwegen Prediger ist, mitgeben, und ihn zugleich bitten, ihn dem Bischofe Brun, einem der vorzüglichsten Dänischen Dichter, der besonders wegen seines Trauerspieles Einar Tamberskielver berühmt ist, zu zeigen. Vielleicht ließe sich dort noch etwas neues entdecken.

273. Von G. F. *Grotefend*, Göttingen 27/1 1803.

‘ Ew. Hochwürden danke ich sehr für die übersandten Abdrucke, besonders für den Abdruck mit Keilschrift. Ich bedaure nur, daß ich noch nicht im Stande bin, über diese nähere Aufschlüsse zu geben. Das einzige, was ich behaupten zu können glaube, ist dieses, daß sie von der dritten persischen Keilschrift verschieden, hingegen mit der Schrift der babylonischen Backsteine nahe verwandt ist. Die letztere aber ist gewiß keine Zeichenschrift, und muß von der Linken zur Rechten, wie alle Keilschrift, gelesen werden, wie ich aus der Vergleichung einiger Backsteine beweisen kann. Bis jetzt betrachte ich die babylonische Keilschrift noch als Nebensache, da ich mit der persepolitischen noch nicht zum Ziele bin. Meine Hoffnung, durch Hülfe der ersten Schriftart die beiden andern leicht zu entziffern, ist ziemlich getäuscht, wiewohl nicht ganz vernichtet. Darf ich eine Bitte an Ew. Hochwürden wagen, so ist es die, mir, der ich bloß zu entziffern verstehe, aber unbekannt mit den morgenländischen Sprachen bin, zur Entzifferung der noch fehlenden Schriftarten zu Hülfe zu kommen. Im Vertrauen auf Dero Bereitwilligkeit füge ich die bereits gewonnenen Resultate, nebst dem Alphabete der ersten Schriftart, bei.

Beantwortung der Anmerkungen des Herrn D. Münter zu der Nachricht von meiner Entzifferung der Persepol. Keilschrift.

Nichts konnte mir bei der Beschäftigung mit der Persepolitischen Keil-

schrift erwünschter seyn, als das Urtheil eines Mannes zu erfahren, den ich nicht nur für den competentesten Richter meiner Arbeit halte, sondern auch als denjenigen betrachte, dessen scharfsinnigen und schrankenhaltenden Bemerkungen ich einen großen Theil der Aufschlüsse über jene Keilschrift verdanke. Denn ungeachtet ich sein dänisches Werk nicht lesen konnte, und die deutsche Uebersetzung nicht eher erhielt, als ich schon fast dieselben Resultate mir abstrahirt hatte: so gab sein Buch, das meinem Ideengange so ganz entsprach, und meinen Forschungen selbst einige neue Wege zeigte, der Sache doch einen bedeutenden Ausschlag, indem ich nun dadurch bestärkt mit größerem Muthe und unverdrossener Beharrlichkeit zur Vollendung meines Unternehmens schritt. Um so mehr halte ich mich verpflichtet, auf dieses mir so schätzbaren Mannes Einwürfe umständlich zu antworten; ich würde ihm selbst eine Abschrift meiner Arbeit übersenden, wenn ich meine Zeit nicht zu weitem Forschungen ersparen müßte, und die Abschrift einem Fremden anzuvertrauen Bedenken fände, dessen unvermeidliche Fehler im Copieren überdies mir mehr Nachtheil als Vortheil bringen würden. Der fehlerhafte Abdruck meiner Entzifferungen in den Göttingischen Anzeigen hat auch zu den meisten Bedenklichkeiten des Herrn D. Münter Veranlassung gegeben, welche er nicht würde geäußert haben, wenn er das Original vor Augen gehabt hätte. . .

274. An G. F. Grotefend, [Antvorskov] 1/8 1803.

Wenn ich, Hochgeehrtester Herr Collaborator, meine Antwort auf Ihr letztes verbindliches Schreiben so lange aufschob, so geschah es, weil ich immer hoffte irgend einen Schritt weiter in dem Lesen der persepolitanschen Inschriften zu thun. Allein dazu hat es mir an Zeit und glücklicher Musse gefehlt, und ich darf es doch nun nicht länger anstehen lassen, Ihnen wenigstens die Ankunft Ihres Briefes u. der mir sehr angenehmen Abschrift Ihrer zweiten Abhandlung zu melden. Ich habe versucht, nach Ihrer Anweisung Worte in den zwei andern Schriftgattungen zu lesen, aber kein mir bekanntes Wort angetroffen. Auch gestehe ich Ihnen aufrichtig daß ich, so sehr ich davon überzeugt bin, daß Sie in Rücksicht auf die auch von mir anerkannte alphabetische Schrift auf dem rechten Wege sind, noch nicht meine Vermuthung über die zwey andren Schriftarten, besonders über die am meisten zusammengesetzte kann fahren lassen. Ich gebe Ihnen zu, daß nur einige 40 verschiedene Zeichen auf den Persepol. Wänden stehen; aber die babylonischen Baksteine enthalten deren ungleich mehr; und wäre nun gar die Sprache auf diesen chaldäisch, so liesse sich nicht



einmahl eine Anzahl von 40 verschiedenen Buchstaben annehmen. Indeß gestehe ich gerne, daß diese Schriftart die schwerste von allen ist, und fürchte daher, daß alle Mühe die man auf sie verwendet, vergeblich seyn werde. Die Flectionen der Gruppe von 6 Pfeilern sind freilich ein merkwürdiger Umstand; sie scheinen mir aber doch nicht entscheidend zu seyn. Denn es wäre ja wohl möglich daß Zeichen und Buchstabenschrift unter einander gemischt, und daß folglich nur die Figuren welche der Gruppe angehängt sind, Buchstaben wären: sonst müßte man auch annehmen, daß in der Sprache, worin die Inschriften verfaßt wären, das Wort König aus Einem Buchstaben, mithin aus einem einzigen Vocal bestände. Ich schreibe diesen Brief auf dem Lande 12 Meilen von Kopenhagen, habe die Inschriften nicht bey mir, und kann daher diese Vermuthung nicht genauer prüfen. Untersuchen Sie nun selbst ob die Zeichen durch welche das Wort flectirt wird, auch in andern Verbindungen vorkommen?

Falls Ihnen eine Samlung von allen auf den babyl. Baksteinen in Paris vorkommenden Zeichen zu etwas nützlich seyn kann, will ich Ihnen herzlich gern die meinige mittheilen. Zugleich sende ich Ihnen einige Anmerkungen, die ein neulich aus Trankebar zurückgekommener, des Sanscr. u. des Tamulischen kundiger Prediger Hr. Fuglsang, über einige Wörter der alphabetischen Inscript, so wie ich sie nach Ihrer Anweisung habe lesen können, gemacht, und mir erlaubt hat, Ihnen mitzuthemen. . . Vielleicht helfen Ihnen einige von diesen Notizen auf die Spur. Hr. Fuglsang wird sich ein Vergnügen daraus machen, Ihnen, wenn Sie über andre Worte Erläuterungen bedürfen sollten, dieselben mitzuthemen.

275. An G. F. Grotefend, Kph. 12/4 1821.

Erst gegen Ende des vorigen Jahres erhielt ich, hochgeehrter Herr und Freund, durch einen Reisenden Ihr ihm von unserm Freunde Heeren für mich mitgegebenes Päckchen, in welchem das erste Heft von Dorows Morgenländischen Alterthümern befindlich war. Ich weiß Ihnen meinen Dank dafür, und meine Theilnahme an diesem interessanten Werke nicht besser zu bezeugen, als indem ich Ihnen alle meine Schwefelgüsse von Perischen Cylindern zum Gebrauch für die Fortsetzung desselben schicke. Sie sind, den Abdruck in Siegellack ausgenommen, der aus der Praunischen Samlung in Nürnberg ist, u. den Murr auch hat in Kupfer stechen lassen, alle, theils aus dem Pariser Kabinette, theils aus der Borgianischen Samlung. Leider sind sie mir in Verwirrung gerathen. Die 7 beigelegten Zettel weisen aber grossentheils Caylus nach. Der gelbe, u. die beiden rothen



Schwefelgüsse, nebst 4 andern schwarzen, sind Borgianisch. Wenn Sie den nöthigen Gebrauch davon gemacht haben, ersuche ich Sie, sie mir gelegentlich zurückzuschicken. Den babylonischen Backstein habe ich längst durch Herrn Hofrath Tychsen zurückerhalten. Wir haben jezt auf unserer Universitätsbibliothek ein Original [von] Calcutta erhalten, von dem ich Ihnen, zugleich mit dem Buche zu welchem es hinzugefügt ist, in einem zweiten Convolut einen Steindruck schicke.

Ich besitze auch Abdrucke späterer persischer Gemmen aus der sasanidischen Epoche, zum Theil mit Schrift. Auch diese stehen Ihnen herzlich gerne zu Befehl; falls Sie sie nicht leichter aus Paris u. London bekommen können. Der Prodromus auf Einem Blatt den Sie neben dem Steindruck finden werden, enthält einen Versuch das Geburtsjahr Christi näher zu bestimmen. Ich muß nur noch hinzufügen, daß man hier Keplern nachgerechnet und gefunden hat, daß die Conjunctionen der Planeten Jupiter u. Saturn nicht a. u. c. 747. sondern 746 Ende Mai's, Ende Augusts, u. um Weihnachten statt gefunden haben.

Wenn Sie Herrn Rüpell schreiben, so bitte ich Sie Ihm zu sagen, daß ich hoffe; Er würde durch den Bergrath v. Herder in Dreßden den einen Stein bekommen haben, den Er für das ägyptische Papyrus Fragment verlangt hatte. Wenigstens hatte Herder mir als er hier sich einige Tage aufhielt, versprochen, Ihm denselben von Dreßden aus nach Frankfurt zu senden. Was den Zweiten betrifft, so habe ich ihn bisher noch nicht erhalten können, werde aber fortfahren mir alle Mühe drum zu geben.

An Herrn Dir. Matthiæ meine beste Empfehlung. Die Collationen aus dem hiesigen Codex des Livius theils gedruckt, theils handschriftlich, hat er hoffentlich bekommen. Ich entsinne mich in diesem Augenblicke nicht, ob ich Sie unter Wangenheim's oder unter Steins Couvert abgeschickt habe.

Zu den Cylindern füge ich noch zwei Abdrucke von Gemmen mit Keilschrift hinzu, die ich aus London erhalten habe.

## 276. Von G. F. Grotefend [Hannover 1821].

Mit der gütigen Zusendung der zum Theil mir unbekannt gewesenen und durchaus lehrreichen Schwefelgüsse haben Sie mir eine solche Freude gemacht, daß ich nicht nur Ihr freundliches Anerbieten, auch Abdrucke späterer persischer Gemmen aus der sassanidischen Epoche auf Verlangen mir zuzusenden, anzunehmen mich erdreiste, sondern überhaupt Sie bitte, mir, sovieles Ihnen möglich ist, alles dasjenige mitzutheilen, was mich in meinen Forschungen über persische Alterthümer leiten kann. Aus der Amalthea,



die Herr Hofrath Böttiger in Dresden herausgibt, werden Sie ersehen, daß ich meinem nur zu sehr verkannten Streben in Erforschung der Keilschrift eine andere Richtung gegeben habe, welche vielleicht mehr Theilnahme erweckt. Ich bin nämlich trotz dem absprechenden Urtheile, welches sich Herr Rhode in den Wiener-Jahrbüchern über Dorows erstes Heft der Morgenländischen Alterthümer erlaubt hat, unablässig bemüht, eine persische Ikonologie zu begründen, wozu mir Herder die erste Idee gab, und welche mich hoffentlich in den Stand setzen wird, den merkwürdigen Stein aus Susa zu erläutern, dessen Abbildung ich endlich erhalten habe. Daß er einfache babylonische Keilschrift, wie Dorows Walze, enthält, leidet keinen Zweifel; aber was man für ägyptische Hieroglyphen gehalten hat, sind ächt babylonische im persischen Stile, die mehr Aehnlichkeit mit der mexikanischen Bilderschrift als mit den ägyptischen Hieroglyphen, in Hinsicht auf ihren innern Charakter, haben. Es ist eine symbolische Schrift, in deren Sinn ich jetzt immer tiefer eindringe, und die mir aus den Mithrasmysterien zu stammen scheint. Wer in diese Symbolik nicht eingeweiht ist, vermag in den Cylindern keinen Sinn zu finden, wenn er den Zend-Avesta auch noch so oft durchgelesen hat. Was ich im ersten Bande der Amalthea gegeben habe, ist nur ein kleiner Vorschmack davon; mehr kömmt schon im Aufsatze des zweiten Bandes vor, aber das meiste ist mir noch räthselhaft. Einzelne Irrthümer sind schwer zu vermeiden, aber durch vielfache Vergleichen mehr oder weniger ähnlicher Abbildungen lockt man doch eine Wahrheit nach der andern heraus. . .

277. Von G. F. Grotefend, Gifhorn 7/10 1822.

Ew. Magnificenz schreibe ich jetzt mit einer nicht geringen Besorgniß wegen der Schwefelabdrücke, welche Sie die Güte hatten, mir zu freier Benutzung zuzusenden. Vor etwa einem Monathe kam ein Dr. Witte mit einer schriftlichen Empfehlung vom Kirchenrath Schwarz in Heidelberg zu mir nach Hannover, wo ich seit einem Jahre Director des Lyceums bin, und kündigte sich mir als ein Mitglied der Reisegesellschaft an, welche auf Kosten der dänischen und englischen Regierung ins Innere von Afrika bis zum 14° N. B. gekommen sey. Unbekannte Inschriften auf einer wundervollen Pyramide wurden als Veranlaßung dieses Besuches angegeben, welchen Herr Dr. Witte durch allerlei Erzählungen aus wenig besuchten Gegenden mir sehr angenehm zu machen wußte. Unter diesen Erzählungen drehte sich das Gespräch auch bald auf Ihre Magnificenz, für welche einige Pergamentrollen im karthagischen Gebiete aufgefunden seyn sollten. Da



ich nun den Hrn. Dr. Witte von Ihren persönlichen Verhältnissen, sowie von Herrn Nyerup, Rask u. a. Gelehrten, sehr wohl unterrichtet fand, und er selbst auf der Rückkehr nach Kopenhagen, wo er als Professor linguarum orientalium angestellt sey, begriffen seyn wollte, so hielt ich dieses für die beste Gelegenheit, um Ew. Magnificenz die zu zwei verschiedenen Mahlen über Frankfurt erhaltenen Schwefelabdrücke wieder zurückzusenden. Ich packte daher alles zusammen, was ich von Ihrer Güte in Händen hatte, und war sehr erfreut, Ihnen diese Sachen durch einen Reisenden, der sich sehr für Sie zu interessiren schien, zurückschicken zu können. Der Umstand, daß derselbe Reisende am Ende mich um Geld ansprach, machte mich zwar etwas stutzen; allein die Art, wie mir derselbe seine Verlegenheit schilderte, machte mich so wenig irre, daß ich ihm mit Vergnügen zehn Thaler gab, ohne eine Quitung zu verlangen, welche er mir dennoch ausstellte. Erst dann fing ich an, irre an ihm zu werden, als die versprochene Rückzahlung der geliehenen 10 Thaler nicht erfolgte; aber erst jetzt vereinigt sich Unwillen mit Besorgniß bei mir, da ich bei einem Besuche meines Bruders, welcher in Gifhorn als Superintendent angestellt ist, erfahre, daß Herr Dr. Witte von Braunschweig aus auch meinen Bruder hieselbst aufgesucht und zu einem Vorschusse von fünf Thalern auf ähnlich unerfüllte Weise bewogen hat. Alles dieses würde noch wenig Eindruck auf mich machen, weil einen Reisenden leicht allerlei Verlegenheiten treffen können, die ein nachtheiliges Licht auf ihn werfen. Allein, was mich empört, ist die Art, wie er meinen Bruder belogen und ihm die von mir anvertrauten Schwefelabdrücke und Siegel, die er nie aus ihren Schachteln oder Kästchen hätte herausnehmen sollen, in welchen ich sie ihm übergeben hatte, als eine von ihm auf seinen Reisen gemachte Sammlung gezeigt hat. In einem solchen Manne muß ich einen Betrüger fürchten, und darum eile ich, Sie auf ihn aufmerksam zu machen.

Der bei meinem Bruder zurückgelassene Schein ist Wilhelm Kastberg v. Witte, Dr. juris & philol. unterschrieben; auf dem mir zurückgelassenen steht aber, wofern ich nicht irre, Hwyt. Das vorgesetzte H soll nach seiner Aussage einen Adlichen bezeichnen. Ein Däne ist er allem Anschein nach: denn auch seine Sprache verräth ihn als einen solchen. Im Jahre 1809 will er zu Göttingen Dr. geworden, und seit der Zeit auf Reisen, zuerst nach Spitzbergen, von wo er über Nord-Amerika und Westindien zurückkehrte, dann auf das atlantische Gebirge und in das Innere von Afrika gewesen seyn. Wenn er seinen Angaben nach erst 32 Jahr alt ist, muß er 1790 geboren seyn. Auf Pralerei und Unwissenheit hat ihn sowohl mein Bruder als



ich ertappt; aber wir haben es ihm zu Gute gehalten um des inneren Zusammenhanges der übrigen Erzählungen willen. Ich tröste mich immer noch mit der Hoffnung, daß nur Verlegenheit jenen Reisenden zu Handlungen veranlaßte, welche ein rechtlicher Mann zu thun sich scheuet. Aber wenn auch Hr. Hwhyth wirklich der Mann ist, wofür er sich ausgibt, und wofür er in Schriften sich bekannt gemacht haben will, die ich nicht gelesen habe; so bedaure ich doch das gelehrte Publicum, welches von ihm gewiß mit allerlei Lügen und Pralereien hingegangen werden wird. Da ich jetzt Ew. Magnificenz um etwas näher wohne als sonst, so darf ich vielleicht auf baldige Nachricht hoffen, die mich entweder beruhigt oder mich wegen eines argen Betruges untröstlich macht.

278. An G. F. Grotefend, Kph. 2/12 1822.

Nur wenige Worte, hochgeehrter Freund, um Ihnen theils zu melden, daß Ihr babyl. Stein bereits von Lübek unterwegs ist; und zugleich um Ihnen den Gypsabguß des Cylinders u. den Schwefelguß der Gemme, die im Cabinette des Abbé de Terlan in Paris befindlich war, zu senden. Der Syndicus Gütschow, der sich eben hier aufhält und in wenig Tagen abreiset, nimmt das Kästchen mit nach Lübek u. wird es von dort aus weiter befördern. Die Gemme behalten Sie. Sie werden über dem Kopf einen Sprung im Schwefel finden, der ist auch im Original. Den Cylinder senden Sie mir gelegentlich zurück. Gerne theilte ich Ihnen auch einen Abguß des grossen bei Bagdad gefundenen Steines mit, dessen Deutung Lichtenstein versuchte, wenn er nicht zu groß wäre, um transportirt zu werden. Er würde auch auf einer Landreise mit Frachtfuhr viel risquieren. Ausserdem ist er bereits von Millin in den Monuments herausgegeben.

Wenn Sie dem Hofrath Dorow schreiben, so haben Sie die Güte ihn an den römischen Backstein mit dem Namen der LEG. XXII zu erinnern zu dem er mir Hoffnung gemacht hat, und bitten Sie ihn denselben an Dr. Augusti abzuliefern.

279. An Ph.-A. Grouvelle, [Kph.] 1/12 1799.

Citoyen Ministre. Des lettres, que j'ai reçu d'Allemagne, portent une nouvelle très interessante pour l'étude de l'Antiquité; sçavoir, qu'on a decouvert en Egypte et déposé a l'Institut des Sciences au Caire une plaque chargée d'une Inscription triple, Hieroglyphique, Copte et Grecque, et que ces deux dernieres Inscriptions concordent parfaitement.

Quoique je ne puisse pas croire que cette plaque soit très ancienne, et

qu'il soit même vraisemblable que la connaissance parfaite des hieroglyphes se soit déjà perdue sous l'empire des Perses, et dans les premiers tems des Lagides: cette decouverte pourrait pourtant donner quelque renseignement de plus, et servir de guide, pour trouver la clé de cette ecriture allegorique & figurée dont les monumens de l'Egypte sont couverts.

J'ai donné à Rome beaucoup de soin à l'étude de la langue Copte; j'ai copié quantité de vieux Fragments de Manuscrits en dialecte Memphitique et Sahidique: Je crois aussi avoir retenu des discours de mon savant compatriote Georges Zoëga les Idées principales, qu'il faut toujours garder en vue dans toutes les recherches qu'on fait sur les hieroglyphes: et il serait peutêtre possible, que l'examen de cette Inscription me conduisait à quelque resultat interessant.

J'ose donc vous prier, Citoyen Ministre de vouloir bien prendre des Informations à Paris, si cette nouvelle s'est constatée, si même on a envoyé des Copies en France, et s'il serait possible d'en obtenir une pour faire l'essai quid valeant humeri quid ferre recusent.

## 280. Von Ph.-A. Grouvelle, Paris 2/3 1801.

Habitué, comme vous l'êtes, Monsieur, à rendre des services, vous ne serez point surpris que je vous en demande un auquel je mets beaucoup de prix; et si j'ai bien sù vous montrer toute l'estime, que j'ai depuis longtems pour vos lumières, vous ne vous étonnerés pas que j'y aie recours.

Resolu maintenant à passer les deux tiers de l'année à la Campagne, je voudrais y consacrer mon loisir à un travail suivi sur l'histoire, et sur celle de France, principalement, qui me paraît avoir été assés malheureusement traitée dans notre langue; quoiqu'il n'en existe aucune pour laquelle on ait rassemblé plus de bons matériaux. Les quatorze et quinzième siècles sont ceux sur lesquels je me prepare à essayer mes forces, et déjà pendant cet hiver, j'ai fait les premières et les plus utiles recherches. Mais j'ai réfléchi qu'il a été écrit en allemand beaucoup d'excellens morceaux sur ces mêmes tems, qui deviendraient pour moi des sources tout à fait neuves et propres à me donner quelque avantage sur les écrivains qui m'ont précédé. L'inspection d'un Catalogue est un moien imparfait et peu sur de connaître ces sources. au contraire la notice que pourrait m'en donner un savant tel que vous abrégèrait et rectifierait singulièrement cette partie de mon travail. Pourriés vous donc, Monsieur, à votre commodité, me désigner quelques uns des meilleurs écrits allemands, aiant trait à l'histoire de France depuis le regne de Philippe le hardi jusqu'après le regne de Louis XI?



Je connais et je puis me procurer ici les grands recueils, de chroniques, d'actes et de monumens historiques de tout genre qui ont été donnés en Allemagne, en Italie & en France. J'ai des notices exactes de ce qu'ils contiennent. mais ce que je ne connais pas assés, c'est ce que l'Allemagne a produit de bons morceaux historiques depuis cinquante ans.

En fin, Monsieur, vous connaisés mon projet: dites moi: lisés ceci & je le lirai. J'observe seulement que c'est seulement le meilleur, l'essentiel qui devrait composer cette note. Car d'un côté, je me ferais scrupule d'abuser d'un tems que vous employés si bien; d'autre part, je pense qu'en pareille matière l'embarras est plutôt de resserrer ses études que de les étendre. le merite n'est pas de faire beaucoup de chemin dans cet océan; mais au contraire d'en faire le moins possible pour arriver aux decouvertes qu'on se propose. Il faut donc de bonnes cartes et une boussole. à qui puis je mieux les demander qu'à vous?

Je n'ai pas oublié d'ailleurs, Monsieur, que vous avés pris pour l'objet de vos recherches aussi philosophiques qu'érudites un des chapitres principaux par lesquels doit commencer l'histoire que je médite: c'est la catastrophe encore mal éclaircie des Templiers. ce seroit une indiscretion sans doute de vous demander vos propres decouvertes sur cet article curieux, ainsi que sur la liais[on] de ce fait déjà si vieux avec des faits très modernes & mêmes très recens. Cependant vous aimés la vérité; les prejugués et surtout les viles passions qui la craignent ne sauraient vous atteindre. au contraire le courage philosophique qui la publierait ne peut que vous intéresser. J'espere donc que vous voudrés bien m'indiquer aussi quelque bonne source sur cette matière...

281. An Ph. A. Grouvelle, Kph. 20/4 1801.

J'ai bien des excuses a vous faire, Monsieur, du retard de cette lettre en reponse à celle que vous m'avés fait l'honneur de m'ecrire. Mais j'espere que les circonstances politiques dans les quelles nous nous sommes trouvés les semaines passées, m'obtiendront votre pardon. Inter arma silent Musæ! et quoique en ma qualité d'Ecclesiastique j'aye été dispensé de la prise d'armes, je m'en suis du moins vu environné pour la premiere fois de ma vie, et j'ai moimême pendant plusieurs jours dû exercer le metier plutot de Commissaire de Guerre que de Professeur auprès de nos etudiants metamorphosés tout a coup en soldats. Mais l'armistice conclu, tout va reprendre ses anciennes formes paisibles; et je m'empresse à profiter des

premiers moments tranquilles, pour satisfaire tant que je pourrai au devoir agreable que Vous m'avez imposé.

Je voudrais seulement pouvoir vous donner des notices bien interessantes sur les auteurs allemands dont la lecture pourrait vous etre de quelque utilité par rapport a l'ouvrage important que vous avez entrepris. Mais je vous avoue sincerement, que c'est là une des parties les plus steriles de la litterature allemande. Il n'y a presque autre chose que des traductions; et le seul ouvrage original, l'histoire de France de Meusel en 4 Volumes in Quarto, d'ailleurs fort estimable, ne contiendra rien de nouveau pour vous, etant tiré des sources connus. . . La litterature de l'histoire des Templiers est un peu plus riche, parceque cette matiere interessante a occupé plusieurs savants allemands. Ce fut Monsieur Nicolai de Berlin, dont l'essai sur le secret des Templiers fixa l'attention du public. Mr. Herder refuta ses hypotheses dans le Deutscher Mercur de Wieland 1782. . . Enfin parurent la Traduction de Mr. Moldenhawer des actes originaux du procès fait a Paris, dont Dupuy s'etait deja servi, et mon edition des Statuts de l'Ordre des Templiers. J'ai depuis ce tems continué mes recherches, qui devaient faire partie du 2e Tome: et comme le libraire de Berlin faisait des difficultés a le publier, j'ai, il y a quelques mois, envoyé a Mr. Henke Professeur de Helmstedt une dissertation à inserer dans un journal dont il est redacteur, sur la question si les T. etaient coupables ou non des crimes qu'on leur imputait. J'espere avoir sauvé leur innocence, et avoir éclairé differents points qui jusqu'ici ne pouvaient pas l'etre; surtout ce qui regarde l'adoration de l'Idole qui ne paraît, d'après le procès de Paris, avoir été autre chose, qu'une adoration de reliques contenuës dans des Ostensoires de divers metaux et de diverses formes. . . Pour ce qui est d'une autre question examinée en Allemagne depuis près de 20 années; et depuis peu de même en France par Bonneville, par l'auteur anonyme du Tombeau de I[acques] M[olay] et l'abbé Barruel, je vous avoue franchement, que je ne sais qu'en dire. J'ai a plusieurs reprises taché d'approfondir cet objet interessant; mais jamais je n'y ai pu venir a bout. Je trouve, que si l'on considere cette question historiquement, il n'y a absolument rien, qui rende la filiation pretendue impossible. Mais de l'autre coté, l'histoire ne peut se contenter de pures possibilités. il y a des siecles d'interstice entre l'abolition de l'Ordre des T. et les premiers traces que l'histoire sache decouvrir de la nouvelle Societé. Et quoique on se pourrait peutetre servir de quelques faits qui paraissent avoir des rapports aux Templiers, pour remplir quelques lacunes; ce ne sont pourtant que des faits detachés, dont la connexion avec ceuxci reste



toujours problematique. Tel est, Monsieur, le resultat que j'ai pu tirer de mes recherches sur cette matiere: Mais je me propose d'y revenir, croyant m'etre apperçu de quelques traces, qui pourront mener plus loin, pourvu qu'elles ne m'echapent au milieu de la poursvite. Car vous savés vous meme mieux que moi, combien de fois en recherches historiques on est tout a fait arreté et desorienté par de tels accidents...

282. An J. G. Gurlitt, Kph. 12/11 1816.

Ich bin Ihnen, mein verehrter Freund, lange meinen Dank schuldig geblieben für Ihren schönen Pindar, den ich erhielt, als ich eben im Begriff war eine Visitationsreise nach der Insel Bornholm anzutreten. Indeß fand ich noch Zeit Ihre Schrift zu lesen, und habe mich sehr daran erfreuet. Die Einlagen habe ich sogleich abgegeben. Meine Religion der Karthager, die zur Ostermesse erschien, werden Sie vielleicht gesehen haben. Es thut mir leid, die Schrift sobald herausgegeben zu haben, denn ich habe seitdem so viele Zusätze gemacht, daß sie, falls sie eine neue Ausgabe erleben sollte, beinahe das doppelte betragen wird; und noch hoffe ich manches in den Scholiasten u. Wörterbüchern zu finden.

Jetzt bin ich im Begriff den ersten Fascikel von *Miscell. Hafniensibus theologici et philologici argumenti* herauszugeben. eine Schrift in zwangfreien Heften, zu der sich mehrere hiesige Gelehrte mit mir vereinigt haben. Mögte nur der Zeitgeist diesen Studien günstig seyn! Indeß ist doch Philologie eine der Wissenschaften die im Revolutionssturme noch am besten geblühet haben. Sie erwekte bei den Weltherrschern keinen Argwohn, weil sie sie verachteten...

283. Von J. G. Gurlitt, Hamburg 18/11 1816.

Ich eile, Hochwürdigster Goenner u. Freund, Ihnen die verlangte *Oratio Zimmerm. de Luthero* zu senden, wenn Sie etwa derselben bald bei Ihren Vorarbeiten zur Feier des Reformationsfests bedürftig seyn sollten.

Ach! Sie können das schöne Fest der Zurückgabe der Vernunftrechte in Glaubenssachen an die christliche Menschheit mit allgemeiner Eintracht und Freude feiern, dahingegen in Deutschland diese Feier durch die Theilung in die katholisirende mystische u. die ächtprotestantische Partei ein zerrissenes Wesen seyn wird. Die kathol. Partei arbeitet sicherlich im stillen immer fort, uns das Nez wieder über die Vernunft u. das Gewissen zu werfen, u. die Heidelberger u. Berliner Theologen sind sehr willkommene Diener. Dereser hat vor einiger Zeit in Dresden die angesehensten Männer

ganz laut aufgefordert, die Vereinigung beider Parteien doch endlich einmal einzuleiten. Sollte das geschehen, so werden selbst die, die es gefördert haben, in kurzem Ach! u. Weh! schreien, ich meine Theologen, Fürsten u. Minister. Ihr in vielen Rücksichten glückliches Land hat dergleichen nicht zu fürchten. Aber ein Mann, wie Euer Hochwürden, wird ein kräftiges Wort bei dieser Gelegenheit reden, welches für Deutschland nicht verhallen wird.

Ihre Religion der Karthager betreffend, so wünschte ich, daß Sie den schon vorhandenen Vorrath von Nachträgen alsbald zu einer zweiten Ausgabe benutzten, unter Kassation aller noch vorhandenen Exemplare der ersten Ausgabe. Da Eu. Hochwürden nicht ums Geldes willen schreiben, so wird es Ihnen auf ein kleines Opfer nicht ankommen; wobei das gelehrte Publicum so ungemein gewinnt. Basedow pflegte es wol zu thun.

Meine obigen Äußerungen gegen den Katholicismus werden Eu. Hochwürden sicherlich nicht misverstehen. Wir können, dürfen u. müssen uns nicht vereinigen, wenn die Katholiken die Hierarchie — NB. in der Art, wie sie sie wollen — nicht aufgeben, u. das können sie nicht, ohne daß sie aufhören, Katholiken zu seyn. Glaubensverschiedenheit mag übrigens immer seyn. Sagt doch selbst Augustinus: in necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.

Könnte das Opfer eines Menschenlebens die Menschheit von der Katholischen Hierarchie, die Vernunft, Glauben u. Gewissen bindet, u. allein die Schlüssel zu Himmel und Hölle zu besitzen behauptet, befreien, ich wollte der erste meinen Kopf ruhig u. getrost auf den Klotz legen. So tief haben selbst meine wenigen Geschichtsstudien den Haß gegen jene Heyden gegründet.

sub Rosa: Des Altonaer Gymnasiums sollten sie sich doch in Kopenhagen ein wenig erbarmen. Die Männer sind gut, aber es fehlt am gehörigen Personale. Wie könnte man eine Professorstelle eingehen lassen! Nun ist Lillie noch dazu total krank seit fast einem Jahre. Warum sezt man nicht ein paar geschickte Collaboratoren an? die man aus Heinrichs Schule leicht haben kann, u. die man in einer Monarchie für weniges haben kann, da ihnen der König bessere Stellen, Pfarrerstellen u. Schulstellen versprechen und leicht geben kann. Ich glaube, die Selectaner haben jezt nur *eine* Stunde per Woche griechisch. Einige kommen Mittw. u. Sonnab. Nachmittag herein u. hören bei mir über den Pindarus u. sind sehr fleißig.

284. An J. G. Gurlitt, Kph. 27/2 1821.

Gestern, mein verehrter Freund, erhielt ich Ihr Packet, für welches ich herzlich danke. Den Nachtrag zur Notiz über Winkelmann habe ich sogleich



mit großem Interesse gelesen. Die Schrift Ihres Schülers Hinrichs kannte ich schon aus den Göttinger Anzeigen, gesehen hatte ich sie aber noch nicht. Desto lieber ist mir Ihr Geschenk. Die Einlagen sind sogleich besorgt.

Ich lege ein Blatt bei, das das Resultat einer von mir unserer K. Ges. d. W. neu-lich vorgelegten Abhandlung ist. Auf diesem Wege könnten wir ja wohl zu einer grösseren Gewißheit über das Geburtsjahr Christi kommen, wenn sichs nur beweisen läßt, das die von Abarbanal ausgesprochenen Ideen älter sind, als seine Zeit. Vielleicht liesse sich unter den Wolfischen Samlungen in der Hamburger Bibliothek etwas finden. Könnten Sie mir durch irgend einen Hamb. Gelehrten, der sich mit der Rabbinischen Literatur befaßt, dazu behülflich seyn, so würde ich es Ihnen herzlich danken. Mein Freund Lehmann, der so viel ich weiß, Bibliothekar ist, wird gewiß gerne die Hände dazu bieten. Ich grüsse Ihn herzlich, u. danke Ihm für die mir geschickten Walchischen Dissertationen. Leider war ich nicht in der Stadt als er im vorigen Jahre uns besuchte.

#### 285. Von J. G. Gurlitt, Hamburg 19/5 1823.

Es ist wol endlich Zeit, daß ich Eu. Hochwürden meine kleinen Scripta mittheile, welche Sie immer mit so ungemeiner Güte aufgenommen habe.

An den Vorlesungen über die Mönchsgeschichte werden Sie sicherlich sogleich Ihren alten Lehrer Spittler erkennen. Die Leichtigkeit u. Munterkeit der Erzählung, das Herausheben der Hauptsache, die gutmütige Ironie, mit einem bisweiligen Anstrich von Derbheit, die Liberalität des Sinnes, Geist, Wiz u. Herz verrathen ihn. Noch sind die Tempelherren übrig; das Uebrige hat er entweder in der Vorlesung nicht gegeben, oder mein Schnellschreiber hat es verschwänzt.

Meine Rede, die den Pastor Strauch, meinen ehemaligen Schüler, zur Anklage aufgeregt hat, nebst dem Vorbericht wird sicherlich einiges Interesse bei Eu. Hochwürden erregen, da Sie den in Deutschland sehr weit gehenden Mysticismus u. Aberglauben so sehr haßen, als ich. Sie sollten es mit anhören, welches tolle Zeug diese Leute in Berlin, hier u. an vielen Orten auf die Kanzeln bringen, u. in den Jugend-Unterricht. Ganzer 4 Wochen beschäftigt man kleine Mädchen in den Schulen mit Durchgehen der Weis-sagung im A. T. auf Christus, läßt die Beweise der Vernunft für die Unsterblichkeit vom bößen Geiste stammen, u. zum bößen Geiste führen, predigt, daß das Kind von der Geburt an in der Gewalt des Teufels sei, bis es Christi Verdienst ergreifen kann u. s. w. — Was ich von der Gegenschrift des Herrn

Strauch, die im Drucke ist, in Aushängebogen gesehen habe, ist erbärmlich u. verdient keine Antwort.

Borussia, quantum mutata ab illa! In Berlin haben sie keinen einzigen grammatischen, u. historischen Exegeten. Mein alter Schüler, der Dr. Neander, legt die Bibel gewiß nach seinem guten religiösen Herzen aus, Schleierm. nach seiner Philosophie, Marheinike (der uns neulich hier besuchte, u. sich hier lange aufhielt, ich weis nicht, warum) nach seiner plumben Dogmatik.

Für die Mittheilung des schönen Aufsazes über das Geburtsjahr Christi, sage ich Eu. Hochwürden meinen innigen Dank. Einen gelehrten Rabbiner, der in der angegebenen Absicht unsere rabbinica durchblättere, möchte ich hier wol schwerlich finden. Vor 40 Jahren war ich selbst nicht ganz unbewandert darin, aber andere Studien haben mir fast alles davon geraubt. Vielleicht können es Salomo und Gley, die Prediger des neuen Tempels allhier, erui- ren. Versuchen will ich sie. . .

286. An J. G. Gurlitt, Kph. 30/5 1823.

Ihre schöne Rede, mein verehrungswürdiger Freund, habe ich mit Vergnügen gelesen. Ich habe, wie Sie leicht denken können, kein Ärgerniß daran genommen. Schon vor zwanzig Jahren habe ich in meinem Handbuch der ältesten Dogmengeschichte ungefähr dasselbe geäußert; und wie wir jetzt in Dänemark über die symbolischen Bücher denken, werden Sie aus der von mir zum Reformationsjubilæo geschriebenen und von der Regierung approbirten Epistola Encyclica sämtlicher Bischöfe, die auch in Deutschland gedruckt und übersetzt ist, sehen. Bei uns haben die Harmsischen Streitigkeiten wenig Aufsehen erregt. Ich wüßte nicht, daß von der zu Dänemark gehörenden Geistlichkeit, Meier und Ahlmann auf der Insel Alsen ausgenommen, die aber Deutsch schreiben, [jemand] Antheil daran genommen hätte. Schwärmer gibt es zwar auch bei uns: aber sie sind unter einander uneinig. Der eine übersetzt die Andachtsstunden, der andre zieht dagegen als gegen ein unchristliches Buch, zu Felde. Aber wir haben auch sehr verständige und beliebte Prediger die ihnen das Gegengewicht halten. Zu diesen wird, hoffe ich, nun auch bald mein Sohn, der die Ehre hat Ihnen bekannt zu seyn, gerechnet werden können. Er ist neulich in Kopenhagen an der Admiralitets Kirche angestellt worden, und hat das Talent meines seel. Vaters für die Kanzel geerbt. Was ich gegen die Schwärmer thun kann, schränkt sich meistens auf meine Ordinationsreden ein, denn ich predige nur selten. Aber sie scheuen mich, u. wissen daß sie keinen Trost bei mir finden. Auch sind sie vor meinem bischen Griechisch u. Latein bange, und so habe ich ziemlich Ruhe vor ihnen.



Mit Spittlers Vorlesungen haben Sie mir ein angenehmes Geschenk gemacht. Ich erkannte sie auf den ersten Blick, wiewohl ich diese nicht bei ihm gehört habe. Vergessen Sie nicht mir die Fortsetzung über die Tempelherren zu schicken; und haben Sie noch Exemplare vorräthig, so bitte ich Sie, da diese Programme nicht in den Buchhandel kommen, nur ein vollständiges Exemplar für die Bibliothek der Kathedral Kirche in Rotschild, die ich angelegt habe, u. die bereits sich den 10000 Bänden nähert. Sie enthält bloß Philosophie, Theologie u. Hauptbücher zur Historie. Die Fächer sind weitläufig genug; hätten wir nur Geld, sie gehörig auszufüllen! Ich bin besonders bemühet, das ältere brauchbare zu sammeln. Dann ist die Basis da, auf welche meine Nachfolger fortbauen können.

In dieser Ostermesse ist meine Geschichte der Einführung des Christenthums in Dänemark u. Norwegen herausgekommen. Die Naturphilosophischen Antiquare werden sehr unzufrieden mit mir seyn; denn ich stelle die Odinische Religion als eine Ausgeburt der Lamaischen dar, und kann mich nicht darin finden, bei rohen Stämmen verfeinerte, ja erhabene Religions Begriffe aus den Tiefen der Naturbeschauung geschöpft, zu finden. Solchen Schwärmereien hätte ich vielleicht vor 40 Jahren, als die Edda mir im Kopfe spukte, mich gern hingegeben; nun bin ich zu alt dazu. Herr Mone ist mir schon sehr böse, u. hat mich in den Heidelberger Jahrbüchern übel mitgenommen. Nun wird es wohl noch besser kommen! . . .

Für Ihre Güte, mir durch die in Hamburg angestellten jüdischen Prediger Antwort auf meine im Prodomus de anno natali I. C. aufgeworfenen Fragen, wo möglich, verschaffen zu wollen, bin ich Ihnen sehr dankbar. Ich habe diesen Gegenstand für das nächste Program das ich zu schreiben haben werde, bestimmt, und muß demnach mir Mühe geben, das nöthige allmählich zu sammeln. Bisher habe ich kein älteres Zeugniß als das aus dem Abarbanal auffinden können, und das ist freilich noch sehr jung! Herr v. Zach in Genua hat mir die Ehre erwiesen, meinen Aufsatz französisch übersetzt in seine Correspondance litteraire aufzunehmen, in der Übersetzung aber ein paar gewaltige Böcke gemacht, so daß ich ziemlich als ein Ignorant dastehe: aus der Gematria macht er z. B. die Gemara. Ein Genuesischer Geistlicher hat gegen mich gepredigt. Ein anderer sich sehr darüber erboßt, daß ich, ein Ketzer, es wage mich einen Bischof zu nennen. Hr. v. Zach hat dieses in einem Briefe an Herrn Admiral Löwenörn sehr komisch erzählt.

Aus Berlin weiß ich weiter nichts, als daß in diesem Jahre an keine General Synode zu denken ist. Man fürchtet sich vor dem lauten Widerspruch gegen die Liturgie für die Domkirche. Die ist denn auch ein schönes Stück Arbeit,



ihres Verfassers würdig. Gott sei Dank daß bei uns die Generaladjutanten etwas anders zu thun haben, als Liturgien zu schreiben!

Die Einlage an Herrn Dr. Scholz in Bonn empfehle ich Ihrer Güte; lassen Sie sie auf die Post geben. Sie enthält Anfragen über das Grab Davids und die Festung Bitther, deren er in seiner Reise nach Aegypten und Syrien gar nicht erwähnt hat. Vielleicht wird er in seiner biblisch-critischen Reise, die noch nicht heraus ist, davon handeln.

[Am Rande:] Ich habe eben Gelegenheit dasselbe directe nach Bonn mit gedruckten Sachen an Augusti abgehen zu lassen. . . Ungefähr gleichzeitig mit diesem Briefe wird Ihnen Herr Dr. Rudelbach eine Empfehlungskarte von mir überreichen, u. eine im vorigen Jahre gedrukte Epistel an Herrn v. Ouvaroff in Petersburg bringen. Er ist ein wakrer u. hoffnungsvoller junger Mann, der jezt auf Reisen geht. Haben Sie Freunde in Münster, Cölln, Bremen, so seyn Sie so gütig Ihm einige Zeilen mitzugeben.

### 287. Von J. G. Gurlitt, Hamburg 18/10 1823.

Eu. Hochwürden habe ich die Ehre, anbei mein leztes Programm Spittlers Mönchsgeschichte enthaltend zu übersenden. denn die Geschichte der Johanniter-Ritter hat er entweder nicht gelesen, oder mein Geschwindschreiber hat sie versäumt. Benedictiner, Bettelmönche, Jesuiten u. Tempelherren machen nun ein Bändchen, das ich auch der Königlichen Bibliothek aus alter Hochachtung gegen den guten dän. Staat übergebe, weil von allen nicht mehr, als 100 Ex. in den Buchhandel gekommen sind.

Daß Eu. Hochwürden bei Ihrer Gelehrsamkeit u. philolog. Kenntniß des Altertums nie Schwärmer ü. überschwengliche Orthodoxen schützen können, ist jedem einleuchtend. Die Prediger fast der ganzen französ. Schweiz sind Schwärmer. Weise hatte unsre französ. Gemeinde einen daher (Namens Merle) nur auf 5 Jahr angenommen, um ihn, falls Mißgriff geschehen, wieder zu entlassen, was geschehen ist. Er besuchte meinen Grafen Kalkreuth, der hier studirte u. bei mir wohnte, oft. Dieser Kalkr. (ein Sohn meines ehemaligen Klosterbergischen Schülers) war vorher auf dem Gymnas. in Neuchatel gewesen u. zum tollsten Schwärmer gemacht worden. z. B. er glaubte nach eifrigem Gebete Christum zu sehen.

Schleiermachers Dogmatik ist nun da, ein sonderbares Gemächte! Es ist eigentlich in vielen Stücken ein höchst kezerisches Buch, nur in eine schwere u. philosophisch tief klingende Phrasiologie gewickelt, daß sie nicht bey Unstudirten u. nicht einmal bei Halbstudirten Schaden stiften kann. Eine

personelle Unsterblichkeit giebts nicht, sondern ein Zurücksinken der Seele in den allgemeinen Menschengestalt, die sich zu diesem verhält, wie die einzelnen Actionen unserer Seele zu ihr selbst. Das sind warlich nur andere Worte für das Spinozische: Nur *eine* Substanz giebts, alle Seelen sind Accidenzen derselben. Früher wußte ich gar nicht, woher unsere hiesigen Candidaten die Weisheit haben, daß alle Vernunftbeweise für die Unsterblichkeit vom Bößen stammen. Nun sehe ich, Schleierm. ist hierin ihr Lehrer; denn er verwirft alle Vernunftbeweise. — Der Schluß meiner Tempelherrn ganz hinten nach der Ankündigung der Reden geht einzig auf Berlin u. Hegel. Nicht *einen* gelehrten Exegeten, nicht *einen* liberalen Theologen hat Berlins Universität. Ist das eine universitas literarum? Da müßen Gegensätze seyn. Das bildet denkende Studirende, wie es zu meiner Zeit in Leipzig mit Crusius u. Ernesti u. Platner war. Einem berlin. Geh. Rath Schulz aus dem geistlichen Departement sagte ich dieses u. mehreres der Art. Antwort: »Ach! Altenstein steht auf vulcanischem Boden: der König hält alle liberale Theologen für Atheisten. Sonst wäre Gesenius lange in Berlin. Aber wozu sind denn adliche u. reiche Minister, als noch dazu, daß sie muthig dem König Wahrheit sagen sollten, Abdankung nicht achtend, weil sie ohne dieß zu leben haben? Wie ganz anders Ihr trefflicher König, den ich immer höher achten lerne, je öfter er bei uns ist!

Ein gleich tolles Beginnen ists jezt, alle rohe Religionsbegriffe der rohesten Völker aus den Tiefen der Naturspeculation herzuleiten. Trefflich widersezen sich Eu. Hochwürden auch dieser insania . . . Wäre ich bei der Vocation nach Kiel nur 10—12 J. jünger gewesen; nichts hätte mich zurückgehalten, dort zu wirken mit aller Kraft. denn Sie haben, ut uno defungar exemplo, keine Polizei-Regierung. da ist militär[isch] doch warlich noch besser. denn diese kann strenge u. hart seyn; aber sie ist offen u. gerade. Das ist ein schöner Vorzug des Soldaten!

Gern möchte ich den Breslauer Philologen Passow, einen trefflichen Lehrer zugleich, als Bibliothecar an Cordes Statt in Kiel angestellt sehen. Er könnte dann zugleich lesen u. gute Schulmänner neben Wachsm. ziehen. Die Democratenriecher wollen ihn durchaus nach Königsb. in Pr. relegiren, Altenstein nicht, dieser entschuldigt sich, daß er hierin höherem Befehle folgen müße. Denken Sie sich: ein charmanter Minister! Aber Passow geht nicht; er dankt lieber ab u. sezt sich ins Bloße. Ich habe ihm gerathen, geradezu dem Kanzler v. Brockdorf in Glückstadt seinen Wunsch darzulegen. Sicherlich eine treffliche Acquisition wäre es.

Die Anecdote von Frideric. M. p. 12 der Tempelherren wird Sie freuen.

288. Von H. A. *Hamaker*. Leiden 30/3 1823.

Je vous ai beaucoup d'obligation pour la lettre interessante que vous m'avez ecrite, ainsi que pour la copie de l'inscription Punique, telle que vous l'avez reçue autrefois de la part de M. le Comte Borgia. J'avoue que je vois beaucoup de différence entre les deux exemplaires, et que je desire ardemment de profiter de l'offre polie que vous me faites et de comparer les copies jusque dans les plus petits details. Votre dessin cepandant me parait etre fait avec beaucoup de soin, mais vous le savez, l'omission d'un seul point change quelquefois tout a fait les passages, dont la leçon et l'explication nous paraissent être claires et sures. Néanmoins je ne doute pas que la copie déposée au Musée de Leyde ne soit la meilleure. Voici mes raisons. Notre exemplaire n'est pas moins que le vôtre de la main de Borgia et non comme vous le suppose, de celle de Humbert. Ainsi il n'y a pas moyen d'expliquer les différences, à moins que M. Borgia n'ait été deux fois à Tugga et n'ait copié l'inscription à diverses reprises. Cela étant il faut croire que l'inscription soit plus parfaitement exprimée dans la copie qui offre le moins de lacunes et de difficultés, et c'est sans doute la nôtre. Peut-être que la chose s'eclaircira, si M. Humbert, qui se trouve maintenant à Tunis, succède à enlever la pierre sepulcrale elle même et à la transporter chez nous. Au reste je ne saurais partager vos doutes sur l'identité de Baal et de Thammeth... Quant au nom de dominus clementiæ, pourquoi ne conviendrait-il pas à Baal? Il est vrai qu'on lui offrait des victimes humaines dans les calamités publiques: mais Baal n'était pourtant pas considéré come un génie malfaisant. C'était toujours l'emblème du Soleil, du bienfaiteur de la terre, de l'auteur de toute fécondité.

Je me suis empressé de satisfaire à votre demande concernant la copie du 45<sup>e</sup> chapitre de la Chronique Samaritaine, que j'ai l'honneur de vous envoyer avec cette lettre. La dernière partie de ce chapitre ne concernant pas l'histoire d'Adrien, ni la guerre des Juifs, j'ai pris la liberté de l'omettre: Vous verrez que l'auteur de cette chronique, aussi ignorant dans l'histoire que dans la langue dont il pretendait se servir, ne vous fournira pas beaucoup de details interessans...

289. An H. A. *Hamaker*, Kph. 31/5 1823.

Ayant reçu votre très honorée lettre du 30 Mars, je m'empresse de Vous envoyer sous le couvert de Mr. van Vredenburg l'original du dessin de l'Inscription bilingue que feu Mr. le Comte Borgia m'a fait tenir de Tunis il y a quelques années par l'intermediaire de Mr. Gierlew, Consul Général

du Danemarc dans cette ville; et je souhaite de tout mon coeur, qu'il Vous puisse être de quelque utilité pour décider des Variantes entre les deux copies, jusqu'a ce qu'il Vous réussira d'avoir la pierre même; ce qui pourtant sera un peu difficile d'effectuer, vû que ce marbre sera probablement encore a Tugga, à une distance assés considérable de la mer. L'occasion que j'ai eûe ici, d'acquérir un petit cône d'une substance calcaire, que les Minéralogues appellent Arragonite, et qui est proprement un Stalactite, tel qu'ils se trouvent dans les Cavernes des montagnes calcaires dont l'Isle de Chipre & l'Asie sont remplies, m'a porté a faire, avec l'aide d'un architecte habile, l'essai de restituer le Temple de Paphos d'après les medailles, les pierres gravées et les descriptions des voyageurs, surtout d'Ali-Bei et de Mr. de Hammer. J'ai accompagné les dessins d'un mémoire, que j'ai lû a nôtre Académie des Sciences, et que je me propose de publier aussitôt que j'aurai obtenu de notre Consul residant à Alexandrie quelques notices ultérieures sur ces ruines, que j'espère qu'il pourra me procurer facilement. Cependant je me fais un grand plaisir de Vous communiquer quelques notices, qui pourront justifier Votre déchifration de l'epithète du nom de la Deesse de Carthage . . . Pour ce qui est du Dialecte de la Thebaïde, j'ai envain cherché le mot analogue dans les fragmens de la version du nouveau Testament publiés par Woïde, et ceux que j'ai copié a Rome des manuscrits de feu M.le Cardinal Borgia. Mais si cela pourra Vous intéresser, je chercherai de nouveau, comme il est si facile qu'un mot puisse echaper aux yeux quand on parcourt les pages à la hâte. J'ai aussi consulté les *Etymologiæ Aegyptiacæ* d'Ignace Rossi, sans y trouver des éclaircissements. Je ne trouve non plus, que Jablonsky ait attendu à cette étymologie, que probablement Zoëga a été le premier à découvrir.

Je vous suis infiniment obligé de la bonté que Vous avez eûe de m'envoyer une copie du 45. chapitre de la Chronique Samaritaine. Quoiqu'il ne donne pas beaucoup d'éclaircissements sur le siège de Jerusalem sous Adrien, il contient pourtant un passage qui mérite d'être observé: celui concernant les souterrains par lesquels les assiégés ont pu conserver des communications avec le dehors; ce qui est nullement improbable, vû la quantité des souterrains qu'il y a eu a Jerusalem, et qui ont bien pû s'étendre assés loin. J'ai parlé des souterrains du Temple et du Tombeau de David & de Salomon dans mes *Antiquarische Abhandlungen*.

Vous êtes le depositaire d'un trésor bien grand et inestimable, étant à la tête de la bibliothèque de Leyde. J'ose Vous demander, s'il est vrai, que parmi les Manuscrits de feu Mr. Valkenaer il y a des livres entiers de la Version d'Aquila, restitués par ses soins, par exemple le livre de Ruth? ce



que j'ai entendu dire, il y a peut-être 20 ans, à un savant qui a passé quelques mois chés Vous, et qui a très bien connu cet illustre savant.

Pour ce qui est de mes *Primordia Ecclesiæ Africanæ*, j'ai été très rejoui de l'espoir que Vous me faites de les voir publiés en Hollande, et je Vous en témoigne ma vive reconnaissance. Je les ai déjà fait copier. Mais il me faudra encore relire Tertullien et Cyprien entiers, pour que rien ne m'échape qui soit digne d'être remarqué. Ce que je ne pourrai faire avant l'automne, devant en peu de jours commencer mes Visites dans les paroisses de mon Diocèse. Cette Dissertation ne s'étend plus loin que jusqu'à l'épiscopat de S. Cyprien vers le milieu du troisième siècle; et j'espère y avoir rassemblé de faits bien intéressants et peu observés auparavant, comme par exemple: que le culte a été célébré en divers endroits, surtout à la campagne, même du tems encore de St. Augustin, en langue Punique; que parmi les Chrétiens d'Afrique il y a eu, qui ont adoré à la fois le Christ et la Déesse céleste; que les Montanistes ont connu le Magnétisme, soit naturel, soit artificiel, et ont eu des clairvoyants (Tertull. de anima c. 9.) Vous trouverez cy-joint le conspectus des §§. . . Je vous prie d'agréer un petit programme qui vient de sortir de la presse, et d'en communiquer l'exemplaire cy-joint à Mr. Reuwens avec beaucoup de complimens de ma part.

290. Von H. A. Hamaker, Leiden 18/5 1829.

J'ai été charmé d'apprendre, que vous aviez reçu mes *Miscellanea Phœnicia* et que malgré vos nombreuses occupations vous aviez déjà consacré quelques momens à les parcourir. Rien ne me sera plus agréable que la nouvelle que vous approuvez cet ouvrage, et j'attends avec impatience les réflexions, qu'une lecture suivie et attentive vous fournira, surtout à l'égard des remarques que j'ai fait en plusieurs endroits sur la religion des Phéniciens. J'ose me flatter que mes opinions tendent à confirmer les principes que vous avez établis dans vos écrits sur la religion des Carthaginois et des Babyloniens. Je ne puis assez reconnaître combien j'ai profité de ces doctes ouvrages dans le cours de mes recherches. Je vois avec plaisir que vous me destinez entre autres l'ouvrage de Mr. Lindberg sur les inscriptions Phéniciennes de Malte; si je le reçois à tems j'en ferai l'examen dans notre *Bibliotheca critica nova*, que je publie depuis quelques années avec trois de mes collègues et dont quatre volumes ont paru. Peut-être ce recueil vous est-il connu; s'il n'en est pas ainsi, vous aurez bien la bonté de m'en avertir, et je ne manquerai pas de vous expédier par la première occasion la série publiée. — Je vous remercie très sincèrement Monsieur des envois de lettres



et de brochures, que vous m'avez adressés dans les derniers tems, en particulier des deux Dissertations danoise et italienne, que j'ai reçues il y a quelque mois par l'entremise de Mr. Selby. L'une de ces dissertations intitulée Om en Votivgemme etc., qui fait partie des mémoires de la société royale des sciences de Copenhague, me rapelle assez à propos, que vous m'avez annoncé par votre lettre du 22 Decembre 1827 ma nomination à la place d'associé étranger de cette savante compagnie. Vous ajoutiez alors que le secrétaire Mr. le professeur Ørsted m'en ferait la communication officielle. Elle ne m'est pas parvenue jusqu'ici.

Je viens d'apprendre par le catalogue de la Messe de Leipsick que Mr. L. N. Boysen a publié récemment chez vous le premier volume d'une nouvelle édition de l'Ibn Doreid avec les scholies d'Abou Abdallah ben Hescham etc. des prolegomènes et des notes. Il importe beaucoup à l'un de mes disciples qui travaille depuis quelque tems sur la même matière, de connaître promptement cet ouvrage, afin qu'il sache à quoi s'en tenir, et s'il doit continuer ou non. Si vous pouvez vous procurer sans peine et sans frais un exemplaire de ce livre vous m'obligeriez infiniment, Monsieur, en le joignant au paquet que vous me destinez. Souffrez que je vous fasse encore une autre demande, que je hasarde au risque de paraître un peu importun. C'est en vain que j'attends depuis deux années un exemplaire du Dictionnaire Islandais de Mr. Rask, ce qui me contrarie beaucoup, car j'ai un désir ardent de connaître cette langue. C'était les libraires Guldenstaedt (si du moins je me rapelle bien le nom) qui s'étaient chargés de me le fournir. Je m'estimerois très heureux, Monsieur, si vous pourriez persuader à ces Messieurs de joindre ce dictionnaire à l'envoi que vous allez me faire, en marquant le prix du livre ainsi que celui de la grammaire Islandaise de Mr. Rask, que j'ai déjà reçue de leur part.

291. An H. A. Hamaker, Kph. 2/6 1829.

Sie erhalten hiebey, hochgeehrter Herr und Freund, durch die Gylden-dalische Buchhandlung das verlangte Isländische Lexicon, über Leipzig wohin sie eben einen Packen spedirt; welches wohl besser ist, als das Buch zur See zu schicken, indem die Erfahrung mich gelehrt hat, dass dieser Weg ziemlich langwierig ist. Erst vor kurzem, und nach Abgang Ihres lieben Briefes, werden Sie durch Herrn Chevalier in Amsterdam meine Sendung erhalten haben, denn dass sie in Amsterdam endlich angekommen ist, weiss ich von dem holländischen Consul de Coninck. In dieser Sendung haben Sie auch die verlangte Dissertation des Hrn. Boisen gefunden. Über Leipzig



sind aber meine Primordia Ecclesiæ Africanæ an Sie und Hrn. v. Hengel abgesandt. Sind sie nicht angekommen, so lassen Sie sie durch Luchtmanns vom Commissionair der Schubothischen Buchhandlung reclamiren. Sie werden in diesem Packete ein paar kleine Schriften für Hrn. Professor Kihl finden, die ihm vielleicht angenehm seyn werden. Die Eine: de numis Patriarcharum Aquilejensium, die er nicht gekannt hat; und die Zweite, ein Heft unserer Antiquarischen Annalen, in dem ein Verzeichniss unserer hier aufbewahrten päpstlichen Ablass-Briefe enthalten ist. Wünscht er einen Abdruck von des Arcemboldi Amtssiegel, so kann ich ihm diesen auch schicken, da das Original Siegel auch hier befindlich ist. Diese Kleinigkeiten bitte ich Ihn als meinen Dank für sein mir zugesandtes theol. Journal anzunehmen, und bedaure nur dass das Heft der Annalen so schlecht aussieht. Ich habe aber kein besseres zur Hand, und die Zeit drängt mich. Das Siegel Arcimbolds wird er Tab. II, 2. im Kupferstich finden. Aus Ihren Miscellan. Phoeniciis habe ich mir mancherley notirt, das ich dankbar brauchen werde, wenn ich eine dritte Ausgabe der Rel. d. K[arthager] erlebe, oder auch einmahl Nachricht von einer Französischen oder Englischen Übersetzung des Buchs erhalte, zu der ich das meinige beitragen kann. Ein Auszug wird in die Französ. Übersetzung von Creuzers Symbolik eingerückt werden. Aus einer Götting. Recension sehe ich, dass Grotefend mit der Rel. der Babylonier nicht zufrieden ist. Er will überall Ormuzd anstatt des Babylonischen Sonnengottes sehen. Ich habe dagegen einige starke Bedenklichkeiten.

1. Die Cylinder, auf denen diese Vorstellungen gefunden werden, kommen häufig in der Gegend von Borsippa vor, dort war eine babylonisch, nicht persisch magische Schule. 2. Die Religion der Perser, wenigstens die Zoroastrische, war zu keusch, um den Lingam und die Joni unter ihren Symbolen zu haben. 3. Der eine Backstein in den Fundgruben des O[rients] auf dem viele derselben Bilder stehen, welche der Tak-Khesraische Stein enthält, ist unter den Ruinen von Babylon selbst ausgegraben.

Und nun kommt eine Frage: Erlaubte die theistische Religion Zoroasters Bilder von Ormuzd? Findet sich in den Zendbüchern nichts darüber? Können Sie, der Sie sich gewiss mit diesen auch beschäftigt haben, mir darüber Auskunft geben, so werde ich Ihnen dafür sehr dankbar seyn. Wäre in ihnen irgend ein Verbot von Bildern enthalten, so wäre die Sache völlig entschieden. Meines Wissens ist ja nur von einem Bilde der Anaitis die Rede, das Artaxerxes I aufgestellt haben soll. Die war aber nur ein Ized, und kein Amschaspand, viel weniger mit Ormuzd, der ersten Emanation des Ewigen, zu vergleichen.

Ich habe noch Eine Frage an Sie als Bibliothekar der Leidener Bibliothek . . . Hat Ihre Bibliothek ein gedrucktes Buch: Richardi Armachani (Archiepiscopi) Libr. XIX. adversus errores Armenorum. Paris 1612? Das Format ist mir unbekannt. Wie dieser Richard gegen die monophysitischen Armenier schreiben konnte, ist nur dadurch erklärbar, daß es nicht Armenier, sondern Irische Christen, Gegner des Römischen Stuhls, waren. In Island hießen sie Ermiskir, daraus wenigstens im Norden Armeni gemacht wurde. [Am Rande: Verzeihen Sie diese mit deutschen Buchstaben geschriebenen Worte!] Eben, weil sie auch nach dem Norden kamen, sind sie mir wichtig. Ich habe bereits Untersuchungen über sie angefangen. Das Buch ist hier aber nicht zu finden; auch nicht in Dresden. Ich habe sowohl nach Göttingen, als nach Paris und London deshalb geschrieben, und frage auch bei Ihnen vor. Irgendwo muß es doch seyn!

Des verstorbenen Prof. Rasmussens Platz ist noch nicht besetzt. Ad Interim versteht der Professor Theologiæ Hohlenberg die hebräische Profession. Der junge Johannsen, nach dem Sie fragen, ist mit königlicher Unterstützung zu Silv. de Sacy gereiset. Boisen ist ganz vor kurzem Prediger in Jütland geworden. Wer von diesen beiden einmahl Professor Orientalium wird, ist wohl noch nicht leicht zu sagen. Entschieden wird das erst werden, wenn der fast 80-jährige Primarius Theologiæ Dr. Horneman, der zwar emeritus ist, aber seinen ganzen Gehalt bezieht, entschlafen ist. Dann kann Hohlenberg nicht länger beide Fächer bestreiten. Es wäre aber dann möglich, dass Olshausen aus Kiel hieher käme, und dass Boisen oder Johannsen für Kiel ernannt würden.

Ihre Diatribe hat jemand, dem ich sie geliehen hatte, mit Caffee befleckt, daß ich Sie, wenn Sie noch ein Exemplar vorrätthig haben, um dasselbe bitte. Die Arabische Schrift de Expugnatione Mephidis et Alexandriae ist in Alexandrien angekommen. Wahrscheinlich hat der dänische General Consul Dumreicher, ein Schwiegersohn von Drovetti, dem Pascha damit ein Geschenk gemacht. Freylich hat der nun an andre Dinge zu denken. Von seinen 10,000 Mann die nach Armenien marschieren sollen, werden in Syrien die meisten davon laufen. Herrn van Hengel und dem ehrwürdigen Dr. v. d. Voorst, auch Hrn. Reuvens meine besten Empfehlungen. Von ersterem erwarte ich nun mit jedem Posttage einen Brief.

292. Von Joseph *Hammer*, Wien 21/6 1817.

Aus Mangel einer beßeren Gelegenheit (da G[raf] Bombelles dermalen nicht in Dresden ist) befördere ich, verehrtester Herr und Freund, diese Sendung des 2. Heftes des V. Bandes der Fundgruben durch Buchhändlergelegenheit und schließe das für Hrn. Rasmussen samt einem Briefe an ihn bei. Was mir Steinbüchel auf Ihre numismatische Anfrage geantwortet finden Sie ebenfalls hier im Anschluße, mit der Antwort Copitars des Custos an der k. Bibliothek über die griechischen Handschriften; endlich auch Freindaller's Schrift, welche da sie hier nicht im Buchhandel ist, ich erst nach langem Suchen vom Verfasser selbst erhalten konnte.

Den Paragraph Ihres Briefes die Akademie der Wissenschaften betreffend las ich H[errn] Fürsten von Metternich vor, welcher mir auftrag Sie zu ersuchen Ihre hierüber zu Papier gebrachten Ideen ihm mitzutheilen, der sich seit langem mit solchen Gedanken beschäftigt.

Mich beschäftigen dermalen außerordentlich die Templer, und ich habe so eben das von Ihnen herausgegebene Statutenbuch durchgelesen, ohne daß dadurch meine für die Schuld derselben aufgefundenen Beweise entkräftet würden. Sie waren unstreitig nicht alle der infamen Lehre der Ophiten, worinnen ihre geheime Lehre bestand, schuldig, hatten aber eine esoterische wie eine exoterische Lehre, wovon das Statutenbuch nur die letzte angeht. Sonderbar ist, daß sich in Oestereich so viele Kirchen derselben befinden, ohne daß Oestereich selbst besondere Provinz erscheint, und daß es vermuthlich zur Provinz Mähren oder Deutschland gehörte. Wahrscheinlich wurden die Templer auch in Oestereich eben so wenig als in Mähren gemordet; wie dieses schon Schwoy im patriotischen mährischen Blatte Nro. 86 wahrscheinlich gemacht. Es läßt sich auch mit gutem Grunde vermuthen, daß die innere geheime Regierung des Ordens von der exoterischen, wie sie im Statutenbuche bekannt, wirklich verschieden war und daß also an dem Thale (das in Werners Templern dichterisch behandelt ist) wirklich Etwas Wahres war. Ich vermthe, daß diese innere Regierung aus dem Meister und zwölf Ältesten (deren in Ihrem ersten Theile S. 325 Erwähnung geschieht) bestand, und daß die Rittertafel Arthurs Nichts als eine Allegorie dieses geheimen Raths, sowie der heil. Graal ganz gewiß Nichts als den Napf (Crater) vorstellt, welcher in den geheimen Communionstafeln aufgesetzt ward, und zu deßen Hütern (im Titul) die Tempeleise bestimmt war. Dies ist der κρατηρ des Gnostikers, der unter dem Namen des Hermes Trismegistos schrieb, und ich halte dafür, daß Graal eine bloße verstümmelte Benennung statt Crater ist, wie denn die Gnostiker überhaupt

mehrere Worte hebräische u. griechische in ihrer Lehre verstümmelten, und auch den Gott Sebaoth z. B. Jaldabaoth nannten. Ich bitte Eure Hochwürden Wohlgeborn hierüber mir Ihre Meinung zu eröffnen, ehe ich mich mit meiner lateinischen Abhandlung zum Schlusse des 4. Heftes des V. Bandes der Fundgruben auftrete. Im 3ten werden Sie eine Abhandlung über eine äußerst interessante Mumie des k. Antikenkabinetts, wie ich mir schmeichle, mit Interesse lesen. Ich hoffe daß mir Hr. Böttiger ein Ex. über Ihre Abhandlung von der Religion des Nordens verschaffen wird. Meine mit den Resultaten Ihrer Untersuchung ganz übereinstimmende Meinung, daß die älteste nordische Religion mit der indischen zusammenhänge, habe ich schon bei der Anzeige von Nierups kleinem mythologischen Wörterbuche noch in der Wien. L. Z. ausgesprochen.

293. An Joseph Hammer, Kph. 10/11 1817.

Ich sende Ihnen hier, mein verehrter Freund, den durch Sie selbst veranlaßten Aufsatz. Haben Sie die Güte ihn heften zu lassen, welches ich, weil er mit der Briefpost abgehen soll, nicht thun kann, und nebst dem angeschlossenen Briefe S. D. dem Fürsten Metternich zu überreichen. Wenn nur einzelne Ideen davon gebraucht werden können, werde ich mich für die Arbeit reichlich belohnt finden. Die Verschmelzung eines wissenschaftlichen Instituts für Österreich mit Planen die ganz Deutschland umfassen, hat allerdings grosse Schwierigkeiten, und dürfte besonders von Berlin u. München aus manchen Widerspruch finden: daher es immer die Frage ist, ob man nicht zuerst ein Institut für Österreich allein errichten, und das übrige allmählich hinzufügen könnte? Aber auch das nachmalige Hinzufügen dürfte sehr schwer werden, und es wäre vielleicht doch besser, den Plan gleich in seinem ganzen Umfange zu entwerfen. Die meisten Gelehrten, besonders die Jüngeren, hätte man aller Wahrscheinlichkeit nach von Anfang für sich; und käme die Sache nachher am Bundestage zur Sprache, so würden sich auch da Stimmen für dieselbe erheben, z. B. die des Freiherrn von Gagern. Doch, dieses Alles ist altioris indaginis. Etwas anders ist, was ein Gelehrter in seinem Studierzimmer träumt; etwas anders, was sogleich zur Wirklichkeit gebracht werden kann. Ich habe mir viele Mühe gegeben, alles überflüssige abzukürzen. Manches hätte ich aber doch hinzufügen können, z. B. unter den Arbeiten der Classen wäre für die Naturhistorische eine Flora Germanica allerdings ein wichtiger Gegenstand. wir haben Floram Danicam, Norvegicam, ich glaube auch Suecicam, Austriacam, aber eine ganz Deutschland umfassende ist meines Wissens noch

nicht erschienen. Indessen sind die Arbeiten die ich vorgeschlagen habe, nur als Exempel angeführt. Viel mehrere liessen sich nennen, und viel mehrere werden, wenn die Sache realisirt wird, zur Sprache kommen. Gebe nur der Himmel, daß die übrigen wichtigen Staatsgeschäfte des Fürsten Ihm Augenblicke frei laßen, die Er diesem Gegenstande widmen kann! Sie, mein Freund, werden gewiß thun, was Sie können, damit die Sache nicht in Vergessenheit gerathe, und mir Nachricht geben, wenn Hand ans Werk gelegt wird. . . Ich habe seit Maders Tod keinen eigentlichen Correspondenten in Prag. Nur vom Bibliothekar Posselt erhalte ich ab u. zu Vorfragen über nordische Sprachen u. Literatur. Er scheint mir ein gelehrter Mann zu seyn. Ob er sich aber mit historischen Untersuchungen abgiebt, weiß ich nicht. Aber Böttiger ist der beste Mann, der hat gewiß viele Bekanntschaft in Prag. Der Oberhofmarschall von Hauch kam an demselben Vormittag als ich Ihren Brief erhalten, zu mir. Ich zeigte Ihm alles was diese Sache angeht, u. er war sogleich bereit dem Herrn v. Schönfeld zu schreiben, sobald das Jubilæum vorbei wäre, bei dem Er sehr viel zu thun hätte. . . Die beiden Einlagen haben Sie die Güte besorgen zu laßen. Der Graf Wiczay hat mir eine schöne goldne Münze von Carinus geschickt, für die ich ihm in diesem Briefe danke.

#### 294. Von Joseph Hammer, Wien 20/11 1817.

Von Tag zu Tag verschob ich verehrungswürdigster Freund die Antwort auf Ihre beiden Briefe, deren letztere mir Hr. Dr. Estrup überbrachte, um den reichen Gehalt derselben doch mit Etwas dankbar zu erwidern. Wirklich liegen die beiden Anzeigen der W. L. Z. über Ihre Abhandlungen und das Werk von Ouvaroff zu Hause bereit für Sie, und ich wollte nur die Ankunft der aus einem Templercapitelhaus in der Steyermark ausgegrabenen Brakteaten abwarten, um zu meinen übrigen Battereien, die sich täglich verstärken, noch eine numismatische aufzuführen die Sie mir wenigstens für einen halben Beweis gelten lassen müßten. Indeßen hör ich in diesem Augenblicke auf der Kanzley den Abgang eines Curiers nach Dresden, und ich schreibe Ihnen daher nur in Eile diese zwey Zeilen erstens um Ihnen zu sagen daß ich morgen das Vergnügen haben werde Dr. Estrups, den ich zu Tische gebeten, Bekanntschaft zu machen, und zweytens um Ihnen von einer andern sehr wichtigen Entdeckung Nachricht zu geben, die zwar mit templerischen Beweisen Nichts gemein hat, aber auf die ich durch dieselben geführt worden bin, und die Sie als den Chorageten der

antiquarischen Gesellschaft für nordische Alterthümer interessiren wird, wenn, wie ich glaube, das Monument dahin gehört.

Die Sage daß zu Klingenberg, einem dem F. Feldmarschall Schwarzenberg gehörigen Schloße, Templer gehauset haben sollen, bewog mich nähere Erkundigung davon einzuziehen, u. ich erfuhr aus einem mir durch Kurz, den Florianer, verschafften Aufsatz des Prof. Millauer's in Prag daß sich dort ein Thurm aus Quadersteinen, jeder mit einem Charakter in der Höhe eines halben Schuhes bezeichnet, befinde, und daß dieser mit ganz unbekanntem Schriftzeichen bezeichneten Steine gegen Tausend seyen. Sogleich schrieb ich nach Worlik, wo sich der Fürst befand, und mein Brief traf noch zum Glück 2 Tage vor seiner Abreise an, so daß noch Zeit u. Gelegenheit war durch einen der Lehrer der jungen Fürsten die unteren 4 Zeilen, die ich Ihnen nächstens schicke, abzuschreiben, und aus dem Ganzen die Charaktere aus denen dieses Alphabet besteht so ziemlich vollständig zusammenzustellen. Da ich das Blättchen in der Tasche habe, lege ich Ihnen eine Abschrift davon bei; die Abschrift des Ganzen erfordert da der Thurm sehr hoch ein besonderes Gerüste. Der Fürst äußerte sich sogleich, daß wenn man es der Mühe werth hielte, er das Gerüste bauen und die Abschrift nehmen lassen würde. Ich möchte aber daß dies durch einen Sachkundigen wie etwa Prof. Millauer nächsten Sommer geschehen möge. Indeß ließ ich dem Fürsten zurückmelden daß ich bei erster Gelegenheit das Blättchen der Charaktere und die abgeschriebenen 4 Zeilen Ihnen senden würde, um es der königlichen Akademie der nordischen Alterthümer beizulegen und ihr Urtheil darüber zu vernehmen. . . Ich sehe, daß als S[eine] E[xcellenz] Herr Hofmarschall von Hauch mich aufforderte ihm einen Correspondenten für die Akademie der Alterthümer zu stellen, ich mich hätte selbst stellen sollen, indem ich mich bisher für Alles das doch noch weit lebhafter interessirt habe als alle beim Antikenkabinete aufgestellten Aufseher, den von mir ihm aufgeführten Steinbüchel nicht ausgenommen. Sagen Sie mir doch was Sie von diesem Alphabete halten.

Der Umstand daß jene Zeichnungen böhmischer Brakteaten, die man bisher Königen zuschrieb, Glasgemälde der alten Templerkirche zu Prag sind, hat seine volle Richtigkeit, und die steyermärkische Entdeckung stimmt damit überein. Ich bin nun über Hals u. Kopf mit der Ordnung meiner Beweise beschäftigt u. hoffe noch dieses Jahr damit fertig zu werden, u. im nächsten damit hervorzutreten, so unlieb es mir auch ist Sie hierin eines Anderen überzeugen zu müßen.



295. An Joseph Hammer, [Kph.] 30/12 1817.

Ich eile Ihnen, mein verehrter Freund, auf Ihren Brief vom 20. Nov. den ich gestern erhielt, unter Böttigers Couvert, wie ich ihn empfangen, zu antworten, noch ehe ich der antiquarischen Commißion die Zeichnung der Inschrift vorlegen kann; denn diese wird sich schwerlich vor dem 8. oder vielleicht d. 17. Januar versammeln.

Das glaube ich behaupten zu dürfen, daß diese sonderbare Schrift nicht zum Runischen Systeme gehört. Wäre das der Fall, und liesse sich ein hohes Alterthum des Thurms irgend wahrscheinlich machen, so wäre allerdings Anlaß, an Markomannische Runen zu denken, von denen bei einigen Schriftstellern des Mittelalters die Rede ist. Ich halte die Schrift eher für Wendisch. Böttiger wird Auskunft geben können, ob nicht dergleichen Buchstaben auf kleinen Pfenningen die in der Lausitz ausgegraben werden, und die im Dresdener Münzkabinet sind (Ich sah deren einige im Jahre 1806 bei Becker) vorkommen. Ist dem also, so muß die Sprache zum Slavischen Sprachstamme gehören, und in Böhmen, aller Wahrscheinlichkeit nach Alt-böhmisch seyn. Daß übrigens die Slaven auch Runen, u. zwar nordische Runen hatten, leidet keinen Zweifel. Viele Buchstaben der Art sind in den zu Rhetra gefundenen Götzenbildern die ehemals im Dom zu Ratzeburg verwahrt wurden, jezt nach Neu Strelitz gebracht sind, eingegraben. Aber nur die Buchstaben sind Nordisch. Vielleicht finden sich ähnliche Zeichen auf den goldenen Geschirren im k. k. Antikenkabinet, von denen Hr. v. Hauch Zeichnungen mitgebracht hat, die im Archiv der Antiquarischen Commission liegen, und die sobald wir eine Versammlung haben, mit den Ihrigen verglichen werden sollen. — Was nun die Frage betrifft, ob eine ähnliche Art Inschriften auf Baksteinen anzubringen, im Norden Statt gefunden habe, so kann ich Ihnen Ein Beispiel davon anführen. Das alte Johanniterpriorat Antvorskov, nachher ein königliches Schloß, bei Slagelse in Seland, 12 Meilen von Kopenhagen, hatte auf der einen Seite des Gebäudes eine ganze lateinische Inschrift von der ein jeder Buchstabe besonders einem glasirten Backstein eingedrückt, oder, wenn ich mich nicht sehr täusche, erhaben aufgedrückt war. . . Ob aber sonst ganze Inschriften auf diese Weise gebildet sind, ist mir unbekannt. In Italien war ich hierauf nicht aufmerksam. Cattaneo in Mailand wird aber Auskunft schaffen können, und ich halte es für wichtig dieß zu wissen, um das Zeitalter etwas genauer bestimmen zu können, in dem eine solche Sitte eingeführt war. Sehr preiswürdig ist es, daß der Fürst von Schwarzenberg die nähere Untersuchung unterstützen will, und



wenn das Alfabet erst gefunden ist, wird ein gelehrter Kenner der alten böhmischen Sprache es auch wohl entziffern können. Die Zahl der Buchstaben scheint bedeutend grösser zu seyn, als in den bekannten europäischen Alphabeten. Dieß spricht auch für die Vermuthung daß die Sprache zu dem Slavischen Stamme gehöre. . .

296. Von Joseph Hammer, Wien 6/5 1819.

Nur einige Tage vor seinem Tode empfahl mir Morelli den Beischluß zur sicheren Beförderung an Sie mit einigen Zeilen, die mir als ein Vermächtniß des Seligen lieb und werth sind. Ich hoffe Freund Böttiger, dem ich das Paket einschließe, wird dafür sorgen, daß dasselbe nicht so ungeheuer verspätet werde als die Templer, von denen Sie leicht eher die versuchte Widerlegung im Journal des Savans von Raynouard als meine Schrift selbst zu sehen bekommen haben mögen. Da Raynouard nebst vielen andern Gallicismen auch Schönfelds (als Besitzers der alten Templerkirche in Prag) Ehre dadurch gleichsam angreift daß er die Vermuthung äußert ob jene alten Skulpturen u. Gemälde nicht etwa gar das Werk des heutigen Besitzers seyen, so schrieb ich ihm, daß er doch durch einen standhaften Bericht an die königliche Gesellschaft der nordischen Alterthümer das von mir gesagte seinerseits belegen möge. Er antwortete mir was mitfolgt; wenn diese Scheibe mit einem jener seltenen von mir nach seinen Zeichnungen nachgestochenen Glasgemälde in meinen Händen seyn wird, will ich für die sichere Beförderung derselben zu Ihren Händen die bestmögliche Sorge tragen, vielleicht unter Einem mit dem Berichte über Klingenberg. Unterdeßen lege ich ein Exemplar des von Göschen[?] veranstalteten Abdrucks meines vor 2 Jahren an F. Metternich über die Heilsbergerinschrift erstatteten Berichts bei. Ich wollte er hätte mir eben so über den in Ihrem letzten Briefe berührten Gegenstand einen Bericht aufgetragen; aber darüber ihm Etwas vorzutragen bin ich durch seine Abwesenheit doppelt außer Stand gesetzt; mein neuer Souschef (Stürmer an Hudelists Stelle getreten) würde mir dergleichen sehr verargen, und er selbst ist eine bloße Schreibmaschine, welche von Dingen derlei Art keinen Begriff, und überhaupt seit zwanzig Jahren kein Buch gelesen hat.

Über Gegenstände welche Deutschland angehen, besonders in litterarischer Hinsicht haben Genz, Schlegel u. Adam Müller, dieses Dreyblatt eingewandterter Ultras, Stimme im Capitel, und wenn ich auch zuweilen mich außer den orientalischen Leisten hinaus, über inneres oder deutsches Wesen ein Wort einzureden wage, so bleibt es doch ganz unbeachtet. Den größten



Beweis davon geben die Jahrbücher; bei jedem Hefte derselben habe ich dem F. Metternich wider den in der Theologie u. Philosophie herrschenden Geist des intolerantesten Katholicismus u. Mysticismus, welcher darinnen schwebt, Vorstellungen gemacht, aber mit keinem Erfolge. Collin der Herausgeber der keine Philosophie als die geoffenbarte Religion; und keine seligmachende Religion als die katholische anerkennt, und Pilat, der ein reiner Fanatiker ist, haben bisher noch immer den Sieg davon getragen; noch weniger ist dermalen zu hoffen wo Friedrich Schlegel der Amanuensis und Kunstbegleiter des Fürsten auf allen Wegen und Stegen ist, und den Ton in Sachen der Litteratur angiebt. Vielleicht können Steigentesch u. Bombelles durch den Posten auf welchem sie stehen hier mehr auswirken als ich, und ich vermüthe daß Sie sich an dieselben gleichzeitig wie an mich gewendet haben. Beide haben deutsche Universitäten gesehen und kennen gelernt, was bei mir nicht der Fall ist; und selbst diese Unkenntniß des wahren Zustandes der Dinge würde Allem was ich hierüber nicht aus Selbstansicht vorbrächte, beim Fürsten den Kredit benehmen. *Dii meliora!*

Sturza's Plan eines deutschen Nazionalinstitut wird hier wohl keinen Eingang finden, aber ich fürchte kein anderer auch nicht, so lang die Dinge stehen wie gegenwärtig. Glück zu den sassanidischen Münzen! Retzer ist so eben auf 6 Wochen aus Unterhaltung nach Paris gegangen; von der G. Basegli hör ich gar Nichts mehr, weiß auch nicht wo sie sich dermalen befindet.

#### 297. An Joseph Hammer, Kph. 4/12 1819.

Lange habe ich Ihnen, theurer Freund, nicht geschrieben, denn ich wollte Ihnen zugleich von der Absendung meines Programmes, in dem Sie in den Artikeln Calix u. Crux meine Bemerkungen über zwei Hauptpunkte Ihrer Abhandlung gegen die T[empel] H[erren] finden werden, Nachricht geben. . . Nun wird sichs also ausweisen, ob ich so glücklich gewesen bin, Sie zu überzeugen, daß die T. H. doch nicht so arge und sittenlose Leute waren. Übrigens aber wird unsere Fehde auf unser freundschaftliches Verhältniß gewiß keinen Einfluß haben. Dafür bürgt mir Ihr ganzer Charakter, und dafür bürgen mir auch die zwei Münzen, die Sie mir so freundschaftlich durch Herrn Clausen geschickt haben. . . Der Dr. Lemming, der so viele Güte von Ihnen in Wien genoß, ist leider in Madrid gestorben! Ein grosser Verlust für unsre Universität, für die er bestimmt war. Aller Wahrscheinlichkeit nach hat er sich durch allzu angestregtes Arbeiten im Escorial den Tod zugezogen.



Jetzt wird in Wien das Schicksal der deutschen Universitäten entschieden! Gebe Gott daß die Entscheidung milde werde. Niemand kann so für Zucht u. Ordnung, u. innere Ruhe seyn, als ich: und jeder guter Bürger muß ja gewarnt seyn, durch alles was wir erlebt haben, u. durch all das Unglück das aus excentrischer, selbstsüchtiger Denckungsart herauskommt. Aber ich kann mich nicht davon überzeugen, daß die Gefahr so groß ist, als man glaubt. Ja ich fürchte selbst, daß, wenn irgend eine Gefahr obwaltet, diese durch zu strenge Maasregeln vergrößert werden könne. Das Übel steckt vielleicht mehr anderswo als in den Universitäten! Indeß muß ich auch gestehen, daß ich zu fern vom Schauplaz bin, um vom Detail unterrichtet zu seyn.

*ταυτα δε παντα θεων μακαρων επι γουνασι κεινται!*

Wir wollen das beste hoffen: zumahl auch, daß die Einschränkungen u. Verfügungen die man sich vielleicht jezt zu treffen genöthigt sehen dürfte, nicht von längerer Dauer seyn werden, als die gefürchtete Gefahr. . . Haben Sie meine Velia in Lucanien erhalten, u. mein Programm: *Fragmenta versionis Antehieronimianæ?*

298. Von Joseph Hammer, Wien 25/12 1819.

. . . Mit großer Erwartung und Ungeduld sehe ich Ihrem Programme *Symbola veteris ecclesiae* entgegen, und bitte Sie ja Ihr gutes Vorhaben mir die Bogen welche die Templer angehen durch den Postwagen zu senden ins Werk zu setzen. Ganz gewiß! das kann ich im voraus betheuern soll Ihre gegenseitige Meinung, wenn sie mich auch nicht überzeugt, unserer Freundschaft den geringsten Eintrag thun bei mir, so wenig als meine Ketzerei mir in Ihrem Herzen geschadet haben wird. Wir bleiben darüber, wie die Wiener sagen, die Alten im neuen Jahr wie im ausgehenden, und suchen die Wahrheit unter dem Schutze des großen Mithras, des beschützenden Genius der Wahrheit, deßen Geburtsfest die alten Persen, und nach ihnen die Römer, grade heut an der Sonnenwende feierten. Ich habe eine drauf sich beziehende sehr merkwürdige Stelle im arabischen u. persischen Adschaiß gefunden vermöge welcher an diesem Tage, wo die Sonne wieder geboren wird wie Horus, der König der Könige mit der Staatskrone welche die Sonne vorstellte [sich] auf den Rücken eines Stiers setzte zum Andenken, heißt es, des Stiers auf welchem Feridun ritt. Weiter heißt es einmal im Schahname statt als die Sonne aufgieng als die Sonne nun hinter dem Rücken des Stiers heraufkam, und den schönsten Commentar dazu giebt die altpersische Gemme die ich Ihnen hier besonders abdrucke; was ist das anders als Mithras auf dem Rücken des Stiers, *Mithras Sol Invictus*,

die Sonne ober dem Stier d. i. der Erde aufgehend, sie öfnend[?]. Deßwegen war Mithras nicht die Sonne, eben so wenig als der kronentrage König die Krone, welche die Sonne vorstellte, sondern er war der sonnenleitende oder sonnentragende Genius deßen Hauptschmuck die Sonnenkrone hier statt ihm selbst auf dem Rücken des Stiers liegt. Nach diesem werde ich nächstens Rhoden und selbst unsern Freund S. de Sacy zum Schweigen bringen, wenn sie weiter behaupten wollen daß Mithras und Anahid, der Sonnengenius u. der des Abendsterns, eins seyen. Die späteren Perser haben die Sonne astronomisch als Löwen vorgestellt u. so ist der alte Stier in den Löwen übergegangen und der Sonnenlöwe ist das neupersische Wappen geworden wie der Sonnenstier das altpersische war.

Mit dieser Entdeckung wartet Ihnen, als mit einem freundschaftlichen Xenion am Mithras Geburtsfeste zu unserem nahenden Newrus, auf Ihr aufrichtiger Verehrer  
 Hammer

299. Von Joseph Hammer, Wien 21/3 1821.

Unsere Briefe mein verehrungswürdigster Freund haben sich gekreuzet, und ich erwarte gewiß sehnlicher Ihre entscheidende Antwort über Miolners ächte Gestalt und runische Schreibweise als Sie was ich Ihnen über Ihre astronomischen Fragen antworten kann... Hier im kurzen was ich darüber weiß. 1) Die Conjunctionen der Planeten haben zu allen Epochen in der orientalischen Geschichte für aeußerst wichtig und bedeutend gegolten. Den besten Beweis finden Sie hiervon in meiner Geschichte der Assassinen zu Anfange des sechsten Buchs S. 255, wo das Weltende zweimal dadurch verkündet historisch belegt ist. 2) Von den Nachrichten des 800jährigen Cyklus ist mir keine Spur bekannt, wohl aber gilt das achte Jahrhundert der Hedschra in allen Chronologien als besonders historisch wichtig wegen der Gründung des osmanischen Reichs, und dem Untergange des seldschukidischen. 3) Von den Fischen giebt das Adschaibolmachlukat Caswinis sowohl das arabische als persische keine andere Notiz als die der astronomischen Stelle derselben im Thierkreise, und ich erinnere mich keines Bezugs der auf die syrische Fischgöttinn gedeutet werden kann, als die noch heute in allen Orten wo dieselbe verehrt wird vorzüglich rohe Verehrung der Fische in Behältern wovon in allen Reisebeschreibungen die Rede ist. 4) Was ich von der persischen Astronomie kenne sind nur Übersetzungen aus arabischen Worten in Kaswini. 5) Sanclemente existirt auf der hiesigen Bibliothek eben so wenig als auf der Ihrigen. Von jüdischen Gelehrten kenne ich hier nur den aus Hamburg hierher gekommenen Cohen



und einen aus Berlin zurückgekommenen ungarischen. Beide sind aber bloß Philologen, und Männer der alten Lehre; doch werde ich es bei beiden mit meinen Anfragen versuchen, und wenn ich nur irgend Etwas Genugthuendes erfahre dasselbe zu berichten nicht ermangeln.

Gleich nach der Erscheinung des von Cataneo herausgegebenen Museo Cufico des Kais. Kabinets, das Castiglione beschrieben, ist in Mailand das Museo Cufico del Cav. Mainoni erschienen, der mir u. Mehreren soeben ein Exemplar zugesendet hat. Ich vermuthe auch Ihnen; sollte das nicht der Fall seyn, so laßen Sie michs nur wißen, weil ich Ihnen dann sogleich eines zu verschaffen befißen werde, so wie die Broschüre welche Castiglione nachträglich u. wider dieses Werk Mainoni's demselben des Plagiats beschuldigend herausgegeben hat.

### 300. Von Joseph Hammer, Wien 11/4 1821.

Zuerst meinen wärmsten Dank für Ihre Notizen über den Hammer Thors welche mir mit den eingeschlossenen englischen zu gleicher Zeit zugekommen sind; auch in diesen wird gleichlautend mit dem Ihrigen  $\text{⚡}$  als das wahre Symbol des Blitzes angesehen. . . Alles was ich weiteres von Juden in Antwort auf Ihre Anfragen erhalten konnte beschränkt sich auf Cohens (den mir Perthes aus Hamburg empfohlen hat, der aber ein unverschämter Bettler ist und jede Auskunft mit Geld erkaufte wißen will) beiliegenden Brief; sonst ist hier auf dem Platz Niemand der hierinnen Rath oder Bescheid wüßte, am wenigsten die Professoren des Hebräischen.

### 301. Von Joseph Hammer, Wien 29/12 1822.

. . . Ob in Mantua Jemand sey der in den Archiven nachsuchen möchte weiß ich nicht, aber alle Archive Italiens stehen unter dem Vicekönig und dieser unter der hiesigen vereinigten Hofkanzley deren Oberster Kanzler G[raf] Saurau, der [bei] solchen Forschungen, wenn in officiellm Wege darum von Fürst Metternich (mediante Bernstorff) angegangen, gewiß seinerseits Nichts ermangeln lassen wird Ihre Wünsche zu fördern, wie er noch jüngst Hormayr alle Archive Wiens zu seinem neuen Werke über die Kaiserstadt aufgeschloßen. Ihren Wunsch eine ital. Übersetzung habe ich wohl samt dem Sendschreiben selbst an den Herausgeber der Biblioteca Italiana (Acerbi) gelangen lassen, durch eine dritte Hand (da ich selber in keiner Verbindung mit ihm stehe) aber ob er denselben befriedigen wird weiß ich nicht. . . Über den Papyrus (von dem ich leider weiter kein Exemplar habe aber doch vielleicht in der Folge noch eines von Fontana

(wenn er selbst eines hat) zu erhalten hoffe) hat mir Champollion geschrieben, die Kursivschrift desselben sey Wort für Wort die hieroglyphische Tachygraphik eines in dem großen Werk über Ägypten publicirten Papyrus. Ich konnte aber aus seinen Nachweisungen nicht klar werden, und muß ihm wieder schreiben, damit er mich klärer belehre. Er ist zweifelsohne auf dem wahren Wege von den Hieroglyphen mehr als irgend ein Anderer bisher zu entdecken.

Frau v. Pichler war sehr erfreut über Ihr Andenken und die Nachricht der dänischen Übersetzung des Agathokles, die ihr unbekannt war. Sie empfiehlt sich Ihrem freundschaftlichen Andenken mit vielen Wünschen zum neuen Jahre. Von der Gräfinn Basegli weiß sie eben so wenig als ich, wir vermuthen dieselbe noch in Italien, von wo sie aber nach Wien kein Lebenszeichen gibt.

Nun nach vorausgeschickter Beantwortung des späteren Schreibens vom 5. Aug. meinen schönsten Dank für die reiche litterarische Caravane womit das vom 1. April begleitet war, und woraus ich mich auch ohne Fürsts Hilfe belehrt habe. Nun zur Beantwortung der 9 Punkte des Briefes. 1) Durch Schubothe schickte ich Ihnen die Juwelenschnüre, die nicht verloren seyn können, da sich die hiesige Buchhandlung über die sichere Bestellung ausweisen will. . . 4) G[raf] Lützow der nun hier ist hat von alten Münzen Nichts von Belang gefunden. L[ord] Strangford der ein großer Münzsammler [ist] hat ihm den Sieg abgerennt im Numismatischen wie im Politischen. 5) In der Numismatik bin ich ein Profaner, habe auch Böttigern nur eine einzige Münze geschickt, noch Creuzern der mir ähnliche Commission gab, zu deren Verrichtung ich aber aus Unkunde der Sache wenig taue. 6) Ich freue mich sehr auf Ihre Primordia ecclesiae africanæ. Soviel mir das Maltesische bekannt ist halte ich es bloß für arabisch, und nur dadurch ist Vela zum Betrüger geworden. Es ist unglaublich wie durch das Maltesisch Arabische seines Codex Collega Tychsen u. Consorten geöff't werden konnten. Verbindungen habe ich auf Malta keine, so wie überhaupt nicht in Italien. 7) Grazie per le patente danebrogese. . . 9) Da ich mit G[raf] Wiczay in keiner Verbindung stehe sagt' ich Ihren Auftrag Steinbüchel der aber diesen hergelaufenen Abenteurer Ahrendt a priori schon für einen Windbeutel u. Lügner erklärte, und gar Nichts davon hören wollte. So viel ich von Ahrendt gesehen, bin ich ziemlich Steinbüchels Meinung. 10) Keinen großen babylonischen Backstein hab ich nicht, aber einen kleinen auf beiden Seiten eingepprägten der sich in der hohlen Hand einschließen läßt, ein wahres bijou, wovon ich Grotfend einen Gypsabdruck gesendet, welcher Sie aber



in Gyps wenig interessiren kann, da Sie aus Calcutta zu so schönen Hoffnungen berechtiget sind.

Als Xenion leg ich mein jüngstes als Mst. über 10 Jahre im Pult verschloßenes Werk bei, das so eben aus der Druckerei gekommen, und deßen verspätete Erscheinung auch diesen Brief, den ich ohne dasselbe nicht abgehn lassen wollte, so sehr verspätet hat.

302. Von Joseph Hammer, Wien 10/1 1824.

...Dr. Rudelbach hat mir Ihre Carte gebracht, wie ich ihm ein Zeugniß für die Policei und eine Empfehlung für Böttiger geschrieben. Wenn er wie er sagt zurückkomt will ich ihn in die Klöster empfehlen, für itz wollte er nicht bleiben. Das Diplom der königlichen Akademie warte ich noch: das Schreiben der königlichen Commission der Alterthümer habe ich unterdeßen dem Custos Arneth und dem Antikenkabinete zugemittelt, daß er darüber sein Gutachten abgebe und die das Cabinet angehende Frage beantworte. Es ist derselbe den ich S[einer] E[xcellenz] Herrn v. Hauch vorgestellt, und der so wenig er der Erwartung S. Ex. zu entsprechen schien doch immer noch in seinem Fach weit brauchbarer ist als der Director Steinbüchel, der es seines Amtes hält, Alles was er selbst nicht versteht, auch der Kenntniß der ganzen Welt zu entziehen... Endlich ist Ihre Geschichte der Einführung des Christenthums bei mir eingelaufen, aber sie ist noch beim Buchbinder. Von mir aus wird Ihnen Cotta ein Exemplar der verbesserten 1001 Nacht senden; ich habe dieselbe nach 20 Jahren wieder wie neu gelesen, nur schrecklich verhunzt durch Zinserling welcher sich der gröbsten Gallicismen schuldig gemacht. Es ist sonderbar wie sich in diesem Sekelgemische[?] des XIII oder XIV Jahrhunderts alte Sage u. Wahrheit zum Märchen gestaltet und überall durchschimmert, grade wie die Geschichte Alex. des Großen in unseren Romanen des Mittelalters. Ich mache Sie besonders auf das lezte Märchen des I Bands, die Schlangenkönigin, aufmerksam, in dem mir diesmal das darin verdunkelte Licht der Gnosis hell aufgegangen, von welchem ich vor 20 Jahren, als ich es übersezte, freilich Nichts ahnte. Das Blut und der Saft der Schlangen Königinn dem Einen heilend dem andern Gift als wahre oder falsche Erkenntniß! wie bedeutungsvoll und trotz aller grade in diesem Märchen gehäuften Albernheiten wie belehrend!

303. Von Joseph Hammer, Wien 25/2 1824.

...In Betreff der Steinkreise (ähnlich denen von Stonehenge) fin-

den Sie noch weit auffallendere in Kurdistan, von denen Heude und H. . . [?] Forbes [?] Nachrichten gegeben, und der erste einen derselben noch abgebildet hat. Ich habe noch Nichts gefunden das mich von der in meiner Anzeige Heude's geäußerten Vermuthung abgebracht hätte daß die Kurden ein ursprünglich indischer Stamm sind, wenn die Verwandtschaft der Sprache wovon Heude spricht Stich hält. — Kar der Name des Beherrschers der Lufterscheinungen ist auf türkisch der Name des Schnees. Das ist alles was ich über das erste Buch zu bemerken gefunden; der Inhalt des zweiten liegt ausser meiner Kompetenz und klärt bloß meine historische Unwissenheit auf. Raske muß Ihnen viele und große Aufklärungen geben können aus seiner gründ[lichen] Kenntniß des Send und Pehlevi über das ich selbst einmal Etwas beßeres zu sehen wünschte als Anquetil's Wörterbücher, die so unvollständig u. zweifelhaft [sind]. Ich habe jüngst im Conversationsblatt mit dem größten Interesse die Nachrichten von R[aske]'s Bemühungen u. Studien gelesen, und sobald die Fortsetzung der Fundgruben des Orients resolvirt sein wird, werde ich denselben um Beiträge dazu angehen. Indeßen bitte ich Sie ihn auf diese meine Bitte vorzubereiten. Da der Kaiser Vorträge die er lange liegen gelassen, gewöhnlich bei seinen Reisen zu resolviren pflegt, so ist einige Hofnung vorhanden daß auch der Fundgrubenvortrag bey seiner italänischen Reise resolvirt werden dürfte. . .

#### 304. Von Joseph Hammer, [Wien Ende Mai 1824].

Der mir von Ihnen verehrungswürdigster Herr und Freund mitgetheilte Aufsatz des Herrn Prof. Hetsch über den Paphostempel ist äußerst richtig aufgestellt und belehrt mich über eine Menge Umstände des Altars und Adytum wovon mir als einem Laien in der Numismatik Nichts bekannt war. Die gestellten Fragen kann ich nur sehr unbefriedigend folgendermassen beantworten: 1) Ich erinnere mich nie Saeulenschäfte gesehen zu haben, der Gesimse erinnere ich mich nicht, auch glaube ich nicht daß ein Portikus vorhanden war. . . 5) So viel ich mich erinnere begründete die einzelne Saeule in mir keine Idee einer Vorhalle. 6) Ich glaube daß die Andeutung der Himmelsgegenden richtig seyn dürfe wiewohl ich keinen Compaß bei mir hatte. . . 8) Ich weiß nicht daß irgend ein Architekt oder Offizier an dieser Stelle Messungen vorgenommen. Der heutige französische Marechal de camp Tromelin damals als Emigrirter bei S. Sidney Smith war mit auf diesem Ausfluge, aber ich erinnere mich nur daß er ungeachtet aller meiner Bitten das Mosaikpflaster des Achtecks zu schonen, dasselbe ganz unbarmherzig in Stücke zerstört, ohne auf irgend Etwas zu achten,



auch sah ich ihn Nichts messen; indeß ist es möglich daß er doch einige Notizen habe, da er selbst davon sprach diese Entdeckung der Welt bekannt machen zu wollen.

305. Von Joseph Hammer, Döbling 30/7 1824.

Ich bin ganz unruhig über Ihr langes Stillschweigen. Sie sollten mir ja noch näher die Personen bezeichnen an denen ich Ihre Schrift de Lucio nach Italien versenden soll, Sie sollen mir ja noch Auskunft geben ob ich den größten türkischen Lyriker dem Hofmarschall allein oder Ihnen gemeinschaftlich mit demselben zueignen darf. Sie sollen mir sagen ob Ihnen eine Bulle Alexanders VI große Freude machen wird. Alles dieses sagte mein letzter Brief schon vor ein paar Monaten und ich habe immer noch keine Antwort darauf.

In Erwartung derselben und in der Hofnung daß dieselbe durch keinen widrigen Zufall, der Ihnen oder den Ihrigen begegnet seyn könnte, verspätet worden, sende ich Ihnen heute das Siegel des deutschen Ordens deßen Begleitungsschreiben meinem letzten Briefe beilag durch den Ueberbringer, den Professor der englischen Litteratur zu Corfu, Herrn Lusignan, welchen mir Lord Guilford anempfohlen. Er ist zugleich der Secretair der Universität.

Da seine Studien vorzüglich auf die Erforschung nordischer Sprachen gerichtet sind so konnte er ja aus Mimers Brunn nicht besser schöpfen als an dem Ihrer und Ihrer Freunde Gelehrsamkeit; besonders wird ihm Raske's Bekanntschaft von großer Wichtigkeit seyn und er Sie besonders darum bitten; wenn Hofnung da wäre zur Fortsetzung der Fundgruben hätte ich mich schon längst mit Raske in Briefwechsel gesetzt um ihn um Mittheilungen zu bitten, so aber leuchtet noch keine Hofnung. . .

306. Von Joseph Hammer, Milano 18/6 1825.

Ich bin heute grade ein Monat hier und statte Ihnen von hier meinen ersten Bericht über die gegebenen Commissionen ab. Cataneo war sehr betroffen zu hören daß Ihnen sein Dank für das durch Morellet erhaltene Kästchen, so wie ihm der durch Creuzer beförderte Brief nicht zugekommen ist. Er will selbst schreiben, und gibt er mir den Brief vor meiner in wenigen Tagen nach Neapel bestimmten Abreise, so erhalten Sie denselben hier beigeschloßen. Die zwei einzigen Gelegenheiten die ich (zu Pavia u. Turin) hatte für Sie einer antiquarischen Abhandlung habhaft zu werden (zu Pavia eine Abhandlung Scarpa's über einen Helm, zu Turin San-



quintino's ägyptische Monumente[?]) hab ich treulich benutzt. Sie erhalten dieselben mit anderen so Gott will mir auf meiner ferneren Reise aufstoßenden bei meiner Rückkehr nach Wien. Von Fra Paolino's verbothener Schrift weiß hier Niemand Etwas, in Rom werd' ich darnach fragen. Mit dem hiesigen Archivsdirector, der die Nachsuchungen um die Danebrogstatuten hier und zu Mantua betrieb hab ich selbst gesprochen; wenn das Glück den Fund derselben verweigerte ists wenigstens kein Mangel meines Eifers mich um den Danebrog höher verdient zu machen. Gräfin Bombelles, die dermalen hier, bat mich Sie ja zu überzeugen, daß es nicht ihre Schuld sey wenn sie bisher Nichts von Vasen u. Statuen gefunden, indem die Sache durchaus nicht so leicht sey, als Sie sich dieselbe vorstellen mögen. Doch hat sie bereits für Sie ein römisches As.

Ich bin mit Mailand und alledem was ich hier von den Bemühungen um Kunst und Wissenschaft gesehen ungemein zufrieden, auch ist die italiänische Bibliothek als Journall (von Acerbi redigirt) weit vorzüglicher als die wienerischen Annalen der Litteratur. Mailand hat zwölf Theater und eben so viele litterarische Journale, was man außer Italien kaum zu wissen scheint, was ich selbst wenigstens eh ich hieher kam nicht wußte. Den Schatz der hiesigen kufischen Münzen kennen Sie aus Castiglionis Werk, der Ihren Gruß herzlich erwidert. Möchte er doch mehr Gesundheit genießen um den orient. Studien mehr obliegen zu können!...

### 307. Von Joseph Hammer, Wien [15/5] 1826.

Heute sind es gerade zwölf Jahre mein verehrtester Freund daß mir S. M. Ihr König den Danebrog verliehen, nachdem mir die Verleihung selbst Tags bevor die gestern zwölf Jahre durch G[rafen] Dietrichstein angekündet worden war. Ob das gestrige Jubel und Pfingstfest mich in einer Ordensbeförderung mit inbegriffen hat will ich in Geduld abwarten. Indeßen Sie mir eines Tages diese gute Nachricht geben, gebe ich Ihnen die daß ich heute ein Paket unter Ihrer Adreße zur Beförderung über Berlin abgegeben habe. Dasselbe enthält außer den verlangten Abdrücken der persepolitischen Steine des Ioanneums, welche man mir auf Erzherzog Johanns Befehl von Gratz in Wachs gesendet hat, auch die meiner sieben am Tage meiner Hochzeit meiner Frau verehrten persepolitischen Steine und Ringe samt denen meines Siegels mit Orumsds Namen (Oholmusdi) und meinem Cylindersiegel. Weiter finden Sie in demselben Borgias Leben das Ihnen gehört wenn ich wie ich hoffe ein anderes Exemplar davon in Italien auftreiben kann; dasselbe ist gewiß der Fall mit dem Bande der



Abhandlungen der Akademie von Caen worinn sich die schon in einem meiner Briefe erwähnte Abhandlung über Jacques Molay befindet. Sie können dieselbe also nur behalten. Wißen Sie aber denn auch wohl daß Graf Napione, der Ihnen gewiß als italienischer Philologe bekannte Präsident der Turiner Akademie, in den letzten Bänden ihrer Abhandlungen eine über die Templer geschrieben worinn derselbe aus historischen Gründen ihre Strafbarkeit darthut. Die Akten der Turinerakademie wird die königliche Bibliothek wohl besitzen, und Sie werden dieselbe also dort kennen lernen. Der Duc de Blacas hat mir die lithographirte Abbildung eines neuen sinnigen[?] Monuments ganz wie die im Myst. Baph. bekannt gemachten, eine noch weit mehr beweisende arab. Inschrift, theils schon gesendet theils versprochen.

Es wird mich sehr freuen [den] wür[digen] Thorlacius den ich schon aus mehreren sinnigen mir von Ihnen gütigst mitgetheilten Abhandlungen hochschätze persönlich kennen zu lernen. Der arme Wilken wurde hier in ein Privatirrenhaus gebracht grade am Tag als ich Ihren Brief mit der Nachricht von Rasmussens tragischem Schicksal erhalten. Es ist heuer ein schlimmes Jahr für die Köpfe der Orientalisten. auch Scherer [?] in München ist ins Wasser gesprungen aber wieder herausgezogen worden.

Copitar versichert mich, auf der kais. Bibliothek finde sich Nichts über das pythagoräische Y. Wenn Böttiger die Recension schickt sollen Sie die verlangten Abdrücke erhalten. Von unseren Klostergeistlichen ist wohl wenig für die Bereicherung einer neuen Ausgabe Ihres vortreflichen mich überaus interessirenden Werks über die christlichen Alterthümer zu hoffen, doch will ich an Schl . . . [?] und Ad . . . . [?] anklopfen. Hat Ihnen die Cottaische Buchhandlung den 3 Theil meiner 1001 Nacht gesendet oder nicht? Sie bestätigten mir auch nie den Empfang der zwei früheren. Zu Neapel werde ich durch die Gesandtschaft bei Beami anfragen lassen. Buchhändler Verbindungen gibts keine, denn die napolitanische Gränze ist eine gesperrte für allen bibliopolischen Verkehr.

308. Von Joseph Hammer, [Wien 1827].

Seit langem ohne Nachrichten von Ihnen, mein verehrungswürdigster Freund, und in der Ungewißheit wie lange dies Paket auf eine günstige Gelegenheit der Beförderung warten werde, beschränke ich mich hier blos auf die Liste seines Inhalts nämlich: Pyrkers Rudolphs und den ersten Band meiner osmanischen Geschichte, beide Ihnen von den Verfassern verehrt; dann leg ich noch ein (sehr seltenes) Portrait Fra Paolino's bei



mit dem Billete Sonleitners, der mir dasselbe zum Geschenke gemacht, und dem Brief Valeriani's womit er an mich das Exemplar der Vita di Borgia einbegleitet hatte.

Seit Jahren suche ich die Collectionem novam von Adlers kufischen Münzen welche zu Copenhagen aufgelegt ist, ohne daß es mir möglich dasselbe zu erhalten. Da Sie mir schon ein schwer zu findendes Buch durch Ihren Buchhändler verschafft haben, bitte ich Sie denselben anzuweisen mir auch dieses durch die hiesige Heubnerische Buchhandlung zukommen zu lassen. Ich muß mich nun ein wenig mehr als bisher mit Numismatik beschäftigen, allein es auch nur blos um mit den bisher von keinem orientalischen Numismaten für das was sie sind erkannten Münzen der Templer zu beschäftigen. Es ist doch sonderbar daß nachdem der deutsche Orden, Prälaten, Bischöffe u. so Münzen geschlagen haben, es den Numismaten bisher nicht aufgefallen, daß die Templer keine geschlagen haben sollen. Diese hab ich nun in der Reihe der bisher unbekanntenen Münzen entdeckt welche in dem Werke Marsden's Numismata illustrata auf der Tafel sehr nett gestochen sind; durch diesen Stich wirds erst möglich zu lesen was weder bei den Abbildungen Adlers noch bei denen Castiglionis möglich. Daß dies aber wirklich Templermünzen seyen, beweisen die Namen der Großmeister, so finden Sie auf der N. 301 sehr klar unter den Worten Es-Sultan-El-Malek den Namen Payano's, des ersten Großmeisters; auf der N. 305 den Pietrogrosso's. . . Nach diesen augenscheinlichen Beweisen werden Sie mir eben so wenig, mein verehrtester Freund, als Numismatiker die Identität der meisten der in den Fundgruben als templerisch bekannt gemachten Münzen u. Bracteaten mit diesen unläugbaren templerischen abstreiten können. . . Ja sogar das Wort Esis [finden Sie] (auf der von Mader für eine Münze von Metz gehaltenen Nro. 89. auf meiner Tafel) welches Wort auch auf den orientalischen durch die Namen der Großmeister als templerisch erhärteten grade so zu lesen. Sie können denken daß ich mit dieser Entdeckung stark genug auftreten werde, meinen Gegnern den Mund zu stopfen, indeßen aber bis ich dazu komme darüber fürs Publikum zu schreiben wollt ich [sie] Ihnen als Numismaten, Vertheidiger der Templer, u. meinem Freund am wenigsten vorenthalten.

309. Von Joseph Hammer, Wien 1/2 1830.

Ich beantworte mein hochwürdigster Freund Ihren Brief vom 28 Dec. deßen Einschluß ich an die Gräfinn Dietrichstein welcher allein der Aufenthalt der Gräfinn Basegli bekannt ist abgegeben habe. . . Die kais. Bibliothek



besitzt zwei Exemplare von Richardi Armachani libri XIX adversus haeresim Armenorum, aber das Ganze betrifft einzig und allein die Lehre der monophysitischen Armenier, und von Irländern ist mit keiner Sylbe die Rede. — Sie hatten bei Abgang Ihres Briefs wie ich sehe das Ende Oktobers an Sie abgesandte Exemplar meiner Jubelfeier der Belagerung Wiens noch nicht erhalten; ich hoffe Sie werden mit der neuen Antikschrift zufrieden sein. . . einige Buchstaben habe ich seitdem ausgemustert u. auf dem ganzen Continente ist keine M[anu]s[crip]tantik, die sich dieser an Eleganz und Gefälligkeit vergleichen könnte. Ich thue was ich mit beschränkten Mitteln thun kann, indem ich als 00 [Orientalium] Literator hier ganz vereinzelt stehe. Anders ists in England, Frankreich, und Rußland. In Petersburg kommt itzt, wie mir Prof. Dorn aus Charkow schreibt, an der Universität eine fünfte Facultät nämlich eine orientalische zu Stande an der 12 Professoren stehen werden, und für deren Zeitschrift schon 10000 Rubel bewilliget sind. . . Wir wollen sehen ob das nächste Pfingstfest mir günstiger sein wird als die letzten das vor 15 Jahren ausgenommen, wo mir der König den Danebrog verlieh; das Pfingstfest ist das wahre Dollmetsch Fest, und binnen den vier Monaten, die wir noch dahin haben, können Sie, großer Cabire, sehr wohl noch das Eisen schmieden zu Gunsten Ihres Ihnen σφουρηλατως ergebenen Verehrers u. Freunds

Hammer.

310. Von H. v. *Hammerstein*, Equord 6/5 1815.

Nach Jahren die ich von Ihnen getrennt lebte, und theils auf den blutigen Schlachtfeldern, theils im Kerker zubrachte: bringe ich Ihnen im Augenblick wo ich wieder vorwärts ziehe, dieses kleine Angedenken meiner recht aufrichtigen Verehrung und Freundschaft. Ich hatte mir längst vorgenommen Sie über verschiedene Gegenstände unsere theure Vorzeit betreffend zu befragen; dazu ist nun leider keine Musse, aber ich behalte es mir vor, wenn das Leben erhalten wird, und Friede wiederkehret. Empfehlen Sie mich ich bitte recht angelegentlich in der Familie Ihrer Frau Schwester wo ich so gütig aufgenommen ward, auch Herrn Nierup und Moldenhauer, und so manchem Freunde in Ihrem guten Lande, und nehmen für sich die wiederholte Versicherung meiner unveränderlichen Freundschaft und innigen Verehrung.

311. Von L. L. *Haschka*, Wien 29/5 1785.

Gewiß niemals war einem Schuldener, welcher eben von seinem Gläubiger gemahnet worden, so froh u. fröh[li]ch zu Muthe, als mir es war, da

jüngst Fräulein Mariechen eine, Ihnen schon so lange gebührende Antwort, in Ihrem Namen mir abforderte. Aber es gibt auch nur Eine Grazie Born, die da mit ihrer sanften Stimme, Ton' u. der ihr eignen Anmuth, ich glaube, so gar eine Hiobspost verzuckern könnte, geschweige die schon an sich selber so süßen Pflichten der Freundschaft! Gleichwohl, lieber Münter! haben Sie bei mir einen recht kräftigen Dankkuß gut, daß Sie klug genug waren, mich durch dieses vortreffliche junge Frauenzimmer an die Federpflicht der Freundschaft erinnern zu lassen. Darum u. deswegen will ich Sie auch jezt mit allen Entschuldigungen meines langen Stilleschweigens, derer ich wenigstens ein gutes Schock anführen könnte, großmüthig verschonet haben, u. nur die statthafteste davon herschreiben: daß ich nämlich die Aufschrift an Ihren Wechseler verlegt oder verlohren habe; u. so, wie sollte Sie denn mein Brief in der unendlichen Hauptstadt der Welt ausfinden? Gleich recht; von der Hauptstadt der Welt. Hat es Ihnen denn brav die Beine 'raufgeschauert, als Sie über die Gräber der Catone, Fabriziusse, Curiusse u. der andern alten Helden in toga et sago schritten? Welche war Ihre Empfindung, da Sie diesen heiligen Staub der Vorwelt von den unreinen Füßen der jezigen Römlinge, Pfaffen oder Banditen, Huren u. Giftmischerinnen, entweißen sahen? Wünschten Sie nicht auch in der Glut Ihrer Seele unserm Vaterlande nur einen Friedrich (ich meine den zweiten röm. Kaiser des VI Heinrichs Sohn!) zurücke, der groß genug dächte, Rom durch den deutschen Namen wieder ehrlich zu machen? O, lieber! welche Blize von Wünschen zer[r]eissen mir oft meine Seele! doch die Risse müssen verbluten: aber über lang' oder kurz soll dieß Blut, wie nehmlich es Geister bluten, laut genug werden, u. so manchem andern die Ohren singen machen! Holla, mein Fentchen! was für Spektakel trieb Er da in seinem Briefe mit Lobpreiserey u. Speichelleckung unsrer regierlustigen Schleimsteingözen, die ich, wie Er doch wissen muß, nur schlechterdings gar nicht leiden mag? Oder soll's Ironia? Hör' Er 'mal, die gesalbten Häupter, welche so gemeinhin sehr schwache Köpfe sind, muß man auch nicht ironisch loben; denn sie verstehn keine Ironie u. nehmen alles für Ernst. Zwar werde ich, so mir Foibos Apollon Kraft verleiht, unsre gekrönten Länderkutscher und bezepterten Leutebereiter durch alle griechisch' u. deutschen Sylbenmaase feyern, daß Alkaios u. Archilochos, Adramelech u. Satan mich neiden sollen; gleichwohl verbitt' ich mir hinkünftig Ihren dummen (sit venia verbo!) Schnack vom Fürstenlob! u. in dieser Hofnung stifte ich wiederum Frieden mit Ihnen, mein lieber Freund! . . . Ich höre jezt Collegia privata von der Chemie oder vielmehr Experimental-

physik; den Winter aber über war ich immer so duselig u. prosaisch, daß ich mit meinem Odenschiffe nicht in's weite Meer hinauskonnte: u. da hab' ich etliche epikursche Oden gezimmert. Ich bitte, sich dabei zu erinnern, daß der Erzstoiker Seneka seinem Luzilius in jedem Briefe eine Spruchfrucht aus Epikurs Garten zum Nachtsische aufsezt! Auch habe ich eine Elegie über einen Kuß geklimpert; zwar hab' ich mich jezt für alle male gegen die Weiber erklärt, daß ich sie so um nichts u. wieder nichts nicht mehr besingen wolle, könne u. möge: gleichwohl hab' ich mit diesem Kusse eine Ausnahme gemacht. denn obschon ein Kuß an u. für sich nicht viel sagen will u. unter Brüdern kaum eines 4zeiligen Epigrammes werth ist, so kam mir denn doch dieser von dem schönsten Munde, den ich hier Landes gesehen habe; u. so hoffe ich, die liebliche Mutter Venus verleiht mir bald einen Brudern von i[hm] *quinta parte sui nectaris imbutum!* Doch genung Possen. Lieber Münter! es ist um Mitternacht, *suadentque cadentia sidera somno[s]*. Leben Sie also wohl u. machen, daß ich Sie bald u. wohlbehalten in Wien umarme, Sie u. Becker, den Sie von mir herzlich grüssen müssen. Ich unterschreibe mich mit ursprünglich deutscher Redlichkeit  
Ihren ehrlichen Freund Lor. Leop. Haschka.

312. An J. J. *Haus*, Kph. 17/1 1815.

Kaum werden Sie, Hochgeschätzter Herr und Freund, die Hand noch kennen, die diese Zeilen an Sie richtet. Aber, wenn gleich ein Zeitraum von beinahe dreissig Jahren und alle während desselben eingetroffenen Revolutionen das Andenken an einen Bekannten früherer Jahre in die Tiefen des Gedächtnisses zurückgeschoben haben; so darf ich doch hoffen, daß es bei Erblickung der Unterschrift wieder erwachen, und freundlich erwachen werde. Durch eine Göttinger Anzeige Ihrer schönen Abhandlung *de tragoediæ officio* ward ich von Ihrem jetzigen Aufenthalte unterrichtet; und ergreife, nun, da sich mit dem der Welt wieder gesandten Frieden ein ruhiger Verkehr zwischen dem Süden und Norden von Europa hoffen läßt, die erste Gelegenheit, die sich mir über England anbietet, um Ihnen meine Hochachtung und Ergebenheit zu bezeugen, und mich Ihrer ferneren Gewogenheit angelegentlichst zu empfehlen. Auch wage ich es gleich, Ihnen mit ein paar Bitten zur Last zu fallen.

Mein Freund Calcagni, der ohne Zweifel auch der Ihrige war, und dessen Tod ich erst vor einigen Tagen erfahren habe, schrieb mir unterm 28. May 1807: — *ò già radunato per Voi duecentò monete, metà greco-Sicole, e metà esotiche alla Sicilia. Ó raccolto finora dieci vasetti di terra cotta*

greco-Sicoli, che non sono di primo ordine, ma tali da far piacere dove non ve ne sono. Diese wollte er mir durch Vermittlung des dänischen Consuls in Palermo Hr. Coglitore im Julius desselben Jahres über Livorno senden. Der unglückliche Krieg, der Dänemark an den Rand des Abgrundes brachte, kam dazwischen. Aller Verkehr mit Italien und Sicilien ward abgebrochen; ich erhielt keinen Brief mehr von Calcagni, und habe nie etwas über das Schicksal dieser Sendung, die mir so wichtig ist, erfahren. Daher ersuche ich Sie, Sich dieser Angelegenheit anzunehmen, mit Hr. Coglitore, dem auch der eben zurückgekommene Baron Schubart darüber schreiben wird, u. der ein persönlicher Freund von Calcagni war, deshalb zu sprechen, nöthigen Falls auch mit den Erben Calcagnis Rücksprache zu nehmen. Auch Schriften, von Ihm selbst, vom Canonico Gregorio: *Rerum Arabicarum Collectio*: versprach er mir bei derselben Gelegenheit zu senden. Wahrscheinlich hat also Herr Coglitore ein Päckchen für mich empfangen; denn der Krieg brach erst im September 1807 aus. Vielleicht ist auch Calcagnis Bruder von der Sache unterrichtet. In jedem Falle darf ich aber hoffen, daß Sie die Güte für mich haben werden, zu untersuchen, ob für mich Wahrscheinlichkeit da ist, etwas von diesen literarischen Schätzen zu retten, die für mich von so großer Wichtigkeit sind; besonders die Münzen und Vasen, deren Verlust nie ersetzt werden kann. Hiemit verbinde ich zugleich eine zweite Bitte.

Wäre es nicht möglich, aus den nahe bei Palermo befindlichen Ruinen der alten phönizischen Stadt Solus ein paar Baksteine mit eingedruckten punischen Buchstaben, so wie aus Palermo selbst, ähnliche mit kufischer Schrift zu erhalten? Ich weiß zwar nicht bestimmt, ob sich dergleichen dort finden: Ich gründe aber meine Hoffnung auf die Analogie anderer alten Städte, wo ähnliche Backsteine in grosser Menge ausgebrochen werden. Und da ich angefangen habe, eine kleine paläographische Sammlung anzulegen, wozu die Doubletten meines Münzkabinetts, das sich auf gegen 9500 griechische, römische, punische und kufische beläuft, den Grund abgegeben, würde mir ein solcher Beitrag zu derselben höchst erwünscht seyn.

In jedem Falle aber bitte ich Sie mir die Freiheit zu verzeihen, mit der ich mich an Sie wende. Zu jeglichem Gegendienst stehe ich aus ganzem Herzen zum Befehl, und Nichts wird mich mehr erfreuen, als wenn Sie mir durch Aufträge Gelegenheit geben wollen, Ihnen meine aufrichtigste Ergebenheit zu beweisen.

Herr Coglitore wird gewiß die Güte haben, den Transport desjenigen was Sie mir senden können, auf die sicherste und leichteste Weise zu besorgen.



Wenn Sie unter englischen Seeofficieren einen Freund hätten, wäre vielleicht der Weg über England der kürzeste; dann schlage ich Ihnen die Adresse des dänischen General Consuls in London, Hr. Horneman, vor. Mit Kaufarthey Schiffen aber etwas über England zu schicken, würde wegen des dortigen Zolles beschwerlich u. überaus kostbar werden, und dann wäre der Weg über Livorno besser. Herr Coglitore kennt aber ohne Zweifel die besten Gelegenheiten! . . . Meine Palermitanischen Freunde werden wohl grossentheils in das bessere Land hinübergangen seyn. Doch hoffe ich, daß, wenigstens ihren Jahren nach, der Marchese Bajada, Monsignor Gregorio, D. Donato Tommasi, D. Giovanni Meli, Padre Piatti, D. Vincenzo Pucci-Sieri Pepoli, und der Duca Sperlinga, der mich mit so grosser Gastfreundschaft in sein Haus aufnahm, übrig seyn werden; allen diesen bitte ich mich auf das beste zu empfehlen, und Ihnen zu sagen, daß das Andenken an ihre mir erwiesene Freundschaft nie in meinem Herzen erlöschen werde. Sollte der General D. Diego Naselli noch leben, so haben Sie die Güte, Ihm meinen Namen ins Gedächtniß zurückzurufen. Auch ersuche ich Sie, den D. Vincenzo Pucci zu bitten, mir denselben Dienst bei den braven Benedictinern im Kloster San Martino zu erweisen, zu denen Er mich führte, und die mich so gütig empfiengen.

313. Von J. J. Haus, Palermo 27/5 1816.

Ihr gütiges Schreiben, Hochwürdigster Bischof, habe ich, nebst den Beylagen, bereits vor langer Zeit erhalten, und die letztern gaben mir von Ihrer ausgebreiteten und gründlichen Gelehrsamkeit neue schätzbare Beweise; allein das an Cav. Landolina gerichtete konnte ich eben so wenig, als die ihm zugedachten Beylagen, an ihre Behörde abgeben, weil Landolina schon vor mehr als einem Jahre mit Tode abgegangen ist, und sein Sohn nicht in dem Ruf steht, dem Eifer und dem Bestreben seines Vaters gleichkommen zu wollen. Auch hat der gute Cav. Calcagni, der sehr mein Freund war, nichts für Sie zurückgelassen, denn vergebens habe ich mich darüber sowohl bey seiner Wittwe als bey Coglitore erkundiget. Nachdem er seine Sammlung sicilischer Münzen sehr vortheilhaft nach England verkauft, u. sonst sich einiges Vermögen gesammelt hatte, entschloß er sich in seinem Alter sich gütlich zu thun, schaffte sich einen geschmackvollen Wagen an, und nahm kurz darauf ein junges Weib, mit dem er sehr vergnügt ein Paar Jahre lang lebte; allein länger durfte er diese Glückseligkeit nicht genießen, denn plötzlich raffte ihn ein Schlagfluß, dem er schon vorher ein paarmal ausgesetzt war, von dieser Erde hinweg. Seine ganze Verlassenschaft ward

gleich darauf verkauft, um seiner Wittve die eingebrachte Heimsteuer zu ersetzen; denn sein bares Vermögen hatte er beynahe ganz schon vorher auf Lebenszinsen angelegt. Während der Zeit nach seiner Rückkehr in Sicilien flößte er dem alten Präsidenten del Reale Patrimonio, und dann della Gran Corte, Cardillo, die Neigung zum Münzesammeln ein, und brachte mit ihm ein noch reicheres aber für Sicilien nicht so vollständiges Museum zu Stande, das jetzt nach dem Tode des Präsidenten zu Kauf ausgebaut ist. Uebrigens kann ich Ihnen ausser dem Besitzer einer schönen Sammlung in Termini, der Ihnen wohl bekannt seyn muß, der aber seinen Schatz weder zu vermehren noch zu veräußern denkt, keinen andern Liebhaber in hiesiger Gegend nennen, als den Principe Trabia, u. D. Giuseppe Poli, der als Instruktor bey der Erziehung des Kronprinzen angestellt war, und in wenig Jahren eine große Menge theils neuer, theils alter Münzen zusammengebracht hat. Ebenderselbe hat sich vorgenommen, die Auslegung aller Typen sicilischer Münzen in Druck herauszugeben. Calcagni hat außer der Handschrift seines schon publicirten Werkchens über die Münzen von Liparus u. Phintias gar nichts weiter in Manuscript hinterlassen, obwohl mir bekannt ist, daß er noch eine zweyte Abhandlung über die zweymal gestempelten Münzen von Agathokles zusammengeschrieben hatte; allein so wie mir in der ersten seine gekünstelte u. mit selbsterfundenen Zusammensetzungen der Wörter reich ausgestafirte Schreibart mißfiel, auf der er gleichwohl bestand, um seiner Schrift mehr Pomp zu geben; so konnte ich auch seiner Vermuthung, daß die nur halbverrichtete Umprägung Agathoklischer Münzen dem Haß gegen den Tyrannen zuzuschreiben wäre, keineswegs meinen Beyfall geben.

Da ich mich meines Freunds D. Paolo d'Ambrogio, der als Geschäftsträger unsers Hofes nach Kopenhagen abgeht, bediene, um Ihnen meine schon lange schuldige Antwort zu überbringen, so nehme ich mir die Freyheit zugleich ein Paar Werkchen aus meiner eignen Fabrik in Ihre Hände gelangen zu lassen; denn auch mich hat endlich hier in Palermo, da ich wegen eines alten rheumatischen Uebels am Knie nur sehr wenig Bewegung außser Hause machen konnte, die Schreiblust angesteckt, der ich blos in der Absicht nachhing, um mir selbst eine häusliche Unterhaltung zu verschaffen . . .

314. Von J. J. Haus, Palermo 4/5 1819.

Ihr verbindliches aber sehr kurzes Schreiben vom 20 Apr. 1817 erhielt nach Verlauf von zwey Jahren, und meine gehorsamste Antwort darauf, die Hr. D. Schow ein sehr liebenswürdiger junger Mann u. erfahrener Botaniker Ihnen zuzustellen übernommen hat, werden Sie zwar geschwinder aber doch

kaum vor 5 od. 6 Monaten erhalten. Den mir von Ihnen empfohlenen D. Estrup habe ich bisher noch nicht zu Gesichte bekommen können, und ich vermüthe daß er in Neapel, wo man gerade an der Errichtung eines Generalarchivs arbeitet und dasselbe zur Beschreibung einer vollständigen Geschichte des Landes benutzen will, volle Beschäftigung gefunden hat. Ich selbst befinde mich noch immer in Sizilien wo mich theils der jetzt nur auf kurze Zeit verrückte Aufenthalt des Kronprinzen, theils meine körperlichen Umstände die mir nur ein einsiedlerisches Leben und sehr kurze Bewegung ausser dem Hause erlauben, bisher zurückgehalten haben. Ich konnte also Ihrem Empfolnen von gar keinem Nutzen seyn. Seinem Reisegefährten dem erwähnten Botaniker steht die ganze Natur offen. . .

315. Von A. Heeren, Wien 27/9 1785.

Liebster Freund! Ich freue mich sehr, daß ich durch die Güte des Herrn v. Born mich im Stande sehe, Ihren Brief von Rom, den ich durch Herrn Denis erhalten habe, sogleich zu beantworten. Ihre Hofnung war vergeblich daß Sie glaubten mich noch vor Ihrer Abreise in Rom zu treffen, Ich bin erst im Juli von Göttingen weggegangen, und Sie können leicht denken daß ich mich in Wien, Venedig u. andern Orten eine Zeitlang aufhalte. In ungefähr 14 Tagen werde ich von hier gehen, und denke gegen das Ende des Decembers, oder doch gewiß im Januar in Rom zu seyn. Gegen diese Zeit sind Sie hoffe ich auch wieder dort, und so werde ich alsdenn das Glück haben Sie dort zu umarmen. Ein Vergnügen das für mich nun desto grösser ist, da ich in Ihnen, entfernt von meinem Vaterlande, nicht blos einen Freund sondern auch einen Bruder wiederfinde, vielleicht hat es Ihnen Tychsen geschrieben, daß ich noch in G[öttingen] als Maurer aufgenommen bin.

Ihren Auftrag werde ich mit Freuden ausrichten. Aber Sie müssen es mir nicht zurechnen wenn ich nicht viel vergleichen kann. Denn ich habe Ihren Brief erst jezt erhalten, und über 3 Tage wird die Bibliothek wegen der Octoberferien gesperrt. Ich weiß nicht wie es kommt daß Ihr Brief so sehr alt geworden ist. Auf die versprochenen Adressen rechne ich sicher.

Die hiesigen Gelehrten kenne ich so ziemlich. Ich muß gestehen daß ich unter denen die ich bisher gesehen habe, keinen so sehr schätze als Denis. Blumauer u. Martinez sind krank; der erste sehr schlimm; der andre kränkelt zwar nur, aber man traut ihm doch nicht viel zu. Haschka läßt Sie grüssen. Der Kardinal Garampi war schon weg als ich hier ankam, aber Denis hat mir eine Empfehlung an ihn versprochen, und wenn ich so glücklich bin Sie noch in Rom zu treffen, so rechne ich auf Ihre Freundschaft.



## 316. Von A. Heeren, Napoli [Sept. 1786].

...Für deinen Brief an Baffi danke ich dir sehr. Ich habe an ihm einen trefflichen Mann kennen lernen, und er ist mein Herzensfreund. Auch D. Carascal ist ein braver Mann. Er hat mich zu Naselli geführt. Don Donato di Tomasi, D. Mario Pagani, D. Giuseppe Glindi u. D. Ignazio Stile kamen von selbst mich zu besuchen, sobald Baffi ihnen von mir gesagt hatte, u. wir brachten einen sehr vergnügten Abend zusammen auf meinem Zimmer zu, wobey deine Gesellschaft sehr vermißt ward. Die Köpfe der Neapolitaner sind heller als die Römischen! Diesen Morgen war ich bey dem P. Maroni u. dem P. Maestro D. Afflitto, Bibliothekar zu Capo di Monte. So ein Licht habe ich in Israel noch nicht funden! Einen Italiener so hell u. so richtig über das Studium des Alterthums urtheilen zu hören war mir eine neue Erfahrung; es thut mir Leid daß ich seiner Gesellschaft wenig mehr werde genießen können, da er aufs Land geht. Er gab mir sogleich ein Billet an den Custode mit dem Auftrag mir den Codex des Stobaeus zu freyem Gebrauch zu geben. Ausser diesen habe ich schon mit verschiedenen Officirs die Brüder sind Bekanntschaft gemacht. Mit Hamilton stehe ich gut, so auch mit den Deutschen. In Somma, ich würde keine lange Weile haben, wenn ich in Napoli bleiben könnte. — Was meine schönen Bekanntschaften anbetrifft, so habe ich einigen Grund gelegt, u. wenn Du hier kommen wirst u. Lust hast, so kann ich vielleicht die Ehre haben dich vorzureiten. Auf allen Fall aber must Du Deine krumme Wade [?] vorher unter dem Fuß durchziehen lassen, damit er gerade wird, denn ich stelle keinen vor, von dem ich keine Ehre habe. Auf die Contessina gebe ich nicht viel; der Berliner Baron gibt mir fastidio. Wenn er kein Vieh ist wird er schon lange in das Thor gegangen seyn, wo Hannibal ante portas. Was macht denn meine kleine Pericoli? u. meine schöne Genueserin? und p. p. potrei chiamare altre dove tu non arrivi! Scusi se ti do incommodo! Sono giusto di ritorno dalla tavola del Sign: Hackert, dove siamo stati molto allegri. . . Pel resto baciando la sagra mitra Vescovale mi protesto di V. S. umilissimo servitore. Arnoldo Heeren.

## 317. Von A. Heeren, Göttingen 23/4 1793.

Ich danke dir, liebster Freund, für die Bekanntschaft die Du mir an Herrn Carstens gemacht hast. Ich werde gerne Alles thun, was in meinem Vermögen steht, ihm seinen Aufenthalt angenehm und nützlich bey uns zu machen. Ich nutze die Gelegenheit die sich mir darbietet, dir durch einen ad patrios lares zurück[k]ehrenden Landsmann Nachricht von mir zu geben, Herrn Schack von Staffeldt, den Du, glaube ich, schon bey

deinem Hierseyn hast kennen lernen. Er hat sich hier bey uns als deutscher Dichter ausgezeichnet. . . Auf deine Geschichte der Tempelherren bin ich sehr begierig; zumal da Moldenhawer dir in nichts vorgegriffen hat. Vor einigen Jahren, da der Illuminaten Lärm noch im Gange war, wäre freylich für das Werk noch ein günstigerer Zeitpunkt gewesen; allein ich sollte doch nicht glauben daß es dir schwer werden könnte einen Verleger zu finden.

Es freut mich herzlich dass Schow eine so gute Versorgung gefunden hat. Aber es sollte mir Leid thun, wenn seine gelehrten Arbeiten darunter leiden müßten. An eine etwas gewandte[?] Lage ist er wohl schon von Pohlen her gewohnt. Ihr glückliche Leute mit Eurer Denk- u. Preßfreyheit! Verboten ist uns auch freylich hier geradezu nichts; allein Du kannst leicht denken, dass die Klugheit manches verbietet. Gott segne und erhalte Euren Kronprinz u. Euren Bernstorff! In Umständen wie den gegenwärtigen sind solche Männer die grösten Wohlthäter des Menschengeschlechts!

### 318. Von A. Heeren, Göttingen 11/5 1794.

Es ist so lange daß ich von Dir nichts erfahren habe, daß ich die Gelegenheit die sich mir darbietet Dir durch Marezoll zu schreiben, nicht ungenutzt lassen kann. . . Heyne las mir neulich einige Stellen aus deinem letzten Briefe vor; daraus habe ich erfahren daß du noch munter und wohl bist; und bey dem neulichen unglücklichen Brande zu der Rettung der litterarischen Schätze brav geholfen hast. Welches Glück, daß die grosse königliche Bibliothek verschont geblieben ist!

Mit vieler Freude habe ich gesehen, daß der erste Band von deinen Tempelherren erschienen ist. Ich war immer besorgt daß es in Stocken gerathen möchte. . . Haben wir denn keine Hofnung dich diesen Sommer hier zu sehen? Das sollte mir eine grosse Freude seyn! — Der Herr Carstens durch den Du mir schriebest ist ein braver fleissiger Mann; ich sehe ihn oft. Er ist aber diese Ferien nach Berlin und Dresden verreiset. . . Daß Borgia Ehrenmitglied der hiesigen Societät geworden ist, wirst Du wissen. Ich hatte kürzlich Brief von ihm; es scheint ihm sehr lieb zu seyn. Er ist munter und wohl. Ich habe durch seine Vermittelung Collationen aus der Vaticana für die Anthologie erhalten. Auch Zoëga hat mir geschrieben. Er scheint nicht sehr zufrieden zu seyn; ich wünschte ihm eine bessere Lage!

### 319. Von A. Heeren, Bremen 2/10 1798.

Bereits vor 3 oder 4 Wochen hätte ich dir geschrieben, mein theuerster

Freund, wenn mir nicht der D. Engelstofft, der mir damals einen Gruß von dir brachte, gesagt hätte, daß Du auf einer litterarischen Reise nach Norwegen und Schweden begriffen seyst, von der Du doch aber bald zurückgekommen seyn würdest. Durch D. Engelstofft erhielt ich zugleich die Nachricht, daß man für den unglücklichen Borgia auf irgend eine Weise von dort aus etwas zu thun entschlossen sey. Du kannst dir leicht vorstellen, wie weh mir sein Schicksal gethan hat. Oft habe ich darüber nachgedacht wie es möglich seyn möchte dasselbe zu erleichtern; aber ich sah in meiner Lage für mich dazu kein Mittel. Nicht mal ihm selbst schreiben konnte ich, da ich den Ort seines Aufenthalts nicht wußte, und noch weniger was ich wagen dürfte zu schreiben. Ich habe mich des halb bis itzt blos an Zoëga nach Rom addressirt, um von ihm wenigstens zuverlässige Nachricht zu erhalten; habe aber noch bis jetzt keine Antwort. Nur aus öffentlichen Blättern weiß ich, daß B[orgia] zu Padua im Exil leben, aber das Museum zu Velletri doch verschont geblieben seyn soll; woraus ich dann schliessen zu dürfen glaube, daß seine Familie, wenn sie auch gelitten hat, doch nicht gänzlich ruinirt sey. Unter diesen Umständen scheint mir die Erlaubniß zu der Rück[k]ehr in seine Vaterstadt für ihn das Wünschenswürdigste zu seyn; und ich sollte denken, diese zu erhalten wäre möglich, wenn man Mittel und Wege fände, eine Vorstellung an das Directorium gelangen zu lassen, da es so leicht wäre die französische Eitelkeit dabey ins Spiel zu ziehen, ohne daß es ihrem Beutel etwas kostete. Dieß müßte aber durch einen Verein mehrerer Gelehrten, und wo möglich von mehreren Nationen geschehen. Eure politische Lage ist am meisten zu der Ausführung eines solchen Entwurfes geschickt. Melde mir also gefälligst, ob man von dort aus glaubt, etwas für ihn thun zu können, und zugleich in wie fern ich für meine Person durch Unterschrift, Geldbeyträge, oder wie sonst nur auf irgend eine Weise dazu beytragen kann, dem edeln Manne nützlich zu werden.

Ich höre mit Vergnügen, daß Du dich mit der Erklärung der Inschriften von Persepolis viel beschäftigt hast; und bin recht begierig die Resultate deiner Untersuchungen kennen zu lernen. Ich hatte vor einiger Zeit einen Brief von Sylvestre de Sacy, der mir schreibt daß er in der Hauptsache mit dir übereinstimmte, und der die gelehrten Erklärungen des Hofrath Tychsen für Träumereyen hielt. Er schreibt mir zwar, daß er zu der Erklärung der einzelnen Inscriptionen bisher noch kein Mittel gefunden habe; allein seitdem unser Tychsen (wie Du aus den G[öttingischen] Anzeigen 1796 gesehen haben wirst) nun alle Indischen Wörter bey dem Ctesias aus dem Persischen erläutert hat, halte ich die Aufklärung gar nicht für unmög-

lich, weil es durch jenen Versuch erwiesen worden ist, daß im Persischen Zeitalter in Nordindien und Buchara ein Persischer Dialect gesprochen ist. Die Erklärung muß daher auch, wie ich glaube, vielmehr in dem Pers. als in dem Zend gesucht werden, welches in ganz anderen Gegenden herrschte.

Der arme Zoëga muß natürlich alles verlohren haben, was er aus der Propaganda zog. Ich hoffe daß sein Gehalt als dänischer Consul ihm dafür einigen Ersatz gegeben haben wird; denn die Stelle eines Mitglieds des Römischen Nationalinstituts mag wohl nicht sehr einträglich seyn. . . Die braven Dänen, die Ihr uns seit kurzem geschickt habt, Engelstofft, Müller, Torlaciuss, haben mir viele Freude gemacht. Aber sie gehen jetzt alle fort; schickt uns also nur bald andere wieder. Heyne ist gottlob munter und wohl!

### 320. Von A. Heeren, Göttingen 15/4 1802.

. . . Was unsres Zoëgas Sache betrifft, so kann ich dir Folgendes melden. Allerdings hat man sich an Heyne gewandt; und H. hat auch Zoëga kräftigst empfohlen. Er hat auch in 8 oder 14 Tagen Gelegenheit noch mal wieder an den Curator zu schreiben, und wird seine Empfehlung wiederholen. Was H. aber am meisten wünschte, wäre, ihm durch eine ehrenvolle Recension seines Werkes über die Obeliskten empfehlen zu können, die mehr als ein Brief helfen würde. Leider! aber ist das Werk noch nicht hier. Ich habe aber gehört oder gelesen, daß Ihr ein Exemplar in Copenhagen habt. Könntest Du nun vielleicht bewirken, daß dieses an H. geschickt würde, so würdest Du ihm dadurch einen Gefallen, und Zoëga einen der wesentlichsten Dienste erzeigen. Ich wünschte von ganzem Herzen, daß dem guten Manne geholfen würde; und deshalb sollte es mich ärgern, wenn die elenden Democratengeschichten ein Hinderniß würde. . .

### 321. Von A. Heeren, Göttingen 6/11 1802.

. . . Ich habe deinen Brief an Herrn Grotefend mitgetheilt, der nicht säumte, mir darauf beykommende Antwort zuzustellen, die manche deiner Zweifel hebt, und zugleich beweiset, wie fleissig der Erklärer fortstudirt. Er scheint mir so sehr auf dem rechten Wege zu seyn, daß ich von der Wahrheit dieser Erklärungen mich nachgerade überzeuge. Nur muß man damit noch nicht glauben, daß man einen allgemeinen Schlüssel für die Keilschriften gefunden habe, selbst wenn es auch glücken sollte, die 2te und 3te Schriftart zu entzifern. Ihr weit verbreiteter Gebrauch muß es höchst wahrscheinlich machen, daß dasselbe Alphabet zu der Bezeichnung ver-

schiedener Sprachen gebraucht sey. Was für ein weites Feld hat da also nicht die Erklärung. . .

322. Von A. Heeren, Göttingen 29/12 1808.

Unser Briefwechsel, mein lieber Freund, ist etwas lange unterbrochen gewesen; ich habe aber darum nicht weniger oft an dich gedacht. Wie viel haben wir in der Zwischenzeit beyde erfahren müssen, meist Böses, aber du doch auch Gutes. Zuerst also meinen Glückwunsch zu der Bischofswürde und den damit verbundenen Auszeichnungen. Wirst du gleich dadurch der Universität entzogen, so hoffe ich du wirst nicht den Wissenschaften entzogen seyn. Deine Geschäfte, wie ich höre, lassen dir noch etwas Musse übrig, und wer wird die besser anwenden als du? Ich war auch eben jetzt auf dem Punct aus meiner hiesigen Lage gezogen zu werden. Man wollte mich nach München in die Academie der Wissenschaften als ordentliches Mitglied für die Historische Classe haben; und bot sehr ansehnliche Bedingungen. Ich habe sehr gewankt; allein, ich bin geblieben; ich darf nicht hinzusetzen, aus Liebe zur Universität!

Wir haben zwar nicht wie Ihr ein Bombardement auszuhalten gehabt; daß wir aber auch unser Theil zu tragen gehabt haben, wirst du mir wohl glauben. Euch ließ man doch das Vaterland! Indeß noch stehen wir aufrecht; und wollen das Weitere der Vorsicht überlassen. Unser braver Curator, Herr v. Müller, thut Alles was er vermag. Wenn ich an alle die Stürme und Veränderungen in den letzten Jahren zurückdenke, so ist es fast ein Wunder, daß nicht Alles zu Grunde gegangen ist. Indeß hat das Personale der Universität manche Veränderungen erlitten, theils durch Todesfälle, theils durch Versetzungen. Noch sind aber doch keine bedeutenden Lücken entstanden, die nicht wieder ausgefüllt wären. Auch die Frequenz erhält sich. Wir haben zwischen 6—700 Studirende, meist Ausländer.

Wahrscheinlich weißt du aus den Zeitungen daß ich im vorigen Sommer bey dem Nationalinstitut den Preis erhalten habe, über die Folgen der Kreuzzüge für Europa. Villers beredete mich dazu, indem er die Übersetzung übernahm. Die Schrift ist nun deutsch (als der dritte Theil meiner kleinen Historischen Schriften) und französisch in Paris erschienen. Auch deine Beiträge zur Kirchengeschichte sind mir in Rücksicht Dänemarks dabei nützlich gewesen. Wie gern überschickte ich dir ein Exemplar, wenn ich nur eine Gelegenheit fände! Die Arbeit hat mich auch in andere Untersuchungen, besonders über die Handelsgeschichte des Mittelalters viel tiefer hineingeführt. Wie gern möchte ich mal dein Urtheil darüber hören!





Auf deine Forschungen über die Einführung des Christenthums in Dänemark bin ich sehr begierig. In diesen dunkeln Gegenden Licht zu schaffen, ist ein grosses Verdienst!

Hast du schon den 16ten Band der Commentationen der hiesigen Societät gesehen? Du wirst darin eine Abhandlung von mir finden, über den herrlichen Planiglob von Borgia aus dem 15ten Jahrhundert. Er schickte mir einige Exemplare des Kupferstichs; wovon ich, wegen ihrer geringen Anzahl, nur einzelne Exemplare der Commentationen eins beylegen kann. So bald ich Gelegenheit treffe, will ich dir eins davon zuschicken, mit der Bitte es der Königlichen Bibliothek für ihr Exemplar der Commentationen zuzustellen. Ich möchte die wenigen erhaltenen Exemplare gern dadurch möglichst gemeinnützig machen, daß ich sie an öffentliche Bibliotheken vertheile. Jetzt beschäftigt mich mein Handbuch der allgemeinen Geschichte des Neuen Europas und seiner Colonien, welches bald vollendet ist.

Es freut mich, daß Eure Commission der Alterthümer einen so guten Fortgang gewinnt. Gerne würde ich dir für deutsche Alterthümer behülflich seyn, wenn ich nur in meiner hiesigen Lage dazu Gelegenheit fände. Aber wir haben, wie du weißt, nur Bücher; und daran fehlt es Euch auch nicht. Neulich habe ich in der Societät eine Vorlesung über Persepolis gehalten: *Tentamina recentia ad explicanda Persepolis Monumenta censorae subjecta*; wovon du in den hiesigen Anzeigen einen Auszug finden wirst. Es war mir besonders darum zu thun auf die Ausfälle von Herder in dem ersten Theile seiner Schriften zu antworten.

Von Heyne, Blumenbach, Reuß, Tyachsen soll ich dir viele Grüsse sagen. Heyne ist nun in sein 80stes Jahr getreten; aber seine Kraft ist noch nicht gelähmt. Wir haben ihn beyde lange gekannt; aber doch muß ich dir gestehen, erst in diesen letzten Jahren habe ich ihn ganz kennen gelernt. Selber auf mannigfaltige Weise so hart gedrückt, stand er doch immer allein aufrecht, wenn Alle verzweifeln wollten...

### 323. Von A. Heeren, Göttingen 16/7 1812.

Ich habe dir eine Nachricht zu melden, bester Münter, die, ich weiß es, dir eine Trähne auspressen wird. Unser ehrwürdiger Vater Heyne ist schnell zu den Göttern gegangen. Vorgestern früh am 14ten, als er eben aufgestanden war, versetzte ihn in einem Augenblick ein Schlagfluß in jene bessere Welt, wo sein edler Geist eigentlich einheimisch war. Von der Bitterkeit und dem Schrecken des Todes hat er nichts gefühlt; er wollte uns und sich die Träne des Abschieds ersparen.

Hiebey eine Reliquie von ihm! Nach Kopenhagen war der letzte Brief den seine Hand geschrieben hat; und er muß an seine Bestimmung gelangen. Er ist, wenn gleich ohne Aufschrift, an Professor Torlacius. Er ist am 13ten des Abends geschrieben, und giebt den Beweis wie ungeschwächt seine Seelenkräfte waren. . .

324. An A. Heeren, 8/8 1812.

Das schwarze Siegel auf deinem Briefe, liebster Heeren, den ich am Tage vor meiner Abreise zu einer Kirchenvisitation erhielt, ließ mich gleich seinen Inhalt ahnen. Mit inniger Trauer habe ich ihn gelesen. Der Tod unsers ehrwürdigen Vaters Heyne mußte jeden, der ihn liebte, so lang seine irdische Laufbahn auch gewesen ist, immer noch schmerzlich überraschen! Gott sei gelobt, daß er sanft u. schnell war. Er ist hinübergerückt worden ohne seine Annäherung zu fühlen, ohne die Bitterkeit des Abschiedes von den Seinigen zu empfinden. Gott gebe auch Uns ein solches Ende, nach einem solchen vollbrachten Tagewerk! Auf dich sind nun aller Augen gerichtet: Du mußt uns sein Leben beschreiben. Du allein kannst es: denn keiner der Seinigen war mit seinem Geiste so vertraut wie Du. Thue es aber bald, und schreibe Latein, damit ganz Europa die Gedächtnißschrift lesen könne.

Thorlacius, war, als ich Deinen Brief erhielt, auf dem Lande. Ich hinterließ ihm aber die theure Reliquie, u. weiß daß er sie erhalten hat; Ihn selbst habe ich noch nicht sprechen können, denn ich bin erst seit anderthalb Tagen wieder zu Hause.

Mich hat diesen ganzen Sommer die Ahndung seines Todes erfüllt. Du weißt, ich wollte Ihm meine vermischten Antiquarischen Abhandlungen dediciren. Es geht aber mit dem Druk langsam, u. ich hatte daher beschloßen das Buch in zwei Hefte zu teilen, um Ihm noch das Erste, von dem 11 Bogen fertig sind, schicken zu können. Nun sei denn das Ganze seinen Manen gewidmet! . . .

325. An A. Heeren, [Kph.] 10/10 1812.

Ich erfahre, mein liebster Heeren, aus einem so eben angekommenen Briefe von Böttiger in Dreßden, daß der erste Band vom dritten Theile deiner Ideen herausgekommen ist. Vielleicht schon zur Ostermesse! Davon wissen wir hier aber Nichts. Denn die Buchhändler lassen des ungeheuren Curses wegen nichts kommen, auch sorgen die franz. Zollbeamten dafür, daß wir nichts erhalten. und es währt Monathe ehe man Gelehrte Blätter zu Gesicht bekommt. Also ist für mich kein anderer Ausweg als geradezu

zu betteln. Schicke mir sobald es dir möglich ist, ein Exemplar. Du wirst ja wohl Gelegenheit haben, etwas sicher in Bartels Hände zu bringen. Bartels muß das Päckchen dem Dänischen Generalconsul Rist einhändigen und der wird denn für die weitere Beförderung Sorge tragen. Du glaubst gar nicht, wie übel wir daran sind, und in welche Barbarei wir versinken werden, wenn das so noch lange fortwährt: und wie soll unser Geldwesen verbessert werden, da alle Quellen verstopft sind?

Vorgestern erhielt ich Sekendorfs Kritik der Kunst. Danke Ihm sehr dafür in meinem Namen. Er wünscht hier bei der Universität oder Kunstakademie angestellt zu werden. Aber wie ist das möglich? Schow ist Professor der Archäologie, u. Ehrenmitglied der Kunstakademie zugleich. Soll Archäologie dort einmal gelesen werden, so kann Ihm keiner das Recht dazu streitig machen. Hat Seckendorf dir von seinen Plänen nichts gesagt, so erwähne nichts von der Sache. Sonst mache es ihm auf eine gute Art begreiflich. Es ist unangenehm für mich, darüber zu schreiben. Ich habe leider Anfragen der Art genug zu beantworten. Und wäre die Lage der Dinge auch ganz anders, so würde ich doch sehr wenig vermögen, besonders bei der Universitäts Direction. Denn ich habe mir die höchste Ungnade dieses Collegii dadurch zugezogen, daß ich ein Pastoralseminarium für mein Stift errichtet habe, welches der König nachher für ganz Dänemark erweitert hat, und welches, NB, von der Universitäts Direction unabhängig ist — weil die von der Universität entlassenen Candidaten nur unter den Bischöfen stehen, und diese nur die höchste Landesstelle zu Vorgesetzten haben. Hinc illæ lacrymæ. Ich halte mich aber auch von allen Universitäts-sachen entfernt, lese im Winter meine Collegia, u. lasse alles übrige gut seyn. Daher kann ich zur Ansetzung von Professoren nichts beitragen. Dieß für Dich. Thue mir übrigens den Gefallen, dieses Stük des Briefes zu verbrennen. . .

### 326. Von A. Heeren, Göttingen 25/12 1812.

Ich wollte dir nicht eher antworten, liebster Freund, bis ich dir wegen der verlangten Impressa Bescheid mittheilen konnte. . . Die biographische Darstellung beschäftigt mich itzt fast ausschliessend. Ich hoffe sie soll Manches interessante enthalten; und den Mann darstellen wie er war. Ich kann großentheils Actenstücke für mich sprechen lassen. Man wollte an Heynes Stelle Jacobs aus Gotha herrufen; er will aber nicht von Gotha weg. Jetzt weiß ich noch nicht, wozu man sich in Cassel entschlossen hat. Eine solche Lücke auf einmal auszufüllen ist unmöglich; aber leer bleiben darf



sie doch auch nicht. . . Was Du mir von der Ähnlichkeit der Sprache auf Guinea mit dem Hebräischen schreibst ist freylich auffallend. Ich bin in-  
deß bei diesen Sprachvergleichen immer etwas mißtrauisch, wenn ich  
nicht beyde Sprachen vergleichen kann. Gestern habe ich Nachricht er-  
halten daß Sir William Ouseley aus Persien mit grossen litterarischen Schätzen  
. . . nach Europa zurückgekehrt ist, und Alles bekannt machen wird. Wann  
werden wir denn diese Schätze erhalten?

Bin ich erst mit Heynes biographische Darstellung fertig, so will ich mich  
mal an die Indica machen, und sehen ob man nicht zu etwas festere da  
kommen kann. Die Inder machen dann vielleicht einen Abschnitt in einer  
neuen Ausgabe meiner Ideen. . .

327. An A. Heeren, [Kph.] 31/8 1816.

Es wird dich interessiren, lieber Heeren, einige Nachrichten aus Italien  
zu erhalten, die mir der hiesige Neapolitanische Geschäftsträger D. Paolo  
d'Ambrosio mitgetheilt hat.

Unser Freund Donato Tommasi heißt jetzt Marchese Tommasi, war in  
Sicilien Finanzminister, und von den Engländern exilirt, und ist jetzt nach  
der Zurückkunft des Königs Segretario di Stato und Minister des Inneren.  
Das Departement der Wissenschaften steht unter ihm. Er hat schon viel  
gutes ausgerichtet, und die gemässigten Maasregeln die der Neapol. Hof  
in späteren Zeiten nach Joachims Tode genommen hat, sind grossentheils  
Ihm zuzuschreiben. Delfico ist Staatsrath. Er ist jetzt 72 Jahre alt, gesund u.  
heiter. Nur leidet er an der Lende, die er vor 3 Jahren gebrochen hat. Ich  
habe noch neulich einen Brief von Ihm erhalten.

Camillo Borgia, dessen Du dich wohl erinnern wirst, hat das ganze Museum  
Veliternum an den Hof von Neapel verkauft. Er selbst war in Joachims  
Dienst, entfloh über Frankreich, und kam nach Tunis, wo der dänische  
Consul sich seiner annahm, weil er von unserm Hofe den Legationsraths  
Titel hat. Er hat drei Reisen ins Innere des Landes gemacht, mehrere alte  
Städte entdeckt, gemessen, u. die Ruinen gezeichnet. Dieß hat mir der Consul  
gemeldet. Er wollte mir selbst über seine Entdeckungen schreiben, Abschrif-  
ten von Inschriften schicken &c. aber die Unruhen in der Barbarei haben  
mich wahrscheinlich darum gebracht. . . Ich komme eben von einer ziemlich  
langen Visitationsreise nach der Felsen Insel Bornholm zurück. Da habe  
ich manches antiqu. entdeckt. . . Auf der Rückreise brachte ich 6 Tage in  
Lund, der schonischen Universitet, zu. Es sind einige brave junge Männer

dort. Von den Älteren sind nur Norberg u. Retzius noch da. Mit der Theologie sieht es elend aus. . .

328. Von A. Heeren, Göttingen 18/9 1816.

Deinen Brief, lieber Münter, habe ich durch Plank wohl bekommen; und danke dir für dein Andenken und die mir darin mitgetheilten Nachrichten, besonders über Italien. Unsers Freundes Tommasi habe ich oft gedacht; und bin gewiß daß kein würdigerer auf die hohe Stelle gesetzt werden konnte, die er jetzt bekleidet. Ich denke noch daß er sich auch unser erinnert. Er und Delfico sind aber auch die einzigen, die wir aus der Schaar unsrer dortigen Freunde noch wiederfinden würden. Auf Camillo Borgia, den ich nur als Knaben kannte, scheint doch also etwas von dem Geist des Oheims fortgeerbt zu seyn! Lieb ist es mir, daß das Museum nach Neapel gekommen ist. Es bleibt doch nun zusammen, und steht dort wohl sicherer als in Velletri. . . Wenn aber nur ein Manuscript zu Portici zu Tage gefördert würde! Aber bey dem bisherigen Verfahren wird nichts werden; und doch hat Sickler die Methode gezeigt, nach der es geht. . . Liesse sich durch Tommasi Nichts ausrichten? Es käme nur darauf an, eine einzige Rolle nach Deutschland zu bekommen, um die Probe zu machen. . . Blumenbach hat über das für ihn bestimmte Geschenk keine geringe Freude. Er erwartet es mit der Sehnsucht eines Verliebten. . .

329. An A. Heeren, Kph. 8/8 1817.

Unter den Handschriften der Helmstädtischen Bibliothek soll ein Bericht von Joh. Bugenhagen über seine Geschäfte in Dänemark die Reformation der dänischen Kirche betreffend, befindlich gewesen seyn. Da nun alle Helmstädtischen Mss. nach Göttingen gekommen sind, so wende ich mich, liebster Heeren, mit der Bitte um eine Abschrift dieses Berichtes an Dich. Es wäre dieses ein hübsches Program zu unserer Jubelfeier, und ich würde dir es sehr danken, wenn ich dasselbe so bald es irgend möglich wäre, von dir erhalten könnte. Zu Gegendiensten stehe ich, wie Du weißt, auf den ersten Wink bereit. . . Eben heute erhalte ich von Camillo Borgia einen Kasten, mit allen koptischen Handschriften des Borgianischen Musei. Er will sie dem Könige für 3000 Scudi verkaufen, und schickt sie her ohne erst anzufragen, ob man sich auf den Handel einlassen will. Wahrscheinlich wird das nicht der Fall seyn. Zoega hat ja alles bis auf die biblischen Fragm. gedruckt, u. von diesen habe ich u. der Probst Engelbreth Abschriften.

3000 Scudi sind doch viel Geld! Was für Bücher lassen sich nicht dafür anschaffen? Doch das im Vertrauen...

330. Von A. Heeren, Göttingen 31/8 1817.

Ich war so eben im Begrif dir zu schreiben, lieber Münster, und meine Briefschuld bey dir abzutragen, als ich deinen freundlichen Brief erhielt. So beeile ich mich also itzt dir zu antworten; zuerst in Betref des Berichts von Bugenhagen. Es ist wahr, in der Westphälischen Periode wurden viele Bücher, Papiere und andre Sachen von Helmstädt hieher geschafft, und es kann sehr wohl seyn, daß auch der Bericht von Bugenhagen dabey befindlich gewesen ist. Allein nach der Wiederherstellung kam sofort der Befehl unsrer Regierung Alles was von auswärts hieher »verschlept« worden sey, sofort zurückzugeben; und so haben Hessen, Braunschweig und Preussen das Ihrige wiederbekommen. Die Helmstädter Sachen sind indeß so viel ich weiß nach Wolfenbüttel gebracht; und sind noch da...

331. Von A. Heeren, Göttingen 9/8 1829.

...Die Sachen die wir von Helmstädt hatten, sind lange nach Braunschweig zurückgeschickt; also auch der Brief von Bugenhagen, wofern er dabey gewesen ist... Vor acht Tagen war der Baron von Stackelberg aus Rom hier. Er ist über die Etrurischen Grabmähler mit Raoul Rochette in einen heftigen Streit gerathen... In Paris haben itzt die Orientalisten sich gewissermaassen in zwey Partheyen getheilt; die von de Sacy und Abel Remusat. Ich bin nun begierig was Herr Champollion für Entdeckungen aus Aegypten mitbringen wird. Wir erhalten hier durch ein Geschenk des Königs die Abgüsse der Elginschen Marmors; zum Behuf der Vorlesungen über die Archaeologie unsers Professors Otfried Müller. Habt Ihr dortbereits seine Etrusker? Das ist doch ein Werk voll eben so tiefer als neuer Forschungen...

332. An C. G. v. *Helmolt*, Triest 27/10 1784.

Rev. Chrysostomo Syrianus S. P. D. Ich hoffe, daß Sie, Hochwürdiger Bruder, die Briefe empfangen haben, die ich Ihnen, zugleich mit den Hochw. Cato, Aemil, u. Acacius, von Corinth u. Rom aus geschrieben habe. Mein heutiger Brief betrifft eine Bitte, die ich Ihnen so nahe lege, als ich immer kann. Schon von Kopenhagen aus bat ich den Hochw. Br. Dumpf mir ein Certificat meiner schottischen Aufnahme auszuwirken. Er antwortete mir, man gäbe mir ein Certificat aus der ☒. Dieses sagte ich den Kopenhagener Brüdern, u. sie waren zufrieden u. trauten mir, eben so ists mir in Rom ge-

gangen. Hier präsentirte ich mich auch dem Br. Barraux, Meister vom Stul der  zur wahren Harmonie u. Einigkeit, der die hohen schwedischen Grade hat, u. der wollte mich nicht anerkennen, weil ich kein Certificat hätte. Ich verlangte eine Erkennungs . auch die wollte er mir nicht zuge- stehen. Ich legitimirte mich ihm durch des D[urchlauchtigen] Br. Carolus a Leone res. Hand, als Hoher O. Br. aber doch wollte er nichts von m. Sch[ottischen] Graden wissen. Geht mir das in Italien eben so, wie leicht möglich ist, da selbst das was ich vom Hochw. a Leone resurg. in Händen habe, bloß meinen O. Nahmen u. Wappen enthält, u. also wo man zweifeln will, nicht hinlänglich ist, besonders wo man seine Hand nicht kennt, so verfehle ich den Zweck meiner Reise in so fern er die M-y betrifft; u. die Grade helfen mir gar zu nichts. Deswegen wende ich mich an Sie. Wenn der Durchlauchtige Timoleon, u. Sie mir kein Certificat in forma ausstellen dürfen u. können, so könnte Er doch vielleicht mir einen Beweis unter seiner Hand u. herzoglichen Wappen geben, daß ich auf seinen Befehl die Grade bekommen, und daß ich durch diese das Recht hätte die drey Grade auszuthellen. Dieses, Hochw. Br., wünschte ich besonders deswegen, weil ich nicht weiß ob M-y im wahren Rom etablirt ist, u. weil verschiedne der Obren unsers Bundes in Rom (das ich eben verlassen habe) mir Aufträge gegeben haben, mich um Ausbreitung unsrer Sache dort umzusehen, und mir dazu ihre Unterstützung versprochen haben. Ich habe auch aus den Acten der Gr. L. L. von Östreich die Rituale der drey Grade mir abgeschrieben. besonders habe ich deswegen mit dem Hochw. Antoninus (Otto a Galea allemannica) gesprochen, an den ich von Bruder M. Aurelius zu Arun[?] genau empfohlen war; der mir das nöthige zu schicken, und die Erlaubniß meiner unmittelbaren Obren auszuwirken versprach. Wenn der Durchlauchtige Timoleon mir die Gnade erzeigen, und Ihnen einen Beweis für mich, in welcher Form er auch sey (lateinisch, französisch oder italienisch) geben will, so seyn Sie so gütig, ihn mir so bald Sie können, je eher je lieber, nach Florenz an Signore Canonico Bandini zu schicken. Ich wollte gerne zu Florenz aus den Ihnen bekannten Ursachen, im Stande seyn, mich hinlänglich zu legitimiren, denn ich mögte herzlich gerne hinter gewisse Sachen da kommen, ob Sie Wahrheit oder Betrug sind.

Über die edlen Fratres roseae & aureae Crucis habe ich herrliche Nachrichten gesammelt. Ich habe einen Theil der hohen Weisheit ihres theoretischen Grades gelesen, u. excerptirt, u. ihre tiefe Philosophie u. Naturkunde bewundert. Noch mehr bin ich aber erstaunt als ich ihr A. B. C. für einen einfältigen Schüler in der Schule des heiligen Geistes, u. in diesem die



bündigsten Beweise für die Dreyeinigkeit, u. Menschwerdung Christi aus der Natur der Salze, Elemente u. Mineralien, laß. Man müste ein Thor seyn, wenn man die hohe Weisheit weiß, und NB. glaubt, u. doch die Zeit mit Studien von Physik, Philosophie u. Theologie verschwendet. Aber im Ernst geschrieben, Sie können sich den unbeschreiblichen Unsinn gar nicht denken, wenn Sie das Zeug nicht gesehen haben; denn er übertrifft alle menschliche Vorstellungen. Ich mogte nur nicht die Stunden die ich besser brauchen könnte, tödten, sonst hätte ich alle Zeichnungen u. Genealogien abgeschrieben, um Sie dermaleinst zum Beweis der Cultur u. Philosophie unsres Jahrhunderts drucken zu lassen. Izt habe ich bloß das wesentliche u. charakteristische des Systems excerptirt.

Hier geht alles eben so her. alles strebt dahin; der Meister vom Stul hat mir zum Symbolum in mein Stambuch den flammenden Stern u. die Buchstaben  $\aleph$  (400, 40, 1) geschrieben. Ich bin im Buche Des erreurs noch nicht bewandert, weiß also nicht was dieß für heilige u. geheimnißvolle Zalen sind, das 1 ausgenommen. in Corinth hörte ich hauptsächlich nur von der Zal 56 reden, u. das Buch Jezirah habe ich nicht bey der Hand. um Erklärung darf ich gar nicht bitten, u. ich kann auch nicht von einem Kaufman verlangen, daß er hebräisch versteht.

In Rom bin ich sehr glücklich gewesen. ich war wie Sohn im Hause des theuren Furius Camillus, u. habe alle Stunden in denen ich nicht zu arbeiten hatte, darin zugebracht. über den Zustand der M-y habe ich dem lieben Acacius geschrieben, u. er wird Ihnen wohl meinen Brief gezeigt haben. Ermahnen Sie ihn auch mich nicht zu vergessen, und mir zugleich mit Ihnen zu antworten, sonst bekomme ich keinen Brief von Ihm. Numa ist ein edler Mann, er wird wenn es nicht schon geschehen ist, dem Durchlauchtigen Timoleon schreiben.

### 333. Von Ph. G. Hensler, Altona 3/7 1787.

Mit dem Herrn Gr[afen] v. B[ernstorff] habe ich ganz offenherzig über Sie, Ihre Lage und Wünsche gesprochen. Er ist zuverlässig geneigt, alles zu thun, um Sie bei den Ihrigen in Kop. zu erhalten und hält es für sehr wahrscheinlich, daß es geschehen könne, obgleich er nur mediate Einflüsse darauf haben kan, denen er aber selbst — Sie wissen seine Vorsicht sonst in solchen Punkten — nicht wenig zutrauet. Sie verstehen, daß dies durch den Herrn G[eheimen] R[ath] S[chack] R[athlau] geschehen muß, der jetzo auch sehr viel auf den B[ischof] B[alle] bauet, der Ihnen sehr ergeben ist. Dabei rath er Ihnen, ja den Herrn G[eheimen] R[ath] v. S[chack] Rath-



lau] sogleich und bei jeder vorkommenden Gelegenheit aufzuwarten und den P[ro]k[anzler] J[anson] eben so als ob er Ihr bester Freund sei, zu besuchen. So was lenkt, was sonst sich nicht lenken lässet. Kurz ich hoffe, es werde bald nach des K[ron] P[rinzen] Rückkehr alles bald für Sie ins Gleis kommen. Verhalten Sie sich nur stille und fangen Ihre Arbeiten forderst an, damit man auch sehe, Sie haben nicht umsonst Ihre Reise gethan.

334. An J. G. Herder, Göttingen 1/11 1781.

Ich bin nun hier in voller Beschäftigung, mein theurer Freund. meine Collegia sind angegangen, und durch die vorige Reise u. den Müsiggang ist mir das Arbeiten wieder doppelt schmackhaft geworden. Zwar kann ich nicht lassen oft mit Sehnsucht einen Blick nach Weimar, Halle und Braunschweig zurückzuwerfen und mich im Geiste künftiger glücklichen Tage zu erfreuen, aber zu lebhaft darf ich die süßen Ideen nicht werden lassen, sonst nehmen sie meine Vernunft gefangen, u. die Arbeit bleibt liegen.

Das Collegium das mich bei weitem am meisten interessirt, weil mir bis izt fast alles neu ist, ist Heynens griechische Litteratur. ich habe noch nichts gehört, das so von tiefer Weisheit trieft. ich staune Heynen an, u. verehere ihn, wie einen Gott. Feder ist mir nicht das was ich gedacht hätte. So weit ich bis izt urtheilen kann ist seine Logik zu superficiell. Koppe liest die Dogmatik sehr gut — er ist ein ganz vortrefflicher Mann. bei Walch höre ich Kirchengeschichte des 18 Sec. u. Antideistik, zwei sehr interessante Collegia. bei Spittler Historia canonis u. bei Leß Crisis Novi Testamenti. dieß sind 4 Tage 4 Stunden. 1 Tag 6 u. des Sonabends drei Stunden.

Ich habe diesen Winter besonders der Lektur der Alten bestimmt. Apollonius Rhodius u. Xenofons griechische Geschichte habe ich schon gelesen, u. izt studire ich alles was die Alten von den Egyptischen Mysterien haben. wenn dieß gethan ist, werde ich die Patres Apostolicos lesen. unter diesen Beschäftigungen kommen Weihnachten heran. dann werde ich Gotha, und gewiß auch Weimar besuchen.

Auch habe ich mir vorgenommen, die Evangelia bloß deswegen durchzustudiren um mir eine Idee von der originellen Lehre Jesu machen zu können, besonders um zu sehen in wie weit Paulus mit Christo übereinstimmt, denn mich daücht, daß Johannes allein den reinen unveränderten Geist Christi hat. Wollten Sie die Güte haben mir darüber Ihre Meinung zu schreiben?

335. An J. G. u. Caroline Herder, Dresden 3/10 1782.

Ich habe es lange aufgeschoben, Ihnen, theuerster Freund, zu schreiben,



um Ihnen wenigstens Etwas schreiben zu können. aber nun, da ich im Begriff bin, auch Dresden zu verlaßen, und allmählich mich den Göttingischen Fluren u. der dortigen Weisheit wieder zu nähern, ists Zeit — Was mich besonders auf diesen Winter freut ist daß Koppe über den ganzen Johannes, die Offenbarung mitgerechnet, lesen will, u. Koppe darüber zu hören, ist mir sehr wichtig! Wenn ich Ostern wieder zu Ihnen komme, bringe ich Ihnen dann das Werk mit — Daß meine Eltern glücklich wieder zu Hause sind werden Sie hoffentlich wissen; Aber der Friedrike stecken Sie, Jerusalems, Gerstenbergs im Kopf. u. Herzen, u. deswegen wollen ihr bis izt noch ihre Kopenhagener Gesellschaften nicht schmecken. sie jammert daß alles so öde um sie her ist, daß sie wie ein Bär an seinen Tazen saugt, so an die Vergangenheit zurückdenken muß, u. arbeitet sehr fleißig an ihrer weitläufigen Reisebeschreibung. Auch hat ihr Herz wieder angefangen sich in Verse zu ergießen, u. so wird nach u. nach hoffentlich sich die alte Ruhe wieder in ihrer Seele einfinden — In Berlin habe ich einige mir sehr wehrte Bekanntschaften gemacht. besonders die im Spaldings Hause, wo ich überaus viel Güte u. Freundschaft so wol von ihm, als seiner Frau genossen habe — ich hatte mir ihn nicht so heiter u. zuvorkommend vorgestellt, als ich ihn gefunden habe. Ich gieng mit einiger Furcht vor seiner Austeritet, die ich, ich weiß nicht woher, mir idealisirte, hin, aber die Furcht schwand gleich, u. mir war sehr wol so oft ich da war; ich war auch die meiste Zeit in den 3 Wochen die ich in Berlin zubrachte, in seinem u. Biesters Hause. Biestern kannte ich noch nicht, wol aber seine Frau. wir beiden verklärten uns aber bald gegen ein ander, u. wurden bald Herzensfreunde — Biester ist Minister Zedliz Freund u. Sekretär, also in der Berliner Welt ein wichtig Wesen, aber ohne alle Prätension. er hat sehr viel Kenntnisse, besonders kann er griechisch — u. studirts sehr eifrig mit Gedike, der auch ein braver Mann, u. sehr zum Freunde gemacht ist. in dem Zirkel war mir in Berlin ein unendlich angenehmes Leben zubereitet. Nur konte ich leider Reichardt nicht genug genießen, weil er beynahe zwey Drittheile der Zeit verreist war — aber ich habe ihn genug gesehen um ihn herzlich lieb zu haben — er läßt Sie u. Ihre liebe Frau innig grüßen — Den übrigen großen luminibus mundi, als da sind, die Herren Consistorialrähte Teller, Dietrich u. Büsching, habe ich meine Ehrfurcht bezeugt. habe mich Ihnen aber nicht genug nähern dürfen, so viel Höfl[ichkeit] mir die beiden ersten auch bewiesen haben, u. so sehr ich sie ehre; aber sie waren über meinen Horizont. Mit Moses Mendelsohn habe ich viel geredet, aber er war zu beschäftigt, Sonnenfelß auf seine Anfrage, warum Er noch kein Christ würde, zu antworten, als

daß ich noch mehr ihn hätte sehen können. Engel hat mir ganz überaus gefallen. er denkt freilich nicht so in manchen Punkten des Menschlichen Wißens, wie ich es wünsche, aber er ist doch gerecht gegen Feindes Verdienst, u. tolerant. so ehrt er z. E. doch immer Klopstok. u. das ist in Berlin schon viel gesagt. dabey ist er ein unendlich angenehmer Gesellschafter, voll Wiz u. Sachen, u. dabey sehr redlich. Ramler habe ich gesprochen, bin aber gar nicht von ihm erbaut worden — Unter den Künstlern habe ich besonders an Meil Herzens Freude gehabt. Ich glaube ihn über Chodowiecki u. Rode sezen zu dürfen, wenigstens ist er weit mehr Dichter als beide. Auch habe ich Nikolai besucht; so lange ich den Mann vor Augen sehe, kann ich ihm nicht böse sein, er ist dazu zu angenehm. Seine Antwort an Sie kennen Sie wol schon. Wenn ich zu Hause komme, will ich recht eifrig u. gewissenhaft alles pro et contra durchstudiren. Ich habe ihn noch nicht gelesen. In Berlin, nicht aber in Potsdam! hatte er alle Leser, die ganz auf Ihrer Seite waren, wiederum wankend gemacht! Aber Wahrheit wird siegen! sein Sohn ist ein junger Mensch von sehr viel Talenten u. sehr vielem Herzen. In Potsdam sah ich den alten König. es ist doch eine Freude seine großen Adler Augen zu sehen! Stolberg schreibt mir, er ist mehr als Ameisenlöwe unter den Ameisen, die ihn umgeben! Aber er wird jezt sehr mürrisch u. oft sehr ungerecht. Von Berlin gieng ich nach Frankfurt zum alten Ehrwürdigen Darjes, zu Schneider (dem Griechen), zu Steinbart, der ein sehr angenehmer Mann ist; u. zu einem jungen Theologen Prof. Michaelis, der wie ich glaube, viel leisten wird u. kann. u. besah die Merkwürdigkeiten, besonders das Schlachtfeld bey Kunnersdorff u. wallfahrtete zu Kleists Grabe.

Hier habe ich im wahren Verstande geistig geschwelgt! bei Rafael u. Corregio u. Mengs in der Gallerie u. in der Katholischen Kirche gelebt, und mir Ideale von Größe u. Schönheit in die Seele gedrückt, die mich nie verlassen werden. habe den großen Koloß Alexanders, die Muse — die Niobe, den Brutus Kopf u. all die herrlichen Werke gesehen, auf der Bibliothek fast täglich gesessen! den Königstein, den Borsberg erstiegen, u. mein Herz an den großen u. fürchterlichen Aussichten von oben herab, u. zwischen den Weingebirgen, u. unten im Plauenschen Felsengrunde gelabt! Aber all das muß gesehen werden, u. so genossen werden — Alles Schreiben u. Beschreiben ist todter Buchstabe! Beßer ließe sich von der ungeheuren Pracht der Edelsteine im Grünen Gewölbe commentiren, wenn die Sache eines Commentarii wehrt wäre. Umgang habe ich hier am meisten mit den Brüdern gehabt, u. unter ihnen überaus herrliche Menschen gefunden. Am Sonabend verlasse ich Dresden; gehe über Leipzig, nach Halberstadt, zum guten Gleim, den



ich in Ihre Seele herzlich grüssen werde — u. so über Braunschweig nach Göttingen. in 14 Tagen bin ich dort.

Auch hier sagt man, daß Jerusalem sein Amt niederlegen, u. daß Sie sein Nachfolger werden, ich widerspreche aber — bey meinem Vater hat sich ein Schwager von Moses Mendelsohn gemeldet, der ein Christ werden will, u. ihm sehr gefällt. er hat seinetwegen an Moses erst geschrieben.

Nun wende ich mich an Sie, theure, gütige Freundin, um Sie um zweierlei zu bitten! erstlich um einen Brief, wenn Sie einmal Zeit u. Lust haben, ihn zu schreiben, Sie werden doch eher ihn schreiben als Ihr lieber Mann. Zweitens um den zweiten Theil der Ebräischen Poesie wenn er herauskömt, sonst muß ich bis Ostern drauf harren, da die Dessauer Bücher nicht nach Göttingen in die Buchläden kommen! Drittens endlich um Ihre Silhuetten. Man hat sie mir in Lübek gestolen! Ich hoffe gewiß auf Erhörung u. Erfüllung dieser Bitten. Ich habe die beiden Träume die Sie uns erzälten, in Verse gebracht, u. werde sie Ihnen beide in meinem nächsten Briefe schicken.

336. An J. G. Herder, Göttingen 18/12 1782.

Ihr lieber Brief, und die 7 Zeilen von Ihrer lieben Frau, die ich für ominous für die Zukunft halte, haben mir sehr große Freude gemacht, und ich danke Ihnen herzlich dafür. Ich bin gleich nach Empfang Ihres Briefs auf die Bibliothek gegangen, um in den Büchern nachzusehen. im Dictionario della Crusca ist nichts von der Art zu finden. hingegen fand ich in Bluteaus Vocabul. portuguez e latino Lisb. 1716. dieses. Mafamede às vezes se troua por Mafoma. auch nennt Camoens ihn Mafoma. in den Scriptoribus Byzantinis die ich nachschlug fand ich nur Μαωυμετ u. Μωαμεθ. Ich habe Niebuhr durch einen Freund fragen laßen, ob er nicht weiß, wie der Name im Mauretanischen, oder andern Dialekten ausgesprochen werde, u. so bald ich Antwort erhalte werde ich es Ihnen schreiben.

Dieß exemplar der Kiempe Viiser hatte ich selbst. es ist die älteste u. beste Edition. Peder Syvs ist vollständiger, aber nicht so rein. diese ist von Wedel veranstaltet. Die neue Edda ist noch nicht fertig; die Sie also angezeigt gesehen haben, ist entweder Resenii oder Giöransons. die letztere ist aber eine sehr schlechte Edition. Ich will in diesen Tagen einen Aufsatz über die Edda fürs Lichtenbergische Magazin machen. man kennt sie in Deutschland nur dem Namen nach. Ich schicke Ihnen zugleich hier meine Träume. Mit Boje habe ich auf gewiße Art gebrochen, so, daß ich ihm nie mehr etwas schicke; wenn Sie wollen, so geben Sie beide an Wieland für den Merkur.

Sonst arbeite ich izt an einem lateinischen Büchelchen de incrementis

hierarchiae Innocentio III P. P. das um Ostern gedruckt werden, u. mich zum Magister machen soll, dieß muß ich gewißer Ursachen wegen in Kopenhagen werden, dazu habe ich nun unsäglich viel zu lesen. so daß mir dieser Winter sehr schnell vergeht. . .

Wollten Sie noch die Güte haben, bey Gelegenheit an Bode u. Wieland die 2 Exemplare dieses innliegenden Gedichts zu geben, ich habe es neulich auf einen Br[uder], den wir alle sehr liebten, gemacht.

Auf Ostern freue ich mich unendlich, ich komme gewiß herüber. aber vielleicht zum letzten Male. jedoch, wenn ichs irgend möglich machen kann, soll das nicht geschehen. Michaelis gehe ich heim.

Hier kämpft Lichtenberg mit Voß u. Klopstoks anderen Freunden. Er ist doch ein elender Mensch, mit aller seiner Wut! ich mögte Archilochus Jamben über sein Haupt wünschen! fast ist er so grimmig wie Nikolai — Den, hoffe ich, werden Sie doch nicht jauchzen laßen? Er muss doch das Schwert der Vergeltung fühlen!

Leben Sie nun wohl, theurer Freund — Wenn's Ihnen so ist, wie meinem Vater, so werden Sie izt ganz mit Arbeit überladen sein! Diese wünsch' ich Ihnen bald überstanden! Wär ich Weihnachten in Weimar, so müste Ihre liebe Frau mir auch meinen heiligen Christ bescheeren; meine Mutter kann mir leider keinen geben. Noch eins, eh ich schließe — der ältere Reuß, der Bibliothekar, u. Vertheidiger seines Herzogs, des edlen Manns, wird Bibliothekar hier, u. kömt in wenig Wochen her. Dieß ist mir sehr angenehm.

Grüßen Sie doch alle Ihre lieben Kinder von mir; kann Wilhelm sich ans grün Jäckgen erinnern?

337. An Caroline Herder, Göttingen 13/1 1783.

Endlich kann ich Wort halten, und Ihnen, theure gütige Freundin, der Friedrike Tagebuch schicken. Gestern Mittag erhielt ichs. es war aber schon zu spät, es gleich wegzusenden — Sie erhalten es also mit der nächsten Post. Vieles werden Sie nicht recht lesen können weil überall die abscheulichen Sterne stehen, aber wenn ich zu Ihnen komme, will ich Ihnen einen Kommentar drüber machen, und noch so manches dazu erzählen. Sie erlauben mir doch, daß ich das Exemplar an Wieland mit in Ihr Päckgen lege! ich habe ihm eben izt nichts zu schreiben, daß es der Mühe wehrt wäre ein eigen Päckgen draus zu machen.

Friedrike wird Ihnen hoffentlich auf den Brief, welchen Sie mir schickten, geantwortet haben. Ich schließe es daraus, daß bey dem Tagebuch kein Brief ist, sie also wahrscheinlich ihr Herz Ihnen ausgelehrt hat. sollten Sie aber

noch keine Antwort haben, so ist der Brief doch angekommen, und hat unendliche Freude gemacht, so wie auch die paar Zeilen, ich glaube es waren ihrer 7, die Sie mir schrieben. Ich bin nicht sehr dran gewohnt mit Dames zu korrespondiren, verstehe also auch nicht, mich so galant, als so ein Geschenk es verdient, dafür zu bedanken; aber herzlich kann ich dafür danken, und zugleich mächtig um noch Ein Briefgen betteln, ehe Ostern herankömt; denn von Ihrem lieben Mann darf ich nichts erwarten: Aber Sie könnten eher sich ein Viertelstündgen stehlen, und wenn auch nichts weiter, mir etwas vom süßen Geschwätz Ihrer Kinder um Sie herum, erzählen.

Ich habe hier ein paar Freunde von denen ich sehr wünschte, daß Sie beyden sie kennten. Der Erste ist ein Brudersohn vom Leibarzt Zimmermann. schön wie der vatikanische Apoll, und so ein ächter Schweizer, weit mehr noch als Tobler, voller Geist und Kraft. Der Zweite ist ein Zweibrücker, der aber sagen darf daß sein Herzog ein Tiran ist. ein sanftes unschuldiges Mänchen, der in der Stille seines Herzens seinen Weg fortgeht, indeß Zimmerman immer in hohen Lüften schwebt, und, welches sehr sonderbar ist, Z[immerman's] vertrauter Freund. er heißt v. Pachelbel u. ist ein Sohn des Zweibrücker Gesandten am Hofe zu Versailles. Beyde sind Zöglinge von Pfeffel.

Es heißt hier daß man auf den hiesigen Universitetsprediger Richerz bey Besezung der Profeßur in Jena reflektirt. ich glaube Jena würde sehr wol dabey fahren, wenn er hinkäme. Paßavant ist sein Freund, u. hat ihn Göthen empfohlen.

Ich zäle izt mit großer Sehnsucht die Monden die noch verfließen müßen, eh Ostern herankömt, u. eh mich mein Roß zu Ihnen trägt. Könn't ich ihm Flügel geben wie meiner Phantasie, ich wäre gewiß bald da.

Ich schicke mit dem Tagebuch auch ein Dedikations exemplar für Ihren lieben Mann. Boie hat mich, nach seiner gewöhnlichen Art, lange warten laßen; sonst hätte ich nach meinem Plan beides selbst überreicht.

Dieß Briefgen ist unmerklich ziemlich lang geworden. u. es ist schon weit über Mitternacht. Wüste meine Mutter, daß ich noch schriebe, wie würde sie schmälern! Grüßen Sie vor Allen Ihren lieben Mann, u. die guten Kinder herzlich von mir, und bleiben Sie mir gut, so wie ich hoffen darf, daß Sie's mir sind.

338. An J. G. u. Caroline Herder, Roma 28/2 1785.

Hier fand ich Ihren lieben Brief, meine theuren Freunde, als ich eben in

Roms geweihte Thore hineingefahren war, und freute mich herzlich Ihres Andenkens, und des Beweises Ihrer Freundschaft. Sie werden von Koppe und Bode gewust haben daß ich in Italien sey; wenigstens habe ich an Bode aus Mantua geschrieben. Die Reise nach Ragusa ist der dalmatischen Pest wegen aufgeschoben, und würde ganz scheitern wenn ichs wünschte, da Bernstorff im Grunde nicht für die Sache ist. Ich habe auch keine Erwartungen, dort etwas für die Litteratur zu finden, denn alle meine eingezogenen Nachrichten lauten traurig und verneinend von all' den herrlichen Bibliotheken. Ich sehe aber eine kleine auf venezianischen Fuß gebildete Republik, und eine Mischung von Europäischen Sitten mit Sitten des Orients, und hoffe, wenn nicht für Gelehrsamkeit, doch für Poesie viel in den Volksliedern zu finden, von denen Sie lieber H. einige herrliche Stücke in *Fortis descrizione di Dalmazia* finden werden. Für Bekanntschaften dort haben meine Freunde in Italien schon gesorgt, und hier finde ich noch mehrere Gelegenheit, so daß ich auch das abgerechnet, daß ich als ein Wunderthier aus dem fernen Norden überall beschaut werden werde, genug sehen und erfahren kann — Nun aber komt das schönste. Ein Genius, u. das Gespräch mit meinem Freunde Graf Carbury zu Padua, gab mirs ein, meinem Vater eine kleine Seitenreise nach Corfu, Zante, Zefalonia, *ως εν παροδοῳ*, mit Furcht und Zittern zu proponiren, und zu meinem grossen Erstaunen fand ich hier, völlige Billigung und völlige Erlaubniß zu dieser Reise. Bis izt ist zwar die fernere Reise nach Elis, Olympia, Sparta u. Amyklä, vielleicht auch nach Athen, die ich in petto habe, aus Furcht vor der Unsicherheit untersagt, und Friz Stolberg hat selbst bey meinem Vater dagegen protestirt, das gibt sich aber wenn ich erst in Ithaka und auf den Gipfeln vom Neritus bin, und eine kleine Ausflucht nach dem Peloponeß ist bey gehöriger Vorsicht u. guten Empfehlungen die ich von hier aus, und noch besser von Venedig, wo die Brüder alles für mich thun, und wo ich in Verbindungen mit einigen der Regierung stehe, leicht haben kann, nichts schweres, und gewiß auch nichts gefährliches. bin ich dann wieder in Corfu, so kann ich getrost heim schreiben, daß ich jenseits des Meers gewesen sey, und keiner wird mir des Ungehorsams wegen zürnen, der wohl bekommen ist.

Wenn ich dann nach Italien zurückkomme, gehe ich über Otranto, Tarent, Reggio nach Sicilien, bereise den Aetna, und gehe nach Maltha hinüber, und kehre dann über Neapel entweder nach Rom oder Livorno zurück. Hier haben Sie meinen Plan, wie ich das künftige Jahr zubringen werde, denn dieses bleibe ich ganz in Rom, studire, und erquicke mein Herz an der instructiven Lektur des Livius, Tacitus und Horaz. Noch bin ich wenig unter den Mo-



numenten des Alterthums gewesen, nur das Pantheon habe ich mit Staunen und Ehrfurcht besucht, es hat in seiner edlen Grösse und Einfalt, die alles katholische Schnitzwerk und Puppenspiel das drin angebracht ist, nicht hat verderben können, einen unendlich grösseren Eindruck auf mich gemacht, als die Kirche des Vatikans. Dieß ist das gewöhnliche, die Peterskirche wird einem erst lieb, wenn man sie oft gesehen hat. Ich suchte vergebens in ihr Ganganelli's Grab. Er hat noch keins, und bekömt vielleicht auch keins, denn die Nepoten sollen dem heiligen Vater lieber seyn, als sein Wolthäter und Beförderer. Meine ersten Arbeiten hier sind in der Bibliothek des Mons. Borgia. er hat aus Oberägypten eine Menge Fragmente in thebaischer Sprache, die er mir alle zur Bearbeitung geben will. Das wichtigste ist eine beynahe vollständige Uebersetzung des Predigers Salomonis, und wer weiß was sonst noch dort zu finden seyn wird? Ich werde in diesen Tagen Koptisch zu lernen anfangen, und sobald ich mir nur einigermaassen zu helfen weiß die Sprache aus den Manuskripten selbst studiren. Wenn das geschehen ist, hoffe ich durch Adressen und hauptsächlich durch Borgia's Hülfe aus den Archiven die noch fehlenden Tempelherren Verhöre, besonders die italienischen Prozesse zu bekommen, und verschiedene andre Sachen von denen ich Nachrichten habe in den übrigen Bibliotheken zu nutzen; denn von der Vatikanischen mache ich mir, da kein Catalog da ist u. die Leute selbst nicht wissen, was sie haben, keine grosse Hoffnung. Es wird zugleich so schwer als möglich gemacht, den Zutritt zu ihr zu bekommen, und man hat eine besondere Erlaubniß des Cardinal Bibliothekar nöthig, wenn man ein Mspt. brauchen will. Ich gebe aber keineswegens die Hoffnungen ganz auf, und finde vielleicht dort wo ichs am wenigsten erwarte die schönsten Edelsteine zur Krone und zum Schmuck meiner Reise.

In Wien war ich sehr froh. Ich traf dort herrliche Menschen, besonders Gemmingen und Born, die Sie, lieber H., beyde kennen werden, und die beyde Sie herzlich lieben. In der Bibliothek fand ich einige nicht uninteressante Sachen, weit wichtiger aber war mir der lebendige Umgang, mit allen Klassen von Menschen, Pfaffen und Bigotten, Freygeistern und Christen, Philosophen und Nachbetern, die überall sich durchkreuzen, mit einander und wider einander wirken, und oft mit den verschiedensten Absichten doch zur Vollbringung eines Werks beytragen. Ich war sieben Wochen in Wien, gewann es sehr lieb, und verließ es äusserst ungerne, aber mit dem gewissen Vorsatz es auf meiner Rückreise nach Deutschland wieder auf eben so lange Zeit zu besuchen. Dem K[aiser] bin ich nicht gut geworden, ob ich gleich für seinen Kopf und seine Thätigkeit alle Achtung habe. Es ist aber nicht



mehr nöthig und frommt auch nicht über ihn pro & contra zu disputiren, seine Werke zeigen ihn ja, welch ein Freund u. Retter der Freiheit und welcher Feind des Despotismus, und der Unterdrückung freyer Menschen er ist! Mir kocht alles wenn ich an die holländische Geschichte denke: möge er bald Nebukadnezars Traum träumen —

Von Wien gieng ich nach Triest, lernte doch Klopstoks Bruder, einen lieben Mann, kennen; schiffte übers adriatische Meer nach Venedig hinüber. Dort war ich fünf Wochen, studirte und beobachtete so gut ich konnte, fand auch zur italienischen Geschichte sehr wichtige Sachen. Der Winter und die bösen Wege nöthigten mich zu einem grossen Umwege durch die Lombardey, und nach Bologna zu kommen, in dem ich wenig sah da ich schnell reisen musste, u. daher wenig Bekanntschaften während meines kurzen Aufenthalts in diesen Städten machen konnte. Florenz war mir sehr lieb. ich fand gute Leute dort. besonders die berühmte Dichterin Corilla, bey der ich alle Abende in äusserst angenehmer Gesellschaft zubrachte. Die köstliche Galerie sah ich oft, und hätte sie noch lange sehen können, ohne müde zu werden; alles was Abgüsse und Kupferstiche geben können, sind Schatten gegen die hohe idealische Schönheit der Venus, und der Niobe, und Winkelman übertreibt in seinen entzückten Beschreibungen nichts. Einige Seitenreisen machte ich nach Pisa und Livorno, und hauptsächlich eine nach Pistoja zum dortigen Bischof Monsign. Ricci, einem äusserst liebenswürdigen Mann, in der Blüte seiner Jahre, der wenn Sie ihn sähen Ihr Herzens Freund werden würde. Ich habe noch keinen Menschen gefunden, der Ihnen so ähnlich wäre, als er. Ich ward bald mit ihm vertraut, wie ein Bruder mit dem andern. Er zeigte mir alle seine vortrefflichen Einrichtungen zur Aufklärung seines Sprengels, und zur Bildung und Erziehung seiner Geistlichen, und sagte mir seine Plane für die Zukunft. Er ist mit der Utrechter Kirche, und mit den Universiteten zu Pavia u. Siena sehr genau verbunden und ist gewissermaassen das Haupt der jansenistischen Parthey in Italien. Dafür wird er von allen andern aufs herzlichste u. innigste gehaßt, und verfolgt. Hier ist sein Nahme ein Graüel, und es ist Gefahr dabey, als sein Freund bekannt zu seyn. Es war vor meiner Ankunft hier erschollen, daß ich bey ihm gewesen sey, und die Römischen müssigen Abés hatten schon mich dafür durchgehehelt, so daß Borgia es für nöthig fand, mich eh er mich kannte zu vertheidigen, und gleich bey meiner Ankunft zu warnen. Ich schweige izt, aber manet alta mente repostum —

Hier haben Sie einen kleinen Bericht meines bisherigen Lebenslaufes. Ich wäre gerne zu Ihnen nach Weimar gekommen; aber die Ungewißheit



in der ich in Gotha war, Bode zu verfehlen, hielt mich dort so angefesselt, daß es mir selbst nicht möglich war, zu Schlotheim nach Tonna auf einen Tag zu kommen. Auf der Rückreise komme ich aber sicher zu Ihnen, und erzäle Ihnen dann gewiß viel, so viel als Moldenhawer nur immer von Spanien erzählt haben kann. Wir kennen uns nicht persönlich, sind aber doch Freunde. Die Italienischen Sitten kennen Sie — Es ist nicht hier wie im deutschen Reich! Die deutsche Zucht hat mir vor allen Den fremden Sitten wolgefallen! Wahre Gelehrsamkeit ist hier sehr tief gesunken. Ich kenne bis izt nur drey oder höchstens vier, die mit einem deutschen Gelehrten verglichen zu werden verdienen. etwas Sprachkenntniß ist das non plus ultra, man gafft mich an weil ich 7. 8. Sprachen kann, und kanns nicht begreifen, wie es möglich sey die zu wissen, denn der Italiener dünkt sich viel wenn er lateinisch und französisch kann; und komt noch griechisch hinzu, so ist er ein grosser Mann — Die Gelehrten sind meist Mönche, und bey denen verschlingt Mönchische Gelehrsamkeit das wahre und praktische, was sie wissen. Carbury in Padua, Savioli in Bologna, Fontana, der Physiker in Florenz, del Mare in Siena sind mir die liebsten unter den eigentlichen Gelehrten gewesen, und bey ihnen fand ich am meisten praktische Gelehrsamkeit. Die Römer kenne ich noch nicht. Die Italienischen Universiteten zu sehen und zu vergleichen ist eine sehr interessante Sache, ich habe ihrer 4 gesehen. auch da gewinnen die deutschen unendlich, und die Ital. müssen es gestehen, daß die Deutschen ihre Lehrer sind, so sehr sie uns auch hassen, und so gerne sie uns verachten mögten.

Im Reden bin ich schon ein völliger Italiener geworden. es kostet mir izt gar keine Mühe mehr zu sprechen, und ich scheue mich auch nicht vor den Fehlern die ich begehe, die aber keiner übel nimt, und noch weniger belacht — dieß ist wirklich eine Tugend der Italiener, die wir nicht haben.

339. An J. G. Herder, Kph. 5/4 1788.

Ihren Brief, mein theurer Freund, habe ich vor einigen Wochen empfangen, u. danke Ihnen herzlich dafür: Ich hätte Ihnen eher geschrieben, wenn ich Ihnen nicht zugleich Nachricht hätte geben wollen, daß etwas für Sie unterwegs ist; der Kammerherr Suhm nemlich hat mir die Edda u. verschiedene Isländische Sagen für Sie gegeben, die ich Proft auf die Meße mitgegeben habe. Er wird sie dem Buchh. Göschel bringen, von dem Sie sie alsdann sich müßen schiken laßen. Die Mon. Litt. Teutonicæ bekomme ich auch für Sie, habe sie aber noch nicht.

Ihre Abhandlung über Persepolis habe ich mit großem Vergnügen, den

Niebuhr an der Hand, durchstudirt. Chardin hatte ich nicht, als ich sie las, daher ich das Kupfer von der Apotheose Dchemchids nicht vor Augen haben konnte. Ihre Idee scheint mir sehr einleuchtend, u. so annehmlich als irgend eine historische Hypothese seyn kann. Nun gilt nur den Schlüssel zu der Schrift zu finden; u. dieß müßte möglich seyn wenn ein Gelehrter nach Persien reisete, und die Reste der alten Sprache in den Gebirgen lernte. Ich weiß nicht ob ich Ihnen in Weimar sagte, daß einer meiner Freunde in Rom sehr auf dem Wege ist, die alte egyptische hierogramatische Schrift zu entziffern. Er hat einige Zeilen die auf einer Mumien Bandage standen gelesen. Sie gaben einen guten Sinn, u. alle Worte waren augenscheinlich alt-koptisch, denen man nur die Vokale, denn diese fehlten, unterzulegen brauchte, um sie zu verstehen. Was aber mit egyptischer Schrift, von der wir so wenig Reste haben, möglich ist, muß auch mit der Persischen möglich seyn.

Ich freue mich sehr auf Ihre Abhandlung über die alten Gräber u. kann Ihnen eine Nachricht mittheilen die Sie vielleicht nicht haben. Diodor II. 13 u. Strabo XVI. erzählen, daß Semiramis am Fuße eines Berges Bagisthan ihr Bild in eine Felsenwand mit hundert ihrer Krieger habe einhauen laßen. ein solches Monument wollen Otter Voy. 1. p. 184. u. der Père St. Albert auf der Strasse von Bagdad nach Ameddan (Ekbatana) gesehen haben; letzterer fand drey Nischen mit Figuren. In der einen waren die Figuren 30 Fuß hoch. In einer Cornische war ein König, eine Königin, ein Officir, u. unten ein Riese ausgehauen. dazu noch alte Schrift. Unter der Felsen Wand war ein Canal. Sie finden die Beschreibung in den Mem. de l'acad. des Inscript. Tom. 27. p. 159. Vielleicht ist Ihnen die Nachricht, die ich aus meinem Heft von Heynens Archaeologie schöpfe, neu, u. dann möge sie Ihnen Ihre von der in Rom gedrukten Reise nach Indien vergelten. Mit meiner Übersezung der heil. Bücher hats noch gute Weile. Izt bin ich an den Tempelherren, die mir noch genug zu schaffen machen werden, eh ich ein Ende damit absehe. Ich lebe hier in großer Unruhe, u. habe mit unendlich viel Kabalen zu kämpfen. Der Prokanzler u. Minister wollen mich nicht zum Prof. Theol. machen; ich habe es aber durchgesetzt, daß sie in der Sache nichts entscheiden können, sondern daß öffentliche Vorlesungen ex univ. theol., die nachher gedruckt werden, es ausmachen sollen, wer zum Amt geschikter ist, ich oder mein Competent. Hätte der Kronprinz nicht den geraden Sinn, u. den Haß wider alle Kabalen u. Ränke so wäre ich längst unterdrückt, u. die Folge wäre gewesen, daß ich anderswo mein Brod hätte suchen müßen. Nun aber will ich wenigstens durch meine Schuld fallen, wenn ich unterliegen soll. Die Sache hat mir viel Ärgeriß u. Unruhe



gemacht, u. ist noch nicht zu Ende. Täglich werden vom Prok[anzler] neue Anschläge gemacht, u. es ist mein Glück, daß ich Freunde habe, die mir beyzeiten Nachricht davon geben. Wenn ich gesiegt habe, schreibe ich es Ihnen. Liege ich unter, so komme ich vielleicht selbst. Indeß ahndet mein Geist nichts böses. Tu ne cede malis, sed contra audentior ito.

Diesen Winter habe ich einen Fascikel von Fragm. Patrum ausgearbeitet u. gedruckt. Spielwerk, das keinem gescheidten Menschen einen Augenblick Freude machen kann, u. mir Mühe genug gekostet hat. Ich mußte aber etwas gelehrtes drucken. Ferner habe ich Collationen aller meiner sahid. Fragmente des N. T. gemacht, die unendliche Mühe gekostet haben; diese denke ich werden dem Kritiker lieb seyn. Ferner einige deutsche Abhandlungen: über die Waldenser im Piemont, den Zustand von Calabrien, die Gerichts-, u. die Geistliche Verfassung von Neapel, u. Beyträge zur Kenntniß der Verfassung von Sicilien, die alle im Gemeinnützigen Deutschen Magazine stehen, welches Crusius druckt. Drey Stüke werden izt fertig seyn. Das vierte, in welches die lezten Aufsätze kommen, wird Johanni fertig. Der Aufsatz aber den ich am meisten von Ihnen gelesen wünschte, u. der mir der liebste ist, ist eine Beschreibung der Trümmer von Syrakus. Er ist aber leider Dänisch... Schulz ist sehr wohl, u. hat das hier für einen Fremden fast unerhörte Glück allgemeinen Beyfall zu finden. Es ist sonst nicht das Fort der Dänen, einen Deutschen zu lieben. Neulich hat er ein Passions Oratorium von Ewald componirt, das entzückend schön war.

O daß ich Sie doch einmal hier hätte! in meiner Stube wenigstens ist viel von Italien. Bücher u. Münzen. Gerne käm' ich wieder zu Ihnen, Gott weiß aber, wenn das geschehen kann; diesen Sommer geh ich nach Stockholm; was im künftigen geschehen wird, τούτο Θεων επι γουνασι κειται. Mein Plan ist nach Berlin zu gehen, u. alsdann komme ich auch nach Weimar.

Wir leben hier fast ganz mit uns selbst. Mit den Menschen ist nicht viel Freude! Jeden Bissen Brod den man mehr hat, misgönnen sie, u. lohnen Freundschaft mit Undank; wir, besonders meine Schwester, haben traurige Erfahrung gemacht. Auch mich feindet man an, weil ich ein Deutscher bin; u. ich muß es sehen, daß manche meiner ältesten Freunde, mit denen ich aufgewachsen bin, lau gegen mich sind, u. mir die Aussichten die ich habe, wenn meine Sache gut geht, nicht gönnen. Manchmal steigt mir die Galle ins Herz, wenn ich, ungeachtet ich so gerade gehe als es möglich ist, mich durch Ränke durcharbeiten, u. beständig auf meiner Hut seyn muß. Aber wo ist, u. wo geschieht das nicht?

Wir erwarten izt Christian Stolberg, der den Fröling hier zubringen will.



Moldenhawer grüßt. Ich sehe ihn oft. Er ist einer von unsern wenigen treuen Freunden. er arbeitet sehr fleißig an s. Tempelh. die zur Messe herauskommen.

264. An Caroline Herder, Kph. 28/1 1791.

Es würde höchst undankbar von mir gehandelt seyn, wenn ich Ihnen, meine theure und treue Freundin, die so herzlich Antheil an allem nimmt, was Uns insgesamt betrifft, nicht sobald als möglich Nachricht von der frohsten und glücklichsten Begebenheit meines Lebens gäbe. Wünschen Sie mir Glück: ich habe eine Braut! Und zwar eine Braut die so ganz für mich paßt, und die der Himmel für mich aufbewahrt hat. Obgleich hier gebohren, ist sie doch im südlichen Europa, in Nizza, Geneve und Lausanne gebildet worden. Ich habe sie als ein halb erwachsenes Mädchen in Rom kennen gelernt, wo sie damals mit ihren Ältern war; die Bekanntschaft in der Schweiz erneuert, und da gewann ich sie lieb; und als sie nun im vorigen Fröling mit ihrer Mutter und ihren Schwestern zurückkam, säumte ich nicht lange, mich um sie zu bewerben. Sie und ihre Mutter willigten sehr bald ein; die Mutter augenblicklich. Aber es hat demungeachtet sehr harten und schweren Kampf gekostet, und mir sechs Monathe meines Lebens verbittert; denn der Vater wollte anfangs nicht. Er wollte seine Tochter keinem Geistlichen, vielleicht auch keinem Bürgerlichen geben; und nur ihre unüberwindliche Standhaftigkeit, und die treue Klugheit der Mutter hat ihn zuletzt zur Einwilligung bewogen. Indeß hat er sie gegeben, und wird es wohl mit der Zeit einsehen, daß er wohl daran gethan hat.

Jeder Braütigam mahlt wohl seine Braut liebenswürdig. Sie können mir es aber auf mein ehrliches Wort glauben, daß meine es wirklich in einem hohen Grade ist. Sie ist nicht schön. Sie hat aber so viel Unschuld, Sanftmut und Nachdenken über ihr ganzes Gesicht, so viel Einfalt über ihr ganzes Wesen verbreitet, daß jeder, der Gefühl für dergleichen hat, ihr gut seyn muß. Hier ist sie allgemein bewundert worden, bewundert, ohne beneidet zu seyn. Alle preisen mich glücklich, und mehrere beneiden mich, weil ich den Sieg über sie davon getragen habe. Sie ist in der ersten Blüthe der Jugend, 17 Jahr alt, sehr gebildet, sehr empfänglich für das Gefühl des stillen häuslichen Glücks, und weit entfernt von allem was nur Prätension heissen mag. Meine Eltern und Schwestern lieben sie herzlich, hatten sie für mich gewählt, eh ich ein Wort über meine Liebe geäußert hatte, und ich hoffe mit froher Zuversicht zu Gott daß er uns alle durch sie sehr glücklich machen werde. Sie bleibt diesen Winter noch in der Stadt; geht kurz nach Ostern mit ihren Eltern nach Ripen in Jütland, wo ihr Vater

Stifts Amtmann, (Landes Hauptmann) geworden ist. Da komme ich denn Anfang Augusts, wenn meine Ferien angehen, nach, und mache im September, oder spätestens Anfang Oktobers, Hochzeit. Wie herzlich wünschte ich, daß Sie, liebe gute Freundin, sie sähen. Sie würden ihr gewiß eben so schnell gut werden, als Sie meine Schwester liebgewonnen, und würden mich glücklich preisen, daß eine so gute sanfte Seele die Meinige wird! . . . Haben Sie meine Sicilianische Reise gelesen? und hat Ihr lieber Mann meinen Versuch über die kirchlichen Alterthümer der Gnostiker gesehen, den Hau Eisen in Anspach gedruckt hat? Diesen Winter habe ich etwas besseres zu thun als Bücher schreiben. . .

N. S. Ich sehe daß ich vergessen habe Ihnen den Namen meiner Braut zu schreiben. Sie heißt Betsy v. Helfried. Vielleicht kennt Ihr Mann die Familie ihres Vaters; sie ist in Kurland oder Liefland.

#### 341. Von Caroline v. Herder, Jena 18/2 1805.

Theuerster Freund. Lassen Sie meinen Brief des Danks an die herrliche Schwester, auch an Sie mitgerichtet seyn! Wo nehme ich Worte her, für so viel Liebe! O Gott wie bin ich dankbar auch für das Kleinste das man mir u. den meinigen erzeigt — wie vielmehr für diese diese ausgezeichneten Bemühungen! Gott segne Sie. Ich habe durch den edeln vortreflichen Schröder Ihre gesammelten Subscribenten erhalten. Dank, Dank! Seyn Sie glücklich in dem glücklichen Kreiß der Ihrigen. Es giebt kein anderes Glück auf Erden, als das häußliche. Hätte ich jetzt nicht meine Kinder, wie unaussprechlich elend wäre ich. . . Einige Blättchen der verbesserten Subscription lege ich Ihnen noch bei, damit Sie wenigstens sehen, daß auch für den unbemittelten gesorgt worden ist, ehe noch die feindlichgesinnten Stimmen sich dagegen erhoben haben.

Mein theurer Freund, die neueren Philosophen möchten gern alles thun um das Unternehmen zu untergraben. Wie tröstend u. erfreuend war uns dagegen der Geist der Theilnehmung u. Liebe, der uns aus Copenhagen zukam!

#### 342. Von Caroline v. Herder, Weimar 12/5 1808.

Ich danke Ihnen aufs herzlichste für Ihren gütigen Brief vom 9 Jan. Die Fortdauer Ihrer Freundschaft hat mich innigst gerührt — u. o wie sehr hat mich u. meine Kinder die Nachricht erfreut, wie die Vorsehung Sie alle beschützt hat, bei dem unerhörten Ereigniß! Gott erhalte Ihnen allen den Muth, den die braven Dänen den 2. April 1801 so herrlich zeigten. — Sie können nicht glauben, wie jeder der noch Gefühl für Rechtlichkeit,

Treue u. Glauben hat, theilnimmt. Wir sind in der gespanntesten Erwartung u. kämpfen mit Geist u. Gemüth mit Ihnen. Der oberste Regierer wird die gerechte Sache nicht sinken lassen — man muß nur der gegenwärtigen Nothwendigkeit nicht Abneigung entgegensetzen — die Zukunft wird das Bittre der Gegenwart u. die harten Maasregeln gewiß versüßen u. belohnen . . . Empfangen Sie hierbei die Quittung für die Bücher Auctions Gelder, mit der ergebensten Bitte, sie dem Herrn Prof. Nyerup gefälligst einzuhändigen mit meinem ergebensten Dank für die Zahlung. Und Ihnen, Theuerster, bin ich innigst verbunden für die gütige Verwendung bei diesem Geschäft. — Sei es Ihrem Herzen belohnend, etwas für uns zu thun!

Für die so gefällige Nachricht, die Volkslieder betreffend, danke ich Ihnen aufs allerbeste. Die Idee der Herausgabe muß für jetzt noch hinausgeschoben werden. Meine Gesundheit bedarf Ruhe u. Stille aller Art. Kommt es zur Ausführung, so werde ich von Ihrem gütigen Rath Gebrauch machen u. bei Herrn Sonnenleitner anklopfen.

Unser Freund, Professor Georg Müller zu Schaffhaussen, ordnet für seinen Bruder, den Staatsrath in Cassel, die Papiere zur Biographie unsres Seeligen; er wünscht zu wissen, ob die Briefe unsres Seeligen an Sie vielleicht etwas enthalten das für die Biographie Werth haben könnte. Wollten Sie wohl die große Güte haben u. eine Stunde dem Durchlesen der wenigen Briefe die Sie von unserm Vater haben, widmen, u. das was Werth der Mittheilung hat, gefälligst zu senden? oder allenfals die Briefe selbst. Sie werden nicht gedruckt, nur die Stellen herausgehoben, die einen Bezug auf seinen Charakter oder wissenschaftliche Gegenstände haben. — Wie sehr Sie mich und die beiden edeln Müllers, durch irgend eine intressante Mittheilung verbinden werden, fühlen Sie.

343. Von J. J. Hess, Zürich 16/6 1792.

Nur auch eine vorläufige Dankszeile für die gütig übersandte dänische Übersetzung des Lebens Jesu. Sie haben mich ungemein erfreut und verpflichtet. Und wie ich Ihnen für das Buch selbst danke, so auch für Ihr, alles bey mir geltendes, Urtheil über den Werth der Übersetzung. — Aber die Preisnote ist weggeblieben? — Sie mag nun nachkommen, oder nicht, so werde ich die Ehre haben, Ihnen mit nächster Michaelismeße ein Exemplar von den beyden ersten Bänden meiner Bibliothek der heiligen Geschichte, nur auch als ein Dankbarkeitszeichen, zufertigen laßen, und dann auch noch ein Briefchen beylegen, weil ich mich izt auf den engsten Raum einschränken muß, und doch so gerne noch über Manches mit Ihnen sprechen



mögte. — Über Manches? — Nein; Eigentlich nur über Eins, über das Ihnen und mir so wichtige Geschichtstudium der Bibel. Wie wichtig es auch Ihnen sey, seh ich aus Ihrem Entschlusse, Vorlesungen über die Leidensgeschichte zu halten. Aus dem 2ten Theil meiner Bibliothek werden Sie sehen, daß ich diesen Theil der evang. Gesch. auch von neuem, u. genauer als im Leben Jesu zu bearbeiten mir vorgenommen. Hätten wir einander in einem wichtigern Tertium treffen können? — Doch auch Ihre mir so wichtigen Anecdota Patrum Græcor. wünschte ich fortgesetzt. Der Herr sey mit Ihnen!

[Zuschrift J. K. Lavaters:] Herzliche Grüsse an den wackern Münther — und herzliche Wünsche für die Besserung der Gesundheitsumstände seiner geistreichen Schwester Bruns. 16 VI. 1792 Lavater.

344. An J. J. Hess, Kph. 15/11 1815.

Herr Prof. Puerari hat mir das Billet Ewr. Hochwürden an Herrn Heß mitgebracht, aus dem ich mit Bedauern ersehe, daß Sie ein Schreiben von mir, das ein schwedischer Courier am Schluß des Jahres 1813 mitnahm, und richtig zu besorgen versprach, nicht erhalten haben; Sie würden daraus ersehen haben, daß ich in einer griechischen Homilie von Eusebius, der zum Erzbischof von Alexandrien erwählt war, dieses Amt aber nicht annahm, und Bischof von Emisa in Phoenicien gewesen seyn soll, aus der Mitte des IVten Jahrhunderts, welche ich in Rom abgeschrieben, Fragmente des ältesten griechischen Textes vom Evangelio Nicodemi gefunden habe, und daß aus dieser Homilie erhellet, daß das besagte Evangelium sogar zur öffentlichen Erbauung gebraucht worden ist. Im Begriff diese Homilie und vielleicht einige andre, von denen mir der Erzbischof von Wien aus der kaiserlichen Bibliothek Abschriften geschickt hat, herauszugeben, nahm ich mir die Freiheit, mich an Eure Hochwürden mit der Bitte zu wenden, mir gütigst Nachricht mitzutheilen, ob Sie in den Münchener Mss. von denen Sie Copien erhalten haben, in der Mitte des Evangelii, wo die Ausgabe des Bischofs von Aarhus, Herrn D. Birch eine Lacune hat, nichts zur Ausfüllung derselben gefunden? Und Ihr gütiges Anerbieten mir das erheblichste aus Ihren Sammlungen über dieses Apocryphum mitzutheilen, ist mir nun die befriedigendste Antwort auf diese meine nicht an Sie gelangte Anfrage. Ich danke Ihnen auf das herzlichste für Ihre Güte und werde von dem, was Sie mir mittheilen wollen, in der Ausgabe des Eusebius, die ich [bereits vor 3 Jahren der Synode m]eines Stifts im Entwurf vorgelegt habe, den gewissenhaftesten Gebrauch machen. Nur bitte ich Sie, keine Zeit und Mühe an Abschreiben zu wenden, sondern mir gütigst Ihre Excerpte wie sie sind, zu



schiken. Ich kann jede Hand lesen, u. besonders eine so deutliche als die Ihrige ist. Herr Rathsherr Füeßli, ein Freund meiner Schwester und des Herrn v. Bonstetten, wird, wie ich hoffe, die Güte haben, die Mühe der Besorgung zu übernehmen, und mir mit Buchhändler Gelegenheit zur bevorstehenden Ostermesse, oder auch früher, Ihr Päckchen übermachen. Haben Sie auch die Güte mich ihnen und dem Herrn Pestaluz, dem Besitzer einer antiken Münzsamlung die ich in Zürich zu sehen die Gelegenheit fand, so wie auch dem würdigen Herrn Prof. Hottinger auf das beste zu empfehlen. Auch dem Dr. Lavater, falls er noch unter den Lebenden ist.

Empfangen Sie, Hochwürdiger Herr Antistes, die Versicherung meiner herzlichsten Verehrung! Ich bin Ihnen sehr viel schuldig. Ihre Geschichte Jesu war mein frühestes Erbauungsbuch, und hat einen unauslöschlichen Eindruck auf mein Herz gemacht; und wenn ich jezt zur Fastenzeit Amtspredigten über einzelne Abschnitte der Leidensgeschichte ausarbeite, liegt sie stets vor mir aufgeschlagen. Eben so fleissig habe ich Ihre andre Werke studirt, und nehme noch oft meine Zuflucht zu ihnen.

345. Von J. J. Hess, Zürich 6/12 1815.

Ew. Hochwürden und Gnaden verehrte Zuschrift vom 15ten Nov. ist mir ein höchstschätzbarer Beweis Ihres Wohlwollens. Die Anzeige daß ein Schreiben von Ihnen schon am Schluß des Jahres 1813 an mich abgegangen, macht mich mit dem Verlust bekannt, den ich dadurch, daß dasselbe seinen Weg verfehlt haben, oder von bewußtem Couriere vernachlässigt worden seyn muß, erlitten habe. Einzig beruhigt mich nun das, daß die verlangten Beyträge auch jezt noch nicht zu spät kommen, und Ew. Hochw. u. Gnaden zu bewußtem Zwecke vielleicht einige Dienste noch leisten können.

Hochdieselben belieben hiermit die Kopien der zwey Manuscripte des, zwar defekten, griechischen Textes des Evang. Nikodemi, wie sie mir in den Jahren 1792 und 94 von München aus der königlichen Bibliothek mitgetheilt worden, in Empfang zu nehmen. Beyde sind mir vom damaligen Bibliothekar, Hrn. Ignaz Hardt (dem Herausgeber von Julii Pollucis Ἱστορία φυσική 8. Monachii 1792) übersandt, und zu dem Gebrauche, den ich damals davon zu machen im Sinn hatte, überlaßen worden. Ich gedachte beyde zugleich, in Parallel-Columnen, herauszugeben, und theils mit Anmerkungen, theils mit Varianten, die ich aus verschiedenen lateinischen Handschriften, so wie aus jener Einsiedelschen, gesammelt hatte, zu begleiten. Bald hernach aber ward ich vom Diaconate zu der Stelle, die ich seither bekleide, abgerufen; und da geriethen für Einmal alle literarischen Arbeiten



in's Stocken. Nicht lange hernach brach unsere Revolution aus; so sah ich mich vollends der zu solchen Beschäftigungen erforderlichen Musse beraubt. Späterhin fehlte es wohl nicht an Lust, nochmals Hand ans Werk zu legen; allein andere Gegenstände des Bibelstudiums sprachen die ohnedies sehr beschränkte Musse noch stärker an. Das höhere Alter kam zu diesen Hindernissen mithinzu; und so blieb die Sache liegen. Froh war ich, daß doch wenigstens Ein griechisches Evang. Nikodemi durch Herrn Dr. Birchs Verwendung A° 1804 ans Licht getreten; da vorher, meines Wissens, kein griechischer Text jemals im Druck erschienen war.

Was nun diese beyden, sehr verschiedenen, griechischen Texte betrifft; so scheint A eben der zu seyn, dessen Fabricius, cod. Apocr. N. T. vol. I. p. 237 gedenkt. B muß lange unbekannt gewesen seyn; denn erst, da die Copie von A mir schon abgeliefert war, entdeckte Hr. Bibliothecar Hardt auch dies andere Manuscript, und hatte die Gefälligkeit (da es ihm um der sogleich bemerkten Verschiedenheiten willen, um so merkwürdiger vorkam) es eigenhändig für mich zu kopieren. (A war, unter seiner Aufsicht, auch sehr genau kopiert worden). »Ich schrieb es«, sagt er, »wie es war; also mit allen Schreibfehlern, die ich da fand. Nach der Schrift zu urtheilen, scheint es mir in das eilfte Jahrhundert zu gehören«. Von A hatte er mir eine Probe, wie der Codex geschrieben sey, auf geöltem Papier beygelegt. Sie werden es gleich beym Umschlag des ersten Blattes finden. Auch die Copieen wurden mit Genauheit verfertigt.

Nur Schade, daß in beyden der Beschluß, so wie in dem einen der Anfang fehlt. Dieß läßt mich besorgen, Sie werden das, was Sie aus Vergleichung dieser codicum zu ersehen wünschen, nicht darin finden. Mich will beynahe bedünken, die ganze Erzählung des Karinus und Leucius (oder Lucius) aus der Unterwelt, gehöre eigentlich nicht zum Evangelio Nicodemi, sondern sey ein besonderes, vielleicht eben so altes, vielleicht noch älteres Apocryphum. Da das Parisische Msc. wie Herr Dr. Birch es liefert (und wie mir früher ein Theil davon aus Paris von Hrn. Begtrup — Wo mag wohl dieser würdige Mann, der sich so gefällig damals für mich verwendete, sich gegenwärtig aufhalten? — der sich damals dort aufhielt, mitgetheilt worden war) wirklich mit den Worten εἰς τοὺς αἰῶνας τῶν αἰῶνων endet, und keine Spur, daß etwas noch mangle, zurückläßt; so scheint sich daraus schließen zu lassen, dies Evangelium höre hier wirklich auf. Mehrere Copisten aber, besonders der lateinischen Übersezzungen, scheinen noch mehreres, was sie hier und dort vorgefunden, mitcopiert, und dadurch Anlaß gegeben zu haben, daß es im Verfolg als zu jenem Apocryphum mitgehörend und in Einem

fortzulesend, angesehen wurde. So mag sich in vielen Copieen auch der Brief des Pilatus an Tiberius mitangehängt haben; späterhin auch noch anderes z. B. des Volusianus Reise nach Jerusalem, Pilatus letzte Schicksale u. s. w. was in einigen Handschriften des latein. Evang. Nicodemi so in Einem fort beygefügt ist, daß man es beynahe noch für einen Theil oder wenigstens Anhang von diesem ansehen könnte; wofür es auch der Copist, der in frühern Handschriften es eben so an einander gereyhet fand, gehalten haben mag. Wie sehr wäre zu wünschen, daß schon früher nicht nur an sorgfältige Sammlung, sondern an kritische Sichtung dieser, immer doch in mancher Rücksicht wichtigen, Überreste des kirchlichen Alterthums möchte gedacht worden seyn! Ewr. Hochw. u. Gn[aden] finden auch hier ein Ihrer kritischen Scharfsicht würdiges Feld. Auf Ihre Entdeckungen freut es mich, wenn ich je noch die Publikation dessen, was Sie über diesen mir so intereßanten Gegenstand herauszugeben, entschlossen sind, erlebe. Eine Bedingung, die mir billig, bey meinem schon so hoch gestiegenen Alter, stets in den Sinn kommen muß!

Dero freundschaftliche Erwähnung jener frühern Schriften, die mit den Münterschen in einem so engen Geistes- und Herzensverhältniß stehen, ist auch dem Greisen noch Aufmunterung. Zu meiner Apokryphensammlung waren mir Dero Odæ Gnosticæ Salomonī tributæ ein ungemein schätzbarer Beytrag.

346. An J. J. Hess, Kph. 10/4 1817.

Mit dem herzlichsten Danke für Ewr. Hochwürden mir erwiesene Freundschaft sende ich Ihnen hiebei die zwei Abschriften der Münchener Codd, des Evangelii Nicodemi zurück. Ich habe sie sorgfältig mit der griechischen vom Bischof von Aarhus Hr. Dr. Birch herausgegebenen Text verglichen, und viele Emendationen gefunden, die ich zu seiner Zeit, wenn ich erst aus Mailand und Florenz werde Nachrichten erhalten haben, ob nicht dort auch Handschriften befindlich sind, von denen ich sodann Collationen zu bekommen hoffe, zu einer möglichst emendirten Ausgabe dieses wichtigen Evangelii benutze. Den angelsächsischen Text, wie Thwaites ihn herausgegeben, untersucht jezt ein dieser Sprache besser als ich kundiger Freund. Einen lateinischen Codex besitzt unsre königliche Bibliothek. Indeß ist es mir hauptsächlich nur um den griechischen Text zu thun. Die Übersetzungen müssen nur zu Hülfe kommen, wo über die Lesart des Originals Zweifel obwalten; und der kürzere Text scheint mir immer der älteste zu seyn. Wir sind jezt mit Veranstaltungen zur dreihundertjährigen Feier der Reformation beschäftigt. Die königliche Verordnung dieses Fest betreffend wird

nächstens erscheinen. Es ist bestimmt worden, daß die Theologische Fakultet einigen berühmten Theologen der reformierten Kirche, ad significandam concordiam Ecclesiarum, das Doctordiplom senden soll. Erlauben Sie mir daher die vertrauliche Anfrage, ob Ihnen ein solches Diplom angenehm seyn würde? Ich kenne Ihre Amtsverhältnisse nicht genau genug, und daher sei diese Frage mir erlaubt. Unsrer Fakultet, in der ich übrigens selbst nicht sitze, wird sichs sicher zur Ehre rechnen diese Würde zu conferiren.

347. Von C. G. Heyne, Göttingen 7/1 1784.

Daß Sie mich, mein liebster Herr und Freund, Ihres geneigten Andenkens, Ihres Wohlbefindens und der gesicherten Hoffnung zu Ihrer Reise versichern, macht mir viel Freude; ich nahm immer an allem, was Sie angienge vielen Antheil. Wenn Sie nach Ragusa zu gehen gedenken sollten, so können wir Ihnen hier zu einer guten Empfehlung behülflich seyn; es studirt ein Ragusaner aus den ersten Familien, Hr. de Basegli, bey uns. Von Herrn Moldenhauer u. Tychsen habe ich noch kein Wort Nachricht, seit ihrem Aufbruch von Paris. Weiß man denn dort was vom ehrlichen Skow? Die letzte Nachricht habe ich aus dem Munde eines Fremden, der ihn in Prag u. Dresden gesehen hatte; schon vor dem Herbst, deucht mir. Er gehet mir sehr nah. Von Zoega höre ich auch seit lange nicht. Herr Adler hat mit seiner Reise noch das meiste Aufsehen gemacht.

348. Von C. G. Heyne, Göttingen 13/4 1785.

Ihr Brief, mein theuerster Herr und Freund, vom Ende des Jahres aus Bologna machte mir viele Freude. ich danke Ihnen für die vielen interessanten Nachrichten, die Sie mir gegeben haben; ich würde Sie mit andern von hier aus erwiedern, wenn ich wichtige wüßte, und nicht schon sonst voraussetzen könnte daß sie Ihnen zukommen. Daß die Argonautenfahrt eine so glückliche Wiederfindung veranlasset hatte, war mir schon von meinem Sohne als eine frohe Nachricht geschrieben: Sie hätten nur besser Wetter haben sollen! oder lieber recht Sturm! Jetzt müssen Sie doch nun bald wegen Ihrer fernern Reise in einer bestimmten Gewißheit seyn. Freuen soll es mich, wenn Sie Corfu, das erste Peru der Ionier, und jene Küsten sehen, die einsmals ein Feenland abgeben konnten. Der gute Zoega! Sehen Sie ihn oder schreiben Sie an ihn so versichern Sie ihn meines unveränderlich freundschaftlichen Andenkens. Begierig bin ich sein ferneres Schicksal zu wissen. Man sagt mir, er sey völlig Römer und Hausvater geworden. Eschenburg nach G[öttingen] zu ziehen, u. die Bibliotheksvacanz dazu zu

nutzen, war allerdings ein Einfall. Allein er fieng damit an darüber zu capitulieren, daß die Bibliotheksarbeit ihm so knapp, und die Besoldung so hoch als möglich zugeschnitten werden möge, damit er beqvem für sich studiren und Bücher schreiben könne. Sie können leicht denken, daß ich meine Rechnung dabey nicht fand. Ueberhaupt war mir fast nichts anders übrig als junge Männer zu wählen, die man zur Arbeit anhalten kann: es sind also zwey unten angesetzt, die Sie nicht kennen werden, Mitscherlich u. Meyer, einer mit alter, u. der andre mit neuer Litteratur. An Hr. Siebenkäs haben Tychsen u. ich einen trefflichen Correspondenten erhalten. Visconti ist nun gestorben: was hört man von seinem Nachfolger? und was wird aus dem Museo Pio-Clementino werden? Diese u. andre Herrlichkeiten Roms haben Sie nun gesehen: was war Ihr Gefühl dabey?

349. Von C. G. Heyne, Göttingen 1/5 1786.

Ich wünschte, mein theuerster Herr und Freund, die schönen Nachrichten, die Sie mir gegeben haben, durch eben so interessante von hier aus erwidern zu können. Alles was ich wußte, habe ich bereits an Hrn. M. Heeren geschrieben, der wird es Ihnen mittheilen. In den schönen Apriltagen, die wir ungewöhnlicher Weise einmal gehabt haben, dachte ich oft an Sie und wünschte die Frühlingsluft zu Tivoli einhauchen zu können. Seit gestern sind wieder rauhe Nord- u. Ostwinde u. Nachtfröste. Sicilien in der Einbildung durchreisen u. es in der Wirklichkeit durchreisen sind also zwey sehr verschiedene Sachen. Es muß Ihnen sehr weh gethan haben, am Eingang u. oft mitten im gelobten Lande zu stehen u. den Fluch vor sich zu finden. Für die mit dem Cav. Landolina eröffnete Correspondenz danke ich Ihnen gar sehr; ich habe es genutzt u. der Societät das Papyr vorgeleget. Wollen Sie wohl beygelegtes Briefchen an ihn befördern? Daß Sie Städtemünzen sammeln so viel Sie können, statt der trivialen Kaisermünzen ist herrlich; ich bin begierig einmal sie zu sehen. Sie sehen, daß, wie ich zum Anfang hätte melden sollen, Ihr Brief aus Syrakus vom 13 Dec: wirklich in meinen Händen [sey]. Es war mir eine gewaltige Freude, aus Sicilien Nachricht von Ihnen zu erhalten. Die Einbildungskraft und der Enthusiasmus vergrößern den Werth von Nachrichten aus der Ferne um ein grosses, wenn wir uns Freunde ein hundert Meilen weit von uns denken müssen. Wenn Sie in Rom Gelegenheit hätten, eine recht vorzüglich richtige Zeichnung von der ganzen Gruppe von Laocoon zu erhalten, so wollte ich wohl bitten sie für die Bibliothek zu erkaufen, ich erstatte Ihnen den Preiß ietzt oder nachher. Denn es ist noch keine vorhanden. Dr. Moldenhauer wird immer noch zur

Messe erwartet. — Sie verstehen mich. Das Studium exegeticum scheint unter uns von seiner höchsten Periode zu sinken, kaum werden die Collegia zusammgebracht. Im andern Deutschland ist es noch weit mehr so.

350. Von C. G. Heyne, Göttingen 28/8 1786.

Fast fürchte ich nun, daß ein Brief von mir nach Rom zu späte kömmt: Sie sind wohl gar schon, mein theuerster Herr und Freund, auf der Reise nach Frankreich. In dem Fall soll Hr. Schweyger den Brief zurück behalten. Ein Brief nach Paris soll Ihnen von meiner Seite nicht entstehen. Einer an Mr. Bitaubé liegt hier; aber nun will ich ihn nach Straßburg an Hrn. Treuttel schicken; hier soll er liegen bleiben bis Sie ihn von Paris aus von ihm abfordern: à Mr. Treuttel, Conseiller de Cour et Libraire. Ihr Schreiben v. 30 Jun. erhielt ich am 29sten Jul. Ich bin zeither so überladen gewesen, daß ich an keinen Brief kommen konnte. Ist Hr. Heeren noch bey Ihnen, so grüssen Sie ihn herzlich. Der erste Band der alten Litteratur und Kunst ist nun erschienen. Die Anecdota sind doch eine artige Erscheinung. In Deutschland wartet ein Exemplar auf Sie. Neulich sah ich ein gewaltiges Elogium von Ihnen in des ehrlichen Fontani Deliciae Eruditorum. Wenn der gute Mann doch in seiner Wahl anders griff! Haben Sie auch über Exjesuiten, geheime Ordensobern u. dergl. Nachrichten gesammelt? Sonst kommen Sie ja nicht nach Deutschland zurück. Hier athmen wir nichts anders. Von Ihrer Autorschaft aus Rom wird uns doch auch durch Schweyger etwas zukommen. Auf das Werk des guten Zoega haben Sie mich sehr begierig gemacht. Haben Sie noch Gelegenheit, so grüssen Sie ihn vielmal von mir. Mein Ansuchen um eine Zeichnung vom Laocoon gebe ich unter den angeführten Umständen ganz auf. Im 2ten Band vom Museo Pio Clem. ist ein Kupfer davon das auch nicht besser ist als andre. Gott gebe Ihnen ein mal eine glückliche Rückkehr nach Teutschland! Dann gehen Sie Göttingen ja nicht vorbey.

351. Von C. G. Heyne, Göttingen 23/12 1787.

Ihr Schreiben vom 11. Sept. mein theuerster Herr u. Freund, kam mitten in die Jubelfeyerlichkeiten, u. da war es mir unmöglich dem was Sie verlangten eine Genüge zu thun. Weiter hin war die Nachricht vom Herrn Spallanzani in andern Zeitungen bereits herumgetrieben. Hiezu kam, daß beyde Fontana von unserer Societät Mitglied u. Correspondent sind, u. endlich in die faule Sache mischt man sich gern so wenig als möglich. Was Sie von Ihrem Coptischen Druck melden, ist mir nicht ganz deutlich. Zu den Typen hat Dietrich keine Lust. Bey Ihnen dort gehen die Sachen doch

etwas lang, wenn Ihr Schicksal noch nicht entschieden ist. Mit unserm Heeren ist es geschwinder gegangen. Nach Ihren Reisefrüchten sind wir sehr begierig. Machen Sie es nicht wie Moldenhauer.

352. Von C. G. Heyne, Göttingen 6/2 1790.

Ein wenig mit Ihnen keifen könnte ich wohl, daß Sie nicht so viel Vertrauen zu mir hatten, mir Ihren Wunsch geradezu zu entdecken. Auf der andern Seite macht es mir desto mehr Vergnügen, daß sich die Erfüllung desselben bewirken ließ, u. das auf das honorableste. Mit allgemeinem Beyfall hat Sie die Societät zu ihrem Correspondenten ernannt, und Sie erhalten durch Hrn Prof. Tychsen das Diplom.

Daß Sie dort mit Cabale zu kämpfen haben, kan ich wohl denken. Mir würde es vermuthlich noch schlimmer gegangen seyn, wenn ich bey Ihnen einheimisch geworden wäre.

353. Von C. G. Heyne, Göttingen 24/12 1792.

. . . Ich zweifle, daß für die Tempelstatuten jetzt viel zu thun seyn wird. Moldenhauer hat alles verdorben. Erst ist die Zeit dafür vorbei; u. dann erklärt man sein Buch für völlig unbrauchbar, da es keine Autorität haben kann, weil es kein Original ist; weder Spittler noch sonst jemand will es recensiren.

Der unselige Krieg bedrohet unser armes Vaterland künftiges Jahr mit der gänzlichen Verwüstung u. endlich wohl gar mit der Auflösung seiner Verfassung. Die Pr[eussische] Macht zu Grunde gerichtet, Oesterreich entkräftet, u. das Weib im Norden gestärkt durch ein unterjochtes Volk: welche traurige Folgen durch einen einzigen falschen Schritt? Nimmt England nun auch Antheil, wo sollen die Sachen stehen bleiben! Gott erhalte Dänemark seine Ruhe und Wohlfahrt!

354. Von C. G. Heyne, Göttingen 7/8 1793.

Ich schreibe einen neuen Mahnebrief mit morgender Post nach Berlin an Voß, da ich noch keine Antwort erhalten habe; wohlgethan wird es aber allerdings seyn, daß Sie von Lübeck aus selbst an ihn schreiben. Es thut mir äusserst leid, daß nun die Zeitumstände gegen eine Arbeit, nach der vor nicht vielen Jahren alle Verleger die Hände ausgestreckt haben würden, jetzt die Menschen so kalt machen. Hier hat das Urtheil von allen gegen die Moldenhauerische Arbeit, da er die Originale nicht geliefert hat, welche actenmässig allein fidem hätten, die Hoffnung, etwas für Sie auszurichten, ganz vereitelt.



Die Capitulation v. Mainz wäre ganz gut gewesen, wenn von allen Seiten guter Wille dabey gewesen wäre. Aber 3 Tage war ein Greuel der Verwüstung. Nach der Capitulation versammelte sich der Pöbel der Emigrirten bey dem Ausmarsch u. riß alle so genannte Clubbisten heraus, u. fiel in die Häußer, plünderte Schuldige u. Unschuldige, mißhandelte aufs Schändlichste, schleppte ins Gefängniß; so ist auch Böhmer halbtodt mit seiner allgemein geschätzten Frau schändlich mißhandelt worden, das Kind aufs Pflaster geworfen. s. w. Wilde Bestien sind die Menschen, nur mit dem Unterschied, daß die Emigrirten die Beleidigten, jene die Clubbisten, die Beleidiger waren.

Meiner Kinder Habe ist in den Händen der Commission die für die Clubbisten niedergesetzt ist u. aus Emigrirten u. Aristocraten von der wütendsten Classe besteht. Ob meine Bemühungen noch etwas ausrichten werden, weiß ich nicht. Forsters Herbarium aber, Bibliothek, Papiere sind gerettet, durch den König v. Preussen; der Kronprinz hat sie, durch meine Bitte an General Kalkreuth u. durch Sömmerrings Vorstellung bewogen, mit seinem Siegel geschützt. Daß der König v. Preussen des Krieges müde ist, hat keinen Zweifel, aber man hält ihn in Polen. Daß ganz Europa sich von dem Weibe im Norden bey der Nase herumführen läßt, ist unbegreiflich.

Also wird Kantische, oder vielmehr Reinholdische Philosophie künftig den Sitz in Kiel haben!

Ziegler soll gewiß an Döderleins Stelle kommen; der gute Prof. Gabler war noch dabey; aber die Empfehlung der Fr. von Berlepsch, die Sie kennen, war mächtiger.

355. Von C. G. Heyne, Göttingen 23/2 1795.

Mein theuerster Herr Doctor, es scheint daß Sie Herren Dänen uns andere auf dem festen Lande ganz vergessen und uns so ganz ruhig in die Hände der Franken wollen gerathen lassen. Und doch meynen wir es so gut mit Ihnen und freuen uns daß Sie durch eine weise Regierung geleitet ausser dem verderblichen Spiele geblieben sind, in welchem die Herren, die so hitzig hineingehen, jetzt das letzte aufs Spiel setzen. Wie schlimm, daß die Herren aus unseren Taschen spielen! Möchten Sie sich sonst immer die Hälse brechen!

Geschrieben wird immer noch genug bey uns; aber freylich nun meist über Politik u. Kantische Philosophie. Mit beydem werden wir zum Überdruß überlassen. Ich hoffe beydes soll sich endlich noch in den gemeinen Menschenverstand auflösen; und dann haben wir gewonnen.

Aber jetzt habe ich einen Brief an Sie zu schreiben aus poetischem



Einfluß. Unser Dr. Reinhard, der nach Bürgers Tod den Vorsitz auf dem Parnaß als ein vacuum occupirt hat, u. den hiesigen Musenalmanach bey Dietrich besorget, wünschet Ihrer Frau Schwester, Madame Bruns, empfolen zu werden, damit er zu seinen Wünschen gelangt, von ihrer geschätzten Muse Beyträge zu erhalten. Das Vorwort eines lieben Bruders wird leicht bey ihr wirksamer seyn, als das von einem alten Professor, der sie zwar persönlich kennt, ehrt u. schätzt u. auch ihr bestens empfolen zu werden, ergebenst bittet.

356. Von C. G. Heyne, Göttingen 8/5 1795.

Endlich haben Sie, theuerster Herr Doctor, meinen langgenährten Wunsch erfüllt, u. mich mit einer Nachricht heut erfreuet. Hr. Gumprecht habe ich zwar noch nicht gesprochen; aber für das Erhaltene danke ich ergebenst; wobey ich mich nur ärgere, daß ich das Dänische nicht lesen kann. Wohl stieg in den letzten Zeiten zuweilen der Gedanke bey mir auf: wärest du nach Copenh. gegangen, so lebtest du in Ruhe! Nun hoffen wir aber doch in Frieden zu bleiben; ob wir gleich auch so harte Folgen von dem Kriege u. auf lange Zeit, fühlen werden. Lange haben die Thorheiten der Mächtigen der Welt nicht so große u. viele Calamitäten angerichtet, und doch war in dem ganzen Unternehmen nicht ein einziger gesunder Gedanke.

Daß Sie das Gute in der Kantischen, zumal in der praktischen Philos. nicht verschmähen, freuet mich. Neu halt ich zwar den Weg nicht, aber doch gut u. richtig.

Leid soll es mir thun, wenn Sie sich Wespen auf den Hals reitzen. Indessen ist es verdienstlich u. rühmlich, die Bahn gebrochen zu haben.

Der gute Voß in Berlin ist nun gestorben, es war der beste rechtschaffenste Mann. ich denke aber, für den Fortgang der Buchhandlung ist gesorgt.

Wenn Sie mich die Beschreibung der Mumie nur noch hoffen lassen, so bin ich beruhiget.

Unsre theologische Facultät hat u. behält keinen Segen. Wir haben nur den Dr. Ammon aus Erlangen, einen hellen Kopf. Nun wird uns dagegen Schleusner entzogen, der den Ruff als Probst nach Wittenberg hat. Er war uns schätzbar, da er just das Fach der Exegetik N. T. ausfüllte. Nun trägt es Hr. Eichhorn zur Beute davon. . . Wenn Sie wieder schreiben, so lassen Sie mich doch ein Wort wissen, was der sonderbare Mann Skow macht! von dem durchaus kein Wort über den Stobaeus zu erhalten steht. Noch eine Frage, wenn sie nicht indiscret ist: in was für Händel hat sich denn Dr. Moldenhauer verwickelt, daß er um sein Ansehen gekommen seyn soll?

Ihr Prof. Baden mag sich besser aufs Cabaliren, als auf gründliche humaniora verstehen. Der Sohn ist endlich doch in Kopenh. untergebracht!

357. Von C. G. Heyne, Göttingen 8/11 1795.

Den Codice diplomatico dell' Ordine Gerosolimitano 2 voll. Fol. habe ich abgeschickt. ich wollte wir hätten uns früher dazu gehalten; jetzt fängt die See an stürmisch u. also die Übersendung bedenklich zu werden. Schreiben Sie Ihrem Herrn Schwiegervater, daß er eine sichre Gelegenheit abwartet.

Es freuet mich, daß Ihnen die Storia de' Cavalieri Gaudenti das gewünschte liefert. Sie werden mir einen großen Gefallen erweisen, wenn Sie mir zu den Büchern vom Hrn. Ekkard helfen: ich lege Ihnen also hierzu die nöthigen Papiere bey: die beyden Designationen schicken Sie mir einst wieder zurück.

Ich habe es befürchtet, daß das Unheil welches die Kantische Philosophie verbreitet, sich nach Dänemark verbreiten u. dort am stärksten seyn wird. Kants Accommodationsmethode ist mir schon an u. für sich zuwider; sie bestehet nicht mit der strengen Ehrlichkeit, und widerspricht allem dem, was Interpretation heißt; aber diese Halbdenker kommen mit ihren mißverstandenen Kantischen Sätzen, die in einer Sprache eingehüllt ist, (aus der man sie nur enthüllen darf, so sieht man, weder das Wahre noch das Falsche, das darinn liegt, ist neu) auf Abwege, deren Ausgang man nicht absieht. Nach meiner Einsicht ist das einzige Mittel, das wider sie zu brauchen ist: die wahre Interpretation desto eifriger zu verbreiten: wo Exegese herrscht, soll Kant nie aufkommen.

Daß Sie dort Ernst mit Mäsigung gegen die Neoterismen brauchen, freuet mich, insonderheit auch daß Hr. Balle nicht in Hitze u. Eifer verfällt. Sinkt nur bey Ihnen die theologische Gelehrsamkeit nicht, so darf man nur den Taumel überhin gehen lassen. Bey uns will der Taumeltrank nicht recht behagen u. schmecken, obgleich Hr. Stäudlin ganz Kantianer ist und Ammon es gern seyn möchte.

Wegen des dortigen Mißbrauchs der Preßfreyheit thut es mir leid; man sieht voraus, wo es sich einmal endigen muß.

Fr. Ekkard übernehme es auch in dortigen Buchläden folgendes Buch aufzusuchen: Richard of Cirencester. by Bertram Copenh. 1757. ich wünschte es sehr für die Bibliothek. Könnten Sie nicht Rath schaffen.

358. Von C. G. Heyne, Göttingen 31/3 1796.

Auch mit dem Paciaudi de cultu S. Johannis will ich Ihnen, lieber Herr Doctor, noch aushelfen. Sorgen Sie nur, daß alles richtig wieder zurück-

kömmt. Daß die v. Suhmsche Bibliothek zur Königlichen gekauft ist, freuet mich: da kömmt doch etwas Ganzes zusammen. Wenn es dem König mit der Leibrente nur nicht gehet als uns mit Büttnern! Der alte Mann lebt noch.

Der arme Schow dauert mich. Noch mehr aber der arme Balle! der Mann ist mir psychologisch sehr merkwürdig. ich kannte hier sein Innerstes. Nie hätte ich träumen können, daß er ein Orthodoxe werden sollte. Daß er es denn, wie er es war, ohne Grenzen seyn würde, ahndete ich sicher im Anfang, hörte aber blos immer, daß er noch ziemlich gemäßigt wäre. Jetzt scheint es, daß er es zur Gewissenssache macht. Wenn er doch bedenken wollte, daß auf dem Wege des Polemisirens noch keine Bekehrung bewirkt, keine Wahrheit gerettet worden ist. Dagegen mache man die Wahrheit immer deutlicher, immer befestigter, u. gereinigter: denn die Gegner haben gewiß immer was für sich: dieß schaffe man stillschweigend aus dem Wege u. das übrige überlasse man der Zeit. Es ist nicht anders möglich, als daß wir Menschen denken, wünschen zweifeln; und, Sie mögen sagen, was Sie wollen, in Ihrer Theologie ist so gar manches, worüber man nicht dogmatisiren sollte. Die moderate Parthey, zu der Sie gehören, hat also meinen vollen Beyfall. Und würde die andre Parthey, welche angreift, durch keine Antwort oder Gegenangriff gereizt, so wäre in Kurzem Stille von allen Seiten. . .

359. Von C. G. Heyne, Göttingen 3/7 1797.

. . . Der gute Balle verdirbt mit seinem unüberdachten Eifer viel. Dieß that er schon hier, wie er die skeptischen Principia hatte. Aber daß Schönheitder einstimmt! Nein das ist mir ein Ärger!

Könnte doch Ihre Facultät sich immer in der Mäsigung erhalten! ich habe hier auch Gelegenheit sie zu brauchen. Zwey meiner Schüler, denen ich tausend Gutes erwiesen, ihr Glück gegründet, nie etwas zu leide gethan habe, als daß ich ihre Arroganz nicht billigte, behandeln mich bubenmäsig; erst Voß, der unglückliche Mann! u. nun Wolf, ein hämischer, malitöser Charakter, den ich vom Studenten nach Ilfeld, von da nach Osterode als Rector, von da nach Halle als Professor gebracht, seine ersten litterarischen Arbeiten corrigirt, seine Theogonia Hesiodi mit einer Epistola empfolen habe. Hätte ich nicht feste sittliche Grundsätze, so müßte es mich sehr afficiren. Gestraft sind indessen die Menschen durch sich u. durch mein Stillschweigen; sie möchten gar zu gern renommiren.

Daß ich indessen in meinen Verhältnissen oft mißfallen muß ist natürlich. Alle die nach G. gern kommen möchten u. nicht gerufen werden, alle die hier Zulagen haben wollen, u. nicht erhalten, sprechen mir es zu;

alle die mit Recenss. unzufrieden sind, sehen mich als ihren Feind an s. w. Das ist aber nicht zu vermeiden. Man kan nur soviel in der Welt leisten als möglich ist u. mit Recht u. Pflicht bestehen kan. Größtentheils verlangen die Herren Ungerechtigkeiten: so Hr. Eichhorn welcher äusserst mißvergnügt ist, daß man Hr. Tychsen nicht vernichten will, der doch früher da war, u. durch E. sehr hintengesezt ward.

360. Von C. G. Heyne, Göttingen 10/5 1811.

Der Lauf der lezten Jahre hat die freundschaftlichen und litterarischen Bande zwischen den Dänen und Göttingern so schlaff gemacht, daß wir endlich einander fremd werden müssen; und das wäre doch nicht fein. Aus einer kleinen Schrift über eine Inschrift, die mir der vorigen Tage zu Händen kam, sah ich daß Sie die Studien des Alterthums über Ihrem Bischoffsstab nicht vergessen noch ganz beyseite geleyet haben; unsre Gel. Anzeigen kommen wohl nicht mehr nach Copenhagen, so daß dieß ein stummes Organ der Unterhaltung eines litterarischen Commerzes seyn könnte.

Die K. Societät der Wissensch. hat eine neue Classe, der alten Litteratur, erhalten; und da dachte ich gleich an Sie, ob dieß ein Mittel werden könnte, wiederum eine alte Bekantschaft und Freundschaft wieder neu anzuknüpfen. Gut, dachte ich, es ist des Versuches werth! Sie erhalten also, geehrtester Freund, eine neue Verknüpfung mit Ihren alten Freunden. Wer nur das Mittel wüßte, was dorthin zu bringen! Der erste Band der Commentationum recent. ist nun erschienen, gern schickte ich ihn dort Ihrer gel. Gesellschaft. Aber hiezu müßte ich durch Sie unterrichtet werden, ob es einen Weg der sicheren Sendung giebt, und an wen ich das Buch adressire.

361. Von C. G. Heyne, Göttingen 26/8 1811.

Da Sie, mein hochverehrter Freund, selbst den Weg auf Lübeck an der Hand geben, so wähle ich ihn ohne weiter anzustehen und sende hiebey für die K. Gesellschaft d. Wissensch. den I Band der Commentat. recent. Sollte von der vorigen geschloßenen Reihe der Commentationen Vol. I—XVI. noch etwas dort fehlen: so bitte es mir zu melden, ich will bemühet seyn, ob ich es nachsenden kann.

Ihr freundschaftlichgütiger Brief vom 27. Juni hat mich mit Empfindungen verschiedener Art durchdrungen. Welche Erinnerungen der besseren Zeiten! welche schöne Bestrebungen für Großes, Schönes, Edles! Wie viel von allem dahin! Dennoch müssen wir unser selbst würdig zu seyn und zu bleiben suchen; retten was noch zu retten ist, Funken unter der

Asche bewahren die einst wieder auflodern können. Dem zu Folge, was Sie mir schreiben, sind Sie von dort aus in der Correspondenz mit Italien weit glücklicher als wir. Die eiserne Krone drückt uns ganz darnieder. Sie sind dagegen dort wegen der engen Grenzen der Landessprache übler berathen als wir mit der deutschen Sprache. Dennoch hindert wieder den Absatz der Schriften die lateinische Sprache.

Hoffentlich untergräbt dort nicht die Gallomanie die Litteratur so sehr als bey uns; selbst die Schulen sollen auf französ. Fuß organisirt werden: das Gute in das schlechtere Erbärmliche, wie selbst die nach Hamburg Lübeck s. w. geschickten, die Organisation vorbereitenden Cuvier und Noel auf ihrer Durchreise eingestanden.

Aber Ihre häußlichen Leiden bekümmern mich im Innersten der Seele. ich kenne sie aus der ähnlichen Erfahrung bey meiner 1sten Frau; sie sind herznagend und allen Muth niederschlagend.

In den Familien unsers Landes sind seit den letzten Jahren her unzählige Zerrüttungen, Umstürze und Verfall des vorigen Wohlstandes eingetreten. Durch den Tod des unvergeßlichen Brandes, und die seitdem erfolgten Auftritte hat auch der Meinige viel gelitten. Meine Gesundheit war im Sommer erträglich: aber den kalten kurzen Tagen muß ich mit Fassung entgegen sehen. Die aufgelasteten Arbeiten bey den Instituten der Bibliothek, Societät u. Freytischen durch neue Form der Geschäfte durch tausendfach vermehrte Schmiererey drückt zu Boden; an eine geisthebende Arbeit ist nicht mehr zu denken. Alles freye Spiel des Geistes ist vorbei; alles ist commandogehorsam, frostig u. todt. Lassen Sie uns nur für das nächste Zeitalter noch einen u. andern guten Keim u. Samen erretten, damit nicht alles erstickt werde. Sie können noch bessere Dinge erleben.

362. Von Sigism. Grafen v. *Hohenwarth*, Wien 10/2 1805.

Mein Freund! Ich weis Ihnen keinen andern Titel anzuschreiben, will aber alle andre, die Sie wollen, in diesen eingeschlossen wissen; diese 2 Worte sollen alles gelten. — Sie fragen mich in Ihrem, mir sehr lieben vom 20 Junius v. J. ob ich mich Ihrer noch erinnere? O ja! ganz lebhaft, mit Wärme und Hochachtung! Ich gedenke noch des Abends, den Sie mir in Pisa geschenkt haben, der Geschichte in Rom mit dem verst. H. von Kurland, die Sie mir erzehlt haben, und über welche wir so herzlich gelacht haben, Ihrer Anmerkungen über das Erdarben in Kalabrien, über Ihre Predig[t] in Livorno u.s.w. Ich bin sehr alt, aber das Gedächtniß für jene Männer, die auf mich Eindruck gemacht haben, die ich geschätzt habe,

hat mich noch nicht verlassen. Mein Freund! O wie vieles hat sich seit jener Zeit geändert! Was ist nun das schöne und damals sehr reiche Toscana? und wie hat mich die Vorsicht gegen alle meine Pläne fast mit Gewalt aus demselben Lande gezogen, wo ich doch vermuthlich bey den erfolgten Veränderungen vor Unwillen und Verdrusse hätte verschmachten müssen. Kaiser Leopold hat mich gezwungen, ihm zu folgen und einen Weg anzutreten, der mich von meinen Lieblingsgeschäften ganz entfernen mußte; Franz II. zwang mich weiter, und endlich mit gar zu grosser Güte und mit einem unausweichlichen Befehle hierher! Welche Menge schwerer Geschäfte und Sorgen drücken mich auf einer höhern Stelle, die ich niemals gewünscht, allzeit verabscheuet habe! . . .

363. Von Joh. v. Horn, St. Petersburg 1/12 1812.

. . . Religionsfreiheit herrscht vielleicht in keinem Lande so sehr, wie in Rußland, und eine vortreffliche nähere Erörterung hierüber gibt Grote (vormals teutscher Prediger hieselbst) in seinem Werke über die Religionsfreiheit in Rußland. Übrigens bin ich bei der geistlichen Academie hieselbst nicht in der Qualität eines Theologen angestellt, halte auch keine theologische Vorlesungen. Ich lese vielmehr nur Philosophie und die orientalischen Sprachen in philologischer Rücksicht. Die Griechische Kirche hält alle christliche Kirchen für wahre, deren Lehrbegriff dazu geeignet ist, wackere Staatsbürger zu bilden, und das Reich der Tugend auszubreiten. Müßige Speculationen und ein bloß beschauliches Leben gefallen hier nicht. Die Wiedertaufe ist in der Griechischen Kirche nicht gebräuchlich; es sind Fälle gewesen, wo lutherische Prediger aus Versehen griechische Kinder getauft haben; die Sache ist dem Metropolitenvorgetragen und er urtheilte, das Kind sey, um in die Griechische Kirche aufgenommen zu werden, nicht wieder zu taufen, sondern nur in der Kirche unter Gebet zu salben. . . Die Protestanten scheinen von der Griechischen Kirche mehr geschätzt zu werden, als die Catholiken; zu der Stelle, welche ich jetzt bekleide, wurde von einem wichtigen Manne auch ein Jesuit empfohlen, den man aber nicht annehmen wollte. Symbolische Schriften hat die Griechische Kirche nicht; sie hält sich an die Kirchenväter, Concilienschlüsse, und das N. T. Lehrbücher in lateinischer Sprache gibt es mehrere, unter welchen mir das von dem verstorbenen Bischof Sylvester das vorzüglichste zu seyn scheint. Es ist in mehrere geistliche Seminarien eingeführt. Indessen sagte mir ein Erzbischof, daß dies Werk nicht ganz bei ihnen gebilligt werde, indem es aus Hollaz und Quenstaedt zusammengetragen sey, und in das

Griechische System verschiedene fremde Ideen gebracht habe, daher man sich nächstens mit einer Reinigung des Griechischen Systems beschäftigen werde. . . Griechische Kupfermünzen aus der Krimm zu bekommen, werde ich mir alle Mühe geben. . . Bekenner der Lamaischen Religion habe ich bisher noch nicht kennen gelernt, ich werde mir aber Mühe geben, die interessantesten Fragen, welche Eure Hochwürden aufstellen, zu beantworten und Ihnen eine Darstellung der Lamaischen Religion zu verschaffen. . .

364. Von William *Howley*, London 31/1 1819.

Very dear and right reverend Brother. The spirit of proselytism is so strong at the present day among the schismatical sects of this country, that I cannot wonder at your determining not to allow any footing within the limits of your pastoral charge to that one amongst them which is the most remarkable for its activity. The evil with us is very serious, and likely to increase, in the mother country at least, when they are left to act without control. . . It gives me singular pleasure to hear that the memory of the great author of the Reformation is still regarded with due veneration in Denmark and Norway. . . It is at least consolatory to know that the German theology has made no progress in your country. Many divines of that country seem to have made it their favorite object to discredit the Scriptures, and indeed all the writings of the early centuries. I trust that a sounder divinity, more conformable to reason, has already begun to take place of an outrageous scepticism which disputes the authenticity, denies the inspiration, and misinterprets the language of the Holy New Testament. Indifference to forms of religion is nearly allied to that species of decorous infidelity which, though it rejects the substance of christianity, retains the name. In countries where this feeling prevails we may expect projects of reconciliation with the Romish Church. But the slightest acquaintance with ecclesiastical history or the system of Rome will show the impracticability of such a scheme. Concession on the part of the Romish Church on any point of doctrine would in fact involve the abandonment of the principles by which she must stand or fall. Nor can the Protestant Churches consistently with regard to truth recede from the strong ground which they took on their separation from the communion of Rome. Advances towards union, in any quarter, must necessarily come to nothing, and in England we are so fully convinced of the danger and inexpediencies of such an attempt, that the proposal, I am confident, would not meet with the slightest countenance. . .



365. An G. *Hufeland*, Kph. 8/1 1789.

Ich schicke Ihnen, mein theurer Freund, hier einige litterarische Nachrichten für die Litteratur Zeitung, und werde Ihnen nächstens mehrere politico-litterarische über unsre guten Freunde die Jesuiten senden. Machen Sie Gebrauch davon wie Sie wollen. Nur nennen Sie meinen Namen nicht. Man könnte sonst in Rom meine Correspondenten errathen.

Mit Freuden habe ich gesehen, daß Sie izt auf immer sich in Jena fixirt haben. Ich wünsche Ihnen herzlich Glück zu Ihrer Professur. Mit vieler Mühe und nach schweren Kämpfen bin ich hier durchgedrungen, u. Prof. Theologiæ geworden. Ich muste mir im eigentlichen Sinne alles erkämpfen, indem Probevorlesungen den Streit zwischen mir u. meinem Competenten entscheiden musten. . . Ich lese diesen Winter 3 Collegia und fange nun eine mir sehr interessante Arbeit zur Disputation pro munere an. De ritibus sacris Gnosticorum. Meine Coptischen Collationen des N. T. aus den sahidischen Fragmenten, die ich besize, sind bald ganz abgedruckt; ich werde sie Herrn Griesbach schicken, sobald sie fertig sind. Von meinen Nachrichten über beyde Sicilien ist izt der erste Theil herausgekommen. Wenn Sie jemand haben, der Dänisch versteht, so schreiben Sie mir es, damit ich ihn Ihnen schicken kann. Den zweiten werde ich in den Osterferien fertig machen.

Von *Æmilius* habe ich lange keinen Brief. Sagen Sie ihm doch daß ich *Bosii Symbolographia* aufgetrieben habe, u. daß mich das Buch sehr frapirt hat. . .

366. Von J. L. *Hug*, Umkirch 21/10 1815.

Diesen Augenblick, Hochwürdigster Bischof! bietet sich eine Gelegenheit an, Ihnen einige Kleinigkeiten zuzusenden, die ich freudig benutze. Graf Woyna hat mir gefällig verheißen, dieselben zu überbringen. Durch Herrn Pr. Welker ist mir leider nichts zugekommen, was ich um so mehr beklage, da mir jedes Blatt von Ihrer Hand sehr theuer und hochgeachtet ist. Mit dem kleinen Aufsätze über Oßian würden Sie mich sehr glücklich machen, wenn es ohne Ihre Belästigung oder Unbequemlichkeit geschehen könnte, mich in den Besitz derselben zu setzen.

Aus Frankreich habe ich schon lange keine Briefe. Dieses Volk brütet im Stillen wieder Böses: alle Männer von Einsicht, die daher kommen, weißsagen nichts Gutes; die Abneigung gegen die Bourbons und vorzüglich gegen ihre Umgebungen; die abgedankten Krieger Bonapartes, die unter dem ganzen Volke zerstreut und ohne Brod und Lust zur Arbeit sind,



müßen in kurzem wieder Unordnungen herbeyführen. Die halben Maßregeln, die man genommen hat, dieses Volk außer Stand zu setzen, Böses zu thun, scheinen Europa keine Sicherheit für die öffentliche Ruhe zu leisten; und leider liegt des Brennstoffes weit herum so viel in Bereitschaft, daß es einer geringen Auffachung bedarf, um ihn, was Gott verhüten wolle, in lichte Flammen zu setzen.

Unglücklicher Weise sehen wir, daß die Großen alle Ursache des Bösen in den Völkern, und nicht da wo sie ist, in ihren Regierungen aufsuchen, und statt die Menschen durch Milde und Weisheit zu beruhigen, sie durch eine schiefe Behandlung unwillig machen und beleidigen. Keinen der vertriebenen Fürsten hat der Wechsel des Schicksales zum Nachdenken vermocht, in keinem hat er das Herz zu theilnehmenden Gefühlen erweicht. Sie scheinen nur im Stillen Leidenschaften genährt zu haben, um sie im beßern Glücke an den Unterthanen auszulaßen, und in einer planmäßigen Verfinsterung und Verdummung der Menschen die Macht einer unverständigen Willkür gründen zu wollen. Daher betrachten sie verständige und rechtliche Männer als ihre Feinde, wie es das Schicksal des edeln Caluso war.

Seine Heiligkeit scheinen sich besonders mit dem Entwurfe der allgemeinen Verdunkelung in der Einsamkeit des Gefängnißes beschäftigt zu haben. Kaum waren ihnen die Feßeln abgenommen, so fiengen sie andere zu verfolgen an. Dalberg war das Opfer, welches sich der heil. Vater ersah: er hatte unbedeutende Abänderungen im Ritus vorgenommen, einiges in deutscher Sprache zu singen und bethen befohlen, woran villeicht am meisten zu tadeln ist, daß das Deutsche schlechter als das Lateinische war. Dafür wurde er schwer verantwortlich gemacht, und mit dem Banne bedroht; er hatte die Freyheit alles seinem Generalvikar zur Last zu legen, dem Freyherrn von Weßenberg, einem Manne von Unterricht. Damit gewann er so viel, daß zwey statt einem verantwortlich wurden. Mag Dalberg, wie die öffentliche Rede sagt, ein Sünder seyn, so waren seine Sünden der Art, daß er vor Volk und Vaterland, und nicht zu Rom abgeurtheilt werden sollte. Allein der heilige Stuhl wollte oben anfangen, und ein auffallendes Beyspiel der Bestrafung geben, um seine Macht zu Tag zu legen; denn ein Reich auf Meinung gegründet, erhält und befestigt durch That-sachen, wenn sie ungeandert hingehen, die öffentliche Meinung. Von dem angesagten deutschen Bundestage macht sich, wie ich sehe, niemand große Vorstellungen; hat niemand große Erwartungen.

Zur Ehre der Dänen hat Ihr König, während seines Aufenthaltes in Deutschland, eine allgemeine Hochachtung erworben, sie bis ans Ende rein und



unverlezt erhalten, und ist, mit vielen wohlmeinenden Wünschen begleitet, zu den Seinigen zurückgegangen.

367. Von Fr. Jacobs, Gotha 6/3 1794.

Die Liebe zu den Wissenschaften und der Eifer, welchen Sie in der Beförderung derselben gezeigt haben, erfüllt mich mit der angenehmen Hoffnung, daß Sie mir die Freyheit verzeihen werden, mit welcher ich mich in einer litterarischen Angelegenheit an Sie wende.

Seit einiger Zeit habe ich die Bearbeitung der griechischen Anthologie zu dem Gegenstande meiner Beschäftigungen gemacht. Ich werde einen Theil der Brunckischen Analecten von neuem auflegen lassen, sie mit den nothwendigen Registern und einem theils critischen, theils erklärenden Commentar versehen, in welchem die Quellen des Textes, von denen Brunck eine so unvollständige Rechenschaft gegeben hat, so viel als möglich aufgedeckt werden sollen. Die näheren Details meines Planes sind in der kleinen Schrift angegeben, welche ich die Ehre habe, Ihnen hier beyzulegen.

Nun ist mir aus dem Anhang zu Reiskens Leben S. 172. bekannt, daß Reiske eine Sammlung von Anmerkungen zu der Anthologia Planudea hinterlassen hat, und daß diese in die Suhmische Bibliothek gekommen ist. Bey meiner Absicht, alles wichtige über die griechische Anthologie zu sammeln, ist mir diese Nachricht vorzüglich intereßant gewesen, und ich habe die Hofnung gefaßt, den Gebrauch jener Anmerkungen zu erhalten, wenn Sie die Gütigkeit haben wollten, mein Verlangen durch Ihre Verwendung und Ihren Rath zu unterstützen. . . Noch aber liegt mir eine andere Sache am Herzen, in der ich Ihre gute Vermittelung wünsche. Vor mehr als 6 Monaten habe ich an Herrn Prof. Schow geschrieben, ihn mit meinen Planen über die Anthologie bekannt gemacht, und ihn um die baldigste Mittheilung einer kleinen Schrift über die Anthologie gebeten, welche er bey dem Antritt seiner Profeßur herausgegeben hat. Auf diesen Brief habe ich keine Antwort erhalten. Ich weiß daher nicht, ob er an seine Bestimmung gelangt ist, oder ob Herr Schow Gründe gehabt zu haben glaube, meine Bitte nicht zu erfüllen und meinen Brief unbeantwortet zu lassen. . .

368. Von Fr. Jacobs, Gotha 28/4 1824.

Für das Geschenk, mit dem Sie unsere Bibliothek beehrt haben, sage ich Ihnen den ergebensten Dank. Ich beklage nur, der Dänischen Sprache nicht kundig zu seyn, um mich des Inhaltes derselben erfreuen zu können. Wie sehr könnten Ew. Hochwürden die Freunde des gelehrten Alterthums



durch eine Sammlung Ihrer kleinen Schriften in lateinischer oder deutscher Sprache verpflichtet! Gewiß befinden sich viele von jenen in meinem Falle, aus Unkunde des Dänischen Ihre Belehrungen entbehren zu müssen.

Die cufischen Münzen, die Sie unserm Cabinet gefälligst überlassen haben, sind allerdings angekommen, und ich glaube, daß Ihnen Herr Secretär Möller schon Nachricht hierüber ertheilt hat. . . Das gewünschte Programm de diis alatis habe ich die Ehre hier beyzulegen.

Unser fleißiger Nachbar, Hr. v. Donop, ist unermüdlich, dem Zusammenhange der West- und Ostwelt in celtischen Münzen nachzuspüren. Jetzt glaubt er in dem Massil. Löwen, der in jener Gegend nicht einheimisch gewesen, in dem indischen Elephanten, den er auf einigen — seiner Meinung nach über Alexanders Zeit weit hinaufsteigenden — Münzen gefunden hat, ja in dem Crocodil von Nemausus eine Bestätigung seiner Hypothese zu sehen. Der Mangel an historischen Grundlagen, die gänzliche Unwissenheit, in der wir uns in Rücksicht auf Alter und Vaterland jener sogenannten celtischen Münzen befinden, endlich das trügerische Spiel mit Etymologien aus und in wenig bekannte Sprachen, womit der Mangel des historischen Grundes bedeckt oder ersetzt werden soll; alles das macht mir bang, sodaß ich fürchte, es möchte viel Zeit und Mühe vergeblich verschwendet werden. Ich wünsche mich hierinne zu irren; so wie ich den Muth, der sich, ohne Furcht vor Irrwegen und Gefahren, in dunkle Regionen wagt, bewundre.

### 369. Von Joh. *Jahn*, Wien 13/1 1812.

Je angenehmer mir es war, von einem so berühmten und in einer so hohen Würde stehenden Gelehrten ganz unverhofft einen Brief zu erhalten: desto mehr mußte ich bedauern, daß ich den Ueberbringer nicht, nach dem Wunsche Eurer Hochwürden, bey unserm Erzbischofe aufführen konnte, ohne zu befürchten, daß nicht auf Hrn. Dr. Rasmussen ein nachtheiliger Schatten von meiner Person fallen möchte. Denn ich habe das Unglück, dem Erzbischofe seit 5 Jahren gar sehr zu mißfallen. Die Ursache sind meine Bücher, die er doch vor 6 Jahren selbst schriftlich approbirt hatte. Ich kann nicht anders denken, als daß er durch Inspirationen aus Rom umgestimmt worden, wo meine Bücher, wie ich durch die hiesige Nunciatur zuverlässig erfahren habe, schon vor 10 Jahren in Untersuchung sind genommen worden. Wäre aber der Erzbischof hiebey nur offen zu Werke gegangen, und hätte den ordentlichen Weg des Rechtes eingeschlagen; hätte er, wie es sich doch gebührte, eine Klageschrift gegen mich eingegeben, daß ich wäre verhört worden: so würde ich, welcher Spruch immer am Ende



erfolgt wäre, vollkommen zufrieden seyn, und er würde, allem Ansehen nach, bey der dermahligen Stimmung, über mich gesiegt haben. Aber er hat sich vermuthlich geschämt, mit so nichtigen Klagen vor der Welt, gegen seine eigene Approbation der Bücher, aufzutreten; er wählte daher die Dunkelheit, und nahm den Kaiser, dessen Vertrauen er, als sein ehemahliger Lehrer, ganz besitzt, gegen mich ein, und reizte von Jahr zu Jahr immer aufs neue gegen mich; es erfolgten daher an mich von Zeit zu Zeit kaiserliche Monitorien, andere Schulbücher zu schreiben, in welchen die problematischen Sätze assertorisch juxta communem sententiam abgehandelt wären, und doch habe ich diese Lehrsätze nach meinem Streite mit dem Cardinal Migazzi, vermöge eines kaiserlichen Decrets 1793, problematisch abhandeln müssen, und auf diese Art wird selbst mein Gehorsam zum Verbrechen gemacht. Ich habe diesen Monitorien durch 4 Jahre immer auszuweichen gewußt, in der Hoffnung, daß die Heftigkeit des Hasses erkalten würde; da ich mich aber endlich in meiner Hofnung betrogen sahe, so habe ich vor 15 Monaten eine kategorische Antwort eingereicht, und die Entscheidung kann doch nun, nach dem Ablaufe von fünf Viertel Jahren, nicht mehr gar fern seyn. Indessen hat der Erzbischof, ob er gleich nicht öffentlich für den Urheber dieser Balgereyen bekannt seyn will, doch durch diese fünf Jahre mich nicht eines Wortes gewürdigt, ob ich ihm gleich oft ziemlich nahe stehe. Wenn diese Umstimmung des Erzbischofs, den Eure Hochwürden persönlich kennen, befremdend scheint: so muß ich noch eine Thatsache anführen, welche allgemein bekannt ist. Er hat nämlich sogleich nach seiner Erhebung zu dem Erzbistume von Wien, Scrupel über den Katechismus geäußert, und der Kaiser hat hierauf soviel Rücksicht genommen, daß er eine Commission unter dem Vorsitze des Hrn. Erzbischofs ernannte, um die Einwendungen zu untersuchen. In dieser blieb der Erzbischof mit seinen Scrupeln ganz allein ohne alle Beystimmung der Beysitzer, sitzen; dessen ungeachtet beharrte er bey seiner Meynung, und erhielt hierauf vom Hofe die sanfte Erinnerung, wie es käme, daß er, als Bischof von Triest, und dann als Bischof von Sanct Pölten, keine Scrupel empfand, und wie sie nun bey ihm, als Erzbischofe von Wien, entstanden seyn können. Hierauf ist der Katechismus zwar unverändert, aber doch unter der alten Jahrzahl wieder aufgelegt worden, um den Erzbischof zu schonen. Hieraus ergiebt sich die Inspiration von Rom und die Umstimmung des Erzbischofs eben so deutlich als das große Ansehen, in welchem er bey dem Monarchen stehet, daß gegen ihn nirgends Schutz oder Zuflucht zu finden ist. Dieses mag hinreichen, um die Um-

stimmung des Erzbischofs zu beurkunden, und so wird auch seine abgeneigte Gesinnung gegen mich nicht befremden. Hieraus werden Euere Hochwürden selbst abnehmen, daß es die Klugheit erforderte, Hrn. Dr. Rasmussen ohne mich, den Erzbischof besuchen zu lassen, welches er auch gethan hat, und er ist, wie er mir sagte, gut aufgenommen worden. Ich werde mich aus allen Kräften bestreben, Hrn. Dr. Rasmussen alle andere, mir mögliche Dienste zu erweisen. Meine kleine Büchersammlung steht ihm ganz zu Diensten. Ich habe ihm auch schon eröffnet, was von Aryda nicht zu erwarten ist, indem er ein von aller, auch der gemeinsten Erudition ganz entblößter Mann ist, der nichts weiß als seine in Rom erlernte scholastische Theologie nach dem Zuschnitte von dem 16 Jahrhunderte, u. seinen [nawh]; nur den Dialect, der auf dem Libanon und zu Haleb geredet wird, versteht er, im übrigen schlägt er, wie jeder Europäer, den Golius auf; die Grammatik, nach Art der Orientaler behandelt, ist sein non plus ultra. — In der k. k. Bibliothek wird Hr. Dr. Rasmussen alles zu seinem Dienste finden; nur sind leider bey 300 orientalische Handschriften von den Franzosen nach Paris geführt worden; die 125 Handschriften, die sie wieder zurückgestellt haben, sind zum Theil Poeten, und zum Theil Rabbiner. Die Aernde dürfte also hier nicht beträchtlich ausfallen.

### 370. Von Joh. Jahn, Wien 20/9 1813.

... Die Nachricht von den Citaten des Eusebius von Emesa war für mich überraschend und anziehend; ich forschte also (da ich mit dem Fürsterstbische nie spreche) in der k. k. Bibliothek nach, wer die verlorenen Homilien abgeschrieben hat, und Hr. Kopitar, scriptor in der k. k. Bibliothek, nannte mir den Abschreiber Primitz, den ich, als meinen ehemahligen Zuhörer, gar wohl kenne; es ist von ihm eben nicht zu erwarten, daß er eine genaue Abschrift gemacht habe, und so dürfte vielleicht der Verlust der Copie kein großer Schade seyn... Ich bin ganz Ihrer Meynung über die Religionsbücher der Johannisjünger, die Hr. Norberg bearbeitet. Was bisher von denselben bekannt ist, beweiset, daß sie von verschiedenen Religionspartheyen einiges angenommen, und mit ihren ursprünglichen Meynungen vermengt haben... Hr. Dr. Rasmussen hat mir aus Göttingen geschrieben, und mir unter anderm gemeldet, daß Hr. de Sacy ihm wichtige Hilfe im Persischen und Arabischen geleistet hat, welches mir sehr erfreulich war. Seiner Bearbeitung der Kufischen Münze sehe ich mit Verlangen entgegen. Ich nehme mir die Freyheit, den Brief an ihn hier beyzulegen... Euere Hochwürden wundern sich mit Recht, daß die Fundgruben

sich so lange erhalten haben, und würden sich noch mehr wundern, daß sie denn doch wieder fortgesetzt werden, wenn ich nicht oben schon gemeldet hätte, daß Graf Rzebuszky die Kosten der Auflage ergänzt. Der Redacteur nimmt zu viele Lückenbüsser an, als ob es bloß darauf ankäme, daß, und nicht was gedruckt werde. Wäre der Plan auch auf die biblische Literatur ausgedehnt worden, so würde mehr anziehendes geliefert werden können, und die Zeitschrift würde auch mehrere Käufer finden, folglich sich ohne Unterstützung erhalten können; allein der Redacteur scheuet, wenn er die biblische Literatur in dem Umfang dieser Schrift aufnähme, die — Censur, die zwar in der Einfuhr fremder Bücher etwas nachsichtiger geworden, aber in unseren eigenen Producten, besonders im biblischen Fach immer noch streng genug ist, zum Theil wohl um den Klagen des Fürsterzbischofs auszuweichen. Daher ist auch unsere Literaturzeitung, die seit dem 1 Jänner wöchentlich zweymahl erscheint, im theologischen Fach bisher sehr schlecht besetzt, indessen findet sie auch in den übrigen Fächern wenig Beyfall. Es fehlt nicht an Gelehrten, die bessere Recensionen liefern könnten; allein sie wollen sich zu dieser Arbeit nicht herbeylassen, obgleich hierbey die Censur noch so ziemlich nachsichtig ist. . .

### 371. Von Joh. Jahn, Wien 8/2 1815.

. . . Das Römische Rathhaus wird es in Deutschland freylich nicht mehr dahin bringen, wie es einstens war; dafür bürget uns die Verbreitung der Bücher von Hontheim, Dr. Marka, Bossuet, Sarpi und seinem Uebersetzer Courayer u.s.w.; aber hier und da wird es, wie Eure Hochwürden selbst richtig bemerken, manches erschleichen, und wie mir scheint, wird selbst Östreich und Bayern nicht sich im Ganzen so benehmen, wie es seyn sollte, wie z. B. in den Taxen für die Confirmation der Bischöfe, welche nun, da in Oestreichischen Staaten jetzt bis 12 neue ernannte Bischöfe sind, eine ungeheuere Summe von geprägter Münze, an der wir selbst so großen Mangel haben, nach Rom schicken, und mithin den Curs noch mehr verschlimmern, folglich auch die Theuerung erhöhen werden. Dieß sollte, besonders jetzt, nicht so seyn, es wird aber doch geschehen, zumahl da Rom Geld braucht.

Ich weiß nicht, ob ich Ihnen schon berichtet habe, daß Hr. Heß, Antistes in Zürich, einen Vorschlag gemacht hat, daß die drey Kirchen sich nicht bloß tolerirten, sondern mit Beyhaltung aller Abweichung sich im Geist und Liebe vereinigten. Er hat hierüber vor den versammelten Deputirten der Schweiz gepredigt, wie mir aber scheint, nicht allgemeinen Beyfall ge-

funden, weil er, nachdem er die Abhandlung dieses Gedankens versprochen, doch in der vierten und den folgenden Predigten keine Meldung mehr hiervon macht. Ich kenne zwar die Welt wenig, so weit aber meine Kenntniß reicht, so scheint mir die Kundmachung eines solchen in sich selbst edlen und erhabenen Gedankens noch zu früh zu kommen; mir scheint, es sey noch nicht alles gehörig dazu angebahnt, und fast möchte ich wünschen daß diese Vereinigung, ohne sie anzukündigen, von sich selbst in der That zu Stande käme; ich bin so kühn es auch zu hoffen, zumahl wenn ich die letzten 40 Jahre überdenke, wie sehr sich das gegenseitige Betragen verbessert hat. Kurz, ich glaube, diese Vereinigung findet bey allen denjenigen, die jetzt derselben empfänglich und fähig sind, schon wirklich Statt; für die übrigen aber, deren Zahl mir nicht klein zu seyn scheint, muß die Zeit im Stillen abgewartet werden. . . Ich habe vor ein Paar Jahren einige kleine Schriften zur Bekehrung der Juden aus England erhalten, in welchen bloß die alten Gründe für die christliche Religion angeführt waren, denen die Juden schon durch 17 bis 18 Jahrhunderte zu antworten wußten, ohne Zweifel werden sie ihre alte Antworten nicht vergessen haben. Ich bin in meinen jungen Jahren, als ich eben aus den Hörsälen der Theologie ausgetreten war, und für eben diese Beweise gegen die Juden ziemlich eingenommen war, viel mit einem gelehrten Juden umgegangen, bloß um ihre Antworten zu erfahren, und ich habe gefunden daß viele derselben sehr treffend waren, so daß ich sagen muß, ich habe von diesem Manne manches gelernt, was ich auch jetzt noch in der Erklärung der Messianischen Weissagen benutzen konnte. . .

den 12 März

Ich muß noch dieses Blatt beylegen, und melden, daß Kopitar endlich als Courier aus Paris angekommen ist. Er sagt mir, von der Bibel seyen zwey Uebersetzungen ins Krainische vorhanden, eine aus Luthers Uebersetzung, die andere aus der Vulgata gemacht. . . Der Convertit Werner macht hier durch seine sehr mittelmäßigen Predigten viel Aufsehen; wie ich höre, so soll er dessen ungeachtet beyhm Kaiser gut angeschrieben seyn, und Hohenwarth soll damit umgehen, ihn als Missionär in die Dörfer zu schicken, um dort zu predigen, welches aber von andern widersprochen wird, die sagen, er werde nach Rom, wo er zum Priester ist ordinirt worden, zurückkehren, und dort in den Jesuiten Orden treten. . . Die Stimmung in Paris, wie mir Hr. Kopitar sagt, ist jetzt sehr königlich, wenigstens äußerlich, indem jeder von jeher immer königlich gesinnt gewesen seyn will; doch hat auch Napoleon seine Anhänger, besonders unter den gemeinen



Soldaten. Heute lese ich die Ankunft Napoleons in Frankreich; was wird wohl hieraus werden?

372. Von H. F. *Janson*, Kph. 23/3 1782.

...Wenn Sie zu dem Studium der Kirchengeschichte besonders Lust haben, und darin arbeiten wollen, so vermüthe ich, daß die dortigen würdigen Lehrer derselben, Hr. Walch und Hr. Spittler, Ihnen wol schon die beste Anleitung werden gegeben haben, welches Feld am glücklichsten und vortheilhaftesten für Sie zur besondern Bearbeitung könnte gewählt werden. Sonst glaube ich, daß das mittlere Zeitalter für Ihren Geist nicht interessant genug seyn würde, weil es gar zu viel finstres, rauhes und trocknes enthält, als daß man mit Vergnügen in genauere und tiefere Untersuchungen sich einlassen könnte. In den älteren Zeiten ist freilich schon vieles gearbeitet, doch noch immer etwas zu leisten übrig; besonders da man es noch immer ungewiß machen will, ob die ältere Kirche eben die Bücher der Schrift gekannt, sie gebraucht, wigtige Stellen darin eben so gelesen, als wir sie haben p. Hier wäre noch wol durch genaue Untersuchungen verschiednes aufzuklären, besonders in Absicht auf die Kritik des N. Testaments, so viel diese auf den Schriften der Kirchenväter beruhet. Auch in der Geschichte der Lehren und älteren Streitigkeiten, die in den gegenwärtigen Zustand der Theologie noch immer Einfluß haben, wäre nach Semlers, und Rößlers und anderer Arbeiten noch wol etwas zu thun übrig; da diejenigen welche unseren Lehrbegriff bestreiten fast allezeit sich auf die älteren Zeiten berufen, wo er soll geformt und erfunden seyn, ohne in der Schrift Grund zu haben. — Wenn Sie aber vielleicht dieß Fach nicht gerne bearbeiten wollten, so dächte ich Sie wählten lieber einen späteren Zeitpunkt; etwan von da an, als die Wißenschaften wieder anfangen im Occident aufzuleuchten, und so weiter durch die Vorbereitungen der Reformation, bis zu derselben, und ihren nächsten Folgen in den getheilten Kirchen, und den späteren Streitigkeiten. Sie würden dabei Gelegenheit haben vieles näher aufzuklären, in verschiedenen Dingen die Ehre der älteren Lehrer unsrer Kirche, die viele unsrer heutigen Theologen zuweilen nicht einmal kennen, zu retten, auch selbst für die Theologie eine und andere nähere Bestimmung des Lehrvortrags ins Licht zu setzen.

373. Von I. M. *Jost*, Berlin 8/5 1821.

Ew. Hochwürden gütiges und belehrendes Schreiben vom 22sten Maerz d. J. ist mir von Hr. Friedlaender allhier eingehändig worden. Eine herr-





liche Belohnung für den Anfang meiner, wo nicht verdienstlichen, doch gewiß sehr mühevollen Arbeit, gewährt mir Ihre gütige Theilnahme daran, wie Ihr nachsichtsvolles Urtheil über meine erste Leistung. Ich werde mich ferner bestreben, beides zu verdienen, und daher nur allmählig mit der Herausgabe der folgenden Theile fortschreiten. Den dritten habe ich bis dahin verschoben, daß ich Ew. Hochwürden jüngste Schrift erhalten und mit den Resultaten meiner Nachforschungen vergleichen haben werde, weil diese ohne Zweifel dadurch berichtigt werden können. Herr Friedl. hat mir, sogleich nach Durchlesung Ihres Briefes an mich, Ihre Antiquarischen Abhandlungen zugestellt, woraus ich die Abhandlung über das davidische Familienbegräbniß mit Aufmerksamkeit gelesen, und mit Freuden darin eine lichtvolle Aufklärung meiner dunkeln Ahnungen über diesen Gegenstand gefunden habe. Es wäre zu wünschen, daß neuere Nachforschungen an Ort und Stelle noch mehr Auskunft verschafften. Die Abh. des R[itter] Michaelis kenne ich noch nicht. Die Geschichte des Tempelbaues unter Julian ist, wiewohl das Factum unbezweifelt sein mag, doch noch immer ein Gegenstand der Untersuchung, und ich würde mich freuen zur nähern Prüfung der Ansichten, auch die mir von Ew. Hochwürden zugesagte dänische Abhandlung von Fleischer zu besitzen, wenn ich gleich nur dürftige Kenntniß der dänischen Sprache besitze, und Mühe haben werde, sie zu entziffern. Wenn Ew. Hochwürden mir dieselbe gütigst zusenden wollen, so werde ich dies mit besonderm Danke erkennen, zumal da hier dergleichen Schriften gar nicht zu haben sind. Auch für die Mittheilung einer Notiz die Addisonsche Schrift *Etat pres. d. Juifs etc.* [betreffend] danke ich Ew. Hochwürden bestens; der Titel ist mir wohl zu Ohren gekommen, die Schrift selbst habe ich noch nie gesehen. Bis dahin aber, daß sie mir wichtig wird, hoffe ich wohl, sie noch anschaffen zu können. Wenn nur seine Quelle besser ist, als die der Londner Gesellschaft für Verbreitung des Christenthums, welche in dem *Jewish Expositor* höchst seichte und triviale Nachrichten und Bemerkungen über die Juden unter den Barbaresken liefert.

Das ist nun leider der schwierigste Theil meiner Bemühungen, unter so mannigfachen, von so vielen Völkern, zu verschiedenen Zeiten, aus so entgegengesetzten Gesichtspunkten, durch Leichtgläubigkeit und Partheilichkeit entstellt abgefaßten Nachrichten und Urtheilen von und über Juden, das Ächte und Wahre von den Schlacken der Irrthümer und absichtlicher Unwahrheiten zu befreien und zu säubern! Wie reichhaltige Hilfsquellen dazu erforderlich seien, darf ich Ew. Hochwürden nicht erst darstellen; wie schwach sie aber hier sind, und wie sehr der Mangel an Hilfsmitteln

nicht bloß in Berlin, sondern fast in ganz Deutschland Arbeiten dieser Art erschwert, das hat gewiß niemand bis jetzt so lebhaft empfunden als ich; und wer mir Wohlthaten erzeigen will, der kann es durch Mittheilung von Quellen, Nachrichten und Berichtigungen, die meinen künftigen Leistungen einen besseren Gehalt geben können. An so manchen Gelehrten habe ich deshalb meine Bitte gerichtet; aber es giebt nur wenige, deren Geist sich so weit über alle Vorurtheile erhebt, daß sie einem Mitgliede des Judenthums und zu einer über dasselbe Licht verbreitenden Unternehmung gern die Hand reichen möchten.

374. Von F. G. Klopstock, Hamburg 23/12 1796.

Sie wissen wohl, liebster Münster, daß ich keine Briefe schreibe; aber daraus folgt gar nicht, daß ich meine Freunde vergesse. Also mein herzlicher Gruß an Sie, u. an die Ihrigen, besonders an Ihre Mutter. Wenn Ihr mir, dem Nichtschreiber, Nachricht von Euch geben wolt; so ist das großmütig von Eurer Seite; u. mir ist es sehr willkommen.

Mein lieber seel. Preisler bekam näm[lich][?] eine sehr gute Schwärze zu seinen Kupfern. Diese besitzt sein böser, u. guter Sohn, der mir das Gemälde noch immer vorenthält. Diese Schwärze bitte ich mir von Ihm aus für Göschen, den Verleger meiner Schriften. Er macht eine sehr gute Ausgabe davon. Es versteht sich dabey von selbst, daß Göschen das Geheimniß bey sich behält. Ich stehe für ihn. Es ist Eile bey der Sache. Denn die beyden ersten Theile, die Oden nämlich, müssen schon Ostern fertig seyn. Also so bald wie möglich das schwarze Geheimniß, u. das so bestimmt gesagt, daß kein Zweifel übrig, u. also auch kein Hin u. Herschreiben nöthig sey. Ich erwarte von Ihm, da er die Sache gern bald thäte, mit der ersten Post Nachricht.

Sie kennen nun vermutlich meinen zweyten Wettstreit aus dem Berliner Archiv. Wenn Ihr Dänen so etwas nicht weißt, desto schlimmer für euch. denn ihr müßt dann unter andern auch damit fürlieb nehmen, daß es die Engländer, u. so gar die Franzosen eher wissen, als ihr. Und die deutsche Sprache, u. die dänische sind doch gleich wohl Schwestersprachen, u. die englische ist nur eine Halbschwester. Ich schriebe wohl noch ein wenig fort; aber ich muß M. S. nach Leipzig schicken. Ihr Klopstock

375. Von F. G. Klopstock, Hamburg 10/3 1797.

Ein guter Kommissionär ist ein geplagter Mann. Man kan einen solchen geplagten Mann bedauern; aber man plagt ihn gleichwohl fort. Z. E. Ich

bitte Sie die Übersendung des Julischen Gemäldes zu übernehmen, das heisst, Sie lassen es unter Ihren Augen packen; Sie vertrauen es dem besten Schiffer auf der Rhede an, befehlen ihm, daß er nicht untergehe, u. lassen es ihn an einen Kaufman in Lübek ausliefern, der es, völlig wohl behalten, in Hamburg in der Königsstrasse in meinem Hause anlangen lässt. Auch bedingt er die Fracht; denn die Fuhrleute fordern oft, was ihnen einfällt; u. es sind jezt theure Zeiten. Sie denken, Sie sind mit der langen Kommission zu Ende. Wie man sich doch irren kan. Denn ich bitte Sie noch, das Gemälde sehr schnell in der Königsstrasse ankommen zu lassen!

Sie wollen also diesen Sommer zu uns kommen. Dies ist mir sehr lieb. Kommen Sie je eher je lieber. Denn ich habe Ihnen allerhand zu zeigen. Z. E. eine Ausgabe von meinen Schriften, die ein Engländer der von Shakespear vorzog; Sie allerhand zu fragen. Z. E. das umständlichere von dem, was Sie mir neulich von den Hergängen unter den dänischen Literatoren zu sagen angingen. Welch einen ungeheuer langen Brief (für mich nämlich) ich da geschrieben habe! Leben Sie wohl, u. kommen Sie bald.

Der Ihrige Klopstock

### 305. Von F. G. Klopstock, Hamburg 31/3 1797.

Tragen Sie l. M. zum Verkaufe dieses Gedichts bey, was Sie können. Wir haben hier nicht wenig Franzosen, die in Bedürfnissen sind, u. die nicht nach Frankreich zurückgehen können, oder auch jetzt noch nicht wollen. D'Agrain gehört zu den letzten. Er wohnt in der Rosenstrasse N. I.

Ich nehme herzlichen Antheil an dem Verluste Ihrer Schwester. Ist Ihre älteste schon zu Ihnen und uns unterwegs? Haben Sie mein Porträt schon abgeschickt?

Der Ihrige Klopstock

### 306. Von F. G. Klopstock, Hamburg 13/6 1797.

Ein guter junger Mann, Stegmester, wird, mein l. Münster, zu Ihnen kommen, u. Sie um Rath fragen, wie er es machen soll, daß ihm erlaubt werde, mit den Akademisten nach dem lebendigen Modell zeichnen zu lernen? Sie werden das schon zu machen wißen. Ich wolte seinethalben an Juul schreiben; aber ich kenne diesen nicht genug dazu. Ich weiß nicht, ob er mir nicht Schwierigkeiten gemacht hätte; u. die liebe ich nicht. Kurz, l. Münster, Sie werden die Sache schon machen. Der junge Stegmester hat viel Eifer, vielleicht auch Talent. Es könnte wol was aus ihm werden; u. das würde uns beyden Freude machen. (Ich habe mein Gemälde noch nicht bekommen.)



Ich habe schon mehr als Einmal an Bernstorff (den Sohn) schreiben wollen; aber ich zittre vor dem Inhalte des Briefs. Gehen Sie zu Bernstorff, u. sagen ihm das in meinem Namen. Aber — gehen Sie auch nicht hin. Ich bin in der höchsten Ungewißheit, u. Unruh. Es würde einer der bittersten Verluste für mich seyn. Was erlebt man nicht, wenn man der Welt so lange zusiehet, als ich gethan habe. Ich unarme Sie von ganzem Herzen. Kommen Sie nicht zu uns?  
Klopstock

307. Von K. E. Koehler, St. Petersburg 7/11 1805 (alt St.).

Das Geschenk welches Ew. Wohlgeb. mir mit Ihren vortreflichen Abhandlungen gemacht haben, hat mich auf die angenehmste Art überrascht. Nehmen Sie für dieses mir so werthe Andenken meinen wärmsten Dank gütigst auf, und sein Sie versichert daß ich keine Gelegenheit vorbeilaßen werde Ihnen meine Dienstbefließenheit zu zeigen. Ich kannte alle 4 Abhandlungen aus öffentlichen Anzeigen, und habe vorzüglich die über die Baetylien (wovon ich eine weitläufige Anzeige las) für ein Meisterstück antiquarischer Forschung gehalten, und die Gelehrsamkeit und den Scharfsinn ihres Verfaßers bewundert.

Ich freue mich sehr, Ihnen mit Münzen aus Sarmatien und dem taurischen Chersones dienen zu können. Vielleicht daß durch den Gesandten Ihres Hofes noch einiges in diesem Winter in Ihre Sammlung gelangen kann. Unter den Kupfermünzen von Olbia oder Olbiopolis die ich für Sie bestimmt befinden sich einige die noch nirgends bekannt gemacht sind, die Sie sogar in meinem ausführlichen Verzeichniße der Münzen dieser Stadt, im neusten Band der Schriften der hiesigen Academie, nicht finden, weil es vor der Reise in die Crimm geschrieben war. Ueberdies werden Sie mehrere von Panticapeum und mehrere ausnehmend schöne von Phanagoria erhalten. Auch einiges von den Königen des Bosporus. Die letztern sind aber nicht so merkwürdig als jene. Diese Münzen sind auch in ihrer Heimath seltner als es jene sind. Ich habe zwar durch viele Aufopferungen von Zeit und Kosten des Nachgrabens sehr vieles schöne und neue von den bosp. Königen gefunden, allein die wichtigsten Stücke nur einfach. Was diese Münzen so selten macht ist weniger in der geringen Anzahl (Gold, Electrum, u. Silber ausgenommen) derselben, als in Nebenumständen zu suchen. Die Münzen in Groß u. Mittel Bronze sind durchgängig flach, und daher meistens schlecht od. mittelmäßig erhalten. Eine Münze auf welcher der Name des Königs lesbar ist verdient in Ermangelung eines beßern Exempl. immer einen Platz in jeder Sammlung. Die Münzen in

klein. Erz sind zwar, weil sie sehr dick u. erhoben, beßer erhalten, aber auf so vielen mangelt aus Nachlässigkeit der Münzer die Epoche, ein Mangel der die Münze des größten Theils ihres Werthes beraubt. Jedoch auch aus dieser Classe sende ich Ihnen einiges so gut als ich es habe, und behalte mir vor Ihnen nach einer zweiten Reise mit mehrern zu dienen. Zu dieser numismatischen Sendung werde ich ein Exemplar meiner Abhandlung über das Monument der Königin Comosarye legen, welche ich nur in einem flüchtigen Auszuge habe drucken lassen; ganz soll sie in der größern Sammlung der chersonesischen, sarmatischen u. bosporanischen Denkmäler erscheinen. Dieser Kürze wegen scheint manches darinnen unerheblich was es künftig nicht scheinen wird, manches paradox und schwierig was dann volle Aufhellung erhalten wird. Auf dem Titel ist eine unedirte Br. Münze von Garzippia, die einzige bekannte Münze derselben Stadt in Silber, und von Theodosia (die bis jezt in der numismatischen Geographie fehlte) die erste Münze in Br. gestochen. Theilen Sie mir gütigst Ihre Meinung über diese Abhandlung mit, so bald als Sie solche zu Gesicht bekommen werden, und verbeßern Sie da wo Sie nicht meiner Meinung sind.

Die Münz Sammlung der Academie steht unter Hr. Schuberts Aufsicht, der sich aber damit gar nicht beschäftigt. Ich habe die Aufsicht über die Sammlung des Kaisers, und stehe mit der Academie in keiner nähern Verbindung. Für Ihr gütiges Anerbieten in Rücksicht dänischer Münzen danke ich Ihnen verbindlichst, ich hoffe während dieses Winters die Münzen neuerer Zeit endlich in Ordnung zu bringen, ich werde Ihnen dann das Verzeichniß davon senden, und die uns mangelnden oldenburgischen Münzen werden mir sehr willkommen sein, und ich werde sehr gerne alles dafür entrichten was man bey Ihnen verlangen wird. Da vor mir in der kaiserlichen Sammlung nichts von alten gr. Münzen, die in Russland geprägt, vorhanden war, und ich zuerst hierinnen eine ansehnliche Anzahl zusammengebracht, so bin ich selbst der einzige Besitzer von Doubletten von solchen Münzen. Alles was Ihnen jezt u. in der Folge gefällig sein wird, steht Ihnen zu Befehl, wenn Sie die Güte haben wollen, meine Beiträge als Beweise meiner innigen Hochachtung anzusehen. Das kaiserliche Cabinet tauscht nicht, sondern kauft bloß (obgleich die Anzahl der römischen u. alt-russischen Doubletten sehr beträchtlich ist) daher ich Sie gehorsamst bitte, im Falle Ihnen neuere seltne oder uns mangelnde Stücke vorkommen, mir zu erlauben, solche durch Ihre Vermittelung zu kaufen.

Die Ehre die Sie mir erzeugen, indem Sie mir zu einem fortzusetzenden

Briefwechsel Hofnung machen, ist mir um so wichtiger da ich bis jezt nicht die geringste Verbindung mit Dänemark u. Schweden gehabt. . .

379. Von U. F. *Kopp*, Frankfurt a. M. 6/12 1821.

Schon längst hätte ich sollen Ew. Hochwürden danken für die Aufmerksamkeit, deren Sie mich gewürdigt haben. Allein theils meine Reisen, welche ich fast jeden Sommer vornehme, theils die Überzeugung, daß meine Briefe das theure Post Geld nicht werth seyen, haben mich bis jetzt davon abgehalten. Da ich indessen jetzt auf dem Rückwege nach Mannheim hier in Frankfurth bey der dänischen Gesandtschaft einen Freund gefunden, der sich erboth, Ihnen diesen Brief auf diplomatischem Wege zukommen zu lassen, so ergreife ich mit Freuden diese Gelegenheit, Ihnen meine Hochachtung schriftlich zu bezeugen, welche ich schon längst nicht nur im Stillen hegte; sondern auch bereits in meinen Schriften öffentlich ausgesprochen habe.

Damit aber mein Brief auch etwas enthalte, was der dortigen Gelehrten Aufmerksamkeit werth seyn könne, füge ich noch Folgendes hinzu: Als ich vor einigen Monaten aus Italien zurückkam, fand ich ein Buch über deutsche Runen von meinem Lands-Manne, einem der Gebrüder Grimm in Cassel. Er ist ein fleißiger junger Mann, und fast zu bescheiden — so daß die Resultate seiner Untersuchungen kaum hervortreten. Da er aber, wie heutiges Tages die Mehresten, welche sich in Paläographie einlassen, nicht das ganze Gebiet der Schriftkunde vor Augen hat, sondern sein Gebäude auf Combinationen aufführt; so sind auch dadurch die falschen Sätze entstanden, daß die Deutschen schon zu Tacitus Zeiten eine eigene Schrift gehabt hätten, und daß die Runen aus dem Oriente mitgebracht worden. Alles dieses — und das eben so falsche Urtheil Schlegel's, daß die handelnden Phönicier die Runen nach Scandinavien gebracht — hat mich bewogen, ein Werk anzufangen: »Über die Schriften der Völker germanischen Stammes«, in welchem ich zu zeigen gedenke, daß diese nie eine eigene Schrift gehabt, sondern, wie wir noch jetzt, immer mit einer geborgten Schrift geschrieben haben. Die Haupt-Schriften, welche bey dieser Gelegenheit zu untersuchen und zu erläutern seyn werden, sind 1) die alt-gothische (des Ulfilas) 2) die Runen (welche ich für neuer halte, als jene) 3) die neu-gothische (unsere jetzige Druck-Schrift). Die Runen haben meines Erachtens nicht einerley Mutter mit der alt-gothischen Schrift; sondern sind vielmehr deren Nichte. Doch alles dieses bedarf einer ausführlichern Nachweisung. Nur dieses will ich noch bemerken: daß ich bey der Gelegen-



heit auch die berühmten tonderischen goldenen Hörner vorgehabt und mich gewundert habe, wie die Akademie zu Kopenhagen die Preißschrift des Herrn Prof. Müller, der nicht einen einzigen Buchstab erkannt hat, ganz auf den Irrweg gerathen ist, und was er gelesen, selbst nicht hat erklären können! wie, sage ich, die Akademie diese Preiß Schrift hat krönen können?? — Ich habe fast alles, was über diese goldenen Hörner ist geschrieben — ich möchte wohl sagen, gefabelt worden. Nachdem ich die auf dem einen befindlich gewesene Inschrift gelesen, werden aber alle die schönen Träume vom Odin, von alter Mythologie etc. lächerlich.

Erlauben mir Ew. Hochwürden nun noch eine Bitte: Da ich mit der dortigen Literatur noch sehr wenig bekannt bin, von ältern Schriften nur Wormii, Verelii und Bioerneri Bücher etc. selbst besitze, von neuern die »antiquarische Annaler« kenne; und doch vielleicht noch hin und wieder unerklärte, oder, wenn sie gleich schon erklärt worden, außerordentliche Züge enthaltende Inschriften stecken, so würden Sie mich sehr verbinden, wenn Sie mich darauf aufmerksam machen wollten.

380. An J. B. *Koppe*, Mantova 20/12 1784.

Sie werden diesen Brief kurz nach dem neuen Jahr bekommen, mein Geliebter Freund, nehmen Sie meinen herzlichen Glückwunsch, so warm, als ich Ihn Ihnen geben kann! Dieses neue Jahr wird Ihnen ruhiger u. freudenvoller seyn als jenes in Göttingen. Und doch war auch dieses gut, wenigstens nahe Veranlaßung zum Guten, indem es Sie nach Gotha brachte. Ich hoffe gewiß in Florenz einen Brief von Ihnen mit vielen vielen Nachrichten theils vom O[rden] theils von unsern Freunden zu finden. Ich bin von allen abgesondert, weiß seitdem ich aus Wien bin, von allem kein Wort, u. sollte doch billig historische Kenntniß deß haben, das von Zeit zu Zeit geschieht, besonders da manches seyn kann, das auf mein Verhalten Einfluß haben kann. Man hat mich zum Ex. in Venedig sehr nach uns gefragt. Das † in Padua hatte, wahrscheinlich vom hochwürdigen † in Wien das von *Fratibus roseæ cet. dirigirt* wird, Nachrichten bekommen, u. diese dem □ Meister in Venedig mitgetheilt, u. der fands für gut allen Br[üdern] in der Lehrlings[loge] die Entdeckung zu machen, es gäbe schändliche Menschen im O[rden] die I[lluminaten] oder M[inervalen], die wider Religion u. St[aat] arbeiten, u. die wahre Maurerey zu Grunde richten wollten, Sie wären in Böhmen zu Hause, u. ihm wären wichtige Papiere, sie betreffend, versprochen. Er warne alle Br[üder] sich vor Ihnen inacht zu nehmen, wenn Ihnen jemand Anträge thun würde, u. bitte alle die etwas

davon wüßten ihm Nachricht zu geben; nun ward viel in der □ hin u. wieder drüber diskurirt; mir war das Ding halb lächerlich, halb ärgerlich, auch war ich verlegen bemerkt zu werden, denn ich fülte daß mir, indem er davon anfieng, u. er fieng sehr pathetisch an, Miei cari fratelli, vi ho cosa singulare a dire, mi è stato scritto da Padova, che sia in Germania una nova Setta, &cet., der Kopf heiß ward. hätte ich genug ital. gekonnt, um fertig fort reden zu können, so hätte ich in der □ so viel gesagt, als ich gekonnt hätte. Ich überlegte indeß, was ich zu sagen hätte, wenn ich gefragt würde, u. wie ichs vermutet hatte, so geschahs. Nach Schluß der □ fragte man mich, ob ich von den Leuten nichts wüste, u. ich konnte unmöglich nein sagen, da ich mit dem Marchese Cessa viel als H[oh]er O[r]dens Bruder geredet hatte, u. er vermuten könnte, daß ich ziemlich den Zustand der Sachen in Deutschland kenne. Ich sagte ihm also, ich habe die Nahmen I[lluminaten] u. M[inervalen] im Buch de conventu Latomorum unter den Namen anderer Sekten gedruckt gefunden, habe auch in Regensburg davon reden hören, u. da ein Papier gesehen, das ein Br[uder] mir gezeigt habe, u. das einige Verordnungen enthielte (es waren die ersten Verordnungen des Nov[iziats] die ich bey einem Ros[en]kr[eu]zer sah). in diesen sey aber mit der größten Ehrfurcht von Christenthum u. Staat geredet. Man fiel mir gleich ins Wort, das könnten diese Setta Cattiva nicht seyn, es wären vielleicht andre würdige Brüder, die in der Stille eine geheime Verbindung gemacht hätten. Ich antwortete, wir wären in Deutschland der Sekten, u. des Schimpfens u. Lästerns über neue Sekten u. Systeme so gewohnt, daß kein vernünftiger Bruder sich mehr etwas draus mache, sondern selbst untersuche, das mögten Sie auch thun, u. da Sie wüsten daß der Siz in Böhmen sey, könnten Sie sich ja nur an Wiener Brüder wenden, die am nächsten wären, u. am besten Bescheid geben könnten, was an der Sache sey. Sie mögten nur Born in der Antwort auf den Brief fragen, den ich Ihnen gebracht hätte, das wollen Sie nun thun. Ich entgieng dadurch allen weiteren Fragen u. allem Verdacht, ob man mich gleich, wegen einiger Sachen die ich über die Aurea Catena Homeri, den Annulum Platonis, u. dergleichen Produkte des Unsinnis gesagt habe, für einen Kezer hält; aber man wagt nicht jenes von mir zu glauben da ich bloß als Fr[ater] Frid[ericus] ab itinere paßire, u. die Dispensation des Br[uders] a Leone resurgente zu meinem Vortheil, mir überall großes Zutrauen, u. Zutritt schafft. In Padua habe ich an Carbury, der Pr[ä]fect des † ist, einen überaus aufgeklärten u. vernünftigen Mann gefunden, der philosophisch zu Werk geht, u. so viel ich habe herausbringen können, nichts mit Chemie zu thun



hat. . . Mich verlangt sehr nach dem, welches ich in Florenz finde. Marcus a Pyramide (Carb[ury]) sagte mir zu Padua, er glaubte ich würde gewiß etwas finden, und ich habe mir in Schleswig aus einem Bericht des ab equo bellicoso Notizen excerptirt. Ich erwarte auch da vielleicht etwas von Prinz Carl, gewiß aber von Abrahamson, der mir was er davon weiß, oder in den Akten des Kap[ittels] zu Kop[enhagen] findet, schiken wird. Vorsichtig gehe ich gewiß zu Werk, u. werde keine Verbindlichkeit übernehmen, die ich nicht vorher gelesen habe, u. die auf irgend eine Art implicite oder explicite meine Freiheit einschränkt. . . Ich habe den lieben Br[uder] Chrysostomus gebeten mir vom D[urchlaucht] Timoleon eine Art von Schottischem Certificat zu verschaffen, u. ich bitte Sie auch, das Ihrige zu thun, ich habe es sehr nöthig, in Triest wollten die Herren mich nicht anerkennen, u. in Pad[ua] traute Carb[ury] mir zwar völlig, sagte mir aber zugleich, es wäre nöthig, daß ichs bekäme; zugleich bitte ich Sie es auszuwirken daß ich vom D[urchlaucht] Timoleon eine Empfehlung an Reiffenstein nach Rom kriege. Sie war mir, als ich dort war, schon versprochen, aber Br[uder] Cato vergaß es dran zu erinnern. Man erwartet sehnsuchtsvoll in Italien die neuen Akten u. Rituale der höheren Grade. Ich habe in Venedig die Lyoner Rituale von 1778 gelesen. Sie sind doch sehr hübsch; wenn nur nicht soviel auf das Buch des erreurs drin gezielt wäre! Die Vertheidigung des Br[uders] ab Eremo gegen die oratio de conventu Lat[omorum] kennen Sie wohl; was sagen Sie von der großen hinten angehängten Abhandlung des Br[uders] N[?]? Die ganze Sache ist ein Chaos, aus dem schwer herauszukommen ist, nun gar der ordre primitif, der gewiß mit Adam im Paradiese angefangen hat! . . . Gestern sah ich in Verona Stückchen einer neuen Tabula ilica, von denen eins mit Inskriptionen ganz aus dem Quintus war. . . Dieß Stück ist gewiß älter als das 4. Sek. u. bestätigt also Heynes Idee vom Qu. Calab. Heyne ist in Ital. in großer Achtung. Ihr N. T. ist nach Venedig von einigen Deutschen gebracht, u. von Italiern gelesen, denen es sehr die Augen geöffnet hat. Ich glaube daß die Ital. in der Exegese am meisten noch zurück sind, sie hängen noch immer zu sehr an patristischen Ideen. Contini indeß sieht heller, kennt unsre Exegeten, besonders den Grotius, u. verweist in seinen trefflichen Recensionen theologischer Schriften oft auf ihn. Aber diese theologischen Schriften sind wenig wehrt. . .

381. An L. T. *Kosegarten*, Lübeck 6/7 1781.

. . . Edler junger Mann, ich bitte Sie um Ihre Freundschaft. Zwar kenn ich Sie nicht von Angesicht; aber, Die Sie liebt, liebt auch mich, Die himmlische Göttin, und sie kettet die Herzen durch die Kraft ihres Gesangs. Sein Sie

mein Freund wie ich der Ihrige bin — ich kenne Sie aus Ihren Ralunken; lesen Sie im April des Musei meinen Götterkampf; in dem werden Sie mein ganzes Herz finden — Wir laufen eine schimmernde [Bahn]. Sein Sie mein Freund, daß wir sie vereint laufen kön[nen zum] unsterblichen Ruhm. Einst hoffe ich Sie zu sehen, wenn ich von Göttingen herüber komme und Pommern durchreise.

Wer ich bin, muß ich Ihnen doch sagen. Mein Vater ist Prediger in Kopenhagen, und durch Struensees Geschichte bekannt. Ich bin in Sachsen geboren, aber in Dännemark erzogen — Doch bin ich Deutsch — Ich fühle die erbliche Tugend. Früh habe ich Poesie geliebt. Denn Klopstoks Liebling war ich in den Jahren meiner Kindheit als er in Kopenhagen lebte. ich habe auf der dasigen Universitet drei Jahr Theologie studiert und gehe nun auf zwei Jahre nach Göttingen. In den letzten Jahren bin ich so glücklich gewesen den Grafen F. Stolberg sehr genau kennen zu lernen, und ich darf es mit Gewißheit sagen, daß er mein Freund ist, und ewig bleiben wird so lange Gesang und Freimaurerei existieren. Meine liebsten Bücher sind Homer, Klopstok und Ossian — dann Milton und Shakespear — Die Franzosen haß ich. Die Römer lieb ich nicht — Horaz ausgenommen; doch der heuchelt.

Ich schreibe Ihnen aus der Fülle meines Herzens, denn ich seh Sie schon als meinen Freund an. Was Kummer heist, weiß ich nicht denn noch hat Glük und Freude mich im ewigen Reigen umschwebt. Glücklich wie ein Mensch auf Erden leben kann habe ich im Schoos meiner Familie u. Freunde gelebt — und da ich jezt von ihnen scheidet schweben lauter frohe Aussichten vor meinen Augen — Klopstoks Gerstenbergs und Wielands Freundschaft — sind ein Theil des Glüks das mich umgiebt.

Schreiben Sie mir bald, mein lieber Kosegarten, und adreß. Sie den Brief nach Klosterbergen bei Magdeburg an den Abt Resewiz, da werde ich ihn, wenn Sie bald schreiben, treffen. Schicken Sie mir denn den kleinen Band von Ihren Gedichten, Tränen und Wonne. u. wenn Sie sonst etwas neues haben drucken lassen denn aus Ihren Gegenden kommt fast nichts zu uns — Ich sende Ihnen mein neuestes — auf meinen Freund Ewald, Dänemarks größten Dichter. Im Merkur werden Sie bald eine Ballade Richard und Blondel von mir finden.

Gott segne Sie, und gebe Ihnen jede Fülle der Begeistrung, daß Sie ein Sonnenadler steigen mögen von Höhe zu Höhe, und ewig duftende Blumen sich in den Auen der Wonne, an dem himmlischen Born der himmlischen, gottgesandten Flamme, lesen mögen, daß Ihr Gesang in ewiger Jugend blüh im Kreise der [Götter]. Ganz Ihr

Friedrich Münter.